

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433

4.1 (D)

Presented by

John Bigelow

to the

Century Association

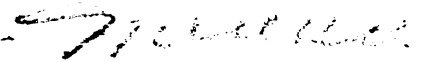
Digitized by Google

* DM
MERCURE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÈDIÈ AU ROI.
OCTOBRE. 1754.



A PARIS,

Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DE NULLY, au Palais.
PISSOT, Quai de Conty, à la descente du Pont-neuf.
DUCHESNE, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

PUBLIC LIBRARY
3353275
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

L'ADRESSE du Mercure est à M. LUTTON, Commis au recouvrement du Mercure, rue Ste Anne, Butte S. Roch, vis-à-vis la rue Clos-Georgeot, entre deux Selliers, au second; pour remettre à M. l'Abbé Raynal.

Nous prions très-instamment ceux qui nous adresseront des Paquets par la Poste, d'en affranchir le port, pour nous épargner le déplaisir de les rebuter, & à eux celui de ne pas voir paroître leurs Ouvrages.

Les Libraires des Provinces ou des Pays Etrangers qui souhaiteront avoir le Mercure de France de la premiere main & plus promptement, n'auront qu'à écrire à l'adresse ci-dessus indiquée.

On l'envoye aussi par la Poste aux personnes de Province qui le desirent, les frais de la Poste ne sont pas considérables.

On avertit aussi que ceux qui voudront qu'on le porte chez eux à Paris chaque mois, n'ont qu'à faire sçavoir leurs intentions, leur nom & leur demeure audit Sr Lutton, *Commis au Mercure; on leur portera le Mercure très-exactement, moyennant* 21 *livres par an, qu'ils payeront; sçavoir,* 10 *liv.* 10 *s. en recevant le second volume de Juin, &* 10 *l.* 10 *s. en recevant le second volume de Décembre. On les supplie instamment de donner leurs ordres pour que ces payemens soient faits dans leur tems.*

On prie aussi les personnes de Province à qui on envoye le Mercure par la Poste, d'être exactes à faire payer au Bureau du Mercure à la fin de chaque semestre, sans cela on seroit hors d'état de soutenir les avances considérables qu'exige l'impression de cet Ouvrage.

On adresse la même priere aux Libraires de Province.

On trouvera le Sr Lutton *les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, l'après-midi.*

PRIX XXX SOLS.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
OCTOBRE. 1754.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

CANTATILLE

Sur la naissance de Monseigneur le Duc de Berri.

OU suis-je ! quels bruits éclatans
Viennent de frapper mon oreille !
Le cri du bonheur me réveille,
J'entends les plus aimables chants.

Le beau lys qui pare la France,
Vient de pousser encore un brillant rejeton;

Digitized by Google

Venez, vive reconnoiſſance,
Paroiſſez ſur notre horizon ;
Volez aux pieds d'une illuſtre Princeſſe
Qui vient de combler nos deſirs,
Et que l'étendart des plaiſirs
Marque par tout notre allégreſſe.

La valeur, les talens, ont choiſi ce ſéjour :
Que de faits étonnans vont orner notre hiſtoire !
Nos deux Princes doivent le jour
A l'amour, à la gloire.
Cet empire, des Dieux éprouve les faveurs ;
Eclatez, bruyantes trompettes,
Joignez-vous aux doux chants de nos tendres muſettes,
Soyez l'organe de nos cœurs.

Chantons le plus grand Roi, la plus auguſte Reine,
Formons d'agréables concerts :
Les fruits d'une ſi belle chaîne
Intéreſſent tout l'univers.
L'eſpérance fuyoit *, un beau jour la ramene.

Cet empire, des Dieux éprouve les faveurs ;
Eclatez, bruyantes trompettes,
Joignez-vous aux doux chants de nos tendres muſettes,
Soyez l'organe de nos cœurs.

* *Par la mort de M. le Duc d'Aquitaine.*

Digitized by Google

Assemblée publique de l'Académie des Belles-Lettres de la Rochelle, tenue le premier Mai 1754.

M. Valin, Avocat, Directeur, ouvrit la seance par un discours, dans lequel il examine » si la perfection, telle » qu'on l'exige aujourd'hui dans les ouvrages d'esprit, n'est point aussi nuisible » qu'utile au progrès des Lettres. »

Il commence par demeurer d'accord, qu'il importe extrêmement à l'homme de Lettres, comme à l'Artiste, de tendre à la perfection; c'est, » dit-il, aux généreux » efforts de ceux qui y sont arrivés, que » nous sommes redevables de ces étonnans chef-d'œuvres qui excitent toujours une nouvelle admiration, sans lui » permettre de s'épuiser. Le génie le plus » heureux méconnoîtroit ses forces, ou » négligeroit ses ressources, s'il s'en tenoit » à ses premiers succès.... ainsi s'il ne se » proposoit continuellement de surpasser » ses rivaux, & si ceux-ci à lui tour ne » travailloient à l'envi à lui disputer la » supériorité, les sciences & les arts languiroient dans une médiocrité aussi honteuse que stérile.

Digitized by Google

L'Auteur oppose ensuite l'instabilité des jugemens que l'on porte sur les ouvrages d'esprit à la certitude de ceux qui regardent les productions des arts, & convient qu'il est telle production littéraire dont les beautés se font sentir à tout le monde, & qui frappent, comme par instinct, ceux même qui sont le moins en état d'en juger; mais, ajoute-t il » de là à la perfection » il y a encore loin; & si la sévérité de la » critique, fût-elle toujours juste & rai» sonnable, n'épargne pas de tels ouvrages, » de quel courage ne faudroit-il point s'ar» mer pour s'exposer à ses traits?

Cela conduit l'Auteur à l'injustice de ces critiques, qui affectent de ménager tant d'écrits licencieux qui altèrent tout à la fois la religion & la vertu, pour s'appe» santir sur les ouvrages où l'esprit peut » prendre l'essor sans s'égarer, sur ceux» même où de concert avec la religion, il » travaille au profit de la raison & des » mœurs, comme si tout ce qui n'est pas » dangereux ou frivole ne méritoit au» jourd'hui d'être approuvé qu'autant qu'il » toucheroit de plus près à la perfection; » & voilà, continue M. V. ce qui peut fai» re douter si effectivement cette loi de » la perfection n'est point aussi nuisible » qu'utile au progrès des Lettres; car en-

Digitized by Google

„ fin combien de talens étouffés ou rendus „ inutiles par cette rigueur excessive ?

Après avoir donné l'idée de la perfection relative, de laquelle seule il entend parler, & après avoir déclaré que cette perfection-là même est trop rare pour qu'il n'y ait pas d'injustice à l'exiger absolument dans tous les ouvrages d'esprit, il demande pourquoi dans les Sciences & les beaux arts on ne veut pas, comme dans les arts méchaniques, reconnoître différens degrés de mérite, & leur assigner la portion d'estime qui leur convient ? » Pour- „ quoi, dit-il, ne compte-t-on pour la » science des calculs que les Newtons & les » Leibnitz, pour Physiciens & Naturalis- » tes que les Reaumur & les Nollet, pour » Orateurs que les Bossuet & les Cochin ?

Mais c'est sur tout dans les Arts de pur agrément que la perfection est exigée sans partage ; de là ce dégoût presque universel pour les discours simplement oratoires, pour les essais poëtiques.....

On ne prend pas garde, reprend l'Auteur, „ que pour ne vouloir que du par- „ fait on rebute ceux de qui on auroit le „ plus de droit d'en attendre ; on oublie „ que nos plus grands Orateurs, comme » nos Poëtes les plus célebres, ont eu be- » soin d'indulgence pour leurs premieres

Digitized by Google

» productions, & qu'au milieu même de
» leur gloire ils ne se sont pas toujours
» sauvés du reproche de ne pas la soutenir.

Avec la même indulgence, combien d'Auteurs n'auroit-on point excité à réparer leurs mauvais succès ?... & combien n'animeroit-t-on point de jeunes athletes que la crainte du ridicule empêche d'entrer en lice, ou qu'elle oblige d'en sortir dès le commencement de la carriere ?

Peut-être, insinue M. V. „ le goût de „ ces exercices littéraires, seuls capables „ d'inspirer à la jeunesse l'amour de l'étude, „ se perdroit-il insensiblement, sans le soin „ que les Corps académiques prennent de „ le réveiller, & par leurs exemples & par „ les prix qu'ils proposent.... Qui ignore „ d'ailleurs de quel secours doit être pour „ un Ecrivain assuré que ses fautes demeu„ reront cachées, la comparaison qu'il fait „ de son ouvrage avec celui qui a mérité „ la couronne ? Si cette comparaison l'hu„ milie en secret, elle l'éclaire.... Ainsi „ d'essai en essai les talens se développent, „ s'étendent, & parviennent enfin à for„ mer, sinon de vrais Poëtes & des Ora„ teurs du premier ordre, du moins des „ amateurs éclairés & des citoyens utiles „ à la patrie.

M. V. fait valoir ensuite les secours

Digitized by Google

que les Sciences en tout genre ont tirés des Lettres, pour en conclure que par intérêt & par reconnoissance il seroit juste de les favoriser autant qu'on leur est contraire, & de substituer à cette rigueur desespérante pour les éleves des Muses, comme pour leurs favoris, une critique judicieuse, qui en relevant avec ménagement les fautes des Ecrivains, leur tînt compte par une juste compensation, des beautés par lesquelles ils auroient racheté leurs écarts ou leurs négligences.

Une critique pleine d'aigreur irrite au lieu de corriger; sage & modérée elle instruit en général, elle plaît même jusqu'à se faire goûter de ceux qui en sont l'objet. C'est ainsi que l'Auteur réfute l'opinion que la critique ne sçauroit être trop séveré; opinion née de la jalousie, qui ne fait envisager qu'avec chagrin tous ceux que l'on se donne pour rivaux dans la carriere littéraire.

Mais quand il seroit vrai que la mauvaise humeur des critiques ne seroit pas toujours l'effet de l'envie, conviendroit-il à tous ceux qui s'érigent en censeurs des ouvrages d'esprit, de n'avoir que du dégoût pour tout ce qui n'est pas marqué au coin de la perfection?

„ Qu'un homme d'esprit, qu'un vrai

„ connoisseur soit difficile & délicat, cela „ est à sa place. Cette délicatesse néan- „ moins, il la paye bien cher, si elle l'em- „ pêche de prendre plaisir à une lecture „ où il ne tiendroit qu'à lui de s'amuser „ & même de s'instruire, ne fût-ce que „ par les réflexions qu'il pourroit ajouter „ à celles de l'Auteur, &c.

„ Ce seroit peu encore si cette délica- „ tesse outrée se bornoit à ceux qui se- „ roient en état de la justifier; le mal est „ qu'ils donnent le ton aux esprits super- „ ficiels qui font la multitude, & qui à „ force d'entendre dire à ces Critiques „ chagrins que le beau siécle de la litté- „ rature a disparu avec le regne de Louis „ le Grand, que la République des Let- „ tres est menacée d'une ruine prochaine, „ croyent qu'il est du bel air de tout blâ- „ mer sans discernement & sans examen.

M. V. ne dissimule pas que ces plaintes & ces inquiétudes ne sont peut-être que trop fondées; mais il prétend qu'elles ne doivent avoir pour objet que le goût tout à la fois métaphysique & frivole qui regne aujourd'hui.

La délicatesse excessive ne lui paroît pas moins à craindre de la part de l'Ecrivain. „ Plus un Auteur, dit-il, aura de talent, „ de connoissances acquises, de vivacité

„ & d'étendue de génie, plus il sentira ce „ qui lui manque pour remplir l'idée qu'il „ a de la perfection. Alors malgré tous les „ prestiges de l'amour propre, n'étant ja- » mais content de lui, ou il ensevelira ses » productions dans les ténebres, ou il per- » dra à les retoucher & à les polir sans „ cesse un tems qu'il auroit plus utile- » ment employé à traiter de nouveaux su- » jets.

» Il en est de ces Ecrivains trop difficiles à contenter, comme de ce fameux » Peintre, * au gré duquel ses tableaux » avoient toujours besoin de correction, » &c. Tel sera toujours en effet le sort de » tout ouvrage trop compassé & trop sym- » métrisé. En voulant trop polir le fer on » l'affoiblit au point de le rendre comme » inutile, de même trop de finesse dans » le discours l'altere & lui ôte toute sa » force.

Si quelque chose, poursuit M. V. pouvoit justifier la rigueur avec laquelle la critique moderne exige la perfection dans tous les ouvrages d'esprit, ce seroit la multitude de livres dont la République des Lettres est plutôt surchargée qu'enrichie; mais dans la réforme seroit-il juste de confondre les productions utiles avec celles

* Protogenes.

Digitized by Google

qu'on ne peut lire sans danger ? . . . .

Il ne craint point d'avancer que c'est l'esprit philosophique si vanté aujourd'hui, qui a changé la face de la littérature ; & après avoir développé son idée, il ajoute, » encore si l'esprit philosophique, en se » déclarant le vengeur des droits de la rai- » son eût sçu en respecter les bornes, &c.

» C'est de nos jours ce qu'on appelle » faire usage de sa raison ; de sorte que » le titre de philosophe, autrefois si re- » commandable, n'annonce plus mainte- » nant qu'un faux sage, dont les princi- » pes tendent à sapper tous les fondemens » de la morale & de la religion.

De là les dangers auxquels la littérature est exposée, &c. » Le remede aux maux » causés par l'abus des talens (dit M. V.) » doit partir de l'amour des Lettres mieux » appliqué ; & pour cela le plus sûr moyen » est d'accueillir favorablement les essais » qui portent les caracteres de cet amour, » à l'exemple des Corps littéraires, dont, » malgré la critique & les vaines terreurs » de quelques esprits ombrageux, les éta- » blissemens ne semblent se multiplier que » pour servir d'asyle aux beaux arts . . . . . » Là le commerce des Muses exempt de » contagion ne peut être qu'utile & agréa- » ble tout ensemble ; & si le sérieux qui

Digitized by Google

» y regne n'exclut pas toujours les saillies d'une imagination vive & enjouée, » les graces n'y paroiſſent du moins qu'avec la modeſtie & la décence qui leur » conviennent.

M. V. revenant à l'injuſtice de la critique moderne, après quelques détails, inſinue qu'à l'étendre juſques ſur Boileau & ſur nos autres modeles, on trouveroit bien des choſes à reprendre; d'où il conclut qu'il ne faut jamais oublier la foibleſſe naturelle de l'eſprit humain. Il finit par exhorter tout Ecrivain de ſe propoſer la perfection, s'il veut parvenir à triompher de l'envie & mériter les ſuffrages de la poſtérité.

M. Arcere, de l'Oratoire, lut enſuite la préface de l'Hiſtoire de cette ville, qui dans peu ſera donnée à l'impreſſion.

Cette lecture fut ſuivie de celle que fit M. de la Faille, Controlleur ordinaire des guerres, d'un mémoire ſur les pierres figurées du pays d'Aunis, pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle de cette province.

Après une courte explication de ce qu'on doit entendre par pierres figurées, M. de la Faille obſerve que parmi le grand nombre de ſubſtances pierreuſes de cette eſpece, les cailloux, les ſilex & les pyrites ſont principalement celles qui ſur nos cô-

Digitized by Google

tes fourniſſent davantage. Il déclare qu'il ne veut point embraſſer dans ſon mémoire cette foule de productions du regne végétal ou animal, dont la nature ſe contente de convertir la ſubſtance en une matiere lapidifique, ſans rien changer à leur configuration extérieure qu'elle ſemble reſpecter, comme ſi elle étoit néceſſairement ſoumiſe aux loix d'un modele; mais qu'il s'arrêtera uniquement à ces pierres, qui par les figures qu'elles ont & qu'elles ne peuvent évidemment avoir emprunté à des modeles auſquels elles reſſemblent le plus, ont mérité pour cela le nom de *jeux du hazard.*

» Quand on examine, dit M. de la » Faille, avec quelque attention la plû- » part des pierres figurées, qu'on les » rapproche des animaux & des plantes » qu'elles repréſentent, qu'on place, pour » ainſi dire, la copie auprès de l'original, » on ne peut douter qu'elles ne ſoient » redevables de leur forme à des corps or- » ganiſés qui ſe ſeront eux-mêmes méta- » morphoſés, ou dont la dépouille leur » aura donné l'empreinte. De ce nombre » ſont indubitablement les gloſſopetres, » les échinites, les dendrophores, dans » leſquels on reconnoît facilement par les » reſtes des corps organiſés qui s'y trou- » vent encore ſans altération, que des

Digitized by Google

» dents de poiſſons, des feuilles de plan-
» tes, divers fragmens d'ourſins ou co-
» quillages, ont ſervi de baſe à leur for-
» mation.

» Mais ſi cette vérité eſt frappante dans
» une infinité d'objets, combien n'en eſt-
» il point dont le principe eſt encore ca-
» ché pour nous, qui ſe préſentent à nos
» yeux ſous des dehors ſi incertains, &
» ſous un maſque qui déroute tellement
» nos idées, qu'on ne peut s'empêcher de
» les regarder comme de ſimples effets du
» hazard ?

La ſuite des obſervations de M. de la Faille l'a conduit à rejetter les formes plaſtiques & les pierres de ſemence ; & s'il reconnoît que pluſieurs pierres figurées doivent leur exiſtence à des corps organiſés, il ne peut ſe ranger au ſentiment de quelques célébres modernes qui rejettent entierement les moules indépendans des corps organiſés ; il croit au contraire qu'on ne peut expliquer la cauſe de la plûpart de ces productions, que par l'arrangement fortuit des molécules de la ſubſtance pierreuſe dans des fentes ou des cavités irrégulierement figurées, qui en changeant leur forme primitive les ont déterminées à ſuivre des contours baroques & ſinguliers, de la même maniere que les

Digitized by Google

métaux en fusion se conforment nécessairement aux irrégularités du moule qui les reçoit. Quelquefois aussi les opérations violentes par lesquelles passent les cailloux, les accidens qui en détruisent la forme, qui en usent la surface & les extrêmités, le frottement continuel qui en découvre les parties intérieures, doivent y produire des singularités auxquelles la nature n'auroit jamais pensé.

Pour prouver son opinion, » je posse-» de, dit M. de la F.... un cœur formé » dans le sein d'un silex, qu'on peut re-» garder comme l'ouvrage le plus étrange » de la nature : bien loin d'y trouver quel-» que conformation analogue aux testacées » de ce nom, ou autres corps qui pour-» roient former une figure à peu-près sem-» blable, on n'y voit ni moule, ni lignes, » ni traces, ni enveloppe ou empreinte » d'une coquille, pas même le moindre » vestige d'un corps dont il ait pu prendre » le modele ; la matiere dont il est formé » est par tout la même que celle qui l'en-» vironne, rien n'annonce la métamor-» phose, c'est une figure qui n'a point de » type dans la nature, & qui par consé-» quent ne peut devoir son existence à au-» cun être du regne végétal ou animal.

Le même hazard qui a présidé à sa confi-

traction l'a auſſi fait connoître. En parcourant d'un œil attentif les différens chef-d'œuvres que la nature a répandus ſur nos côtes, M. de la F.... cherchoit dans les veines de cailloux de nouveaux ſujets d'admiration; il en briſa un d'une moyenne groſſeur, dont l'enveloppe n'annonçoit rien de curieux, & il découvrit dans l'un de ſes éclats une figure convexe, parfaitement ſemblable à celle que les Peintres appellent un cœur; & dans l'autre une figure concave, qui ſembloit être l'étui où repoſoit cette production.

Une multitude d'autres figures auſſi étranges fournit à M. de la F... des exemples & des preuves juſqu'à l'évidence de la vérité de ſon ſyſtême. » Il eſt impoſſi-» ble, par exemple, de rapporter le *Priapoli-*» *tes* à la partie animale qu'il imite, com-» me à un moule qui l'ait produit; on l'a » trouvé vers la digue au milieu d'un bloc » de moëlon; le *circos* & *le ficoides* ne tien-» nent point de ces deux fruits le moule » qui les a configurés; *le variolites*, *le cru-*» *cifer*, le *ſpongites* & l'*épiren* paſſeront tout » au plus pour l'ébauche groſſiere où une » copie fort éloignée de leurs originaux; » *les dendrites* ne doivent ni aux fougeres » ni aux arbriſſeaux les monticules & les » rameaux qui rendent ces productions ſi » recherchées.

Digitized by Google

» Par tout on voit des corps pierreux, » qui n'ont aucune analogie avec les subſ- » tances organiſées, qui au premier coup » d'œil paroiſſent y avoir le plus de rap- » port. Les tableaux ou pierres de Floren- » ce, les jaſpes & les marbres ramifiés, les » différentes eſpeces de *geodes* & d'*elites*, » & une foule innombrable d'autres, qui » figurant nos fruits, nos fleurs, nos plan- » tes, nos animaux, ſembleroient devoir » relever avec plus de juſtice de tous ces » êtres ſoumis à la puiſſance des deux re- » gnes principaux, ne ſeront cependant » jamais regardés par les Naturaliſtes phi- » loſophes, ennemis de tout écart ſyſte- » matique, que comme de vraies pierres » qui ne doivent le monſtrueux qu'on y » découvre, qu'à un aſſemblage extraor- » dinaire & fortuit de leurs parties dans » des cavités ou moules indépendans de » tout corps organiſé.....

» Quoique la nature dans ſes opérations » nous paroiſſe le plus ſouvent aſſervie à » un enchaînement ſucceſſif d'uniformité » & de répetitions, elle préſente de tems » à autre des objets ſi nouveaux, ſi va- » riés, qu'on ſeroit tenté de croire qu'elle » ſe joue quelquefois ſur le vaſte théatre » de l'univers, qu'elle ne ſuit point de ré- » gles fixes & invariables, ou qu'elle prend

Digitized by Google

» plaisir à s'en écarter. Quelques-uns d'entre les Philosophes qui en ont parlé avec » le moins de décence, lui ont supposé un » goût de changement, d'inconstance » & de nouveauté. Ceux qui connoissent » mieux les perfections infinies de son auteur, lui ont imposé des devoirs & » une regle certaine jusques dans les déréglemens les plus apparens; ils ont cru » que sa puissance & sa sagesse ne brilloient pas avec moins d'éclat dans ses » productions les plus informes que dans » la composition des êtres les plus symmétriquement arrangés; que les substances inorganiques qui composent le regne mineral, étoient traitées avec la même attention & les mêmes soins que les » ouvrages qui nous paroissent les plus finis dans ses deux regnes principaux....

S'il étoit des cas où l'on pût croire que la nature s'écarte de ses régles générales, & que perdant de vûe son ouvrage elle s'arrête pour ainsi dire à moitié chemin, ce seroit sur tout par rapport aux pierres figurées. Elle semble abandonner au tems & au hazard ses prodiges en ce genre; ils sont cependant toujours l'effet nécessaire & prévû des loix primitives du mouvement. » Mais pourquoi s'arrêter plus » long-tems, dit M. de la F.. à sonder

Digitized by Google

» des démarches trop profondes pour nos
» foibles vûes, ou à rechercher les cauſes
» phyſiques de figures bizarres, dont une
» imagination vive & échauffée groſſit
» trop ſouvent le merveilleux ? Conten-
» tons-nous de parcourir celles de ces
» productions qui nous offrent quelque
» choſe de fixe & de déterminé.

Il deſcend enſuite dans tous les détails, de la forme, de la ſtructure, de l'eſſence & des différens accidens des pierres figurées : voici comme il s'explique ſur le *ceraunias* & le *grammites*.

» Le *ceraunias* ou pierre de tonnerre a
» été connu des anciens ſous différens
» noms. Selon quelques-uns, c'étoit la
» pierre de Lydie ; ſelon d'autres, c'étoit
» celle de la circonciſion. Elle ſert au mê-
» me uſage que les pierres de touche ; c'eſt
» un pyrite des plus durs, bien poli, de
» forme longue & tranchante, & de cou-
» leur olive noire ; elle ſe trouve quel-
» quefois ſur nos rivages. Les Sauvages
» du Canada où elle eſt plus commune,
» ont trouvé le ſecret de s'en faire un inſ-
» trument tranchant. L'art eſt ſi bien ca-
» ché, & la reſſemblance ſi parfaite avec
» celles de nos côtes, qu'on les confon-
» droit aiſément, ſi l'on ne ſçavoit que la
» nature ſeule a travaillé ces dernieres,

Digitized by Google

» & que les premieres ſont en partie un » ouvrage de l'induſtrie.

» Dans une métairie dépendante de la » paroiſſe d'Yves, près Rochefort, on en » voit une qui eſt tout à la fois naturelle & » artificielle; ce n'eſt pas un *ceraunias*, tel » que les cabinets des curieux en peuvent » contenir, c'eſt une vraie pierre de ton- » nerre, plus proprement dite que celles » qui en portent le nom, puiſqu'elle eſt » l'effet & le réſultat de la foudre qui tom- » ba le 12 Juillet 1752 ſur un amas de » foin d'environ trente charretées.

» Au bruit de ſa chute ſuccéderent » bientôt des vapeurs noires & malignes, » qui exhalées de toutes parts par la maſ- » ſe embraſée, infecterent l'air de leur » odeur. Pendant deux jours entiers que » dura l'embraſement, l'on n'entrevit au » travers d'une fumée des plus épaiſſes » que de legeres étincelles; tout fut la vic- » time d'un feu ſourd & caché, qui en » conſumant le foin calcina les cailloux » & fondit la terre glaiſe à un demi-pied » de profondeur. Le feu s'alluma d'abord » dans la partie orientale de la mule (ou » meulon) de foin; il s'inſinua enſuite » dans toute la maſſe, & ſans en déran- » ger la forme extérieure il brûla en diffé- » rentes directions, comme s'il eût ſuivi

» autant de traînées de poudre placées en
» différens ſens, ou qu'il eût été forcé
» d'entrer dans les canaux d'une mine,
» d'où il ſortoit de tems en tems & fai-
» ſoit des crevaſſes ou éruptions à la ſur-
» face, qui n'imitoient pas mal des fou-
» gades.

» De ce volume ſi prodigieux il reſta deux
» millions peſant ou environ d'une ma-
» tiere qui participant tantôt de la nature
» du ſoufre & du bitume, tantôt de celle
» de la pierre, forma une maſſe ſolide,
» dont l'hiſtoire ne nous fournit point
» d'exemples; ſemblable aux métaux dans
» leur ébullition on lui a vû conſerver ſa
» liquidité tant que la chaleur a ſubſiſté
» dans toutes ſes parties, en dégénerer en-
» ſuite lorſque la coagulation fut faite,
» en un monceau auſſi énorme que bizare
» de ſcories ou de véritables marcaſſites.
» Trois natures différentes compoſoient
» ce nouveau mixte; la partie ſupérieure
» formoit un amas brillant de concrétion
» cryſtalline; la moyenne un mêlange va-
» rié de ſoufre & de terre différemment
» coloré; l'inférieure un corps maſſif &
» bitumineux, aſſez approchant du char-
» bon de terre, mais plus luiſant; toute
» la maſſe étoit diviſée en pluſieurs cou-
» ches ou eſpeces de gâteaux indépendans

Digitized by Google

» & isolés, tous différens dans leurs nuan-
» ces, d'un pouce & demi d'épaisseur sur
» quinze à vingt pouces de large. Dans les
» cavités ou grands yeux qui se formerent
» pendant la plus violente fermentation,
» on appercevoit çà & là quelques brins
» de foin sans altération, & quelques-
» uns sous la forme de lames noires, mais
» sans aucune consistance ; enfin toute
» la masse étoit percée d'une multitude
» infinie de petits trous plus rapprochés
» dans le fond que vers le haut de cette
» pierre singuliere : la chymie en a tiré un
» sel qui a la propriété des alkalis. . . . .

Le *grammatias* ou *grammites* est une de
» ces pierres où l'on voit des lettres bien
» formées ou très-approchantes. De toutes
» les productions lapidifiques, il n'en est
» point de si commune que celle-ci ; les
» substances solides & dures, telles que
» les cailloux & les grisons, en fournissent
» la plus grande quantité ; les lettres y
» sont figurées, ou par des lignes en for-
» me de veines, ou par des rebords sail-
» lans, mais toujours d'une couleur dif-
» férente du fond de la pierre ; quelque-
» fois elles sont toutes en saillies, tantôt
» elles n'effleurent que la surface, & d'au-
» tres fois elles la coupent & la pénétrent
» intérieurement ; les *a*, les *i*, les *l*, les

Digitized by Google

» *n*, les *v*, les *x*, s'y distinguent particulie-
» rement ; & quoique nos lettres les plus
» compliquées soient moins fréquentes,
» on ne laisse pas d'y rencontrer assez sou-
» vent des *f*, des *k*, des *p*. Les cailloux
» qui servent au pavé de cette ville ont
» paru si riches en cette bizarrerie, qu'il
» reste peu de recherches à faire pour finir
» l'alphabet lapidifique.

Les autres pierres figurées des côtes de la Rochelle *sont les priapolitos, phacites, ficoides, pyrites, seu circos, lapis crucifer, variolites, geodes, cyanites, spongites, calcalanites, cassi difformis, encardia, piren, mica, lapis reniformis, melopeponites, cimatites, enhydros, metapedium, hepatites, deltoides, odontites, enorchis, botryites, lapis oviformis & lithotyron*, dont la curieuse description est accompagnée de desseins fideles de la main de l'auteur, pour suppléer en quelque sorte la rareté des piéces originales qu'il conserve dans un cabinet où le choix, l'abondance & la variété presque infinie des curiosités naturelles satisfont également les amateurs & les étrangers pour qui il est toujours ouvert.

M. de la F.... ne prétend pas avoir épuisé toutes les richesses de rivages du pays d'Aunis en pierres figurées, il croit qu'on y peut faire encore beaucoup de nouvelles découvertes

découvertes pour compleler cette branche intéreſſante de l'Hiſtoire naturelle ; on doit attendre de ſon zéle, de ſon travail & de ſon goût décidé pour les obſervations, qu'il ſurmontera toutes les difficultés qu'il prévoit, & portera bientôt ſon projet à ſa perfection.

A la ſuite de ce Mémoire, M. Gaſtumeau, Secrétaire perpétuel de l'Académie, lut une Ode de M. Chabaud, Prêtre de l'Oratoire, aſſocié de l'Académie & de celles de Pau & de Villefranche.

Le ſujet de cette Ode eſt *la religion néceſſaire à l'homme* :.

En voici quelques ſtrophes.

Je veux approfondir mon être ;
Mais quel affreux cahos de ſyſtême divers !
Aucun d'eux ne m'inſtruit, & je ne puis connoître
Pourquoi je ſuis dans l'univers.
Je ne conçois point mon eſſence :
Puis-je me définir, ſi mon intelligence
Erre ſans trouver de clarté ?
Foible, inconſtante, corrompue,
Ma raiſon ſouvent ſubſtitue
Le menſonge à la vérité.

La foudre gronde ſur nos têtes,
Les vents ſont échappés de leurs ſombres priſons,

Un pouvoir invisible abandonne aux tempêtes
L'espérance de nos moissons.
Où tend cette vague écumante ?
Un grain de sable arrête une mer frémissante,
Qui devoit engloutir nos bords.
Par tout quelle haute sagesse !
Mais, fiere raison, ta foiblesse
N'en demêle point les ressorts.

Par tout que de cultes frivoles !
Sous des noms étrangers l'enfer est adoré ;
Et quand le monde entier n'est rempli que d'idoles,
Le vrai Dieu seul est ignoré.
Au marbre on offre des victimes ;
Jupiter, Mars, Venus, célébres par leurs crimes,
Sont encensés par les mortels.
Dieu puissant, arbitre équitable,
Ecrase l'argile coupable
Qui te refuse des autels.

Erreurs, chimeres renaissantes,
Disparoissez, la foi fait briller son flambeau :
Les doutes sont levés, des clartés bienfaisantes
Forment pour nous un jour nouveau ;
Confonds notre orgueil téméraire,
Quand tu parles, grand Dieu, c'est à l'homme à se taire ;
Qu'il adore tes saints décrets :
Si de ce qui nous environne,

Digitized by Google

Notre foible raiſon s'étonne,
Peut-elle ſonder tes ſecrets ?

La ſéance fut terminée par la lecture que fit M. Arcere des vers ſuivans adreſſés à M. le Cardinal Querini au ſujet des médailles que la ville de Breſſe a fait frapper en ſon honneur, & que cette Eminence a envoyées à l'Académie de la Rochelle.

D'un art ingénieux la touche ſinguliere,
Te montre à nos regards, illuſtre Cardinal,
Et rend ton ame toute entiere
Sur la ſurface du métal.
Ce chef-d'œuvre qui vient d'éclorre,
Eſt l'hommage pompeux d'un peuple qui t'adore ;
J'y vois avec tranſport, ſous de ſçavantes mains,
Son zéle & ſon amour fidelement empreints.
Mais pourquoi le burin, conſacrant ta mémoire,
Nous retrace-t-il tes bienfaits ?
Sans le ſecours de l'art tu vivras à jamais.
Les Muſes ont chargé l'hiſtoire
Du ſoin d'éterniſer ta gloire :
Appui de la religion,
Dont tu ſçais venger la querelle,
Tes doctes écrits & ton nom
Seront auſſi durables qu'elle.

Digitized by Google

A S. A. S. Monseigneur le Comte de Clermont.

BOUQUET.

FAvori d'Apollon & disciple de Mars,
Toi qui fus couronné des mains de la Victoire,
Et dont toujours les étendarts
Sont la boussole de la gloire ;
Je vois Minerve qui conduit
Tes projets, ta sage prudence ;
Je vois la valeur qui te suit,
Portant le glaive & la balance ;
En tous tems semblable à Titus,
Tu brilles moins par la naissance
Que par l'éclat de tes vertus.
Reçois les vœux ardens que le respect t'adresse,
Que les plaisirs filent tes jours ;
Le tribut des cœurs fut toujours
Pour la gloire & pour la sagesse.

Par M. de C. ***

Digitized by Google

REPONSE

Du P. Laugier, Jéſuite, aux remarques de M. Frézier inſérées dans le Mercure de Juillet 1754.

LEs diſcuſſions critiques en matiere d'Arts & de Sciences, ont toujours une vraie utilité ; elles donnent lieu au développement des idées, à la préciſion des principes, à la ſûreté des concluſions. On ne peut trop marquer de reconnoiſſance aux zélés citoyens qui tiennent le public en garde contre l'illuſion, qui lui fourniſſent des préſervatifs contre le poiſon des vaines imaginations & des nouveautés ſuſpectes.

M. Frézier, auteur très-connu & très-eſtimable, n'a pu voir divers ouvrages qui ont paru récemment ſur l'Architecture, ſans céder à l'envie louable d'en montrer au public les défauts ; ſa capacité & ſes connoiſſances lui donnent droit d'en parler avec autorité. Il eſt d'ailleurs trop philoſophe pour exiger une docilité qu'on ne lui accorderoit que par complaiſance, ſans être obtenue par de bonnes raiſons. Je ne craindrai donc point de lui déplaire,

Digitized by Google

en prenant la liberté de sonder attentivement la force de ses assertions. Quoique je sois partie intéressée dans cette dispute littéraire, je tâcherai d'y mettre toute la bonne foi, toute la modération qui convient, & dont il seroit à souhaiter qu'on ne s'écartât jamais.

Je ne sçaurois d'abord me persuader que *la beauté dans ce qui concerne les arts, n'est qu'un effet du préjugé de nation ou d'éducation, qui n'a rien de constant, parce qu'elle n'est fondée que sur la mode*: paradoxe que M. Frézier avance très-affirmativement, & qu'il prétend avoir démontré. Il seroit malheureux que la démonstration fût réelle, & qu'il fallût reconnoître l'habitude trompeuse & variable de nos sens pour l'unique source des sentimens délicieux que les arts excitent dans nos ames. Cette foule de merveilles qui dès nos plus jeunes ans font sur nous les plus séduisantes impressions, n'auroient donc d'autre beauté que celle qu'y attache un préjugé bizarre? & sans sortir du sujet qui nous occupe, le spectacle de certains édifices frappans par leur vaste étendue, par la régularité de leur ordonnance, par la richesse de leur décoration; ce spectacle ne devroit son mérite qu'au mobile pouvoir de l'éducation & de l'usage? A Dieu ne

Digitized by Google

plaiſe. L'heureux inſtinct de la nature qui décide ſeul & ſouverainement des choſes qui doivent nous plaire, n'a aucun égard à ce qui eſt de pure convention.

Il y a un beau eſſentiel dans les arts. N'y reconnoître que l'influence capricieuſe de la mode, c'eſt dégrader ces fruits précieux du génie au rang des baſſes frivolités, qui peuvent tout au plus réjouir l'imagination des eſprits vains : c'eſt aller contre une expérience commune à toutes les ames ſenſibles, dont les goûts & les averſions ont un empire ſupérieur à tous les jugemens de fantaiſie qu'on voudroit leur inſpirer. Ce beau eſſentiel, nous le ſentons, nous avons peine à le définir. C'eſt un charme qui nous intéreſſe : l'impreſſion du plaiſir nous reſte, l'idée de la choſe nous échappe. Le cœur eſt ſûr de ſon fait, l'eſprit n'eſt pas toujours en état de s'en rendre raiſon à lui-même : en un mot, ce qui plaît néceſſairement ne ſçauroit être une beauté arbitraire. Or dans les productions des arts, comme dans les ouvrages de la nature, il y a ſans difficulté des choſes qui ont invinciblement le don de plaire. Il n'eſt pas plus au pouvoir des hommes de donner de la beauté à une Architecture irréguliere, qu'il leur eſt poſſible d'attribuer de la laideur à la riante verdure des champs.

Digitized by Google

Le préjugé, la mode, peuvent accoutumer les yeux à des défauts & en affoiblir le ſentiment dans l'ame, mais ils ne ſçauroient faire naître des beautés. L'effet du préjugé ou de la mode diſparoît toujours avec la réflexion; au lieu que le beau eſt tel que ſon empire s'augmente par la réflexion même; on le quitte aſſez ordinairement par préjugé & par mode, on y revient par ſentiment & par raiſon.

Les conſéquences de l'opinion contraire ſont de nature à ne lui laiſſer aucune faveur. S'il n'y a point de beau eſſentiel, tout devient arbitraire dans cette partie la plus ſpirituelle des arts, qui a pour objet l'agrément. Je puis indifféremment louer ou cenſurer tout ce qui ſe préſente, ou plutôt je n'ai plus de raiſon de dire qu'une choſe eſt bien ou mal; je ſuis forcé d'admettre les plus folles imaginations d'un Artiſte licencieux; je n'ai ni principes à lui oppoſer, ni bornes à lui preſcrire; plus il aura de caprice & de hardieſſe, plus il ſera en état de triompher de la mode établie, pour lui en ſubſtituer de nouvelles, & les faire réuſſir par leur ſingularité.

C'eſt en vain que pour combattre l'idée du beau eſſentiel, M. Frézier, avec beaucoup d'autres, nous oppoſe la différence

Digitized by Google

des goûts nationaux. L'Architecture Grecque, dominante en Europe, n'a aucun attrait pour les Chinois, peuple de l'Asie le plus poli & le plus cultivé. Ils ont une Architecture à leur maniere, dont ils sont parfaitement contens, & qui ne leur permet pas de goûter la nôtre. Donc l'Architecture en général n'a & ne peut avoir d'autre beauté que celle que lui attribue la mode ou le préjugé de l'éducation. Ce raisonnement prouve tout au plus que nos ordres Grecs ne renferment pas tous les genres de beauté qui entrent dans la subdivision du beau essentiel.

Je me représente ce beau primitif comme un point de perfection qui résulte de l'assemblage d'une foule de qualités particulieres. En ce sens il est unique, & il est vrai de dire qu'il n'y a pas deux moyens de produire un ouvrage parfaitement beau : mais des différentes qualités qui le composent, dérivent nécessairement divers genres de beauté, lesquels séparément répandus dans les ouvrages des hommes, donnent lieu à des manieres dissemblables, qui ont chacune leur mérite réel. Il est question d'observer celle de toutes les manieres qui réunit des genres de beauté & plus excellens & en plus grand nombre. Voilà ce qui décide la préférence.

Digitized by Google

L'Architecture Chinoise a sans doute des genres de beauté qui lui sont propres ; & toute étrangere qu'elle est à notre pratique nationale, nous lui rendons à cet égard la justice qui lui est dûe : cependant notre estime met l'Architecture Grecque au-dessus, parce que nous y découvrons des beautés plus pures & plus relevées. Si les Chinois étoient aussi équitables, & peut-être même aussi éclairés que nous, ils n'auroient point ce goût exclusif, qui ne peut être le fruit que de l'orgueil & de l'ignorance ; mais ils sont si superstitieusement attachés à leurs usages nationaux, qu'il ne leur vient pas même en pensée que hors de leur pays on puisse rien faire de raisonnable. Depuis que les arts de l'Europe leur sont un peu moins inconnus, ils commencent à revenir de cette aveugle partialité. Il y a même sujet d'esperer que si notre Architecture leur devient jamais familiere, ils en reconnoîtront les avantages. Les Jésuites ont bâti a Pekin une église à la maniere Européenne. Cette église qui n'est rien moins qu'un chef-d'œuvre, n'a pas semblé aux Chinois eux-mêmes indigne d'admiration. Que seroit-ce, si leur Empereur avoit quelques-uns de nos grands Artistes à ses gages, & qu'il leur ordonnât de bâtir quelque édifice

Digitized by Google

somptueux, qui pût aller de pair avec les merveilles de l'Europe ?

M. Frézier cherche à s'autoriser de ce qui s'eſt paſſé dans l'Europe même. Il nous rappelle les triſtes révolutions que l'Architecture a ſouffertes parmi nous. Il nous parle de ces ſiécles où l'on a cru, dit-il, avoir quelque choſe de mieux & de plus agréable à préſenter que les ordres Grecs. Il nous fait valoir le long regne de l'Architecture Gothique, qui a eu enfin, ajoute-t-il, le ſort de toutes les modes : on s'en eſt laſſé ; on eſt revenu par le même eſprit à l'Architecture ancienne. Il inſiſte ſur toutes ces variations, comme ſur autant de preuves dont le réſultat eſt que toute la beauté de l'Architecture n'eſt qu'une beauté de mode & de hazard. J'aimerois autant que l'on dît que les ouvrages de Ciceron & de Virgile ne tirent leur mérite que du préjugé & de l'uſage, parce que le goût qui y regne, a éprouvé les mêmes variations que le goût de l'Architecture Grecque. Il eſt fâcheux pour l'opinion favorite de M. F. que l'abandon de cette Architecture ne trouve ſon époque que dans le tems de l'introduction de la Barbarie en Europe, & que le moment de ſon retour ait été celui de la renaiſſance des Lettres & des beaux Arts.

Digitized by Google

Je suis tout-à-fait du sentiment de M. F. lorsqu'il réfute M. Briseux, qui dans son traité du beau essentiel a avancé que *c'est des seules proportions harmoniques que les édifices les plus généralement approuvés empruntent leur beauté réelle & véritable.* Assurément cette idée n'est fondée sur rien. Que les proportions soient un genre de beauté très-essentiel à l'Architecture, le principe est inconteſtable, quoiqu'en dise M. Frézier. M. Perrault qui a soutenu le contraire, ne l'a fait que par esprit de contradiction, & il a montré sur ce sujet un entêtement qui ne lui est pas honorable. Mais si ce genre de beauté est essentiel, il n'est pas le seul. De plus, les proportions en Architecture doivent-elles être arithmétiques, géométriques, harmoniques ? c'est ce qui n'est point du tout décidé. M. Briseux qui se déclare pour les dernieres, le fait gratuitement & sans preuves ; il nous cite des bâtimens approuvés où la proportion harmonique a été observée.

Mais premierement a-t-elle été observée jusques dans les moindres parties ? En second lieu, est-il bien certain que cette proportion soit la seule ou même la meilleure que l'on pût employer pour produire l'effet desiré ? Si M. Briseux satisfait

Digitized by Google

à ces deux questions, il aura établi quelque chose de raisonnable, & nous lui aurons l'obligation d'avoir répandu la lumiere sur cette partie ténébreuse de l'art.

M. Frézier dit que *c'est faire beaucoup d'honneur aux Architectes du tems passé & au plus grand nombre du présent, que de leur attribuer des principes scientifiques auxquels aucun d'eux n'a jamais pensé.* Cette réflexion est plus maligne que solide. Il peut très-bien se faire que sans y penser, & comme à tâtons, les Architectes rencontrent le vrai. Tous les jours nous voyons des Artistes ignorans produire des choses excellentes, sans autre secours que l'heureux instinct qu'ils ont reçu de la nature, guide beaucoup meilleur que tous les principes scientifiques. Il importe peu que les Architectes dans leurs opérations ayent eu en vûe la proportion harmonique: si elle s'y trouve, s'il en résulte le meilleur effet, le mérite de cette proportion est décidé. M. Frézier raisonne beaucoup plus juste, lorsqu'il démontre l'impossibilité en Architecture de tout réduire à la proportion harmonique par la nature même de cette proportion. Je présume avec lui que le plaisir de la vûe n'a aucun rapport avec celui de l'ouie, & que l'idée d'un *clavecin oculaire* ne peut trouver place

Digitized by Google

que dans une imagination féconde en ſingularités, mais peu amie du vrai & du ſolide.

M. F. s'étend beaucoup à caracteriſer mes égaremens dans mon eſſai ſur l'Architecture ; je lui aurois grande obligation ſi en effet il me les eût fait connoître ; mais après avoir bien lu & relu ſes remarques, il ne m'eſt rien reſté dans l'eſprit qui dût m'engager à changer d'opinion. Il me reproche les éloges que j'ai faits de M. de Cordemoy ; pour les détruire, il affecte de parler de cet Auteur d'une maniere mépriſante qui ne ſçauroit faire impreſſion. Son traité d'Architecture n'a rien, dit-il, de ſpécial & *de nouveau, qu'un embarras de diviſions de trois différens modules imaginés pour une futile préciſion des parties de ſes profils.* On ne veut pas être cru quand on parle de la ſorte. Quiconque lira l'ouvrage de M. de Cordemoy, ne trouvera dans ce jugement de M. Frézier qu'une prévention pleine d'humeur & une invective indécente. Je puis eſtimer M. de Cordemoy fort au-delà de ſes mérites ; mais il m'eſt évident que M. F. le met beaucoup trop au rabais ; & c'eſt bien ici le cas de dire, que qui prouve trop ne prouve rien.

M. F. doute qu'on trouve jamais un Architecte qui réuſſiſſe dans l'entrepriſe

Digitized by Google

de sauver l'Architecture de la bizarrerie des opinions en nous en découvrant les loix fixes & immuables, ainsi que je le souhaite. Je crains, comme lui, que ce bonheur ne nous arrive pas si-tôt, mais je ne sçaurois me résoudre comme lui à en desesperer. Il juge la chose impossible, sur le faux principe que tout est mode ou préjugé en Architecture. Je tiens le principe contraire, que je crois plus raisonnable en lui-même, plus avantageux, & pour décider de la réputation des Artistes, & pour assurer le succès des Arts. Il est par conséquent très difficile que nous convenions de nos faits.

Le ton de plaisanterie qu'il prend pour se jouer de mes transports, de mes ravissemens, de mes extases à la vûe des beaux édifices, est sans doute amusant pour le lecteur; je ne vois pas au reste l'instruction qui en résulte. Il suppose obligeamment que je n'ai éprouvé toutes ces sensibilités que sur le dire des autres; qu'accoutumé à entendre louer universellement certains morceaux, j'ai fait bonnement l'admirateur sur cette garantie *C'est ainsi*, dit-il, *qu'on remarque assez souvent que des gens qui avoient regardé un ouvrage assez indifféremment du premier coup d'œil, s'efforcent d'y trouver de l'art & des*

choſes merveilleuſes, lorſqu'on leur a dit qu'il ſort des mains d'un grand Maître. La réflexion eſt tout-à-fait agréable; elle prouve que M. F. n'a gueres éprouvé de ces mouvemens enchanteurs qu'excite la préſence des belles choſes; ſon ame eſt vraiſemblablement de celles qui ont été battues à froid. Je le plains du tort que lui a fait la nature; il eſt privé d'une grande ſource de plaiſir, & je lui conſeille de m'envier mes tranſports & mes extaſes.

Rien ne lui déplaît tant que mon averſion pour les pilaſtres. Il n'eſt pas le premier qui m'en ait fait un crime. J'avois prévu les contradictions que devoit rencontrer un ſentiment qui ſympathiſe ſi peu avec l'uſage général. Pour le coup on ne m'accuſera pas du moins de ne dire les choſes que ſur un préjugé de nation, d'éducation ou d'habitude. Il eſt également injuſte d'avancer que je ne me détermine à penſer de la ſorte que par une averſion aveugle, & ſur la foible autorité d'un goût particulier que j'ai reçu de la nature antérieurement à tout uſage de ma raiſon. Voilà déja deux fois que j'eſſuye le même reproche. Il eſt ſurprenant qu'on me comprenne ſi mal, & qu'on ne voye pas que ſi j'ai parlé de mon averſion pour les pilaſtres, je me ſuis mis en devoir de

Digitized by Google

juſtifier cette averſion. Il ne faut qu'avoir lû une fois le premier chapitre de mon eſſai ſur l'Architecture, pour reconnoître que j'ai établi l'excluſion des pilaſtres, comme une conſéquence logique & néceſſaire du principe qui ſert de fondement à tout le reſte.

J'ai à faire à un homme à qui les pilaſtres tiennent au cœur, & qui veut abſolument les ſauver du naufrage. Il commence par m'accuſer d'être en contradiction avec moi-même, en avouant d'une part que le pilaſtre étoit en uſage chez les anciens, & en diſant de l'autre que c'eſt une innovation bizarre. La contradiction n'eſt tout au plus qu'apparente. Je crois qu'il eſt reçu chez toutes les perſonnes qui ſçavent la valeur des termes, d'appeller innovation tout uſage contraire aux regles primitives, quelque ancien que ſoit cet uſage. Le pilaſtre eſt dans le cas, ou du moins je le prétends. Dès lors j'ai droit de le qualifier d'innovation, quoiqu'il ne ſoit pas une nouveauté.

Mon adverſaire qui juſqu'à préſent n'a rien trouvé que d'arbitraire dans l'Architecture, veut bien ici ſe déſiſter de ſon principe en faveur du pilaſtre. Il porte la prédilection juſqu'à le déclarer *intrinſequement* raiſonnable & fondé en nature. Voi-

Digitized by Google

ci sa maniere de procéder. Il cherche l'origine du pilastre dans la cabane rustique dont j'ai tiré un parti si avantageux contre le pilastre même. Si l'on veut, dit-il, rendre cette cabane habitable, c'est une nécessité de remplir les intervalles qui séparent les poteaux montans. Or, ajoute-t-il; ces intervalles seront toujours mal remplis, si les poteaux sont ronds comme des colonnes. Sur quoi il fait un raisonnement très-long & assez peu clair, pour montrer la difficulté d'enclaver dans un mur une surface convexe. Je n'ai qu'un mot à répondre. Y a-t-il rien de si facile, de si usité même, que d'engager les colonnes? Des-lors tout ce raisonnement porte à faux, & le pilastre demeure ce qu'il a été, ce qu'il sera toujours, l'enfant bâtard de l'Architecture.

Du moins, dit-on, le pilastre est-il autorisé par le besoin dans certains cas. M. Frézier nous cite les angles saillans, aigus & obtus où la colonne ne peut être employée, parce que l'entablement porteroit à faux sur le chapiteau. Ceci borne à très-peu de chose les prétentions des amateurs de pilastres; mais je vais leur ôter le peu d'esperance que cette difficulté leur donne. Les angles saillans, aigus & obtus sont certainement inévitables dans tout plan

Digitized by Google

triangulaire ou polygone plus grand que le quarré. Alors pour éviter le porte-à-faux, je n'aurai point recours au pilastre ; je ne mettrai rien dans l'angle même. Je rangerai mes colonnes aux deux côtés le plus près de l'angle qu'il sera possible sans porte-à-faux ; si l'angle est trop aigu, je l'effacerai en arrondissant pour la plus grande satisfaction des yeux : ainsi tout sera dans l'ordre, & nous n'aurons point de pilastre. Il n'est donc ni fondé en nature, ni autorisé par le besoin.

M. F. se formalise beaucoup de ce que j'ai accusé le pilastre de donner à l'Architecture un air plat. Ai-je tort ? je conviens que les surfaces planes, lorsqu'on les employe à propos, ont leur beauté comme les surfaces cylindriques. Il n'en est pas moins vrai qu'une Architecture en pilastres est une Architecture très-plate, si on en compare l'effet avec l'arrondissement des colonnes & l'âpreté des entre-colonnemens.

Lorsque j'ai dit assez laconiquement pour rejetter le pilastre, que la nature ne fait rien de quarré, mon adversaire en prend occasion d'instruire le public des différentes productions de la nature qui approchent de la figure quarrée. On m'avoit déja opposé les pierres & les crystaux. M. F. n'a recours à ces exemples que par

Digitized by Google

ſurabondance de droit. Il lui eſt bien plus facile de m'accabler en citant *les fleurs labiées, celles à maſque, le lamium, le phlomis, la ſcrophulaire, le cierge du Perou, les euphorbes*, & quantité d'autres êtres auſſi connus que ceux-là : tels ſont les modeles dont il ſe prévaut pour légitimer le pilaſtre. Je ne vois pas que cela prouve autre choſe, ſinon que M. F. eſt verſé en plus d'un genre de ſcience ; mais le pilaſtre n'y gagne rien. Il me fait beaucoup d'honneur en deſirant de me *rapatrier*, comme il dit, *avec des piéces ſi utiles en Architecture.* Je voudrois de tout mon cœur qu'il y eût matiere à accommodement ; mais quand je me laiſſerois entraîner au deſir de faire ma cour aux Artiſtes, les droits de la vérité ne changeroient pas.

La diſpoſition intérieure de mon égliſe déplaît à M. F. parce qu'elle eſt contraire à l'uſage des premiers ſiécles. Il prouve longuement & très-bien que dans l'antiquité l'autel étoit ſur le devant, le chœur derriere en hemicycle autour du rond-point ; & que pour l'ordinaire cet autel étoit couvert d'un baldaquin. J'adopte à ce ſujet toute l'érudition dont il juge à propos de faire étalage ; quoiqu'elle ne m'apprenne rien de nouveau, je ſens combien elle fait honneur aux connoiſſances

Digitized by Google

de M. F. Je le prie seulement de me dire ce que les usages de l'ancienne église ont de commun avec l'objet de la question. J'ai dû chercher la disposition la plus avantageuse, sans me mettre en peine qu'elle fût conforme ou non conforme à ce qui se pratiquoit autrefois.

Les premiers siécles de l'église ont été certainement très féconds en modeles de vertu; mais je ne crois pas qu'on nous condamne jamais à remonter à cette source précieuse pour y puiser la perfection des arts. L'église de S. Pierre du Vatican, bâtie par Constantin, & conséquemment l'une des plus anciennes de l'univers, étoit dans le goût des Basiliques dont parle M. F. La nef étoit terminée par une abside demi-circulaire moins large & moins haute que la nef même. Autour de cette abside étoient les stales du chœur; sur le devant l'autel couvert d'un baldaquin ou *ciboire*. Je suis fâché que les baldaquins n'ayent pas une origine plus illustre; il ne leur manqueroit pour être tout-à-fait absurdes, que d'imiter la construction grotesque de ces anciens *ciboires*.

Mon Adversaire donne en passant un avis charitable aux gens de Lettres. Il les exhorte à ne point se mêler de faire des projets pour la perfection des arts; il leur

Digitized by Google

conseille d'en abandonner le soin aux seuls Artistes. Il étoit juste que j'eusse ma bonne part de l'avis. J'ai fait, dit-il, comme la plûpart de ces Messieurs ; j'ai plus entrepris qu'il ne convenoit à l'étendue de mes connoissances dans l'art de bâtir. Lorsque les gens de lettres voudront soutenir leurs droits, ils prouveront très-aisément à M. F. que c'est à eux sur tout qu'il appartient de prononcer sur les ouvrages des Artistes, qu'ils sont faits pour diriger leur travail, & pour y censurer tout ce qui s'écarte des loix de la raison & du goût. Quant à moi, j'ose lui dire sans amour propre, que mes connoissances dans l'art de bâtir ne sont pas aussi bornées qu'il le présume. Il ne faut pas que mon état lui fasse illusion. La trop grande confiance des gens du métier vis-à-vis de ceux qui ne le sont pas, les expose & leur est quelquefois nuisible.

Quoi qu'il en soit, M. F. trouve divers inconvéniens à mon projet d'église. Les deux ordres élevés l'un sur l'autre lui paroissent devoir rendre l'Architecture mesquine. Si nous n'avions aucun exemple d'une pareille disposition, sa conjecture mériteroit au moins d'être approfondie ; mais presque tous les portails de nos églises nous présentent de ces ordonnances à deux & même à trois étages d'Architec-

Digitized by Google

ture, ordonnances qui n'ont rien du tout de mesquin: pourquoi ne pourra-t-on pas exécuter avec noblesse dans le pourtour d'une nef ce qui réussit si noblement au portail d'une église ? Les proportions des colonnes sont toujours réglées sur la hauteur de la nef déterminée par sa largeur. C'est donc à tort que l'on oppose le mauvais effet de deux petites colonnes l'une sur l'autre. Ou cette difficulté vaut contre toute ordonnance pareille, ou elle ne vaut contre aucune ; parce que si les grandeurs varient, les proportions ne varient jamais, & que là où tout est proportionné, il n'y a rien de trop grand, rien de trop petit.

M. F. préfere l'ordonnance à un seul ordre d'architecture, & il appuye son opinion de l'autorité de Vitruve, qui l'a pratiqué ainsi dans sa Basilique de Fano. Dès-lors il se met dans l'impossibilité de donner à la nef d'une église cette grande élévation qui en fait la majesté. Ou s'il ose atteindre à cette élévation majestueuse, ce ne sera qu'en employant des colonnes colossales, dont l'énorme diametre n'aura plus de proportion avec la largeur de la nef, & encore moins avec celle des collatéraux. Sans compter que les entre-colonnemens devenus excessivement larges, il n'y

Digitized by Google

aura plus moyen de soutenir en l'air des architraves d'une aussi grande portée. Mon projet est exemt de tous ces défauts, il mérite donc la préférence à tous ces égards.

Un second inconvénient que M. F. releve, c'est que dans les entre-colonnemens du second ordre, ne pouvant, selon lui, me dispenser de placer des piédroits pour y attacher les vîtres, il ne voit point sur quoi je ferai porter ces piédroits, les colonnes du premier ordre étant parfaitement isolées. Comme il raisonne sur un faux supposé, je ne m'étonne pas qu'il en tire une conséquence fausse. Dans les entre-colonnemens dont il s'agit, tout est vître d'une colonne à l'autre, sans aucune espéce de piédroit. Si la grande voûte est de pierre, j'engage toutes les colonnes du second ordre d'un quart ou d'un tiers tout au plus dans l'épaisseur des contreforts, qui viennent en arcs-boutans pardessus le plafond des bas côtés soutenir la poussée du grand berceau; il n'y a donc point de mur à soutenir en l'air, ni de nouveau rang de colonnes à ajouter le long des bas côtés. Pareillement du côté des chapelles, j'engage les colonnes d'un quart ou d'un tiers au plus dans le mur de refend, afin de lui donner la largeur & la force nécessaire pour porter les arcs-boutans

tans d'en haut. Je fais plus, je fortifie au dehors ce mur de refend par des massifs qui augmentent la résistance des contreforts; je ne suis point gêné pour ces massifs, le mur extérieur étant sans ordre d'Architecture. On dira que voilà bien des colonnes engagées pour un homme qui est très-contraire à cet engagement. Je réponds que nécessité n'a point de loi. Je suis alors dans le cas de la licence.

Mais voici un moyen beaucoup plus efficace de trancher toutes ces difficultés. L'invention des nouvelles voûtes de brique, dont M. d'Espiés nous a donné le détail dans sa maniere de rendre les bâtimens incombustibles, nous fournit des facilités que nous n'aurions jamais esperée. S'il est vrai, comme cet auteur le demontre par des expériences aisées à vérifier; s'il est vrai, dis-je, que ces voûtes n'ont aucune sorte de poussée, dès-lors je n'en fais plus d'autres; me voilà délivré de l'embarras, de la dépense & de la maussaderie des contreforts; toute ma nef de haut en bas est en colonnes isolées. Je me contente d'envelopper tout le second ordre par des vîtraux continus & sans interruption: mon église devient l'ouvrage le plus noble & le plus délicat.

M. F. prétend que je suis embarrassé au

Digitized by Google

chevet ou rond-point. Il eſt vrai que je remarque avec ſoin les difficultés qui ſe rencontrent dans l'exécution de cette partie, & les défauts ſans nombre de la pratique ordinaire. Si je trouve de l'embarras, c'eſt l'embarras de la choſe même; il faut être habitué à ſe tout permettre pour ne pas le ſentir. Je propoſe des moyens aſſez bons de ſe tirer d'affaire; c'eſt à ceux qui me critiquent d'en produire de meilleurs.

Enfin M. F. me trouve tout-à-fait inintelligible dans l'idée de voûte que je propoſe pour le centre de la croiſée. Il ne comprend pas que dans cette partie on puiſſe conſtruire d'autre voûte qu'une *voûte d'arrêtes*; il ne voit aucun rapport entre une voûte quelconque & un baldaquin, qui n'eſt, dit-il, qu'un *dais poſtiche élevé ſur de petites colonnes*. Je ſuis aſſuré que ſi M. F. l'avoit bien voulu, il auroit compris que dans le centre de la croiſée on peut conſtruire toute eſpece de voûte en cul de four & en pendentif. Je ſuis encore perſuadé que s'il s'étoit donné la peine de méditer la choſe, il auroit facilement reconnu qu'un baldaquin peut avoir & a ſouvent une toute autre forme que celle d'un dais poſtiche. Combien n'en voit-on pas qui ſont formés par des conſoles ou

Digitized by Google

grands enroulemens surmontés d'un couronnement circulaire ? Qui empêche que sur les quatre grands arcs doubleaux on éleve de pareils enroulemens, qui suivant la diminution pyramidale aillent se réunir à un couronnement en forme de portion de sphere, rempli par une gloire ou une apothéose ? ce centre de la croisée couvert par une voûte ainsi percée à jour & décorée avec cette hardiesse, n'auroit-il pas quelque chose de très-brillant & de tout-à-fait pittoresque ? c'est un problême en effet que je propose aux habiles Architectes, il ne leur sera pas difficile d'en trouver la résolution.

VERS

A Madame L. D. D. L. F. sur ce qu'elle m'avoit fait la faveur de se souvenir de moi en écrivant à Mme D. G. S. D. C. D. M. sa sœur.

AU fond d'une province, où l'aimable paresse
Me file de paisibles jours,
Loin du tumulte & de l'yvresse,
Loin des hommes trompeurs je cherchois la sagesse,

Digitized by Google

Lorſqu'une voix enchantereſſe
M'adreſſa ce charmant diſcours,
Tu dors : tu ne ſçais pas qu'une illuſtre Ducheſſe,
Dans une lettre écrite à ſa pieuſe ſœur,
A daigné t'honorer d'un ſouvenir flateur ?
Cette marque de bienveillance
Veut un remerciment en langage des Dieux ;
Laiſſes parler le zéle & la reconnoiſſance,
Eux ſeuls doivent offrir au Souverain des cieux
L'encens qu'on lui préſente, & ce mets précieux
Bien loin de l'appaiſer, l'offenſe
S'il n'eſt offert par ce couple pieux.
Ainſi parla l'agile Renommée.
Une délectable fumée
Soudain la dérobe à mes yeux.
D'une douce odeur ennyvrée,
Depuis ce moment glorieux
Je cherche, mais en vain, ces ſons mélodieux
Dont retentit la montagne ſacrée.
Le pouvoir ne ſuit pas toujours la volonté,
Je l'éprouve en ce jour. Vous que Pallas fit naître,
Amante des beaux Arts, daignez avec bonté
Recevoir les accens d'une Muſe champêtre ;
Ses infructueuſes chanſons
Sont l'ouvrage de la nature,
Et l'art ne lui donna jamais de ſes leçons ;
Dans une terre ſans culture
On ne peut eſperer de fertiles moiſſons.

Digitized by Google

Que ne puis-je en un ſtyle au-deſſus du vulgaire,
Peindre cette bonté, ce charmant caractere !...
Mais ces tons ſont trop hauts, mon champêtre
hautbois
N'a jamais célébré que nos champs & nos bois ;
Il ſe plaît à chanter une onde tranſparente,
Qui s'échappe entre mille fleurs ;
Un parterre émaillé des plus vives couleurs,
Où regne le jaſmin, la roſe, l'amaranthe ;
La fraîcheur du matin, les zéphirs vigilans,
Qui prévenant le lever de l'aurore,
Vont en riant careſſer Flore,
Et lui porter leurs humides préſens ;
Une vaſte & riche prairie,
Bordée au loin par des ſaules épais,
Où ſur le bord des eaux, pour reſpirer le frais,
Me conduit quelquefois ma douce revêrie.
Satisfaite d'errer dans le ſacré vallon,
Je vois ſans trouble & ſans envie,
Tous les favoris d'Apollon,
Triompher ſur le double mont,
Partager les lauriers que donne la victoire,
Avec les plus fameux héros.
Aux yeux du ſage un inſtant de repos
Vaut mieux que deux mille ans de gloire.

Pliſſon.

Digitized by Google

LETTRE

D'un négociant de Rouen à M. l'Abbé Raynal.

L'Invitation que vous faiſiez, Monſieur, dans le Mercure, en parlant du Dictionnaire univerſel de M. Savary, traduit en Anglois, eſt conçue en ces termes. » Il ſeroit à ſouhaiter, diſiez-vous, » Monſieur, à l'occaſion de cette traduc» tion, qu'on profitât en France du tra» vail de M. Poſtlethwayt, pour donner » une nouvelle édition de l'ouvrage ſi uti» le, mais ſi imparfait de Savary. L'Ecri» vain aſſez éclairé pour exécuter cette » grande entrepriſe, trouveroit les eſprits » tout-à-fait diſpoſés à lui rendre juſtice. » Qui eſt-ce qui ne deſireroit, ajoutiez» vous, de mériter & d'obtenir les élo» ges qu'on a donnés aux deux excellens » citoyens qui viennent de publier, l'un » un ouvrage ſur les grains, & l'autre » des remarques ſur les avantages & les » deſavantages de la France & de la Gran» de Bretagne, par rapport au commerce » & aux autres ſources de la puiſſance des » Etats ?

Digitized by Google

Il n'y a ſans doute perſonne, Monſieur, qui ne fût extrêmement flaté de jouir du même droit que ces deux bons patriotes ſe ſont juſtement acquis ſur la reconnoiſſance publique ; mais l'ouvrage que vous propoſez, eſt, comme vous l'obſervez, une de ces grandes entrepriſes, à laquelle tout ſçavant n'eſt pas propre. Il exige du nouvel Editeur plus que de l'ordre & de la pureté de ſtyle. Des connoiſſances non ſuperficielles ſont indiſpenſables pour pouvoir analyſer & rectifier dans le beſoin les mémoires qui ſeroient fournis, & on ne peut les acquerir, ni dans le cabinet, ni dans une ſeule ville, ni par correſpondance. Je n'ai garde toutefois, Monſieur, de conclure de ces difficultés qu'il ne puiſſe ſe trouver des hommes capables de rendre au public un ſervice auſſi important ; mon intention eſt plutôt de faire enviſager à ces véritables citoyens, combien ils auroient de lauriers à cueillir au bout d'une ſi pénible carriere.

Nos ſouhaits ne doivent pas ſe borner, Monſieur, à la ſeule réviſion du Dictionnaire de Savary. Son Parfait négociant n'en a pas moins beſoin, au jugement de ceux qui par état ſont obligés d'y recourir journellement. Mais quel ſera encore l'Ecrivain qui entreprendra cet ouvrage ? Par

Digitized by Google

une fa talité attachée à la France ſeulement, nous voyons avec douleur que tous les gens à talens ſont comme convenus entr'eux de négliger, pour ne pas dire mépriſer, ce genre d'étude. L'amour propre de la nation n'y contribue pas moins que l'indifférence des hommes de lettres. On ſe figure aiſément que les inſtructions ſeroient ſuperflues pour des négocians auſſi actifs, auſſi entendus & auſſi féconds en projets que nous le ſommes. L'expérience trop ſouvent répetée des malheurs qu'entraîne après ſoi le défaut des premieres connoiſſances, de mûre délibération, de prévoyance, d'ordre, devroient pourtant faire revenir d'une prévention auſſi mal fondée. J'oſe le dire, Monſieur, ce ſont là les pilotes qui manquent ordinairement à ces frêles vaiſſeaux du crédit & de la réputation. Ce n'eſt pas toujours aux écueils de l'avarice, de l'ambition deſordonnée, de la friponnerie, qu'ils vont ſe briſer, comme on ſe plaît à le débiter injuſtement au public peu inſtruit du commerce, & trop porté à le croire. On objectera ſans doute que l'imprudence eſt par tout blâmable, & d'autant plus chez le marchand, qui, s'il ne fait pas toujours perdre, abuſe au moins de la confiance qu'on a dans ſa capacité. Il ne ſeroit peut-être pas dif-

Digitized by Google

ficile, Monsieur, de trouver en faveur du marchand malheureux, honnête homme, des raisons qui affoiblissent de beaucoup l'objection; mais ce seroit s'écarter du sujet principal de cette lettre, où ne prétend ici qu'exposer des besoins : ils sont réels, nous manquons de traités sur le commerce : le Parfait négociant de Savary ne se rapproche pas assez de notre tems, & est, dit-on, trop chargé de raisonnemens. Il est constant que, même depuis la derniere édition, le commerce du Royaume, tant intérieur qu'extérieur, a changé de forme; de nouveaux usages ont pris force de loi. Les ordonnances de 1673, quoique claires & étendues, sont aujourd'hui trop concises, eu égard à toutes les difficultés qui surviennent fréquemment, sans être enfantées par l'esprit de chicane. Je m'arrête à ces deux dernieres réflexions, je veux dire aux nouvelles loix formées par des usages reçus, & aux anciennes ordonnances. Or, Monsieur, si personne n'entreprend jamais de recueillir les unes pour suppléer aux autres, le moyen que le marchand acquiere les premieres connoissances, sources de l'ordre & de tant d'autres qualités qui lui sont nécessaires? Je sçais que le Parfait négociant de Savary, renferme de bons

Digitized by Google

principes, & qu'il mérite d'être consulté dans les affaires litigieuses Nous trouvons encore dans les conférences de Bernier d'excellentes notes sur les ordonnances. On peut aussi citer un petit traité sur les lettres de change, inséré dans Savary, quoique plus propre à un Avocat qu'à un marchand; mais il faut convenir qu'à la réserve du Parfait négociant, ces ouvrages & d'autres inconnus à nombre de marchands, n'étant pas faits par des gens du métier, ne forment pas non plus toujours des décisions, & que tous pechent par la raison que j'ai déja touchée, que les usages reçus dans le commerce tiennent lieu d'un supplément des ordonnances.

C'est donc de ces usages ou nouvelles loix que j'ose aujourd'hui réclamer une entiere connoissance pour le commerçant. Je pense, Monsieur, qu'il seroit très-aisé de la lui procurer en peu de tems & à peu de frais, si on vouloit faire dans chaque Juridiction consulaire un recueil de toutes les causes qui y ont été jugées depuis leur création, qu'on y joignît celles qui par appel ont passé aux Parlemens, & que toutes fussent raisonnées, de façon qu'un négociant pût s'instruire à fond des motifs pour & contre. Il seroit en outre fort essentiel que ce recueil en renfermât un

Digitized by Google

autre de toutes les consultations qui ont été présentées à chaque Chambre de commerce par d'autres chambres, ou par des particuliers, & des réponses qui y ont été faites.

L'extrait qui seroit levé des registres ou plumitifs de chaque Juriſdiction consulaire, pourroit être remis en mains d'un Avocat, qui avec deux anciens Consuls ou principaux négocians des villes respectives, y mettroit l'ordre, les réflexions, & sur tout la préciſion & le langage du commerce, point capital pour lequel le concours de ces compilateurs me paroît indiſpensable. Tous ces différens recueils joints ensemble, sous la protection du Miniſtre, formeroient un corps d'ouvrage supérieur à tous ceux que nous avons sur ces matieres. Les avantages ineſtimables qui en réſulteroient pour le commerce, sont sans nombre. En général, Monsieur, combien d'affaires de conséquence n'y a-t-il pas eu dans le Royaume depuis l'érection des Juriſdictions consulaires, dont plus des trois quarts des négocians n'ont qu'une légere connoiſſance, ou point du tout? Combien n'en survient-il pas tous les jours dont le jugement, fondé peut-être sur le seul uſage, devroit être rendu public? Combien dont on a perdu l'idée par les

Digitized by Google

longues discussions qu'elles ont soufferte aux Parlemens ? Combien enfin, portées au Bureau du commerce, dont presque toujours le public ignore la solution ?

Si les affaires sont plus nombreuses & plus compliquées dans les Cours souveraines, les lumieres y sont aussi plus abondantes. Outre les loix & les ordonnances, un Journal des Audiences, un Recueil d'Arrêts sont, par exemple, des livres, parmi un nombre d'autres, d'un très-grand secours. N'a-t-on pas même jusqu'aux Causes célébres que tout le monde a voulu lire ? & dans le commerce nous sommes totalement privés de l'utile & de l'amusant. Un ouvrage tel que celui dont j'ébauche ici le projet, auroit ce double avantage. Les négocians s'instruiroient en se délassant ; ils trouveroient très-souvent sous la main la décision d'une difficulté, pour laquelle ils seroient à la veille d'entrer en procès, & qu'ils chercheroient en vain dans le Code & dans Savary. Ceux-même qui parviendroient au Siége consulaire, (ceci soit dit en général) y monteroient bien plus sçavans qu'ils n'en descendent peut-être aujourd'hui. Enfin les appels seroient moins fréquens, les discussions plus simples, le marchand moins détourné de son commerce, sa bourse mé-

Digitized by Google

nagée & ſes affaires plus en ordre, à proportion de ſes connoiſſances.

Il y a long-tems, Monſieur, que la néceſſité m'a fait deſirer ce recueil. J'en communiquai l'idée l'année derniere à un député de commerce, pour qu'il engageât MM. ſes confreres à ſe charger de l'entrepriſe, au moyen du privilege qu'ils obtiendroient ſans peine. Voici ce qu'il me répondit à ce ſujet.

» J'ai lû avec plaiſir, Monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de » m'écrire. Les réflexions qu'elle renferme » ſont utiles, & portent ſur des objets » eſſentiels. J'ai ſouvent entendu parler » ſur ces matieres; mais je ne vois pas » que l'on s'en ſoit occupé. Il ſeroit bien » à deſirer qu'on le fît; il en réſulteroit » ſûrement des connoiſſances dont bien des » perſonnes auroient beſoin. Je parlerai » de votre idée à mes confreres, & je » vous informerai de leur façon de penſer » à cet égard.

Comme les raiſons que j'avois alors pour croire que ce projet auroit pû réuſſir par ce canal, ne ſubſiſtent plus, j'ai recours à votre zéle, Monſieur, pour exciter une noble émulation parmi nos bons patriotes. Je ſuis, &c. *L. I. C.*

Ce 28 Juillet 1754.

Digitized by Google

L'ELOGE DE LA SINCERITÉ.

ODE

Présentée à Messieurs de l'Académie de Pau.

NE reverrons-nous plus le beau regne d'Astrée?
La terre en gémissant à l'erreur est livrée :
Son sein de toute part enfante des malheurs;
Le perfide interêt, fils cruel du mensonge,
Dans l'abysme nous plonge,
Et ce monstre infernal s'abreuve de nos pleurs.

❀

Viens soulager nos maux, Sincérité touchante,
Viens nous faire admirer sous ta loi triomphante,
Les peuples fortunés reconnoissant tes droits;
Nous reverrons alors l'univers sans allarmes
S'embellir de tes charmes,
Et ta voix pénétrer dans le palais des Rois.

❀

Mes vœux sont exaucés : Je la vois.. je l'adore ..
Elle fend les rayons d'un ardent météore,
Sur un trône d'azur elle descend des cieux;
Un feu pur & divin dans ses yeux étincelle,
Et sa bouche immortelle
Exhale dans les airs un parfum précieux.

Digitized by Google

Regne, fille du ciel ! sans toi la terre entiere
N'est qu'un séjour affreux privé de la lumiere ;
Les Dieux même irrités des crimes des humains,
Rejetteroient l'encens d'une race infidele,
Si ses vœux, si son zéle
Ne leur étoient offerts par tes aimables mains.

❀

Portes-leur nos respects, & retiens leur tonnerre ;
Reviens te faire entendre aux maîtres de la terre ;
Que par toi les flateurs soient du trône écartés ;
Protéges l'innocence & demasques le vice,
Couronne la justice,
Et garantis par tout la foi de nos traités.

❀

Rends-nous, rends-nous heureux : ton absence funeste
A fait tomber sur nous la colere céleste ;
Non, le bonheur n'est point où tu ne regnes pas ;
L'aimable confiance ici-bas va renaître,
L'honneur va reparoître,
Si ton flambeau divin éclaire enfin nos pas.

❀

J'ai vû la fausseté contre nous conjurée,
De tes plus beaux atours insolemment parée,
Usurper des honneurs qui te sont refusés,
Prendre de l'amitié le voile respectable,

Digitized by Google

Et d'un trait redoutable
Percer de tendres cœurs par ce voile abusés.

❀

Qu'à ton aspect vengeur ta perfide ennemie
Frémisse, & loin de toi porte son infamie;
Que le soupçon la suive & s'écarte de nous;
Qu'au sentiment ta voix prête toujours des graces;
Ramenes sur ses traces
Cet âge fortuné dont nous sommes jaloux.

❀

O ma divinité, ta présence m'enflamme!
Un seul de tes regards développe mon ame,
Mon œil de ton éclat de tout tems fut frappé;
Ton éloge en ce jour est dicté par toi-même
A ma Muse qui t'aime,
C'est l'hommage d'un cœur qui n'a jamais trompé.

❀

Soumise à ton pouvoir, n'attends point de ma lyre
Des sons, enfans de l'art, que l'art lui-même admire,
Mais qui loin de te plaire ont droit de t'irriter;
Adorable vertu! dans mon sincere hommage
Vois briller ton image:
Pour bien louer les Dieux il faut les imiter.

❀

Digitized by Google

Amour ſacré du vrai ! toi qui plais, toi qui touche ;
Ton temple eſt dans mon cœur, ton trône eſt ſur ma bouche,
Heureuſe de ſervir d'exemple à l'univers ;
Oui, tu peus exiger le plus dur ſacrifice,
Par un lâche artifice
Je ne ſouillerai point tes autels ni mes vers.

❀

De tes propres crayons peins mes jeunes années,
Peins la frivolité filant mes deſtinées,
Mon cœur foible & ſenſible, ouvert aux vains deſirs ;
D'un peuple adorateur Corine environnée,
De fleurs toujours ornée,
Laiſſant aux ris, aux jeux le ſoin de ſes plaiſirs.

❀

Ce tems flateur n'eſt plus ; tout a changé de face :
J'ouvre à regret des yeux dont la beauté s'efface ;
Saturne ſur ſon aîle emporte ma fraîcheur ;
Je ne reverrai plus les rivages de Flore,
Mon teint ſe décolore,
Et le ſouci cruel en ternit la blancheur.

❀

O Saturne ! ô tyran de toute la nature !

Digitized by Google

De tes funeſtes dents la plus chere pâture
Fut toujours la beauté, ce charme des mortels :
Fiere de ſon empire, elle en jouit à peine,
Que tu forges la chaîne
Qui l'attache en victime aux pieds de tes autels.

❀

Hélas ! ſur le déclin d'une courſe pompeuſe
L'amour propre offre encore une image trompeuſe ;
Mais la ſincérité parle, & l'orgueil ſe tait ;
Tes beaux jours, me dit-elle, ont coulé comme l'onde,
Tu ne tiens plus au monde,
Et ſes biens enchanteurs t'échappent comme un trait.

❀

Une route nouvelle à tes pas eſt offerte :
L'amitié ſous mes loix va réparer ta perte,
De ſes plus doux liens je t'enchaîne aujourd'hui ;
Dans le ſein des vertus, à ton ame tranquille,
Je prépare un aſyle,
Et j'y ſerai pour elle un immortel appui.

❀

Déeſſe ! je te ſuis, & je place ma gloire
A m'attacher moi-même à ton char de victoire ;
Je cherche dans toi ſeule un langage vainqueur.
Dans mes timides vers brilles d'un nouveau luſtre,

Digitized by Google

Rends ton eſclave illuſtre,
Et triomphes par tout ainſi que dans mon cœur ;

Jucunda iſta veritas, etiamſi non eſt, mihi tamen grata eſt. Cic. 3. Att. 24.

SEANCE PUBLIQUE

De l'Académie royale de Chirurgie, à laquelle M. de la Faye, Directeur, a préſidé en l'abſence de M. le premier Chirurgien du Roi, le Jeudi 25 Avril 1754.

L'Académie n'ayant pas été ſatisfaite des ouvrages qu'elle a reçus, ſur la queſtion qui avoit été propoſée pour le prix de cette année ; ſçavoir, *dans la néceſſité abſolue de faire l'amputation après des fracas d'os par les armes à feu, quand il faut faire l'opération d'abord, & quels cas exigent qu'on la differe* ; ce ſujet ſera remis pour le prix de l'année 1756.

L'éloge de M. Puzos par M. Morand, fut précédé de la lecture d'un mémoire de M. de Garengeot ſur quelques hydropiſies enkiſtées ſingulieres. Celle de l'épiploon fait le ſujet des cinq premieres obſervations. Elles font connoître que cette membrane eſt ſuſceptible de devenir plus

Digitized by Google

épaisse qu'elle ne l'est dans l'état naturel ; de contenir un fluide épanché dans sa cavité, & même de former des cellules particulieres en différens points de son étendue ; ainsi l'épiploon peut faire le kiste de différentes *hydropisies locales* : c'est la conséquence qui résulte des cas que l'Auteur a observés.

Dans la sixiéme observation, il donne l'histoire d'une hydropisie qui avoit tous les accidens de l'ascite, excepté que les urines étoient abondantes & de couleur citrine. La disposition de la tumeur étoit singuliere, son volume étoit monstrueux ; elle étoit située transversalement au-dessous du cartilage xiphoïde, ensorte que le ventre paroissoit plus large que long ; la partie inférieure du ventre n'étoit aucunement tendue. La fluctuation qui se faisoit sentir d'un côté à l'autre de la tumeur, ne laissoit aucun doute sur le caractere de la maladie ; c'étoit une hydropisie enkistée ; mais M. de Garengeot ne pouvoit se représenter la partie qui formoit un kiste d'une aussi grande étendue & d'une pareille circonscription. La suffocation dont la malade étoit menacée par le volume de cette tumeur, indiquoit la ressource palliative de la ponction. Cette opération réitérée servit à prolonger les jours de la

Digitized by Google

malade ; à l'ouverture de son corps on vit que le siége de cette hydropisie étoit dans le mesocolon.

L'Auteur termine son mémoire par une observation faite sur un jeune homme, qui après quatorze saignées à l'occasion d'une inflammation de bas-ventre, resta avec une sensation douloureuse assez vive aux fausses côtes du côté droit, préciséments dans le moment de l'inspiration ; il se plaignoit d'ailleurs d'une pesanteur à la région du foie & d'un gargouillement qui frappoit les côtes quand il faisoit quelque mouvement précipité de gauche à droite. Les tégumens qui couvroient les fausses côtes droites, étoient œdémateux, & plus gonflés que du côté opposé. M. de Garengeot distingua par le tact une ondulation profonde, & jugea qu'il y avoit un amas de fluide enkisté sous les fausses côtes, car le reste du ventre étoit mollet & assez applati. Il est probable que la formation du kiste a eu pour cause la cohésion de la membrane qui recouvre la partie convexe du foie avec le péritoine. M. de Garengeot fit la ponction; elle eut tout le succès possible. Dès le moment que l'eau fut évacuée, le malade respira sans peine, tous les accidens se dissiperent, & quelques jours après il jouit d'une santé parfaite.

Digitized by Google

M. Louis lut un mémoire sur l'écoulement de la salive par la fistule des glandes parotides & par celle du conduit salivaire supérieur. Les anciens ne se doutoient pas que la glande parotide située sous l'oreille, derriere l'angle de la mâchoire inférieure, servît à la filtration de la salive. Ils ne connoissoient point le conduit excréteur qui vient de cette glande, & va s'ouvrir dans la bouche vers le milieu de la joue. Il a été découvert en 1660 par Stenon, célébre Anatomiste Danois. Les plaies de ce conduit nous ont appris depuis que les glandes parotides étoient la source la plus abondante de l'humeur salivaire. On a observé que les personnes en qui le canal salivaire étoit ouvert, perdoient une quantité considerable de salive, jusqu'à mouiller plusieurs serviettes pendant un repas très-frugal & de peu de durée. M. Louis rapporte des faits sur cet écoulement de l'humeur salivaire ; mais il ajoute à ces observations une remarque qui paroît de grande conséquence dans la pratique, c'est qu'on observe le même symptome dans la fistule de la glande parotide. Il faut donc distinguer avec soin quelle est la partie affectée, afin de ne pas se méprendre dans le choix des moyens convenables pour la guérison de ce genre de maladie.

Digitized by Google

Paré fait mention d'un soldat, à la joue duquel il étoit resté un trou fistuleux à la suite d'un coup d'épée. Ce trou dans lequel on auroit à peine pu mettre la tête d'une épingle, fournissoit une grande quantité d'eau fort claire lorsque ce soldat parloit ou mangeoit. La cauterisation du fond de cette fistule en a procuré la cure radicale. Fabrice d'Aquapendente a réussi dans un cas pareil, en appliquant des compresses trempées dans les eaux thermales d'Apone. M. Louis qui donne le précis de ces observations, juge que dans les cas qui y sont énoncés, c'étoit une portion de la glande parotide qui fournissoit la matiere sereuse dont l'écoulement avoit empêché la consolidation de l'ulcere. Comment en effet l'application d'un caustique qui aggrandit l'ulcere d'un canal excréteur, pourroit-elle mettre obstacle à l'écoulement de l'humeur dont le passage continuel est une cause permanente & nécessaire de fistule ? Les eaux thermales appliquées extérieurement, ne sont certainement pas capables de procurer la consolidation d'un canal excréteur. Il s'enfuit donc que dans les cas où ces moyens ont été si efficaces, le canal excréteur n'étoit point affecté. Le succès de l'application de ces moyens est au contraire tout naturel pour

Digitized by Google

la guérison de la fistule de la glande parotide ; la simple compression peut même être un moyen suffisant dans ce cas ; M. Louis en cite un exemple d'après M. le Dran.

La guérison du canal salivaire ne s'obtient pas si facilement. L'inutilité bien reconnue des moyens dont on vient de parler, a obligé de recourir à de plus efficaces ; c'est un Chirurgien de Paris à qui l'on est redevable de la premiere cure qu'on connoisse en ce genre : Saviard en a transmis l'histoire dans le recueil de ses observations. Un homme avoit une plaie à la joue doite ; & malgré toutes les attentions que M. le Roi donna au traitement, elle dégénera en un ulcere fistuleux, entretenu par l'écoulement d'une grande quantité de salive. Ce Chirurgien pensa qu'il falloit faire une nouvelle route par laquelle la salive seroit portée comme dans l'état naturel. L'idée de percer la joue avec un instrument tranchant se présenta à l'esprit de M. le Roi ; mais considerant qu'une plaie simple, par sa prompte réunion, tromperoit son espérance, il préfera l'usage d'un cautere actuel, semblable à celui dont on se servoit alors pour percer l'os unguis dans l'opération de la fistule lacrymale. Son dessein étoit de causer une déperdi-

tion

tion de substance, afin que la salive pût passer librement sans qu'on eût à craindre l'obturation de ce conduit artificiel avant la consolidation de l'ulcere extérieur. L'effet répondit à son attente. L'ouverture fistuleuse externe fut guérie en fort peu de tems, & avec beaucoup de facilité.

Le célébre M. Monro, Professeur d'Anatomie à Edimbourg, préféra depuis dans un cas pareil, de percer la joue avec une aiguille faite à peu-près comme une alêne de cordonnier; mais pour éviter l'inconvénient de la consolidation du canal artificiel, il passa un cordon de soye dans cette ouverture en forme de seton; au bout de trois semaines on retira le cordon, & l'ulcere extérieur guérit ensuite en très-peu de tems.

Telles ont été jusqu'à présent les ressources connues de la Chirurgie moderne contre la maladie qui fait le sujet de la dissertation de M. Louis. Il avoue que la méthode d'ouvrir une route artificielle est ingénieuse; mais quoiqu'adoptée par tous les Maîtres de l'Art, & malgré les succès qu'elle a eus, cette méthode lui paroît bien éloignée de la perfection; car l'orifice de l'ouverture artificielle qu'on pratique, se trouvant plus éloignée de la source de la salive que la fistule qu'on se propose de

Digitized by Google

guérir par cette opération, l'humeur doit avoir plus de facilité à sortir par le trou fistuleux extérieur que par l'ouverture intérieure; & il n'y auroit rien de surprenant, si après cette opération le malade restoit avec un trou fistuleux à la partie externe de la joue, qui permettroit à la salive de se partager également, & de couler en partie sur la joue & en partie dans la bouche. En effet le seton qu'on laisse pour convertir la fistule externe en interne, peut rendre en même tems les deux orifices calleux. M. Coutavaz a communiqué à l'Académie une observation dont M. Louis fait usage en preuve de l'imperfection de la méthode dont il s'agit : il fait connoître ensuite les avantages de celle qu'il veut établir. Un homme de trente ans s'étoit livré, au mois de Septembre de l'année 1752, entre les mains d'un Empirique renommé, lui avoit-on dit, à l'occasion de plusieurs cures heureuses de loupes qu'il avoit détruites par l'application d'un caustique. Ce malade avoit un engorgement scrophuleux à la glande parotide : le caustique fut mis à la joue, & la chûte de l'escarre laissa un ulcere qu'on tâcha en vain de cicatriser. Il sortoit par une très-petite ouverture une quantité assez considerable de salive, &

ſur tout lorſque le malade parloit ou qu'il prenoit ſes repas, ſon tempérament s'alteroit viſiblement par l'écoulement exceſſif de cette humeur ; il eſtima que chaque jour il en perdoit environ huit onces. Cet état l'inquiétoit beaucoup. Il eut recours à M. Louis, qui ayant été conſulté précédemment pour des maladies de cette nature, avoit déja réfléchi aux inconvéniens de la méthode ordinaire, & en avoit propoſé une plus ſimple, plus douce & plus naturelle, en déterminant la route de la ſalive par le conduit même, qu'on peut rétablir dans ſes fonctions depuis la fiſtule juſques dans la bouche. M. Louis rend un compte détaillé du procédé qu'il a tenu, ſuivant les différentes vûes que lui ont fournies la nature du conduit ſalivaire, ſa direction & ſon inſertion dans la bouche ; objets ſur leſquels l'auteur a fait des recherches particulieres avec la plus grande exactitude, & qui lui ont été fort utiles. Un cordon de ſix brins de ſoye ſervit de filtre à la ſalive. Dès le premier jour qu'il fut placé dans la continuité du canal, il ne coula plus que quelques gouttes de cette humeur pendant que le malade mangeoit. Au bout d'onze jours M. Louis jugea qu'il pouvoit retirer le ſeton & travailler à la cicatrice de l'ulcere de la

joue qu'il obtint en peu de jours.

L'Auteur examine à la fin de ſon mémoire la raiſon du ſuccès de la méthode qu'il a ſuivie. A conſiderer ſimplement les choſes ſuivant les principes qu'il avoit poſés contre la perforation de la joue plus antérieurement que l'ouverture ſiſtuleuſe, le rétabliſſement du conduit naturel paroîtroit avoir les mêmes inconvéniens; mais ſi l'on fait attention à l'inſertion du conduit dans la bouche, il n'y aura plus de difficulté. Quand le canal ſalivaire eſt ouvert, dans quelque point que ce ſoit, la ſalive trouvera toujours moins de réſiſtance à s'échapper par cette diviſion contre nature, qu'à parcourir le reſte du conduit; & la façon dont il eſt contourné à ſon inſertion dans la bouche, forme un obſtacle qui rend encore l'iſſue de cette humeur plus facile par l'ouverture accidentelle; mais lorſque le ſeton a été placé dans le canal pendant un tems ſuffiſant pour redreſſer ſon extrêmité, & augmenter ſon diametre, la ſalive doit y paſſer très-facilement. La ſeule dilatation des orifices des conduits excréteurs ſuffit pour procurer un écoulement abondant de l'humeur, au paſſage de laquelle ils ſervent. M. Louis donne des preuves de cette vérité générale, & il en cite des exem-

Digitized by Google

ples qui ne ſont point étrangers à ſa queſtion. Enfin le moyen qu'il donne pour la guériſon des fiſtules du canal ſalivaire eſt très-efficace ; il n'eſt point douloureux comme l'opération qu'on pratiquoit, en perçant la joue pour changer, comme l'on diſoit, la fiſtule externe en fiſtule interne : & pour donner plus de poids aux obſervations de M. Louis, nous dirons d'après lui, que le célébre M. Morand a mis ce même moyen en uſage avec le plus grand ſuccès.

M. Andouillé a donné à la ſuite du mémoire précédent des nouvelles preuves des bons effets de l'agaric de chêne pour arrêter l'hémorrhagie après l'amputation des membres. On connoiſſoit aſſez la propriété de ce topique ; il avoit réuſſi dans l'opération de l'anévriſme & dans les amputations du bras, de l'avant-bras & de la jambe. Mais la compreſſion ſeule avoit ſouvent ſuffi dans un grand nombre de cas ſemblables ; il reſtoit à connoître l'efficacité de ce remede ſur des vaiſſeaux d'un plus grand diametre. Le ſuccès avec lequel M. Andouillé a arrêté le ſang par ce topique dans deux amputations de la cuiſſe faites à l'Hôpital de la Charité, prouve qu'il n'y a point de cas où l'on ne puiſſe autant compter ſur ce remede que ſur la ligature,

Digitized by Google

& qu'il doit être employé par préférence, parce qu'il n'en a pas les inconvéniens. M. Andouillé fait ici une réflexion sur l'application de ce topique, c'est qu'il faut le placer immédiatement sur l'orifice du vaisseau ouvert, & qu'il y soit mis à sec : en effet si le tourniquet ne suspendoit pas le cours du sang pendant cette application, & que l'agaric vînt à être humecté, il serviroit de filtre au sang, & alors le défaut de réussite ne seroit point une preuve contre la bonté du remede. L'Auteur termine son mémoire par un avis communiqué à l'Académie pour conserver l'agaric. M. Morand en gardoit des morceaux préparés & enveloppés dans un papier. Un jour qu'il voulut en employer, il le trouva sans consistance, & tombant en petits lambeaux. Le papier étoit garni d'une grande quantité de poudre noire. M. Bernard de Jussieu a reconnu que cet agaric avoit été mangé par une espece de scarabé, nommé par les Naturalistes *Dermestes*, & que la poudre noire étoit l'excrément de l'animal. C'est pourquoi il paroît essentiel, pour conserver l'agaric de chêne, de ne point le laisser à l'air ; & comme l'insecte qui le mange est le même qui ronge le bois, il ne suffiroit peut-être pas de mettre l'agaric dans une boîte, il se

Digitized by Google

conſerveroit plus ſûrement dans un bocal.

M. Morand lut enſuite une obſervation ſur une plaie au doigt, avec des circonſtances ſingulieres. Un jeune homme faiſant une expérience de Phyſique avec un tube de verre plein de mercure, le caſſa; & pour empêcher la ſortie du liquide il appuya le pouce de ſa main droite ſur le bout caſſé, qui avoit la figure d'une plume à écrire. Cette pointe entra dans le pouce vers le milieu de la derniere phalange. On ne fit pas d'abord grande attention à cette plaie; la réunion en fut faite au bout de ſix jours. Il ſurvint alors tenſion au doigt, avec des douleurs vives, accompagnées de fievre. Le malade fut ſaigné, & par l'application des remedes maturatifs & émolliens, l'inflammation ſe termina par ſuppuration.

L'ouverture du petit abſcès formé à l'extrêmité du doigt, procura avec la ſortie du pus, celle d'une quantité aſſez conſiderable de mercure coulant. Les panſemens journaliers qu'on fit ſuivant les regles de l'art, pour déterger & cicatriſer la plaie, cauſoient des douleurs fort vives, les plumaceaux étoient toujours chargés de pluſieurs gouttes de vif argent; on eſtime qu'il en ſortit environ un gros & demi pendant les dix jours qui ſe paſſerent

Digitized by Google

pour la cicatrisation de la plaie. Le doigt resta gonflé ; il y survenoit souvent des petits boutons que le malade ouvroit lui-même, & desquels il sortoit du mercure ou du pus. La douleur permanente & des élancemens assez vifs qui se faisoient sentir de tems à autres, la dureté du pouce & sa couleur livide firent croire qu'il y avoit carie à la phalange. M. Morand à qui l'on manda l'état des choses, conseilla au malade de tremper son doigt deux fois par jour dans une lessive de cendre de ferment, peu forte & entretenue chaude. Le doigt diminua sensiblement de grosseur dès le premier bain ; la douleur & la fievre cesserent ; une légere pression faisoit sortir des petits globules de vif argent ; enfin le doigt étant revenu presque en son état naturel, on se flatoit d'une guérison prochaine, avec d'autant plus de fondement, que depuis l'usage de la lessive il s'étoit fait des points de suppuration qui sembloient ramener une plus grande quantité de mercure. Cependant les progrès en bien se rallentirent ; le bout du doigt se gonfla de nouveau & reprit de la dureté. L'inquiétude des parens du jeune homme leur fit faire le voyage de Paris pour le confier à M. Morand. Il essaya en vain de procurer la suppuration par l'usa-

Digitized by Google

ge des maturatifs. La nature ne se prêtant point à ses vûes, il prit le parti de faire une incision & d'emporter les deux morceaux de peau des côtés qui étoient chargés de vif argent, on en trouva même sur la serviette qui avoit reçu le sang de l'incision. La suppuration fournit encore quelques globules, mais les douleurs se dissiperent entierement, & la cicatrice ne tarda point à se faire. Voici les réflexions que ce fait a fourni à M. Morand, & c'est par ces remarques qu'il finit son observation .... » Ce qu'il y a de singulier, est » la rapidité avec laquelle une si grande » quantité de mercure a pu dans l'instant » de la blessure, pénétrer le tissu de cette » graisse ferme qui est sous la peau dans » cet endroit, n'y ayant été poussé que » par son poids.

» S'il eût été amené à cette même partie » par les voyes de la circulation après des » frictions ordinaires, il s'y seroit porté » comme une liqueur colorante l'est par » les injections anatomiques ; & son infinie subdivision avec le sang n'en auroit » pas fait un corps étranger capable de » nuire par son séjour ; introduit dans une » plaie, il se sépare en un millier de globules dont chacun blesse la partie malade, » & les accidens ne cessent que lorsqu'on

» l'en a débarrassé. Que seroit-il arrivé si
» la plaie avoit été faite avec les mêmes
» circonstances dans une partie qui auroit
» eu plus de surface & de volume ? Le
» mercure, tout fluide qu'il est, auroit fait
» un corps étranger éparpillé en un nom-
» bre prodigieux de globules, & l'on ne
» trouveroit point dans les Auteurs de mé-
» thode décrite pour en faire l'extraction.
» Je crois même que dans cette suppos-
» tion une pareille blessure seroit fort dan-
» gereuse, puisque l'exemple en petit
» fourni par la blessure du doigt, donne
» lieu de conclure que le mercure disper-
» sé ne peut être enlevé qu'avec la partie
» même, & que les topiques n'y peuvent
» rien.

Cette lecture fut suivie de celle d'un mémoire de M. Bordenave sur l'utilité des cautères pour la guérison de l'épilepsie. Il distingue d'après les Auteurs, les différentes causes de cette maladie ; il détermine les cas dans lesquels il convient de faire un égoût pour l'issue de l'humeur morbifique, & il s'étend sur les différens moyens que la Chirurgie employe pour procurer cette issue. Quelques Auteurs avoient proposé l'opération du trépan ; mais cette opération n'étant pas du genre des indifférentes, elle ne doit pas être pratiquée

Digitized by Google

ſans des raiſons ſuffiſantes. Les avantages qui en réſulteroient, ne ſeroient pas ſupérieurs à ceux d'un cautere ; car ce n'eſt point l'opération du trépan qui a été utile par elle-même, elle n'a procuré du bien que par la ſuppuration qu'elle a excitée. M. Bordenave conclut en faveur des cauteres ; ce ſecours qui étoit ſi efficace entre les mains des anciens, ne produiroit pas de moins bons effets actuellement, ſi l'on y avoit recours dans les cas où il eſt indiqué.

Le tems n'a pas permis à M. Sue le cadet de lire un mémoire ſur les accidens de la luxation incomplette des vertebres du col, ni à M. Dupont de faire part à la Compagnie d'une obſervation remarquable ſur une carie de l'os maxillaire ſupérieur, avec abſcès dans le ſinus de cet os, guéri très-heureuſement par ſes ſoins.

Digitized by Google

REMERCIMENT

A MM. de l'Académie de la Rochelle.

ODE,

Par M. Chabaud, de l'Oratoire.

O Toi dont la brillante Aurore
Annonça ta grandeur honorable à l'Etat ;
Nouveau Pinde, la ville où je te vis éclore
Te devra ſon plus grand éclat.

Je ſçai qu'un courage héroïque
D'un Etat chancelant peut devenir l'appui ;
Et qu'un jeune Alexandre aux ſoldats communique
La même ardeur qui brille en lui.

Mais l'eſprit combat l'ignorance,
Monſtre par qui l'orgueil & le vice eſt produit ;
Cet aſtre bienfaiſant épure notre eſſence,
Et diſſipe une ſombre nuit.

Que les éleves de Neptune
Parcourent de Thétis l'empire redouté,
Et nous livrent les biens qu'enleve à la Fortune
Leur utile intrépidité.

Digitized by Google

Leurs dons n'ont rien de comparable
Aux tréſors de l'eſprit, nés d'un docte loiſir ;
Ses monumens ſeront une ſource durable
D'inſtruction & de plaiſir.

Que peut importer à ma gloire
Que je ſois riche ou pauvre, eſclave ou potentat ?
Ce qui ſert, c'eſt qu'un jour on liſe dans l'hiſtoire
Que mon nom fut cher à l'Etat.

Homme, ta céleſte ſubſtance
Peut, en refléchiſſant, juſqu'à Dieu s'élancer ;
L'ignorance orgueilleuſe avilit ton eſſence :
C'eſt mourir que ne point penſer.

Que dirai-je de ces génies,
Qui pour guider nos pas cherchent la vérité,
Et qui par le ſecours des lumieres unies,
Eclairent la ſociété ?

L'intérêt du vrai les domine,
Ils offrent à nos yeux ſon aimable ſplendeur :
L'ornent-ils ſobrement ? la raiſon moins mutine
Le reconnoît pour ſon vainqueur.

Je vois dans de nouveaux Lycées
Ces enfans d'Apollon aimer à s'entr'aider ;
Ils ôtent aux erreurs, de nos eſprits chaſſées,
Le pouvoir de nous obſéder.

Entr'eux quelle image de guerre !
Mais je vois ces rivaux, toujours tendres amis ;

Digitized by Google

Leurs combats inſtructifs éclaireront la terre;
Qu'à ce prix ils leur ſoient permis.

Travaux de ces Auteurs célébres,
Que vous ſerez vantés dans les âges ſuivans!
L'univers reproduit, ſort du ſein des ténébres,
Par le concert de nos ſçavans.

Dans un petit eſprit habite
Le deſir inquiet d'abaiſſer des rivaux;
Le mérite d'autrui cruellement l'agite,
Brillante cauſe de ſes maux.

Mais dans nos lices plus tranquilles,
On voit, ſans ſe troubler, vos travaux glorieux:
Et les ſuccès d'un autre, à ſouffrir difficiles,
N'y bleſſeront jamais les yeux.

Quand de rares eſprits s'uniſſent,
Ils font ſortir le vrai des ombres du cahos:
Argonautes, ainſi vos ſoins unis raviſſent
La riche toiſon de Colchos.

Le choc des ſentimens fait naître
La clarté qui conduit ſans écart la raiſon:
Briſant le froid caillou, tel l'acier fait paroître
Des feux éclos de leur priſon.

Un ſçavant iſolé s'égare,
Errant pendant la nuit, ſans guide, ſans clarté;
Voyageur imprudent! quels périls lui prépare
Son aveugle témérité!

Digitized by Google

Du vrai, que mon œil enviſage,
Seul, je ne puis jamais voir que peu de rapports :
Mais le ſecours d'autrui m'en offrant l'aſſemblage,
Supplée à mes foibles efforts.

Doctes éleves des neuf Fées,
Je puis donc partager vos lauriers glorieux ;
En me plaçant parmi tant de nouveaux Orphées,
Vous m'élevez juſques aux cieux.

De vos victoires ſi brillantes
Serois-je deſormais ſpectateur étranger ?
Non, j'oſe regarder vos palmes renaiſſantes
Comme écloſes dans mon verger.

::*****:*****

Portrait d'un jeune homme fait par lui-même.

JE n'ai que dix-neuf ans & quelques jours ; mais je penſe plus ſérieuſement qu'on ne fait d'ordinaire à cet âge.

Je regarde la religion comme la baſe des vertus ; c'eſt ſur elle ſeule que j'eſpere régler mes mœurs.

La modération fait le fond de mon caractere. J'ai peu de deſirs, & ils ſont foibles ; la réflexion les affoiblira encore. L'intérêt ne m'a jamais touché.

Je n'ai qu'un bien médiocre ; je ne ſou-

Digitized by Google

haite point d'être riche, ni même de paroître heureux; je ne crois pas qu'on puisse l'être sur la terre.

J'ai un frere aîné & deux sœurs que j'aime tendrement, & je crois que je serois inconsolable de leur mort, quoiqu'elle augmentât considérablement ma fortune. Cela n'est peut-être pas vrai, mais il me semble que c'est toujours beaucoup de le croire.

Il y a quelques années que j'étois beaucoup plus sensible à l'estime que je ne le suis aujourd'hui, sur tout à celle qu'on acquiert avec l'esprit & l'apparence du mérite; la religion m'a appris le peu de cas que j'en dois faire. L'inconstance des hommes dans leurs jugemens, la variété de leurs opinions sur une même chose, me confirment de jour en jour dans cette disposition.

Je ne m'ennuye jamais seul & rarement en compagnie; je ne me soucie pas d'y briller; le plus grand de mes plaisirs est la conversation des gens sensés.

Capable d'amitié, je cherche depuis long-tems un ami; je n'ai encore trouvé personne de mon âge avec qui j'aie voulu me lier étroitement. Je voudrois quelqu'un qui eût de la religion, du jugement & un peu d'esprit. Il y a des personnes que

Digitized by Google

j'aime, ou plutôt que j'aimerois, si je pouvois les estimer; mais je ne puis estimer que celles qui pensent bien & qui agissent en conséquence.

Vrai & sincere avec ceux que je connois un peu particulierement, jusqu'à leur donner de fréquens avis, & leur dire ce que je trouve à reprendre en eux; je sçai me taire avec les autres, sans pourtant déguiser jamais la vérité; le silence m'est d'une grande ressource.

Je suis assez maître de mes premiers mouvemens; c'est une science dont j'ai reconnu de bonne heure la nécessité; c'est par elle que je sçai vivre avec tout le monde, & que tout le monde s'accommode fort bien de moi. Je ne dis jamais de mal de personne, mais je suis porté à la raillerie. Je ne crois pas facilement le mal, souvent par la mauvaise opinion que j'ai de ceux qui me le disent. Je suis sans prévention; j'aime à louer, parce que j'aime à faire plaisir. Quelquefois je loue des gens que j'estime peu, mais ce n'est que dans ce qu'ils me paroissent avoir d'estimable.

Je suis reconnoissant; des présens faits de bon cœur augmentent mon amitié. Je ne perdrai jamais le souvenir d'un service; je sens du plaisir à le publier.

Digitized by Google

J'aime ceux qui m'avertiſſent de mes fautes, & qui me découvrent mes défauts; je mets ce ſervice au nombre des plus grandes obligations. Je ne tarde point à le reconnoître de la même façon, & ce me ſemble, ſans aucune malignité.

Je crois avoir aſſez d'eſprit & l'avoir plus juſte que vif. Il me vient quelquefois des plaiſanteries qui me paroiſſent bonnes; je les dis, plus par gayeté que par vanité; elles font rire, mais il m'arrive d'ordinaire d'en rougir le moment d'après.

Je ne connois que la joie & la triſteſſe moderée. Certaines choſes qui auroient donné à la plûpart des chagrins fort vifs, n'ont point fait ſur moi d'impreſſion. Je ſuis de même à l'égard de ceux que j'aime le plus; peu ſenſible à leurs peines particulieres, je le ſuis beaucoup à leurs défauts & à leurs fautes, quand les unes ou les autres ſont de quelque importance, & cela par rapport à eux-mêmes.

J'ai du goût pour tout; je me ſuis eſſayé ſur tout, & même ſur les vers; mais j'en penſe comme M. de la Motte, & il faudroit les faire mieux que lui, c'eſt-à dire auſſi-bien qu'il les fait quelquefois. Je ne ferai donc plus de vers.

Il n'eſt pourtant pas impoſſible que je ne devienne Auteur, mais ce ſera dans

Digitized by Google

l'unique vûe de m'occuper. Je n'ai pas assez de présomption pour écrire par vanité.

Un parent que j'aime, que je respecte & qui me connoît parfaitement, m'a demandé ce portrait de moi-même.

Il est donc sincere; mais est-il vrai? mon parent le juge tel; & croyant-sur cela qu'il pourroit être utile à quelques jeunes gens, il a souhaité qu'il fût mis dans le Mercure. L'y voilà.

Le mot de la premiere Enigme du Mercure de Septembre est l'*Amitié*. Celui de la seconde est l'*Amour*. Celui de la troisiéme est le *Petit-maître*. Le mot du Logogryphe est *Hyrondelle*, dans lequel on trouve *Lin*, *Io*, *Ino*, *ire*, *drôle*, *don*, *Rhône*, *Rhin*, *Nil*, *Dol*, *heron*, *oie*, *nord*, *or*, *nid*, *Roi*, *ride*, *rolle*, *rien*, *elle*, *délire*, *Noël*, *onde*, *Elie*, *oreille*, *œil*, *lie*, *hie*, *loi*, *doïen*, *Héroïne*, *Ode*, *lin*, *loir*, *nielle*, *rond*.

Digitized by Google

ENIGME.

JE ſuis, ami Lecteur, un étrange animal :
Souvent je fais du bien, & plus ſouvent du mal.
De l'homme eſclave née,
Je lui donne la loi ;
Et ſecouant un joug trop onereux pour moi,
Je dompte la nature, & vainc ma deſtinée.
Ecueil inévitable aux plus fameux guerriers,
Je fus preſque toujours le tombeau de leur gloire,
Et je pourrois citer plus d'un héros d'hiſtoire,
Qui rampant à mes pieds,
Vit de ſes foibles mains échapper la victoire,
Et flétrir ſes lauriers.
Rendons de mes exploits la mémoire nouvelle.
Hercule, & vous Antoine, infortuné Romain,
Sans moi vous ſeriez morts les armes à la main.
Egalement funeſte à l'ame la plus belle,
Par moi Condé, Turenne, infideles ſujets,
Ont oſé de leur Roi trahir les intérêts.
Je fais au Philoſophe oublier la ſageſſe,
Et je change ſouvent les vertus en foibleſſe.
Quels exploits, diras-tu, que de corrompre tout ?
Arrête, écoute-moi, Lecteur, juſques au bout.
Ce que perd à mes pieds le héros de ſa gloire,
Eſt le prix de la mienne, & comme ma victoire ;
Et pour moi s'il lui fait une infidélité,

Digitized by Google

C'eſt immortaliſer ſa honte & ma beauté.
Ah ! j'ai trop babillé ; tu me tiens, & peut-être ...?
Que veux-tu, cher Lecteur ; c'eſt mon défaut mignon.
Si tu ne ſçavois pas encore quel eſt mon nom,
A ce dernier trait ſeul peux-tu me méconnoître ?
Ecoute, plus qu'un mot, de grace, & je finis.
Par hazard n'es-tu pas ... Ah ! par ma foi, j'en ris.

Par M. le Chevalier le Prevoſt.

AUTRE.

MA forme, cher Lecteur,
Eſt aſſez ſurprenante ;
Car quoique dans le fond je ſois une rondeur,
Au-dehors cependant trois angles je préſente.
L'or & l'argent me ſervent d'ornement ;
De peu d'uſage au ſexe & plus utile à l'homme.
Je ſuis noir ordinairement,
Excepté toutefois lorſque je viens de Rome.

Par M. D. R. de Dijon.

LOGOGRYPHE.

JAdis au bon vieux tems je n'étois point d'uſage :
On appelloit chacun ſimplement par ſon nom.

Digitized by Google

Je prévaux de nos jours, & plus d'un perſonnage
Souffriroit dans ſa peau ſi l'on changeoit de ton.
Ma premiere moitié ſans fraude ni ſurpriſe,
Exprime un mot Latin, une ville conquiſe;
Mais Louis, toujours grand, au titre de vainqueur
Préfere le ſurnom de Pacificateur.
Je pourſuis: ſur trois pieds ſans détour je chemine;
Avec moi très-ſouvent on s'amuſe, on badine.
Un membre reſte encor. A quoi ſert-il? à rien;
A me fertiliſer. De l'Empire Chrétien
Je peux par ſon ſecours former la capitale;
Un Apôtre des Francs, ſa ville épiſcopale.
Avançons; je contiens celui qui dans ſa main
Modere & régit ſeul le pouvoir ſouverain:
Un nom attributif au Monarque de France;
Fille qui de la mer la reçu la naiſſance;
Un juge des enfers, un inſecte, une fleur;
Deux hommes tout divins, de Rome un fondateur;
Ce mot que tendrement profere une maîtreſſe;
La cité de David, un ſigne d'allégreſſe;
Un fleuve, un bel oiſeau, plus d'un ton muſical,
Un perfide élément, un peché capital,
Le plus pur des métaux, ce bien que ſacrifie
Un héros pour ſon Roi, pour ſauver ſa patrie;
Une plante... Mais chut... Car ſi je diſois tout;
Je pouſſerois, Lecteur, ta patience à bout.

J. L. B. P. de Laval, au Maine.

Digitized by Google

NOUVELLES LITTERAIRES.

Séance publique de l'Académie Françoise, du 25 Août 1754.

M. de Boissy ayant été élu par l'Académie à la place de M. Nericault Destouches, vint y prendre séance : ce choix avoit été prévenu par les vœux du public, de qui M. de Boissy a si bien mérité depuis long-tems. Il fut reçu dans cette assemblée avec ces transports vrais & unanimes, ces applaudissemens animés, témoignages flateurs & non équivoques de l'estime générale, & qui sont un hommage que l'on rendoit autant à l'honnêteté des mœurs qu'aux talens de l'esprit. Nous allons transcrire le discours qu'il prononça.

» Messieurs, ma foible voix dans ce » moment peut à peine articuler & se faire entendre. Elle est étouffée par la crainte que m'inspire l'aspect d'une assemblée » respectable. La joie d'être assis parmi » vous, acheve de m'ôter la parole. Je me » tais pour avoir trop à dire, & je trouve » la prose trop foible pour exprimer ma » reconnoissance. Permettez-moi, Messieurs, de la faire éclater en vers ; c'est

» ma langue familiere : le Sophocle de
» notre âge l'a parlée le premier dans une
» occaſion pareille ; il eſt fait pour ſervir
» de modele. Quelque danger qu'il y ait
» à le ſuivre, j'oſe l'imiter en ce point ;
» le ſentiment me tiendra lieu de génie.
» Mon cœur me le conſeille : je cede à ſon
» impulſion ; elle eſt plus ſûre que l'eſprit,
» & mérite mieux votre approbation.

ODE.

Venez, divine Poëſie,
Prêtez-moi vos traits les plus forts;
De vos tours la noble énergie
Peut ſeule rendre mes tranſports.
Mon ame étoit impatiente....
Mais je ſuis payé de l'attente
Par le bonheur dont je jouis.
Je frappe au temple de Mémoire;
Il s'ouvre, & le jour de ma gloire
Eſt la fête du grand Louis.

❀

Je frémis : où va mon audace ?
Quel eſt le péril que je cours ?
Le grand homme que je remplace
Eſt le Térence de nos jours.
J'oſe marcher dans ſa carriere.
Mais Deſtouche eſt près de Molieré;

Autant

Autant que je ſuis loin de lui.
Ami riant de la ſageſſe,
Il ſçut divertir ſans baſſeſſe,
Et nous inſtruire ſans ennui.

❀

Le vice, avec un bras d'Hercule,
Dans ſes écrits eſt combattu.
Ils ſont l'effróì du ridicule,
Et l'école de la vertu.
Cette morale, ces maximes,
Qui regnent par tout dans ſes rimes,
C'eſt dans ſon cœur qu'il les puiſa.
Son art ne fut point un délire :
En Philoſophe on le vit rire,
En citoyen il amuſa.

❀

Il ne borna point ſon génie
Dans les limites de l'Auteur ;
Il fut, pour ſervir ſa patrie,
Utile Négociateur.
Il ſçut, comme un plan dramatique,
Conduire un projet politique.
D'Adiſſon il ſuivit les pas ;
Et contre l'aveugle ignorance,
Prouva qu'un Ecrivain qui penſe,
A l'eſprit de tous les Etats.

❀

Digitized by Google

Ici, quand la mort vous l'enleve,
Qui prend le ſoin de m'inſtallér?
C'eſt de Thalie un autre éleve,
Qui peut lui ſeul la conſoler.
Répare ſa perte fatale:
Ce n'eſt que dans la capitale
Que doit briller le vrai talent.
Greſſet, ton devoir eſt de plaire;
Le *Méchant* te demande un frere,
Et Paris empreſſé l'attend.

❀

De cet auguſte ſanctuaire,
Le fondateur fut Richelieu.
Séguier en devint la lumiere:
Louis le Grand en fut le Dieu.
Son fils en eſt l'appui durable.
Les arts, ſous ſon empire aimable,
Croiſſent & regnent tour à tour.
Il comble d'honneurs ce Parnaſſe.
Que vois-je? un héros de ſa race
Vient d'y répandre un plus beau jour.

❀

Ce choix ajoute un nouveau luſtre
Aux premiers ſujets d'Apollon.
Pour vous, Aréopage illuſtre,
Quel honneur d'avoir un Bourbon!
Il n'eſt plus rien qui vous détruiſe:
Déſormais, de votre deviſe

Digitized by Google

Tout garantit la vérité.
Un Corps, dont Louis eſt le maître,
Et dont Clermont fait gloire d'être,
Eſt ſûr de l'immortalité.

❀

Mais les cieux exaucent la France,
L'airain tonne, & ſon bruit guerrier,
D'un Prince annonce la naiſſance;
Je la célébre le premier.
Soutiens du temple de Mémoire;
Ne m'enviez point cette gloire,
Le zéle ſeul m'a tranſporté;
Que vos chants ſe hâtent d'éclorre;
Brillez d'un beau jour; foible aurore,
Je devance votre clarté.

Nous allons copier quelques morceaux de la réponſe de M. Greſſet, Directeur de l'Académie. Après avoir rendu juſtice au mérite & aux ouvrages de M. de Boiſſy, par des éloges pleins d'eſprit & de candeur, il lui dit :

» Dans ce concours brillant & nom-
» breux des témoins de votre triomphe,
» vous n'avez que des amis. Ces applau-
» diſſemens ſinceres, cette ſatisfaction gé-
» nérale de vous voir aſſis parmi nous,
» vous louent plus éloquemment que je
» ne pourrois faire. La réunion des ſenti-

335385

Digitized by Google

» mens, ce suffrage de la renommée,
» doit ici vous épargner, ainsi qu'à ceux
» qui m'écoutent, & à moi-même, les
» détails & l'ennui d'un éloge en face.
» Heureux celui dont la gloire est indé-
» pendante de ce tribut fastidieux & fri-
» vole, dont on n'a point à justifier la-
» borieusement les preuves, & qui comme
» vous, Monsieur, est annoncé par l'esti-
» me publique, porté par le vœu de la
» patrie, & recommandé par lui-même!
» Quand on rassemble tous ces avantages
» que dispense une équité souveraine, &
» qu'elle ne dispense qu'à peu de gens;
» comme on ne doit point sa réputation à
» de petits protecteurs, ni ses titres à de
» pures prétentions, ni son existence à
» l'esprit d'autrui, on ne doit aussi son
» adoption dans cette compagnie, ni à
» l'indécence des brigues, ni à l'impor-
» tunité des instances, ni aux ressorts tou-
» jours cachés & toujours visibles d'une
» injuste & ridicule séduction. Supérieur
» aux appuis étrangers, le mérite vérita-
» ble se protége lui-même, il reste tran-
» quille, & la gloire sçait le trouver.

M. Gresset fait ensuite le portrait de M. Destouches: ce morceau mérite bien d'être transcrit.

» Né avec un esprit élevé, une ame

» ferme, des ſentimens nobles, & cette
» ſupériorité de talens qui s'étend à tous
» les genres, M. Deſtouches ſçut remplir
» également bien tous ceux auſquels il fut
» appliqué. Chargé des affaires de Fran-
» ce à Londres, il ſçut rendre ſon miniſ-
» tere également utile & agréable à ſon
» maître & à l'Angleterre. Son talent ſin-
» gulier de connoître, d'approfondir,
» d'apprécier les hommes; & de lever
» d'une main prompte & ſûre tous les voi-
» les dont l'intérêt, l'amour propre & la
» fauſſeté s'enveloppent; ce talent qu'il a
» ſi bien prouvé, l'auroit conduit plus
» long-tems & plus loin dans la carriere
» des négociations & des emplois les plus
» diſtingués, ſi l'eſprit philoſophique in-
» ſenſible à l'ambition, & le penchant
» impérieux du génie ne l'avoient rame-
» né dans le ſein du loiſir que demandent
» les arts. Philoſophe ſans en être moins
» citoyen; accoutumé à ne voir la gloire
» réelle des talens que dans l'utilité dont
» ils peuvent être à la ſociété, il tourna
» toutes ſes vûes vers ce but reſpectable,
» & montra que la Comédie, quand elle
» eſt inſtructive & noble, bien loin d'être
» enveloppée dans la proſcription autre-
» fois prononcée contre le crime & la baſ-
» ſeſſe de la farce antique, doit être re-

» gardée comme l'école de la raiſon & des » mœurs, école plus utile par le pouvoir » de l'agrément, que ne le ſont tant de » traités de morale qu'on lit ſans goût, ou » qu'on ne lit pas. Il ſçavoit qu'il eſt des » tems où la dépravation & le délire peu- » vent être portés à un ſi haut point, que » ni le reſpect des mœurs, ni le frein des » bienſéances, ni les loix du bon ſens » lui-même, ne conſervent preſque plus » d'empire ſur les hommes, & que dans » ces tems funeſtes où la raiſon ſe taît, où » la vertu eſt également muette, le ridi- » cule, ce tyran univerſel & ſi néceſſaire, » peut ſeul élever encore avec quelque » fruit une voix impérieuſe, commander » aux eſprits égarés, couvrir le vice d'un » opprobre ſalutaire, & rétablir les bar- » rieres de la raiſon & de la vertu. Tels » furent ſes principes; ſes travaux y fu- » rent conformes, & le ſuccès dut répon- » dre à ſes travaux.

L'éloge de M. de la Chauſſée ſuit celui de M. Deſtouches: après quoi M. Greſſet expoſe quelques réflexions ſur la Comédie. L'Auteur du Méchant eſt bien fait pour nous éclairer ſur les principes de cet art utile & agréable, & ſur les moyens de prévenir la décadence dont il eſt menacé. Moliere eſt le modele que les Auteurs co-

Digitized by Google

miques ne doivent pas perdre de vûe, dit M. Greffet. » Du ſein de la baſſeſſe » & du mauvais goût, Moliere, éclairé » par la nature, oſa s'élancer courageuſe- » ment loin des routes communes, & por- » té ſur les aîles du génie, il ſçut bientôt » s'élever à une ſphere nouvelle, d'où il » donna aux hommes des préceptes, des » modeles & des plaiſirs. Voilà ſon exem- » ple : que nous enſeigne-t-il ? L'invaria- » ble principe de ne point ſe laiſſer ſub- » juguer par le goût du tems, quand le vrai » goût s'altere, s'éclipſe, & touche au » moment de ſa chute. Il eſt à craindre que » la manie des nouveautés, pour qui le » luxe de nos jours multiplie ſi laborieu- » ſement les colifichets & les riens, & » fait ſervir la magnificence à la petiteſſe, » ne vienne également uſurper au théatre » la place des objets vraiment nobles, » vraiment utiles, n'y faſſe ſuccéder la » gentilleſſe à la grandeur, les phoſphores » à la lumiere, le néant à l'exiſtence ; il » eſt à craindre que n'offrant plus ſur la » ſcene qu'une foule de petits tableaux » plus ou moins neufs, on ne néglige to- » talement de peindre les grands caracte- » res. Les demi-connoiſſeurs qui nient » tout ce qui les paſſe, prétendront que » tous les grands caracteres ſont épuiſés,

Digitized by Google

» qu'il n'eſt plus de ces couleurs primiti-
» ves à offrir, & qu'il ne reſte que des
» nuances légeres à crayonner : langage
» de l'ignorance & de la médiocrité. Si
» l'on n'a plus à caractériſer de ces ridicu-
» les groſſiers d'un ſiécle moins éclairé, un
» monde tout nouveau ne reſte-t-il point
» à peindre, à inſtruire, depuis qu'à la
» honte des hommes, les vices les plus fu-
» neſtes ſe ſont polis, colorés, embellis
» au point de n'être plus que des ſujets
» de plaiſanterie ? La carriere du comique
» ne s'étend-t-elle point de jour en jour,
» depuis que la déraiſon s'accrédite ſous
» le nom d'eſprit, que les prétentions de
» toute eſpece font tant de petites renom-
» mées ſans mérite, & que les ridicules
» même ſe croyent l'air & le ton des gra-
» ces ? Oſons donc arracher d'une main
» courageuſe tous ces voiles impoſteurs :
» portons le jour de la vérité par tout où
» il manque encore : & ſi la révolution
» du théatre & du goût eſt inévitable,
» ainſi que celle des mœurs, retardons-en
» du moins le moment funeſte.

L'Académie Françoiſe diſtribua les prix d'Eloquence & de Poëſie le même jour. Le prix d'Eloquence dont le ſujet étoit *la crainte du ridicule*, fut adjugé au R. P. Courtois, Jéſuite, qui a remporté celui

Digitized by Google

de l'année 1752. M. le Miere qui a été déja couronné l'année passée, a obtenu le prix de Poësie, dont l'*Empire de la Mode* étoit le sujet.

L'Académie propose pour sujet du prix d'Eloquence de l'année 1755 : *En quoi consiste l'esprit philosophique* ? conformément à ces paroles de l'Ecriture : *Non plus sapere quàm oportet sapere.* Ep. ad Rom. c. 12. v. 3.

Séance publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres d'Amiens, du 25 Août 1754.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts d'Amiens, célébra le 25 Août la fête de S. Louis son patron, dont le panégyrique fut prononcé par M. Guidé, Chapelain de l'église cathédrale.

M. Houzé, Directeur, ouvrit la séance par un discours sur la nécessité de se former un caractere & un génie citoyen.

M. Vallier, Colonel d'Infanterie, Académicien honoraire, lut un Poëme sur l'Empire de la Mode.

M. Baron, Secrétaire perpétuel, les éloges de Dom Bouquet & de M. Secousse, Académiciens honoraires, morts dans le cours de l'année.

Digitized by Google

M. Desmery, un discours dont le sujet étoit l'influence de l'air sur le tempérament.

Les autres ouvrages qui remplirent la séance, furent un mémoire de M. d'Hangest sur M. l'Abbé de Camps, homme de Lettres, né à Amiens. Deux fables de M. de Riveri. Un Poëme de M. Vallier sur l'Amour de la patrie, qu'il termina par l'éloge du Roi & l'expression de la joie publique causée par la naissance du Prince que le ciel venoit d'accorder aux vœux de la France.

L'Académie donna deux prix; l'un à une dissertation sur les Laines, dont M. de Blancheville, de Paris, est l'auteur: l'autre à un mémoire sur la Tourbe, fait par M. de Belleri.

Pour sujets des deux prix qu'elle distribuera le 25 Août 1755, l'Académie propose les questions suivantes:

Quel a été en France l'état du commerce & des finances depuis Hugues Capet jusqu'à François I?

Quel est l'effet du prix ou du taux de l'intérêt de l'argent sur la culture des terres & sur le commerce?

Chacun des prix sera une médaille d'or de la valeur de trois cens livres.

Les Auteurs adresseront leurs ouvrages, affranchis de port, avec leurs noms &

Digitized by Google

leurs deviſes, cachetés, avant le premier Juin 1755, à M. Baron, Sécrétaire perpétuel de l'Académie, à Amiens.

RECUEIL de vérités pratiques, concernant le dogme & la morale, pour le réglement de l'eſprit & du cœur; par M. Picard de Saint Adon, Doyen de Sainte-Croix d'Eſtampes, & Docteur de Sorbonne. *A Paris*, chez *Vincent*, rue S. Severin, 1754, *in*-12 1. vol.

Le public eſt inondé de brochures où la religion & les mœurs ſont attaquées ſans ménagement. Il ſe trouve heureuſement des gens pieux & ſçavans, comme M. Picard de Saint Adon, qui préſentent le contrepoiſon. On trouvera dans le livre que nous annonçons, des préſervatifs contre les paralogiſmes des incrédules & contre les maximes des libertins. L'Auteur a diviſé ſon ouvrage en lectures : il s'y en trouve cent quatre.

CHANSONS choiſies de M. de Coulange, miſes ſur des airs connus. Nouvelle édition. *A Paris*, chez *Valleyre* fils, rue S. Jacques; & *Cailleau*, quai des Auguſtins, 1754, 1 vol. *in*-12.

Ce recueil d'un des hommes les plus agréables du regne de Louis XIV, eſt trop

Digitized by Google

connu pour que nous devions nous y arrêter.

GRAMMAIRE Françoiſe, ou la maniere dont les perſonnes polies & les bons Auteurs ont coutume de parler & d'écrire. Ouvrage clair & précis, dans lequel les principes ſont confirmés par des exemples choiſis, inſtructifs & agréables. Par M. l'Abbé de Vailly. *A Paris*, chez *Debure* l'aîné, quai des Auguſtins, à l'Image Saint Paul, 1754, *in*-12. 1 vol. 2 livres 10 ſ. relié.

RECUEIL, pour ſervir d'éclairciſſement détaillé ſur la maladie de la fille d'un tireur de pierres du village de Saint Geoſmes, près de Langres, laquelle depuis pluſieurs années jettoit des pierres, tantôt par la bouche, tantôt par la voie des urines, & à qui on en a tiré de la veſſie à douze repriſes différentes. Par M. Morand, Ecuyer, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Profeſſeur d'Anatomie & de l'art des accouchemens pour les Sages-femmes. *A Paris*, chez *Delaguette*, rue S. Jacques, 1754. *in*-12. 1 vol.

LA Pleiade Françoiſe, ou l'Eſprit des ſept plus grands Poëtes. *A Berlin*, & ſe

Digitized by Google

trouve *à Paris*, chez *Ducheſne*, rue S. Jacques. *in*-12. 2 vol.

BIBLIOTHEQUE des Philoſophes alchymiques ou hermétiques, contenant pluſieurs ouvrages en ce genre très-curieux & utiles, qui n'ont point encore paru, précédés de ceux de Philalethe, augmentés & corrigés ſur l'original Anglois & ſur le Latin; tom. 4^e. diviſé en deux parties. *A Paris*, chez *Cailleau*, rue Saint Jacques, 1754.

JEAN Faulcon, Imprimeur du Roi, à Poitiers, vient de réimprimer une méthode nouvelle pour apprendre parfaitement les regles du Plain-chant & de la Pſalmodie, avec des Meſſes & autres ouvrages en plain-chant figuré & muſical, à voix ſeule & en partie, à l'uſage des Paroiſſes & des Communautés religieuſes, dédié à M. l'Evêque de Poitiers; ſeconde édition conſidérablement augmentée, revûe & corrigée par M. de la Feillée, Eccléſiaſtique. Ce livre ſe trouve *à Paris*, chez *Hériſſant* l'aîné, Libraire, rue S. Jacques.

LES heureux orphelins, Hiſtoire imitée de l'Anglois. *A Bruxelles*, chez les freres *Vaſſe*; & ſe trouve à *Paris*, chez

Digitized by Google

Prault, premiere & deuxiéme partie, 1754.

Un jeune Gentilhomme Anglois nommé le Chevalier Rutland, après avoir parcouru l'Europe, dégoûté du tumulte des Cours & du vuide des plaisirs, se retire dans une campagne pour y jouir tranquillement de lui-même; la lecture, la chasse, les réflexions rempliſſoient son loisir. Se promenant un jour dans son jardin, il fut surpris d'entendre des plaintes près de lui; il s'approcha, & apperçut dans un bosquet une corbeille, dans laquelle il trouva deux enfans, avec une lettre qui lui apprenoit que ces deux enfans étoient jumeaux, qu'ils étoient baptisés sous le nom d'*Edouard* & de *Lucie*, & qu'on les confioit à sa générosité sur l'opinion qu'on avoit de ses vertus. Le Chevalier n'héſita pas, il leur fit sur le champ donner tous les secours néceſſaires, & après ces premiers soins, il fit des recherches pour découvrir à qui ils pouvoient appartenir, & par qui ils avoient été portés dans son jardin; mais toutes ses perquisitions furent inutiles. » Eh bien, dit-il, en regardant » avec une bonté tendre ces petits infor» tunés, à qui que ce soit qu'ils appar» tiennent, je ne trahirai pas une con» fiance qui m'honore. Que m'importe en

Digitized by Google

» effet de ſçavoir à qui ils doivent le jour ? » ils ont beſoin que je le leur conſerve, & » c'eſt tout ce qu'il faut à mon cœur .... » Par goût, le Chevalier prit inſenſiblement aux deux enfans qu'il élevoit, l'intérêt que d'abord ils n'avoient dû qu'à » ſon humanité. Leurs yeux innocens l'amuſoient, & à meſure que leurs idées ſe » développoient, il ſe faiſoit un plaiſir & » même une occupation ſuivie de les former & de les étendre. La nature ſembloit vouloir le payer de la généroſité » de ſes ſoins, par le caractere dont elle » avoit doué ces deux petits infortunés.

Rutland, malgré ſa tendreſſe pour eux, ſentit qu'il falloit enfin s'en ſéparer pour leur donner une éducation convenable à un âge plus avancé. Il mit Lucie dans une de ces maiſons, qui en Angleterre tiennent lieu de Couvens, & qui ſont deſtinées à l'éducation des filles de la premiere qualité : il n'épargna rien pour développer les rares diſpoſitions qu'il avoit apperçues en elle, & ſes ſoins eurent tout le ſuccès qu'il en pouvoit eſpérer. » La tendre reconnoiſſance de Lucie pour le Chevalier, lui donnoit un deſir ſi vif de ſe » perfectionner en tout, que quand elle » n'auroit pas reçu de la nature les plus » heureuſes diſpoſitions, elle auroit pû

Digitized by Google

» les emprunter de ce ſentiment.

Edouard fut mis entre les mains d'un Docteur très-célebre, & envoyé enſuite à l'Univerſité d'Oxford, pour mettre la derniere main à ſon éducation. Il fit les progrès les plus rapides, & il porta ſi loin ſon goût pour les ſciences, que Rutland craignit qu'il ne lui fût préjudiciable.

» Mon cher Edouard, lui dit-il, je » vois avec beaucoup de plaiſir le goût » que vous avez pris pour les lettres; mais » je voudrois, s'il étoit poſſible, que vous » vous y livraſſiez avec moins de fureur, » & que vous puſſiez ſur tout éviter cette » ſorte de pédanterie que nous autres An- » glois ne prenons que trop ordinairement » dans nos Univerſités, & dont l'âge, le » commerce du monde, les plus grandes » places ne nous défont pas toujours. Cul- » tivez les lettres; mais gardez-vous de » vous livrer à l'étude de façon à ne vous » pas laiſſer le tems de refléchir, & peut- » être à vous en ôter les moyens. La na- » ture ne veut-être ni trop parée ni trop » nue. L'ignorant dégoûte, le ſçavant en- » nuye. Cultivez-donc vos talens; mais » encore une fois, ne les chargez pas: ils » ne ſont rien ſans les graces, & les gra- » ces ne peuvent pas exiſter ſans le natu- » rel.

Digitized by Google

Rutland demande enſuite à ſon pupille quel étoit l'état auquel il ſe deſtinoit. Edouard, après avoir marqué à ſon bienfaiteur ſa ſoumiſſion à tout ce qu'il exigeroit de lui, lui avoua enfin ſon penchant : le goût le plus vif l'avoit décidé pour le parti des armes. Rutland ne le vit qu'avec peine ; mais n'ayant garde de s'oppoſer à une inclination trop marquée, il obtint pour lui un emploi, & le fit partir, après lui avoir donné non-ſeulement les commodités néceſſaires, mais même tout ce qui pouvoit lui attirer de la conſidération dans ſon état.

Rutland fit auſſi venir Lucie à Londres ; il fut enchanté & ſurpris des progrès qu'elle avoit faits. » La régularité des » traits ſe joignoit en elle à un air ſpiri» tuel & fin ; des graces ſans apprêt, li» bres & tout à la fois modeſtes, un air » noble & ingénu ; ce je ne ſçais quoi en» fin qui ſe ſent ſi bien & ſe définit ſi mal, » achevoit de rendre Lucie la perſonne du » monde la plus ſéduiſante. Le Chevalier » fut auſſi content de ſon eſprit que de ſa » figure ; il le trouva naturel & orné ; ſon » cœur lui parut droit & rempli de tous » les principes & de toutes les vertus qu'il » pouvoit deſirer.

Le départ d'Edouard laiſſa dans l'eſprit

Digitized by Google

de Rutland des impressions de tristesse qu'il crut pouvoir effacer en retenant Lucie auprès de lui ; » mais loin que la présence & » les soins de Lucie fissent sur son ame » l'effet qu'il avoit paru en attendre, ils » sembloient ajoûter à sa mélancolie .... » Il devint distrait, sombre, inégal & » presque brusque ; tour à tour il cher- » choit & fuyoit Lucie ; cent fois le jour » il l'appelloit, & la renvoyoit dans son » appartement.

Il se résolut enfin à la faire retourner dans sa retraite, mais la violence qu'il fut obligé de se faire pour la renvoyer, l'éclaira sur ses sentimens, & il ne pût se dissimuler l'amour violent qu'il avoit pour elle. Il chercha à combattre cette passion dont il sentoit l'inutilité. Trop vertueux pour abuser de la facilité qu'il pouvoit avoir à seduire Lucie ; l'obscurité de sa naissance, qui pourroit peut-être un jour le couvrir de honte, étoit d'un autre côté un obstacle qui ne lui permettoit pas de se lier avec elle par un engagement plus solide : le résultat de ses réflexions fut qu'il devoit étouffer ce malheureux amour. Il voulut essayer à s'étourdir sur lui-même, en se précipitant dans le tumulte bruyant du monde ; il courut les spectacles, les femmes, les soupers ; mais la tristesse le sui-

Digitized by Google

voit par tout ; il ne trouvoit que vuide, que fatigues & qu'ennui. Il réſolut enſuite de ſe livrer à l'étude ; *mais il n'éprouva que trop à quel point l'eſprit ſuit le cœur, & combien il eſt difficile d'arracher l'un à ce qui ſéduit l'autre* Enfin on lui manda que Lucie étoit tombée dans un état de langueur, & que le ſéjour de Londres lui étoit néceſſaire pour lui procurer tous les ſecours dont elle avoit beſoin. Rutland l'alla chercher lui-même ; elle fut bientôt rétablie : on lui conſeilla enſuite d'aller prendre l'air de la campagne ; ſon amant l'y conduiſit avec plaiſir : livré à ſa paſſion, il ne cherchoit plus à la combattre, mais il vouloit y rendre Lucie ſenſible. Il eſſaya pluſieurs fois de lui faire entrevoir les ſentimens qu'il avoit pour elle ; mais Lucie trop innocente ne le devinoit pas encore, elle ne lui répondit que par des proteſtations de reſpect & de reconnoiſſance qui ne faiſoient que bleſſer l'amour du Chevalier.

Rutland déterminé enfin à l'épouſer, lui déclara toute la vivacité de ſon amour, & le deſſein qu'il avoit formé de s'unir à elle. Lucie demeura interdite, elle ne pût cacher ſon trouble ; mais ce trouble n'étoit pas celui que Rutland auroit deſiré, il n'y voyoit que de l'indifférence, & cela le

Digitized by Google

deſeſperoit. Il fit à Lucie les plaintes les plus ameres; elle lui proteſta qu'elle recevroit ſa main avec plaiſir; ſon amant étoit trop délicat, il vouloit de l'amour, & Lucie n'en avoit pas, mais elle lui promit de faire tous ſes efforts pour faire naître en elle ce ſentiment qu'il deſiroit, & de l'inſtruire exactement des progrès qu'il feroit dans ſon cœur. Rutland étoit enchanté de la candeur de Lucie, mais il ſentoit bien qu'il ne dépendroit pas d'elle de prendre de l'amour.

Le Chevalier avoit quitté la campagne pour revenir à Londres, & il n'avoit encore rien gagné ſur le cœur de Lucie. Se promenant une nuit ſeul avec elle dans ſon jardin, *il ſe trouva dans un de ces momens de délire, où tout céde à la paſſion & diſparoît devant elle.* Il entraîna Lucie ſous un berceau, il la ſaiſit avec tranſport, & ſe livrant à toute la fureur de ſes deſirs, il tenta de les ſatisfaire. Lucie, malgré ſon trouble, parvint à ſe débarraſſer de ſes bras, elle ſe précipita à ſes genoux, & le conjura d'une voix tremblante & preſque éteinte, de vouloir bien l'entendre. » Son-
» gez, lui dit-elle, du ton le plus tendre
» & le plus preſſant, que c'eſt une fille
» que vous avez jugée digne d'être votre
» femme, que vous allez deshonorer. Son-

Digitized by Google

» gez que cette fille infortunée vous doit » ſa vertu. Ne m'en avez-vous donc inſpiré » que pour m'en faire perdre le fruit avec » tant d'inhumanité ? .... Rutland, à qui » rien n'étoit plus nouveau qu'un crime, » & qui pendant le diſcours de Lucie avoit » eu le tems de rentrer en lui-même, la re- » leva doucement, & prenant la poſture » qu'il la contraignoit de quitter : c'eſt à » moi, dit-il, trop aimable Lucie, c'eſt à » moi à expier par la mort le crime affreux » que j'ai voulu commettre, monſtre que » je ſuis, & j'oſois me croire de la vertu ! » j'oſois vous en donner des leçons ! & » ce n'eſt qu'à la vôtre ſeule que je dois le » bonheur de n'être pas dans ce moment » le plus ſcélérat des hommes ». Après avoir peint vivement à Lucie ſes remords & ſon repentir, il la reconduiſit dans ſon appartement. Mais à peine fut-elle ſeule, que pour n'être plus expoſée aux outrages qu'elle venoit d'eſſuyer, elle ſe prépara à ſortir de la maiſon de Rutland ; elle n'emporta qu'un petit paquet de linge, & ſortit dès la pointe du jour. Après une courſe rapide de deux heures dans les rues de Londres, elle arriva dans la cité ; elle entra dans une boutique pour demander la permiſſion de ſe repoſer ; à peine y fut-elle entrée qu'elle s'évanouit ; une fem-

Digitized by Google

me qui se trouvoit là la secourut, & après lui avoir fait reprendre connoissance, la conduisit chez elle, la figure de Lucie l'avoit intéressée, elle la combla d'amitiés : Lucie sensible & reconnoissante lui confie ses aventures. Madame Pikring (c'étoit le nom de cette femme), l'admira, la plaignit & lui offrit tous les secours qui dépendroient d'elle. Elle la plaça chez une fameuse Lingere, à laquelle elle la recommanda comme sa fille. Il y avoit à peine quinze jours que Lucie étoit chez Madame Yielding, qu'un petit maître brillant sortant d'un équipage leste & magnifique, descendit dans la boutique ; il fut surpris de voir une figure comme celle de Lucie, & débuta par un compliment du ton le plus cavalier & le plus impertinent. Elle lui répondit avec un air de fierté qui déconcerta un peu notre Lord. » Adieu, ma » Reine, lui dit-il, en partant, vous fai» tes la dédaigneuse, mais je veux être le » Pair d'Angleterre le plus deshonoré, si » nous ne faisons dans peu une plus ample » connoissance ». Mylord Chester ne manqua pas de revenir le lendemain : Lucie fut encore l'objet de quelques douceurs aussi impertinentes que celles de la veille, & auxquelles elle répondit avec dédain. Mylord voyant une superbe garniture de den-

Digitized by Google

telle, l'acheta, & l'offrit à Lucie, qui la rejetta de son côté avec un air de mépris qui l'étonna beaucoup : elle se leva ensuite, & se retira dans une chambre voisine. Le Lord Chester, quoique humilié de trouver une pareille résistance, n'augura pas moins bien du succès. » A propos, dit-il à la Lingere, » n'est-ce pas toi qui la conseilles ? ah ! sur » mon ame, Mylord..... Oh ! interrom- » pit-il, je prise, à ce que je crois, ton » ame ce qu'elle vaut ; mais c'est que si » cela étoit, & que tu fusses d'intelligence » avec Lucie, seulement par hazard, tu » m'entens bien, tu me connois, je te res- » pecte fort, mais parbleu, tu ne m'au- » rois pas fait impunément cette galante- » rie. Fais tes reflexions sur ce que j'ai » l'honneur de te dire, & dans tous les » cas, compte sur ma reconnoissance.

Le lendemain Lucie ne voulut point paroître à la boutique, & travailla dans une chambre. Lorsque le Lord arriva, il fut surpris de ne la plus voir, & demanda où elle étoit à la Yielding, qui après quelque difficulté, lui montra la chambre où elle travailloit ; il y entra, & voulut l'engager à vivre avec lui par les offres d'une fortune brillante : Lucie reçut de pareilles propositions avec toute la hauteur & le mépris qu'elles méritoient. » Mais,

Digitized by Google

» ma petite Reine, reprit le Lord, je vous » prie de vouloir bien considérer qu'il y a » trois grands jours que j'ai l'honneur de » vous adorer, & que vous me faites ce- » lui de me traiter avec une cruauté que » j'ose dire que je n'ai éprouvée nulle » part.

Lucie voulut se lever pour sortir de cette chambre, mais il fit des efforts pour la retenir. » Lâche, s'écria Lucie, si tu es » trop corrompu pour connoître ou respec- » ter la vertu, apprens que quand j'en » pourrois manquer, le mépris m'en tien- » droit lieu avec toi ». Mylord Chester piqué au plus vif, ne crut plus devoir la ménager, & osa se porter aux derniers outrages; mais les cris perçans de Lucie firent accourir la Yielding, qui lui reprocha de *faire pour un rien l'éclat du monde le plus scandaleux.* Sur ces entrefaites la bonne Madame Pikring arriva; Lucie la vit avec transports, & la conjura de la tirer de cette maison odieuse. Madame Pikring n'hésita pas, & elles partirent ensemble. Le Lord dès le lendemain alla chez cette femme; elle le vit arriver & descendit pour lui parler: il offrit & sa protection & sa bourse à Madame Pikring; il la menaça, il la pria, pour apprendre où étoit Lucie, qu'elle lui avoit dit être retournée

tournée chez ſes parens ; mais il ne pût rien obtenir. Dès qu'il fut parti, Madame Pikring craignant qu'il ne parvînt à découvrir que Lucie étoit chez elle, chercha les moyens de la dérober à ſes pourſuites. Si je mépriſe ſes offres, je crains ſes violences, dit elle ; *il n'eſt ſurement pas amoureux, mais il croit l'être ; ſa tête eſt frappée, & combien de gens prennent la leur pour leur cœur* ? Elle ſe détermina enfin à conduire Lucie à Briſtol chez une ſœur qu'elle y avoit, & qui louoit des appartemens garnis ; elle la préſenta comme ſa niéce à cette ſœur, nommée Madame Hepenny, qui la reçut avec plaiſir, & prit bientôt du goût pour elle. Lucie reſtoit tout le jour enfermée dans ſa chambre ; le reſte de la maiſon étoit occupé par la Ducheſſe de Suffolk. Un jour que cette Dame étoit ſortie, Madame Hepenny vint prendre Lucie pour aller viſiter les appartemens de la Ducheſſe : Lucie y trouva des inſtrumens dont elle s'amuſa à jouer. Madame de Suffolk rentra chez elle ſans qu'on s'en apperçut ; Lucie chantoit un air Italien en s'accompagnant : la Ducheſſe l'entendit un quart d'heure & étoit enchantée ; elle s'approcha, & demanda à Madame Hepenny qui étoit cette charmante fille : la Hepenny lui répondit que

Digitized by Google

c'étoit sa niéce, & qu'elle cherchoit à la placer chez une Dame de qualité. Madame de Suffolk se hâta de la lui demander ; elle la traita & l'annonça comme une fille de condition qu'on lui avoit envoyée pour lui tenir compagnie. L'air noble & intéressant de Lucie & ses talens l'avoient d'abord frappée, mais son caractere & son esprit lui plûrent encore davantage, elle fut bientôt son amie. Madame de Suffolk rentra un jour chez elle plongée dans la plus vive affliction ; elle fit venir Lucie, & pleine de sa douleur elle voulut l'adoucir, en lui ouvrant son cœur & en lui faisant le récit de ses aventures.

Le premier volume de ce roman finit là, & le second renferme l'histoire de la Duchesse de Suffolk.

La Duchesse de Suffolk avoit été mariée & veuve de bonne heure : maîtresse d'elle-même, elle jouissoit de sa vertu & de la tranquillité de son cœur ; mais elle étoit née trop tendre pour que cet état fût de longue durée. S'étant rendue un jour de bonne heure chez la Reine, elle y trouva un jeune Lord qui venoit de lui être présenté, & qui arrivoit seulement de ses voyages ; ce Lord étoit aimable, les graces de sa figure, de son esprit, de son maintien frapperent vivement Madame de

Digitized by Google

Suffolk : elle sentit à cette premiere vûe naître l'amour dans son cœur. Le Lord Durham ne lui parut pas moins touché de ses charmes ; il jettoit sans cesse sur elle des regards pleins de tendresse, son émotion se peignoit sur son visage, & cela acheva la défaite de la Duchesse. On descendit dans le parc, le Lord Durham lui donna la main : » je ne pourrois vous exprimer, » dit la Duchesse à Lucie, tout ce qui se » passa dans mon cœur lorsqu'il me donna » la main, & que je crus sentir qu'il trem- » bloit. Moins je pouvois me méprendre à » la cause de sa timidité, plus je fus com- » blée de joie, de faire sur lui une si vive » impression .... L'idée que je lui étois » chere acheva de me perdre. Il me sem- » bla cependant que je sentis moins en » ce moment le bonheur de lui plaire que » la crainte de n'avoir pas de quoi lui » plaire assez..... J'eus pour la pre- » miere fois des inquiétudes sur ma beau- » té.

Le Lord Durham ne tarda pas à apprendre à la Duchesse qu'il brûloit pour elle de l'amour le plus vif & le plus tendre : quelque plaisir qu'elle eût à croire le Lord sincere, elle n'osa cependant pas se livrer aux mouvemens de son cœur ; elle crut devoir étouffer une passion dont les suites

Digitized by Google

pouvoient être trop dangereuſes ; quelque douleureux que fuſſent les efforts qu'elle fit pour vaincre ſon amour, elle s'en conſoloit en ſe trouvant plus eſtimable. » Il » eſt auſſi rare, dit-elle, que nous ne » ſoyons pas recompenſées des ſacrifices » que nous faiſons à notre vertu, qu'il » l'eſt que nous ne ſoyons pas punies de » ceux que nous faiſons à l'amour.

Les ſentimens de la Ducheſſe n'échapperent pas au pénétrant Durham, quelque ſoin qu'elle prît pour les couvrir d'un air libre & détaché : il parvint à ſe faire introduire chez elle, & lui arracha bientôt l'aveu de la tendreſſe qu'elle s'efforçoit de lui dérober. Dès qu'il fut ſûr de ſon amour, il ne tarda pas à lui en demander des preuves : la Ducheſſe étoit libre, & poſſédoit une fortune immenſe ; elle crut faire autant pour le bonheur de ſon amant que pour le ſien, en lui offrant ſa main. Milord Durham pâlit à cette propoſition ; Madame de Suffolk vit tout ſon embarras, elle fut indignée d'un refus auſſi outrageant, & ſe leva pour ſortir ; le Lord l'arrêta en ſe jettant à ſes genoux : il lui dit qu'il l'aimoit trop pour refuſer le bonheur qu'elle lui offroit, mais qu'une ancienne ſubſtitution & les ordres de ſon pere l'avoient deſtiné à une couſine dont

Digitized by Google

le mariage porteroit des biens immenſes dans ſa famille : que d'ailleurs cette couſine étoit dans un état de langueur qui la mettroit bientôt au tombeau, & quoi qu'il arrivât, il fit à la Ducheſſe les proteſtations les plus vives & les plus tendres de n'être jamais qu'à elle. » Que vous » dirai-je, ma chere Lucie, lui diſoit la » Ducheſſe en rougiſſant, je l'adorois, » nous étions ſeuls, il connoiſſoit toute » ma foibleſſe, il mêloit à ſes ſermens des » carreſſes ſi vives, ſi emportées, qui m'é- » toient ſi nouvelles, & qui mirent tant de » trouble dans mes ſens, qu'il ne me fut » pas poſſible de lui réſiſter davantage ; je » reçus ſes ſermens, je lui fis les miens, » il ne manqua plus rien à mon malheur.

Madame de Suffolk ne connut toute l'étendue de ſa faute que lorſqu'il n'étoit plus tems de la réparer : Milord Durham ſentit tous les avantages que ſon triomphe lui donnoit ſur elle, & il n'en devint que moins tendre ». Je ne fus pas conten- » te, dit la Ducheſſe, du ton qu'il prit » avec moi ; j'y crus reconnoître moins » l'amour que le deſir ; des tranſports » m'auroient été bien plus néceſſaires que » des emportemens, & toute ſenſible que » j'étois aux ſiens, j'avois plus beſoin de » l'un que de l'autre..... Mais ſes ſens

Digitized by Google

» étoient plus émûs que ſon ame, & ſa va-
» nité paroiſſoit plus contente que ſon cœur.

Dès qu'il n'eut plus rien à deſirer, ſes empreſſemens devinrent moins vifs, la bruſquerie ſuccéda même bientôt à la contrainte & à la froideur. La Ducheſſe s'apperçut bien de ce changement; elle faiſoit tous ſes efforts pour renfermer ſa douleur, dans la crainte d'offenſer & de perdre ſon perfide amant, mais elle ne pouvoit s'empêcher quelquefois de laiſſer échapper quelques plaintes. » Le barbare, dit-elle, ne ré-
» pondoit jamais aux tendres reproches que
» l'excès de ma douleur m'arrachoit quel-
» quefois, que par le ſilence le plus dé-
» daigneux, la plus affreuſe ſéchereſſe,
» ou par des emportemens, qui en me
» prouvant à quel point il ſe trompoit ſur
» mon ame, me bleſſoient encore plus
» que tout le reſte..... Ces tête-à-têtes ſi
» délicieux pour mon cœur, n'étoient plus
» remplis de ſon côté que par le ſilence,
» qui ne dit que trop que l'on ne ſent plus
» rien, ou par ces propos indifférens qui
» le diſent bien mieux encore. Jaloux ſans
» ſentiment & ſans objet, & uniquement
» pour jouer un rôle auprès de moi, le
» peu que je lui inſpirois ne me ſauvoit
» d'aucune des injuſtices dont l'amour eſt
» ſi ſouvent coupable.

Digitized by Google

La sensibilité de Madame de Suffolk qui sembloit croître chaque jour ; l'affreuse certitude où elle étoit de n'être plus aimée ; les horreurs de la jalousie qui s'y joignirent, déchiroient vivement son cœur : il ne lui manquoit pour mettre le comble à son malheur, que d'apprendre toute la perfidie de son amant. La Reine l'envoya chercher un jour pour lui parler en secret : elle lui dit que le pere de Mylord Durham lui avoit demandé sa main pour son fils, & comme la Reine vouloit récompenser les services que ce Seigneur lui avoit rendus, elle joignit ses instances à la Ducheſſe pour lui faire agréer cette proposition. Mais, *sa cousine est donc morte ?* dit Madame de Suffolk à la Reine, qui n'entendit pas ce qu'elle vouloit dire : la Ducheſſe lui en donna l'explication, mais la Reine lui dit qu'il n'y avoit rien de vrai dans toute cette histoire. Madame de Suffolk ne put résister à l'impression que fit sur son esprit cette nouvelle, elle tomba sans connoissance, une fiévre ardente la saisit ; & fit craindre pour sa vie. Dans ce triste état elle voulut encore voir l'ingrat qui étoit l'auteur de tous ses maux ; il vint la voir, il parut devant elle avec un air d'humeur & même de férocité. » Eh bien, » Mylord, lui dit-elle en versant un tor-

Digitized by Google

» rent de larmes, il eſt donc vrai que vous » ne m'avez jamais aimée, & que je n'ai » été pour vous que l'objet d'un caprice ? » .... Madame interrompit-il avec la plus » inſultante froideur, je connois mes torts ; » il eſt en conſéquence inutile que vous » vous donniez la peine de me les rappel- » ler : le même principe qui m'a donné » la force de vous manquer, me donne- » roit celle de ſoutenir vos reproches, & » les rendroit inutiles ». Le ton dur & barbare avec lequel il continua de traiter la malheureuſe Ducheſſe, l'accabla & la jetta dans une nouvelle foibleſſe : le délire la prit enſuite, ſa maladie fut longue. A peine fut-elle rétablie qu'elle voulut ſortir d'une ville où elle ne doutoit pas que ſon aventure n'eût été répandue par l'indiſcrétion du Lord Durham : elle alla prendre les eaux à Briſtol, ce fut là qu'elle connut Lucie. La douleur qu'elle avoit marquée en rentrant chez elle, avoit été cauſée par ſon perfide amant, qu'elle avoit rencontré avec une femme de la Cour, & qui l'avoit ſaluée de l'air le plus inſultant. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ce Lord Durham étoit le même qui avoit perſécuté Lucie chez la Yielding, & qui avoit pris le nom de Cheſter à la mort de ſon pere.

La Ducheſſe, pour diſtraire ſa triſteſſe & pour s'éloigner d'un pays qui ne lui

Digitized by Google

rappelloit que des idées douloureuſes, ſe détermina à voyager : un de ſes amis lui apporta une permiſſion de la Reine, & lui remit en même tems un paquet qui contenoit des lettres du Lord Cheſter à un François de ſes amis, à qui il comptoit ſes aventures, & que la Reine avoit fait intercepter. Ces lettres forment le troiſiéme & le quatrieme volume de ce roman; nous en rendrons compte dans le Mercure prochain. L'ouvrage entier eſt viſiblement d'un homme qui a beaucoup d'eſprit, & un grand uſage du monde.

LE Juge prévenu. Par Madame de V***. cinq vol. 1754.

Voici l'idée de ce roman. Dubois, fils de M. Rhubarbin, Apothicaire, condamné par ſon pere à la profeſſion de Médecin, malgré ſa répugnance pour cet état, eſt obligé de ſe conformer aux intentions de ſon pere. Il eſt appellé pour voir la fille d'un Maître des Requêtes dangereuſement malade & même abandonnée; il la guérit, & en devient amoureux. Mademoiſelle de Ciare reconnoiſſante, le paye du plus tendre retour. Les ordres de M. Rhubarbin forcent Dubois d'abandonner ſa maîtreſſe pour aller voyager. Pendant ce tems là mille partis s'offrent pour Mlle de Ciare,

Digitized by Google

elle les refuse tous ; mais enfin persécutée par ses parens, & craignant de se voir forcée d'obéir, elle se détermine à quitter la maison paternelle pour se retirer chez une tante, Abbesse du Couvent de * * *. Elle prend un valet avec elle, à qui elle confie deux cens louis qu'elle avoit ; ce malheureux tenté par la somme, de concert avec le postillon qui menoit la chaise, attache Mlle de Ciare à un arbre, & veut se sauver avec les deux cens loüis. Dubois qui revenoit de son voyage, arrive au même instant, détache sa maîtresse, tue le postillon, & blesse dangereusement le laquais ; il conduit ensuite Mlle de Ciare à son Couvent. Le valet qu'il avoit blessé, alla l'accuser d'avoir enlevé Mlle de Ciare ; il fut arrêté sur le champ, mis au cachot, & prêt d'être condamné à mort : mais son innocence fut reconnue, & par un développement d'aventures singulieres, il se trouve le fils de son propre juge. Le roman se termine par le mariage de Dubois & de Mlle de Ciare.

L'Étourdie, ou histoire de Miss Betsy-Tatless ; traduite de l'Anglois. Quatre parties. *A Paris*, chez *Prault* l'aîné, quai de Conti, 1754.

Miss Betsy-Tatless, héroïne de ce ro-

Digitized by Google

man, est une jeune Demoiselle aimable, qui avec de l'esprit, de la sagesse & des principes, est pleine de vanité, de coquetterie & d'imprudence, & ces défauts lui font faire beaucoup de sotises, qui en faisant naître des soupçons sur sa vertu, l'ont mise souvent à de dangereuses épreuves. Elle perd un amant aimable qui l'aimoit & qu'elle aimoit elle-même, par ses étourderies. Cet amant la trouve un jour chez une fille connue par le commerce qu'elle faisoit de ses charmes; Betsy avoit été élevée avec elle, l'avoit rencontrée dans Londres, & la venoit voir sans soupçonner le dérangement de sa conduite: son amant voulut lui faire quelques remontrances; mais elle le traita avec hauteur, & loin d'ajoûter foi à ce qu'il lui dit, elle alla dès le soir même à la comédie avec cette fille perdue, & soupa chez elle. Un jeune homme qui s'y trouva, s'offrit à ramener Betsy: jugeant d'elle par son amie, il voulut agir conséquemment à ce principe, & elle eut beaucoup de peine à repousser ses violences. Beaucoup de fautes de cette espéce, que son étourderie ou sa vanité lui firent commettre, donnerent de grandes atteintes à sa réputation, lui enleverent son amant, & firent craindre à ses parens quelques fautes plus essentielles:

Digitized by Google

ils la preſſerent d'accepter un des partis qui ſe préſentoient pour elle ; elle fut obligée d'épouſer un homme qu'elle n'aimoit point, qui n'eut pour elle que de mauvais procédés. Elle commença pour lors à refléchir ſur ſes ſottiſes, & ſentit ce qu'elle avoit perdu, en rebutant ſon ancien amant, qu'elle aimoit alors plus que jamais. Cet amant avoit épouſé une Demoiſelle charmante, pleine de vertu, dont il étoit adoré, mais qu'il perdit peu de tems après : ſa paſſion pour Betſy n'étoit devenue que plus vive. Betſy fut veuve peu de tems après ; devenue plus ſage à ſes dépens, & ſon amant détrompé de quelques ſoupçons qu'on avoit jettés ſur ſa vertu, ils s'unirent enfin, & ſe conſolerent dans les douceurs d'une tendreſſe mutuelle, de ce qu'ils avoient ſouffert. Il y a dans ce roman eſtimable, de l'intérêt, beaucoup de naturel, de l'art dans l'intrigue, & des caracteres vrais & ſoutenus ; on y trouvera peut-être auſſi peu de nobleſſe, trop de petits détails, & de la confuſion dans les événemens.

TRAITÉ de la culture des terres. Par M. Duhamel du Monceau, de l'Académie royale des Sciences, &c. Tome troiſiéme, avec figures en taille-douce. *A Paris*,

Digitized by Google

chez H. L. *Guerin*, & L. F. *Delatour*, rue S. Jacques, à S. Thomas d'Aquin.

Il semble que dans les recherches des Sçavans il y ait des tems marqués pour les productions des différens genres. On ne peut pas reprocher à notre nation de rester oisive; mais les Sçavans ont négligé pendant long-tems de tourner leurs vûes sur les objets les plus utiles, l'agriculture, le commerce, & sur tout le commerce des grains, qu'on peut regarder comme le plus intimement lié avec les intérêts de la société. On ne peut s'empêcher de montrer de la satisfaction en voyant paroître tout d'un coup un nombre de fort bons ouvrages; les uns qui traitent des différentes parties du commerce & des manufactures, les autres particulierement du commerce & de la police des grains; d'autres de la culture des mûriers & de l'éducation des vers à soie; enfin les traités que M. Duhamel a donnés le premier au public sur la culture des terres & la conservation des grains.

L'accueil favorable que le public a fait à ces différens ouvrages, est un motif bien capable d'engager les auteurs à continuer leurs recherches utiles, qu'on peut comparer aux semences des grands arbres, qui en croissant peu à peu, ne parviennent qu'a-

Digitized by Google

près une suite d'années à l'état de perfection où ils nous sont utiles.

Le troisiéme tome de la culture des terres commence par une préface fort étendue, dans laquelle l'auteur rapporte en abrégé les principes d'agriculture qu'il a mis dans ses premiers volumes. » Ces » principes, dit-il, paroissoient assez bien » prouvés pour mériter la confiance de » ceux qui ont intérêt d'augmenter le pro» duit de leurs terres : néanmoins la pru» dence exigeoit qu'on remît à en faire » l'application sur des objets considérables » quand on se seroit assuré du succès par » des expériences faites sur des terreins » d'une assez petite étendue pour n'être » point à charge aux propriétaires.

Ces expériences ont été faites & repétées dans différentes provinces pendant les années 1750, 1751, 1752 & 1753.

M. D. a informé le public des expériences faites pendant les trois premieres années dans le second volume de la culture des terres, & il rapporte dans le troisiéme celles de 1753. On en voit d'exécutées sur la terre de Denainvilliers, près Pethiviers, avec du froment ordinaire & avec du bled de Smyrne ou de Miracle, auprès de Montfort-l'Amaulry ; dans le Perche, près Mortagne ; aux environs de Bayonne, en

Digitized by Google

basse Normandie, dans le Maine, aux environs de Bordeaux, & dans le territoire de Geneve.

Dans le second tome publié l'année derniere, M. D. donna la description de plusieurs instrumens d'agriculture, qui sont absolument nécessaires quand on veut pratiquer en grand la nouvelle culture. Plusieurs amateurs connoissant l'avantage des principes de cette culture sur l'ancienne, s'étoient procuré ces instrumens, & s'en sont servis avec succès; néanmoins on trouvera encore dans ce troisiéme tome la description de deux nouveaux semoirs, dont l'un qui est fort en usage dans le territoire de Geneve, a l'avantage de remplir son objet avec beaucoup de justesse & de précision; mais il faut convenir qu'il est plus compliqué que le second, qui a le mérite d'être simple, solide, d'une exécution facile, de peu d'entretien, & de répandre la semence avec une précision suffisante.

M. Duhamel termine son ouvrage par l'abrégé des observations botanico-meteorologiques, au-moyen desquelles on a, s'il est permis de parler ainsi, l'histoire des saisons, des influences de l'air & de leurs effets par rapport aux productions de la terre.

Digitized by Google

M. Duhamel ne s'eſt pas ſeulement contenté de rapporter les expériences relatives à ſa culture, & d'établir les principes conformes à ce ſeul objet ; il s'étend encore ſur des pratiques utiles à l'agriculture en général, telles que la maniere de fertiliſer les terres en baſſe Normandie avec la chaux vive, les différentes façons qu'on y donne aux terres deſtinées à produire du grain. Il rend compte auſſi de quelques expériences qui ont été faites ſur le millet & le maïs, & nous fait connoître la culture de ces deux plantes utiles & l'uſage que nous en pourrions faire. On conſtate d'après ces expériences un point qui eſt très-eſſentiel ; ſçavoir, que toutes les plantes en général qui ſont l'objet de l'agriculture, veulent être ſemées plus ou moins épais, ſuivant leur différente nature & la différente qualité du terrein où on les cultive.

On avoit fait contre la nouvelle culture deux objections aſſez fortes : la premiere, qu'elle tend à détruire les pâturages qui ſont néceſſaires pour la nourriture du bétail ; & la ſeconde, qu'on s'engageoit dans de plus grands frais d'exploitation qu'on ſoupçonnoit pouvoir anéantir le plus grand produit des récoltes.

A la premiere objection M. Duhamel

répond solidement en deux mots, en disant d'après son expérience journaliere, qu'il est de fait qu'une petite quantité de prés qu'il entretient bien, lui rapporte davantage que des prés quatre fois plus étendus qui sont abandonnés à ses fermiers, quoique ces prés, pour ainsi dire abandonnés, rapportent plus d'herbe que les jacheres.

Sur la seconde objection, après avoir fait le détail des façons qu'un laboureur donne à ses terres, suivant l'ancienne méthode, M. D. rapporte celles qu'on donne en suivant la nouvelle culture, & il prouve, 1°. que comme les labours ne s'étendent qu'aux plate-bandes, on ne cultivera tout au plus que la moitié de la terre. 2°. Que la terre étant réduite en un bon état d'atténuation, elle pourra être labourée avec un seul cheval, ce qui diminue les frais de labour de moitié. 3°. Si on se rappelle l'économie sur la semence établie dans les expériences de l'année derniere, on verra qu'au lieu de s'engager dans de plus grands frais d'exploitation, on les diminuera réellement, que la recolte sera augmentée d'une valeur considérable, & on conclura en faveur de la nouvelle culture.

Enfin M. D. termine sa préface par un

Digitized by Google

détail en forme de manuel, qui doit servir d'instruction pour les fermiers qui voudroient former des établissemens. Cet avis contient en plusieurs articles un détail circonstancié des opérations qu'il faut faire, & dans quel tems il faut les pratiquer : ainsi on ne manque plus d'exemples ni d'instructions, il ne faut qu'avoir envie d'augmenter son revenu pour se livrer aux vûes sages, pratiques & nécessaires de M. Duhamel.

LES livres de Ciceron de la vieillesse, de l'amitié. Traduction nouvelle sur l'édition Latine de Grævius avec le Latin à côté. *A Paris*, chez Joseph *Barbou*, rue S. Jacques, 1754. *in*-12. 1. vol.

Pour mettre nos Lecteurs à portée de faire la comparaison de la traduction que nous annonçons avec celles qui l'ont précédée, nous transcrirons le premier chapitre.

Si je trouve moyen de fournir un adoucissement à vos chagrins, & d'assoupir les inquiétudes qui vous minent & vous travaillent continuellement, quel sera, mon cher Titus, *le salaire de ce service important ?* Voilà les mots qu'adresse à Flamininus notre ancien Poëte Ennius, homme pauvre à la vérité, mais essentiellement honnête-homme ; je

Digitized by Google

vous les applique à vous-même.

II. Je ſçais pourtant que vous n'êtes pas comme Flamininus, en proie jour & nuit à l'ennui & à la douleur. Je connois la modération & l'égalité de votre ame; je ſçais que vous avez rapporté d'Athenes, non ſeulement le ſurnom d'Atticus, mais encore plus les mœurs douces & la ſageſſe que l'on va puiſer dans cette ville.

Je penſe néanmoins que votre cœur, comme le mien, eſt plus ſenſible à certains accidens, & que cette ſenſibilité exige une conſolation plus étendue, & qu'il faut remettre à un autre tems. Pour le préſent je me borne à ce petit traité que je vous envoie.

III. Voici le but que je me ſuis propoſé en le compoſant. La vieilleſſe s'appeſantit déja ſur nous, ou du moins ceci eſt indubitable, elle s'avance à grands pas; j'ai cherché dans ce travail à nous rendre à tous les deux plus léger ce fardeau qui nous eſt commun. Je ſuis pourtant perſuadé que vous le ſupportez déja, & que vous le ſupporterez toujours avec le même courage & la même tranquillité que vous avez montrés dans tous les autres états de votre vie; mais dans le plan que je m'étois formé de travailler cette matiere, je ne voyois que vous à qui je puſſe

Digitized by Google

dédier cet ouvrage, dont nous pourrions retirer tous les deux une utilité commune.

IV. J'ai composé ce traité avec tant de plaisir, que non seulement j'y ai oublié tous les chagrins de la vieillesse, mais qu'encore je me la suis rendue douce & commode.

V. L'on ne peut donc trop louer la Philosophie, qui fournit à ceux qui sont dociles à ses leçons des moyens assurés de passer tout le tems de leur vie exempts d'inquiétudes & d'ennui. J'ai parlé ailleurs très au long, & je parlerai encore souvent des autres avantages que l'on en retire. Maintenant recevez ce livre de la vieillesse.

VI. Je n'y fais pas parler Tithon, à l'exemple d'Ariston de Chio. Un interlocuteur emprunté de la fable auroit rendu mon ouvrage moins intéressant & moins persuasif; j'y mets tout le discours dans la bouche de Marc Caton, pour lui donner plus de force & plus de poids.

J'introduis ensuite auprès de lui Lélius & Scipion; je les représente pleins d'admiration, en voyant avec quelle aisance il supporte son grand âge. Caton leur répond & leur parle sur cette matiere. S'il montre ici plus d'érudition que dans les livres qu'il nous a laissés, il faut en attribuer la cause à l'étude des lettres Grec-

Digitized by Google

ques, auſquelles tout le monde ſçait qu'il s'appliqua beaucoup dans ſes dernieres années.

Je n'en dirai pas davantage : Caton va parler & vous expliquer lui-même ce que je penſe ſur la vieilleſſe.

P. Virgilii Maronis opera ordine perpetuo, interpretationibus Gallicis, annotationibus & dictionariis illuſtrabat Antonius Bourgeois, parochus Sancti Germani, & in Collegio Creſpiaco Vallenſi primarius, ad uſum ſcholarum, tomus primus. Sylvanecti, *apud Nicolaum* des Rocques ; *&* Pariſiis, *apud Carolum* Hochereau *natu majorem, ripâ de Conti.*

MÉMOIRES hiſtoriques, militaires & politiques de l'Europe, depuis l'élévation de Charles-Quint au trône de l'Empire, juſqu'au traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748. 5. vol. *in*-12. *A Amſterdam*, chez *Arkſtée & Merkus.*

Lettre de M. de Chevrier.

IL vient, Monſieur, de me parvenir un livre nouveau, intitulé *Dictionnaire portatif des théatres.* J'ai trouvé en l'ouvrant une erreur ſenſible, que M. le Chevalier de Mouhy avoit auſſi commiſe, & qu'il

Digitized by Google

m'a promis de réparer dans une nouvelle édition. On lit dans les *Tablettes dramatiques* & dans le *Dictionnaire*, *Femme jalouse*, Comédie en cinq actes & en vers de » M. *Descazeaux*, jouée & imprimée à » Nancy. »

J'ignore quel est M. Descazeaux, mais je puis vous assurer qu'on lui fait mal-à-propos honneur de cette Comédie, du mérite de laquelle j'ai parlé ailleurs; elle est réellement de M. Thibault de Nancy, comme on le verra dans ma Bibliothéque ou dans celle de M. de Mouhy, à qui j'en ai remis un exemplaire.

La justice que je dois à M. Thibault ne me permet point de laisser subsister cette erreur, & je suis persuadé que M. Descazeaux ne me sçaura point mauvais gré de lui avoir ôté un ouvrage qu'il n'a pas fait.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 11 *Août* 1754.

A Beauvais, le 14 *Août* 1754.

LEs conjectures que vous avez insérées, Monsieur, dans votre Mercure de ce mois sur le tems de la mort de M. Fouquet, renferment tout au moins une erreur de date à réformer. Cette date est

Digitized by Google

celle de l'année 1718. On recule jusqu'à cette époque la mort de l'Hermite, sous la figure duquel on soupçonne que ce Ministre s'est déguisé après sa sortie de la citadelle de Pignerol. Cela ôte toute vraisemblance à la conjecture.

1°. M. Fouquet étant né en 1615, il faudroit supposer qu'il auroit vêcu jusqu'à l'âge de 103 ans.

2°. Selon l'Auteur des conjectures, l'Hermite s'est fait voir à Alais dès 1682. Si c'eût été M. Fouquet, & qu'il eût vêcu jusqu'en 1718, MM. de Gourville & de Voltaire qui ont dit qu'il est sorti de Pignerol quelque tems avant sa mort, ne se seroient pas exprimés exactement. Quand on connoît aussi bien que M. de Voltaire le véritable sens des expressions, on ne se sert pas de celle de quelque tems pour désigner dans la vie d'un homme un espace de trente-six années. J'ai l'honneur d'être, &c. *D'Auvergne.*

Lettre de M. Toussaint à l'Auteur du Mercure.

JE voudrois bien, Monsieur, ne plus parler de ce *Journal étranger*; mais enfin si ce Journal ment sur mon compte, il faut bien que j'en dise un mot, sauf à n'y plus

Digitized by Google

revenir quand j'aurai fait voir qu'il n'eſt pas fidele. Or, il ne l'eſt pas en ce qu'il deſavoue une *Réponſe* faite à une Gazette anonyme par ceux-mêmes de qui il tient l'être. Il doit paroître ſingulier au public que le Journal deſavoue le fait même des Journaliſtes; mais voici la clef de cette contrariété apparente. C'eſt qu'il y a dans le Marais un homme qui fait imprimer le Journal & le vend; & c'eſt cet homme là qui ſe donne du *nous* dans le deſaveu qui eſt en tête du volume de Septembre. Ce *nous* pourroit faire de l'équivoque, & induire à croire que c'eſt la ſociété même des Auteurs qui deſavoue la réponſe: mais on croiroit faux. Je l'ai concertée avec eux, & ne l'ai donnée que ſur leur approbation. J'ai trop bonne opinion de leur ſincérité pour appréhender qu'aucun d'eux me démente ſur ce point; on peut les interroger. Pour l'Entrepreneur ou diſtributeur du Journal, il peut dire ce qu'il lui plaira: je ne crains pas, quand nous ſerons contraires en faits, que ce ſoit lui qu'on croye à mon préjudice, & il ne s'y attend pas ſans doute, lorſqu'il dit en abuſant toujours du *nous*, *Nous remerciâmes ſur le champ un Coopérateur que pluſieurs perſonnes paroiſſoient ne pas voir de bon œil parmi nous.* Ce *nous*, c'eſt lui, & peut-

peut-être son Secrétaire, qu'il tâchoit inutilement d'ériger en auteur : mes vrais coopérateurs dans l'ouvrage ont été & sont encore mes amis ; tous déposeront, quand il le faudra, contre le mensonge qu'il a imprimé. Mais quand il se seroit réduit à parler seul en son nom, il n'en auroit pas moins dit une fausseté. C'est moi qui mécontent des contrariétés que j'essuyois de la part de cet entrepreneur peu intelligent, ai pris le parti de l'abandonner à ses incertitudes & à ses écarts, malgré ses tentatives pour me retenir ; & c'est cette retraite de ma part qui fait tout mon tort : mais ce n'étoit que par ma retraite que je pouvois effacer la faute que j'avois commise en m'engageant avec lui. Quiconque lira les quinze ou vingt lignes qu'il employe à m'insulter au commencement de son volume de Septembre, verra avec quel homme j'étois. Il apprend par ses excès aux gens de lettres, les dangers qu'ils courent en travaillant à ses intérêts. Ce n'est pas que par des fausſetés il puisse flétrir un homme dont la réputation est en bonne odeur, son témoignage a trop peu de poids ; mais c'est qu'il est même fâcheux d'avoir à relever des fausſetés, & de se trouver compromis avec un adversaire de la trempe de celui-là.

Digitized by Google

BEAUX ARTS.

OBSERVATIONS sur les antiquités de la ville d'Herculanum, avec quelques réflexions sur la Peinture & la Sculpture des anciens; & une courte description de quelques antiquités des environs de Naples. Par MM. Cochin le fils, & Bellicard. *A Paris*, chez *Jombert*, rue Dauphine, 1754. *in*-12. 1 vol. avec un grand nombre de gravures.

La nouveauté que nous annonçons commence par des recherches historiques sur Herculanum. Ce morceau rempli de sçavantes & d'excellentes discussions, est d'un homme de lettres qui ne se fait pas connoître.

M. Bellicard, Architecte, des Académies de Florence & de Boulogne, est Auteur de la premiere & troisiéme partie du volume. La premiere contient la description des principales antiquités qu'on a tirées de la ville souterreine d'Herculanum; & la troisiéme la description de quelques antiquités répandues aux environs de Naples, à Pouzzol, à Bayes, à Cumes & à Capoue. Ce sont des détails qu'il faut voir dans le

Digitized by Google

livre même, & les figures sous les yeux. On trouvera que M. Bellicard ne dit rien de trop ni de trop peu, mérite rare dans ceux qui écrivent sur les arts.

La seconde partie du volume est de M. Cochin le fils, si connu par son talent supérieur pour le dessein & pour la gravure : ce sont des observations sur les peintures d'Herculanum. Les tableaux d'histoire qui y ont été découverts, occupent d'abord M. Cochin. » En général, dit ce grand » Artiste, leur coloris n'a ni finesse, ni » beauté, ni variété ; les grands clairs y » sont d'assez bonne couleur, & les demi- » teintes de la même couleur depuis la tête » jusqu'aux pieds, d'un gris jaunâtre ou » olivâtre, sans agrément ni variété. Le » rouge domine dans les ombres, dont le » ton est noirâtre ; les ombres des draperies » sur tout n'ont point de force, mais la » peinture à fresque ou à la détrempe est » sujette à cet inconvénient. Un autre dé- » faut qu'on pourroit reprocher également » à beaucoup de fresques, même des meil- » leurs maîtres d'Italie, c'est que la cou- » leur des ombres n'est point rompue ; & » qu'elle est la même que celle des lumie- » res, sans autre différence que d'avoir » moins de blanc. Au reste il ne paroît » pas qu'on puisse attribuer la foiblesse de

Digitized by Google

» couleur de ces tableaux à une altération
» causée par les tems; du moins ils paroiſ-
» ſent frais & bien conſervés à cet égard.
» La façon de peindre eſt le plus ſouvent
» par hachures, quelquefois fondue; ils
» ſont preſque tous très-peu finis & peints
» à peu-près comme nos décorations de
» théatre: la maniere en eſt aſſez grande
» & la touche facile, mais elle indique
» plus de hardieſſe que de ſçavoir.

» On a découvert auſſi à Herculanum
» un très-grand nombre de tableaux
» d'animaux, d'oiſeaux, de poiſſons, de
» fruits, &c. de grandeur naturelle. Ces
» morceaux ſont les meilleurs, ils ſont faits
» avec goût & avec facilité, mais ils ſont
» pour la plûpart peu finis, & ils n'ont
» pas toujours toute la rondeur ni l'exac-
» titude néceſſaire.

» Les tableaux d'Architecture ou de rui-
» nes ſont en grand nombre, mais ils ne
» méritent aucun éloge. Ces compoſi-
» tions ſont tout-à-fait hors des propor-
» tions de l'architecture Grecque; les co-
» lonnes y ſont en général d'une longueur
» double ou triple de leur meſure natu-
» relle. Les moulures des corniches, des
» chapiteaux & des baſes très-mal profi-
» lées, tiennent du goût des mauvais Go-
» thiques. La plûpart des Arabeſques mê-

Digitized by Google

» lées d'architecture ſont auſſi ridicules » que les deſſeins Chinois ; il en faut ce- » pendant excepter deux ou trois tableaux » qui ſont d'une couleur aſſez agréable, » quoique ſans beaucoup de vérité, & dans » leſquels le payſage eſt d'une touche aſſez » facile.

» On peut accorder la même grace à » quelques morceaux d'ornemens mêlés » de feuilles de vigne ou de lierre. En gé- » néral ce qui eſt d'après nature, eſt aſſez » bon. On ne peut en dire autant de ce » qui eſt fait d'imagination ; il y a de la gra- » dation ou du fuyant dans ces tableaux, » & l'architecture s'y trouve en quelque » façon miſe en perſpective, mais d'une » maniere qui prouve que les auteurs de » cette compoſition n'en ſçavoient point la » régle. Les lignes fuyantes ne tendent pas » à beaucoup près aux points où elles doi- » vent ſe réunir ; il y a des objets vûs en » deſſus, & d'autres en deſſous ; mais il » faudroit pluſieurs horizons fort diſtans » les uns des autres pour les accorder. En- » fin on y voit une idée de la diminution » des objets, mais ſans aucune connoiſ- » ſance des regles invariables auſquelles » elle doit être aſſujettie ; il n'y a preſque » point d'intelligence, ni d'effets de la » lumiere.

Digitized by Google

» La ſculpture que l'on a trouvée dans » cette ville ſouterreine eſt très ſupérieure » à la peinture. Le principal & le plus » beau morceau qu'on en ait tiré, eſt la » ſtatue équeſtre de marbre blanc, qui re- » préſente *Nonnius Balbus*. C'eſt un jeune » homme armé d'une cuiraſſe qui ne deſ- » cend pas tout-à-fait juſqu'aux hanches; » il a ſous cette cuiraſſe une eſpece de che- » miſe ſans manches; elle lui couvre ſeu- » lement les épaules, elle paſſe par-deſſous » la cuiraſſe, & finit au tiers des cuiſſes. » Un manteau qu'il porte ſur l'épaule & » ſur le bras gauche ne lui laiſſe à décou- » vert que la main dont il tient la bride » du cheval; cette bride eſt fort courte. Il » a les cuiſſes & les jambes nues, à la ré- » ſerve des brodequins qui ne montent » gueres au-deſſus du coude-pied, ſur le- » quel ils ſont noués par deux cordons. » Cette figure eſt de la plus grande beau- » té: la ſimplicité avec laquelle elle eſt » deſſinée, ne la rend pas ſi frappante ni » ſi belle au premier coup d'œil qu'elle pa- » roît après un examen attentif. La tête eſt » admirable, & la figure eſt de la plus » grande correction; le contour en eſt pur » & fin; les ajuſtemens ſont d'une manie- » re ſimple & grande. Quoique le cheval » ſoit très-beau, & que ſa tête ſoit pleine

Digitized by Google

» de vie & de feu, il eſt cependant infé-
» rieur à la figure de l'homme, & il eſt
» plus manieré.

M. Cochin, après avoir détaillé tous les morceaux de peinture & de ſculpture qui lui ont paru le mériter, finit par des obſervations générales que nos lecteurs liront avec plaiſir.

Il ſemble, dit M. Cochin, qu'une collection auſſi nombreuſe de peintures antiques auroit dû nous éclairer, autant qu'il étoit poſſible, ſur le dégré de perfection où l'on prétend que les Anciens ont porté les différentes parties de la peinture.

Cependant, parmi tant de morceaux, peut-être auroit-on de la peine à en trouver un ſeul qui pût juſtifier les éloges qu'on a prodigués aux grands Maîtres qu'ils ont eus en ce genre, & dont ils ont immortaliſé les noms. Il y a toute apparence qu'ils ne ſont pas de ces mains ſi vantées : en effet, comment ſuppoſer que dans un ſiécle rempli d'excellens Sculpteurs, on eût de la conſidération pour des Peintres ſi foibles dans le deſſein ? Herculanum étoit une ville ancienne, mais peu conſidérable ; il étoit poſſible qu'il n'y eût pas un ſeul grand Artiſte. Il en étoit des provinces de l'Empire Romain ainſi que des nôtres ; il n'y a quelquefois pas un

Digitized by Google

homme habile dans toute une contrée ; les amateurs y ſont encore plus rares. D'ailleurs les peintures dont il s'agit, étoient ſur les murailles d'un théatre ou d'autres lieux publics, dont la peinture n'avoit été ſans doute regardée que comme de ſimples embelliſſemens, pour leſquels on n'aura pas voulu faire la dépenſe qu'ils entraînent quand on fait choix des meilleurs Artiſtes.

Quoi qu'il en ſoit, le Théſée & les autres tableaux de grandeur naturelle ſont foibles de couleur & de deſſein ; il y a peu de génie dans leur compoſition, & toutes les parties de l'art y ſont dans une médiocrité à peu près égale. Le coloris n'y a preſque point de variétés de tons : on n'y voit aucune intelligence du clair obſcur, c'eſt-à-dire des changemens que ſouffrent les couleurs par la diſtance des objets, par la réflexion des corps qui en ſont voiſins, & par la privation de la lumiere. Ils ne préſentent nulle part l'art de compoſer les lumieres & les ombres, de maniere qu'en s'approchant ou en ſe grouppant elles deviennent plus grandes, ou produiſent des effets plus ſenſibles. Chaque figure a ſa lumiere & ſon ombre, & je n'ai point remarqué qu'aucune figure portât ombre ſur l'autre ; ce qui ne ſeroit encore que les pre-

Digitized by Google

miers élémens d'une compoſition deſtinée pour l'effet : les ombres ne ſont point reflettées, ou le ſont également depuis le haut juſqu'en bas. Les couleurs conſervent trop leur pureté, & ne ſont point rompues comme elles le devroient être par la privation de la lumiere ; elles ne participent point de la réflexion des objets prochains. En un mot on n'y apperçoit rien qui puiſſe prouver que les anciens ayent porté l'intelligence de la lumiere au dégré où elle eſt parvenue dans les derniers ſiécles.

Quant à la compoſition des figures, elle eſt froide, & paroît plutôt traitée dans le goût de la ſculpture, qu'avec cette chaleur d'imagination dont la peinture eſt ſuſceptible.

Cependant ſur quelques figures qu'on y voit compoſées un peu en raccourci, on peut ſuppoſer que l'art des raccourcis avoit été porté plus loin par les habiles Peintres de ce tems ; mais il n'y a rien qui décide s'ils ont connu l'agrément que donne à la peinture la richeſſe & la variété des étoffes : on acheve ſeulement de ſe convaincre que la maniere de draper à petits plis, pratiquée dans les ſtatues, n'étoit pas générale, & qu'il y avoit d'autres manieres plus larges. Je dis, *on acheve de ſe convaincre*, parce qu'on avoit déja cette connoiſ-

ſance par pluſieurs ſculptures antiques, qui ſont drapées plus larges & avec de plus groſſes étoffes.

Malgré la médiocrité des grands morceaux, on y remarque cependant une maniere de deſſein aſſez grande & un *faire*, qui prouvent que ceux qui les ont peints avoient appris les élémens de l'art dans une bonne école, & ſous des Maîtres qui opéroient facilement. Si les tons du coloris ont peu de variété, c'eſt aſſez le défaut des éleves; la plus belle maniere de peindre, celle qui eſt propre à l'Hiſtoire, engage à marquer légerement les détails dans les jours & dans les ombres, & à faire enſorte que la variété des tons ſoit à peine ſenſible, pour ne point interrompre la grandeur des maſſes. Les éleves ne voyant point encore tout le ſçavoir caché par ces artifices, ſe contentent d'imiter avec deux ou trois tons cette variété preſqu'imperceptible, que l'habile Artiſte ſçait mettre dans les paſſages de la lumiere à l'ombre. Ils tombent dans le même défaut par rapport à la façon de deſſiner les formes de la nature. Les bons Deſſinateurs les traitent de maniere, que quoique le premier aſpect ne préſente que de grandes parties & de grands contours, cependant les yeux intelligens y découvrent juſqu'aux

Digitized by Google

moindres détails. Je crois donc que l'on peut reprocher aux Auteurs de ces tableaux une grande ignorance de deſſein ; car ſi l'on y trouve d'aſſez bonnes formes en général, il faut convenir qu'il n'y a ni juſteſſe ni fineſſe dans le détail.

Les choſes faites d'après nature, telles que les vaſes, les fruits, le gibier, &c. ſont peintes avec aſſez de vérité ; mais ces imitations de corps immobiles ſont beaucoup plus faciles : cependant on ne remarque point dans ces tableaux l'illuſion qui trompe dans les nôtres ; on y découvre même des défauts de perſpective aſſez conſidérables.

Les morceaux compoſés de très-petites figures ſont aſſurément les meilleurs de tous ceux qu'on a trouvés ; ils ſont non ſeulement touchés avec beaucoup d'eſprit, mais la maniere en eſt excellente ; ils ſont abſolument dans le goût des bas-reliefs antiques, & leur couleur eſt très-bonne. On connoiſſoit à Rome & ailleurs pluſieurs de ces peintures en petit ; mais elles ne paroiſſoient pas ſuffiſantes pour porter un jugement certain ſur la peinture des Anciens. En effet, pour ſe faire admirer en ce genre, il ne s'agit que de deſſiner les ſujets avec eſprit, & de les toucher avec légereté : il n'y a preſque point d'eſ-

Digitized by Google

pace pour mettre de la variété dans les demi-teintes, sur tout lorsque ces morceaux sont aussi peu finis que ceux dont il s'agit ; peu de tons suffisent pour leur donner un bon coloris.

Si les tableaux d'Architecture avoient été plus supportables, nous en aurions tiré quelque connoissance sur la maniere dont les anciens pratiquoient la perspective linéale ou l'aërienne : mais ils sont si informes à tous égards, qu'il paroît même que ces Peintres n'avoient aucune connoissance de la belle Architecture. Cependant le Roi des deux Siciles faisant continuer les recherches, on ne desespere point de rencontrer enfin quelques morceaux de peintures dignes d'être mis en parallele avec les belles sculptures qu'on a déja trouvées. Au surplus, de quelque peu de valeur que soient ces tableaux, ils constatent l'existence d'un genre de peinture, qui a pû être au dernier dégré d'excellence dans d'autres ouvrages que le tems nous a ravi, mais dont je croirois, s'il étoit permis de hazarder quelques conjectures, qu'on pourroit retrouver l'idée dans plusieurs excellens tableaux du Guide, quoique la composition de ces morceaux du Guide soit froide & trop simmétrique, & qu'ils soient privés des grands effets de lu-

Digitized by Google

miere qui ſont ſi frappans dans les ouvrages d'autres Peintres, & ſouvent même dans quelques-uns des ſiens, ils ſont cependant de la plus grande beauté pour la perfection du deſſein, l'exacte vérité & le précieux du coloris. Les peintures antiques nous permettent de douter que les Anciens ayent pouſſé le feu du génie & la force de l'imagination, ſoit pour la compoſition, ſoit pour l'effet de lumiere, auſſi loin que pluſieurs maîtres Italiens, Flamands ou François; & ſi l'on peut juger d'un genre par un autre, du progrès de leur peinture par celui de leur architecture, on voit que la ſévérité de leur goût leur faiſant redouter les écarts qui ſont ſi fréquens aujourd'hui, (& plus en Italie qu'ailleurs) ils n'ont cherché qu'à s'imiter les uns les autres. Le beau une fois trouvé par une voye, il ſemble qu'ils n'ayent oſé le chercher par une autre; les temples antiques ſont preſque tous compoſés ſur une même idée: il en eſt ainſi de beaucoup d'autres particularités, ſoit dans l'Architecture, ſoit dans la Sculpture. Il ſe peut donc qu'il y ait eu un goût général & donné, qui ait aſſervi la plus grande partie des Peintres d'alors, & dont peu d'entr'eux ayent oſé s'affranchir. Comme la Sculpture étoit l'art dont on faiſoit le plus d'u-

Digitized by Google

ſage, il eſt également poſſible que ce goût dominant ait été un goût de bas-relief; il y a même quelque lieu de penſer que ſi la compoſition, dont la fougue de l'imagination, la magie de la couleur & du clair obſcur, font le principal mérite, avoit été trouvée, le charme ſéduiſant en auroit empêché la perte, d'autant plus que cette partie très-difficile à conduire à la perfection, eſt cependant plus facile à allier avec la médiocrité, & qu'elle offre des reſſources plus aiſées pour en impoſer à ceux qui n'ont point la véritable connoiſſance de l'art.

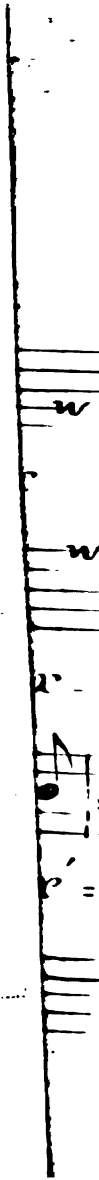
En effet, il paroît que quand les arts deſcendroient parmi nous de la perfection où ils ſont maintenant parvenus, à quelque point qu'ils dégénéraſſent, il ſe conſerveroit toujours une harmonie d'imitation, qui bien qu'elle pût être fauſſe, ſerviroit à prouver que cette partie ſi touchante de la Peinture auroit été connue, & feroit ſoupçonner à nos derniers neveux qu'elle avoit été portée fort loin par ceux qui l'avoient pratiquée les premiers. Si on n'en découvre donc aucune trace dans les tableaux d'Herculanum, il ſemble qu'il ſoit permis de penſer qu'elle étoit alors entierement ignorée. Ces tableaux peuvent à la vérité paſſer pour modernes, en compa-

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

151
sag
dor
y a
con
nat
obí
troi
emp
par
tioi
la r
ces
n'o
l'ar
I
desi
tioi
que
con
tati
serv
cha
& fi
qu'
qui
n'er
tabl
soit
tier
la v



Digitized by Google

raiſon des peintures ſi vantées de l'antiquité; mais il n'eſt pas moins vraiſemblable que leurs auteurs avoient encore ſous les yeux un grand nombre de beaux morceaux, où ils n'auroient pas manqué de puiſer la connoiſſance des parties de l'art dont il s'agit, ſi elles y avoient exiſté dans quelque dégré capable d'en inſpirer le goût.

AIR NAIF EN ROMANCE.

ON entend dans nos plaines
Le ſon des chalumeaux,
Les ſoucis & les peines
S'éloignent des hameaux;
Mon aimable bergere
Y comble mes deſirs;
L'agréable fougere
Sert de trône aux plaiſirs.

Sur ce charmant rivage
Nous paſſons d'heureux jours,
Nous ne rendons hommage
Qu'aux fideles amours;
Mon ſceptre eſt ma houlette,
Mes plaiſirs tout mon bien;
Pour moi près de Colette

ſage, il eſt également poſſible que ce goût dominant ait été un goût de bas-relief; il y a même quelque lieu de penſer que ſi la compoſition, dont la fougue de l'imagination, la magie de la couleur & du clair obſcur, font le principal mérite, avoit été trouvée, le charme ſéduiſant en auroit empêché la perte, d'autant plus que cette partie très-difficile à conduire à la perfection, eſt cependant plus facile à allier avec la médiocrité, & qu'elle offre des reſſources plus aiſées pour en impoſer à ceux qui n'ont point la véritable connoiſſance de l'art.

En effet, il paroît que quand les arts deſcendroient parmi nous de la perfection où ils ſont maintenant parvenus, à quelque point qu'ils dégénéraſſent, il ſe conſerveroit toujours une harmonie d'imitation, qui bien qu'elle pût être fauſſe, ſerviroit à prouver que cette partie ſi touchante de la Peinture auroit été connue, & feroit ſoupçonner à nos derniers neveux qu'elle avoit été portée fort loin par ceux qui l'avoient pratiquée les premiers. Si on n'en découvre donc aucune trace dans les tableaux d'Herculanum, il ſemble qu'il ſoit permis de penſer qu'elle étoit alors entierement ignorée. Ces tableaux peuvent à la vérité paſſer pour modernes, en compa-

Digitized by Google

159
jui-
ible
les
ux,
r la
s'a-
que

E.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

fag
don
y a
con
nat
obſ
trou
emp
part
tion
la n
ces
n'o
l'ar

E
deſ
tion
que
con
tati
ſerv
cha
& fi
qu'
qui
n'e
tabl
ſoit
tien
la v

Digitized by Google

raiſon des peintures ſi vantées de l'antiquité; mais il n'eſt pas moins vraiſemblable que leurs auteurs avoient encore ſous les yeux un grand nombre de beaux morceaux, où ils n'auroient pas manqué de puiſer la connoiſſance des parties de l'art dont il s'agit, ſi elles y avoient exiſté dans quelque dégré capable d'en inſpirer le goût.

AIR NAIF EN ROMANCE.

ON entend dans nos plaines
Le ſon des chalumeaux,
Les ſoucis & les peines
S'éloignent des hameaux;
Mon aimable bergere
Y comble mes deſirs;
L'agréable fougere
Sert de trône aux plaiſirs.

Sur ce charmant rivage
Nous paſſons d'heureux jours,
Nous ne rendons hommage
Qu'aux fideles amours;
Mon ſceptre eſt ma houlette,
Mes plaiſirs tout mon bien;
Pour moi près de Colette

Digitized by Google

L'univers n'eſt plus rien.

Cet aſyle agréable
Nous offre mille attraits,
C'eſt le ſéjour aimable
Des ris & de la paix :
Des ruiſſeaux le murmure,
Des oiſeaux les doux chants,
Tout ſert dans la nature
Au bonheur des amans.

Sous ces épais feuillages
L'amour reçoit nos vœux,
Des bergers du village
Il ſerre les doux nœuds ;
Tous les jours ma Colette
Ranime mes deſirs,
Ma touchante muſette
Eſt l'écho des plaiſirs.

Des fleurs que fait éclore,
Pour les amans heureux,
Le lever de l'aurore
Je pare ſes cheveux :
Mon plaiſir eſt extrême
De l'orner chaque jour ;
Les ſoins pour ce qu'on aime

Digitized by Google

Sont l'encens de l'amour.

Par une chanſonnette,
Sur un tapis de fleurs,
L'autre jour à Colette
Je peignois mes ardeurs ;
Son ame devint tendre,
Que de momens heureux !
Ah ! devois-je l'attendre !
Tout remplit mes doux vœux.

*Par M. C****

SPECTACLES.

L'Académie royale de Muſique a continué juſqu'au 24 Septembre les repréſentations des *Fêtes de l'Hymen & de l'Amour*, qui ont été jouées trente-deux fois. Mlle Davaux y a chanté pour la premiere fois le Mardi 20 Août, le rôle de Memphis avec un grand ſuccès : on a trouvé que ſes ſons étoient plus ſoutenus, que ſes cadences étoient mieux formées, & qu'elle mettoit de l'expreſſion, tant dans ſon chant que dans ſon jeu : les eſpérances qu'on avoit conçûes de ſes talens,

Digitized by Google

ſe renouvellent de jour en jour.

Les Comédiens François ont donné le Lundi 2 Septembre la premiere repréſentation des *Tuteurs*, Comédie nouvelle en deux actes & en vers. Il y a pluſieurs défauts dans cet ouvrage ; mais il eſt dans le genre de la bonne comédie, ſur tout dans les premieres ſcenes ; M. Paliſſot qui en eſt l'Auteur, mérite d'être encouragé.

Les mêmes Comédiens répétent *Nicomède*, tragédie de Pierre Corneille, laquelle ſera repréſentée à Fontainebleau devant leurs Majeſtés ; ils doivent donner pendant l'abſence *Oreſte & Pylade*, ou *Iphigenie en Tauride*, Tragédie de M. de la Grange ; le rôle d'Iphigenie, dans lequel Mlles Champmeſlé, Deſmares & le Couvreur ſe ſont fort diſtinguées, ſera rempli par Mlle Clairon.

Les Comédiens Italiens continuent les repréſentations de la *Servante Maîtreſſe*, Intermede traduit en vers lyriques de la *Serva padrona*. Ceux qui par humeur ou partialité n'ont point entendu à l'Opera la muſique de la *Serva padrona*, en ſont devenus amateurs zélés à la Comédie Italienne ; ils y courent en foule : les charmes de cette muſique qu'on ne ſçauroit

Digitized by Google

trop admirer, ont enfin réuni tous les suffrages. Personne n'ignore à présent qu'elle est du célébre Pergoleze; il mourut fort jeune, mais il vécut assez pour sa gloire. Les Italiens lui ont après sa mort décerné le titre de *Divin*, que toutes les nations ont confirmé. Mlle Favart fait les délices de tout Paris dans le rôle de la Servante Maîtresse; si elle n'a pas entierement créé le genre dans lequel elle excelle, elle l'a du moins porté à un dégré de perfection qu'il n'étoit pas possible d'imaginer. M. Rochard auquel on a reproché quelquefois de l'affectation & un chant précieux, qu'il s'est peut-être efforcé d'imiter, est tout différent dans le rôle du *Patron*; il y plaît généralement, la musique Italienne l'a rendu plus naturel.

M. de Chevrier, auteur de la Comédie de la *Campagne*, l'ayant retirée après la treiziéme représentation, les Comédiens Italiens y ont substitué le Mercredi 11 Septembre l'*Esprit du jour*, piéce nouvelle du même genre, par M. Rousseau de Toulouse; elle doit précéder la Servante Maîtresse jusqu'au voyage de Fontainebleau.

Digitized by Google

EXTRAIT de la Campagne, *Comédie en un acte & en vers, représentée pour la premiere fois sur le théatre Italien le Mercredi 14 Août.*

ACTEURS.

Le Chevalier,	M. Rochard.
Le Comte,	M. Baletti.
La Comteſſe,	Mlle Catinon.
Cidaliſe,	Mlle Silvia.
Durimon,	M. Chanville.
Nerine, ſuivante de la Comteſſe,	Mlle Favart.
Julep, garçon Médecin,	M. Deheſſe.
Arlequin, Laquais du Chevalier,	M. Carlin.

La ſcene eſt dans le château du Chevalier.

Le Chevalier fatigué des plaiſirs & des erreurs de Paris, s'eſt retiré à ſa maiſon de campagne : le Comte ſon ami, vient l'y joindre le jour même de ſon mariage avec ſon épouſe; le Chevalier lui en marque ſa ſurpriſe.

Le Comte.

Voudrois-tu qu'imitant ces ſtupides maris
Dont l'air benin & la bonté précoce,

Digitized by Google

Font presager un funeste avenir,
J'étalasse par tout les charmes de ma femme,
Et la forçant à me haïr
Je me trouvasse en butte aux traits de l'épigramme ?

Le Chevalier lui répond qu'il est charmé de le posséder, quelqu'en soit le motif. Arlequin vient annoncer la Comtesse; le Chevalier va la recevoir : le Comte sort, parce que s'il restoit en tiers on pourroit le soupçonner d'être jaloux. La Comtesse alors épanche son cœur, elle apprend au Chevalier que son époux, à peine marié, affecte déja un excès de froideur qui la desespére : le Chevalier tâche de la consoler, en disant que le Comte est esclave de la mode, qu'il a peine à avouer son mariage, mais qu'il reviendra de son préjugé. La Comtesse qui aime de bonne foi, peint ses sentimens de maniere que le Chevalier l'assure que le Comte ne tardera pas à connoître tout son bonheur. Le Comte revient en faisant des excuses à sa femme, de ce que peut-être il la gêne : la Comtesse fort fort offensée d'un pareil propos; le Chevalier en fait des reproches très-vifs au Comte, qui après en avoir beaucoup ri, plaisante le Chevalier sur l'arrivée de Cidalise, célébre coquette;

Digitized by Google

le Chevalier frémit à ce nom, il voudroit retourner à Paris, mais il eſt obligé de reſter par politeſſe. Le Comte termine ſes mauvaiſes plaiſanteries par les vers ſuivans.

Voudrois-tu qu'on aimât un jeune homme qui
penſe ?
Tu connois les façons ; ardent à les ſaiſir,
Ne vas pas t'ennuyer par excès de prudence ;
Dans ce ſiécle amuſant, penſer, c'eſt s'avilir.
Mais ſois content, mon cher, Cidaliſe s'avance :
Sçais tu bien, Chevalier, qu'elle n'eſt pas ſi mal ?
Pour ne point t'enlever le fruit d'un tête-à-tête,
J'écarte, en m'éloignant, un dangereux rival.

Cidaliſe fait beaucoup d'agaceries au Chevalier ; il n'en eſt pas la duppe, & lui dit :

Vous aimez à jouir des droits de la beauté,
Vous agacez ſans être épriſe,
Et votre eſprit coquet dont on eſt enchanté,
Sçait avec art ménager la ſurpriſe
Du foible amant qu'il a dompté ;
Mais votre cœur qui bientôt le mépriſe,
Affiche l'inconſtance & la légereté.

Cidaliſe.

Courage, Chevalier, j'aime aſſez les maximes ;

Digitized by Google

en baillant.

Sur tout à la campagne, elles plaisent beaucoup.

Elle continue sur le ton de la petite maîtresse la plus déterminée ; elle soutient qu'il faut suivre le goût dominant, qu'elle ne croit point aux travers, & que quand on en auroit quelquefois, loin d'en rougir, il faut s'en faire gloire, & les prôner dans l'univers.

Le ridicule embellit notre histoire,
On se pare de ses erreurs,
Et souvent on leur doit le bonheur de sa vie.
La femme du grand monde annonce ses vapeurs ;
La coquette sa perfidie,
Le satyrique son aigreur,
Le vil protégé sa bassesse,
Le petit colet sa fadeur,
Le Gascon son adresse,
Le parasite ses bons mots,
L'intriguant ses tracasseries ;
Le petit-maître ses chevaux,
Et l'actrice ses fantaisies.

Le Chevalier s'efforce de faire entendre raison à Cidalise ; mais s'appercevant qu'il perd son tems, il devient un peu caustique.

Digitized by Google

Cidalise.

A bout portant vous tirez donc sur moi ;
C'est fort bien, Chevalier, pour le coup je vous cède.

Le Chevalier.

Ah ! connoissez-moi mieux, je suis de bonne foi ;
De lutter contre vous je me crois peu capable,
D'ailleurs je vous respecte.

Cidalise.

Oh ! le respect m'accable.
De ce terme choquant pesez mieux la valeur ;
Le respect ennuyeux dont on fait étalage,
Loin de nous honorer, nous donne de l'humeur ;
Ce n'est qu'un tribut de l'usage
Que par indemnité l'on paye à la laideur.

Le Chevalier est délivré d'un entretien qui le fatiguoit cruellement, par Durimon, Médecin fort étourdi, quoiqu'âgé de cinquante ans, lequel entre avec précipitation, & tenant à la main de petits papiers à vignettes ; ce sont des bulletins qu'il renvoye à trente de ses confreres qui veulent profiter de son expérience.

Le Chevalier.

Quoi, de Paris on vous consulte ici ?

Durimon.

Digitized by Google

Durimon.

De Paris, dites-vous? des deux bouts de la France;
J'ai guéri ce matin vingt hommes dans Albi,
Travaillés dès long-tems d'une cacochimie.

Il blâme ensuite l'ancienne méthode des Médecins, il affirme que la moderne est bien meilleure.

Le Moliere eut raison de traiter de maussades
Un tas de gens chargés de Grec & de Latin,
Dont le projet étoit de guérir leurs malades.
Est-ce là, dites-moi, l'objet d'un Médecin?
L'on ne suit plus l'antique usage;
Jadis on s'attachoit à connoître le corps
Et sa complexion; mais aujourd'hui plus sage;
La Médecine a sçu reconnoître ses torts,
Son système n'est plus qu'un riant badinage.
L'esprit du jour devient son élément,
La gaité son soutien, & l'air du persiflage
Est son premier talent.

Cidalise.

Pour être Médecin il faut être plaisant!

Durimon.

Je puis sans vanité comparer mes malades
Aux heros d'Opera qui meurent en chantant;

Digitized by Google

Par un principe faux, jadis nos camarades
Les assommoient en commençant.
Plus raisonnables, & moins fades,
Nous les divertissons jusqu'au dernier instant.

Le Chevalier.

J'entens, ils meurent aussi vîte
Mais un peu plus gaiment.

Durimon après avoir étalé ses merveilleux talens pour la Médecine, ne peut s'empêcher de parler de ses équipages : voici comment il s'exprime.

En entrant dans le monde avec un certain nom
J'eus la *demi-fortune*, & c'étoit le bon ton.
Mais depuis qu'on a vû, jouant l'air d'importance,
Messieurs les Chirurgiens prendre la *diligence*,
Il a fallu changer. J'ai deux *cabriolets*,
Douze chevaux Danois, quatre juments fringantes,
Un *cul-de-singe*, trois *soufflets*,
Un *vis-à-vis* & deux *desobligeantes*.

Julep, garçon Médecin, vient apporter à Durimon la liste des morts & des mourans; Durimon lui ordonne d'attendre ses ordres par écrit. Nerine & Arlequin arri-

Digitized by Google

vent avec précipitation; ils ont une grande nouvelle à annoncer, c'eſt qu'ils ont trouvé le Comte pleurant aux genoux de ſa femme; l'amour a fait la paix. Le Comte & la Comteſſe ſurviennent; ils s'aiment d'une égale ardeur: le Comte déteſte ſon égarement en préſence de tous les acteurs; il en eſt raillé par Cidaliſe, ſon avis eſt qu'une ſi chamante union devroit être célébrée par une fête éclatante. Durimon qui joint à ſes brillantes qualités celle d'auteur, propoſe de faire exécuter la Servante maîtreſſe. Cidaliſe dit que l'Italien l'ennuye; Durimon ajoûte qu'il a traduit les ſcenes en François: le Chevalier & Nerine offrent de chanter les deux rôles, ce qui eſt accepté. Arlequin voudroit auſſi y faire ſa partie, mais on le renvoye au buffet, & il en marque ſa joie par une cabriole.

Cette piece eſt imprimée, & ſe vend *à Paris*, chez *Ducheſne*, rue Saint Jacques.

EXTRAIT des Lacedemoniennes, *ou* Lycurgue, *Comédie en vers & en trois actes, par M. Mailhol; repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens le 13 Juillet* 1754.

Digitized by Google

ACTEURS.

Lycurgue, oncle de l'un des deux Rois de Sparte,	M. Rochard.
Nerinde, jeune veuve Lacedemonienne, sous l'habit d'homme, & nommée Siroës,	Mlle Fulquier.
Acaris, veuve, sœur de Nerinde, députée par les prudes,	Mlle Silvia.
Alcandre, parent de Lycurgue, député par les petits-maîtres,	M. Baletti.
Cyrris, jeune Comédienne, députée par les Comédiens,	Mlle Favart.
Nerine, suivante d'Acaris,	Mlle Coraline.
Trazile, Grec affranchi de Licurgue,	M. Deheſſe.
Arlequin, Egyptien affranchi de Lycurgue,	M. Carlin.

La ſcene eſt dans le palais de Lycurgue.

Lycurgue a réſolu de bannir les vices de ſa patrie ; il ſe propoſe pour y parvenir, d'abroger les loix anciennes, & d'en publier de nouvelles qui encourageront les citoyens de Sparte à l'honneur & à la vertu. Il eſt queſtion de faire approuver & ratifier ces loix par les Rois de Sparte & par le Senat, & de faire ordonner que ceux qui ne s'y ſoumettront pas ſeront couverts d'ignomi-

Digitized by Google

nie. Lycurgue a beaucoup de crédit auprès des deux Rois, & un grand parti dans le Senat, ce qui fait craindre aux citoyens vicieux que les loix de Lycurgue, dont ils ne peuvent entendre parler sans frémir, ne soient promulguées malgré leurs oppositions. Les prudes, les petits-maîtres, les coquettes, les Comédiens, tous se réunissent pour faire échouer le projet de Lycurgue. On ignore les articles des loix, & pour en être éclairci on fait agir Nerinde, Acaris, Alcandre & Cyrris. Ces députés s'adressent d'abord à Trazile, l'un des affranchis de Lycurgue, qui ne sçait pas le secret: ce Trazile est un fripon que Lycurgue connoît pour tel; il n'a pas par conséquent la confiance de son maître. Arlequin, autre affranchi de Lycurgue, est un homme simple dont Lycurgue ne se défie point. Trazile s'imagine qu'Arlequin pourroit sçavoir l'endroit où Lycurgue a déposé les loix qu'on a intérêt de connoître: il envoye donc les députés à Arlequin, en leur disant qu'il sera aisé de le séduire, mais que pour lui il n'a pû en venir à bout. Les députés vont trouver Arlequin; tantôt on le menace de coups de bâtons, tantôt on lui offre tout ce qui pourroit le tenter. On employe Nerine, suivante d'Acaris, pour laquelle Arlequin paroît avoir du goût. Alcandre promet des sommes considérables: la fermeté d'Arlequin commence à s'ébranler; il dit d'abord la moitié du secret, en indiquant un autel où tout ce qu'on demande est rassemblé. Acaris, Alcandre & Cyrris vont tâcher de forcer l'autel. Nerine fait semblant de les suivre, & revient doucement écouter Arlequin.

Arlequin à part.

Ils vont bien être attrappés, sur ma foi,

Digitized by Google

Ils forceront ſans doute la ſerrure ;
Mais un reſſort caché, qui n'eſt ſçu que de moi,
Pourra les arrêter, & contre eux me raſſure.

Appercevant Nerine.

La traîtreſſe, je ſuis perdu.

Nerine.

Oui, puiſque j'ai tout entendu.

Arlequin, bas.

Ecoute, ils ne ſont point dans notre confidence :
Je vais faire un marché qui pour toi ſera bon ;
On a pour de l'argent ſéduit mon innocence,
Je te le donnerai pour n'être plus fripon.

Nerine.

Non, il faut rompre le ſilence.

aux Acteurs.

Vous travaillerez tous en vain,
Sans le ſecours de ce coquin.

Alcandre à Arlequin.

Mon cher ami, ceſſe d'être rebelle ;
Dans ces papiers je voudrois ſeulement
M'inſtruire d'une bagatelle.

Arlequin.

Vous n'en emporterez aucun ;

Digitized by Google

Alcandre.

Assurément.
Je le promets, & je serai fidele.

Arlequin.

Ma main va vous prouver mon zele.

Arlequin ouvre l'autel, tous les Acteurs prennent des écrits & les lisent.

Alcandre.

Loi qui défend de voyager.

Cyrris.

Loi sur la modestie. Ah l'homme insupportable !

Arlequin.

Toute la ville ensemble doit manger.
Je serai le dernier à table.

Acaris.

Les femmes, aujourd'hui: fi, quelle indignité !

Nerine.

Défendu de parler. Quelle loi détestable !

Arlequin.

Par une musique agréable
Le soldat doit être excité.
Les garçons jeûneront. Ça ne vaut pas le diable.

Digitized by Google

Cyrris.

Très-expreſſement défendons
De recevoir des préſens.

Arlequin.

Les poltrons.
Pour notre honneur & notre gloire
Seront noyez. J'ai bien peur de trop boire.

Alcandre.

Je ne me trompe pas, nous lui réſiſterons ;
J'ai trouvé..... Victoire ! victoire !

Cyrris.

Sont-ce encore des loix ?

Alcandre.

Non, certes.

Acaris.

Ecoutons.

Alcandre lit.

Nicaſtor, Grand-Prêtre d'Apollon à Lycurgue. Les députés de Lacedemone recevront de notre part une réponſe telle que tu me l'as demandée, je te ſervirai avec plaiſir, moins en miniſtre des Dieux qu'en Philoſophe : je ſçai comme toi qu'un menſonge utile eſt un bienfait.

Nerine.

Bon, voilà pour Lycurgue un furieux obſtacle.

Digitized by Google

Alcandre.

Au peuple allons montrer ces bizarres écrits,
Allons, par ce billet, éclairer les esprits
Sur la fausseté de l'oracle.

Arlequin.

Un moment, un moment.

Alcandre.

Il veut nous arrêter.

Les Acteurs rient.

Arlequin.

Vous ne devez point emporter
Ces papiers importans. Vous m'avez rendu traître,
Voudriez-vous me trahir le premier ?

Les Acteurs éclatent de rire & sortent.

Arlequin.

Ah ! je vais me punir d'avoir pû me fier
Aux promesses d'un petit-maître.

Arlequin est forcé d'avouer à Lycurgue tout ce qui s'est passé ; Lycurgue en est indigné : Arlequin est au desespoir & veut s'empoisonner ; Lycurgue l'en empêche, & lui pardonne par un effort de vertu. Cependant les deputés courent toute la ville, & divulguent les loix de Lycurgue. Le peuple furieux met le feu par tout ; ils brûlent la plupart des palais des Senateurs, & entrent chez Lycurgue pour y porter la flamme &

Digitized by Google

le fer : alors Lycurgue se présente & dit :

Venez, cruels, venez consommer votre crime ;
Punissez votre bienfaicteur.
Delivrez mes yeux de l'horreur
De vous voir ingrats & perfides,
De voir des citoyens aveuglés par l'erreur,
Contre eux-mêmes tourner leurs armes parricides.
Frappez..... Vous suspendez vos coups ?
Manqueriez-vous ici de force ou de courage ?
Parlez : sur moi ma main achevant votre ouvrage,
Justifiera votre courroux.
Vous vous taisez ..... votre silence
Est-il l'effet d'un retour généreux ?
J'ose le croire, & mon expérience
Me découvroit en vous des cœurs nés vertueux.
Oui : vous avez devant les yeux
L'éclat immortel de la gloire
Dont se couvrirent vos ayeux,
Et vous craignez que vos neveux
Ne flétrissent votre mémoire.
Gardez ces sentimens, ils vous rendront heureux,
Sur vos devoirs ils sçauront vous instruire,
Ils vous apprendront que mon cœur
N'a demandé, ne cherche & ne desire
Que d'établir sur vous l'empire
De la raison & de l'honneur.
Tel est mon but, que vous nommez coupable;

Digitized by Google

Je veux former par mes projets divers
Une nation indomptable,
Le modele de l'univers.
Mais vous croyez que mes loix trop auſteres
Doivent vous rendre malheureux;
Me puniſſent vos Rois, me confondent les Dieux;
Si je veux être auteur de vos miſeres.
On me verra toujours blâmer & reprouver
Ce qui pourra vous nuire & vous contraindre.
Mon cœur plus d'une fois a ſçu vous le prouver.
Vous penſez, dites-vous, que mes loix ſont à craindre;
Mais avant que de vous en plaindre
Vous devriez les éprouver.
C'eſt un point que je vous propoſe,
Ou plutôt que je dois exiger aujourd'hui.
Je vais juſqu'à Pherès conſulter un ami;
De vos cœurs permettez que Lycurgue diſpoſe.
Il faut me promettre en ce jour
D'exécuter mes loix juſques à mon retour.
Lacedemoniens, vos ames s'attendriſſent,
A mes avis vos regards applaudiſſent;
C'en eſt fait, vous êtes vaincus,
Et vos remords vous rendent vos vertus.

S'approchant de l'autel.

Amis, votre ſerment ſur l'autel du ſilence
Doit conſacrer votre perſévérance:
J'ai celui du Senat & celui de vos Rois.

Digitized by Google

Un Lacedemonien.

Oui, nous jurons d'obéir à tes loix,
Tant que durera ton abſence.

Lycurgue.

O Dieux! vous comblez donc enfin mon eſpérance.
Amis, venez des feux arrêter les progrès,
Tandis qu'avec tranſport je vole vers Pherès.

Lycurgue & les Lacedemoniens ſortent précipitamment. Acaris, Cyrris, Alcandre & Nerine reſtent ſur la ſcene; ils ſont inconſolables: leur douleur augmente encore par l'arrivée de Trazile, qui vient apprendre que Lycurgue a quitté Lacedemone pour toujours, & qu'il va fixer ſon ſéjour à Pherès. Nerinde & Arlequin ſuivent Lycurgue; Alcandre veut aller dans d'autres climats; mais il eſt arrêté par Trazile, qui lui dit:

La loi nouvelle autrement en ordonne;
Tout citoyen dès aujourd'hui
Reſtera dans Lacedemone,
Et doit de plus être eſclave ou mari.

Alcandre ſe reſout à épouſer Acaris; Trazile épouſe Nerine, & Cyrris qui n'eſt point citoyenne, eſt obligée de ſortir de Lacedemone.

L'Opéra Comique a donné le Mercredi 28 Août la premiere repréſentation des *Franches Maſonnes*, parodie en un acte des Amazones,

Digitized by Google

premiere entrée des Fêtes de l'Hymen & de l'Amour. Cette nouveauté n'a point réussi.

EXTRAIT du Chinois poli en France, *parodie du Chinois de retour, intermede Italien en un acte ; par M. Anseaume, représenté pour la premiere fois sur le théatre de l'Opéra Comique, le 20 Juillet 1754.*

ACTEURS.

Un Mandarin,		M. de Hautemer.
Noureddin, Chinois qui a voyagé en France,		M. de la Ruette.
Hamsi, autre Chinois,		M. Darcis.
Eglé,	*Filles du*	Mlles, Rosaline.
Zaïde,	*Mandarin*,	Deschamps.

Le Mandarin veut marier ses filles, Eglé ne demande pas mieux. Zaïde qui a promis sa foi à Noureddin, ne veut s'engager qu'à lui, & elle prie son pere d'attendre le retour de cet amant chéri. Le Mandarin qui n'a d'autre volonté que celle de ses enfans, leur laisse la liberté du choix. Hamsi est un de ceux qui prétendent à Eglé. Il vient lui déclarer que le Mandarin consent à son bonheur, si elle daigne approuver sa recherche. Eglé qui est fort coquette, n'est occupée que de ses charmes, & ne répond à la passion de Hamsi qu'en minaudant. Hamsi veut un cœur sensible & fidele ; & l'affectation d'Eglé le refroidit. Noureddin arrive, il a pris les airs les plus outrés des petits-maîtres François ; Zaïde en est allarmée ; Eglé en rit, Hamsi hausse les épaules. Noureddin leur assure qu'il ne lui suffisoit pas de prendre les mo-

Digitized by Google

des françoiſés, mais qu'il en a mis même plus d'une nouvelle en vogue.

Air : *De l'amour tout ſubit les loix.*

Croiriez-vous même qu'à Paris,
Moi, moi tout Chinois que je ſuis,
J'en ai mis en vogue plus d'une :
Que mon goût
Faiſoit loi par tout ;
Qu'à la cour les jeunes Marquis
Venoient prendre de mes avis,
Que les Magots y font fortune
Tout comme en ce pays.

Air : *Paris eſt au Roi.*

Nos lacs, nos vernis,
Nos fleurs & nos fruits,
Nos petits pots-pourris
Y ſont d'un grand prix.
Dans tous leurs bijoux
Ils ont pris nos goûts,
Pour danſer nos ballets
On s'y met en frais.
Puiſqu'en France
On commence
A donner dans le Chinois,
J'imagine
Qu'à la Chine,
Bientôt des François

Digitized by Google

Nous prendrons les loix.
Nos lacs, nos vernis, &c.

Zaïde qui eſt tendre, s'effraye de la légereté de Noureddin. Eglé s'ennuie de trouver Hamſi ſi ſage. Le Mandarin revient, & dit ſur l'air : *Je ne ſçais pas écrire.*

A vous entendre toutes deux,
Chacune dans ſon amoureux
Trouve un défaut étrange ;
Il faut pourtant s'accommoder.
Le moyen de vous accorder
Eſt de faire un échange.

Air : *Entre l'amour & la raiſon.*

Hamſi ſolide & ſérieux,
A Zaïde conviendra mieux.
Eglé qui veut que pour lui plaire,
On ſoit léger, vif & badin,
En ſe donnant à Noureddin,
Trouvera, je crois, ſon affaire.

Air : *Trois enfans gueux.*

Que dites-vous de cet arrangement ?

Noureddin.

Ah ! j'y conſens pour vous punir, volage,

à Eglé.

Je ſuis à vous, Eglé, dans ce moment,
Si vous daignez recevoir mon hommage.

Digitized by Google

Hamsi à Zaïde.

Air : *Quand le péril est agréable.*

A ce parti que l'on projette,
Donnerez-vous votre agrément ?

Zaïde.

Très-volontiers.

Hamsi.

Qu'en ce moment
Mon ame est satisfaite !

Le Mandarin.

Air : *Nous chantons.*

Enfin, voici votre hymenée
Au gré de mon ardent souhait ;
Mes enfans, heureusement fait.
Pour terminer cette journée,
Rions, dansons, célébrons les nœuds
Qui comblent aujourd'hui nos vœux.

Duo : *Air noté à la fin de l'exemplaire imprimé de l'ouvrage.*

Eglé & Noureddin.

L'amour d'un trait vainqueur
Perce mon ame :
Oui, je sens que d'un trait vainqueur
L'amour perce mon cœur ;

Digitized by Google

Il m'enflamme.
Goûtons la plus vive allégreſſe :
M'aimerez-vous toujours ?
Oui, j'aimerai ſans ceſſe ;
Nos fideles amours,
Oui, dureront toujours.

CONCERT SPIRITUEL.

LE Concert ſpirituel du jour de la Nativité de la Vierge commença par une ſymphonie nouvelle à cors de chaſſe & hautbois, de la compoſition de M. Stamitz, Directeur de la Muſique inſtrumentale, & Maître des Concerts de S. A. E. Palatine ; enſuite on chanta *Domine, in virtute tua*, motet à deux chœurs, de M. Cordelet. M. Stamitz joua un concerto de violon de ſa compoſition. Mlle Mingotti chanta deux airs Italiens d'une maniere raviſſante : elle fit le plus grand plaiſir du Concert, où elle avoit attiré une aſſemblée nombreuſe & choiſie. M. Stamitz joua une ſonate de viole d'amour, de ſa compoſition. Le Concert fut terminé par *Cœli enarrant*, motet à grand chœur, de M. Mondonville. Mlle Fel, MM. Benoît, Albaneze, Poirier & Malines chanterent dans les grands motets.

Lettre ſur le ballet exécuté au Collége des Jéſuites de Paris.

LE R. P. du Parc, Profeſſeur de Rhétorique au Collége de Louis le Grand, vient de donner, Monſieur, un ballet qui a été généralement

applaudi. On a reconnu dans le *Proſpectus* le goût & l'agrément que cet habile Profeſſeur a coutume de mettre dans ces ſortes d'ouvrages, & l'on a jugé que la lecture n'en étoit gueres moins agréable que le ſpectacle même. Le ſujet du ballet étoit fort heureux. C'étoit *les Spectacles du Parnaſſe*. Vous verrez dans l'expoſition du ſujet que je vais tranſcrire, une grande juſteſſe, beaucoup de préciſion, des idées également ingénieuſes & agréables, des maximes ſages, inſtructives & très propres à inſpirer aux jeunes gens pour qui le ballet a été fait, du goût pour les ſpectacles innocens, & de l'éloignement pour les ſpectacles dangereux.

Expoſition du ſujet. » Les Dieux invités par » Apollon & raſſemblés ſur le Parnaſſe, approu- » vent le deſſein que le Dieu du Pinde a formé, » d'éloigner ſes éleves de tous les ſpectacles qui » peuvent nuire à leur innocence. Jupiter exhorte » les Dieux à bannir de ceux qui leur ſont conſa- » crés, tout ce qui eſt contraire à l'éducation de » la jeuneſſe. Il fait annoncer une fête publique » qui réunira tous les ſpectacles les plus capables » de fixer l'attention des jeunes habitans du Par- » naſſe ; *ſpectacles gracieux*, *ſpectacles frappans*, » *ſpectacles nobles*, *ſpectacles comiques* ; rien ne » ſera oublié de ce qui peut leur plaire ſans leur » être funeſte.

» Un peuple nombreux, une multitude de ſça- » vans, de héros, de demi-dieux, viennent ſe » rendre au lieu marqué. Ce lieu eſt ſitué ſur le » penchant de la colline. Les Muſes y ont dreſſé » un théatre pour les Acteurs, & ménagé des pla- » ces pour l'aſſemblée. Une partie des éleves d'A- » pollon a été placée ſur des amphithéatres ; d'au- » tres ont été choiſis pour acteurs. On donne le

Digitized by Google

» signal, la scene s'ouvre; Jupiter se montre au » milieu des Divinités, Apollon au milieu de ses » éleves, tous descendent sur le théatre; les Ac- » teurs s'avancent & le spectacle commence. » Vous voyez une peinture allégorique du Collége de Louis le Grand, du théatre magnifique qu'on y a dressé pour la Tragédie, de la jeune noblesse qu'on y éleve, & de l'auguste assemblée qui assista au spectacle dont j'entreprens de vous rendre compte.

On avoit choisi parmi *les spectacles gracieux* ceux qui prêtent le plus à la danse & que la danse exprime le mieux. Nous vîmes exécuter une chasse, une pipée, une vendange, & la plûpart des jeux qui font l'amusement ordinaire de la jeunesse. Les danses exprimoient parfaitement tous ces divers spectacles, & ces spectacles même qui sembloient n'être offerts que pour amuser & pour plaire, étoient des leçons de sagesse & de vertu. D'abord parut le Dieu Pan, qui pour entretenir l'adresse & l'activité des Bergers, pour bannir de leurs plaisirs la molesse & l'indolence, ordonne une chasse à laquelle il préside, & couronne les plus adroits & les plus heureux. Ensuite Jupiter donne le spectacle d'une vendange, d'où il veut que Bacchus écarte tous les génies malfaisans qui produisent le desordre & la licence. Pour cet effet le sage Alcinoüs paroît à la tête des Vendangeurs; il les contient par sa présence. On adresse des vœux au Dieu du tonnerre; on l'adore comme l'auteur de tous les biens & le pere de tous les hommes; on lui rend graces des dons qu'il a répandus sur la terre, on lui fait hommage de ses travaux & de ses plaisirs. Enfin une jeunesse vive & folâtre sort du temple des Muses, & va voltiger au milieu des ris & des jeux. Apollon satisfait de

Digitized by Google

ſes travaux, approuve ces divertiſſemens ; mais bientôt les génies des beaux Arts vont par ſon ordre en arrêter le cours, & apprendre à cette jeuneſſe que ſi ces amuſemens ſont convenables à ſon âge, l'étude ne lui eſt pas moins néceſſaire, & que des travaux utiles doivent toujours ſuccéder à ſes plaiſirs : c'eſt ainſi qu'un zéle induſtrieux ſçait tirer avantage de tout, & changer le plaiſir même en inſtruction. Voilà en quoi l'éducation publique l'emporte ſur l'éducation privée. Dans les Colléges tout contribue à former la jeuneſſe. Les jeux même & les ſpectacles qui l'amuſent, ſont des leçons qui l'inſtruiſent ; au lieu que dans les maiſons particulieres les ſpectacles que l'on donne aux enfans ſont ſouvent la réfutation des maximes qu'on leur a appriſes.

Dans la ſeconde partie du ballet, qui avoit pour objet *les ſpectacles ſinguliers & frappans*, on repréſenta des luttes champêtres, le combat de Darès & d'Entelles ; on fit paroître un jeune Anglois, âgé de treize ans, qui étonna tout le monde par ſon adreſſe. Il marcha ſur la corde lâche avec une facilité ſurprenante, & il y fit pluſieurs tours d'équilibre les plus beaux qu'on ait vûs depuis longtems. Il paroît qu'on avoit intention d'y joindre un feu d'artifice ; mais la néceſſité d'attendre la nuit, fit différer ce ſpectacle juſqu'à la fin du ballet. Ce feu de la compoſition de MM. Rugieri, étoit magnifique, & ne reſſembloit en rien aux feux ordinaires que l'on voit en France, ni même à ceux d'Italie, qui ſont beaucoup ſupérieurs aux nôtres. C'eſt une eſpece particuliere d'artifice dont le P. d'Incarville, célébre Miſſionnaire Jéſuite, a donné depuis peu la méthode dans un mémoire envoyé de Pekin. Ces feux ont cela de particulier, qu'ils ne brûlent ni la paille, ni le

Digitized by Google

bois, ni la toile; de sorte qu'on ne fait point de difficulté de les exécuter sur le théatre des Jésuites, malgré les décorations qui sont dessus & la toile qui couvre la cour. Les soleils sont d'un éclat plus vif que ceux de nos Artificiers d'Europe, leurs rayons ont plus de largeur & des couleurs plus belles. Quand on représente des arbres, ils ont un effet singulier; on y voit distinctement les branches, les feuilles & les fleurs. Les étincelles qui tombent, ressemblent à des boules de feu, & on les voit rouler à terre comme des fruits. Cet effet merveilleux, mais ordinaire dans les feux Chinois, avoit déterminé les Artificiers à dresser au fond du théatre trois grandes arcades de la hauteur & de la largeur des décorations, toutes trois chargées d'artifice. Dès qu'on y eut mis le feu, on vit avec étonnement des arbres enflâmés sortir de terre, s'élever en peu d'instant jusqu'à la toile & former trois berceaux magnifiques. Ce fut par-là que finit le feu d'artifice. Tout le monde en fut d'autant plus satisfait, que ces sortes de feux sont encore très-rares. On n'en a gueres exécuté qu'à la Cour & chez M. le Garde des Sceaux, qui en a fait faire plusieurs essais.

Les spectacles nobles, sujet de la troisiéme partie, furent du goût des honnêtes gens, encore plus que les précédens. On donna un des triomphes d'Auguste, la querelle de Persée & de Phinée, ensuite un exercice militaire. On remarqua dans l'ordonnance du triomphe un goût antique qui exprimoit sçavamment la marche des anciens Triomphateurs. Cette scene finit par un trait de modération & de clémence, qui met le comble à la gloire d'Auguste, & dont il est important de montrer souvent des exemples aux jeunes gens qui doivent remplir un jour les premieres places de l'Etat.

Digitized by Google

Le combat de Perſée & de Phinée fut exécuté par les maîtres de danſe. On y danſa pluſieurs pas d'une beauté & d'un goût ſupérieur. Après cette ſcene on vit une troupe de jeunes guerriers de la premiere diſtinction, s'avancer en bataille, tambour battant & enſeignes déployées. M. de Forbin l'aîné, qui marchoit à leur tête, l'épée à la main, & qui repréſentoit le Colonel, fit *border la haye & ouvrir les files à droite & à gauche*; enſuite M. de Bouſſu qui portoit le drapeau, s'étant retiré derriere le bataillon, & M. de Pontamouſſon, *chef de file*, ayant fait deux pas en avant, pour être vû plus aiſément de toute la troupe, qui devoit ſuivre tous ſes mouvemens, M. de Forbin ſon frere, commanda l'exercice à la Pruſſienne, ſuivant la méthode qui a été donnée dans l'inſtruction du 14 Mai dernier. La troupe, après avoir fait l'exercice du fuſil, *ſerra ſes files à droite & à gauche*, & marcha en bataille en faiſant *le pas en avant*; enſuite on lui fit faire *le pas de côté ſur le même alignement*, *enſuite le pas oblique* & *le pas de converſion*. Elle *doubla & dédoubla*, *forma & rompit* pluſieurs fois *le bataillon*; & après avoir fait toutes les évolutions qui ſont marquées dans l'inſtruction, elle fit avec beaucoup d'ordre & de vivacité *le feu de chauſſée*, *le feu de retraite* & *le feu de valliement*. Alors une ſeconde troupe compoſée d'enfans beaucoup plus petits que les premiers, demande à être incorporée dans la premiere troupe. Pour mériter cette prérogative ils font en préſence des grands une partie de l'exercice, & forment le ſiége d'une place. Ils en font les approches avec ordre & avec intrépidité. M. de Carné, un d'entr'eux, va bravement planter l'échelle au pied de la muraille, ſans être effrayé du feu continuel que font les aſſiégés, & tenant ſon épée entre

Digitized by Google

les dents, il fait tous ſes efforts pour gagner le haut de la muraille ; il appelle ſes camarades pour le ſeconder & les anime à le ſuivre. Un autre * a la hardieſſe d'aller attacher un pétard à la porte, & la fait ſauter. Auſſi-tôt on bat la chamade dans la place, & on y arbore le drapeau blanc. M. de Choiſeul de Meuſe ſe préſente & demande à capituler. M. de la Grandville qui commande le ſiége, entre en négociation avec lui ; & après pluſieurs difficultés de part & d'autre, on ſe rend à diſcrétion. Les Aſſiégeans entrent triomphans dans la place, & enſuite ſont incorporés dans la premiere troupe. Cette ſcene d'enfans fut jouée parfaitement, & tout le monde la trouva fort intéreſſante ; tant qu'elle dura on ne ceſſa point d'applaudir. On admira le bon goût de l'exercice nouveau & la ſageſſe du Miniſtre qui en a tracé le plan. L'air noble & ſérieux des Commandans charma tout le monde, & on fut également ſatisfait de la préciſion & de la vivacité avec laquelle ſe fit l'exercice. Les gens de condition ſur tout ont vû avec raviſſement un ſpectacle ſi propre à inſpirer à leurs enfans du goût pour la guerre. Lacédemone en donna ſouvent de pareils à la jeuneſſe, & ce fut à ces ſpectacles que ſe formerent ſes héros.

Les ſpectacles comiques qui compoſoient la quatriéme partie du ballet, étoient trois ſujets de Comédie ; ſçavoir, *l'Enfant gâté*, *le Vieillard petit maître*, & *Hercule chez la Cour d'Omphale*. Ils furent tous les trois exécutés par des danſes, où je trouvai beaucoup d'élégance & d'expreſſion.

Vint enfin le ballet général ; vous en lirez le ſujet avec plaiſir. C'eſt une apologie élégante & ingénieuſe du ſpectacle qui vient d'être repréſenté.

* *M. de Montboiſſier.*

Digitized by Google

BALLET GENERAL.

» Les sentimens des Dieux sont partagés sur les » spectacles qu'on vient de représenter. Les uns » pensent qu'il y regne trop de joye & de dissipa- » tion ; quelques-uns croient qu'il n'y en a point » assez. Momus auroit souhaité d'être accompagné » par une troupe de Satyres folâtres & bouffons ; » Bacchus d'être suivi, non pas du sage Alcinoüs, » mais du vieux Silene. Quelques-uns se plaignent » qu'on n'ait point admis certaines divinités qui » dominent dans les autres spectacles.

» Minerve se déclare pour Apollon ; elle fait » sentir qu'il a rempli le dessein qu'il s'étoit pro- » posé, de donner à ses éleves des leçons agréables » & instructives ; que les différentes parties de ce » spectacle fournissent des principes & des maxi- » mes utiles ; qu'on y apprend à la jeunesse que » ses amusemens doivent être sages & modérés, » & toujours sacrifiés à l'étude des beaux Arts ; » qu'on y voit des exemples de libéralité, d'in- » trépidité, d'amour pour la patrie, de piété en- » vers les Dieux ; qu'on y enseigne à vaincre les » intrigues & les efforts de l'envie par la patience, » par le courage, par les bienfaits ; qu'on y mon- » tre le ridicule de certains vices communs dans » la profession des armes & dans le sein des con- » ditions pacifiques. Minerve, bien loin de blâ- » mer Apollon d'avoir exclus de ses spectacles » des divinités favorables aux passions, pense au » contraire que le nombre des Dieux qu'il a choi- » sis pour exécuter son projet, est encore trop » grand ; qu'on devroit toujours éloigner les jeu- » nes gens, non seulement des spectacles dange- » reux pour leur innocence, mais de ceux mêmes

» qui

Digitized by Google

» qui ſont de pur amuſement & ſans utilité pour » leur éducation. Tous les Dieux du ciel & de la » terre ſe réuniſſent au ſentiment de Minerve.

» Pendant qu'ils lui applaudiſſent, le génie de » la France vient annoncer un ſpectacle tel que » Minerve le ſouhaite. On voit paroître * l'ému- » lation qui conduit pluſieurs éleves d'Apollon, & » leur montre les récompenſes qu'un Monarque » bienfaiſant a deſtinées à leurs travaux & à leur » mérite. Ces jeunes rivaux chargés des bienfaits » de leur Prince & animés à la vûe de ſon portrait, » s'empreſſent de lui marquer par une petite fête » leur joie & leur reconnoiſſance. »

Voilà, Monſieur, ce que j'ai cru devoir vous mander au ſujet du ballet des Jéſuites, pour vous confirmer dans l'eſtime que vous avez pour ces Peres, & pour vous faire voir que les *Porée* & les *la Sante* ont des ſucceſſeurs qui renouvellent les merveilles dont vous étiez témoin lorſque vous étudyez ſous ces excellens Maîtres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

* *On fait la diſtribution des prix avant la fin du ballet. Le Roi en eſt le fondateur.*

NOUVELLES ETRANGERES.

DU LEVANT.

De Constantinople, *le 2 Août.*

ON a célébré la fête du *Baïram* avec beaucoup d'éclat. Cette capitale a été illuminée pluſieurs jours de ſuite, & l'on a tiré ſucceſſive-

ment divers feux d'artifice. La satisfaction que répand ici la cessation de la maladie contagieuse, a ajoûté un nouveau dégré de vivacité aux réjouissances publiques. Il en a été de même à Smyrne, d'où l'on mande qu'on y est aussi délivré de ce terrible fléau.

Le 30 du mois dernier, le grand Visir donna dans sa maison de plaisance de Dolmabachi un magnifique repas à Sa Hauteſſe. Les Ministres étrangers, conformément à ce qui se pratique en pareille occasion, envoyerent chacun un dessert somptueux.

DU NORD.

De Petersbourg, *le 7 Août.*

On a publié ces jours-ci plusieurs nouveaux decrets du Sénat. Le premier ordonne que le terme prescrit pour retirer les biens engagés, sera prorogé jusqu'au premier Janvier de l'année prochaine. Par le second, la capitation pour l'année présente est diminuée de six copecks par tête. Un troisiéme abolit les droits de douane dans la petite Russie. L'Impératrice vient d'accorder divers privileges à la nation Maloroſſienne.

Il paroît une ordonnance qui assujettit aux droits de douane toutes les marchandises non réputées hardes, que les voyageurs & les couriers apporteront à l'avenir en Russie.

De Warsovie, *le 24 Août.*

La Diete particuliere tenue en cette ville, a eu tout le succès desiré. Il en a été de même des Dietes de Cujavie, de Lencicie, de Zator, d'Owieczin, de Rava, de Halicz & de Lomza. Celles

de Posnanie, de Czersko, de Dobrczyn & de Czechanow, se sont séparées sans élire des députés pour la prochaine Diete générale.

De Stockholm, *le 13 Août.*

L'Académie des Belles-Lettres a déclaré dans sa derniere assemblée publique, qu'elle avoit adjugé le prix d'Histoire & celui de Poësie. Le sujet proposé pour le premier prix regardoit la maison de *Folkunger*, & l'Académie avoit demandé qu'on examinât *si cette famille qui a regné si long-tems en Suede, étoit étrangere ou Suedoise.* Le sujet du second prix étoit *le passage des deux Belts par le Roi* Charles Gustave *en* 1658. Comme l'Académie ignore qui sont les Auteurs des deux ouvrages couronnés, elles les prie de se faire connoître. La dissertation a pour devise *Gens durata gelu, Gens insuperabilis armis.* La devise du Poëme est tirée des vers 503 & 504 du douziéme livre de l'Eneïde. Les trois sujets que l'Académie propose pour l'année prochaine, sont, pour le prix d'Eloquence, *les qualités qui constituent le véritable héros*; pour le prix d'Histoire, *l'état où l'art militaire se trouvoit en Suede sous* Gustave I; & pour le prix de Poësie, *la victoire que* Charles XII *remporta en* 1701 *près de Riga.* Ce dernier prix est destiné à une Ode en vers Suedois. Le discours d'Eloquence doit être écrit dans la même langue. On peut composer dans telle langue qu'on voudra la dissertation historique. Les Auteurs auront soin d'adresser leurs piéces avant le premier Mars au sieur Dalin, Bibliothécaire du Roi, & Secrétaire de l'Académie.

Il vient d'être publié une défense d'exporter la poudre à canon.

Digitized by Google

De Coppenhague, *le 31 Juillet.*

La Compagnie des Indes Occidentales vient d'être supprimée, & le Roi paie deux millions cent mille richdales, tant pour le prix des domaines, effets & marchandises de cette Compagnie, que pour le remboursement de ses dettes. Par cet arrangement les intéressés retireront cent pour cent au-delà de ce que leurs actions leur ont couté originairement.

Lorsque le Roi sera exactement instruit de l'état actuel des possessions dont la Compagnie des Indes Occidentales & de Guinée lui a fait cession, Sa Majesté réglera de quelle maniere le commerce se fera en Amérique & en Afrique.

ALLEMAGNE.

De Vienne, *le 17 Août.*

Le 16, à quatre heures & demie du matin, l'Empereur & l'Impératrice Reine partirent pour la Bohême. L'Archiducheſſe Marie-Chriſtine reçut avant-hier le Sacrement de Confirmation par les mains de l'Archevêque de cette ville.

On écrit de Carlſbad, qu'un Aloës Américain y eſt en fleur dans le jardin du Comte de Limbourg-Styrum. La tige de cette plante a vingt-ſix pieds de haut, & a pouſſé vingt-huit rameaux, qui portent plus de trois mille fleurs écloſes depuis le 24 du mois dernier. Les perſonnes inſtruites ſçavent que l'Aloës d'Amérique ne fleurit preſque jamais dans les climats froids. On en a vû fleurir un à Paris en 1663 & en 1664.

Digitized by Google

De Prague, *le 4 Août.*

Diverſes expériences d'électricité faites ici par le ſieur Procope Diviſch, Chanoine du Chapitre de Bruck, Ordre de Prémontré, & Adminiſtrateur du même Ordre à Prendits en Moravie, ont attiré une attention particuliere des Sçavans. Ce Phyſicien a inventé une machine, par laquelle il prétend non ſeulement détourner les effets du tonnerre, mais même diſſiper ou du moins éloigner les tempêtes.

De Berlin, *le 31 Août.*

Le 26 de ce mois, tous les Régimens qui compoſent les garniſons de cette capitale & des villes de Potſdam, de Brandebourg & de Spandau, s'aſſemblerent dans un camp qui avoit été tracé près de cette derniere place. Les jours ſuivans le Roi a vû ces troupes exécuter diverſes évolutions & manœuvres militaires. Sa Majeſté a été ſi ſatisfaite de la préciſion avec laquelle elles s'en ſont acquittées, qu'elle leur a fait diſtribuer une ſomme conſidérable. Par ordre du Roi, le Prince Frederic, fils aîné du Prince de Pruſſe, a été conduit à Potſdam, pour y être élevé ſous les yeux de Sa Majeſté.

Avant-hier, l'Académie royale des Sciences & Belles Lettres élut pour aſſociés étrangers le Comte Turpin, Brigadier de Cavalerie au ſervice de Sa Majeſté Très-Chrétienne; M. Helvetius, aſſocié vétéran de l'Académie royale des Sciences de Paris, & premier Médecin de la Reine de France; le Chevalier de Solignac, Secrétaire des commandemens du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar; & M. le Cat, Profeſſeur en Anatomie à Rouen.

Digitized by Google

De Dresde, *le 3 Septembre.*

Un courier extraordinaire dépêché de Versailles, a apporté la nouvelle de l'heureux accouchement de Madame la Dauphine. Cet événement a causé ici une joie générale, & avant-hier on chanta en action de graces dans l'Eglise de la Cour un *Te Deum* solemnel au bruit de plusieurs fanfares, & des salves réitérées de l'artillerie.

ESPAGNE.

De Lisbonne, *le 14 Août.*

La Reine douairiere, quelque jours après être revenue de Belem, fut attaquée de la fiévre. Divers accidens fâcheux étant survenus, & les Médecins ayant jugé la maladie dangereuse, Sa Majesté s'est préparée à la mort avec toute la fermeté d'une grande ame vivement pénétrée des vérités de la religion Chrétienne. Depuis le 28 du mois dernier que Sa Majesté reçut le Viatique, elle avoit eu plusieurs intervalles favorables, qui avoient donné lieu d'esperer qu'elle pourroit se rétablir; mais avant-hier elle retomba dans des symptômes qui annoncerent que sa fin étoit prochaine, & elle est morte aujourd'hui, également regrettée de la Cour & de tous les habitans de cette capitale. Cette Princesse qui se nommoit Marie-Anne-Josephe-Antoinette-Regine, étoit âgée de soixante-dix ans onze mois & sept jours. Elle étoit fille de l'Empereur Léopold & d'Eleonore-Magdeleine de Neubourg, troisiéme femme de ce Prince. Le 9 Juillet 1708, elle épousa par procuration, le feu Roi à Closter-Neubourg, près

Digitized by Google

de Vienne. La bénédiction nuptiale leur fut donnée à Lisbonne le 28 Octobre de la même année. De leur mariage le Roi est né, ainsi que la Reine d'Espagne & l'Infant Don Pedre. Leurs autres enfans ont été Pierre, Prince du Brésil, né le 19 Octobre 1712, mort le 29 Octobre 1714; Charles, né le 2 Mai 1716, mort le 30 Mars 1736; & Alexandre-François, né le 24 Septembre 1723, mort le 2 Août 1728.

De Madrid, *le 27 Août.*

Hier, l'Infant Cardinal arriva de Saint Ildefonse. Leurs Majestés ont pris le deuil pour six mois, à l'occasion de la mort de la Reine douairiere de Portugal.

Le 30 du mois d'Août, leurs Majestés reçurent les complimens de condoleance des Grands & des Dames de la Cour, à l'occasion de la mort de la Reine douairiere de Portugal. Hier, le Duc de Duras, Ambassadeur de France, remit au Roi & à la Reine les lettres par lesquelles le Roi Très-Chrétien notifie à leurs Majestés la naissance de Monseigneur le Duc de Berry.

D'Alger, *le premier Août.*

Avant-hier, le sieur Stanhope-Aspinwal, nouveau Consul d'Angleterre, eut sa premiere audience du Dey. Tous les Corsaires qui partent d'ici pour aller en course, ont ordre d'avertir ceux de Salé qu'on ne recevra point dans ce port ni en aucun endroit de la côte d'Alger les prises que ces derniers pourroient faire sur les François.

ITALIE.

De Naples, *le premier Août.*

Une indisposition a obligé le Roi de garder la

Digitized by Google

chambre pendant quelques jours, mais Sa Majesté est parfaitement rétablie.

La Cour a reçu la nouvelle de la mort du Duc de la Viefville, Viceroi de Sicile, décédé le 24 du mois dernier à Palerme, dans la soixante-huitiéme année de son âge.

La Reine fut relevée de ses couches le 2 de ce mois au matin, dans la Chapelle du château de Portici. On attend après-demain ici leurs Majestés.

Il paroît un decret, par lequel le Roi défend à toutes les Egliſes de ſes Etats où l'on prêche le Carême, de ſe pourvoir de Prédicateurs étrangers, Sa Majeſté voulant que le Curé de chaque Egliſe & les Eccléſiaſtiques qui la deſſervent, ſe chargent d'y faire toutes les Prédications. L'argent qui étoit deſtiné à payer les Prédicateurs, ſera remis à la caiſſe militaire pour contribuer à la conſtruction du nouvel hôtel qu'on doit bâtir pour les ſoldats invalides.

Don Joſeph Grimani, Commandant de Meſſine, exerce par *interim* en Sicile les fonctions de Viceroi.

De Rome, *le 23 Juillet.*

Pluſieurs des Miſſionnaires répandus dans les Indes Orientales, ſe défioient de la ſincérité de la converſion du Roi de Jolo, l'une des iſles Philippines. Leurs ſoupçons ne ſe ſont trouvés que trop fondés. Ce Prince s'étoit fait baptiſer avec toute ſa famille, dans l'eſpérance que les troupes Eſpagnoles qui ſont dans le pays, l'aideroient à réduire une ville qu'il deſiroit de ſoumettre à ſa domination. Il avoit formé le projet de faire maſſacrer enſuite toutes ces troupes. Heureuſement la trahiſon a été découverte. On s'eſt ſaiſi de ce Prince, & on l'a enfermé dans une tour, en attendant les ordres de la Cour de Madrid.

Digitized by Google

De Genes, *le 18 Août.*

Les galeres qui ont transporté à la Bastie le Marquis Joseph Doria, Commissaire général de la République dans l'isle de Corse, ont ramené ici le Marquis Augustin Grimaldi. Il fut reçu en mettant pied à terre par une partie de la noblesse, qui l'accompagna au Palais Ducal, où il alla faire sa révérence au Doge.

GRANDE-BRETAGNE.

De Londres, *le 5 Septembre.*

Il s'est répandu depuis peu dans cette ville une grande quantité de fausses guinées. Indépendamment de ce qu'elles sont plus légeres de vingt-quatre grains que les vraies, elles sont reconnoissables par le cordon qui est très-défectueux, & par la lettre S, qui dans le mot *Georgius* est plus maigre que les autres lettres.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

Le 14 Août, veille de la Fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, la Reine accompagnée de Monseigneur le Dauphin, de Madame Adelaïde & de Mesdames Victoire, Sophie & Louise, assista dans la Chapelle du Château aux premieres Vêpres, ausquelles l'Abbé Ducluzeau, Chapelain ordinaire de la Chapelle-Musique, officia, & qui furent chantées par la Musique.

Le 15, jour de la Fête, le Roi, la Reine & la Famille royale entendirent dans la même Chapelle la grande Messe, célébrée pontificalement par l'Evêque de Comminges.

Digitized by Google

Le même jour, le Roi soupa au grand couvert chez la Reine avec la Famille royale.

Le Roi partit le 16 pour le château de Choisy.

Dans l'assemblée que le Corps de Ville tint le même jour, le Sieur de Bernage fut continué Prevôt des Marchands. Le Sr Strockard, Quartinier, & le Sr Gillet, Avocat, ont été élûs Echevins.

Le même jour, le Duc d'Aumont, premier Gentilhomme de la chambre du Roi, & la Maréchale Duchesse de Duras, Dame d'honneur de Mesdames Victoire, Sophie & Louise, tinrent sur les Fonts, au nom de l'Infant Duc de Parme, & de Madame Sophie, le fils du Sr Rosé, Porte-Manteau de cette Princesse. Cette cérémonie se fit dans l'Eglise de Notre-Dame, paroisse du Château. L'enfant a été nommé *Philippe-Justin*.

Le 17, la Reine alla visiter la maison royale de Saint Cyr.

Le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, a été parrein du fils de M. Freron, des Académies d'Angers, de Montauban & de Nancy, auteur de l'Année littéraire, & des lettres sur quelques écrits de ce tems. La mareine a été la Princesse de Talmont. L'enfant fut baptisé le 17, & nommé *Stanislas-Louis-Marie*. Il fut tenu sur les Fonts au nom du Roi de Pologne, Duc de Lorraine, par Mr Hulin, Ministre de ce Prince auprès du Roi; & au nom de la Princesse de Talmont, par Dame Elizabeth-Agnès de Ligniville, épouse du Sr Dedelay de la Garde, Fermier général. La cérémonie a été faite dans l'Eglise de S. Sulpice par le Curé de la paroisse.

La Reine entendit le 18 l'Office du matin & de l'après-midi, célébré par les Missionnaires.

Monseigneur le Dauphin alla le 18 dîner à Choisy. Mesdames de France s'y rendirent le mê-

Digitized by Google

me jour après-midi, & le Roi en revint le 19 avec ces Princesses.

Le 20, les Députés des Etats de Languedoc eurent audience de Sa Majesté. Ils furent présentés par le Prince de Dombes, Gouverneur de la Province, & par le Comte de Saint Florentin, Ministre & Secrétaire d'Etat; & conduits par le Chevalier de Dreux, grand Maître des cérémonies. La députation étoit composée pour le Clergé, de l'Archevêque de Toulouse, qui porta la parole; du Comte de Lordat, Baron des Etats, pour la Noblesse; des sieurs Esteve & Peville, pour le Tiers-Etat; & du sieur Joubert, Syndic général de la province.

Ces Députés eurent ensuite audience de la Reine, de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine & de la Famille royale.

Le Roi retourna le 21 à Choisy, d'où Sa Majesté est revenue le 23.

M. de Maupeou, premier Président du Parlement, est venu le 21 faire sa cour au Roi.

Sa Majesté a disposé de la charge de Lieutenant général du Nivernois, vacante par la mort du Marquis de Richerand, en faveur du Marquis de Pougieres, Lieutenant général des armées du Roi & Lieutenant des Gardes du Corps dans la Compagnie de Charost.

M. Bourgeois de Boynes, Maître des Requêtes, nommé à l'Intendance de Besançon, a été gratifié par le Roi d'une pension de quatre mille livres.

Le 23, sur les trois heures & demie du matin, Madame la Dauphine sentit quelques douleurs, & cette Princesse à six heures vingt-quatre minutes accoucha d'un Prince, que le Roi a nommé Duc de Berry. Le Marquis de la Luzerne, Lieutenant

Digitized by Google

général des armées du Roi & Lieutenant des Gardes du Corps, eſt venu de la part du Roi annoncer cet heureux événement au Corps de Ville, à qui le Chevalier de Dreux, grand Maître des cérémonies, a remis une lettre de Sa Majeſté ſur le même ſujet. Madame la Dauphine ſe porte auſſi-bien qu'on puiſſe le deſirer, ainſi que Monſeigneur le Duc de Berry.

L'ouverture des Etats de Bourgogne s'eſt faite le 13. L'Evêque d'Autun, qui en eſt le Préſident né, prononça un diſcours éloquent & pathétique, qui fut généralement applaudi. Il y a eu à Dijon un concours prodigieux de tout ce qu'il y a de plus diſtingué dans les trois Ordres du Clergé, de la Nobleſſe & du Tiers-Etat de la Province. La préſence du Prince de Condé a excité une joie univerſelle : elle a rappellé le ſouvenir de ſes auguſtes ayeux, qui ont gouverné ſi long-tems & ſi heureuſement la Bourgogne. L'affabilité, le caractere d'élévation & de bonté, & la magnificence de ce Prince lui ont attiré l'admiration & l'amour de tous les Bourguignons. Pendant ſon ſéjour à Dijon, il y a eu des repas ſomptueux, des ſpectacles, des bals & des fêtes continuelles. Le 26, le Prince de Condé partit de cette ville pour revenir à la Cour.

Auſſi-tôt après la naiſſance de Monſeigneur le Duc de Berry, l'Abbé de Chabannes, Aumônier du Roi, fit la cérémonie de l'ondoyement en préſence du Curé de la Paroiſſe du château. M. Rouillé, Miniſtre & Secrétaire d'Etat, Grand Tréſorier de l'Ordre du Saint-Eſprit, apporta le Cordon de cet Ordre, & il eut l'honneur de le paſſer au cou du Prince, qui fut remis entre les mains de la Comteſſe de Marſan, Gouvernante des Enfans de France. Enſuite elle porta Monſei-

Digitized by Google

gneur le Duc de Berry à l'appartement qui lui étoit destiné. Ce Prince y fut conduit selon l'usage par le Duc de Villeroy, Capitaine des Gardes du Corps en quartier.

Vers une heure après midi, le Roi & la Reine accompagnés de la Famille royale, ainsi que des Princes & Princesses du Sang, des Grands Officiers de la Couronne, des Ministres & des Seigneurs & Dames de la Cour, & précédés des deux Huissiers de la Chambre qui portoient leurs masses, se rendirent à la Chapelle. Leurs Majestés y entendirent la Messe, pendant laquelle M. Colin de Blamont, Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, & Surintendant de la Musique de la Chambre, fit exécuter le *Te Deum* en musique de sa composition. Cette Hymne fut entonnée par l'Abbé Gergoy, Chapelain ordinaire de la Chapelle-Musique, revêtu d'un Surplis & de l'Etole.

Le soir, à neuf heures, par les ordres du Duc d'Aumont, premier Gentilhomme de la Chambre en exercice, & sous la conduite de M. Blondel de Gagny, Intendant des menus plaisirs, & de M. d'Azincour son fils, reçu en survivance de cette charge, on tira dans la place d'armes, vis-à-vis de l'appartement du Roi, un très-beau bouquet d'artifice, que Sa Majesté alluma de son balcon par le moyen d'une fusée courante. L'exécution n'a rien laissé à desirer.

Le même jour, le Roi fit partir M. Binet, Mestre de Camp de Cavalerie, l'un des Gentilshommes ordinaires de Sa Majesté, & premier Valet de Chambre de Monseigneur le Dauphin, pour aller à Luneville donner part de la naissance de Monseigneur le Duc de Berry au Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar.

Digitized by Google

Le Comte de la Luzerne de Briqueville, Lieutenant-Général des armées du Roi, & Lieutenant des Gardes du Corps, que Sa Majesté avoit envoyé annoncer au Corps de Ville de Paris cet heureux évenement, a été nommé par le Roi, à son retour, Commandeur de l'Ordre royal & militaire de Saint Louis. Il a été décoré le même jour des marques de cet Ordre.

Le 23, les Prévôt des Marchands & Echevins s'étoient assemblés à l'Hôtel de Ville, dès qu'ils avoient appris que Madame la Dauphine avoit senti quelques douleurs. Ils reçurent à onze heures du matin la nouvelle de la naissance de Monseigneur le Duc de Berry, par le Comte de la Luzerne de Briqueville, Lieutenant des Gardes du Corps, que le Roi avoit envoyé pour en donner part au Corps de Ville. Dans le moment, ils firent annoncer à toute la ville par une salve d'artillerie, & par la cloche de l'Hôtel de ville, qui a sonné jusqu'à minuit, la nouvelle faveur qu'il a plû à Dieu d'accorder à la France.

Le Chevalier de Dreux, Grand-Maître des cérémonies, arriva sur les onze heures & demie à l'Hôtel de Ville, & il y apporta les ordres du Roi, suivant lesquels les Prévôt des Marchands & Echevins firent commencer les réjouissances.

A sept heures du soir, on fit une seconde salve de l'artillerie, après laquelle les Prévôt des Marchands & Echevins allumerent, avec les cérémonies ordinaires, le bucher qui avoit été dressé dans la place devant l'Hôtel de Ville. On tira ensuite une grande quantité de fusées volantes; on fit couler dans les quatre coins de la place des fontaines de vin; & l'on distribua du pain au peuple. Plusieurs orchestres, remplis de musiciens, mêlerent le son de leurs instrumens aux acclama-

Digitized by Google

tions dictées par l'allégresse publique. La façade de l'Hôtel de ville fut illuminée le soir par plusieurs filets de terrines, ainsi que l'Hôtel du Duc de Gesvres, Gouverneur de Paris; celui du Prévôt des Marchands, & les maisons des Echevins & Officiers du Bureau de la ville.

Il y eut pendant la nuit des illuminations dans toutes les rues.

Le 24, pendant la Messe du Roi, M. Blanchard, Maître de musique de la Chapelle, en quartier, fit exécuter son *Te Deum*.

Après la Messe, le Roi & la Reine, Monseigneur le Dauphin, Monseigneur le Duc de Bourgogne, Monseigneur le Duc de Berry, Madame, Madame Adelaïde & Mesdames Victoire, Sophie & Louise, reçurent dans leurs appartemens les révérences des Dames de la Cour, à l'occasion des couches de Madame la Dauphine.

La nouvelle Eglise Paroissiale de Saint Louis, que le Roi a fait construire dans le Parc aux Cerfs, fut benite le 24 par M. Rancé, Curé de la Paroisse, lequel avoit reçu de l'Archevêque de Paris les pouvoirs nécessaires à cet effet. On y porta de l'ancienne Eglise le Saint Sacrement. Les Invalides, dont la garde de Versailles est composée, étoient sous les armes, & bordoient la Procession. Elle fut suivie d'un grand concours de peuple. Les rues par lesquelles elle passa, étoient ornées de tapisseries. Lorsque le Saint Sacrement eut été déposé dans le Tabernacle de la nouvelle Eglise, on célébra la grande Messe. Il y eut l'après-midi Vêpres & Salut. Le Comte de Noailles, Gouverneur des Ville & Château de Versailles, assista à tous ces Offices. Le lendemain, Fête de Saint Louis, le Service divin se fit avec la même solemnité. L'après-midi, le Pere Couteror, Pré-

Digitized by Google

dicateur du Roi, & Supérieur des Barnabites de Passy, prononça le Panegyrique du Saint.

Le même jour, le Corps de Ville se rendit à Versailles, & ayant à sa tête le Duc de Gesvres, Gouverneur de Paris, il eut audience du Roi avec les cérémonies accoutumées. Il fut présenté à Sa Majesté par le Comte d'Argenson, Ministre & Secrétaire d'Etat, & conduit par le Chevalier de Dreux, Grand-Maître des cérémonies. M. de Bernage qui a été continué Prévôt des Marchands, & MM. Stockard & Gilet, nouveaux Echevins, prêterent entre les mains du Roi le serment de fidélité, dont le Comte d'Argenson fit la lecture, ainsi que du Scrutin, qui fut présenté à sa Majesté par M. de Saint-Fargeau, Avocat du Roi au Châtelet.

Le Corps de Ville, après cette audience, eut l'honneur de rendre ses respects à la Reine, à Monseigneur le Dauphin, à Monseigneur le Duc de Bourgogne, à Monseigneur le Duc de Berry, à Madame & à Mesdames de France.

Le 25, Fête de Saint Louis, les Hautbois de la Chambre, selon l'usage, jouerent des symphonies pendant le lever du Roi.

Leurs Majestés, accompagnées de la Famille royale, entendirent dans la Chapelle du Château la Grande Messe, célébrée par les Missionnaires, & assisterent l'après-midi aux Vêpres & au Salut.

Le Roi soupa chez la Reine au grand couvert, pendant lequel les vingt-quatre Violons de la Chambre exécuterent plusieurs symphonies de la composition & sous la conduite de M. Colin de Blamont.

Le même jour, l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres eut l'honneur de présenter au Roi, à la Reine, & à Monseigneur le Dau-

Digitized by Google

phin le tome XXI de ſes Mémoires. Ce volume contient les années 1747 & 1748. M. d'Anville, Aſſocié de la même Académie, a préſenté en même tems au Roi la troiſiéme & derniere partie de ſa Carte d'Aſie, qui repréſente le nord de ce continent, depuis la frontiere de l'Europe juſqu'à la mer orientale.

Le même jour, la Proceſſion des Carmes du grand Couvent, à laquelle le Corps de Ville aſſiſta, alla, ſuivant la coutume, à la Chapelle du Palais des Tuileries, où ces Religieux chanterent la Meſſe.

L'Académie Françoiſe célébra cette Fête dans la Chapelle du Louvre. M. Royer, Maître de Muſique des Enfans de France, fit exécuter un motet pendant la Meſſe, après laquelle M. l'Abbé de Cambacerez prononça le Panegyrique du Saint.

La même Fête fut célébrée par l'Académie royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, & par celles des Sciences, dans l'Egliſe des Prêtres de l'Oratoire. Le Panégyrique du Saint fut prononcé par M. l'Abbé Dromgol, Chanoine de l'Egliſe Cathédrale de Chartres.

L'après-midi, l'Académie Françoiſe tint une aſſemblée publique.

Le 25, la Compagnie des Indes fit baptiſer dans l'Egliſe Paroiſſiale de la Magdeleine de la Ville-l'Evêque, Fauxbourg Saint-Honoré, trois Seigneurs Noirs du pays d'Anamabou, ſitué à la côte de Guinée. Les parreins & marreines ont été le Comte de Montmorency-Laval & la Dame de Silhouette; M. de Montaran, Maître des Requêtes, Intendant du commerce, & Commiſſaire du Roi à la Compagnie, & la Comteſſe de Montmorency-Laval; M. de Silhouette, Maître des Requêtes, Commiſſaire du Roi à la Compagnie,

Digitized by Google

& Chancelier du Duc d'Orléans, & la Dame de Montaran.

En France, l'amour des sujets pour le Souverain est une vertu de tous les âges. Les jeunes éleves de l'Ecole gratuite de musique se sont réunis le 26 au nombre de soixante, pour chanter un *Te Deum* dans la salle de cette Ecole, en action de graces de la naissance de Mgr. le Duc de Berry. *Ex ore infantium vota recta.*

Le 28, le Comte de Neuilly, Envoyé Extraordinaire, & Ministre Plénipotentiaire du Roi auprès de la République de Gênes, a pris congé du Roi, de la Reine, & de la Famille royale.

Le Roi a accordé la charge de Commandeur Prévôt Maître des cérémonies de l'Ordre du Saint Esprit à M. Bignon, Bibliothécaire de Sa Majesté.

Sa Majesté a mis le Comte de Montmorency-Laval, au nombre des Menins de Monseigneur le Dauphin.

Le Marquis de Paulmy, Secrétaire d'Etat de la Guerre, en survivance du Comte d'Argenson, revint du voyage qu'il a fait en Bretagne & en Normandie, pour visiter les places de ces deux Provinces. Il est parti le 29 pour aller voir les quatre différens Camps que Sa Majesté a donné ordre de former.

Le Roi ayant écrit à l'Archevêque de Paris, pour faire rendre à Dieu de solemnelles actions de graces, à l'occasion de la naissance de Monseigneur le Duc de Berry, on chanta le 29 le *Te Deum* dans l'Eglise Métropolitaine, & l'Archevêque de Paris y officia pontificalement. Le Chancelier & le Garde des Sceaux, accompagnés de plusieurs Conseillers d'Etat & Maîtres des Requêtes, y assisterent, de même que la Chambre des

Digitized by Google

Comptes, la Cour des Aydes, & le Corps de Ville, qui y avoient été invités de la part de Sa Majesté par le Grand Maître des Cérémonies.

On tira le même jour, par ordre des Prévôt des Marchands & Echevins, un magnifique feu d'artifice dans la place de l'Hôtel de Ville.

Sa Majesté a accordé à M. Maynon d'Invault, Maître des Requêtes, l'Intendance de Picardie, vacante par la démission de M. d'Aligre de Boislandry.

Le bateau de passage de Rochefort à Soubise a péri en donnant sur le cable d'un vaisseau. De cinquante personnes qui étoient à bord, il ne s'en est sauvé que dix.

Selon quelques lettres, la Régence d'Alger a interdit l'entrée de ses ports & de ses parages aux Corsaires Saletins qui feront des prises sur les François.

Le 21 Août, on fit à Douay la Procession solemnelle qu'on a coutume d'y faire tous les ans, en mémoire d'un prodige arrivé l'an 1254 dans l'Eglise Collégiale de Saint Amé. L'Evêque d'Arras y porta le Saint Sacrement, & suivant l'usage tout le Clergé Séculier & Regulier de la ville y assista, ainsi que le Corps de Ville & l'Université. Toute la garnison étoit sous les armes. L'infanterie formoit une double haie dans les rues, & la cavalerie étoit en bataille dans les places. Les Magistrats avoient fait élever un obélisque d'une grande magnificence, d'où partit le soir beaucoup d'artifice.

L'Académie royale des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres établie à Toulouse, tint le jour de la Fête de Saint Louis une assemblée publique. Les principaux morceaux qui y furent lus, furent l'éloge du feu Président de la Loubere, par le

Digitized by Google

Préſident d'Orbeſſan ; celui de feu M. de Rabaudy, par M. le Franc, Premier Préſident de la Cour des Aides de Montauban ; & des Obſervations de M. Pouderoux, Docteur en Médecine, ſur quelques maladies extraordinaires.

On fit le même jour à Toulouſe l'ouverture du ſalon de l'Académie de Peinture, de Sculpture & d'Architecture qui y eſt établie.

La Comteſſe de Sartiranne, épouſe du Comte de ce nom, Ambaſſadeur du Roi de Sardaigne, accoucha le 28 d'un fils. Leurs Majeſtés doivent faire l'honneur à cet enfant de le tenir ſur les fonts, & il a été ſimplement ondoyé le jour de ſa naiſſance, par le Curé de Saint Sulpice, dans la Chapelle de l'Hôtel de l'Ambaſſadeur. Le Comte de Sartiranne deſtinant ce fils à être Chevalier de Malthe, a déja fait l'inſtance pour qu'il ſoit reçu dans la Langue de France.

Le Roi ſoupa le 30 à ſon grand couvert chez la Reine avec la Famille royale.

Le 31, le Roi ſe rendit à Bellevûe. Sa Majeſté chaſſa le deux Septembre au fuſil dans la plaine de Grenelle, & ſoupa le ſoir à Montrouge, chez le Duc de la Valiere. Lorſque le Roi fut ſorti de table, on exécuta en préſence de Sa Majeſté l'Opéra Comique des *Troqueurs* & le Ballet Chinois. Le Roi, après ce ſpectacle, dont Sa Majeſté paru ſatisfaite, alla coucher au Château de Choiſy. Sa Majeſté revint ici le 4 au matin.

Madame la Dauphine & Monſeigneur le Duc de Berry continuent de ſe porter auſſi bien qu'on puiſſe le déſirer.

On célébra le 31, dans l'Egliſe de la Paroiſſe du Château, un Service ſolemnel pour l'anniverſaire de Louis XIV.

Le même jour, les ſix Corps des Marchands

Digitized by Google

firent chanter dans l'Eglise des Prêtres de l'Oratoire le *Te Deum* en musique, pour remercier Dieu de la nouvelle faveur qu'il lui a plû de répandre sur la Famille royale. Le Corps des Marchands de vin a satisfait le 4 Septembre au même devoir dans la même Eglise. M. Berryer, Lieutenant-Général de Police, & les Gens du Roi du Châtelet ont assisté à ces deux cérémonies. Les Juges & Consuls se sont trouvés à la seconde, à laquelle ils avoient été invités.

Le premier Septembre, on chanta le *Te Deum* dans les deux Paroisses de Versailles, en action de graces de la naissance de Monseigneur le Duc de Berry. Toutes les maisons de cette ville furent illuminées. Monseigneur le Dauphin & Mesdames de France se promenerent dans les rues pour voir les illuminations.

MORTS.

MEssire N..... Marquis de Menou, Seigneur de Cuissy, Maréchal des camps & armées de Sa Majesté, & Lieutenant de Roi au Château de Nantes, est mort à Nantes, au commencement du mois de Juillet, âgé de 71 ans.

Le 4 Juillet est mort à Paris, dans sa vingt-uniéme année, Esprit-Emmanuel-Melchior de la Baume-Montrevel, Marquis de Saint-Martin, Baron de de Pesmes, le dernier de cette branche, dont les grands biens passent à ses deux sœurs, Chanoinesses à Remiremont.

M. Philippe Nericault-Destouches, Gouverneur de Melun, l'un des quarante de l'Académie Françoise, & ci-devant Ministre du Roi en Angleterre, si connu par les bonnes Comédies qu'il a données au théatre François, est mort à Melun le 5 fort avancé en âge.

Digitized by Google

Dame Anne-Armande de Balthazar, épouse de Messire de Prunier, Marquis de Lemps, Brigadier d'Infanterie, Commandant en Vivarais & dans le Velay, est morte le 6 à Tournon, dans sa trente-quatriéme année.

Messire Claude, Comte de Saint-Simon, est mort le 10 au château de Villexavier en Saintonge, âgé de soixante-quinze ans.

Frederic-Ulric de Lowendalh, Doyen du Chapitre de S. Marcel, & Abbé de l'Abbaye de la Cour-Dieu, Ordre de S. Benoît, Diocèse d'Orléans, frere du Maréchal de Lowendalh, mourut à Paris le 12, âgé environ de 54 ans.

Le même jour, est morte Dame Marie-Anne-Louise-Céleste de la Riviere, épouse de Messire Charles-Jean de la Riviere de Riffardeau. Elle avoit été mariée en premieres nôces avec Messire Claude-Adrien de la Fond, Maître des Requêtes.

Messire Théodore-Camille, Marquis de Montperni, Conseiller intime du Margrave de Brandebourg-Culmbach, & grand Maître de la maison de la Margrave de Bareith, mourut à Paris le 17, dans sa quarante-cinquiéme année.

Messire Antoine-Olivier de Saint-Simon de Courtomer, fils de Messire Jacques-Etienne-Antoine de Saint-Simon, Vicomte de Courtomer, Brigadier des armées du Roi, est mort le 18.

Pierre de Montesquiou, Comte de Montesquiou, Lieutenant général des armées du Roi, Gouverneur du Fort-Louis sur le Rhin, & ci-devant premier Sous-Lieutenant de la premiere compagnie des Mousquetaires, est mort le même jour, âgé de soixante-sept ans.

Messire Michel Bouvard de Fourqueux, Procureur général de la Chambre des Comptes & Conseiller honoraire à la grand'Chambre du Parle-

Digitized by Google

ment, mourut le même jour en son château de Fourqueux, près Saint Germain-en-Laye, dans sa soixante-huitiéme année.

Jeanne-Sophie de Ragouzinsky, fille de Messire Joachim, Comte de Ragouzinsky, est morte le 22.

Messire François-Dominique de Barberie, Marquis de Saint-Contest, Commandeur Prévôt Maître des cérémonies des ordres du Roi, Ministre & Secrétaire d'Etat au département des affaires étrangeres, ci-devant Ambassadeur de Sa Majesté auprès des Etats généraux des Provinces-Unies, est mort le 24 à Versailles, âgé de cinquante-quatre ans.

Dame Louise-Philippe Lambert, épouse de Messire Othon-Louis-Antoine de Lier, Conseiller au Grand Conseil, est morte le 26.

Dame Elizabeth-Louise Duché, épouse de Messire Jacques-Bertrand de Scepeaux, Marquis de Beaupreaux, Lieutenant général des armées du Roi & de la province d'Anjou, mourut à Paris le 29, âgée de quarante-deux ans.

AVIS.

ON vient de mettre au jour le portrait de Michel Nostradamus, Médecin & Astrologue, gravé par Mlle Aure Billette; il est haut de quatorze pouces sur dix de large. Il se vend chez le sieur Devaux, Graveur-Imager, rue S. Jacques, à l'Arche d'Alliance, proche S. Benoît, à Paris.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Mercure d'Octobre, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 30 Septembre 1754. GUIROY.

Digitized by Google

TABLE.

PIECES FUGITIVES en Vers & en Prose.
Cantatille sur la naissance de Monseigneur le Duc de Berry, page 3
Assemblée publique de l'Académie des Belles-Lettres de la Rochelle, du premier Mai, 5
Bouquet, à S. A. S. Mgr le Comte de Clermont, 28
Réponse du Pere Laugier aux remarques de M. Frezier, 29
Vers à Madame L. D. D. L. F. 51
Lettre d'un Négociant de Rouen à M. l'Abbé Raynal, 54
L'Eloge de la sincérité, Ode. 62
Séance publique de l'Académie royale de Chirurgie, du 25 Avril, 67
Remercîment à MM. de l'Académie de la Rochelle, Ode, 84
Portrait d'un jeune homme fait par lui-même, 87
Mots des Enigmes & du Logogryphe du Mercure de Septembre, 91
Enigmes & Logogryphe, 92
Nouvelles Litteraires. Séance publique de l'Académie Françoise, du 25 Août, 95
Séance publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres d'Amiens, du 25 Août, 105
Beaux Arts, 146
Air naïf en Romance, 159
Spectacles, 161
Lettre sur le Ballet du College des Jesuites, 185
Nouvelles Etrangeres, 193
France. Nouvelles de la Cour, de Paris, &c. 201
Morts, 213

La Chanson notée doit regarder la page 159.

De l'Imprimerie de Ch. A. JOMBERT.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
NOVEMBRE. 1754.



A PARIS,

Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DE NULLY, au Palais.
PISSOT, Quai de Conty, à la descente du Pont-neuf.
DUCHESNE, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

L'ADRESSE du Mercure eſt à M. LUTTON, Commis au recouvrement du Mercure, rue Ste Anne, Butte S. Roch, vis-à-vis la rue Clos-Georgeot, entre deux Selliers, au ſecond; pour remettre à M. l'Abbé Raynal.

Nous prions très-inſtamment ceux qui nous adreſſeront des Paquets par la Poſte, d'en affranchir le port, pour nous épargner le déplaiſir de les rebuter, & à eux celui de ne pas voir paroître leurs Ouvrages.

Les Libraires des Provinces ou des Pays Etrangers qui ſouhaiteront avoir le Mercure de France de la premiere main & plus promptement, n'auront qu'à écrire à l'adreſſe ci-deſſus indiquée.

On l'envoye auſſi par la Poſte aux perſonnes de Province qui le deſirent, les frais de la Poſte ne ſont pas conſidérables.

On avertit auſſi que ceux qui voudront qu'on le porte chez eux à Paris chaque mois, n'ont qu'à faire ſçavoir leurs intentions, leur nom & leur demeure audit Sr Lutton, Commis au Mercure; on leur portera le Mercure très-exactement, moyennant 21 livres par an, qu'ils payeront; ſçavoir, 10 liv. 10 ſ. en recevant le ſecond volume de Juin, & 10 l. 10 ſ. en recevant le ſecond volume de Décembre. On les ſupplie inſtamment de donner leurs ordres pour que ces payemens ſoient faits dans leur tems.

On prie auſſi les perſonnes de Province à qui on envoye le Mercure par la Poſte, d'être exactes à faire payer au Bureau du Mercure à la fin de chaque ſemeſtre, ſans cela on ſeroit hors d'état de ſoutenir les avances conſidérables qu'exige l'impreſſion de cet Ouvrage.

On adreſſe la même priere aux Libraires de Province.

On trouvera le Sr Lutton les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque ſemaine, l'après-midi.

PRIX XXX SOLS.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
NOVEMBRE. 1754.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

L'AMOUR DE LA PATRIE.
POËME,

Prononcé le jour de la Fête de S. Louis, dans l'Académie d'Amiens, & présenté au Roi; par M. Vallier, Colonel d'Infanterie.

EN défenſeur de la patrie, en Roi,
En citoyen, Louis s'étoit armé pour elle:
A ſes fiers ennemis il a donné la loi;
En pere, il ſacrifie une gloire immortelle:

Digitized by Google

Le conquerant s'arrête, & banniſſant l'effroi,
Il accorde la paix. Louis, c'eſt donc à toi
Qu'ici ma Muſe adreſſe la peinture
Du noble attachement qu'on a pour ſon pays,
Attachement plus fort que la nature,
A qui tout céde, à qui tout doit être ſoumis.

Vous faites & la honte & l'honneur des mortels,
Sentiment, qui dans Rome avez eu des autels.
Quel contraſte étonnant! amour de la patrie,
Es-tu vertu, foibleſſe? ou n'es-tu que manie?
Et ſi ta ſource eſt pure & ton but glorieux,
Pourquoi donc quelquefois offenſes-tu les yeux?
Guidé par la prudence, armé par la ſageſſe,
Aux ſentiers de l'honneur tu marches ſans foibleſſe;
Le cœur de l'homme encor s'ennoblit par tes traits;
Ambitieux ou vain, tu produits des forfaits:
Tantôt feu tempéré, qui donne la lumiere,
Tantôt feu dévorant, qui met tout en pouſſiere;
Source qui fertiliſe, ou torrent qui détruit,
La vertu t'accompagne, ou le crime te ſuit.
Tel tu parus ſouvent, injuſte ou ſanguinaire,
Tant que tu n'as frappé que les yeux du vulgaire,
Ce qui lui paroît crime eſt effort de vertu;
Il devoit l'adorer, il en eſt abattu.
Quel eſt ce fier Romain, dont le cœur inflexible

Digitized by Google

Ose à l'humanité paroître inaccessible ?
C'est Brutus ; à la mort il condamne ses fils.
Quel crime ! quelle horreur !... non, l'amour du pays
Illustre le forfait qu'abhorre la nature,
Il étouffe en son cœur jusqu'au moindre murmure,
Il voit frapper le coup sans détourner les yeux,
Ils ne sont plus, dit-il, *rendons graces aux Dieux.*
Mais quel affreux spectacle à Rome s'offre encore !
Fulvie à Curius, à l'amant qui l'adore,
Arrachant un secret qu'il confie à l'amour,
La cruelle s'en sert pour lui ravir le jour.
Je vois des fiers rivaux armés pour se détruire ;
La nature en frémit, & l'amour en soupire ;
Les armes à la main, l'amitié dans le cœur,
C'est la patrie encor qui guide leur fureur.
Horace, que fais-tu ? teint du sang qu'elle adore,
Tu t'offres à ta sœur, & tu veux qu'elle honore
Le barbare vainqueur de l'objet de ses vœux ?
Ses pleurs lui sont trop chers, tes lauriers odieux ;
Sa douleur, ses regrets te paroissent des crimes !...
Arrête, malheureux, s'il te faut des victimes...
Mais non, le cri du sang arme encor ton dépit,
Ta main les sépara, ta main les réunit...
Où marche Aquilius ? On le mene au supplice ;
Sans doute à ses côtés, Vindicius complice,
Ou par amour pour lui, va le suivre au tombeau ?
Non, c'est son délateur qui le livre au boureau :

Digitized by Google

Pour être citoyen, cet eſclave fidele
S'applaudit d'être ingrat, pour n'être point rebelle ;
L'amitié ne craint point de trahir l'amitié ;
Contre un pere infidele, un fils eſt ſans pitié.
Faut-il donc n'aimer rien pour ſervir ſa patrie ?
Si l'on ne trahit tout, ſe croit elle trahie ?
Sans doute, & rien ne doit balancer dans nos cœurs
L'intérêt du pays, il doit ſécher nos pleurs :
La voix du ſang alors n'eſt plus qu'une foibleſſe,
L'amour un attentat, & la pitié baſſeſſe.
Voyons tomber la foudre, & bravons-en l'éclat,
Elle honore en frappant le bras qui ſert l'Etat.
Un Romain dans les fers de Carthage affoiblie,
Obtient la liberté de revoir ſa patrie ;
Il peut en rapporter, ſeul maître de ſon ſort,
Ou la paix, il eſt libre, ou la guerre, il eſt mort.
Il le ſçait ; il paroît : le Senat délibere,
Pour ſauver ce grand homme, il veut finir la guerre.
Le Conſul ſe croiroit chargé d'un attentat,
S'il conſervoit ſa vie aux dépens de l'Etat.
Charthage eſt dans vos mains, dit-il, *oſez m'y ſuivre*,
Mes jours l'auroient ſauvée, & ma mort vous la livre.
Il dit : Rome l'admire, & le fier Regulus
Porte aux Carthaginois ſa tête & des refus.

Digitized by Google

Combien à leur pays ont encor dû leur gloire,
Gloire pure & dont j'aime à retracer l'hiſtoire !
Cet amour généreux, Romains, étoit chez vous
Fruit de l'indépendance où vous aſpiriez tous.
Céſar défendit Rome, il fit tête à Pompée,
Et pour la liberté ſa valeur occupée,
Dès qu'il ſe vit lui ſeul maître de l'univers,
S'employa toute entiere à lui donner des fers.
Catilina parut, armé pour ſa patrie,
Il ſembloit du Sénat & de ſa tyrannie,
Vouloir affranchir Rome un jour & l'épargner:
Catilina ſujet aſpiroit à regner,
Et l'amour du pays chez lui cachoit le crime.
Nous y joignons l'amour d'un maître légitime:
Vous êtes mes garans, héros, dont la fierté
N'a pu ſubir le joug d'une autre autorité !
Votre Roi, malheureux, ſans ſujets, ſans couronne,
Plus grand par votre amour qu'il n'étoit ſur le thrône;
Après vous avoir fait partager ſes honneurs,
Vous vit plus grands encor partager ſes malheurs:
Vous auriez conſervé vos biens, vos privileges,
Mais de nouveaux ſermens vous ſembloient ſacrileges.
Ce mépris des honneurs, des biens & du trépas,
Fait le ſoutien des Rois, le ſalut des Etats:
Les peuples à l'envi leur ſervent de barrieres,
Et conſacrent leurs jours à garder leurs frontieres;

Digitized by Google

Sûrs de ne pas avoir un ſeul maître de plus,
Ils quittent leurs foyers, qu'ils n'auroient pas perdus)
Contemplent d'un œil ſec une moiſſon flétrie,
Et verſent ſans regret leur ſang pour la patrie.
Que dis-je, ſans regret! ce ſont leurs plus beaux jours,
Devenus de l'Etat le plus noble ſecours:
Malheureux juſqu'alors, ils n'ont ſenti peut-être
La douceur d'exiſter qu'en mourant pour leur maître!
Quels mortels, quels ſujets, pour défendre un Etat!
Tout homme eſt citoyen, tout citoyen ſoldat.
La guerre eſt déclarée, on parle de victoire,
Sans y prévoir la mort, on n'y voit que la gloire;
Du beau deſir de vaincre ils ſont tous animés,
Pour le bien du pays mille bras ſont armés:
Ils vont à la vengeance (injuſte ou légitime);
C'eſt du ſang qu'il leur faut, & ce ſang va couler.
Tous ceux que l'âge encore empêche d'y voler,
Au ſalut des abſens vivement s'intéreſſent,
Ils vont au-devant d'eux, ils courent, ils s'empreſſent;
Impatiens de voir leurs braves défenſeurs,
Sur leur chemin d'avance ils répandent des fleurs.
Leurs fils, au long récit des ſiéges, des batailles,
Voudroient déja combattre & franchir des murailles;

Digitized by Google

Tout ſe peint à leurs yeux de riantes couleurs,
Et l'amour du pays ſe grave dans leurs cœurs.
Ainſi ce noble amour eſt tranſmis d'âge en âge;
Et devient aux enfans le plus cher héritage.
La France en a donné mille exemples fameux;
La patrie & nos Rois ſont nos biens & nos Dieux.
Qui les aime les ſert, il vole à leur défenſe,
Et ſes devoirs remplis en ſont la récompenſe.
Cet Etat en ſilence obéit au héros
Qui par de juſtes loix établit ſon repos,
L'équité le conduit, ſon cœur en eſt le temple;
A ſon auguſte fils lui-même il ſert d'exemple.
Le ciel vient d'accorder à ſes vœux empreſſés,
L'illuſtre rejeton, dont les jours commencés
Confirment le bonheur des ſujets & du maître;
C'eſt un ſoleil nouveau qui ſur nous va paroître.
Puiſſe-t-il de ſes feux long-tems nous éclairer,
Et nos neveux long-tems après nous l'adorer!

Digitized by Google

Cauſe académique plaidée en François au Collége de Louis le Grand, à la fin du mois d'Août.

LE Pere Geoffroi, auteur de cet Exercice, & l'un des Régens de Rhétorique, avoit choiſi un ſujet heureux. La maniere dont il l'a traité, l'a rendu encore plus intéreſſant. Il s'agit des Arts & des Lettres. Une Académie propoſe des récompenſes inégales ſelon l'inégalité des ſervices que leur rendent les différens caracteres d'eſprit. Cinq Académiciens ſe diſputerent la préférence. L'un parla pour l'eſprit inventeur, qui par la force de ſon génie ſe fraye une route inconnue, & fait des découvertes nouvelles. L'autre plaida pour l'eſprit imitateur, qui trouve dans la ſoupleſſe & la flexibilité de ſon talent toutes les qualités néceſſaires pour égaler les modeles les plus parfaits. Un troiſiéme prit la défenſe de l'eſprit qui perfectionne, & par là corrige les défauts même de l'inventeur. Le quatriéme fit valoir les droits d'un protecteur éclairé & puiſſant, qui, ſans avoir les talens qui font les Artiſtes, ſçait cependant animer, produire & répandre le goût des Arts. Le cinquiéme

Digitized by Google

prétendit que le critique qui épure les productions & venge les Arts & les Lettres, poſſedoit le talent le plus précieux, & par conſéquent le plus eſtimable.

M. de Coigny qui étoit chargé de décider entre ces divers concurrens, commença par expoſer le ſujet avec beaucoup de graces & de clarté. Pour ne rien laiſſer à deſirer, il traita en peu de mots la queſtion, qui eſt devenue ſi célebre de nos jours; ſçavoir, *ſi les beaux Arts ont contribué à épurer les mœurs ou à les alterer.* Il remarqua que le paradoxe injurieux qui l'a décidé contre les Arts, ne s'appuyoit que ſur un eſprit de ſophiſmes, une philoſophie auſtere, une éloquence impétueuſe, ſoutenue du crédit impérieux de la mode, & des graces ſéduiſantes de la nouveauté.

Quelqu'injurieux qu'ait été cet arrêt pour les Arts, il les félicita d'une diſpute qui leur avoit procuré » cet ouvrage mé-» morable écrit en leur faveur par un Roi* » amateur éclairé des Lettres, dont il a fixé » l'empire dans une de nos provinces, auſſi » remplie des monumens de ſon goût, que » de ceux de ſa bonté; où le ſceptre dans » une main, & le compas dans l'autre, il » anime par ſon exemple les talens qu'il

* Le Roi de Poſogne, Duc de Lorraine.

Digitized by Google

» enrichit par ſes bienfaits ; mérite com-
» me ſçavant les récompenſes qu'il diſtri-
» bue comme protecteur, immortaliſe les
» arts & ſe rend immortel par eux. »

Il ajouta, ſans cependant vouloir décider la queſtion, que ſi dans cet âge, le plus favoriſé par les Lettres, les Muſes & les Vertus ne ſont plus regardées comme ſœurs, mais comme rivales, » les mœurs » ſont peut-être plus coupables envers les » lettres que les lettres ne le ſont envers » les mœurs ; que ſi la contagion a paſſé » du Parnaſſe dans les ſociétés civiles, le » poiſon y avoit été préparé, & n'a fait » que revenir à ſa ſource ; que l'affoibliſ-» ſement des arts a commencé par celui » des talens, & que ceux-ci enfin n'ont » perdu leurs droits ſur l'admiration des » hommes, que lorſque plus jaloux de leur » faveur que de leur eſtime, ils ont proſ-» titué aux paſſions les hommages qu'ils » ne devoient qu'aux vertus. « Il parloit devant une aſſemblée qui connoiſſoit le prix des beaux arts. Il ne s'étendit pas davantage, & il pria chaque Académicien d'expoſer ſes prétentions.

M. de Trans ſe leva & parla pour l'eſprit inventeur, avec la nobleſſe qui caractériſe ce talent. Il établit ſes droits ſur ce que le génie inventeur n'a point de mo-

Digitized by Google

dele, titre qui annonce une supériorité de gloire qu'on ne peut disputer sans injustice. Le génie inventeur sert aux autres de modele, titre qui porte une étendue de bienfaits qu'on ne peut méconnoître sans ingratitude. Il ne s'arrêta pas à déprimer ses rivaux. Pour faire sentir la supériorité de l'inventeur, il se contenta d'en faire connoître le génie.

Qu'est-ce qu'un inventeur, dit il? » Un » homme sorti de la foule & du rang des » esprits, pour qui il est un genre d'i- » dées, de connoissances, j'ai pensé dire » un genre d'humanité distingué du nôtre, » qui placé dans une sphere supérieure, ap- » proche de la divinité, domine sur tout » ce qui s'en éloigne, est en spectacle quand » il s'éleve, & ne descend que pour être » un exemple; un homme dont l'ambi- » tieuse capacité ose défier tous les génies » qui ont paru avant lui sur la terre; voit » les routes qu'ils ont tenues, ne daigne » point y entrer; rougiroit de se borner » à les suivre; ne se contente pas de les » atteindre, aspire à les surpasser; souvent » ne va pas plus loin qu'eux, mais décou- » vre de nouvelles régions où ils n'en ont » pas même soupçonnées; quelquefois » commence sa course où ils ont fini la » leur, & dès les premiers de ses pas frap-

Digitized by Google

» pe au terme que les derniers des leurs » n'ont pas rencontré : un homme qui portant ſes vûes ſur toute la nature, voit » d'un coup d'œil ce qui a échappé aux » regards de l'antiquité la plus éclairée ; » qui ſe déclare le rival des ſiécles paſſés, » ſe rend le modele des ſiécles à venir, » ſurpaſſe la gloire des uns, prépare l'inſtruction des autres, eſt la lumiere & » l'oracle du ſien. Un homme dont la » naiſſance eſt une époque pour le tems » où il a vêcu ; qui tient à tous les âges » par des droits ſur leur admiration & » leur reconnoiſſance ; devient comme le » fondateur d'un peuple, le pere de tous » les Artiſtes, l'homme de tous les arts, » & le maître de tous les hommes.

Malgré tous ces traits magnifiques, il crut n'avoir pas encore repréſenté tout l'inventeur. Il fit admirer la hardieſſe de ſes projets, la pénétration de ſon diſcernement, l'activité de ſes penſées, la force de ſes combinaiſons, la puiſſance de ſon génie, » qui produit comme un nou» veau monde dans celui que nous habi» tons, qui laiſſant le peuple des eſprits » s'amuſer ſur la ſurface de la terre, va » juſqu'au ſein de la nature établir ſon » empire ; imite en quelque ſorte par la » fécondité de ſon action celle du Créa-

Digitized by Google

» teur, & s'efforce de diminuer l'inter-
» valle qui eſt entre Dieu & l'homme. «
Auſſi remarqua-t il que dans l'antiquité
la plus reculée, » on n'a voulu que des
» Dieux pour inventeurs des Arts, ou de
» leurs inventeurs on a fait des Dieux.
» Qu'eſt-ce donc qu'un inventeur parmi
» ſes rivaux? c'eſt un ſouverain parmi des
» ſujets révoltés; ajoutons un bienfaiteur
» parmi des ingrats.

Les bienfaits de l'inventeur ſont auſſi ſenſibles que ſa gloire eſt éclatante. Sans lui rien n'exiſte dans l'empire des arts & des lettres. M. de Trans n'avoit pas beſoin de preuve. Il rappella ſeulement à ſes rivaux leurs obligations perſonnelles, & traça en grands traits les ſervices que l'eſprit d'invention a rendu aux Arts & aux Etats: inventions utiles, qui guident les pilotes; qui ouvrent de nouveaux mondes, & rapprochent les climats les plus éloignés; inventions précieuſes à l'humanité, qui donnent mille formes différentes au cuivre, à la fonte, au bronze, au marbre, pour tranſmettre aux ſiécles futurs les actions des héros, les travaux des Sçavans, le ſouvenir même des perſonnes les plus chéries; inventions pour la gloire, qui ont immortaliſé un Archimede, un Bacon, &c. inventions pour l'ornement, pour

Digitized by Google

l'agrément, qui nous procurent tant d'arts agréables, ces glaces, ces variétés de chûtes & de jeux des eaux. A cette occasion M. de Trans loua les jardins charmans d'Orly, où les fleurs sont cultivées par les mains victorieuses du héros de Parme, de Guastalla, de Villembourg (M. le Maréchal Duc de Coigny) qui honoroit de sa présence cette assemblée.

Après ce discours plusieurs fois applaudi, M. de Villevielle parut pour soutenir les droits de l'imitateur. Il sçut si bien faire passer dans sa diction la douceur & la délicatesse de son caractere, qu'il prévint aussi-tôt en sa faveur. Il prétendit que le ton impérieux qu'avoit employé son rival, marquoit moins la supériorité d'une cause, qu'il n'en couvroit la médiocrité. Il avoua cependant avec une modestie simple & naïve, que le talent imitateur n'est pas celui qui brille le plus dans l'empire des arts : mais il soutint que c'est celui qui les sert avec le plus de peine & le plus d'utilité ; qu'ainsi la peine de l'imitation balance la gloire de l'invention, & que l'utilité de l'imitateur l'emporte sur la supériorité de l'inventeur. Il fonda sur ce double titre ses prétentions, & les exposa avec tant d'art, qu'il fit presque oublier l'admiration naturelle qu'on a pour les inventions.

Digitized by Google

Tous les traits marquoient un grand choix ; ils étoient placés dans le jour le plus favorable. Sa peinture des services que rend le goût de l'imitation étoit des plus animée. » C'est ce goût, dit-il, qui entretient ou rappelle celui des anciens, » c'est-à-dire de ces fondateurs ou de ces » maîtres de la littérature, qui ne sont » négligés que par des esprits assez superficiels pour ne chercher que l'esprit dans » les lettres, & assez vains pour n'y souffrir que le leur ; qui à peine habitans du » Parnasse veulent quelquefois en être les » arbitres ; n'ont pas de voix dans les comices littéraires, & veulent y donner le » ton ; & avant que d'avoir le talent d'être imitateurs, prétendent à la gloire des » modeles. »

Il fit remarquer que le mépris de l'imitation est l'époque ordinaire de la dégradation des lettres. » Cette dégradation » commença dans la Gréce, lorsqu'après » avoir dédaigné la riche simplicité de Démosthene, les Phalériens introduisant » dans le discours ces vaines profusions » qui épuisent bientôt les richesses & n'en » supposent pas toujours, substituerent l'élégance à l'éloquence, l'esprit au génie, » & des douceurs de langage propres à » amuser des enfans, à ce ton male & vic-

Digitized by Google

» torieux qui rappelloit les loix dans Athe-
» nes, excitoit l'émulation dans la Gréce,
» & portoit la consternation dans la Ma-
» cédoine.

» Les lettres se dégraderent en Italie,
» lorsqu'Horace, Virgile & Cicéron eu-
» rent disparu. Subjuguée par le génie al-
» tier & audacieux des Lucain & des Se-
» néque, séduite par l'esprit fin & délicat
» des Pline & des Mamertin, Rome ne
» fit à ses anciens maîtres que l'honneur de
» balancer quelque tems entr'eux & leurs
» rivaux; & par ce défaut d'imitateurs
» perdant la trace des modeles, sortit du
» goût de leurs siécles, & tomba dans la
» barbarie des autres.

Ce discours ingénieux finit par ce compliment au Juge, qui fut universellement approuvé, & qui pouvoit seul tenir lieu d'apologie. » Le talent que j'ai défendu,
» doit être le vôtre, Monsieur; & s'il est
» le vôtre en effet, rien de ce qui comble
» les plus brillantes destinées ne doit man-
» quer à celle qui vous attend. Fixez vos
» regards sur ce héros, autrefois l'Achille,
» aujourd'hui le Nestor de la France; fixez
» les sur cette illustre mere si honorée, si
» supérieure aux honneurs qu'on lui doit,
» si digne de ceux qu'on lui rend. Leurs
» exemples vous apprendront à être grand

Digitized by Google

» ſans hauteur, facile ſans foibleſſe, l'or-
» nement de la Cour, l'agrément des ſo-
» ciétés, le protecteur & le ſoutien des
» talens, l'ami & l'exemple des vertus. On
» repréſente ici l'imitation comme un tra-
» vail ſans gloire. Ce reproche doit ceſſer
» à vous; votre gloire ſera d'être imita-
» teur.

L'eſprit qui perfectionne, réunit les richeſſes de l'invention & les graces de l'imitation. M. le Vaſſeur qui étoit chargé de ſa défenſe, le préſenta ſous ce point de vûe. Il encherit même ſur cette idée, & il prouva que ſans ce talent l'imitation n'eſt d'aucun mérite, l'invention n'a qu'un mérite commencé. Il rabaiſſa beaucoup le travail obſcur de ce vil peuple d'imitateurs, toujours captivé ſous des idées étrangeres, qui ne ſçait marcher que ſur les pas, à la volonté, ſous la main, par l'ordre & avec le ſecours d'un conducteur. Il prévint les reproches qu'on pouvoit faire au talent qui perfectionne, puiſqu'il eſt lui-même imitateur. Oui, repliqua-t-il; » mais l'imitation n'eſt pas ſon ſeul talent. » Il imite, mais en maître; qui oſe ſe » faire le rival de ſon modele, peut aſpi-» rer à être ſon vainqueur, eſt ſouvent » plus ſon égal, lui ajoute aſſez de ri-» cheſſes pour payer celles qu'il en reçoit;

Digitized by Google

» ſuit ſon plan, mais le redreſſe ; travaille » ſur ſon fond, mais l'embellit, & même » en l'imitant ſe rend modele. C'eſt en » ſuivant cette route qu'il parvient à errer » comme l'inventeur.

Pour ne rien perdre des avantages de ſa cauſe, M. le Vaſſeur ſaiſit les inventions dans le moment où elles viennent d'éclorre, & il montra avec force que ſans le talent qui perfectionne, » ce n'eſt » qu'un amas confus d'opinions vagues, » maſſe informe & irréguliere qui dans » ſon exiſtence incertaine tient plus du » néant dont elle ſort, que du jour où elle » ſe montre, & ne ſe dégage des ombres » qui couvrent l'abyſme où elle étoit enſe- » velie, que pour ſe perdre dans les écarts » d'une imagination errante & ambitieuſe, » que la témérité entraîne, que le hazard » conduit ; qui marche ſans ſuivre de rou- » te, s'arrête ſans rencontrer de terme ; » ſe prête à tous les objets, ne ſe donne » à aucun ; penſe calculer leurs rapports, » ne compte que ſes erreurs ; & croyant » tout trouver, ſe perd elle-même dans » tout.

Il compara les écarts de l'inventeur à la marche ſûre & réglée de l'homme qui perfectionne. » Rien ne reſte imparfait dans » ce qu'il commence, rien auſſi n'eſt né-

Digitized by Google

» gligé dans ce qu'il acheve, & le point » où il s'arrête eſt celui que la nature a » marqué. » Ce diſcours étoit bien penſé, & fut bien dit.

Pour le protecteur il n'entre point en concurrence avec le talent. Il mérite cependant d'avoir part à leurs honneurs par les ſources qu'il leur rend. Auſſi M. de Souligné évita-t-il toutes les diſcuſſions pour intéreſſer les ſentimens. Il montra que le protecteur eſt digne de la reconnoiſſance des arts, par les talens que ſes dons font éclorre; digne de la reconnoiſſance des talens, par la gloire que ſa protection répand ſur les arts.

Son diſcours fut une peinture vive & naturelle du triſte état où ſe trouvent les talens preſque toujours perſécutés par la fortune, ſi un protecteur puiſſant ne vient ſoulager leur miſere & les tirer de l'obſcurité. On l'entendit avec plaiſir rappeller tous les prodiges qu'ont opérés par leurs libéralités les Mécene, les Colbert, & tant d'illuſtres protecteurs qui ont reproduit dans les divers Empires les chefs-d'œuvres des arts, » Sous leurs auſpi» ces les Praxiteles & les Phidias trou» vent des imitateurs dignes d'être leurs » rivaux, & qui s'ils n'ont pas la » ſupériorité du défi, ſoutiennent la

Digitized by Google

» gloire du parallele. De modernes Zé-
» nons, de nouveaux Zeuxis ſurprennent
» la nature, enlevent ſes traits, & trom-
» pent ſes regards. Des Zoroaſtres interro-
» gent les cieux, tandis que des Archime-
» des meſurent la terre. Tous les Arts ap-
» profondis par tous les talens, ouvrent
» leurs tréſors, dévoilent leurs ſecrets,
» enfantent les mondes qu'ils imaginent,
» & embelliſſent celui qu'ils habitent. »
Le portrait qu'il fit de cette troupe d'amateurs aujourd'hui ſi nombreuſe, brilloit par une multitude infinie de traits ingénieux que les bornes de cet extrait ne permettent pas de rapporter.

Le talent critique trouva dans M. de Choiſeul un excellent défenſeur. Il s'annonça par des vivacités & par des ſaillies qui lui mériterent tous les ſuffrages. Il ſoutint toujours ce ton, & parut fort ſurpris qu'on diſputât la préférence à la critique, qui eſt le talent qui ſert le mieux les lettres, & celui à qui il en coûte le plus pour les ſervir. Suppoſitions frauduleuſes, manéges artificieux, rivalités, jalouſies, inimitiés des Littérateurs & des Artiſtes, défauts des eſprits légers & ſuperficiels. Dédaigneux & recherchés, ſéduiſans & dangereux, tout prêts ſous un pinceau critique des couleurs animées; mais ſi la

Digitized by Google

critique donne le droit de tout dire, elle expose souvent au risque de tout souffrir.

Car qu'est-ce qu'un critique? » Un homme toujours en armes contre un monde d'Auteurs, & contre qui tout le monde est toujours armé. Sa vie est un tissu d'orages, tantôt annoncés, tantôt imprévûs, souvent mérités, rarement épargnés, environné d'un peuple d'esprits jaloux, parce qu'ils sont ambitieux; sensibles parce qu'ils sont jaloux, inquiets parce qu'ils sont bornés, redoutables parce qu'ils sont inquiets; tous le regardent comme leur ennemi & se déclarent le sien. » Ces dangers du critique furent représentés avec d'autant plus de force qu'on est plus frappé sur les risques qu'on court que sur les défauts qu'on apperçoit.

Après que tous les concurrens eurent fait valoir leurs droits, M. de Coigny résuma avec beaucoup de précision tous leurs discours. Il examina & balança les moyens de défense d'un chacun. Le jugement qu'il porta sous un emblême ingénieux, fixa leurs mérites & leurs services respectifs. Au haut d'un monument qui représentoit le Parnasse, fut placé le protecteur sous la figure d'un Génie environné de rayons qui se distribuent & se répandent sur toutes

Digitized by Google

les régions habitées par les Muſes. Auprès de lui, ſous ſes yeux, mais dans des rangs inégaux, furent placés les talens. A leur tête fut mis celui de l'invention ouvrant un globe fermé pour toute autre main que pour la ſienne. Celui de la perfection occupoit la ſeconde place au milieu des graces. La troiſiéme fut donnée à l'imitation. La critique n'obtint que la derniere. » Ce » rang, dit M. de Coigny, eſt bien éloi» gné de celui que mérite l'Orateur qui l'a » défendue. Son nom, la facilité de ſon » eſprit & la bonté de ſon cœur lui en » aſſurent un diſtingué dans l'Etat; & s'il » remplit les eſpérances qu'il donne, cette » cauſe eſt la ſeule qu'il puiſſe perdre.

M. le Nonce, pluſieurs Prélats, M. le Maréchal Duc de Coigny, & un grand nombre de perſonnes de la premiere conſidération honorerent cette aſſemblée de leur préſence. Les fréquens applaudiſſemens qu'ils donnerent, juſtifierent l'idée où l'on eſt, que cette ſorte d'exercice eſt un des plus propres à former la jeuneſſe dans l'art de bien penſer & de bien dire.

LE

Digitized by Google

Le tombeau de M. Nericault Deſtouches, de l'Académie Françoiſe.

ELEGIE,

Par M. Tanevot.

QUelle main me conduit dans cette route ſombre ?
Près de ton monument guide mes pas, chere ombre,
Permets que j'y dépoſe & mon cœur & ma foi ;
Je me hâte, & je crains d'arriver juſqu'à toi.
Sous le poids de mes maux faut-il que je ſuccombe ?
Que vois-je ! quel prodige éclate ſur ta tombe !
Elle ſemble répondre à mon frémiſſement,
Et ces marbres plaintifs marquent du ſentiment.
Les Dieux de l'Acheron ne ſont point inflexibles,
Ils portent mon tribut à tes manes ſenſibles.
Dans ſon affliction la fidele amitié
Juſque dans les enfers trouve de la pitié.

Tout change, l'horreur fuit, & de ces lieux funébres
Un jour plus éclatant a percé les ténébres.
Quelle divinité s'empare de mes ſens ?
C'eſt Apollon, c'eſt lui, je le vois, je le ſens ;

Digitized by Google

Sa lumière soudain se répand dans mon ame,
Il échauffe mon cœur de sa céleste flamme.
Une lyre s'échappe & vole dans mes mains ;
Je la saisis. Du Dieu rempliſſons les deſſeins.

Ah ! sous combien d'aſpects, disciple de Thalie,
Je puis te contempler dans le cours de ta vie !
La sage politique éclaira ton printems,
Et t'assura bientôt des succès importans.
Miniſtre de ton Roi, tes vaſtes connoiſſances
Unirent avec lui de jalouſes Puiſſances,
Cher aux maîtres * du monde, admis à leurs plaiſirs,
Tu sçus par tes talens captiver leurs deſirs.
Les graces, les amours te servoient d'émiſſaires,
La candeur, l'enjouement préſidoient aux affaires ;
Et ta Muſe sans fard, du sein des voluptés,
Aux accords de son luth dictoit tous les traités.

Cependant les neufs Sœurs toujours tes souveraines,
Voulant te rappeller dans tes charmans domaines,
Offroient à ton eſprit le doux chant des oiſeaux,
L'ombrage des forêts, le murmure des eaux,
Des zéphirs careſſans les haleines chéries,
Les vergers, les gazons, le parfum des prairies,

* *L'Auteur a pluſieurs fois entendu dire à M. Deſtouches, qu'il avoit eu le bonheur de plaire au Roi George I, qui l'honoroit ſouvent de ſes bontés.*

Digitized by Google

La fraîcheur du matin, le calme d'un beau jour,
L'innocence des mœurs d'un champêtre séjour,
Le loisir dont il flate une veine fertile.
Que d'objets seduisans ! quel attrait ! quel asyle !
Tu pars ; mais décoré d'une commune voix
Des lauriers immortels du Parnasse * François,
Et laissant sur la scene un nombre de merveilles,
Gage qui répondoit de tes futures veilles.
L'attente fut remplie ; & tes heureux travaux
L'enrichirent souvent de chefs-d'œuvres nouveaux.
L'amateur accourut, t'applaudit ; & la France
Vit de son sein fécond naître encore un Térence.

Dieux ! quelle est de tes vers la divine chaleur !
M'en occuper, chere ombre, amuse ma douleur ;
Et si ce souvenir me fait verser des larmes,
Dans leur écoulement je trouve mille charmes.
Je vois avec transport chez la postérité,
Tes écrits revêtus de l'immortalité.

Sous ces berceaux fleuris d'éternelle structure,
Tu goûtes à présent un bonheur sans mesure.
Tu n'offris qu'un encens toujours pur ; & les Dieux
Ont accordé ce prix à ton zéle pieux.

*. *M. Destouches a été reçu à l'Académie Françoise en 1723.*

Digitized by Google

les régions habitées par les Muſes. Auprès de lui, ſous ſes yeux, mais dans des rangs inégaux, furent placés les talens. A leur tête fut mis celui de l'invention ouvrant un globe fermé pour toute autre main que pour la ſienne. Celui de la perfection occupoit la ſeconde place au milieu des graces. La troiſiéme fut donnée à l'imitation. La critique n'obtint que la derniere. » Ce » rang, dit M. de Coigny, eſt bien éloi» gné de celui que mérite l'Orateur qui l'a » défendue. Son nom, la facilité de ſon » eſprit & la bonté de ſon cœur lui en » aſſurent un diſtingué dans l'Etat; & s'il » remplit les eſpérances qu'il donne, cette » cauſe eſt la ſeule qu'il puiſſe perdre.

M. le Nonce, pluſieurs Prélats, M. le Maréchal Duc de Coigny, & un grand nombre de perſonnes de la premiere conſidération honorerent cette aſſemblée de leur préſence. Les fréquens applaudiſſemens qu'ils donnerent, juſtifierent l'idée où l'on eſt, que cette ſorte d'exercice eſt un des plus propres à former la jeuneſſe dans l'art de bien penſer & de bien dire.

LE

Digitized by Google

Le tombeau de M. Nericault Deſtouches, de l'Académie Françoiſe.

ELEGIE,

Par M. Tanevot.

QUelle main me conduit dans cette route ſombre ?
Près de ton monument guide mes pas, chere ombre,
Permets que j'y dépoſe & mon cœur & ma foi ;
Je me hâte, & je crains d'arriver juſqu'à toi.
Sous le poids de mes maux faut-il que je ſuccombe ?
Que vois-je ! quel prodige éclate ſur ta tombe !
Elle ſemble répondre à mon frémiſſement,
Et ces marbres plaintifs marquent du ſentiment.
Les Dieux de l'Acheron ne ſont point inflexibles,
Ils portent mon tribut à tes manes ſenſibles.
Dans ſon affliction la fidele amitié
Juſque dans les enfers trouve de la pitié.

Tout change, l'horreur fuit, & de ces lieux funébres
Un jour plus éclatant a percé les ténébres.
Quelle divinité s'empare de mes ſens ?
C'eſt Apollon, c'eſt lui, je le vois, je le ſens ;

Digitized by Google

Sa lumiere ſoudain ſe répand dans mon ame,
Il échauffe mon cœur de ſa céleſte flamme.
Une lyre s'échappe & vole dans mes mains;
Je la ſaiſis. Du Dieu rempliſſons les deſſeins.

Ah! ſous combien d'aſpects, diſciple de Thalie,
Je puis te contempler dans le cours de ta vie!
La ſage politique éclaira ton printems,
Et t'aſſura bientôt des ſuccès importans.
Miniſtre de ton Roi, tes vaſtes connoiſſances
Unirent avec lui de jalouſes Puiſſances,
Cher aux maîtres * du monde, admis à leurs plaiſirs,
Tu ſçus par tes talens captiver leurs deſirs.
Les graces, les amours te ſervoient d'émiſſaires,
La candeur, l'enjouement préſidoient aux affaires;
Et ta Muſe ſans fard, du ſein des voluptés,
Aux accords de ſon luth dictoit tous les traités.

Cependant les neufs Sœurs toujours tes ſouveraines,
Voulant te rappeller dans tes charmans domaines,
Offroient à ton eſprit le doux chant des oiſeaux,
L'ombrage des forêts, le murmure des eaux,
Des zéphirs careſſans les haleines chéries,
Les vergers, les gazons, le parfum des prairies,

* *L'Auteur a pluſieurs fois entendu dire à M. Deſtouches, qu'il avoit eu le bonheur de plaire au Roi George I, qui l'honoroit ſouvent de ſes bontés.*

Digitized by Google

La fraîcheur du matin, le calme d'un beau jour,
L'innocence des mœurs d'un champêtre ſéjour,
Le loiſir dont il flate une veine fertile.
Que d'objets ſeduiſans ! quel attrait ! quel aſyle !
Tu pars ; mais décoré d'une commune voix
Des lauriers immortels du Parnaſſe * François,
Et laiſſant ſur la ſcene un nombre de merveilles,
Gage qui répondoit de tes futures veilles.
L'attente fut remplie ; & tes heureux travaux
L'enrichirent ſouvent de chefs-d'œuvres nouveaux.
L'amateur accourut, t'applaudit ; & la France
Vit de ſon ſein fécond naître encore un Térence.

Dieux ! quelle eſt de tes vers la divine chaleur !
M'en occuper, chere ombre, amuſe ma douleur ;
Et ſi ce ſouvenir me fait verſer des larmes,
Dans leur écoulement je trouve mille charmes.
Je vois avec tranſport chez la poſtérité,
Tes écrits revêtus de l'immortalité.

Sous ces berceaux fleuris d'éternelle ſtructure,
Tu goûtes à préſent un bonheur ſans meſure.
Tu n'offris qu'un encens toujours pur ; & les Dieux
Ont accordé ce prix à ton zéle pieux.

*. *M. Deſtouches a été reçu à l'Académie Françoiſe en 1723.*

Digitized by Google

Mon nom, vivant par toi, volera sur tes aîles.
L'amitié nous forma des chaînes éternelles.
Séparés pour un tems, nous serons réunis,
Mon sort partagera tes destins infinis,
Et terminant enfin mon obscure carriere,
Je devrai mon éclat au rival de Moliere.

Ton art, & plus correct & plus fidele aux mœurs,
Sçut en les respectant corriger nos erreurs;
Aux préjugés des grands attacher ta censure,
Et faire à leur orgueil une vive blessure;
Tandis que la vertu charmant tous les esprits,
Brille sous ton pinceau du plus beau coloris,
Et que tu fais regner dans un plan sympathique,
Et la haute morale & la force * comique.
Qu'on te lise à l'abri de la séduction,
Tu ne plairas pas moins dépourvû d'action.

Que les talens sont beaux quand la vertu les pare!
La licence jamais de ton vers ne s'empare.
Suivi sur le théatre & des ris & des jeux,
Tu divertis toujours sans être dangereux;
Et de ton esprit vif l'innocente saillie
N'a point souillé les dons de l'aimable Thalie.

L'honnête homme se peint dans ses productions,

* *Vis Comica.*

Digitized by Google

Comme l'aſtre du jour dans ſes brillans rayons.
Tes drames précieux portent ton caractere.
Citoyen, tendre époux, fidele ami, bon pere,
Par tout on te retrouve, & les plus beaux portraits,
De ton cœur, de ton ame ont emprunté leurs traits.
Rien ne te fut jamais étranger que le vice,
Ou tu ne le connus que pour entrer en lice,
Le combattre & bientôt le terraſſer .... Mais quoi!
Le Dieu qui m'agitoit ſe retire de moi?
Chere ombre, je te quitte; ainſi le veut la gloire;
Je cours graver ces vers au temple de Mémoire.

SEANCE PUBLIQUE

De l'Académie royale des Sciences, des Belles-Lettres & des Arts de Rouen.

LE Jeudi premier Août, l'Académie des Sciences, des Belles-Lettres & des Arts de Rouen tint ſa ſéance publique, à laquelle préſida M. Paviot, Préſident à Mortier du Parlement.

M. le Cat, Secrétaire pour les Sciences, rendit compte des travaux de l'année académique par un extrait des regiſtres de

Digitized by Google

toute cette année, détail trop considérable pour trouver place ici.

Il lut ensuite le résultat de ses observations météorologiques, par lequel on voit que les jours où le barometre a été le plus haut à Rouen, sont le 21 Janvier & le 19 Février matin, le mercure étant alors à 28 pouces 5 lignes & demie.

Le jour où il a été le plus bas, est le 8 Janvier à une heure après-midi; le mercure n'étoit alors qu'à 27 pouces 7 lignes & demie.

Les jours les plus froids de l'année ont été le 6 & le 7 Février, le thermometre étant ces jours-là à huit heures du matin dans la cour de l'observateur, à 8 dégrés au-dessous du terme de la glace; mais à son observatoire placé sur son laboratoire anatomique au faîte de la maison, le thermometre à 7 heures ces mêmes jours étoit à 10 dégrés & demi, même dégré que celui de 1740.

Il observe à cet égard que l'abri que prête la cathédrale à sa maison, & un amphithéatre de montagnes à toute la ville de Rouen, y diminue beaucoup les grands froids causés par les vents nord & nord-est, ce qu'il confirme par des observations faites dans les endroits découverts de la ville, où le thermometre étoit à 11 dégrés

Digitized by Google

quand le sien à son observatoire n'étoit qu'à 10 & demi ; & par d'autres observations faites sur les montagnes de cet amphithéatre, où le 23 Juin 1753 le thermometre étoit le matin un peu au-dessous du terme de la glace, comme en hiver, tandis que chez lui il étoit à 7 dégrés au-dessus du terme de la glace. Il explique par là la différence de ses observations avec celles que lui a adressées M. Varnier, Docteur en Médecine de Montpellier, établi à Vitry-le-François, lequel a trouvé que le froid de la nuit du 2 Février 1754 a été égal à celui de 1709, c'est-à-dire de 14 dégrés & demi.

Le plus grand chaud de cette année, a été à Rouen de 26 dégrés le 22 Juillet.

Le jour le plus humide a été le 12 Février ; & les plus secs, les 5 Mai, 21, 22 & 24 Juillet.

La pluie de 1753 a été à Rouen de 30 pouces 9 lignes & un sixiéme de ligne.

La déclinaison de l'aiguille aimantée a été à l'oueſt entre 19 dégrés & demi, & 16 dégrés & demi.

Les maladies des mois d'Août, Septembre & Octobre 1753, ont été des fievres intermittentes, tierces, doubles-tierces, qui devenoient continues vers le 5 & le 7, & se terminoient presque toutes par des cours de ventre.

Digitized by Google

Les mois de Novembre, Décembre 1753, Janvier & Février 1754, ont donné les maladies épidémiques, qui ont fait tant de bruit. Elles commençoient par des laſſitudes, des douleurs dans les articles, avec de la fievre, le mal de tête. Ces ſymptômes étoient légers pendant quatre à cinq jours. Quelques ſaignées, l'émetique, les faiſoient preſque toujours diſparoître; mais ils revenoient bientôt avec des redoublemens, de la toux, mal à la gorge, des nauſées, ſouvent la langue chargée & noire, le délire ou les diſpoſitions au délire dans le fort des accès, ſuivis de ſueurs; une ſtupidité ſinguliere dans le relâchement; à quelques-uns un peu d'oppreſſion & des crachats ſanglans; à d'autres le ventre gonflé & pareſſeux pour toute évacuation, particulierement pour les urines; enſuite paroiſſoient vers le 21 les éruptions miliaires, qui conduiſoient ou à la mort vers le 25, ou à la convaleſcence vers le 30 ou 40^{e} jour. D'autres ont parcouru tous les tems de la maladie en ſept jours, & ce court eſpace a mis au tombeau les plus vigoureux tempéramens.

Les ſaignées en petit nombre, les laxatifs, & particulierement l'émetique en lavage, ont été les vrais remedes à cette maladie.

Digitized by Google

A la fin de l'hiver on a eu des maladies qui tenoient encore un peu de cette épidémie, mais qui se terminoient & plus promptement & plus heureusement.

Le printems a produit des maux de gorge, des fluxions à différentes parties de la tête, des pleuresies, des péripneumonies. Ces maux ont continué jusqu'à ce mois d'Août, les éruptions miliaires s'y sont mêlées dans ceux qui ont été les plus malades.

L'Académie annonça l'année derniere pour la troisiéme fois le prix de Poësie, dont le sujet étoit *l'Etablissement de l'école gratuite du dessein.*

Elle déclare qu'elle a accordé ce prix à une Ode, qui a pour devise *Qui cupiet, metuet quoque*, & dont l'Auteur est M. Germon, Chanoine Régulier, Professeur de Rhétorique au College de Senlis.

Elle avoit remis pareillement le prix de Physique, avec cette nouvelle question : *Quels sont les animaux venimeux qui se trouvent en France ? Quelle est leur nature, & quels en sont les contre-poisons.*

Ce prix a été remporté par le mémoire qui a pour devise :

Noxia serpentum est admisso sanguine pestis, &c.

dont l'Auteur est M. Broissier de Sau-

Digitized by Google

vages, Conseiller du Roi, Professeur de Médecine & de Botanique en l'Université de Montpellier, de la Société royale de la même ville, de celle de Londres & de Suede.

Elle avoit donné pour le sujet du prix de Littérature de cette année, cette question : *En quels genres de Poësie les François sont supérieurs aux anciens.*

Elle déclare que le meilleur discours qu'on lui ait envoyé sur ce sujet, est celui qui a pour devise *Ausi vestigia graca deserere*; mais que la négligence du style, trop peu de détails sur le parallele de nos Poëtes tragiques, lyriques & satyriques avec les anciens, quelques défauts de justesse dans celui des Poëtes comiques, l'ont empêché de lui adjuger le prix; ainsi elle propose le même sujet pour l'année prochaine 1755.

Le prix qu'elle destine aux sujets pris dans l'Histoire, se rencontrant aussi cette année, l'Académie propose de rechercher *ce qu'il y a de certain, tant sur l'origine de la ville de Rouen, que sur son histoire depuis cette époque jusqu'au tems de l'Empereur Théodose.*

Les mémoires pour l'un & l'autre prix seront adressés, francs de port, à M. de Prémagny, Secrétaire pour les Belles-Lettres.

Digitized by Google

Ils seront reçus jusqu'au premier Juin 1755. Ils auront une devise, & le nom de l'Auteur placé à la fin du mémoire, sera couvert & scellé ; il ne sera découvert que dans le cas qu'il soit couronné.

Les diverses écoles que protége l'Académie, & dont ses membres sont les Professeurs, ont tenu leurs concours ordinaires pour la distribution de leurs prix.

Les prix de l'école d'Anatomie donnés par M. le Cat, qui en est le Professeur, ont été remportés : le premier, par Pierre-François Langlet, d'Anisy-le-Château, en Picardie : le second, par Pierre l'Echevin d'Auberville, près la ville d'Eu : le troisiéme, par Augustin de Lanney de Glanville, lequel a déja eu un prix l'année derniere.

François Robineau de Sennerpont a eu le premier Accessit ; & Gervais Dubuisson, d'Haqueville en Vexin, a eu le second.

Les prix de l'école de Botanique donnés par M. Pinard, qui en est le Professeur, ont été remportés : le premier, par M. Dufay de Rouen, éleve en Chirurgie : le second, par M. Durval de Paris, éleve en Chirurgie ; & le troisiéme, par M. Maintrud de Bolbec en Caux, éleve en Pharmacie.

Les prix de l'école de dessein d'après na-

Digitized by Google

ture, donnés par Madame de Marle, ont été remportés : le premier, par Etienne la Vallée Pouſſin, de Rouen, qui avoit eu le ſecond prix d'après nature l'an paſſé, & le prix du deſſein en 1751. Le ſecond prix de la même claſſe a été remporté par Pierre Nicolas Burel, de Rouen.

Les prix d'après la Boſſe & le deſſein, donnés par Madame le Cat, ont été remportés : le premier, par Joſeph Lefevre, de Rouen ; & le ſecond, par Jean-Baptiſte Tierce, de Rouen.

Après cette diſtribution des prix, M. le Cat lut l'éloge du Pere Jean-Baptiſte de Mercaſtel, Prêtre de l'Oratoire, ancien Profeſſeur royal de Mathématique, & aſſocié de l'Académie, né à Saint Maurice en Bray le 6 Mai 1669, & mort à Rouen le 8 Février 1754. Sa famille eſt une des anciennes nobleſſes de Picardie, où la terre de Mercaſtel eſt ſituée. Antoine de Mercaſtel, qu'il compte parmi ſes ayeux, fut, dit M. le Cat, un de ces héros chrétiens que l'ardeur guerriere & le zéle religieux du treiziéme ſiécle emporterent au-delà des mers pour conquérir la Terre Sainte, ou plutôt pour l'arroſer de leur ſang. Il avoit ſix freres au ſervice, dont deux Chevaliers de Malthe. Pour lui il ſe deſtina à mériter dans la République des Lettres des

Digitized by Google

titres moins environnés de dangers, sans doute, que ceux de ses freres, mais peut-être plus difficiles à obtenir. Quoique le génie naturel du jeune Mercastel le destinât aux hautes sciences, il n'en fit pas avec moins de distinction ses humanités au Collége de Vernon, & il en sortit assez bon Poëte pour se faire un nom dans cette brillante partie de la littérature, si la solidité toute séche des Mathématiques n'avoit eu pour lui des charmes encore plus séduisans. On l'envoye au College du Plessis faire sa Rhétorique. Son inclination dominante lui fait dérober le tems qu'il devoit à l'art de bien parler, pour l'employer à acquerir celui de penser juste. Le hazard avoit placé dans la pension un condisciple déja Mathématicien : l'éleve de Quintilien saisit cette occasion de passer en transfuge dans l'école d'Archimede, & il y fut initié avec toute l'ardeur que donne une étude furtive. M. le Cat décrit ses progrès dans la Géometrie sous le célebre Pourchot, dans l'Algebre sous un de ses freres, Chevalier de Malthe & Algébriste, qu'il trouva chez lui pendant les vacances, qui ne furent rien moins que des vacances pour notre Géometre naissant. Ses liaisons avec le célebre auteur de la recherche de la vérité, ouvrage d'une Métaphysique si sub-

Digitized by Google

tile, si intellectuelle, dit M. le Cat, qu'elle surpasse, si elle ne contredit pas, nos lumieres naturelles. Son entrée à vingt-sept ans & demi dans cette célebre congrégation, qu'un sage mêlange de subordination & de liberté distingue de tous les ordres auſquels le motif sacré de la religion & le projet d'une vie plus parfaite ont donné naissance. Il suit le Pere Mercastel dans les diverses maisons où il a étudié & professé, & sur tout à Angers, où il fut dix ans Professeur royal de Mathématique, & fit honneur à la place même, dit M. le Cat. Angers, continue-t-il, étoit alors célebre pour les Académies qui forment la jeunesse aux exercices militaires, & par le concours de la premiere noblesse d'Angleterre qui venoit s'y instruire. Cette nation née, pour ainsi dire, Géometre & si féconde en excellens ouvrages de cette nature, déféra à ceux du Pere Mercastel une sorte de triomphe; tous en emporterent des copies en Angleterre. Son attachement pour deux amis de la maison d'Angers, qu'on envoya ailleurs, lui fit quitter la chaire qu'il destinoit à l'un d'eux. Il leur donna par ce grand sacrifice une preuve de son amitié aussi marquée que le seroit dans un Souverain l'abdication de ses Etats.

M. le Cat rend ensuite un compte dé-

Digitized by Google

taillé d'un grand ouvrage du P. Mercaſtel, intitulé *Table des nombres compoſés & de leurs compoſans*, qu'il a donné à l'Académie, & il démontre par des exemples à la portée de toute l'aſſemblée, la préférence que méritent ces tables ſur celles des logarithmes pour le calcul. Il donne pareillement une courte analyſe d'un ouvrage de piété, intitulé *Inſtructions chrétiennes*, imprimé à Rouen en 1723 : d'un autre de littérature qui a pour titre, *Réflexions ſur la lecture & l'Orthographe*, imprimé auſſi à Rouen en 1724 ; d'une *Arithmétique démontrée*, imprimée dans la même ville en 1732 ; & enfin d'un grand nombre de mémoires de Littérature & de Mathématique, qu'il a lus aux aſſemblées de l'Académie. Nous ne donnerons ici l'extrait que d'un ſeul de ces articles, c'eſt celui où M. le Cat fait l'analyſe d'un mémoire de Géometrie, où le Pere Mercaſtel donne le dénombrement des figures régulieres que renferment les parois d'une alvéole de guêpe, en expoſe les rapports, en calcule les valeurs en ſuperficie & en ſolidité, ouvrage que deux hommes célebres avoient déja exécuté ſur les alvéoles des abeilles. La Géométrie a conduit l'un d'eux, dit M. le Cat, à une admiration ſi outrée de la ſtructure de ces loges, qu'il veut que es abeilles les conſ-

Digitized by Google

truiſent *par une eſpece de connoiſſance de Géometrie.* Il va chercher dans le deuxiéme ſiécle, ajoute M. le Cat, le Géometre Pappus, pour donner de l'appui à cette opinion qui en a réellement beſoin. Car en examinant avec un pareil enthouſiaſme dans une coquille, ſa ſpirale, courbe d'un ordre ſupérieur aux figures de la Planimétrie, on trouveroit que le limaçon eſt un Archimede en comparaiſon des abeilles; & ſi avec le même eſprit on entreprenoit de faire valoir les téleſcopes que forment ſes cornes *, il deviendroit un Galilée : quels hommes réunis dans un reptile? Ces abſurdités ſingulieres, ajoute le Secrétaire, caracteriſent bien l'abus des choſes les plus utiles. La ſageſſe du Pere Mercaſtel l'a garanti de ces écarts, &c.

M. le Cat termine ſon éloge par le portrait de cet Académicien, qu'il caracteriſe par une vivacité franche & droite que modéroient une bonté naturelle, & les plus grands ſentimens de religion.

M. Maillet du Boullay lut une diſſertation ſur l'Andrienne de Terence, & ſur quelques autres pieces de théatre de ce Poëte. Il ſe propoſa d'y prouver que Terence a ému les paſſions juſqu'à faire répandre des larmes.

* Selon l'opinion vulgaire.

Digitized by Google

Dans une dissertation lue à l'une des séances publiques précédentes, M. D. B. avoit réclamé Terence en faveur du dramatique attendrissant, qui tient une espece de milieu entre la Comédie & la Tragédie. Cette proposition avoit trouvé des contradicteurs : on avoit même avancé le ton le plus décisif dans un des Mercures suivans, *qu'on ne trouvoit ni dans Terence ni dans aucun auteur ancien ou moderne rien qui ressemble à ce Dramatique* avant M. de la Chaussée, à qui on en attribuoit l'invention. Cette question de fait a paru assez intéressante à M. D. B. pour mériter d'être discutée, d'autant plus qu'elle lui offroit l'occasion d'ajouter aux preuves de raisonnement qu'il avoit rassemblées dans sa premiere dissertation, une autre sorte de preuves qui a aussi beaucoup de force ; elles se tirent de l'exemple & de l'autorité de plusieurs auteurs, tant anciens que modernes, qui dans leurs ouvrages dramatiques ont emû les passions jusqu'à faire répandre des larmes, quoique ce ne fussent point des Tragédies.

M. D. B. s'attacha en particulier à Terence. Il examina d'abord ce que les anciens en ont pensé. Il rapporta plusieurs passages, par lesquels il paroît que selon eux, Terence excelloit par l'*Etheſis*, sorte

Digitized by Google

de peinture touchante des mœurs, également éloignée du pathétique, de la tragédie & du ridicule de la Comédie proprement dite ; ce qu'il confirma par l'autorité de Quintilien & de M. Rollin.

Il donna ensuite une exposition abrégée de l'Andrienne. Il fit voir que cette piece, le chef-d'œuvre de l'antiquité, est entierement dans le genre tant critiqué sous le nom de *Comique larmoyant* ; que son but, son objet principal, est de peindre un amour desintéressé, généreux & tendre, fondé uniquement sur la bonté du cœur & sur la probité, en un mot totalement différent de l'amour qu'on peint dans les Tragédies & les Comédies, proprement dites ; que les scenes des ruses du valet, les seules scenes plaisantes de l'Andrienne, sont accessoires & épisodiques. Il appuya toutes ces propositions par la citation de plusieurs passages traduits en François, sur tout par celui où Pamphile, pour s'exciter à n'abandonner jamais sa chere Andrienne, se représente le moment où Chrysis mourante la recommande à sa tendresse & à sa probité, parce qu'il va être desormais sa seule ressource & son seul appui (Acte premier, scene sixiéme.)

M. D. B. cita encore l'Heautontimorumenos de Terence, ses Adelphes, son Hecyre,

Digitized by Google

& parmi les modernes le Philoſophe marié, le Glorieux, & finit ſa diſſertation en concluant que » deux ſortes de preuves, » celles de raiſonnement & celles d'autorité ſe réuniſſent en faveur des excellens » ouvrages dramatiques de ce genre, tels » que Melanide, Cenie, le Préjugé à la » mode. Loin de décourager leurs auteurs » par une critique que le cœur deſavoue, » rendons juſtice à leurs talens; leur gloire n'ôte rien à celle des grands Poëtes » tragiques & des excellens comiques, » qu'on admire avec tant de juſtice. Le » genre auquel ils s'appliquent, conſacré » par ſa nature à toucher le cœur par les » charmes de la vertu, eſt une ſource abondante d'inſtructions de tous les genres » dramatiques, c'eſt le plus utile pour les » mœurs. Peut-on ſe plaindre de ceux qui » en multipliant nos plaiſirs, les font ſervir au bonheur de la ſociété?

M. le Cat lut enſuite un mémoire par extrait ſur les fiévres malignes, & en particulier ſur celles qui ont regné à Rouen à la fin de 1753, & au commencement de 1754. Il conſidere ces maladies, principalement du côté de leurs cauſes. Ce mémoire a trois parties: la premiere donne l'hiſtoire de ces maladies, de leur cure & de l'ouverture des cadavres de ceux qui y

Digitized by Google

ont ſuccombé. La ſeconde partie fait voir que les maladies internes, & en particulier les fievres malignes dont il s'agit, ne ſont que des maladies externes très-connues. Il prouve par l'inſpection des cadavres, que celle qui a regné à Rouen étoit un herpes placé à l'eſtomac & aux inteſtins grêles, & que les remedes qui ont réuſſi dans leur cure n'ont eu ce ſuccès que parce qu'ils ſont analogues aux topiques que la Chirurgie employe dans le traitement du herpes. Dans la troiſiéme partie qui forme ſeule un grand mémoire, M. le Cat remonte aux premiers principes de ces maladies déja connues; principes qui, s'ils étoient établis, nous donneroient, ſelon lui, une théorie lumineuſe qui nous garantiroient des tâtonnemens ſi deſagréables pour les praticiens & ſi dangereux pour les malades. Nous avons deux choſes à faire, dit-il, pour établir une nouvelle théorie des maladies, renverſer l'idole à laquelle nous avons ſacrifié juſqu'ici, élever ſur ſes ruines un monument où ſoient gravées les premieres vérités que nous devons avoir pour guides dans l'exercice de notre art. * L'idole que j'ai ici en vûe, continue-t-il, le plus grand obſtacle aux progrès de la

* On ſçait que M. le Cat eſt Docteur en Médecine, & éleve de la Faculté de Paris.

Digitized by Google

Médecine, eſt l'opinion preſque générale où l'on eſt que toutes les maladies réſident dans les humeurs.

M. le Cat combat cette opinion par un grand nombre d'argumens.

Il fait voir que l'état des liqueurs dépend abſolument de celui des ſolides qui les charient & qui les filtrent, & que le réciproque eſt fort rare. Que ſi les maladies étoient dans les liqueurs, il n'y auroit pas une ſeule maladie locale; il n'y auroit pas un ſeul point du tiſſu de nos parties où ne ſe trouvât la maladie, puiſque les liqueurs qu'on en ſuppoſe les cauſes, ſe trouvent dans tous les points de nos ſolides.

Il objecte qu'on peut dire que la dépravation n'eſt tombée que ſur une petite partie des liqueurs.

Il réplique que quelque petite que ſoit cette parcelle de nos liqueurs infectées, elle doit en peu de minutes gâter toute la maſſe par ſon retour fréquent au cœur, où elle ſe mêle pluſieurs milliers de fois par jour à une once de ſang que contient le ventricule gauche, & qui ſe diſtribue autant de fois à toutes les parties. M. le Cat ſe flate de porter le détail de ces preuves juſques à la démonſtration.

Non ſeulement toute maladie humo-

Digitized by Google

rale, selon M. le Cat, doit être universelle, mais si l'air contagieux avoit affaire à nos liqueurs, toute contagion seroit générale, nul homme n'en échapperoit, & sur tout les Médecins, qui sont sans cesse dans l'air contagieux, & chez lesquels le mêlange de cet air avec leurs liqueurs est inévitable.

M. le Cat établit ensuite que les maladies résident dans le fluide des nerfs, soit par le défaut de sa quantité suffisante, soit par sa dépravation, & c'est là ce qu'il appelle sa nouvelle théorie, dont les détails sont trop longs pour trouver place ici. C'est avec ces principes qu'il explique la formation de tous les genres de maladies chirurgicales, & en particulier de celles qu'occasionne la contagion, dont il recherche pareillement la nature & l'action sur nos solides & nos esprits.

Il détermine les causes par lesquelles une maladie, une contagion affecte telle ou telle partie plutôt que telle ou telle autre : enfin il applique tous ces principes aux épidémies qui font le principal objet de son mémoire, & à leur cure. Il prétend faire voir que son système seul donne des raisons satisfaisantes sur toutes les circonstances de cette epidémie ; que sans cette hypothese on ne peut expliquer comment

Digitized by Google

une plaque gangreneuſe de quatre à cinq lignes à l'eſtomac, a mis au tombeau en quelques heures une perſonne du plus robuſte tempérament ; que le grand bien qu'on a retiré des ſueurs critiques ne s'explique que par la tranſpiration & l'évacuation des eſprits dépravés par la contagion ; que la tranſpiration de quelques onces de liqueurs ne pourroit produire ces avantages, puiſque l'évacuation de pluſieurs livres par la ſaignée ne fait ſouvent qu'accabler le malade ; que ſi la contagion étoit dans les liqueurs, les évacuations ne ſerviroient de rien à la cure, puiſqu'il faudroit en évacuer ces liqueurs toutes à la fois, ce qui eſt impoſſible ; ou les évacuer peu à peu, ce qui ſeroit inutile, puiſque les nouvelles qui les remplaceroient, ſeroient gâtées par les anciennes qui reſteroient encore à évacuer ; accident qui n'eſt pas à craindre dans le renouvellement d'un fluide, comme les eſprits, qui ne circule point, qui ne retourne pas à ſon réſervoir.

L'explication des ſueurs critiques conduit M. le Cat à celle des éruptions qui ſont, ſelon lui, la dépuration du fluide des nerfs portée naturellement dans les houpes nerveuſes & dans les glandes, qu'il regarde auſſi comme des productions des nerfs.

Digitized by Google

Ce fluide expulsé, dit-il, est-il affecté d'un dégré médiocre de dépravation capable seulement de produire une simple inflammation, une phlogose non suppuratoire ? on a des ébullitions. La dépravation est-elle du deuxiéme dégré ou suppuratoire ? elle donne des éruptions boutonnées, des clous, des abscès critiques. Est-elle abondante & dispersée aux mammelons nerveux de la peau ? elle produit la petite verole. Si la dépravation des esprits portés à la peau est du troisiéme dégré, c'est-à dire ulcereuse, elle produira dans la houpe nerveuse une petite ulcération invisible, dont la sanie soulevera l'épiderme & formera la graisse miliaire. Si leur altération est du quatriéme dégré ou gangreneuse, la petite escarre produira une espece d'échimose qui donnera les taches du pourpre ordinaire.

Les glandes de l'estomac, des intestins, sont-elles les voyes de la dépuration de ces esprits alterés ? alors les évacuations, soit naturelles, soit excitées par l'art, sont les crises heureuses de la maladie.

Nous finirons cet extrait par observer que l'auteur veut qu'on soit ménager du sang des malades dans les fievres contagieuses, & l'on voit que ce sont des conséquences nécessaires de ses principes.

M.

Digitized by Google

M. l'Abbé Yart fit l'hiſtoire abrégée du théatre lyrique des Anglois, il parla de la muſique & de la poëſie de ce ſpectacle; il dit que leur muſique eſt compoſée d'autant de parties différentes que leur nation eſt mêlée de différens peuples; que les Bretons, les Saxons, les Irlandois & les Ecoſſois y ont contribué ſucceſſivement par leurs airs bachiques, guerriers, funebres & tendres; que leur luxe s'étant accru avec leurs richeſſes, ils inviterent les plus grands hommes des nations étrangeres à venir embellir cet art, & entr'autres Rolli, Hindel, qui conjointement avec le Docteur Purcell, porterent leurs Opéras comiques, Italien & maſqué, à la perfection. Quant à la Poëſie de ce même théatre, Guillaume Davenant en fut le créateur ſous le regne de Cromwel. Milton adoucit & italianiſa, ſi l'on peut parler ainſi, la langue angloiſe, & la rendit ſuſceptible d'une muſique élégante. Adiſſon fit l'Opéra de Roſamonde, & Jean Gay celui des Gueux. Le premier eſt le plus beau de leurs Opéras héroïques; le ſecond eſt le plus ſingulier de leurs Opéras comiques. M. l'Abbé Yart en donna un extrait intéreſſant.

On termina la ſéance par la lecture de la traduction en vers du *Pervigilium Veneris*, par M. Fontaine, laquelle fut extrêmement goûtée.

Digitized by Google

DISCOURS

De S. Maxime à un Tyran.

Dieu, quel aveuglement ! quoi, tyran des humains,
Peux-tu donc adorer l'ouvrage de tes mains ?
Tu me menace en vain ; tes tourmens & la flamme
Ne porteront jamais la terreur en mon ame.
Moi, j'irois encenser d'une profane main
Et le marbre & le bronze, & le fer & l'airain ?
De cet affreux deſſein, non, je n'ai point envie ;
Je mépriſe le jour, & j'abhorre la vie.
Je verrai ſans pâlir l'approche du trépas.
Qu'il m'eſt doux de mourir ! cruel, tu ne ſçais pas
Quel plaiſir d'expirer pour un Dieu qu'on adore ;
Lui ſeul eſt vraiment Dieu, c'eſt lui ſeul que j'implore ;
Lui ſeul eſt mon eſpoir, ma gloire & mon appui :
Ce Dieu mourut pour moi, je vais mourir pour lui.
Mon âge t'attendrit ; quoi ! tu ſuſpens ta rage ?
Je ſuis jeune, il eſt vrai, mais ſuis plein de courage :
Tu ne me verras point trembler devant tes coups ;
Je brave tes tourmens, je brave ton courroux.

Digitized by Google

Mon sang brûle, tyran, de sortir de mes veines:
Tes tourmens sont-ils prêts? viens terminer mes peines:
Frappe, voici mon sein, frappe sans hésiter,
C'est au prix de mon sang que je veux acheter
Ce bonheur immortel dont mon ame est épriſe.
Oui, je brave tes Dieux, bien plus je les mépriſe.
Eh! pourquoi tant tarder? par l'effroi du danger
Penſes-tu qu'à l'inſtant mon deſſein va changer?
Héſiter ſi long-tems, pour moi c'eſt un ſupplice;
Tu me verras ſans crainte au bord du précipice.
Viens, frappe, ne crains point de me faire ſouffrir;
Et ſans être ébranlé tu me verras mourir.
Mes ſens ſont mes bourreaux; le trépas m'en délivre.
Penſes-tu qu'en mourant je vais ceſſer de vivre?
Non, goûtant pour toujours un ſort délicieux,
Je vais parmi les Saints m'envoler vers les cieux.
O fortuné ſéjour! ſeul bonheur où j'aſpire!
Ah! pour te mériter, c'eſt trop peu du martyre.

BLIN.

Digitized by Google

VERS DE Mlle DE PLISSON

A M. de Bl. sur la convalescence de Madame F.. sa sœur.

SEduisant héritier de la lyre d'Orphée,
Toi qui joins le génie à la bonté du cœur ;
Sors de cette tristesse où ton ame absorbée,
Aimoit à se livrer dans des jours de langueur.
Que ta gaité renaisse avec ta chere sœur.
Ta douleur étoit juste autant qu'elle étoit vive :
Les noires déités de la fatale rive
Vouloient éteindre son flambeau ;
Clotho cessoit déja de tourner le fuseau,
Et sa sœur, d'une main active,
S'armoit du funeste ciseau ;
Lorsque par un bonheur insigne,
Esculape, ce Dieu puissant,
Revenu parmi nous sous les traits de La Vigne, *
Arracha de ses mains ce fatal instrument.
Cette mémorable victoire
Doit se solemniser avec le verre en main ;
Que tous les jours, en son honneur & gloire,
Coulent des flots du plus excellent vin.
Pour moi qui ne peux être à ces vives Orgies,
Où regnent les bons mots, où brillent les saillies,

* *Médecin de la Reine.*

Digitized by Google

Je ferai retentir nos hameaux de ſon nom ;
La plus agréable ſaiſon
Ramenant les plaiſirs, charme de notre vie ;
A nous amuſer nous convie.
Phébus, avec les noirs frimats,
A chaſſé la mélancolie
Que l'Aquilon avoit conduit dans nos climats.
La nature en voyant ſon pere,
Sourit, ſe couronne de fleurs ;
Une ſenſible joie environne nos cœurs,
On s'aborde d'un air affable, gai, ſincere ;
La critique eſt moins ſévere,
On eſt plus doux, plus humain,
On voit avec plus d'indulgence
Tous les défauts de ſon voiſin.
Du printems l'aimable naiſſance
Opere en nous ce changement :
Je l'attendois avec impatience !
Mais l'heureuſe convaleſcence,
Que ſur mon chalumeau chante le ſentiment ;
Va me faire ſentir encor plus vivement
Les agrémens de ſa préſence.

Digitized by Google

RÊVE

Envoyé à une aimable Angloise le jour de sa fête, avec un bouquet.

MADEMOISELLE,

CEtte nuit plongé dans les douceurs du sommeil, il m'a semblé de me promener dans un lieu que mille fleurs différentes embellissoient. Je vous apperçus, Mademoiselle, couchée nonchalamment sur un lit de gazon que les graces entouroient ; mon ame fut ravie : je vous fixai, mille tendres desirs naquirent. Hélas ! je fus discret par un excès de tendresse ; je me contentai de vous trouver adorable sans oser troubler votre repos.

L'Amour enorgueilli de mon extase, mais très-surpris de ma timidité, me dit d'un ton badin : Quoi, jeune berger, vous êtes dans un parterre enchanté, tout y plaît, tout y invite à cueillir les fleurs que les doux zéphirs caressent, & vous ...

Je fus tout interdit, le respect justifia mon silence & mon embarras ; mais mon cœur ne put se consoler de n'avoir sçu concilier un larcin amoureux avec le véri-

Digitized by Google

table ſentiment. Alors le charmant Dieu me dit, en applaudiſſant ma délicateſſe & mes regrets par un ſouris gracieux, conſolez-vous, mon fils, une couronne de myrte ne flate que quand je la donne ſans diſtraction. Voilà une foule de Bergers qui ſe préparent à célébrer la fête de l'aimable Arthemiſe, & qui font des guirlandes pour les lui offrir à l'envi.

Volez, trop tendre berger, choiſiſſez des fleurs, & aſſortiſſez les nuances, votre triomphe eſt aſſuré. Dans l'inſtant, tranſporté de joye, je cueillis des roſes tendres, des penſées délicieuſes, des muguets fideles, des ſoucis charmans; j'en formai un bouquet, & le dieu de mon cœur me jetta un ruban bleu qui en releva l'éclat.

Pour lors le puiſſant Cupidon vous réveilla d'un de ſes traits; vous rougîtes, vous n'en futes que plus aimable. Tous les bergers chanterent votre gloire, chacun s'empreſſa à vous préſenter ſon hommage. Je vous offris le mien, Mademoiſelle, avec confiance; vous en demêlates tout le myſtere, & vos beaux yeux m'en exprimerent tout le plaiſir.

Hélas! je me réveillai, & mon bonheur alloit s'évanouir tout-à-fait, lorſque dans la ſuite trop précipitée de mon

Digitized by Google

agréable illusion, l'Amour, cet aimable vainqueur, m'inspira qu'il n'avoit cherché par toutes ces images riantes & flateuses qu'à m'apprendre que c'est aujourd'hui votre fête.

Je me le persuade donc, Mademoiselle, l'oracle est infaillible : veuillez, je vous en conjure, recevoir un bouquet que vous n'avez pas dédaigné dans mon rêve ; la même main, quoique plus timide, vous l'offre ; les mêmes fleurs le composent, chacune a son caractere, toutes sont le symbole de ma flamme : vous en sentiriez encore, Mademoiselle, toute la délicatesse, & mon bonheur ne seroit pas fugitif, si l'Amour blessoit votre ame de la même fléche dont il s'est servi pendant mon sommeil ; alors, Mademoiselle, vous seriez forcée de m'aimer par reconnoissance. Un retour, quoique vif, n'a jamais la force d'un penchant qui flate, je le sçai ; mais vous m'aimeriez toujours, puisque je ne sçaurois cesser de vous adorer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L. C. D.

Pan, le 15 Août 1754.

Digitized by Google

LE PORTRAIT DE NAJETE,

Dessiné sous ses yeux, par Tamos son fidel Amant.

STANCES.

J'Aime, je suis aimé ; d'une flateuse audace
Je sens naître en mon cœur les transports généreux.
Aidé du seul amour, je m'élance au Parnasse :
Est-on Poëte enfin, dès qu'on est amoureux ?

❀

Oui : lorsqu'en t'écrivant sous les yeux de Najete,
J'apperçois sans effort couler mes libres chants ;
Oui, je crois, cher Damon, que l'amour rend Poëte,
Et que je dois mes vers à mes seuls sentimens.

❀

Eh ! de quel autre esprit, aux pieds de ma maîtresse,
Pourrois-je recevoir le souffle tout-puissant ?
Est-il un autre charme ? est-il une autre yvresse
Que celle de l'amour pour le cœur d'un amant ?

❀

Daigne encore une fois, cher Damon, je t'implore,

Digitized by Google

Daigne favoriſer une iſſue à mes vers;
J'aime, je ſuis aimé; je peins ce que j'adore;
Fais paſſer le portrait aux yeux de l'univers.

❀

Je ne balance plus : à l'objet de ma flamme
Je vais payer enfin le tribut le plus doux,
Je vais peindre au plus vrai la reine de mon ame :
Pourrois-je m'y tromper ? je ſuis à ſes genoux.

❀

Fais donc de tes regards, ſur ton amant fidele,
Fais briller, cher amour, l'énergique flambeau ;
Conduis de tes beaux yeux la main de ton Appelle,
Il n'attend que d'eux ſeuls le prix de ſon tableau.

❀

Quels yeux, ciel, que les tiens ! dans quel heureuſe extaſe
Leur charme impérieux me jette tour à tour !
Ils s'enflamment; leur feu, leur volupté m'embraſe :
Ils languiſſent; j'y bois l'yvreſſe de l'amour.

❀

Que, rivale du beau, la ténébreuſe envie
Attaque les couleurs de ces aſtres brillans ;
Ils n'en ſeront pas moins les aſtres de ma vie,
Leur bleu vif me les rend encor plus ſéduiſans.

❀

Digitized by Google

Où m'emporte l'ardeur de mes regards avides ?
Je brûle d'épuiser tous tes appas divers ;
Laisse agir à leur gré mes yeux, mes mains rapides,
Tout mérite chez toi mon hommage & mes vers.

❀

Laisse-moi dénouer de cette aimable tresse
Les austeres liens, les trop perfides nœuds :
Mais ciel ... ciel ! quelle odeur sublime, enchantaresse,
S'exhale tout à coup du sein de ces cheveux !

❀

Ainsi dans le printems, des parfums de l'aurore
Le soleil chaque soir épanche les vapeurs ;
Des richesses du jour il rend hommage à Flore,
Il embaume tout l'air des plus douces odeurs.

❀

Ah ! laisse voltiger dans une molle aisance
De ces cheveux épars la brillante toison ;
Aux yeux de ton amant leur simple négligence
Est sûre d'effacer tout l'apprêt du chignon.

❀

Que leur touffe me plaît ! qu'ils joignent de finesse
A ce brun clair & vif qui forme leur couleur !
Que ta tête sous eux a d'éclat, de noblesse !

Digitized by Google

Qu'ils ſont plantés enfin dans un ordre enchanteur!

❀

Je deſcends ſur ce front où folâtrent les graces,
Où ſiégent à la fois la candeur & l'amour;
J'y trouve le poli des plus douces ſurfaces,
Rehauſſé des appas du plus riche contour.

❀

Que de ton nez encor la tournure m'enchante!
D'amour à côté droit il loge un petit grain;
Ce ſigne eſt un attrait, une grace touchante,
Qui le met au-deſſus du plus bel aquilin.

❀

Mais pourquoi te ſouſtraire à l'ardeur qui m'enflamme?
Abandonne ta bouche à mes brûlans deſirs,
Que j'y cole un baiſer, que j'y fixe mon ame,
Que j'y meure embraſé du feu de tes ſoupirs!

❀

Que de ton ſouffle pur, ô ma divine reine!
Il ſort un doux parfum, un air voluptueux!
Des odorans zéphirs je cheris moins l'haleine,
Je ſuis de leurs vapeurs cent fois moins amoureux.

❀

Quoi! vous êtes rivaux des plaiſirs de ma bouche?

Digitized by Google

Vous jalousez, mes yeux, les baisers que je prends ?
Ah ! celle de Najete est l'objet qui vous touche...
Je vous céde ... admirez l'yvoire de ses dents.

❀

Comme vous volez, ciel ! sur ces levres vermeilles !
Comme vous devorez leur corail précieux !
Fermez-vous, belle bouche ... il est d'autres merveilles
Qui doivent occuper & mon cœur & mes yeux.

❀

Sur un visage fait pour fixer le sourire,
Que j'aime à voir briller les traits de l'enjouement !
Là, d'un double réduit où l'amour se retire,
La gaité de ses doigts forme un double agrément.

❀

Pour donner plus d'éclat au teint de ma déesse,
Et pour en rehausser le vivant coloris,
Je n'épuiserai point les couleurs du Permesse,
Je n'irai point piller les jardins de Cypris.

❀

Des yeux qui tous les jours peuvent fixer Najete,
Je reçois sur ce point l'austere jugement ;
Que disent-ils ? ... ô dieux ! ma victoire est complette,

Digitized by Google

Chacun pour ma déeſſe a les yeux d'un amant.

❀

Oui, chacun eſt d'accord, que ſur ſes autres charmes
On adjuge le prix à ſes vives couleurs ;
Et duſſent ſes beaux yeux en répandre des larmes,
Ils n'obtiendront jamais autant d'admirateurs.

❀

A travers les réſeaux d'une gaze perfide,
Que vois-je !.. quels appas ſemblent vouloir percer ?
Rompez, rompez le frein d'une pudeur timide,
Blancs tetins, de ce voile oſez-vous élancer !

❀

Je les demêle enfin . . . ils s'offrent à ma vûe ..
Quelle blancheur! .. quel jeu! .. quel reſſorts déliés !
Dans ces deux petits monts quelle grace ingénue !
Que j'y découvre, ô ciel, d'attraits multipliés !

❀

Laiſſe-moi donc tes mains, ô ma chere déeſſe !
De cent baiſers de feu je ſçaurai les couvrir ;
Elles ont des attraits dont ma vive tendreſſe,
Au défaut de ton ſein, brûle de ſe nourrir.

❀

Je ſçai que ſur ces mains la mordante cenſure
Trouve en s'applaudiſſant quelques legers ſillons ;

Digitized by Google

Mais Najete doit trop à la ſage nature
Pour pouvoir regretter un ſeul d'entre ſes dons.

❀

Où trouverai-je enfin d'une taille élégante
Le modele aſſorti, les rapports délicats ?
Prodige de beauté ! buſte de mon amante !
Que n'ai-je le cizeau du divin Phidias !

❀

Alors j'ajouterois au plus parfait corſage
Une noble ſtature, un maintien gracieux,
Et je ſçaurois donner à ma brillante image
Une démarche, un port que je prendrois des dieux.

❀

J'oublios de ſes pieds la petiteſſe extrême,
Leur forme ſéduiſante & leur rare contour ;
Ah ! beaux pieds ! je vous dois mon hommage ſuprême,
Vous terminez trop bien un chef-d'œuvre d'amour.

❀

Tamos finit ici le portrait de Najete,
Portrait que ſous ſes yeux il voulut retracer :
Eſt-il reſſemblant ? oui. La peinture eſt parfaite
Quand le Peintre reçoit pour ſalaire un baiſer.

Digitized by Google

LE PETIT CHAPERON ROUGE.

CONTE

Tiré des Contes de Fées de Perrault.

IL étoit autrefois une petite fille,
Jeune, mignone & si gentille,
Qu'on ne pouvoit, en la considerant,
S'empêcher d'admirer sa grace naturelle.
Sa maman étoit folle d'elle,
Plus folle encore étoit sa mere-grand.
Un petit chaperon composoit sa parure;
Il étoit rouge, & cet ajustement
Lui convenoit si bien que jamais la nature
N'a rien produit de si charmant.
Avec ce petit ornement
Chaperon rouge étoit belle, entre les mieux faites:
Chaperon, je dis bien, puisque de là venoit
Le nom que chacun lui donnoit.
Un jour sa mere ayant fait & cuit des galetes,
Lui dit, va voir ta mere-grand,
Prens ce gâteau, ce beurre, & va toujours courant,
Va vîte; car je crains qu'elle ne soit malade,
Et reviens au plutôt après ton ambassade.
Chaperon part; c'étoit le soir,
Sa mere-grand elle va voir.
En passant dans un bois, à ses yeux se présente

Digitized by Google

Un loup, à l'œil farouche, à la gueule béante :
Attaquer Chaperon, la croquer tout d'un coup ;
C'eſt ce qu'eût fait meſſire loup.
Force lui fut pourtant de vaincre ſon envie,
Des bucherons répandus dans le bois,
Empêcherent pour cette fois
L'effet de ſa gloutonerie.
Où vas-tu ? dit le loup, & comme en murmurant,
Je veux le ſçavoir tout-à-l'heure.
Je m'en vais chez ma mere-grand
Porter, dit-elle, un petit pot de beurre,
Auquel ma mere a joint
Cette galette cuite à point.
Apprends-moi, dit le loup, le lieu de ſa demeure,
Afin que j'y coure à grand pas :
C'eſt, dit-elle, là bas, là bas,
Par delà ce moulin, au bout de ce village.
Oh ! puiſque l'affaire eſt ainſi,
Lui répliqua le loup, je prens ce chemin-ci ;
Toi par là, pourſuis ton voyage.
Adieu. Nous verrons qui de nous,
Sera plutôt au rendez-vous.
Après ce peu de mots, le compere au plus vîte,
Enfile le plus court, tandis que la petite
S'amuſe à faire des bouquets,
Cueillant les plus belles fleuretes,
Telles que ſont les violetes,
Les jonquilles & les bluets :
Les papillons & les noiſettes

Digitized by Google

Allongent encore ſon chemin :
Une mouche, une fleur, un fruit, un rien enfin
Amuſe ſouvent les fillettes.
Cependant notre loup s'en va toujours courant.
Arrivé chez la mere-grand,
Il frappe ſoudain à la porte.
Toc, toc. Qui frappe là ? c'eſt moi, dit le glouton ;
Qui, toi ? Le petit chaperon,
Pourſuit le loup, en déguiſant ſon ton ;
C'eſt lui, maman, qui vous apporte
Un petit pot de beurre, auquel ma mere a joint
Une galette cuite à point.
La pauvre mere-grand, qui dans ſon lit couchée,
Ne ſongeoit rien moins qu'à cela,
Lui dit, je ſuis trop empêchée ;
Ma fille, paſſe ta main là.
Tire, tire la chevillate,
Et la bobinate cherra.
Le loup fit cheoir la bobinate ;
Chez la mere-grand il entra,
Tout auſſi-tôt la dévora,
Ferma la porte avec ſa pate,
Et dans ſon lit il ſe fourra.
Notre loup couché de la ſorte,
Prête l'oreille au moindre bruit.
Chaperon arriva qu'il étoit preſque nuit :
La voilà qui frappe à la porte.
Toc, toc. Qui frappe là ? Cette voix rude & forte

Digitized by Google

Epouvanta d'abord le petit Chaperon.
Qu'a donc ma mere-grand ? j'en suis toute allarmée ;
Pour me répondre sur ce ton,
Il faut qu'elle soit enrhumée ;
C'est sans doute son mal, maman l'avoit bien dit.
Chaperon donc lui répondit :
Ma mere-grand, ouvrez la porte,
C'est Chaperon qui vous apporte
Un petit pot de beurre, auquel ma mere a joint
Une galette cuite à point.
Bon, dit la bête scélerate,
Je m'attendois bien à cela.
Tire, tire la chevillate
Et la bobinate cherra.
Le petit Chaperon fit choir la bobinate ;
Et soudain la porte s'ouvrit.
Le loup, en la voyant, lui dit :
Mets ta galette sur la huche ;
Ton beurre auprès de cette cruche,
Et viens te mettre dans mon lit.
Chaperon, en fille bien née,
Delasse son petit corset,
Tire ses bas & dans le lit se met.
Mais elle fut bien étonnée
Quand elle vit sa mere-grand
Dans son deshabillé. Que ceci me surprend !
S'écrie aussi-tôt la pauvrette :
Ma mere-grand, comme vous voilà faite !

Quels bras au prix de ceux que vous aviez !
C'eſt pour mieux t'embraſſer, lui dit-il, ma petite.
Ma mere-grand, quelles jambes ! quels pieds !
C'eſt afin de courir plus vîte.
Ma mere-grand, que voilà de grands yeux !
Mon enfant, c'eſt pour y voir mieux.
Ma mere-grand, quelles longues oreilles !
On n'en vit jamais de pareilles :
C'eſt pour mieux t'écouter. Certes les meres-grands
N'ont jamais eu de ſi terribles dents.
C'eſt pour mieux te manger, dit la farouche bête.
En effet, cet indigne loup
La prend, l'avale tout d'un coup,
Sans qu'aucune plainte l'arrête.

On voit ici que les enfans,
Sur tout les jeunes filles
Belles, bien faites & gentilles,
Font fort mal d'écouter toutes ſortes de gens :
Ce n'eſt pas une choſe étrange
S'il en eſt tant que le loup mange :
Je dis les loups ; car tous les loups
Ne ſont pas de la même ſorte ;
Il en eſt d'un humeur accorte,
Sans bruit, ſans fiel & ſans courroux ;
Qui privés, complaiſans & doux,
Suivent par tout les demoiſelles

Jusques dans les maisons, jusques dans les ruelles.
Mais hélas! qui ne sçait que ces loups doucereux;
De tous les loups sont les plus dangereux?

Simeon Valette.

LETTRE SUR LA RAGE.

EN lisant, Monsieur, dans le Mercure de ce mois la lettre d'un Médecin, au sujet de la découverte à demi-faite d'un remede pour la rage, je me suis rappellé avoir vû dans les ouvrages du Pere Feijoo, Bénédictin Espagnol, quelque chose qui y avoit rapport. J'ai trouvé en effet que ce docte Religieux annonce dans le 2^e^ tome de ses Lettres érudites & curieuses (tel en est le titre littéral) écrites en 1744, que la prétendue pierre de serpent produit l'effet que l'on espere du mercure. Voici la traduction de l'expérience telle qu'il la rapporte dans sa neuviéme lettre.

Aux environs de Villaviciosa, à sept lieues de cette ville d'Oviedo, deux hommes furent mordus d'un loup enragé (il ne cite pas l'année). Le plus maltraité des deux, & qui l'étoit dans plusieurs endroits, eut recours à un particulier de la-

Digitized by Google

dite ville, nommé Don Pedro de Peon, qui, parmi d'autres qualités posséde une connoissance non vulgaire de la Médecine. Comme il n'ignoroit pas qu'on n'a fait jusqu'ici que d'inutiles expériences de tous les remedes tant vantés dans les livres pour l'hydrophobie ou mal de rage, & qu'il sçavoit aussi sans doute que le célebre Boerhaave les mépriſe tous, il répondit au pauvre blessé, qu'il ne connoissoit pas de remede à son mal; qu'il avoit cependant quelques pierres qui guérissoient des morsures de serpens, que s'il vouloit il en feroit l'essai sur lui, parce que si elles n'emportoient pas le venin, il n'y avoit pas à craindre qu'elles en précipitassent l'effet. Les pierres furent appliquées, une sur chaque blessure, & sans autre soin cet homme fut parfaitement guéri, tandis que son compagnon qui avoit été plus légerement blessé, mourut enragé.

Le Pere Feijoo rapporte encore la guérison par l'application des mêmes pierres, d'un autre homme mordu d'un chien, mais il a attention d'observer qu'il n'y avoit pas une entiere certitude de la rage du chien.

J'ai cru, Monsieur, devoir vous communiquer cette expérience, que je vous prie d'insérer dans le Mercure, si vous en jugez la connoissance avantageuse au pu-

Digitized by Google

blic. J'ajouterai dans la même vûe que le Pere Feijoo, en confirmant ce qu'il avoit annoncé dans le second volume de son Théatre critique, deuxiéme Discours, nomb. 52, touchant cette prétendue pierre & sa vertu réelle pour la morsure des reptiles venimeux, avertit de nouveau que cette pierre de serpent n'est qu'un morceau de corne de cerf rôti, quoiqu'en disent les Apothicaires, qui la font gratuitement trouver dans la tête d'un serpent des Indes; qu'il n'est pas surpris que Boyle & d'autres Naturalistes modernes ayent été dans la persuasion générale, parce qu'il n'y a pas long-tems que ce secret ne l'est plus, graces à un Religieux Franciscain qui l'a divulgué en Espagne, le tenant d'un marchand Chinois son ami, qui lui en fit l'aveu, après que le Pere lui eut acheté toutes ses prétendues pierres.

On ne peut, je crois, Monsieur, soupçonner le Pere Feijoo de trop de crédulité dans les faits que je rapporte d'après lui. Vous devez connoître ses ouvrages qui sont considerables, & généralement estimés. Comme il a écrit toute sa vie contre les préjugés, il n'est pas naturel de penser qu'il ait rien adopté dont il n'eût une certitude physique ou morale, telle que doit l'exiger un sçavant qui a eu assez de

Digitized by Google

courage & de fermeté pour attaquer dans le centre de l'Eſpagne de prétendus miracles, qu'il eſt parvenu à détruire, malgré la créance de pluſieurs ſiécles & l'oppoſition d'un grand Ordre. D'ailleurs il s'eſt trop ouvertement déclaré dans plus d'une douzaine de volumes, l'ennemi irréconciliable de la médecine regnante ou des Médecins ſuperficiels, ainſi que des Apothicaires, pour publier des faits dont il n'auroit eu pour garant que le commun du peuple : il ſeroit au contraire bien à ſouhaiter que tous les Médecins fuſſent auſſi ſçavans que lui dans leur profeſſion.

Il paroît qu'on ſuivoit encore en France en 1730 l'opinion vulgaire, que la pierre de ſerpent eſt une véritable pierre qui vient de l'Orient. Le Pere Feijoo le prouve par la deſcription qu'en fait le Pere Vaniere dans la nouvelle édition de ſon *Prædium ruſticum*, liv. 3. Il eſt vrai, dit-il, que les expreſſions *ſubniger* & *levior*, employées par ce Pere, dénotent que les pierres qu'il avoit vues, étoient de celles qu'on appelle artificielles, car il y a longtems qu'on les diſtingue mal-à-propos. Etmuler dit : *Lapis ſerpentum, ſeu magnes venenorum artificialis, naturali illi ſimillimus confectus fuit à Cneofellio*... Quoique le Pere Vaniere ne faſſe pas cette pierre entierement

Digitized by Google

entierement noire, mais tirant sur le noir, es personnes qui l'ont souvent employée avec succès, prétendent qu'elle doit être toute noire, c'est-à-dire que le morceau de corne de cerf dont elle est composée, doit être bien rôti. Quant à sa forme, il suffit qu'elle soit de la circonférence d'une piéce de douze sols, trois fois plus grosse dans le centre, diminuant successivement vers les extrêmités.

Voici comment on s'en sert en Espagne. On pique avec une épingle la partie mordue, jusqu'à ce qu'il en vienne un peu de sang: alors on y applique la prétendue pierre, qui s'y attache & qu'on y laisse jusqu'à ce qu'elle se détache d'elle-même, ce qu'elle fait lorsqu'il n'y reste plus de venin; mais le tems n'est pas toujours le même, quelquefois deux jours après l'application, quelquefois douze, quatorze & davantage. La même pierre peut servir, si l'on veut, plusieurs fois pour la même blessure, en observant toujours de la laver dans du lait & puis dans l'eau chaude. Si en l'appliquant sur la même blessure elle ne s'y attache plus, c'est une marque que tout le venin est sorti.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De Rouen, ce 31 Août 1754.

Digitized by Google

P. S. J'oubliois de vous dire, Monsieur ; que le P. Feijoo rapporte encore trois autres expériences de la vertu de cette prétendue pierre ; deux pour des especes de charbons de peste, & une pour une grosse tumeur au genou, sur laquelle il y eut par événement une morsure de serpent. Comme il adopte le sentiment d'Etmuler qui dit : *Sunt etiam qui putant, omnia omnium animalium cornua habere vim alexipharmacam*, il exhorte MM. les Médecins à étudier un peu plus sérieusement qu'ils ne le font cette matiere.

L'EMPIRE DE LA MODE.

POËME

Qui a remporté le prix de l'Académie Françoise, par M. Lemiere.

AU milieu des objets que d'une main feconde,
La nature sema sur la scene du monde,
Dédaigneux, dans le sein de la variété,
L'homme ingrat n'y voyoit que l'uniformité.
Mais la Mode paroît ; à sa voix tout s'anime :
Quels transports ! que d'ardeur sa seule vûe imprime !
Le caprice l'annonce aux mortels enflammés,

Digitized by Google

Le préjugé soumis la suit, les yeux fermés;
L'altiere vanité, sa compagne fidelle,
Enchaîne avec des fleurs les humains autour d'elle;
Le ridicule ardent à venger ses attraits
Sur qui s'écarte d'elle, au loin lance ses traits.

Du haut d'un char rapide, & son thrône & son temple,
La Mode invente, ordonne & regne par l'exemple:
Tels que dans nos guerets, d'Eole on voit les fils
Courber d'un seul côté les dociles épis;
Tels vers un goût nouveau les esprits qu'elle assemble,
Par elle, d'un coup d'œil, sont pliés tous ensemble.
Elle chasse & ramene, elle éleve, elle abat;
Sa main au même objet donne, ôte & rend l'éclat.
Le plus bizarre usage, ou le plus incommode
Plaît, loin de révolter, adopté par la Mode:
Ce charme que son art prête à la nouveauté,
Ajoûte à la parure & même à la beauté,
Corrige les défauts ou les transforme en graces,
Rajeunit la vieillesse, en cache au moins les traces,
Et donne à la folie, à la frivolité,
Et du prix, & du lustre, & de la dignité.

O Mode, c'est par toi que la terre animée,
Sur l'aîle du commerce & de la renommée,

Digitized by Google

Voit tes loix & tes dons traverſer tant de mers,
Et d'un tropique à l'autre aſſervir l'univers.
Sur un ſable mouvant par le zéphir tracée,
Ta volonté long-tems ne peut être fixée ;
Souvent ſur les mortels dont tu faiſois l'eſpoir,
Ta rapide inconſtance exerçant ſon pouvoir,
A révoqué tes loix avant qu'ils les rempliſſent,
Tes dons portés au loin dans le trajet vieilliſſent
Et des peuples, jouets de ta légereté,
Trompent l'impatience & la crédulité.

C'eſt toi qui ſur les pas du luxe aſiatique
Fis naître avec l'orgueil la miſere publique ;
Et jadis entraînas par tes folles erreurs
La ruine de Rome avec celle des mœurs.
Tout ſuit tes étendarts, tout céde à tes careſſes ;
La médiocrité prend l'eſſor des richeſſes,
Le néceſſaire même eſt ſouvent immolé
A ce luxe inconſtant par tes mains étalé.
O honte de nos jours ! la vertu pour nous plaire,
Elle-même a beſoin d'être ta tributaire ;
Nul n'oſe ſe montrer s'il ne vit ſous ta loi ;
Aucun goût n'eſt admis s'il n'eſt dicté par toi ;
Tes moindres volontés ſont des ordres ſuprêmes ;
Tu préſides à tout, aux plaiſirs, aux ſyſtêmes,
Aux études, aux jeux, au langage, aux écrits.
Mais quel nouvel objet frappe mes yeux ſurpris ?
D'Eſculape Protée a-t-il pris la ſcience ?
De Protée Eſculape a-t-il pris l'inconſtance ?

Digitized by Google

Oui, quelquefois au ſein des maux & des dangers,
Mode, tu tiens le fil de nos jours paſſagers ;
La fortune paroît être en tout ton modele :
Puiſſante, vaine, injuſte, & légere comme elle,
Le faux goût par ta brigue eſt ſouvent ennobli,
Et tu mets en faveur l'homme fait pour l'oubli.

Quel uſage proſcrit mon eſprit ſe retrace !
Quand l'honneur va laver l'affront qu'a fait l'audace,
L'ami de l'offenſeur, l'ami de l'offenſé,
Livrent entr'eux, ſans haine, un combat inſenſé :
Mode, ce noir arrêt ſort de ta bouche impie,
Ils n'ont rien à venger, ils s'arrachent la vie ;
Uſage auſſi cruel que ces jeux deſtructeurs
Pour qui Rome autrefois trouva des ſpectateurs.

Par toi, cette liqueur loin du Croiſſant bannie,
Devint de tous les rangs la honteuſe manie,
Des convives arma les infideles mains,
Des Lapithes cruels retraça les feſtins,
Et ſur la raiſon même exerça les ravages
Que cauſoient de Circé les perfides breuvages.

Eh ! qui pourroit compter la foule des abus,
Enfans de ton caprice, en tous lieux répandus ?
Ta légereté même en devient le remede ;
Un goût abſurde paſſe, un autre lui ſuccede.

Cependant la raiſon ſous ta loi doit fléchir ;

Digitized by Google

Le ſage l'eſt bien moins s'il s'en oſe affranchir ;
Il ſupporte ton joug que le cynique brave,
Jamais ton ennemi, mais jamais ton eſclave.

Maîtreſſe des eſprits captivés par ton art,
Fille de l'inconſtance, ainſi que du hazard,
D'enchaîner l'univers, Mode, tes mains ſont ſûres.
Regne, préſide aux jeux, gouverne nos parures,
J'abandonne ces goûts à ta frivolité ;
Mais reſpecte les arts, les mœurs, la vérité.

Le mot de la premiere Enigme du Mercure d'Octobre eſt *Femme*. Celui de la ſeconde eſt *Chapeau*. Le mot du Logogryphe eſt *Monſieur*, dans lequel on trouve *mons*, mot latin ; *Mons*, ville, *jeu*, *rien*, *Rome*, *Remi*, *Reims*, *Roi*, *Sire*, *ſœur*, *Minos*, *ver*, *roſe*, *Moïſe*, *Joſué*, *Remus*, *oui*, *Sion*, *ris*, *Mein*, *ſerin*, *re*, *mi*, *ſi*, *mer*, *ire*, *or*, *vie*, *rue*.

ENIGME.

Utile en tems de guerre, utile en tems de paix ;
Néceſſaire au commerce,
Quoique ſouvent un chacun me traverſe,
Je ne me rebute jamais.
Auſſi vieux que la terre & l'onde,
Je ne ſuis pas près de ma fin ;

Digitized by Google

Car tel eſt mon deſtin
De ne finir qu'avec le monde.
Je ſuis voiſin des ports de mer;
Très-fréquemment qui me tient me demande.
Vêtu de blanc j'embarraſſe en hiver;
A me trouver pour lors, Lecteur, ta peine eſt grande.

Par M. de V... de Senlis.

AUTRE.

ARbitres du bonheur,
De pluſieurs nous faiſons le plaiſir, les délices.
Tel éprouve ſouvent nos plus cruels caprices,
Qui nous chérit avec le plus d'ardeur.
De couleur, de viſage,
D'habit, de nom, de ſexe différens,
Parmi nous ſont des conquerans
Et des gens du plus bas étage.
On nous brouille aiſément
Et réunit facilement.
Nous allons deux à deux, trois à trois, quatre à quatre.
Pluſieurs avecque nous ne perdent pas leur tems;
Et ceux que nous rendons contens,
Sont aſſez ingrats pour nous battre.
De tems en tems nous faiſons de grands coups.
Mais de nos partiſans admirez l'injuſtice:

Digitized by Google

Après avoir rendu ſervice,
On ne veut plus de nous.

Par le même.

LOGOGRYPHE.

Ineffaçable ſceau des mortels & des dieux,
J'exiſte ſur la terre, aux enfers, dans les cieux.
Viſiblement ou non je ſuis chez toi, je gage,
Etant de tout état, de tout ſexe & tout âge.
L'œil ne me vit jamais ſans quelqu'impreſſion,
Diſſéque mes neuf pieds avec attention,
Tourne-les de tout biais, médite, modifie:
Je t'offre le produit de la Géographie,
Ce qu'un chacun voudroit ne quitter qu'à pas lents;
Ce qui fait des mortels admirer les talens,
Ce qu'aime un curieux, un adverbe commode,
Un petit animal qui fut toujours de mode,
Ce qui de bien des gens met la fortune à bout.
Ne te rebute pas, Lecteur, ce n'eſt pas tout;
Car pour peu que tu ſois combinateur habile,
Je te préſente un mot honni dans l'Evangile,
Certaine choſe en toi toujours en mouvement,
Qui n'aura de repos qu'à ton dernier moment.

Par le Médecin de Beaufort, en Anjou.

Digitized by Google

NOUVELLES LITTERAIRES.

MEmoires hiſtoriques, militaires & politiques de l'Europe, depuis l'élévation de Charles-Quint au thrône de l'Empire, juſqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748 ; par M. l'Abbé Raynal, de la Société royale de Londres, & de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Pruſſe, 3 vol. *in*-8°. *A Amſterdam*; chez *Arkſtée* & *Merkus*; & ſe vend *à Paris*, chez *Durand*, rue S. Jacques, au Griffon, 1754.

Je vais donner un extrait ſimple de mon ouvrage ; le public le jugera. Le premier volume contient l'hiſtoire de l'élévation de Charles-Quint à l'Empire, celle de ſon abdication, les guerres civiles d'Eſpagne de 1520, & la guerre de Navarre de 1521.

On y voit à la tête une eſtampe deſſinée par M. Cochin, qui par amitié pour moi a bien voulu ſe diſtraire un inſtant d'un travail plus eſſentiel & plus digne de ſes talens. Cette eſtampe repréſente l'Hiſtoire la plume à la main, qui met le pied ſur l'aîle du Tems pour le retenir ; on y trouve l'élégance, les graces & la facilité qu'on eſt accoutumé d'admirer dans tout

Digitized by Google

ce que fait M. Cochin. Il suffira de dire que M. Daullé l'a gravée comme il grave ordinairement, pour qu'on juge qu'elle est très-bien rendue.

Histoire de l'élévation de Charles-Quint à l'Empire en 1519.

» La connoissance du gouvernement de » l'Empire est si essentielle pour l'intelli- » gence de ce grand événement, que la » plûpart des lecteurs n'en saisiroient que » très-imparfaitement l'esprit, si nous ne » remontions à l'origine du droit public » d'Allemagne, & si nous n'en suivions » exactement la marche.

» La Germanie, comme les autres con- » trées de l'univers, a eu des commence- » mens remplis d'obscurités & mêlés de fa- » bles. Son histoire ne commence propre- » ment qu'à ses démêlés avec les Romains. » Elle avoit alors des mœurs singulieres » que le pinceau de Tacite a rendues cé- » lebres.

Les Germains formoient une nation fiere, pauvre & courageuse; leurs mœurs étoient simples, leur éducation dure & sauvage; la générosité & la franchise étoient leurs vertus; ils poussoient l'hospitalité aussi loin qu'elle peut l'être. La guerre, la chasse, les plaisirs de la table & le jeu faisoient toutes leurs occupations. Leur reli-

Digitized by Google

gion étoit myſtérieuſe & redoutable, » & » par une ſuperſtition très-dangereuſe on » avoit abandonné aux Miniſtres de la re- » ligion le jugement de tous les crimes. » Cet uſage faiſoit regarder les peines in- » fligées, moins comme l'ouvrage de la loi » que comme l'effet d'une inſpiration cé- » leſte.

Ces peuples reſterent long-tems libres & indépendans, mais les guerres qu'ils eurent avec leurs voiſins & leurs compatriotes les affoiblirent, en diviſant leurs forces; ils furent enfin ſubjugués & vécurent ſous la domination des Monarques François juſqu'au regne de Charles le Simple. Ils profiterent de la foibleſſe de ce Prince pour ſe choiſir un chef. » Leur choix tom- » ba ſur le Duc de Saxe, qui ſe trouvant » trop âgé pour ſoutenir le poids des affai- » res, fit élire Conrad, Duc de Franconie, » ſon ennemi. Ni le nouveau Roi, ni Hen- » ri ſon ſucceſſeur ne porterent le titre » d'Empereur, & on ne le voit revivre » dans l'hiſtoire qu'en 962. Pour Othon I. » il le prit à Rome après avoir délivré l'I- » talie de l'oppreſſion de Berenger, & » ajouté à ſes Etats l'ancien royaume de » Lombardie.

» Comme cette démarche avoit été inſ- » pirée par le Pape Jean XII, & qu'il avoit

Digitized by Google

» fait la cérémonie du couronnement, ſes » ſucceſſeurs prétendirent avoir ſeuls le » droit de conférer la dignité Impériale. » Une politique active, ſuivie, audacieu- » ſe, les fit réuſſir à réaliſer cette chimere, » & les Rois de Germanie ſe laiſſerent inti- » mider au point de n'oſer prendre le titre » d'Empereurs qu'après avoir été ſacrés » par les ſouverains Pontifes. Grégoire » VII porta encore plus loin les préten- » tions de ſon Siége : par un attentat inoui, » également honteux pour les deux puiſ- » ſances, il déclara en 1076 Henri IV dé- » chu de ſes droits à l'Empire, délia ſes ſu- » jets du ſerment de fidélité, & ordonna » aux grands de ſe choiſir un autre chef. L'audace de ce Pontife fut appuyée par l'ambition des Seigneurs eccléſiaſtiques & ſéculiers & par la ſuperſtition du peuple, & la couronne impériale fut déférée ſans beaucoup de trouble à Rodolphe, Duc de Souabe.

» Autant qu'on peut le demêler à travers » l'obſcurité des monumens qui nous reſ- » tent, les Empereurs étoient élûs avant » Fréderic II dans une aſſemblée générale » de la nation par les députés des villes, » du Clergé & de la Nobleſſe. Les Etats » auſquels des circonſtances particulieres » ne permettoient pas aiſément de s'y ren-

Digitized by Google

» dre, chargeoient de leurs ſuffrages les » grands Officiers de l'Empire, qui s'y trou- » voient néceſſairement pour faire les fonc- » tions de leurs charges. L'influence que » cet uſage, qui devenoit tous les jours plus » commun, & une puiſſance conſidérable » & héréditaire donnoient aux grands Of- » ficiers dans les élections, les en rendoit » en quelque maniere les arbitres. Ils en- » devinrent enfin les maîtres durant les » troubles civils & cruels que la Cour de » Rome excita ou entretint en Allemagne » depuis 1214 juſqu'au milieu du ſiécle » ſuivant. Leur uſurpation fut confirmée » en 1356 par la Bulle d'or, qui les établit » ſeuls Electeurs du Chef de l'Empire.

Le gouvernement de l'Empire étant tombé en anarchie, le deſordre, les excès & l'impunité en furent les ſuites, & continuerent juſqu'au regne de Maximilien. Les efforts qu'on avoit faits pour rétablir l'ordre, avoient été ſans ſuccès; la diviſion de l'Allemagne en cercles que cet Empereur imagina, fut ce qui contribua le plus à la tranquillité publique.

» Maximilien, né doux, affable, bien- » faiſant, étoit devenu ſenſible aux char- » mes de l'amitié, aux agrémens des arts, » à la liberté d'un commerce intime. Mal- » heureuſement ces qualités qui auroient

Digitized by Google

» fait le bonheur & la réputation d'un par-
» ticulier, n'étoient pas accompagnées de
» celles qu'exigent les devoirs & la ma-
» jesté du thrône. La figure du Prince n'a-
» voit rien d'imposant, ses manieres pa-
» roissoient basses, & sa Cour manquoit
» de cet éclat qui a toujours été assez né-
» cessaire aux Rois, pour éviter le mépris
» public. La dévotion qui n'est jamais une
» chose indifférente dans les grandes pla-
» ces, l'avilissoit; les moins clairvoyans
» s'appercevoient qu'elle n'étoit appuyée
» que sur les préjugés les plus populaires.
» Il n'inspiroit point de reconnoissance,
» quoiqu'il accordât presque tout ce qu'on
» lui demandoit: on sentoit qu'il ne cher-
» choit pas à obliger, mais qu'il ne sçavoit
» pas refuser. Ses Alliés ne pouvoient
» point prendre en lui de confiance; sans
» haine & sans intérêt il manquoit à un
» engagement, par la seule raison que c'é-
» toit un engagement. Comme il ne s'étoit
» fait ni un système ni des principes sur
» rien, il regnoit dans toutes ses démar-
» ches un air d'incertitude qui faisoit tou-
» jours attribuer au hazard ce qui partoit
» quelquefois d'une réflexion assez pro-
» fonde. Quoiqu'il ne prît conseil de per-
» sonne, il ne se conduisoit jamais par ses
» lumieres. Il recevoit des impressions sans

Digitized by Google

» qu'il s'en doutât, ſans qu'on cherchât » même à lui en donner. A voir la ma- » niere dont il faiſoit la paix & la guerre, » on pouvoit croire qu'il les enviſageoit » moins comme des événemens qui inté- » reſſoient la deſtinée de ſes ſujets, que » comme les alimens de ſon inquiétude.

Maximilien ayant perdu ſon fils Philippe, ſongea à aſſurer l'Empire à un de ſes deux petits-fils, Ferdinand & Charles : celui ci étoit déja maître par ſa mere, de l'Eſpagne, d'une grande partie de l'Italie & des Indes. L'Empereur, par un principe de politique, ſe détermina en faveur de Ferdinand ; mais il fut détourné de cette réſolution par le Cardinal Evêque de Sion. Ce Cardinal né en Valais, ſe nommoit Mathieu Scheiner. Il étoit impétueux, éloquent, audacieux & entouſiaſte ; homme fin, quoique violent, & qui ſçavoit concilier de petites perfidies avec des paſſions fortes. L'aſcendant qu'il avoit pris ſur les Suiſſes par ſes prédications, & la haine violente qu'il avoit pour les François, lui avoient mérité la pourpre. Les malheurs de ſon pays l'ayant conduit à la Cour de l'Empereur, il pénétra les vûes qu'on avoit ſur Ferdinand, & ſe crut trop intéreſſé à les traverſer. » Dans le projet qu'il avoit » formé & qu'il ſuivoit ſans relâche d'ac-

Digitized by Google

» cabler les François, il jugeoit eſſentiel » de réunir toutes les forces de la maiſon » d'Autriche, & il l'entreprit. Il fit envi- » ſager à Maximilien la gloire qui lui re- » viendroit de garantir la Chrétienté des » armes des Turcs qui la menaçoient d'une » invaſion prochaine, de rendre à l'Em- » pire l'éclat que lui avoit donné autrefois » Charlemagne, & d'élever une puiſſance » formidable qui donneroit le mouvement » à toute l'Europe. Le talent de perſuader » qu'avoit ſupérieurement le Cardinal, » fortifia des raiſonnemens qui avoient » plus que de la vraiſemblance. L'Empe- » reur adopta le nouveau ſyſtême de po- » litique qu'on lui préſentoit; & nous con- » jecturons que ſans les intrigues de Ro- » me & de la France il auroit réuſſi à éle- » ver le Roi d'Eſpagne à la dignité de Roi » des Romains.

» La mort de Maximilien ne détruiſit » pas les eſpérances de Charles, mais elle » en fit concevoir à François I. Ces deux » Monarques aſpirerent ouvertement au » thrône de l'Empire, & ils ſe flatoient » d'avoir l'un & l'autre tout ce qu'il falloit » pour y être élevé; des amis, de l'argent, » de vaſtes Etats, de bons négociateurs » & des armées aguerries.... Ils travail- » lerent d'abord aſſez inutilement à ſe

Digitized by Google

» rendre favorables les différentes Puiſſan-
» ces de l'Europe ; elles parurent toutes
» plus portées à traverſer qu'à favoriſer
» leurs prétentions.

Le Pape qui craignoit également les deux maiſons, ne parut favoriſer les vûes de François I que parce qu'il crut qu'elles ſeroient ſans ſuccès. Les Suiſſes qui influoient plus alors qu'ils n'ont fait depuis dans les affaires générales, allarmés pour la liberté germanique, auroient voulu écarter les deux concurrens : mais ils ſe déclarerent plus vivement contre la France qu'ils redoutoient davantage. Le Roi d'Angleterre ayant tenté vainement de former un parti pour lui, voulut tenir la balance entre les deux rivaux.

François I avoit confié la négociation de cette grande entrepriſe à un homme que ſans imprudence on n'auroit pas pû charger de la plus aiſée. » Bonnivet avoit beaucoup
» d'eſprit, mais peu de jugement ; il par-
» loit bien, mais il raiſonnoit mal ; il
» ſouhaitoit paſſionnément la gloire de ſon
» maître, mais il étoit trop inconſideré
» pour la procurer ; ſon imprudence lui
» faiſoit perdre les amis que ſon affabilité
» lui avoit acquis. La ſociété des femmes
» n'étoit pour lui qu'un commerce de ga-
» lanterie, tandis que l'aſcendant qu'il

Digitized by Google

» prenoit ſur elles le mettoit à portée de » s'en ſervir en homme d'Etat. Quoiqu'il » connût les intrigues de la Cour, il igno- » roit tout-à fait les détours de la politi- » que. Sa préſomption l'empêchoit de de- » mander des conſeils, & ſa vanité de pro- » fiter de ceux qu'on lui offroit. Pour » avoir le plaiſir de donner en particulier » généreux, il ſe privoit de l'avantage de » répandre à propos en Miniſtre habile. La » lenteur allemande & le flegme eſpagnol » déconcertoient dans les affaires ſon gé- » nie ardent & précipité. Il lui manqua » tout à-fait la connoiſſance des eſprits » qu'il devoit manier, des intérêts qu'il » devoit concilier, des manœuvres qu'il » devoit traverſer. Bonnivet n'étoit qu'un » courtiſan délié, & ſa commiſſion auroit » demandé un négociateur conſommé.

Il réuſſit cependant à balancer les manœuvres des partiſans du Roi d'Eſpagne : l'Empire ſe trouva partagé. Le Roi de Bohême, l'Archevêque de Mayence, l'Electeur de Saxe ſe déclarerent pour Charles-Quint. François I eut pour lui l'Archevêque de Trêves, le Marquis de Brandebourg & le Comte Palatin. Chacun d'eux étoit entraîné par ſon goût ou ſes intérêts particuliers. » Cette diverſité d'opinions ne » paroiſſoit ſinguliere qu'aux gens aſſez

Digitized by Google

» éclairés pour voir que toutes les voix au-
» roient dû se réunir contre les deux can-
» didats. L'élection de l'un & de l'autre
» jettoit évidemment la liberté, la dignité
» & la tranquillité de l'Allemagne dans un
» très-grand péril. Il est vrai que la Diéte
» de Francfort pouvoit changer ces dispo-
» sitions. Il n'étoit pas impossible qu'il s'y
» trouvât, comme dans la plûpart des gran-
» des assemblées, quelques membres assez
» éclairés pour connoître le véritable intê-
» rêt de la nation, assez fermes pour vouloir
» le procurer, assez vertueux pour le mon-
» trer aux autres, & assez éloquens pour
» le leur rendre cher. D'ailleurs ce n'eût
» pas été la premiere fois que le cri public
» en auroit imposé aux Electeurs, au point
» de les détourner d'un choix qu'il réprou-
» voit, ou que d'eux-mêmes pour ne pas
» oser ouvrir les premiers un avis dange-
» reux, ils auroient tous concouru à pren-
» dre un parti sage. Les engagemens qu'ils
» pouvoient avoir pris n'étoient point des
» liens indissolubles; & il se fit en effet
» des démarches qui autorisent à penser
» qu'on auroit été assez disposé à y man-
» quer, si on n'avoit été arrêté par une
» espece d'impossibilité à faire un autre
» choix que celui de l'un des deux concur-
» rens. Louis, Roi de Hongrie &, de Bohê-

Digitized by Google

» me, étoit encore enfant & paroissoit de-
» voir toujours l'être. Sigismond, Roi de
» Pologne, avoit cessé d'être un grand
» homme, & ne montroit plus de goût
» que pour le repos. Christierne, Roi de
» Dannemarc & de Suéde, étoit un monf-
» tre alteré de sang, souillé de forfaits.
» Henri, Roi d'Angleterre, ne pouvoit
» pas se fixer en Allemagne sans hazarder
» sa couronne héréditaire, ni préférer le
» séjour de ses Etats sans blesser la dignité
» de l'Empire. Quelqu'un nomma l'Elec-
» teur de Saxe, & tous les vœux se tour-
» nerent aussi-tôt vers lui.

Frederic paroissoit né pour le rolle qu'on lui proposoit. Sa valeur, sa probité, sa candeur & une modération réelle qui excluoit jusqu'aux soupçons même de l'ambition, lui avoient mérité le surnom de Sage; & il poussa l'héroïsme jusqu'à refuser le thrône de l'Empire. » Un desintéressement
» si généreux fut honoré à l'instant d'un
» hommage qui rapprochoit beaucoup
» ceux qui avoient offert la couronne, du
» sage qui ne l'avoit pas acceptée. On
» porta la confiance pour ce Prince jusqu'à
» lui demander quel Chef il jugeoit qu'il
» falloit donner au Corps germanique.
» Frederic nomma sans balancer le Roi
» d'Espagne, & son suffrage entraîna celui
» de tous les Electeurs.

Digitized by Google

» L'Election de Charles-Quint mettoit » la liberté publique dans un trop grand » danger pour qu'on n'imaginât pas de » prendre des précautions contre les usur- » pations qui la pourroient suivre. Les loix » qu'on fit alors, celles qui les avoient » précédées & celles qui les ont suivies, » forment ce qu'on appelle le droit public » de l'Empire.

Le tableau détaillé de ce droit public termine le morceau historique que nous venons d'extraire. Il est suivi de l'histoire de l'abdication de Charles-Quint. Cet événement si extraordinaire a beaucoup exercé les politiques qui ont voulu en démêler le principe. Les motifs auxquels on a attribué cette démarche, ne nous ont paru fondés, ni sur de grandes autorités ni sur le caractere de l'Empereur & la situation de ses affaires. L'aventure humiliante d'Inspruck, d'où ce Prince fut obligé de fuir avec précipitation; le Siége de Metz qu'il fut forcé de lever; l'élévation de Caraffe son ennemi sur le Siége de Rome; l'apparition d'une comete quelque tems auparavant son abdication, &c. voilà les motifs que différens écrivains ont prêtés à Charles-Quint. Brantôme croit qu'il n'avoit quitté le thrône que pour briguer la thiarre, & qu'il avoit sérieusement aspiré à

rendre le souverain Pontificat héréditaire dans sa famille. Nous avons tâché de prouver le peu de vraisemblance ou l'absurdité de ces différentes conjectures.

» Une étude un peu approfondie du caractere de l'Empereur, des circonstances » où il se trouvoit lorsqu'il se détermina, » & de la maniere dont il exécuta sa réso- » lution, nous porteroit à penser que cette » retraite si fameuse dans l'histoire, n'eut » ni des principes bien élaircis, ni de but » bien déterminé. Charles étoit aigri par » ses infirmités, par les prospérités de la » France, par les revers qu'il venoit d'es- » suyer à la guerre & par la diminution » de sa réputation. L'impossibilité de chan- » ger une situation qui devoit devenir » tous les jours plus dure, le fit tomber » dans une espéce de lassitude qu'il prit » pour un dégoût raisonnable & vrai des » affaires & des honneurs. Il fut affermi » dans cette illusion par des images rian- » tes qu'il se traçoit à lui-même du repos » & de la solitude, & par des idées de dé- » votion qu'on a souvent dans le malheur. » Ces moyens joints à un peu d'inconstan- » ce qu'on avoit toujours remarquée dans » sa conduite, lui inspirerent, si nos con- » jectures sont vraies, la fantaisie de se » débarrasser de toutes ses couronnes.

Digitized by Google

Aucune des occupations ni des pratiques de religion auſquelles ſe livra Charles dans ſa retraite, ne porta l'empreinte ni d'un grand génie ni d'une ame élevée : il pratiquoit toutes les mortifications du Cloître, ſans jamais mettre à aucune de ces actions, la plûpart extraordinaires, ce je ne ſçais quoi de grand qui juſtifie & ennoblit tout. La cérémonie de ſes obſéques qu'il fit faire ſur la fin de ſa vie, marque bien, ce me ſemble, l'affoibliſſement de ſon eſprit.

Des Hiſtoriens ont voulu faire un ſaint de Charles-Quint, d'autres le font mourir Lutherien pour rendre ſa mémoire odieuſe. Nous nous ſommes défiés des exagérations de la flaterie & de la malignité, & c'eſt dans les faits que nous avons cherché les véritables traits de ce grand Prince : nous allons en tracer les principaux dans cet extrait.

» Charles étoit né avec une vivacité » ſinguliere. Ce feu ſi dangereux ordinai- » rement pour les Souverains & pour leurs » ſujets, fut dirigé avec tant de ſageſſe » qu'il ne produiſit que de bons effets. On » le tourna à l'étude des langues vivantes, » de l'Hiſtoire, de la politique, les ſeules » connoiſſances néceſſaires à ceux qui ſont » appellés au thrône, & on réuſſit à jetter

Digitized by Google

» ſur ces grands objets cet intérêt vif,
» qui ne laiſſe que de l'indifférence pour
» tout le reſte. Il arriva de là que le jeune
» Prince n'eut pas ce goût du plaiſir, ce
» deſir de plaire, ces graces de l'imagina-
» tion qui ſéduiſent trop ſouvent les cour-
» tiſans, & par leur moyen la multitude.
» Sa réputation ſouffrit de ce qui auroit
» dû la former. On prit l'eſprit de réfle-
» xion qu'il avoit ſupérieurement pour de
» la lenteur, mais on ſe retracta bientôt
» de ce jugement injuſte.

» Dès le commencement de ſon regne,
» il s'étoit fait un principe dont il ne s'é-
» carta jamais, de ſacrifier toujours ſa gloi-
» re perſonnelle à la réputation de ſon
» gouvernement. Ce ſyſtême le conduiſit
» quelquefois à faire enſorte qu'on attri-
» buât ſes projets les mieux combinés &
» les plus étendus à ceux qui adminiſ-
» troient l'Etat ſous lui. Il retiroit de cet
» artifice le double avantage d'affoiblir la
» jalouſie des Princes contemporains con-
» tre lui, & de fortifier l'opinion qu'on
» avoit par-tout de la ſageſſe de ſon con-
» ſeil. Comme il connoiſſoit peu les be-
» ſoins du cœur, il n'avoit ni favori ni
» confident; il penſoit qu'un Souverain
» pour être juſte, devoit être ſans amour
» comme ſans haine, & que la confiance,

quand

Digitized by Google

» quand elle n'étoit pas indispensable, étoit
» une foiblesse, une espéce de crime d'Etat
» que rien ne pouvoit justifier.

» Il aimoit à se servir dans les négocia-
» tions, de gens obscurs, qu'il trouvoit
» moins délicats sur les moyens, & qu'il
» lui étoit plus facile de desavouer. Ses
» traités étoient tous remplis de ces ambi-
» guités basses & honteuses, dont la saine
» politique & la pratique de quelques
» Ministres du premier ordre ont enfin
» desabusé l'Europe.

» La connoissance qu'il avoit des hom-
» mes lui faisoit hazarder les calomnies
» les plus grossieres contre ses ennemis.
» L'événement prouva que la crédulité
» des peuples étoit un instrument encore
» plus sûr & plus facile pour nuire qu'il
» ne l'avoit cru. Il étoit vrai par réflexion
» dans les choses indifférentes, pour être
» faux avec avantage dans celles qui
» étoient considerables; ce manége, lui
» réussit, quoique découvert, parce que les
» hommes ont été souvent séduits par les
» apparences, lors même qu'ils soupçon-
» noient que ce n'étoit que des apparences.

» Il étoit né sans goût & sans génie
» pour la guerre: il ne la fit en personne
» que par émulation, & il n'y eut quel-
» quefois des succès que parce qu'en de

Digitized by Google

» certaines occaſions l'eſprit tient lieu de
» talent. Son courage paroiſſoit trop ré-
» fléchi pour ne pas manquer de cet en-
» thouſiaſme qui ſe communique ; il pou-
» voit être ſûr, mais certainement il n'é-
» toit point brillant.

» Sa religion comme celle de ſes peuples,
» étoit remplie de formalités, & comme
» celle des Rois, ſubordonnée à ſes intérêts.
» L'amour lui fit goûter ſes douceurs ſans
» lui faire commettre ſes crimes. Ses maî-
» treſſes qui n'étoient que ſes maîtreſſes,
» ne le détournerent jamais de ſes de-
» voirs, ne prirent aucune part aux affai-
» res, & n'entrerent pas ſeulement dans
» ce qu'on appelle intrigues de Cour.

» Peu de Rois, peu de particuliers mê-
» me ont eu autant de flexibilité que lui
» dans le caractere. Il ne paroiſſoit pas le
» même en Eſpagne & en Flandre, en
» Italie & en Allemagne ; ſes manieres
» d'agir, ſes principes de gouvernement
» changeoient ſuivant les hommes & les
» climats. Sa pénétration lui avoit fait ſen-
» tir qu'il étoit plus facile & plus juſte de
» s'accommoder au génie de ſes ſujets que
» de vouloir les aſſujettir au ſien.

Pour achever le portrait de Charles-Quint, nous avons recueilli pluſieurs traits piquans de ſon hiſtoire. C'eſt dans la vie

Digitized by Google

privée & dans les actions particulieres d'un Prince qu'il faut chercher ces traits de caractere décisifs qui lui échappent, & le peignent avec plus de vérité que les actions d'éclat où l'esprit se dérobe sous le masque de l'intérêt & de la politique.

Histoire des guerres civiles d'Espagne en 1520, 1521 & 1522.

Charles-Quint en montant au thrône d'Espagne, trouva des dispositions peu favorables pour lui dans l'esprit de la nation qui lui disputoit son droit à la Couronne, & à peine eut-il dissipé cet orage qu'il vit s'élever de nouveaux troubles dans le Royaume. Son absence avoit donné de l'audace aux mécontens & aux ambitieux; l'esprit de sédition se répandit dans chaque province & s'accrut de jour en jour. Cette fermentation générale auroit eu sans doute des suites terribles, si le Cardinal Ximenès n'avoit été déclaré par le nouveau Roi Régent du Royaume. Ce Ministre dans deux ans que dura son administration, acquitta les dettes de la Couronne, recouvra le domaine, soumit les grands, termina glorieusement les guerres civiles & étrangeres, fit respecter les loix. Pour ajouter une foi entiere à des révolutions si singulieres & si rapides, il faut connoître le génie qui les prépara.

Digitized by Google

» Ximenès eut éminemment les mœurs » de sa nation, & remplit dans toute son » étendue l'idée qu'on se forme ordinaire- » ment du caractere espagnol. Politique » sublime, il n'imaginoit jamais rien que » de grand, & les moyens qu'il employoit » pour réussir, portoient l'empreinte de » son génie. L'injustice, quelque part qu'el- » le se trouvât, lui faisoit horreur, & son » courage à la réprimer égaloit sa pénétra- » tion à la découvrir. Il ne connoissoit pas » de plus grande faute en politique que » de dissimuler les attentats contre l'auto- » rité : tout Etat où ces ménagemens » étoient nécessaires, lui paroissoit bâti » sur des fondemens ruineux, ou gouver- » né par des hommes sans talent. La sévé- » rité qu'il ne jugeoit qu'utile dans l'admi- » nistration de ceux qui sont nés sur le » thrône ou près du thrône, lui paroissoit » nécessaire, à ceux qui, comme lui, étoient » parvenus d'un état obscur aux premieres » places. Il croyoit que des exemples de » rigueur faits avec fierté, singulierement » sur des gens d'un grand nom, affermis- » soient encore plus un Ministre que la » naissance la plus distinguée. Sa prudence » à tout prévoir, à tout arranger, à remé- » dier à tout, étoit presque incroyable. » Le Conseil d'Espagne lui dut en grande

Digitized by Google

» partie la réputation dont il a joui long-
» tems, d'être le plus élevé & le plus pro-
» fond de l'Europe. On blâma avec juſtice
» la lenteur de ſes délibérations ; mais il
» regagnoit par la promptitude de l'exécu-
» tion le tems qu'il avoit employé à déli-
» bérer. Il eut le mérite le plus eſſentiel à
» tous ceux qui gouvernent des Empires,
» une eſpéce de paſſion pour les vertus &
» les talens. L'éclat de tant de qualités bril-
» lantes fut un peu terni par quelques dé-
» fauts. Ce Prélat fut fier, dur, opiniâtre,
» ambitieux & d'une mélancolie ſi pro-
» fonde, qu'il étoit preſque toujours in-
» ſupportable dans la ſociété, & ſouvent à
» charge à lui-même.

La perte de ce grand homme, qui eût été un malheur dans tous les tems, arriva dans des circonſtances qui la rendirent plus ſenſible. Charles venoit d'arriver des Pays-Bas en Eſpagne, accompagné de beaucoup de Flamands. La crainte qu'on y avoit que ces étrangers ne ſe rendiſſent maîtres du Gouvernement, & n'attiraſſent à eux les graces & les honneurs, faiſoit généralement deſirer qu'ils fuſſent renvoyés dans leur pays. Ximenès qui appuyoit ces idées, les auroit ſans doute fait réuſſir s'il eût vêcu davantage. Sa mort livra le Royaume entier à l'avidité & aux caprices des Flamands. Le

Digitized by Google

joug parut humiliant & dur à une nation fiere & genereuſe, qui n'étoit pas accoutumée à la ſervitude. Le mécontentement étoit général, & il monta au plus haut point lorſque Charles, en partant pour l'Allemagne, laiſſa la principale partie de l'autorité, durant ſon abſence, au Cardinal Adrien, que ſa qualité de Flamand faiſoit haïr, & que ſon génie borné faiſoit mépriſer.

Il n'y eut plus qu'un cri dans tout le Royaume; les Grands, ſur tout, qui avoient allumé ce feu, faiſoient tous leurs efforts pour l'entretenir & l'augmenter. La défenſe des loix & de la liberté étoit le prétexte de l'ambition. Les principales villes d'Eſpagne formerent entr'elles une confédération trop réfléchie pour n'être pas dangereuſe; à meſure que le parti ſe fortifioit, ſes vûes s'étendoient, le deſordre faiſoit des progrès, & les violences ſe multiplierent: les meſures qu'on prit pour en arrêter le cours, furent d'abord ſans ſuccès; on chercha à gagner les chefs. » Antoine d'Acuna, Evêque de Zamora, né » d'un pere incertain, & formé dès l'enfance au crime, fut le premier attaqué. » Il joignoit un caractere audacieux & turbulent à des mœurs baſſes & corrompues. On lui trouvoit tous les vices d'un

» mauvais Prêtre, excepté l'hypocrisie, & » toutes les vertus d'un soldat, excepté la » générosité. Ce Prélat, dont l'ambition » n'avoit point de bornes, mit sa soumis- » sion à un trop haut prix.

Les tentatives qu'on fit auprès des autres Chefs ne réussirent pas davantage, & on ne vit plus d'autres moyens pour réduire les rebelles que la force des armes. L'incapacité de ceux qui les commandoient les empêchoit de profiter de toutes leurs forces; le Comte de Haro qu'on mit à la tête des troupes royales, étoit un Capitaine brave & expérimenté; quelques avantages qu'il remporta sur les mécontens les découragea, l'esprit de sédition s'affoiblit, le parti devint moins nombreux de jour en jour, & le Comte de Haro profita de ces circonstances pour engager une affaire générale où il remporta une victoire complette, qui termina la guerre par la mort des chefs de la rebellion.

Il restoit encore à éteindre les troubles qui s'étoient élevés dans le Royaume de Valence, & dont l'origine étoit singuliere. » Un Franciscain ayant attaqué en chaire » le péché contre nature, assura de la » part de Dieu, que la contagion qui por- » toit de tous côtés la mort dans l'état, » étoit une punition de ce crime énorme.

Digitized by Google

» Les auditeurs échauffés par ces déclama-
» tions, chercherent tous ceux qu'on soup-
» çonnoit d'avoir des mœurs si dépravées,
» & en arrêterent cinq. Quatre furent li-
» vrés au feu comme évidemment crimi-
» nels, & le dernier contre lequel il n'y
» eut que de légers indices, fut condam-
» né à une prison perpétuelle. Le peuple,
» qu'un grand intérêt rendoit alors sévere,
» ne trouva pas ce jugement assez rigou-
» reux, & il massacra inhumainement l'ac-
» cusé, que les loix ne condamnoient qu'à
» la perte de sa liberté. On rechercha les
» auteurs du soulevement; mais quoiqu'ils
» fussent assez généralement connus, per-
» sonne ne voulut ni les dénoncer ni dépoſer
» contre eux. Ce silence, qu'on est forcé
» d'admirer, & qui ne peut être le crime
» que d'une nation qui a beaucoup d'élé-
» vation, eut des suites malheureuses «.
Les coupables craignant d'être punis tôt ou tard, exciterent le peuple à la révolte, & formerent un parti qui devint bientôt redoutable. On fut obligé de réunir toutes les forces du Royaume pour les lui oppoſer; les rebelles ne purent réſiſter longtems; ils furent battus en détail, & obligés enfin de se soumettre. Charles les traita avec une douceur & une modération qui étoufferent l'eſprit de ſédition dans ſon

Digitized by Google

principe. Il n'y a rien de plus admirable que le traitement qu'il fit à Fernand d'Avalos; il étoit du petit nombre de ceux qui avoient été exceptés de l'amnistie. Il vint secrettement à la Cour de l'Empereur pour obtenir sa grace, & il ne se montra qu'à ceux dont il se croyoit sûr: mais il fut trahi par un ami perfide, qui non content de déceler sa retraite, pour cacher la honte de sa démarche, & lui donner un air plus important, feignit de croire que la personne du Prince étoit en péril, & supposa une conspiration dont il faisoit d'Avalos l'auteur ou le complice. L'Empereur, à qui il fit son rapport, lui répondit d'un ton d'indignation : *vous deviez aller dire plutôt à d'Avalos où je suis, que de venir m'apprendre où il est, puisque dans l'état où sont les choses, il a plus à craindre de moi que je n'ai à craindre de lui.* En achevant ces mots il fit signe à l'accusateur de se retirer, & l'accusé ne fut ni puni ni recherché. Ce trait de clémence acheva de gagner les Espagnols, que la force avoit desarmés. Ils souhaiterent de répandre pour la patrie le reste d'un sang qu'ils venoient de prodiguer contre elle, & la guerre de Navarre en fournit bientôt l'occasion.

Histoire de la guerre de Navarre.

La Navarre, après bien des troubles &

Digitized by Google

des révolutions dans le Gouvernement, s'étoit choisi Jean d'Albret pour Roi : mais ce Prince foible & lâche, sans talens & sans vertus, n'étoit guere en état de défendre son Royaume contre les entreprises de Ferdinand le Catholique, qui s'en empara avec beaucoup de facilité sans droits & même sans prétexte. D'Albret détrôné, se retira à la Cour de France, où il obtint des secours pour rentrer dans la possession de ses Etats ; mais cette tentative fut sans succès, & la Navarre resta sous le joug jusqu'à la mort de Ferdinand, en 1516.

Le caractere de ce Prince, si fameux dans l'histoire, merite trop d'être connu pour que nous ne nous y arrêtions pas : nous allons en tracer quelques traits.

» Ferdinand en montant sur le trône » d'Arragon, trouva beaucoup d'abus qu'il » se proposa de réformer, & qu'il réfor- » ma en effet. Ceux qui ne voyoient pas » que la prodigalité est la ruine d'un Etat, » l'accuserent d'avarice : une injustice si » commune fit peu d'impression sur lui, » & il aima mieux rendre une justice exacte » aux peuples que de faire jouir les grands » de ses bienfaits. La mauvaise opinion » qu'il avoit des hommes plutôt qu'une » confiance outrée en ses lumieres, le dé- » termina à être lui-même tout son con-

Digitized by Google

» seil. A juger de ce Prince par les appa-
» rences, on pouvoit lui soupçonner une
» ame toujours dans l'agitation ; sa sagesse
» dans le choix de ses projets & sa tran-
» quillité dans leur exécution, étoient la
» preuve que c'étoit plutôt par système
» que par inquiétude qu'il nouoit & dé-
» nouoit perpétuellement des intrigues. Il
» s'écartoit des principes de la morale en
» manquant de probité dans ses négocia-
» tions, & de ceux de la politique en ne
» sauvant pas même les apparences de la
» probité. Heureusement pour les Princes
» ses contemporains, il ne les crut pas
» plus esclaves que lui de leur parole ; ce
» qui l'empêcha de profiter autant qu'il
» l'auroit pû faire de ses perfidies.

» On ne sçauroit s'empêcher de le re-
» garder comme un homme très-supérieur,
» quand on pense que le chimérique pro-
» jet de la monarchie universelle, qui le
» porta toujours au grand, ne lui fit rien
» hazarder d'imprudent, ni entreprendre
» d'impossible. Sa religion ne fut que ce
» fanatisme odieux qui rend les Rois per-
» sécuteurs, & ce masque perfide qui les
» dispense d'être honnêtes gens. . . . .

La mort de Ferdinand ranima les espérances de Jean d'Albret, qui se vit par les secours de la France, à la tête d'une armée

Digitized by Google

nombreuſe & brillante, & qui auroit bien ſuffi à le rétablir dans ſes droits, ſi elle avoit eu un autre Général que lui : il fit les fautes les plus groſſieres, ſe laiſſa battre honteuſement, & mourut peu de tems après. Henri d'Albret, ſon fils, hérita de ce qui lui reſtoit d'Etats & de ſes droits à ceux qu'il avoit perdus. Charles-Quint ſe garda bien de ſe déſaiſir de la Navarre, qui auroit donné une entrée aux François juſques dans le cœur de ſes Etats ; & la France obſtinée à faire remonter les d'Albret ſur le trône, arma encore une fois. L'Eſparre fut mis à la tête des troupes qu'on y envoya ; mais les fautes que fit ce Général, plus ſoldat que Capitaine, firent encore échouer cette entrepriſe. Les François furent défaits & chaſſés de la Navarre, qui depuis ce tems là a fait partie de la Monarchie Eſpagnole. » Cette uſurpation, il eſt vrai, a ſucceſſivement » cauſé à la mort des remords à Ferdinand, à Charles-Quint, à Philippe II. » Mais ces retours tardifs à la juſtice n'ont » produit que d'inutiles exhortations à leurs » deſcendans de faire examiner des droits » qui ne manquent jamais de paroître bien » fondés aux Princes qui ſurvivent, & à » leur conſeil.

Digitized by Google

Le Pirroniſme du ſage. *A Berlin*, 1754. Cet ouvrage eſt une ſuite de penſées détachées, dont l'objet eſt de faire voir l'incertitude des connoiſſances humaines. Il eſt d'un homme qui a de l'eſprit & de la philoſophie; on en jugera par l'avant propos que nous allons extraire avec quelques penſées.

A Delos le Philoſophe.

On voit, mon cher Delos, la nature faire rarement de grands efforts, & donner à cet univers des ames élevées, en qui elle ait gravé tous les caracteres de la véritable grandeur: avare de ces dons précieux, elle produit peu de Monarques capables de gouverner ſeuls; on en voit encore moins combattre eux-mêmes à la tête de leurs armées; conduire ſans ſecours, avec prudence & avec ſuccès les rênes du gouvernement; aimer, protéger & connoître les arts & les ſciences; ſans miniſtres & ſans favoris, chercher le mérite pour le récompenſer; rappeller les loix à leur ancienne ſimplicité, & ſervir à jamais d'exemple à ceux que le ſort appellera à l'Empire: c'eſt le plus haut dégré de perfection auquel l'eſprit humain puiſſe atteindre; il a ſes bornes. Que diriez-vous, Delos, d'un Monarque qui voudroit aller

Digitized by Google

bien au-delà ; qui maître de la terre entiere, prétendroit gouverner seul, donner des loix aux fieres nations du nord, & aux peuples amollis du midi ; récompenser toutes les belles actions & punir tous les crimes ; ramener tous ses sujets aux mêmes idées, & faire du monde entier un seul Etat, gouverné par un seul homme ? Ne lui demanderiez-vous pas s'il entend toutes les langues, s'il connoît les mœurs, le génie & le climat des différens peuples qui composent son Empire ? s'il a le tems de suffire à tout ? s'il a assez de génie & de lumieres pour faire fleurir ses provinces, sans que le bien de l'une entraîne la perte de l'autre ? s'il peut à tems recevoir les nouvelles des endroits éloignés, & remédier aux desordres & aux révoltes ? si son esprit enfin peut saisir un aussi grand nombre d'objets ?

Que pensez-vous, Philosophe, qu'il vous pût répondre ? Il seroit, sans doute, aussi embarrassé que vous le seriez si on vous demandoit, vos sens sont-ils fideles ? les idées que vous avez aquises par leur moyen sont-elles justes ? d'où les opinions que vous adoptées tirent-elles leur origine ? comprenez-vous les mots dont vous vous servez ? nul préjugé ne vous domine-t-il ? vos idées sont-elles distinctes, vos prin-

Digitized by Google

cipes inconteſtables, vos expériences certaines ? la perſuaſion, la conviction même, peut-elle nous tenir lieu de certitude ? avons nous aſſez de force dans l'eſprit pour nous garantir des ſophiſmes ? eſt-ce toujours l'amour de la vérité qui nous fait décider ? ne nous rendons-nous pas à de légeres probabilités ? &c.

Cher Delos, le langage que je vous tiens vous paroîtra étranger : accoutumé à des idées différentes, vous ſerez ſurpris, vous me plaindrez peut-être ; vous voudrez me ramener à mes erreurs, & ſans examiner s'il eſt poſſible que vous ayez tort, vous me condamnerez. Prenez garde qu'en me combattant ainſi, vous ne donniez à penſer que l'amour de la vérité n'eſt pas toujours le guide des Philoſophes. Vous ſouvenez-vous de ces géants qui voulurent eſcalader les cieux ? avez-vous fait attention que les rochers qu'ils entaſſoient les uns ſur les autres n'étoient pas aſſez ſolidement arrangés, que les pierres qu'ils lançoient vers les cieux retomboient ſur eux, qu'ils n'apperçurent pas Jupiter lorſqu'il les foudroya, & que leurs efforts prodigieux n'eurent dans la ſuite d'autre effet que de devenir des exemples inutiles ?

Liſez, mon cher Delos, ces réflexions

que je vous présente, comme le fruit du desir que j'ai de m'instruire.

Plus je réfléchis sur les connoissances humaines, plus je me vois obligé d'abandonner les opinions que le premier feu de ma jeunesse m'avoit fait embrasser : de tous côtés je ne vois qu'incertitude, & souvent des erreurs grossieres. Un homme qui raisonne, condamne aujourd'hui ce qu'il approuvoit hier, & se livre tour à tour à des idées toutes opposées. Ne seroit-ce pas dans la foiblesse de l'esprit humain & dans la précipitation avec laquelle on se livre à tout ce qui plaît, ou au moins à tout ce qui paroît vraisemblable, qu'il faudroit chercher la raison de ces contradictions ? Le doute ne seroit-il pas le parti qu'un homme sensé doit choisir ? les réflexions suivantes pourront peut-être répandre quelque lumiere sur ce sujet.

Quels embarras, que de difficultés, lorsqu'il s'agit de donner à un homme l'idée du goût d'une chose qu'il n'a jamais connue ! on est obligé de se contenter de comparaisons, & de le faire juger de ce qu'il ne connoît point par ce qui nous paroît approcher le plus de ce que nous voulons lui faire connoître. Manquer d'idées lorsqu'il s'agit d'êtres, que nous avons tous les jours sous nos yeux, que

Digitized by Google

nous distinguons fort bien, que nous nous rappellons avec très-peu de peine, dont le souvenir nous fait plaisir & nous fait naître des desirs que nous savourons avec volupté, dont nous sentons les différens dégrés de bonté; n'est-ce pas-là preuve la plus convaincante de la foiblesse de notre esprit?

Verra-t-on toujours de jeunes gens outrager les cendres de tant de grands hommes? Pythagore n'est plus qu'un rêveur, Platon un fantasque, Aristote un pédant, tous les Scholastiques nous font pitié; nous osons lever des mains sacrileges contre les Descartes & les Leibnitz: procédé bien digne de ceux qui, montés sur les épaules de ces beaux génies, voyent moins qu'eux.

Parlerai-je de l'histoire, où quelques vérités sont mêlées avec un si grand nombre de mensonges? Nous n'y voyons les grands hommes que de loin. Le bruit de leurs actions parvenu jusqu'à nous, nous les fait admirer; c'est cependant un moyen sûr de se détromper. On nous parle de faits arrivés, pour ainsi dire, de nos jours, qu'une partie des historiens nie, tandis que l'autre les regarde comme avérés. La mauvaise foi des uns, l'ineptie des autres, & la foiblesse de tous ont rempli l'histoire d'erreurs. Je la lirai, mais je la

Digitized by Google

lirai avec précaution : quelques vérités qu'on pourra démêler peuvent nous être utiles.

LETTRES sur les ouvrages & œuvres de piété, dédiées à la Reine ; par M. l'Abbé Joannet. *A Paris*, chez *Chambert*, quai des Auguſtins ; & *Hériſſant*, rue Notre Dame, 1754. tome premier.

C'eſt un nouvel ouvrage périodique qui ne roulera, comme le porte le titre, que ſur des ouvrages de piété. L'Auteur, à juger de lui par un ouvrage qu'il donna il y a deux ou trois ans, & par l'eſſai qu'il publie, eſt bien en état d'exécuter le projet qu'il a formé. Voici le plan tel qu'il l'a tracé lui-même.

Nous donnerons régulierement les 1^r & 15 de chaque mois les différentes parties de cet ouvrage, qui formeront au bout de l'année environ ſix volumes.

A la fin de chaque volume il y aura un article de nouvelles édifiantes, qui, ſi l'Auteur eſt auſſi bien ſecondé que nous l'eſpérons, ne ſera ni le moins utile ni le moins intéreſſant de cet ouvrage. Il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux qui auront connoiſſance de quelqu'action éclatante de piété, de quelque trait ſingulier de vertu, de morts édifiantes, d'établiſſemens où brille

Digitized by Google

la charité chrétienne, de cérémonies qui faſſent honneur à la Religion, vouluſſent prendre la peine de lui en faire part par notre canal; mais quelqu'envie qu'il ait d'en être inſtruit pour en informer le public chrétien, il ne conſent à les faire imprimer qu'aux conditions ſuivantes.

1°. Que la perſonne qui les communiquera ſe feŗa connoître par ſon nom, ſa profeſſion & le lieu de ſa naiſſance, afin qu'il puiſſe ſe raſſurer ſur ſon témoignage : il y auroit même des faits dont la nature exigeroit qu'ils fuſſent confirmés par le Curé du lieu ou par quelque perſonne de poids.

Cependant il fera toujours au public un myſtere du nom des perſonnes qui l'auront informé des faits, à moins qu'elles ne le décident autrement.

2°. Que ſi le fait intéreſſe une autre perſonne que celle qui l'en inſtruira, il ne fera mention de la perſonne intéreſſée que ſur un conſentement exprès ſigné de ſa main.

3°. Qu'il pourra faire dans le ſtyle & dans les détails des récits qui lui ſeront envoyés, les changemens qui paroîtront convenir au genre & au but de cet Ouvrage.

4°. Que les lettres ou paquets qui nous

Digitized by Google

ſeront adreſſés, ſoit de nouvelles, ſoit de morceaux d'éloquence, d'hiſtoire ou de poëſie chrétienne, nous ſeront remis francs de port.

L'Auteur ſe fera un plaiſir d'informer le public des ouvrages de peinture, de gravûre, de ſculpture & de muſique qui traiteront des ſujets de piété, en ſe bornant à ceux-là excluſivement à tous autres.

Les perſonnes de Paris qui ne voudront pas ſe donner la peine d'envoyer prendre chez le Libraire l'Ouvrage à meſure qu'il paroîtra, peuvent ſe promettre qu'il leur ſera rendu chez elles la veille du jour où il ſera mis en vente, dès que nous ſerons informés de leur demeure. En recevant le premier cahier, elles auront la bonté de donner douze livres, dont il leur ſera tenu un compte fidele à la fin de l'année, en datant du jour où le cahier leur aura été remis.

Les perſonnes de province qui ſouhaiteront avoir l'Ouvrage preſque auſſi-tôt qu'il paroîtra ici, n'ont qu'à nous faire ſçavoir leur intention. Nous avons pris à la Poſte des arrangemens qui leur permettront de ſatisfaire à peu de frais leur empreſſement.

Le prix de chaque cahier eſt de 12 ſols.

Digitized by Google

RELATION ou description de tout ce qui s'est dit & fait au sujet des entrée & intronisation solemnelles de M. Paul d'Albret de Luynes, Archevêque de Sens, dans la ville & siége de son Archevêché. *A Sens*, 1754. Un médiocre volume.

Il est presque sans exemple qu'un changement de siége ait causé d'aussi vifs regrets, excité une joie aussi marquée que l'a fait celui de M. de Luynes. Bayeux a paru inconsolable de la perte de ce vertueux Prélat, & Sens a montré qu'il sentoit tout le prix du bonheur qui lui arrivoit. Le volume que nous annonçons a recueilli les divers témoignages d'admiration, de respect & d'amour que M. de Luynes a reçus dans son nouveau Diocèse. Nous transcrirons l'extrait qu'on lit dans cette relation du Discours prononcé par le Régent de Rhétorique du Collége des Jésuites. » Rien de si heureux, dit l'Histo- » rien, que la division de son discours! la » voici :

» M. de Luynes fait honneur à son nou- » veau siége, & le siége de Sens donne un » nouveau lustre à M. de Luynes.

» Le premier membre de cette division » étoit appuyé sur trois vertus personnel- » les au Prélat ; la *prudence*, la *piété*, & » *l'autorité* : toutes qualités propres à illus-

Digitized by Google

» trer un siége ; & autant de subdivisions » qui rempliſſoient la premiere partie de la » harangue, & qui furent toutes prouvées » par des faits.

» La *prudence*, quoiqu'universelle dans » lui, se trouva ainſi particulariſée par » l'emblême d'un Roi d'abeilles, qui éloi- » gnoit de ſa ruche les frêlons, & n'y » admettoit que les abeilles véritables ; le » mot le rendoit : *apes admittit, fucos ar-* » *cet.*

» C'eſt ainſi que le Prélat s'occupe par- » ticulierement du ſoin d'éloigner de l'au- » tel ceux qui n'en ſont pas dignes, & de » n'y admettre que des perſonnes capables » de ſervir & honorer l'Egliſe.

» Sa *piété* bienfaiſante étoit repréſentée » par le Nil, fleuve d'Egypte, qui épan- » che ſes eaux dans les campagnes qu'il » fertiliſe ; c'eſt le ſens du mot *pertranſit* » *benefaciendo.*

» L'*autorité* que le Prélat tire de ſa pla- » ce, & de ſon paſſage d'un ſiége à un » autre plus illuſtre, étoit marquée, ainſi » que le mérite & l'éclat de ſa réputation, » par un ſoleil qui éclaire pluſieurs villes ; » le mot le porte : *Non uni debeor urbi* : » Je ſuis néceſſaire au gouvernement de » plus d'une.

» Le ſecond membre de la diviſion étoit

Digitized by Google

» auſſi ſoutenu de trois branches qui com-
» poſoient cette ſeconde partie du diſ-
» cours, & prouvoit le nouveau luſtre
» acquis à M. d'Albret par le ſiége de Sens.

» 1°. Son Archevêché l'approche de la
» Cour, & le met en état de faire valoir &
» briller tous ſes talens; ce qui étoit ex-
» primé par un aigle qui, approché du ſo-
» leil de fort près, le fixoit en planant dans
» les airs : *Quo propior, eo fortior habetur.*

» 2°. Il a pour ſecond, qui le repré-
» ſente dans ſon abſence, un Clergé nom-
» breux & célébre. Ce Clergé étoit figuré
» par une lune en ſon plein, entourée d'é-
» toiles brillantes : *Fulgidius micat inter*
» *illas.*

» 3°. Il eſt le paſteur d'un grand trou-
» peau, & le protecteur d'une ville re-
» commandable à bien des égards : ce qu'ex-
» primoit très-ingénieuſement le lion tiré
» des armes de M. l'Archevêque, paroiſ-
» ſant garder la tour qui fait les armes de
» la ville, avec ce mot heureux : *hæc ſta-*
» *tio honori.* Cette garde eſt un poſte
» d'honneur.

» Pour juſtifier encore que le luſtre du
» ſiége ajoutoit à celui du Prélat, l'Ora-
» teur en a d'abord diſtingué l'éminence
» par les traits de ſa dignité & de ſon an-
» cienneté. Il a enſuite détaillé les préro-

Digitized by Google

» gatives de la ville où le siége est établi, » par rapport à sa situation, à son anti- » quité, aux qualités de son Clergé, au » caractere de ses habitans, à la salubrité » même de l'air qu'on y respire.

DIALOGUES Socratiques, ou instructions sur divers sujets de morale. *A Paris*, chez *Durand*, 1754. *in*-16. 1 vol.

Ces dialogues attribués à un illustre Professeur de Genêve, sont au nombre de huit. Le premier traite des devoirs de l'homme & du Prince. Le second de la nécessité & du plaisir qu'il y a de tourner ses pensées vers Dieu. Le troisiéme de la maniere dont on en doit user avec ses inférieurs. Le quatriéme de la dissimulation. Le cinquiéme de l'esprit de bagatelle. Le sixiéme du cas que l'on doit faire de l'estime d'autrui. Le septiéme de l'indolence. Le huitiéme de l'humeur. On trouve dans tous ces dialogues des développemens dignes d'un philosophe, & très nécessaires à tous les jeunes gens. Si l'Auteur vouloit continuer cette espéce de cours de morale, il rendroit un grand service à la société.

DISSERTATIONS sur les anciens monumens de la ville de Bordeaux, sur les Gahets, les antiquités & les Ducs d'Aquitaine;

Digitized by Google

taine ; avec un traité hiſtorique ſur les monnoies que les Anglois ont frappées dans cette province. Par M. l'Abbé Venuti, Prieur de Livourne en Italie, de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres de Paris, & de celle des Sciences & Beaux-Arts de Bordeaux. *A Bordeaux*, chez Jean *Chappuis*, rue Deſirade, 1754. *in*-4°. 1 volume.

La premiere & la ſeconde diſſertation roulent ſur les inſcriptions antiques de la ville de Bordeaux. Ces deux morceaux ſont remplis de ſagacité, & ne ſont pas ſuſceptibles d'extrait. Dans la troiſiéme, M. l'Abbé Venuti fait l'hiſtoire de l'élection des deux Empereurs Romains, Tetricus, faite dans la ville de Bordeaux, de leur ſéjour dans l'Aquitaine, & de la chûte de leur empire. Ce point d'hiſtoire qui n'avoit pas encore été éclairci, ne peut manquer de piquer la curioſité des Sçavans. Il y a dans la Guyenne des préjugés fort anciens, & très-enracinés ſur la vie de Waifre, Duc d'Aquitaine, & ſur ſon prétendu tombeau, appellé la tombe de Caïfas. M. l'Abbé Venuti répand dans ſa quatriéme Diſſertation, ſur tous ces objets, une lumiere à laquelle il n'eſt pas poſſible de ſe refuſer. La cinquiéme, diviſée en deux parties, roule ſur les Gahets de la

Digitized by Google

ville de Bordeaux. C'étoient des hommes qui dans le sein même de leur patrie ne jouissoient de presque aucun des droits de citoyen, & étoient couverts d'opprobres. M. l'Abbé Venuti démontre que ces hommes malheureux & mépriſés n'étoient ni des descendans des Goths, ni des Visigots, ni des Sarrasins, comme on l'a cru assez généralement; il trouve leur origine dans les Croisades. » Parmi les maux qui résul-» terent, dit-il, des pélerinages de la » Terre-Sainte, un des plus considérables » fut celui de la lepre, maladie épidémi-» que à la Syrie & à l'Egypte. C'est de ces » pays que ces dévots chrétiens l'apporte-» rent en Europe, où ils la rendirent du » moins plus fréquente & plus connue. La » nature & les symptômes de cette affreuse » maladie, qui se communiquoit, selon » les Livres Saints, même aux murs des » maisons, sont assez bien décrits dans » les auteurs de Médecine. Dès qu'on s'ap-» perçut en France de ces dangereuses sui-» tes, les Magistrats & les loix s'efforce-» rent d'arrêter par de sages réglemens, » les progrès de la contagion. On sépara » les lépreux du commerce des hommes » sains, on les distingua par des marques, » on leur assigna des maisons & des hôpi-» taux particuliers. Le peuple conçut alors

Digitized by Google

une telle horreur pour ces lépreux, qu'elle ſe convertit bientôt en une haine impitoyable ; auſſi les inſultoit-on ſous le faux préjugé que des gens qui étoient en butte à la colere du ciel, devoient être auſſi l'opprobre & le mépris des hommes. La lépre ceſſa preſqu'entierement en Europe au quinziéme ſiécle ; mais le peuple ne ceſſa jamais d'en ſoupçonner les Gahets : il ne fut pas facile de tranquilliſer ſon eſprit là-deſſus ; & les Médecins les plus habiles eurent beau faire des expériences ſur le ſang des Gahets, & démontrer qu'il étoit auſſi pur que celui des autres hommes, ils ne pûrent jamais les réconcilier avec la ſociété. La haine convertie en habitude n'écouta point la raiſon ; ainſi il a fallu une force ſupérieure pour détruire ce préjugé. Trois Arrêts du Parlement de Bordeaux, rendus en 1723, 1735 & 1738, ordonnent que les Gahets ſoient admis à toutes les aſſemblées générales & particulieres qui ſe feront par les habitans, aux charges municipales, & aux honneurs de l'Egliſe, comme les autres.

Une diſſertation hiſtorique & très-ſçavante, ſur les monnoies que les Anglois ont frappées en Aquitaine & dans d'autres provinces de France, termine le volume que nous annonçons.

Digitized by Google

L'ART de la guerre pratique. Par M. Ray de Saint-Geniés, Capitaine d'Infanterie. *A Paris*, chez *Jombert*, rue Dauphine, à l'image Notre-Dame. 1754. *in*-12. 2 vol.

LE Microscope mis à la portée de tout le monde, ou description, calcul & explication de la nature, de l'usage & de la force des meilleurs microscopes; avec les méthodes nécessaires pour préparer, appliquer, considérer & conserver toutes sortes d'objets, & les précautions à prendre pour les examiner avec soin; le détail des découvertes les plus surprenantes, faites par le moyen du microscope, & un grand nombre d'expériences & d'observations nouvelles sur plusieurs sujets intéressans. Traduit de l'Anglois de Henri Baker, de la Société royale de Londres, sur l'édition de 1743, où l'on a ajouté la figure du microscope solaire, & plusieurs observations nouvelles sur le Polype. *A Paris*, chez le même. 1754. *in*-8°. 1 vol.

LEÇONS élémentaires de Calcul & de Géométrie, à l'usage des Colléges; par le R. P. Torné, Prêtre de la Doctrine Chrétienne. *A Paris*, chez le même. *in*-8°. 1754.

ESSAI sur l'éducation médicinale des

Digitized by Google

enfans & ſur leurs maladies ; par M. Brouzet, Médecin ordinaire du Roi, de l'Infirmerie royale & des Hôpitaux de Fontainebleau, Correſpondant de l'Académie royale des Sciences, & Membre de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Beziers, &c. *A Paris*, chez la veuve *Cavelier* & fils, 1754, *in*-12. 2. vol.

L'ouvrage que nous annonçons, eſt d'un homme d'eſprit, qui peut arriver à tout, & qui doit aſpirer du moins à une grande réputation. Voici comme il s'exprime dans ſa préface. » On ſe perſuade communément que l'éducation médicinale des enfans & leurs maladies n'exigent preſque jamais le ſecours des Médecins, & que la nature, les uſages reçus ou des formules générales ſuffiſent à cet égard. Le détail dans lequel nous allons entrer, prouvera la fauſſeté de cette opinion du public. Il verra combien l'éducation médicinale des enfans tire des avantages de la médecine, & combien les maladies de l'enfance demandent de lumieres & d'expérience.

» 1°. Le tems de la groſſeſſe d'une femme mérite une attention particuliere. Les pertes d'appétit, les bouffiſſures, les rougeurs à la peau qu'elle éprouve les premiers mois, ne doivent pas être com-

Digitized by Google

» battus par le secours des médicamens, » que des personnes peu instruites ne pres- » crivent que trop souvent. Ces symptô- » mes qui dépendent de la compression » que le fétus produit sur la matrice, se » dissipent ordinairement d'eux-mêmes ou » par la diete convenable. Il seroit dange- » reux pour la mere & pour l'enfant qu'el- » le suivît l'opinion généralement reçue, » qui lui permet de manger toutes sortes » d'alimens à des heures irrégulieres. » C'est au Médecin seul à qui il appartient » de déterminer l'espece de nourriture qui » convient à une femme grosse, l'ordre de » ses repas, le juste milieu qu'elle doit te- » nir entre le trop grand exercice & la trop » grande inaction, son séjour à la ville ou à » la campagne; enfin la modération qui doit » regner dans l'usage de ses passions, &c.

» 2°. Le terme de l'accouchement, que la » sobriété du corps & de l'esprit, & l'exer- » cice modéré des femmes grosses rendent » presque toujours heureux, n'est pas si » aisé à déterminer qu'on le croit commu- » nément; il arrive au septieme, au hui- » tieme & au neuvieme mois. Les signes » sur lesquels on se fonde ordinairement » pour l'annoncer & qu'on croit les plus » sûrs, sont souvent équivoques. Il faut » avoir une certaine connoissance de la

Digitized by Google

» position des parties, de leur rapport,
» de leurs fonctions, pour distinguer les
» douleurs légitimes d'avec les douleurs
» fausses, pour remédier aux suites fâ-
» cheuses que peuvent avoir les chûtes,
» les accidens, les maladies qui survien-
» nent aux femmes grosses. Il est vrai que
» l'accouchement est plus souvent l'ouvra-
» ge de la nature que de l'art, & qu'on
» doit le regarder comme une excrétion à
» laquelle la matrice se dispose insensible-
» ment, & dont elle se débarrasse avec
» succès quand on n'employe aucune ma-
» nœuvre qui puisse l'irriter. Mais lorsque
» la délicatesse du tempérament de certai-
» nes femmes grosses, la disposition de
» l'orifice de leur matrice, la situation, la
» grosseur de l'enfant, &c. rendent l'ac-
» couchement difficile, peut-on assez blâ-
» mer l'imprudence des Sages-femmes &
» des Accoucheurs qui n'appellent presque
» jamais des Médecins, lesquels étant
» dirigés par la connoissance de l'Anato-
» mie, de l'état du pouls & des autres symp-
» tômes qui leur sont plus familiers, sont
» les seuls capables d'indiquer les direc-
» tions, les manœuvres & les remedes les
» plus favorables à l'accouchement, de
» donner les régles les plus sûres pour l'ex-
» traction du placenta, pour la ligature

Digitized by Google

» du cordon ombilical, pour les ſuites » de l'accouchement, &c.

» 3°. On ſçait que les enfans nouveaux » nés ſont ſujets à une eſpece d'éréſipele, » à des douleurs, à des foibleſſes, à des » étouffemens; mais ſoupçonne-t-on aſſez » raiſonnablement la cauſe de tous ces ac- » cidens? Doit-on en être allarmé, les diſ- » ſiper, laiſſer agir la nature, ou lui aider » en facilitant l'évacuation du *meconium?* » Dans cette vûe quel eſt le purgatif le » plus convenable? Dans quel tems doit- » on le placer? On eſt dans l'uſage d'em- » maillotter un enfant peu de tems après » ſa naiſſance; les Sages-femmes & les re- » mueuſes ont des notions générales ſur la » pratique & les dangers de cette opéra- » tion. Mais ſçavent-elles que la tête doit » porter directement ſur le col ſans pan- » cher d'aucun côté; que les oreilles ne » doivent jamais être trop ſerrées; que » l'application des bandes qui ſervent à » l'emmaillotement doit ſe faire d'une fa- » çon propre à favoriſer l'extenſion de l'é- » pine du dos qui a été courbée en avant » tout le tems de la groſſeſſe; qu'une tê- » tiere mal placée peut faire prendre un » mauvais pli aux vertébres du col; que » l'articulation du fémur eſt quelquefois » dérangée par la mauvaiſe pratique où

Digitized by Google

» l'on eſt d'appliquer trop fortement les » extrêmités inférieures l'une contre l'au- » tre ; que la plûpart des fiévres, des » toux, des ſuffocations des enfans ſont » ſouvent un effet de l'étranglement de la » poitrine, cauſé par une trop grande » compreſſion des bandes, &c ; qu'il faut » ménager les premieres ſenſations des » enfans, ne les expoſer qu'avec une ex- » trême précaution au grand jour, au » bruit, &c ?

» 4°. Les enfans ſont plus portés au » ſommeil que les adultes. Il eſt à préſu- » mer que leur conſtitution lâche & humi- » de les diſpoſe à cette fonction qui les » délaſſe des fatigues de leur naiſſance, » qui facilite la nouvelle circulation de » leurs humeurs & le développement de » leurs idées. Les cris, les frayeurs & les » trémouſſemens des enfans pendant leur » ſommeil n'ayant preſque jamais des ſui- » tes fâcheuſes, on ne ſçauroit aſſez crier » contre l'inutilité & le danger des nar- » cotiques qu'on met en uſage pour faire » diſparoître tous ces ſymptômes. A peine » l'enfant eſt-il ſorti de ſon premier aſſou- » piſſement, qu'il ſuce ſes doigts, qu'il » demande le mammelon par des ſignes » & par ſes cris. Mais il ne ſuffit pas de » l'exercer peu à peu à le ſaiſir, il faut

Digitized by Google

» encore prendre garde au filet de ſa lan-
» gue, voir s'il n'y a aucun vice de con-
» formation, & ne couper ce filet (mal-
» gré la pratique des Sages-femmes qui
» font indifféremment cette opération ſur
» tous les enfans) que lorſqu'il s'étend
» juſqu'au bout de la langue & qu'il em-
» pêche de tetter. Enfin de tous les ſe-
» cours propres à appaiſer les cris des en-
» fans, dont il eſt eſſentiel de ne pas con-
» fondre la cauſe, qui peut venir d'une im-
» preſſion trop vive des objets extérieurs,
» de la gêne de l'emmaillotement, d'un be-
» ſoin de nourriture, de l'irritation du
» *meconium*, &c; le mouvement du ber-
» ceau eſt le ſecours le plus efficace, pourvû
» qu'il ſoit uniforme, & accompagné d'un
» certain chant capable de hâter le ſommeil.

» Quant à la propreté des enfans, nous
» ne ſçaurions aſſez la recommander; elle
» eſt très-utile & néceſſaire à leur ſanté. On
» devroit les laver plus ſouvent qu'on le
» fait, avec du vin & de l'eau tiéde, ſur-tout
» lorſqu'ils ont la peau légerement enflam-
» mée & couverte d'écailles. On ne doit
» s'oppoſer (du moins après l'âge d'un ou
» deux ans) à la pente qu'ils ont de ſe
» coucher ſur le côté; cette poſition eſt
» plus avantageuſe & plus commode que
» celle d'être étendu ſur le dos, la face

Digitized by Google

» tournée en haut ; les viſceres du bas-
» ventre & de la poitrine jouiſſent pour
» lors d'une plus grande liberté, & la peau
» de la plus grande partie du corps ſe trou-
» ve moins tendue, &c.

» 5°. Que l'accroiſſement des enfans ſe
» faſſe par le développement de leurs vaiſ-
» ſeaux, par l'union des molécules orga-
» niques, ou par l'application d'une lym-
» phe nourriciere ſur leurs ſolides, il n'eſt
» pas moins conſtant que les enfans ont
» beſoin de prendre tous les jours une cer-
» taine quantité d'alimens convenables ;
» & que le lait paroît avoir toutes les qua-
» lités qu'on peut deſirer dans leur nour-
» riture : il eſt d'abord ſéreux, léger,
» propre à l'évacuation du *meconium*, il
» acquiert plus de conſiſtance à meſure
» que l'enfant ſe fortifie ; c'eſt un chyle
» tout formé. L'exemple de tous les hom-
» mes & des animaux prouve aſſez le be-
» ſoin & l'utilité de cet uſage. Nous ne
» ſçaurions conteſter ces indications ; mais
» eſt-il impoſſible de trouver une nour-
» riture plus parfaite que le lait & plus
» convenable à l'état de l'enfance ? De-
» vons-nous aſſez reſpecter les prétendues
» loix de la nature, pour priver les enfans
» des alimens qui leur ſeroient évidem-
» ment plus ſalutaires ? N'eſt-il pas de la

Digitized by Google

» derniere importance d'examiner ſi les » enfans doivent être nourris de lait, ſi le » lait de femme leur convient mieux que » celui des animaux, & ſi celui de leur » propre mere eſt préférable à tout autre ?

» Les inconvéniens qui ſuivent l'uſage » du lait ſont aſſez connus. Outre la né- » ceſſité dans laquelle on ſe trouve de le » mêler avec d'autres alimens par rapport » à ſon inſuffiſance, qui n'eſt que trop or- » dinaire, il produit des maladies dan- » gereuſes lorſqu'il s'aigrit dans l'eſto- » mac ; il eſt très-ſouvent altéré par les » excès & les paſſions des nourrices, qui » communiquent aux enfans qu'elles al- » laitent leur maux & leurs inclinations » vicieuſes. Enfin les prétendus avantages » du lait ne compenſent pas les inconvé- » niens réels qu'on obſerve dans ſon uſa- » ge. Ces mêmes conſidérations doivent » nous engager à donner la préférence au » lait des animaux, qui ſont ordinaire- » ment plus ſains que les nourrices, & qui » ne ſont pas ſujets comme elles à des ex- » cès & à des paſſions contraires à la bon- » té du lait. On ne doit enfin préférer une » mere à une nourrice étrangere qu'après » avoir mûrement réfléchi ſur la bonne » ou la mauvaiſe ſanté de l'une & de l'au- » tre, ſur leur âge, leur caractere, le nom-

Digitized by Google

» bre de leurs couches & de leurs nour-
» ritures, ſur l'âge & la qualité de leur
» lait, ſur leur ſéjour à la ville ou à la
» campagne, &c. Mais comme les trois mé-
» thodes généralement reçues d'allaiter les
» enfans, leur ſont le plus ſouvent nuiſi-
» bles, une bouillie faite avec du pain lé-
» gerement bouilli dans du vin ou dans
» de la bierre avec du miel ou du ſucre,
» réduit à une conſiſtance mucilagineuſe,
» & délayée dans une ſuffiſante quantité
» d'eau, lorſqu'on voudroit la donner en
» boiſſon, ne ſeroit-elle pas préférable au
» lait & à tout autre aliment dans la pré-
» paration duquel on le feroit entrer?

» Cependant malgré l'évidence des rai-
» ſons qui combattent l'uſage du lait pour
» les enfans & qui conſtatent l'avantage
» de la bouillie que nous avons propoſée,
» nous croyons le ſecours de l'expérience
» encore néceſſaire. Nous deſirerions donc
» qu'on donnât ou qu'on permît l'uſage
» de cette derniere méthode aux nourrices
» de la campagne auſquelles on confie les
» Enfans trouvés, par exemple, & dans
» les communautés où l'on ſe charge de
» faire nourrir un certain nombre d'en-
» fans, & qu'on ſe décidât en faveur de
» cette nourriture, ſi des épreuves faites
» avec ſoin, & repétées pluſieurs fois, don-

Digitized by Google

» noient une entiere certitude de ſon effi-
» cacité abſolue & de ſon avantage ſur le
» lait. Mais comme les changemens utiles
» à la ſociété n'arrivent d'ordinaire que
» long-tems après leur indication, en at-
» tendant quelque heureuſe circonſtance
» qui puiſſe hâter le ſuccès de celui que
» nous venons d'énoncer, nous preſcri-
» vons un régime de vie convenable aux
» nourrices & aux enfans. Ce droit n'ap-
» partient qu'aux Médecins.

» 6°. Le tems de la dentition des enfans
» eſt ordinairement accompagné de ſymp-
» tômes ſi fâcheux, tels que la fievre, le
» dévoiement, la toux, les mouvemens
» convulſifs, &c. qu'il y auroit de la té-
» mérité à confier cet ouvrage à la ſeule
» nature ou à des pratiques générales ré-
» pandues dans le public. Indépendam-
» ment des ſecours locaux qui ſont quel-
» quefois néceſſaires, & qu'on ne devroit
» jamais appliquer que par le conſeil des
» Dentiſtes & des Chirurgiens éclairés, la
» direction des humeurs des enfans à la
» tête, obſervée par Stahl, & qui aug-
» mente la ſenſibilité du périoſte que les
» dents veulent percer, demande toute
» l'attention du Médecin. Une diverſion
» de ces mêmes humeurs occaſionnée par
» des médicamens peu actifs, faite dans

Digitized by Google

» un tems contraire ou dans quelque vis-
» cere, en un mot, dirigée ſans aucune
» connoiſſance, deviendra mortelle, ou
» cauſera des incommodités qui perſiſte-
» ront dans un âge plus avancé. Une diè-
» te convenable aux nourrices & aux en-
» fans, des remedes internes ou des topi-
» ques appropriés & placés avec pruden-
» ce, diſſiperont les dangers qui accompa-
» gnent la dentition, faciliteront même la
» ſortie des dents, leur emplacement, leur
» ſolidité, le bon état des gencives, &c.

» 7°. Le tems du ſevrage ne demande
» pas une moindre attention que le tems
» de la dentition qui les y prépare; ce
» n'eſt que pour ce changement que les os
» maxillaires ſe renforcent. On ne ſçau-
» roit trop craindre les révolutions qui
» naiſſent ordinairement de la privation
» du lait & des alimens qu'on lui ſubſti-
» tue; l'eſtomac n'eſt jamais expoſé ſans
» danger à la préparation d'une nouvelle
» nourriture. Ce n'eſt qu'en lui donnant
» des alimens proportionnés à ſon dégré
» de force & d'activité, & à la nature &
» à la conſiſtance de ceux qu'il eſt dans
» l'habitude de recevoir, qu'on peut pré-
» venir les maladies qui pourroient pro-
» venir du ſevrage. On ne ſçauroit nier
» que l'homme n'ait ſes forces digeſtives

Digitized by Google

» capables de broyer toutes sortes d'ali-
» mens ; mais il n'est pas moins vrai qu'un
» aliment trop pesant & difficile à digerer,
» jetté dans un estomac accoutumé depuis
» long-tems à ne travailler que du lait,
» c'est-à-dire un chyle presqu'entierement
» formé, doit exciter un dérangement
» considerable dans les organes de la di-
» gestion & dans toutes les fonctions de
» l'économie animale qui en dépendent.

» Au reste on ne doit pas être allarmé
» de l'état de maigreur qu'on observe dans
» les enfans nouvellement sevrés, quand
» on a l'attention de ne leur donner que du
» potage, du ris, du gruau, des purées,
» des farineux, du beurre frais, des fruits
» sains, en un mot des alimens de bon
» suc & dans une quantité médiocre, &
» lorsqu'on n'apperçoit aucun signe de fie-
» vre lente. Cette maigreur qui est l'effet
» du dégorgement des sucs laiteux conte-
» nus dans les derniers vaisseaux, est plu-
» tôt salutaire que nuisible ; mais elle dis-
» paroît bientôt lorsqu'elle n'est entrete-
» nue par aucun vice particulier des visce-
» res. Les enfans reprennent même en peu
» de tems un état d'embonpoint plus par-
» fait. Cet état se soutient ordinairement
» jusqu'à la puberté, pourvû qu'on ait
» grand soin de ne leur donner qu'une

Digitized by Google

» quantité ſuffiſante d'une nourriture ſai-
» ne, à des heures réglées & dans des in-
» tervalles aſſez éloignés l'un de l'autre,
» pourvû que l'ordre naturel de leurs ex-
» crétions ne ſoit pas troublé, qu'ils reſ-
» pirent un air libre & ſouvent renouvel-
» lé, que leur ſommeil ne ſoit pas déran-
» gé, que leurs exercices ſoient propor-
» tionnés à leur dégré de force, & tou-
» jours pris avec modération, enfin pour-
» vû que les aſſections de leur ame ſoient
» habilement dirigées.

» 8°. A peine les enfans ſont-ils parve-
» nus à l'âge de puberté, qu'ils éprouvent
» des révolutions bien ſurprenantes dans
» les parties de la génération. Cette criſe
» de l'enfance eſt ſouvent accompagnée de
» ſaignement de nez, de douleurs aux aî-
» nes, de toux, de crachement de ſang. Les
» régles commencent à ſe manifeſter dans
» les filles, & les garçons voyent ſortir
» avec ſurpriſe des parties de la généra-
» tion une matiere laiteuſe qui caracteriſe
» les premiers tems de la virilité. La voix
» de l'un & de l'autre groſſit, les mam-
» melles des filles enflent, quelquefois
» même celles des garçons croiſſent & leur
» cauſent de la douleur; ces derniers, ou-
» tre l'apparition de la barbe qui leur eſt
» particuliere, ſont plus ſujets que les fil-

Digitized by Google

» les à un état de melancolie & de triſ-
» teſſe, la ſolitude fait leurs délices ; c'eſt
» que la nature leur inſpire des deſirs,
» qui les menent ſouvent à des découver-
» tes auſſi contraires à leur ſanté qu'aux
» bonnes mœurs, &c.

» Voilà les dangers & les régles de l'é-
» ducation médicinale des enfans. Les ma-
» ladies de cet âge demandent encore plus
» de connoiſſances & de circonſpection.
» Rarement les enfans parviennent-ils à
» l'âge de puberté ſans reſſentir quelque
» indiſpoſition qui demande le ſecours de
» la Médecine. Les enfans nouveaux nés,
» ainſi que l'a remarqué Hippocrate, ſont
» ſujets à des vomiſſemens fréquens, à des
» petits ulceres dans la bouche, à des toux
» opiniâtres, à des inſomnies, à des in-
» flammations au nombril, &c ; la fievre,
» le dévoiement, les mouvemens convul-
» ſifs, les douleurs vives dans les gencives
» ne manquent gueres d'accompagner le
» tems de la dentition. A peine ont-ils at-
» teint l'âge de trois ou quatre ans, qu'ils
» ſont attaqués des bouffiſſures, des vers,
» des maux de gorge, d'épilepſie, de la
» rougeole & de la petite verole, du ra-
» chitis, des écrouelles, &c. Ils ſont enfin
» expoſés dans l'âge de puberté à des cra-
» chemens de ſang, à des maux de tête,

Digitized by Google

» à des saignemens de nez, à des fievres » intermittentes, au marasme, &c. Ne de- » vons-nous pas conclure de toutes les ob- » servations que nous venons de faire, » qu'il y auroit de l'inhumanité à livrer les » enfans malades aux seuls soins de la natu- » re, ou au traitement vague & incertain » des femmes ou des Empiriques ? Mais il » faut convenir que la plûpart des précep- » tes ou des conseils qui sont répandus » dans cet ouvrage, ne conviennent qu'aux » enfans dont les parens sont riches ou ai- » sés, & qu'il est difficile de les mettre en » usage pour les enfans du peuple. Il ne » me reste plus qu'à avertir le public que » cet Essai est le fruit d'une étude parti- » culiere de l'éducation médicinale des » enfans, & d'une application constante » au traitement des maladies de cet âge.

» Les différentes divisions qui partagent » le tems & les maladies de l'enfance, dans » la plûpart des Auteurs qui ont écrit sur » cette matiere, m'ont paru trop peu réel- » les. Voici celles que j'établis dans cet » ouvrage que je divise en trois livres.

» Le premier livre traite de tout ce qui » regarde l'éducation médicinale de l'en- » fant depuis sa formation ou sa concep- » tion, mais principalement depuis sa » naissance jusqu'au tems du sevrage.

Digitized by Google

» Le second est destiné à l'autre partie » de l'enfance, qui s'étend depuis le se» vrage jusqu'à la puberté.

» Le troisiéme enfin traite des maladies » propres aux enfans, & du caractere par» ticulier que prennent chez eux certaines » maladies qu'on peut regarder pour le » fond comme communes à tous les âges.

ENCOMIUM FUNEBRE

Mariæ-Theresiæ-Felicitatis d'Est de Modene, Ducis de Penthievre.

O impia mors! precibus surda, virtutibus flecti nescia;
Cur inter casti hymanei gaudia,
Ex sanctis mariti complexibus abripis
Puellam immerentem,
Cujus omnia dicta factaque
Pudor honestavit,
Religio consecravit?
Sine tristitiâ gravis,
Sine votis pœnitentia devota,
Inter honores vituteque humilis,
Inter opes inops,
Profusis in egenos thesauris,
Sæpè illos divites, sæpè se pauperem effecit.
Ingenio suavi, acri subactoque judicio,
Ore virgineo, elegantissimâ formâ, sed formæ

Digitized by Google

Semper immemor,
Aulæ urbis exemplum & delitiæ;
Eadem quâ vixerat constantiâ,
Post longissimos insanabilesque langores,
Magno spiritu prospiciens ultima *
Inter assidentis mariti curas & lacrymas,
Cùm morte diù colluctata,
In mediis morbi & partûs enixa doloribus,
Filium cœlo præmisit, mox lætanti propior
Ipsum subsecuta eódem evolavit.
Anno 1754. *ætatis* 28.
Digna longiore vitâ, nisi dignior fuisset æterna.
Parce luctu, viator;
Qui credit in Deo, etiam si mortuus fuerit vivet **.

Hoc solâ ipsius virtutum veneratione ductus, monumentum constituit Ludovicus Deon de Beaumont.

* *Eccli.* 47.
** *Joan. cap.* XI.

Digitized by Google

BEAUX ARTS.

LETTRE à M. l'Abbé Raynal, sur quelques parties de l'Horlogerie, & sur les moyens de profiter de toute la justesse de ces machines. Par l'auteur de celle du premier volume de Juin, écrite à M. le Camus.

C'Est en vain que nous nous efforçons de donner à chaque partie qui compose les montres & les pendules, toute la perfection dont nous sommes capables, en joignant à une exécution fidele un raisonnement suivi, si les ouvrages des bons artistes ne sont conduits avec soin par ceux qui en jouissent. Je me suis proposé de combattre dans cette lettre les moyens qui sont mis en usage pour régler les montres & les pendules, & j'en ferai remarquer d'autres qui procurant plus de justesse, ne borneront pas la jouissance de ces machines utiles aux seules personnes intelligentes.

Le tems est naturellement divisé par les révolutions des astres, & le soleil est celui qui, par rapport à nous, a le mouvement le plus sensible ou plus susceptible

Digitized by Google

d'être observé avec facilité ; mais si en l'envisageant de ce côté, on fait attention que ces révolutions ne se font pas toujours pendant le même intervalle, & qu'il y a des tems de l'année où la différence de son retour au méridien est de trente secondes en vingt-quatre heures, ceux qui s'en servent sans égard à ces variations pour régler les montres, ne seront plus étonnés des écarts qu'ils croyoient remarquer dans ces machines, lesquels dépendent très-souvent de la variation du soleil.

La révolution de la terre, par rapport aux étoiles fixes, se fait bien pendant le même intervalle de tems ; mais il n'y a presque que les Astronomes qui se donnent la peine de faire ces observations.

Les Horloges étant donc réglées sur le soleil, ainsi que toute l'Horlogerie, & presque toutes sans égard à ces variations, il n'est pas étonnant de la prodigieuse variété d'heures que marque l'Horlogerie de cette ville. Les causes qui donnent ces grandes variations, sont 1°. celles du soleil ; 2°. celles des horloges d'après lesquelles plusieurs personnes se réglent ; 3°. la différence des méridiens ou cadrans solaires, & enfin la variation même des montres & pendules.

J'ai dit que la premiere cause de la va-

riation apparente des piéces d'Horlogerie, étoit la différence du retour du soleil au méridien. Car en supposant que l'on a vû le méridien dans un tems où cette différence est de trente secondes en vingt-quatre heures, si l'on laisse écouler un mois entre deux jours d'observation, cela feroit environ quinze minutes que la montre paroîtroit avoir varié; cependant si elle se trouvoit en avance sur le soleil de cette quantité pendant cet intervalle, ce seroit une preuve de la justesse de son mouvement: mais si au contraire elle eut aussi varié de quinze minutes dans le même tems que le soleil & dans le même sens, ces quinze minutes du soleil étant jointes à celles que nous supposons à la montre, ce seroit demi-heure en un mois qu'elle paroîtroit avoir varié, tandis qu'il n'y en auroit en effet que la moitié. On ne doit pas se plaindre d'une montre qui varie de quinze minutes en un mois, quoique l'on en fasse tous les jours qui, pourtant à roue de rencontre, ne font pas cet écart.

J'ai dit en second lieu que les horloges étant reglées sur le soleil, & la plûpart sans égard aux variations que nous venons d'y faire remarquer, cela contribue considérablement à la variation générale de l'Horlogerie. J'ai vû un assez grand nombre

bre de personnes qui se régloient d'après les horloges pour juger de la justesse de leurs montres ; mais la justesse des horloges dépendant non seulement de celle du soleil, d'après lequel ils se reglent, de la capacité & de la conduite même de ceux à qui le soin en est confié, de plus de la justesse de l'horloge même, serez-vous étonné des prodigieux écarts qu'on remarque dans les différentes pendules & montres, que bien des gens attribuent à ces machines même plutôt qu'aux horloges, machines informes jusqu'à présent, & très-mal construites ?

J'ai dit en troisiéme lieu, que la différence d'instans des méridiens contribuoit à la variation générale des horloges ; j'entends principalement par là que les méridiens & cadrans solaires n'étant pas également bien faits, & la solidité même des murs sur lesquels ils sont tracés n'étant point par-tout également assurés, c'est ce qui les fait encore différer entr'eux. Car la différence des méridiens causée par leur distance d'orient en occident, ne peut être sensible dans la même ville ; mais elle est considérable pour les différens pays, puisqu'une montre bien reglée sur le méridien de Paris, & transportée à Caën, par exemple, differeroit de dix minutes en retard.

Digitized by Google

Au reste, cette différence que les méridiens ont entr'eux, ne fait rien de plus aux montres si on se sert toujours du même; mais cela ne tend qu'à faire différer les montres & pendules entr'elles.

J'ai dit enfin qu'une derniere cause de variation existoit dans les montres & pendules même. Ceux qui conduisent leur montre sur des principes différens de ceux que nous venons de citer, comme communément mis en usage, jugeront bien que ce n'est pas de cette derniere source que dépendent le plus les variations dont je parle; cependant je ne présume pas assez de ce que nous avons acquis jusqu'à présent, pour croire que nous soyons parvenus au point de perfection quant aux montres; car pour les pendules nous avons des principes assez bien établis; & si le public ne jouit pas en ce genre, c'est ou qu'il ne paye pas ce que mérite un bon ouvrage, ou qu'il s'adresse à de ces ouvriers qui devroient l'être simplement, & non Horlogers; titre qui, comme je l'ai dit ailleurs, ne devroit être donné qu'à celui qui réunit à la pratique la connoissance des principes.

Indépendamment des principes qu'il nous reste à trouver ou à fixer pour les montres, le public qui en jouira ne pourra

Digitized by Google

jamais se dispenser de certains soins qu'exigent ces machines portatives. On regle très-bien aujourd'hui une montre dans toutes les situations, mais les différens dégrés de chaleur qu'elles éprouvent (ce qui varie suivant les tempéramens même des personnes qui les portent) doivent nécessairement donner plus ou moins d'élasticité au ressort spiral, & rendre l'huile des pivots & du ressort plus ou moins fluide; ce qui emporte nécessairement des variations qui exigent que le particulier cherche la tension du spiral répondante aux causes ci-dessus. Les montres bien faites & bien entendues ne sont que peu susceptibles de ces erreurs, parce que donnant au régulateur toute la puissance dont il est susceptible, ces causes y agissent très-foiblement: mais en attendant que ces derniers soient en plus grande quantité, je conseille à ceux qui ont des montres, d'apprendre à les conduire, c'est l'unique moyen de jouir de toute leur justesse.

Les différens degrés de chaleur qui influent sur les montres ne sont ni les seules causes des variations, ni les plus considérables qui les produisent. La diversité de mouvement & de choc que reçoit la montre en est un autre assez essentiel; les Horlogers s'appliquent communément à régler

leurs montres sur des situations où la montre est toujours à repos. Ces méthodes seroient très-bonnes si les montres étoient toujours sans agitation, ou dans une qui fût toujours la même, ce qui se rencontre peu ; ainsi il n'est pas étonnant que celles que l'on fait ordinairement, venant à passer du repos à des mouvemens violens, varient considérablement ; ce qui est principalement causé par des balanciers trop grands & trop pesans décrivant de petits arcs, ayant des ressorts spiraux foibles, & la force motrice trop foible pour entretenir une vîtesse de mouvement au balancier, qui le rende insensible aux mouvemens que reçoit la montre, soit par la différente marche des personnes, ou par le mouvement que donnent la voiture & le cheval. Les petits balanciers remédient très-bien à cette différence de choc, mouvement & situation, par la vîtesse de leur vibration, & par une masse qui conserve & donne beaucoup de puissance à ce régulateur. C'est par là même que les montres à cylindre ont paru mieux aller que les autres, & que l'on a attribué à l'échappement toutes ces propriétés admirables qui ont acquis une si grande réputation au repos.

Après avoir fait connoître les causes

Digitized by Google

principales des variations apparentes des montres, je dois vous proposer les moyens que je crois propres à les régler aisément. Vous sçavez qu'une montre ne peut indiquer naturellement que le tems égal ; car les variations qu'elles font, ne sont que des accidens causés, ou par le défaut de l'Artiste, ou par ceux inévitables à cette machine même : ainsi on peut toujours considerer une montre comme devant diviser le tems en des parties égales. Mais d'ailleurs le soleil varie, & c'est pourtant le seul objet de comparaison dont nous puissions nous servir aisément pour nous assurer de la régularité des montres ; & comme il y a peu de personnes qui s'assujettissent à faire usage des tables d'équations, il faut donc recourir à un moyen qui procurant de la justesse, soit facile à être mis en usage & suivi généralement, de sorte que la même heure soit marquée sur toute l'horlogerie dans le même instant.

Vous sçavez qu'en prenant le moyen mouvement du soleil, appellé par là-même tems moyen, on obtient le tems égal ou uniforme ; ainsi vous appercevrez aisément la facilité de la méthode qui est de tracer à la place où est le méridien du Palais royal * une ligne du tems moyen ;

* Je choisis le Palais royal par préférence, par-

enſorte que le ſoleil arrivât tous les jours à un point de cette ligne courbe en des intervalles égaux ; il n'y a nulle difficulté, ni pour tracer cette ligne (puiſqu'on en a déja fait) ni pour s'en ſervir à régler les montres & pendules ; enſorte que le particulier qui n'ignore pas les variations du ſoleil, & l'attention qu'on doit mettre en uſage pour éviter qu'elles ne contribuent aux dérangemens des montres, ſeroit débarraſſé de tous ces ſoins, & cette autre partie du public qui ne ſe doute nullement de cette variation, ne taxeroit plus les montres & l'Horloger qui les fait ; les montres des écarts apparens, & l'Horloger d'inhabileté, quoiqu'à la vérité grand nombre auroient tort de s'en fâcher ſi on les en accuſoit, & grand nombre de particuliers qui ont de bonnes montres ne les ſçavent pas trop conduire : ainſi un peu d'attention du côté du public & d'application de celui de l'Horloger, les rendront inſenſiblement contens l'un de l'autre.

Il ne ſeroit pas ſimplement néceſſaire de faire tracer cette ligne ou même pluſieurs dans les différens quartiers de Paris, il faudroit de plus que ceux qui ſont char-

ce qu'il eſt très-fréquenté, & que de plus le public eſt dans l'habitude d'y venir prendre l'heure.

Digitized by Google

gés de l'entretien des horloges de cette ville, fussent obligés à les mettre sur la même heure de la ligne en question; puisque, comme je l'ai remarqué, une partie du public se sert de ces horloges pour régler ses pendules & montres, & juge de la bonté de ces dernieres suivant qu'elles suivent ces horloges.

Je dis qu'il faudroit assujettir ceux qui ont la conduite des horloges à les régler sur cette ligne du tems moyen, & pour lors ces machines, jusqu'à présent informes, serviront au moins à leur destination, qui est d'indiquer l'heure pour ceux qui n'ayant pas assez d'aisance pour se procurer des montres, ont besoin bien plus que d'autres qui en ont, de sçavoir toutes les parties du tems, lesquelles ils employent au moins pour le bien de la société. Mais en l'état où sont les grosses horloges, elles sont bien éloignées de pouvoir servir à régler les montres, puisqu'elles varient beaucoup plus que les plus mauvaises. On ne fait aller ces machines qu'à force de poids; & quoiqu'il y ait d'assez longs pendules, la grandeur des arcs qu'ils décrivent, & le peu de poids des lentilles ôtent toutes les propriétés du régulateur, qui ne peut que suivre les inégalités toute-puissantes de la force motrice qui doit nécessairement

Digitized by Google

varier ſuivant les frottemens & les inégalités de ces rouages très-mal exécutés. Je ſuis étonné que l'on n'ait pas mis en uſage le moyen que M. Julien le Roy propoſe dans ſon troiſiéme mémoire ſur les horloges, mis à la ſuite de la régle artificielle du tems, qui eſt de ſe ſervir de mouvemens à ſecondes pour indiquer les heures, &c. en laiſſant le rouage de ſonneries à l'ordinaire, d'une grandeur proportionnée à la force qu'il faut pour faire mouvoir les marteaux; cette matiere eſt très-bien traitée & digne de la réputation de l'Auteur.

Je ne ſuis pas trop perſuadé que l'on mette en uſage les méthodes que j'ai indiquées pour régler les montres; je crois cependant qu'elles ſeroient avantageuſes: mais le fuſſent-elles davantage, l'application n'en ſeroit pas plus aſſurée dès qu'elle dépend de pluſieurs perſonnes, & j'ai plus cherché à faire connoître au public ce qu'il doit faire qu'à établir actuellement ce moyen; je crois qu'en le faiſant douter de la bonté de ceux dont il ſe ſert, c'eſt l'obliger inſenſiblement à recourir à de meilleurs. Je pourrois autoriſer mon ſentiment par l'empreſſement du public pour tout ce qui annonce un dégré de perfection de plus dans une mon-

Digitized by Google

tre (témoin les dernieres disputes sur les échappemens auſquels le même public a paru beaucoup s'intéreſſer) ; cependant il eſt certain que toute la juſteſſe que donneront ces nouveaux échappemens * ne ſera pas de deux minutes de plus en quinze jours ; & ſi cette ſuppoſition eſt réaliſée, on doit louer ceux qui ont imaginé ce nouvel échappement, ** c'eſt l'affaire du tems de nous l'apprendre ; mais d'ailleurs un moyen qui ſans changer le méchaniſme des montres, fait jouir de beaucoup plus de juſteſſe dans le même tems, ne doit point être négligé. Au reſte, je vous propoſe ces moyens pour les faire agréer au public ; les indiquer, c'eſt tout ce que je puis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LA veuve Chereau & fils, rue S. Jacques, aux deux Piliers d'or, ont mis en

* Si elle ſurpaſſe celle des bonnes montres à roues de rencontre.

** Pour mériter mieux les éloges non équivoques des bons Artiſtes, j'oſerai prier l'Auteur du dernier échappement de nous dire ce qu'il s'eſt propoſé en le compoſant, & quelle propriété particuliere le caracteriſe & le diſtingue ; ce ſera aſſurément un mérite ſingulier s'il a pu ſe former d'un échappement des idées juſtes, & s'il en a fait l'application.

Digitized by Google

vente une estampe gravée par Beauvarlet, d'après d'Achon ; elle rend assez bien le Pere Perussault, Confesseur du Roi : c'étoit un homme vrai, simple & vertueux. Les Jésuites peindront sans doute un si beau caractere à la tête des ouvrages de ce grand Prédicateur. Nous connoissons assez ses sermons pour assurer que malgré quelques négligences de style, quelques longueurs, peut-être quelques détails de mauvais goût, il n'en a pas été prononcé d'aussi éloquens dans les derniers tems. Ces légeres taches disparoîtront par les soins de quelqu'un des membres de l'illustre Société à laquelle le Pere Perussault appartenoit, & il ne restera dans le recueil que nous demandons au nom du public que ces traits de naturel, de force & de véhemence qui caracterisoient l'Orateur célebre dont nous parlons.

CHENU, rue de la Harpe, à côté du passage des Jacobins, vis-à-vis le Caffé de Condé, publia il y a quelque mois, d'après Teniers, deux jolies estampes, dont l'une étoit intitulée *le jeu du Trou-Madame* ; & l'autre *la Coquette de village*. Il vient d'en donner encore deux d'après le même Peintre, *le Forgeron militaire* & *le Fumeur Flamand*. M. Chenu a rendu la vérité, la force & le feu de son original. Ce Graveur

Digitized by Google

travaille beaucoup ſes ouvrages : nous deſirerions que ſon exemple corrigeât quelques-uns de nos jeunes Artiſtes, qui feroient fort bien s'ils ne vouloient pas trop faire.

L'ESPRIT de l'Art muſical, ou réflexions ſur la Muſique & ſes différentes parties. Par C. H. Blainville. *A Geneve*, & ſe trouve *à Paris*, chez *Piſſot*, quai de Conti. Nous rendrons compte dans la ſuite, de cet ouvrage, qui eſt bien imprimé, qu'on a orné d'une jolie eſtampe, & qui eſt d'un Muſicien qui a beaucoup réflechi ſur ſon art.

ON a découvert dans le Comté de Dunois une argille, dont les qualités ſont de n'être point poreuſe, d'être très blanche, de cuire en dix-huit heures, de conſerver long-tems les liqueurs ſans qu'elles éprouvent aucune altération, de pouvoir être miſe dans le four ſans avoir beſoin de ſécher, de ne fendre que rarement au feu, d'être purgée de ſalpêtre. Les ſieurs Jouvet & Bremont qui ont de l'intelligence, du goût, de la probité, compoſent avec cette argille une fayence fort ſupérieure à celle qu'on connoît. Leurs figures, leurs fleurs, leurs vaſes méritent l'attention du public, & ne ſont pas éloignés de la perfection où il eſt poſſible de les porter. L'établiſſement

Digitized by Google

& les progrès de cette nouvelle manufacture ſont dûs à la protection & aux bienfaits de M. le Duc de Chevreuſe, qui aime les arts, & qui a ſaiſi avec empreſſement l'occaſion de les encourager dans ſon beau Comté de Dunois. Nous ſommes convaincus par ce que nous avons vû ſur les lieux même, que les entrepreneurs ſont en état d'exécuter à un prix modique les plus grandes pieces, & preſque les plus fines qu'on leur demandera. Ceux qui en deſireront, s'adreſſeront à MM. Jouvet & Bremont, à Châteaudun. On affranchira les lettres.

CHANSON.

D'Une beauté le plus riche appanage,
C'eſt de pouvoir inſpirer de l'amour;
Mais ce ſeroit un trop foible avantage,
Si ſon cœur ne pouvoit s'enflammer à ſon tour.

Digitized by Google



he a..pa..=



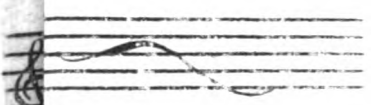
de L'a =



ible avan =



S'en flam =



bre 1754

Digitized by Google

& les progrès de cette nouvelle manufacture ſont dûs à la protection & aux bienfaits de M. le Duc de Chevreuſe, qui aime les arts, & qui a ſaiſi avec empreſſement l'occaſion de les encourager dans ſon beau Comté de Dunois. Nous ſommes convaincus par ce que nous avons vû ſur les lieux même, que les entrepreneurs ſont en état d'exécuter à un prix modique les plus grandes pieces, & preſque les plus fines qu'on leur demandera. Ceux qui en deſireront, s'adreſſeront à MM. Jouvet & Bremont, à Châteaudun. On affranchira les lettres.

CHANSON.

D'Une beauté le plus riche appanage,
C'eſt de pouvoir inſpirer de l'amour;
Mais ce ſeroit un trop foible avantage,
Si ſon cœur ne pouvoit s'enflammer à ſon tour.

Digitized by Google



Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

SPECTACLES.

L'Académie royale de Musique a donné le Mardi 24 Septembre, les *Fêtes de Thalie*, ballet en trois actes, précédé d'un prologue. Cet ouvrage mis au théatre pour la premiere fois le 14 Août 1714: avoit déja été repris trois fois; le 25 Juin 1722, le 2 Juin 1735, & le 29 Juin 1745: les paroles sont de M. Lafond, la Musique de M. Mouret. Ce ballet eut un succès prodigieux dans la nouveauté. Il soutint sa réputation dans les deux premieres reprises. Celle de 1745 fut moins heureuse, & celle-ci doit être regardée comme une chute. Les rolles d'Apollon, de Melpomene & de Thalie dans le prologue, sont remplis par M. Vée, Mlles Davaux & Jacquet. Dans la premiere entrée, intitulée la *Fille*, les rolles de Leonore, d'Acaste, de Cleon & de Belise, personnage toujours représenté par un acteur déguisé en femme, sont remplis par Mlle Dubois, MM. de Chassé, Cuvilier & de la Tour. Nous ne connoissons point les Auteurs de la Musique & des paroles de l'Ariette suivante, qui a été ajoutée dans le divertissement.

Digitized by Google

Les ris & les plaisirs rassemblés dans ces lieux,
L'allegresse qu'on voit briller dans tous les yeux,
Tout nous dit que cette journée,
Source de mille autres beaux jours,
Des doux liens de l'Himenée
Unit deux cœurs faits pour s'aimer toujours.
Vole, Amour, descends des cieux,
C'est l'Himen qui t'appelle;
Terminez aujourd'hui cette injuste querelle,
Qui depuis si long-tems vous desunit tous deux.
Vole, Amour, descends des cieux.

Cette Ariette est chantée par Mlle Lheritier; elle a la voix naturelle, égale & légere: quel dommage que cette Actrice soit si peu formée! Heureusement le peu qu'on lui a appris lui a été très-bien montré, & on s'apperçoit qu'elle est dans de bonnes mains.

Dans la seconde entrée, intitulée la *Veuve*, les rolles de la Veuve & de Doris sa confidente, sont chantés par Mlles Jacquet & Dubois; ceux de Leandre, Officier, & de Chrysogon, riche Financier, le sont par MM. de la Tour & Cuvilier.

La troisieme entrée qui a pour titre la *Femme*, est composée de quatre personnages, *Caliste*, *Dorine*, *Dorante* & *Zerbin*; ils sont remplis par Mlle Jacquet, Mlle

Dubois, M. de Chaſſé & M. Sel. On a ajouté dans le divertiſſement de cette entrée une ancienne Ariette de M. Mouret, fort bien chantée par Mlle Davaux.

Amour, remporte la victoire,
Regne ſur nous, charmant vainqueur ;
Tu ne peux ſonger à ta gloire
Sans ſonger à notre bonheur.

Le Mardi 5 Octobre, Mlle Cohendet, qui n'avoit jamais paru ſur aucun théatre, a joué le rolle de la Veuve dans le ſecond acte. Son debut eſt très-brillant. On la trouve très-avancée du côté du chant. Sa figure paroît intéreſſante, & ſa voix quoique légere & brillante, eſt ſenſible, & rend le ſentiment. Il nous ſemble que les très-bons juges penſent que cette voix qui a dans le haut trois tons admirables, eſt d'ailleurs un peu inégale. Tout le monde s'accorde à dire que Mlle Cohendet a beaucoup à travailler ſur ſes cadences.

Les Comédiens François ont remis au théatre le Lundi 23 Septembre, le *Complaiſant*, Comédie en cinq actes & en proſe, donnée pour la premiere fois le 29 Décembre 1732 ; elle a été fort applaudie, & jouée avec un concert & une préciſion

Digitized by Google

admirables. Tous les caracteres de cette Comédie ſont bien développés & bien ſoutenus, le ſtyle en eſt élégant & noble; l'Auteur joint à un eſprit qui eſt à lui, une grande connoiſſance des mœurs. Le principal rolle a été rempli par M. Grandval; ceux de M. & de Mme Orgon l'ont été par M. Sarraſin & Mlle Dangeville; ceux d'Argant, du Marquis, de l'Amoureux, du Raiſonneur, par MM. Préville, Bellecour, le Quain, Lanoue; & ceux de l'Amoureuſe & de la Soubrette, par Mlles Grandval & Drouin. Cette piéce a été interrompue après la quatrieme repréſentation, à cauſe du départ des Acteurs pour Fontainebleau.

Les mêmes Comédiens ont donné le Mercredi 2 Octobre une piéce nouvelle en vers & un acte, intitulée l'*Amour & la Folie*, qui n'a eu qu'une repréſentation.

Le Lundi 7, M. Mole qui n'avoit jamais paru ſur aucun théatre, & qui n'a que dix-neuf ans, a debuté par Britannicus dans la tragédie de ce nom, & par Olinde dans Zéneïde. Il a continué les mêmes rolles le Jeudi 10; il a joué le Samedi 12 Nereſtan dans Zaïre; le Lundi 14, le Jeudi 17 & le Samedi 19 il a repréſenté Séide dans Mahomet: il a donné de grandes eſpérances dans ce dernier rolle qui eſt très-important & le plus difficile de ceux qu'il

Digitized by Google

a choisis pour son début. Il a deux avantages qui ne s'acquierent point : une jolie figure & du naturel ; il a la voix foible, mais elle se fortifiera avec l'âge & par l'exercice. Nous pensons que le jeune débutant doit éviter de trop enfler ses sons, il pourroit tomber dans une déclamation empoulée, le plus grand de tous les défauts ; il ne faut jamais sortir de son naturel, même dans la crainte d'être froid. L'ame se développe quand on sent soi-même la situation qu'il faut peindre & qu'on est bien pénétré du rolle qu'on doit représenter.

Les Comédiens Italiens ont donné le Mercredi 25 Septembre la premiere représentation du *Prix des Talens*, parodie de la troisieme entrée du ballet des Fêtes de l'Himen & de l'Amour ; cette nouveauté a été trouvée très-médiocre. Elle a eu six représentations qui ont été soutenues par *la Servante maîtresse*. Les mêmes Comédiens dont la troupe est à Fontainebleau, ont fait la clôture de leur théatre le Lundi 7 Octobre, par la *Servante Maîtresse*, qui a été précédée du *Prix des Talens* & d'*Arlequin, Baron Suisse*, petite piéce Italienne.

Le Mercredi 9, ils ont joué par extraordinaire au profit de Mlle Favart & de MM. Rochard & Dehesse, les *Amours champê-*

Digitized by Google

tres, les *Amours de Baſtien & Baſtienne*, & la *Servante Maîtreſſe*. Il y a eu une foule extraordinaire; à trois heures il n'y avoit plus de place dans la ſalle. La recette de la porte a monté environ à ſix mille livres, ce qui n'étoit jamais arrivé. La Servante Maîtreſſe a déja eu vingt-ſix repréſentations, & en aura encore beaucoup. Nous en rendrons un compte très-détaillé lorſqu'elle ſera repriſe au retour de Fontainebleau.

EXTRAIT de l'Eſprit du Jour, *piéce en vers & en un acte, de Mr. Rouſſeau de Toulouſe, que l'Auteur a retirée après la dixieme repréſentation.*

La premiere ſcene ſe paſſe entre un Complaiſant & un Provincial. Le Complaiſant attend que Madame, *c'eſt l'Eſprit du Jour en cornette*, paſſe à ſa toilette pour lui faire ſa cour. Le Provincial vient demander la protection de l'Eſprit du Jour; le Complaiſant en fait un éloge brillant: le Provincial eſt fort ſurpris, il ne ſe doutoit pas qu'une femme pût réunir tant de qualités. Le Complaiſant penſe que le Provincial veut avoir un emploi dans la Finance; il l'interroge à ce ſujet. Le Provincial qui eſt un nouveau noble, ſe révolte en entendant parler de Finance.

Digitized by Google

Le Complaisant.

Cet état à présent est très-considéré,
L'on y sçait allier les mœurs & la décence,
Et peut être ira-t-on jusqu'à le respecter.
Bouffi d'orgueil & paîtri d'arrogance,
Jadis un Financier ne sçavoit que compter,
C'étoit là toute sa science;
Il ne compte pas moins aujourd'hui, mais il pense:
Il n'auroit dans le monde osé se présenter;
Avec lui maintenant on s'amuse, on s'allie,
Dans des cercles choisis, employant ses loisirs,
Il y répand les douceurs de sa vie;
Et bien loin d'y nuire aux plaisirs,
Sa présence les multiplie.

Le Provincial rougit d'avoir été jusqu'à présent si ignorant. L'Esprit du jour arrive à sa toilette avec deux Femmes de chambre; il s'adresse ainsi au Complaisant.

C'est vous!... Quel tems fait-il?.. pour le coup
je suis morte;
On n'a jamais reposé de la sorte;
J'ai la tête si lourde.... & le jour m'éblouit.
En vérité je me sens excédée,
Passer trois heures dans son lit,
Sans avoir du sommeil la plus légere idée....

Digitized by Google

Le Complaisant.

Il n'y paroît pas.

L'Esprit.

Entre nous
Je ne suis bonne à rien, j'ai l'air aussi maussade
Qu'une femme qui sort des bras de son époux ;
C'en est fait, aujourd'hui je veux être malade.

au Provincial.

Ah, Monsieur, approchez, on m'a parlé de vous.

à ses Femmes.

Que l'on avance ma toilette.

au Provincial.

Vous venez de province ?

bas, au Complaisant.

Ah ! qu'il en a bien l'air.

haut.

Sa famille est, dit-on, assez honnête.

à ses Femmes.

Mon peignoir, allez-donc, partez comme un éclair.

au Provincial.

Je verrai mes amis, je vous rendrai service.

Digitized by Google

au Complaisant.

J'apprís hier la mort de la vieille Arténice,
Son jeune époux en sera bien content.

à ses Femmes, qui la frisent.

Vous raccommoderez cette boucle, sans doute ?

(au Complaisant & au Provincial.)

Cela sera fait dans l'instant.
Parlez, Messieurs, parlez, je vous écoute.

à ses Femmes.

Eh bien de ce côté, faites-en donc autant.

au Complaisant.

Pour son amant quel coup de foudre !
Cet Officier... là... qui... la brusquoit tant !

à ses Femmes.

Il ne me faut qu'un œil de poudre :
Je suis malade.

au Complaisant.

Elle a trouvé
Son roman de trop longue haleine,
Son Médecin l'a bientôt achevé.

Le Complaisant fait un portrait affreux d'Arténice; & l'Esprit lui dit :

Mais vous êtes, je vois, encor de ses amis !

Digitized by Google

Car vous vous ſouvenez bien d'elle.
A l'amitié l'on doit être fidele.

Le Complaiſant.

Je ne dis rien . . . .

L'Eſprit.

Qui ne ſoit très-permis.
Vous ſoutenez à merveille ce rôle.

à ſes Femmes.

Cela finira-t-il ?

au Provincial.

Mais, quel âge avez vous ?

tout de ſuite à ſes femmes.

Mon rouge eſt trop coupé ; je ſuis comme une folle :
N'oubliez pas le petit cœur.

au Complaiſant.

Il a les dents d'une grande blancheur.

(bas.)

Il ne manque à cela qu'une ame & la parole.

(haut.)

Je me trouve aujourd'hui d'un laid à faire peur.
Je ne ſuis pas la ſeule, & cela me conſole.

au Provincial.

Vous avez-donc bien voyagé ?

Digitized by Google

Le Provincial.

Je viens du fond de la Bretagne.

L'Esprit, à ses Femmes.

Donnez-moi donc ce négligé,
Moitié ville & moitié campagne.
Il faut tout dire à ces espéces-là.

voulant quitter sa robe de toilette.

Que l'on est malheureux ! tenez-donc bien cela ;
La pesanteur de cette main m'assomme :
Mais, non, je ne veux point m'habiller autrement.

au Complaisant.

Chez Lisimon, allez dès ce moment
Pour lui recommander de ma part ce jeune homme.

bas, à l'oreille.

Faites-le si légerement

haut.

Qu'il comprenne à quel point son état m'intéresse.
Vous m'entendez.

Le Complaisant.

Oui, oui, cela suffit.

L'Esprit.

Vous lui direz qu'il a des mœurs & de l'esprit ;

Digitized by Google

Qu'il me fera plaisir, qu'en un mot je l'en presse;
Qu'il se souvienne enfin qu'il me doit son credit.

au Provincial.

Avez-vous des talens? car il faut qu'on s'explique.
Sçavez-vous compter?

Le Provincial.

Peu.

L'Esprit.

C'est un léger défaut.

Le Provincial.

J'ai du goût pour le chant.

L'Esprit.

C'est autant qu'il en faut.
Il ne sçait pas compter, mais il sçait la musique.
Pour un emploi ce talent est unique;
Oh vous serez un Directeur divin.

Le Provincial.

Pour un poste de cette espéce
J'ai cru que ce talent

L'Esprit.

Vaine délicatesse!
Tous les talens se tiennent par la main.

Le Provincial.

Je mets dans vos bontés toute mon espérance;

Que

Que ne puis-je exprimer l'excès
De ma juste reconnoissance ?
Mon cœur ne suffit pas pour de si grands bienfaits.

L'Esprit, au Complaisant.

Il faut qu'en sa faveur on fasse quelque chose ;
Et qu'il ne soit pas rebuté,
Sur tout lorsque je le propose.

bas.

N'avancez rien de trop.

Le Provincial.

Quel excès de bonté !

L'Esprit.

Peut-être serez-vous un peu brusqué d'entrée.
On brusque pour avoir l'air d'un homme important.
Allez, allez, saisissez cet instant.
Revenez.

Le Provincial.

De vos soins mon ame est pénétrée.

L'Esprit.

Vous êtes bienheureux de m'avoir rencontrée.

bas, au Complaisant.

Vous le consignerez à ma porte en sortant.

Le Persiflage aborde l'Esprit du jour :

la ſcene qui ſe paſſe entr'eux eſt à peu près du même ton que celle de la toilette ; mais elle fait moins de plaiſir, parce qu'il y a moins d'action. Le Perſiflage appercevant une Marquiſe qui aime ſon mari, s'éloigne & revient l'inſtant d'après pour ſeconder l'Eſprit du jour. Ils débitent l'un & l'autre mille impertinences contre les époux conſtans & les femmes fideles ; la Marquiſe ſoutient leurs attaques avec fermeté, elle y répond même avec une intrépidité peu commune, & elle les quitte en leur témoignant tout le mépris qu'ils méritent. Le Perſiflage s'en va enſuite ſouper dans une petite maiſon. Un Chevalier, que l'Eſprit trouve atrabilaire, parce qu'il eſt raiſonnable, remplace le Perſiflage ; l'Eſprit commence par ſe moquer de ceux qui payent leurs dettes ou qui n'en contractent pas de nouvelles : ce n'eſt pas là la maniere des gens d'une haute naiſſance. Le Chevalier lui répond :

En ce cas là je ſuis très-roturier,
Car chez moi le même ouvrier
Ne vient jamais deux fois chercher ſa récompenſe,
Et le plaiſir de le payer
Me fait jouir de ma dépenſe.

Digitized by Google

Le Chevalier fronde enſuite les travers du ſiécle.

Je ne vois tout par-tout que faux diſcernement ;
On oſe meſurer l'eſtime à la dépenſe,
La nobleſſe à l'impertinence,
Le bon ſens à la peſanteur,
Les vertus à l'éclat, les mœurs à l'indigence,
L'eſprit aux quolibets, le mérite au bonheur,
Le plaiſir aux ſeuls frais, les talens à la mode,
La tendreſſe aux préſens, le reſpect au crédit ;
Tout, en un mot, s'abatardit ;
L'homme d'eſprit ſans bien n'eſt plus qu'une pagode ;
Une riche pagode eſt un homme d'eſprit.

L'Eſprit du jour & le Chevalier ne peuvent s'accorder ; ce dernier quitte Paris pour aller réſider en province, & après avoir fait ſes adieux, l'Eſprit lui dit :

Vous reviendrez ; alors vous croirez me ſurprendre,
L'on vous reverra, je le ſens :
Dans quel tems croyez-vous pouvoir ici vous rendre ?

Le Chevalier, en ſortant.

Je fixe mon retour à celui du bon ſens.

La derniere ſcene eſt entre Arlequin &

Digitized by Google

l'Esprit; c'est une critique de toutes les nouveautés qui ont été données cet été.

L'Opéra Comique a donné le 17 Septembre, sur le théatre de la Foire S. Laurent, une piéce en un acte intitulée *la Nouvelle Bastienne*, par M. Vadé. Elle a été suivie de *la Fontaine de Jouvence*, ballet nouveau, de la composition de M. Noverre.

L'intrigue de la *Nouvelle Bastienne* est la même que celle du *Devin du Village* & des *Amours de Bastien & de Bastienne*; la seule différence qui s'y trouve est, que dans le Devin du Village & dans la premiere Bastienne, le Berger étoit aimé de la Dame du village; dans la Nouvelle Bastienne, c'est la Bergere qui est aimée de Barbarin, Seigneur du lieu. L'auteur y a ajoûté aussi un personnage de Frontin, valet de Barbarin: ce valet est député par son maître pour débaucher Bastienne; mais elle n'entend rien à tout ce que lui dit Frontin.

Sur l'air: *Mais comment ses yeux sont humides.*

A tout ça je n'puis rien comprendre,

Frontin.

Oh je vais vous le faire entendre.
A Paris plus d'une Goton,
Qui n'emporte de son village
Qu'un beau minois pour tout bagage,
En moins d'un an se fait un nom,
Prend un Hôtel, des gens, un ton;

Digitized by Google

Ses grands airs, ſes mines, ſes graces
Se répétent en trente glaces.
Goton, qui pour un beau corſet
Eût laiſſé briſer ſon lacet,
A préſent joue à la Princeſſe.
Enfin celles de ſon eſpéce
Que bornoit un mets très-frugal,
Mangeroient le Tréſor royal.

Baſtienne.

Air : *A table je ſuis Gregoire.*

Oh moi, ſans faire la fiere,
Je ſçais m'conduir, Dieu merci ;
Si chacun a ſa maniere
D'aimer, j'ons la nôtre auſſi.
Sur l'herbe, dans l'innocence,
Du pain ſec nous eſt plus cher
Qu'un r'pas plein d'magnificence,
Que le r'pentir rend amer.

Barbarin indépendamment des préſens qu'il avoit offerts à Baſtienne, avoit fait enlever Baſtien, & menaçoit de le faire mourir ſi Baſtienne ne conſentoit pas à ſes feux ; mais rien ne peut faire changer deux cœurs bien épris : d'ailleurs Baſtien eſt ſecouru par le Bailli du village qui eſt ſon parrein, & il vient apprendre à ſa chere Baſtienne qu'il eſt tiré des mains de Barbarin. Baſtien & Baſtienne ſe marient, & la piéce finit par une ronde dont voici les paroles.

Digitized by Google

Air : *Hé, Madame, qu'attendez-vous ?*

Ne quittons jamais nos hameaux,
L'amour ſe plaît ſous nos ormeaux.
Ne quittons jamais nos hameaux,
Les plaiſirs y ſont toujours nouveaux.
Laiſſons, laiſſons aux grands de la ville,
L'art de n'en pas trouver entre mille.
Le vrai bien nous ſuit
Autant qu'il les fuit :
Chez eux on éblouit ;
Mais ici l'on jouit.
Ne quittons jamais, &c.
Une Dame
Qui s'enflamme,
Pour mieux plaire
Doit ſe taire :
Mais en aimant nous le diſons,
C'eſt en le diſant que nous plaiſons.
Ne quittons jamais, &c.
Parmi nous on voit l'amour ſourire ;
Triſtement à la ville on ſoupire :
Nos bergers heureux,
Toujours amoureux,
Au ſein de l'enjouement
Puiſent le ſentiment.
Ne quittons jamais, &c.
La bergere
Eſt ſincere,

Digitized by Google

Sans caprice,
Sans malice,
Elle dit un oui de bon cœur.
Ne quittons jamais nos hameaux, &c.

Ballet de la Fontaine de Jouvence.

Le théatre représente un jardin orné de berceaux de fleurs, & dans le fond est une fontaine dont les eaux ont la vertu de rendre la jeunesse. Au dessus est le temple de l'Amour. Des bergers & des bergeres rangés sur les dégrés du temple, rendent graces à l'Amour qui les a rajeunis.

Un berger chante, sur l'air; *A l'Amour rendez les armes.*

Tendre Amour, reçois l'hommage
Que méritent tes bienfaits;
Tu nous rends notre bel âge,
Et ce gage
Nous engage
A te servir à jamais.

Une bergere, sur le mineur du même air.

C'est de toi que tout tient l'être,
Tu fais le bonheur des Dieux;
Le plaisir que tu fais naître
Place un mortel dans les cieux.
Soupirer, c'est te connoître,
Qui te connoît est heureux.

Digitized by Google

Entrée de Bergers & Bergeres portant chacun une houlette & une guirlande de fleurs.

Entrée d'Hébé seule.

Les Bergers reprennent leurs danses avec les guirlandes seulement. Quatre vieillards viennent se mêler à la fête : se voyant rebutés des jeunes bergeres, l'un d'eux exprime ainsi ses plaintes.

Air : *Ah ! qu'on est heureux de mourir.*

Ah qu'il est affreux de vieillir
Quand on sent encor que l'on aime. } *bis.*

Une vieille implore le secours de l'Amour pour être rajeunie.

Sur l'air : *Fatal amour, du ballet de Pigmalion.*

Sois favorable à nos désirs,
Ta voix sçaura pour nous reveiller les plaisirs. } *bis.*
De tes feux remplis nos ames :
Nos corps sont abattus sous le poids de nos ans.
Viens, Amour, ranimer nos sens,
Ou dans nos cœurs éteins tes flammes.
Sois favorable à nos desirs, &c.
C'est toi dont le pouvoir communique à ces ondes
Le secret qui nous rend l'usage des beaux jours ;
Hélas ! accorde-nous un génereux secours,
Ouvre-nous les trésors de ces sources fécondes.
Sois favorable à nos desirs, &c.

Digitized by Google

Les vieillards vont à la fontaine : on leur présente à boire, & dans l'instant on les voit se transformer en jeunes bergers. Deux d'entr'eux reviennent sur le bord du théatre, & chantent.

DUO.

Air : *Regne amour.*

Chante un Dieu que j'adore,
Vole, viens dans mes bras ;
Un plaisir plein d'appas
Est l'encens qui l'honore.

Les deux autres vieillards rajeunis dansent une pantomime.

Entrée de l'Amour.

Une bergere adresse à l'Amour cette ariette.

Air : *Petits-maîtres sans cervelle.*

Dieu charmant, ton doux empire
Est l'empire du bonheur ;
Une belle laisse lire,
A travers de sa rigueur,
L'espoir d'un moment flateur.
Elle soupire,
Un doux martyre
Te soumet bientôt son cœur.
Dieu charmant, &c.
A son tour l'amant soupire ;
Tous deux d'un tendre délire
Goûtent bientôt la douceur :

Digitized by Google

Tu les inſpires
A ſaiſir l'inſtant flateur.
Dieu charmant, ton doux empire, &c.

L'Amour chante. Air : *Fanfare de Bourgogne.*

Peuple heureux, de ma puiſſance
Vous reſſentez les effets ;
Que votre reconnoiſſance
Soit le prix de mes bienfaits ;
Que tout s'éclaire & s'enflamme,
Que des fleurs ornent vos fers,
Et qu'enfin une même ame
Semble animer l'univers.

Les quatre parties du monde ſe raſſemblent aux ordres de l'Amour ; ſçavoir, l'Europe, repréſentée par trois François ; l'Aſie, repreſentée par trois Turqueſſes ; l'Afrique, repreſentée par trois Negres ; & l'Amérique repreſentée par trois Américaines.

Entrée des quatre nations.

Pas de deux : un Turc & une Turqueſſe.

Un Turc chante.

Air : *Contredanſe du ballet Chinois.*

Un François n'eſt qu'un diminutif
D'un Muſulman actif ;
Son cœur toujours apprentif
Eſt plaintif,

Digitized by Google

Eſt craintif;
Pour la récidive,
Sa flamme tardive,
D'un minois ſenſitif
Pique l'amour propre au vif.
Chez nous l'amour plus inſtructif,
Dans l'inſtant eſt déciſif
Moins manieré mais plus naïf,
Son tranſport eſt démonſtratif.
Voit-on d'un objet tentatif
Le coup d'œil expreſſif?
Notre feu pour lors exceſſif,
A ſon ordre attentif,
Fait un jeu du ſuperlatif.

Pas de trois Negres.

Le ballet finit par une contredanſe de cerceaux de fleurs. Ce ballet a eu un ſuccès éclatant; cependant les connoiſſeurs le trouvent inférieur au ballet Chinois.

L'Opéra Comique a fait la clôture de ſon théatre le Dimanche ſix Octobre, par *la Chercheuſe d'eſprit* & *la Nouvelle Baſtienne*, qui ont été précédées de *Bertolde à la Ville*, & ſuivies du ballet de *la Fontaine de Jouvence*.

Digitized by Google

NOUVELLES ETRANGERES.

DU NORD.

DE PETERSBOURG, *le 3 Septembre.*

UN des principaux objets de l'attention de l'Impératrice eſt de contribuer à perfectionner l'éducation que l'on donne à la Nobleſſe dans l'Académie des Cadets, Sa Majeſté Impériale veut que les jeunes gens qui ſortent de cette école ne ſoient pas moins propres aux charges civiles qu'aux emplois militaires. Pour cet effet elle a ordonné qu'on ajoûtât au nombre des perſonnes employées à l'inſtruction des Penſionnaires de l'Académie, un Profeſſeur de Géographie, d'Hiſtoire & de Chronologie, un Profeſſeur de Politique & cinq Maîtres de Langues; ſçavoir, deux pour l'Allemand, deux pour l'Anglois & un très-habile pour le François, qui eſt la Langue dont on ſe ſert le plus ordinairement à la Cour.

DE WARSOVIE, *le 8 Septembre.*

L'ouverture de la Diete générale étant fixée au 30 de ce mois, la plûpart des Palatinats ont déja terminé leurs Dietes particulieres. Celles de Lublin, de Sandomir, de Kaliſch, de Sirad & de Brzeſcie, ſe ſont ſéparées ſans élire de Députés.

DE STOCKHOLM, *le 24 Septembre.*

Par une ordonnance qui vient de paroître, le Collége des Mines preſcrit certaines régles qu'on doit obſerver dans la fabrication des uſtenſiles de

Digitized by Google

cuisine de fer étamé, dont l'usage est substitué à ceux de cuivre. La Compagnie d'Embden a acheté en Suede cinq cens quintaux de ce dernier métal; & le Senat, à la réquisition du Roi de Prusse, en a permis la sortie sans aucun droit.

De Coppenhague, *le* 28 *Septembre.*

La Compagnie des Indes Orientales fait équipper quatre vaisseaux, dont un est destiné pour Tranquebar & un autre pour la mer des Indes. Le troisieme commercera dans le Golfe de Bengale; & le quatriéme ira jusqu'à la Chine, où la Compagnie n'enverra cette année que ce bâtiment.

ALLEMAGNE.

De Vienne, *le* 28 *Septembre.*

Un des principaux objets de l'Impératrice étant de maintenir la concorde entre tous ses sujets, cette Princesse vient de prescrire un Réglement pour empêcher que la tranquillité publique ne soit troublée par la différence des Religions. Lorsqu'il s'élevera quelque différend entre les Catholiques & les Protestans, on examinera d'abord la nature du grief, & l'on fera droit sur la demande de la partie qui sera fondée dans sa plainte. Si l'on s'apperçoit que la division tire sa source d'une antipathie à laquelle on ne puisse espérer d'apporter remede, on transplantera l'une ou l'autre des parties dans des établissemens plus convenables à la religion qu'elle professe.

De Dresde, *le* 29 *Septembre.*

On présenta le 17 au Prince Royal un homme

Digitized by Google

âgé de cent vingt-neuf ans, dont la femme en a cent quatre ; ils jouissent l'un & l'autre de toute leur raison. Le Prince Royal les a fait manger à une table placée à côté de la sienne ; & par la distinction avec laquelle il les a reçus, il a donné aux jeunes gens une leçon de la vénération qu'ils doivent à la vieillesse.

ESPAGNE.

DE MAYORQUE, *le premier Septembre.*

Quatre Galeres de la religion de Malthe croisant dernierement à la hauteur de cette isle, furent averties qu'on avoit découvert quelques Chabecs Algériens. Elles ne tarderent pas à les joindre. Pendant qu'elles se préparoient à engager le combat, les Chiourmes, au lieu de faire la manœuvre qui leur étoit ordonnée, en firent une contraire, & l'on reconnut aisément que les Forçats avoient comploté de profiter de l'occasion pour briser leurs chaînes. On intimida les mutins en faisant feu sur eux. Quelques-uns furent tués ; les autres demanderent grace. Le retardement causé par cet incident ayant fait juger aux Algériens qu'il étoit survenu quelque circonstance dont ils pourroient tirer avantage, ils avancerent sur les Galeres. Les Officiers par qui elles étoient commandées, furent unanimement d'avis qu'il ne convenoit point de hazarder une action dans une conjoncture où l'on venoit d'avoir des preuves de la mauvaise volonté des Chiourmes. Les quatre Galeres se retirerent à Ivica. Elles furent poursuivies pendant quelques heures par les Chabecs ennemis.

Digitized by Google

ITALIE.

DE MESSINE, *le 8 Septembre.*

Quarante & un eſclaves Turcs exécuterent dernierement en plein jour une entrepriſe des plus hardies. Ils étoient employés à nettoyer le port. S'étant apperçus qu'on veilloit négligemment ſur eux, ils enleverent ſix fuſils & cinq ſabres de la garde, & coururent ſe jetter dans une felouque. Ce bâtiment étant prêt à faire voile, étoit muni de vivres pour quatorze perſonnes. Il y avoit auſſi à bord quelques armes. Les eſclaves fugitifs ſans être intimidés par le feu d'artillerie & de mouſqueterie qu'on fit ſur eux, leverent l'ancre, déployerent les voiles & s'échapperent par le canal. On envoya ſix felouques & une barque à leur pourſuite. La barque armée de quatre canons & de ſeize pierriers, & montée de quatre-vingt ſoldats, les atteignit & les aborda. Ils ſe défendirent avec tant de bravoure qu'ils ſe débarraſſerent des aſſaillans. Depuis on a été informé qu'ils avoient gagné la côte d'Afrique.

DE MILAN, *le 26 Septembre.*

Par un Edit que le Duc de Modene vient de faire publier, il eſt défendu à tous marchands & artiſans, ſous peine des galeres, de ſortir du Milanez pour aller s'établir en pays étranger.

GRANDE-BRETAGNE.

DE LONDRES, *le 19 Septembre.*

Une Eſcadre commandée par le Chef d'Eſcadre

Cockburn, qui arborera son pavillon à bord du vaisseau de guerre *l'Yarmouth*, doit aller relever celle du Chef d'Escadre Coates en Amérique. La Compagnie des Indes Orientales se propose d'envoyer dans ses établissemens un nouveau renfort de troupes. On apprend que les Corsaires de Salé visitent tous les navires Anglois qu'ils rencontrent, & qu'ils en enlevent les vivres & les munitions. Le 13 & le 14, on fit à Wolwich l'épreuve de quatre-vingt-dix canons de différens calibres.

Les propriétaires du vaisseau *l'Endeavour*, que les Espagnols prirent en 1748 après la conclusion de la paix, ont obtenu l'indemnité qu'ils demandoient à la Cour de Madrid; & la valeur, tant du bâtiment que de sa cargaison, a été payée par le Gouverneur de la Havane au Gouverneur de la Jamaïque.

De Sarre-Louis, *le 20 Septembre.*

M. de Chevert, Lieutenant général, commande le camp formé près de cette ville. Il a sous ses ordres le Comte de Mailly aussi Lieutenant général. L'armée est composée de treize bataillons, de seize escadrons de Cavalerie & d'un de Hussards, & elle est campée sur deux lignes. Le front & les aîles du camp sont bordés par la Sarre & par une belle allée d'arbres. Trois autres allées d'arbres le ferment par derriere; elles sont terminées d'un côté par cette ville, de l'autre par le Couvent des Capucins, où loge le Général, & par le village de Listroff, où sont les logemens de l'Etat major de l'armée. Cette triple allée d'arbres est garnie de part & d'autre de tentes & de baraques qu'occupent des Aubergistes & des marchands de toute espece, & elle forme le quartier général. Un des

Digitized by Google

principaux avantages que ce camp doit à sa position, c'est que deux gardes suffisent pour le garder.

Comme le terrein destiné pour les manœuvres des troupes se trouve de l'autre côté de la riviere sur l'aîle droite du camp, on a établi le premier jour deux ponts, l'un de treize & l'autre de seize pontons; le premier fut jetté en vingt-quatre minutes, le second en trente. On travailla dès le lendemain à fortifier l'un & l'autre.

Pendant quelques jours les troupes ont exécuté à la tête du camp, d'abord par régimens, puis par brigades, les exercices & les évolutions que les dernieres instructions prescrivent; ensuite toute l'Infanterie a fait ensemble le maniement des armes.

Les grandes manœuvres ont commencé le 10 de ce mois. Ce jour les troupes ont été divisées en deux corps, dont l'un commandé par M. de Chevert, étoit supposé une armée ennemie qui vouloit sortir de son camp pour se joindre à d'autres troupes. L'armée Françoise que commandoit le Comte de Mailly, alla à la rencontre des ennemis, afin de s'opposer à cette jonction. Les ennemis reconnoissant la supériorité des François, furent obligés de retourner à leur camp. Tous les mouvemens qu'exige une retraite en présence d'une armée supérieure, furent exécutés avec une promptitude & un ordre tout-à-fait propres à servir d'exemple en pareille circonstance. Les piquets & les grenadiers, qui ne quittoient pas le corps d'armée, rallentissoient par leur feu la marche des François. A la tête des deux ponts construits sur la Sarre, est un village que M. de Chevert avoit fait fortifier & où il avoit laissé des troupes à son passage, en cas qu'il fût dans la

Digitized by Google

néceſſité de ſe replier. Lorſqu'il fut à portée de ce village, ſes Piquets & ſes Grenadiers firent ferme, & donnerent au corps de l'armée le tems de rentrer dans ſon camp. Sur le champ le Comte de Mailly fit ſes diſpoſitions pour attaquer la tête & les deux flancs du village; il le força & il pourſuivit juſqu'aux retranchemens des ponts les troupes qui le défendoient. Ces retranchemens & la vivacité du feu de l'artillerie & de la mouſqueterie des troupes ennemies poſtées de l'autre côté de la Sarre, lui en impoſerent, & le contraignirent de ſe retirer.

L'ordre de la Tactique ordinaire ne fut point obſervé dans les deux armées. La ganche de la marche de l'armée de M. de Chevert ſe trouvant couverte par un bois, ce Général avoit envoyé des piquets d'Infanterie y prendre poſte, & il avoit placé ſur ſa droite toute ſa Cavalerie. Le Comte de Mailly, après avoir reconnu la diſpoſition de M. de Chevert, changea la ſienne, & porta toute ſa Cavalerie à ſa gauche. Les piquets qu'il avoit fait marcher pour fouiller le bois de ſa droite, en chaſſerent ceux des ennemis, & arriverent à tems pour faire l'attaque du flanc droit du village.

On exécuta le 12 la ſeconde manœuvre générale, dont le but a été de montrer comment l'Infanterie peut ſe défendre en plaine contre la Cavalerie. Toute l'Infanterie du camp ſortit avec deux cens chevaux pour aller traverſer la plaine d'Enſtroff, ſituée de l'autre côté de la Sarre. Après avoir marché quelque tems, on reçut avis qu'il paroiſſoit un corps de Cavalerie ſur le front de la marche. Auſſi-tôt l'Infanterie qui marchoit en colonnes par bataillons, ſe mit en bataille par brigade. Sur la nouvelle qu'il venoit auſſi de la Cavalerie du côté de la droite, les trois brigades,

Digitized by Google

par un quart de conversion à droite, présenterent de ce côté leur front de bataille, ne formant qu'une seule ligne. Aux approches de la Cavalerie ennemie elles formerent six colonnes, de deux bataillons chacune, qui se rapprocherent de deux en deux pour n'en former plus qu'une par brigade. En même tems les deux cens chevaux qui avoient toujours marché sur les aîles, se réfugierent dans les intervalles des colonnes, dont on ferma la tête & la queue par des piquets & par des grenadiers.

Dans cet ordre respectable l'Infanterie soutint long-tems les efforts de la Cavalerie, qui la chargea de tous les côtés avec beaucoup de vigueur. Les escadrons se succédoient les uns aux autres, & ne laissoient point de relâche à l'Infanterie, de laquelle il partoit en tout sens un feu continuel. A la fin cependant elle commença à faire retraite vers le camp; mais elle la fit sans se rompre, toujours alignée, s'arrêtant de distance en distance & fournissant à chaque pause un feu très-vif. Dès qu'elle fut arrivée au village d'Enstroff dont la Cavalerie ne pouvoit approcher, les piquets & les grenadiers qui fermoient les intervalles des colonnes, prirent leur place naturelle à la queue des troupes; & après la retraite des deux cens chevaux qui accompagnoient l'Infanterie, les trois colonnes s'étant réunies sur le centre, se retirerent l'une après l'autre, les grenadiers formant l'ariere-garde.

Le 13, le Maréchal Duc de Belle-Isle & le Marquis de Paulmy, Secrétaire d'Etat de la Guerre en survivance du Comte d'Argenson, arriverent au camp. M. de Chevert alla au-devant d'eux jusqu'à une lieue, avec un détachement de deux cens hommes de Cavalerie. Toutes les gorges des mon-

Digitized by Google

tagnes qui ſont ſur la frontiere avoient été garnies par des grenadiers & par des piquets.

Le Maréchal Duc de Belle-Iſle fit faire le lendemain à toute l'Infanterie enſemble le maniement des armes, & le 15 toute la Cavalerie exécuta devant ce Maréchal les évolutions preſcrites par la derniere ordonnance. Ces mêmes jours le Marquis de Paulmy fit la revûe de tous les régimens qui compoſent l'armée. On répéta le 16, en préſence du Maréchal & du Miniſtre, la manœuvre du 12. Ils parurent très-ſatisfaits de la juſteſſe, de la préciſion & de la rapidité avec leſquelles les troupes, tant d'Infanterie que de Cavalerie, ont exécuté les différentes évolutions qu'une pareille circonſtance exige de part & d'autre. Le 17, ils ont aſſiſté aux exercices particuliers de différens corps d'Infanterie, & ils ſont partis le 18 au matin.

Il y a tous les jours chez M. de Chevert quatre-vingt, & quelquefois plus de cent couverts. Pendant le ſéjour du Maréchal de Belle-Iſle & du Marquis de Paulmy, il y en a toujours eu plus de cent cinquante. Les Commandans des Corps font auſſi une grande dépenſe. On ne peut aſſez admirer la diſcipline qui regne parmi les troupes. L'émulation anime également les Officiers & les ſoldats; tous s'empreſſent à faire leur ſervice avec le plus grand zéle. Le Duc de Montmorency a formé & commande lui-même une troupe de cent quarante hommes tirés de ſon régiment, qui exécutent tous les exercices militaires avec autant de grace que de juſteſſe.

La curioſité de voir ce camp & la réputation de M. de Chevert y attirent un grand nombre de Seigneurs étrangers.

Digitized by Google

De Gray, *le 28 Septembre.*

Les troupes qui étoient campées près de cette ville, acheverent hier de se séparer. Ce camp étoit composé de onze bataillons & de douze escadrons. Il a été commandé par le Duc de Randan, Lieutenant général des armées de Sa Majesté, lequel avoit sous ses ordres le Comte de Lorges, aussi Lieutenant général, avec le Marquis de Voyer & le Comte de Vaux, Maréchaux de camp. C'est ce camp que le Maréchal Duc de Belle-Isle & le Marquis de Paulmy, Secrétaire d'Etat de la Guerre, en survivance du Comte d'Argenson, ont visité le premier. Ils y arriverent le premier de ce mois. Le lendemain ils firent la revûe particuliere de chaque régiment d'Infanterie. Le 3, les régimens de Cavalerie & de Dragons escadronnerent séparement. Toute l'armée ensemble fit les quatre diverses évolutions dans la plaine de Gray-la-Ville. Le 5, les troupes se partagerent en deux corps. Celui que commandoit le Duc de Randan figuroit l'arriere-garde d'une armée qui défend une chaussée en faisant retraite. Le Comte de Lorges à la tête de l'autre corps, attaqua la chaussée. Il commença par forcer une redoute construite au coin d'un bois que la chaussée traversoit. L'armée du Duc de Randan ayant perdu ce poste, se retira dans le bois où celle du Comte de Lorges la suivit de près. Lorsque la premiere fut arrivée sous Chavan, elle se rangea en bataille; & tandis que la Cavalerie passa le pont, l'Infanterie fit ferme contre les troupes ennemies. De part & d'autre le feu fut également soutenu. Il y eut quatre-vingt mille coups tirés, & cependant il n'arriva aucun accident. Après ces manœuvres toutes les troupes re-

Digitized by Google

vinrent au camp, où le Marquis de Paulmy avoit fait préparer une fête magnifique en réjouissance de l'heureux accouchement de Madame la Dauphine. L'Evêque Duc de Langres entonna le *Te Deum*, qui fut chanté au bruit de l'artillerie. Il y eut ensuite un somptueux repas en rase campagne à la tête du camp. On servit cinq tables, composant ensemble cinq cens trente couverts. Les soldats participerent aussi à cette fête. Le Marquis de Paulmy avoit fait donner un bœuf à chaque bataillon, de même qu'à chaque régiment de Cavalerie & de Dragons. Chaque soldat eut une pinte de vin & une livre & demie de pain blanc. Dès que les Généraux & les Officiers furent sortis de table, toute la desserte fut abandonnée au pillage. Pendant la nuit le camp fut illuminé par des cordons de lampions le long de la ligne, avec des pyramides de distance en distance. On avoit distribué aux troupes des balles d'artifice, qui furent tirées par intervalles, & accompagnées d'un grand nombre de fusées d'honneur.

Le Maréchal Duc de Belle-Isle & le Marquis de Paulmy partirent le 6 pour se rendre au camp d'Alsace, commandé par le Comte de Maillebois.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

LEurs Majestés & la Famille royale ont signé le contrat de mariage du Marquis le Danois, connu ci-devant sous le nom de Marquis de Joffreville, & de Demoiselle de Cernay, fille du Marquis de Cernay, Lieutenant-Général des ar-

Digitized by Google

mées du Roi, & Commandeur de l'Ordre royal & militaire de Saint Louis.

Dans le mois d'Août, l'Académie royale des Sciences a préſenté au Roi, à la Reine & à Monſeigneur le Dauphin, le volume de ſes Mémoires pour l'année 1750. M. Buache, Adjoint de cette Académie, & premier Géographe du Roi, préſenta en même tems à Sa Majeſté la *Suite des Conſidérations géographiques & phyſiques ſur les nouvelles découvertes au Nord de la grande mer.* Ce ſçavant, en rapprochant diverſes Relations, avoit conjecturé que l'Amérique s'avançoit au Nord-Oueſt de la Californie, & formoit une preſqu'iſle. Il avoit de même conjecturé que l'Aſie & l'Amérique n'étoient ſéparées que par un détroit, dont l'eſpace le moins large eſt ſous le cercle polaire. Les vûes de M. Buache ayant été confirmées par les diverſes connoiſſances qui nous ſont venues de Ruſſie, il a cru devoir les rendre publiques.

L'Abbé Raynal, de la Société royale de Londres, & de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Pruſſe, a eu auſſi l'honneur de préſenter au Roi ſon ouvrage intitulé: *Mémoires hiſtoriques, militaires & politiques de l'Europe, depuis l'élévation de Charles V au trône de l'Empire, juſqu'au traité d'Aix la Chapelle en* 1748.

Le Comte d'Eu célébra le premier Septembre à Sceaux, par une fête magnifique, l'heureux événement qui fournit à la maiſon regnante un nouvel appui. On chanta dans la Chapelle du Château un *Te Deum* en muſique, de la compoſition de M. Daquin, Organiſte du Roi. Il y eut enſuite un feu d'artifice, une illumination dans les jardins & un bal après ſouper. L'après-midi, les Chevaliers & Chevalieres de l'Arc, au nombre de

Digitized by Google

trente, & en habits uniformes, ſe diſputerent un prix que le Comte d'Eu avoit propoſé. Le Prince de Dombes & un grand nombre de perſonnes de diſtinction aſſiſterent à cette fête.

Le 2, chaque Préſident & Conſeiller du Parlement reçut une lettre de cachet conçue en ces termes. » Monſ. Je vous fais cette lettre pour » vous ordonner de vous rendre le Mercredi 4 du » préſent mois, à huit heures du matin, dans la » Chambre où vous êtes de ſervice ; & celle-» ci n'étant pour une autre fin, je prie Dieu » qu'il vous ait, Monſ. en ſa ſainte garde. Ecrit » à Verſailles le premier Septembre 1754. *Signé* LOUIS.

M. de Lamoignon, Chancelier de France, ſe rendit le même jour à la Chambre royale, & l'on y lut les Lettres Patentes portant ſuppreſſion de cette Chambre. Voici la teneur de ces Lettres.

» LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de Fran-» ce & de Navarre : A tous ceux qui ces préſen-» tes verront. Salut. Par nos Lettres Patentes en » forme de déclaration, du 11 Novembre der-» nier, nous avons établi en notre Château du » Louvre un Siége & Chambre de Juſtice, appel-» lée Chambre royale, pour connoître de toutes » matieres civiles, criminelles & de police, qui » ſont de la compétence du Parlement ; & nous » avons compoſé cette Chambre de pluſieurs de nos » Conſeillers en notre Conſeil d'Etat & Maîtres » des Requêtes ordinaires de notre Hôtel. Nous ne » laiſſerons échapper aucune occaſion de leur » donner des marques de la ſatisfaction que nous » avons de leur fidélité & de leur affection à notre » ſervice, dont nous avons reçu de nouveaux té-» moignages dans l'adminiſtration de la juſtice » qu'ils ont rendue à nos peuples, ſans que leurs

fonctions

Digitized by Google

» fonctions dans nos Conseils en ayent été inter-
» rompus. Mais cet établissement devenant sans
» objet par la résolution que nous avons prise
» de rappeller notre Cour de Parlement dans no-
» tre bonne ville de Paris pour réprendre ses
» fonctions : à ces causes & autres considérations
» à ce nous mouvant, de l'avis de notre Conseil
» & de notre certaine science, pleine puissance &
» autorité royale ; nous avons par ces présentes
» signées de notre main, révoqué, éteint & sup-
» primé, révoquons, éteignons & supprimons
» notre Chambre royale établie par nos Lettres
» Patentes en forme de déclaration, du 11 No-
» vembre dernier. Ordonnons que les minutes des
» Greffes de notredite Chambre royale soient
» portées au Greffe de notre Conseil. Si donnons
» en mandement à nos amés & féaux les gens te-
» nant notre Chambre royale à Paris, que ces
» présentes ils ayent à faire regiſtrer, & le con-
» tenu en icelles exécuter & faire exécuter selon
» leur forme & teneur ; car tel est notre plaisir. En
» témoin de quoi nous avons fait mettre notre
» scel à cesdites présentes. Donné à Versailles,
» le trentieme jour du mois d'Août, l'an de grace
» mil sept cent cinquante-quatre, & de notre re-
» gne le trente-neuvieme. *Signé* LOUIS. *Et plus*
» *bas*, par le Roi, M. P. de Voyer d'Argenson.

Ces Lettres ayant été enregiſtrées par la Cham-
bre royale, les Conseillers d'Etat & Maîtres des
Requêtes dont elle étoit composée, mirent fin à
leurs séances.

On célébra le 2 du même mois, dans l'Egliſe
de l'Abbaye royale de Saint-Denis, avec les cé-
rémonies accoutumées, le Service qui s'y fait tous
les ans pour le repos de l'ame de Louis XIV, &
l'Evêque de Senlis y officia pontificalement. Le

Digitized by Google

Prince de Dombes & le Comte d'Eu y assisterent ; ainsi que plusieurs Seigneurs de la Cour.

Sur la proposition faite de la part du Prince de Condé aux Etats de Bourgogne, par les Présidens des Chambres, ces Etats ont unanimement résolu de faire présent de la somme de douze mille livres à la Dame Poissonnier, nourrice de Monseigneur le Duc de Bourgogne. Ils ont cru que la Dame Poissonnier étant de Dijon, le Roi auroit pour agréable qu'une Province, dont l'aîné des petits-fils de France porte toujours le nom, donnât en cette occasion des marques de son zéle pour Sa Majesté & pour la Famille royale. Le Roi a approuvé la résolution des Etats.

Le 30 Août, le P. Geoffroy, l'un des Professeurs de Rhétorique du Collége de Louis le Grand, fit plaider une cause académique, dans laquelle il examina le caractere d'esprit qui contribue le plus à l'honneur des Arts & des Lettres. Le Nonce, plusieurs Prélats, ainsi que le Maréchal, Duc de Coigni, & un grand nombre d'autres personnes de la premiere distinction, s'y trouverent & applaudirent unanimement au mérite des Orateurs & aux graces avec lesquelles parla le Comte de Coigni, chargé de prononcer le jugement.

Tous les Membres du Parlement, en conséquence des ordres que le Roi leur avoit envoyés le 2 de ce mois, se rendirent le 4 à huit heures du matin, chacun dans la Chambre où il est de service. Les Chambres des Enquêtes & des Requêtes furent appellées peu de tems après à la Grand-Chambre, & les Gens du Roi remirent les Lettres Patentes en forme de déclaration, par lesquelles Sa Majesté a jugé à propos de faire sçavoir ses volontés à son Parlement. Les Gens du Roi retirés, on fit la lecture de ces Lettres Patentes.

Digitized by Google

Elles portent » que Sa Majeſté toujours occupée » du ſoin d'appaiſer les diviſions qui ſe ſont éle- » vées depuis quelque tems, & dont les ſuites lui » ont paru mériter toute ſon attention, a pris les » meſures qu'elle a jugé les plus capables de pro- » curer la tranquillité à l'avenir. Que dans l'eſpé- » rance que le Parlement, s'empreſſant par une » prompte obéiſſance & par un travail redoublé, » de réparer le préjudice qu'ont pû ſouffrir les » ſujets du Roi, donnera en toutes occaſions des » marques de ſa ſoumiſſion & de ſa fidélité en ſe » conformant à la ſageſſe des vûes qui animent » Sa Majeſté, le Roi a réſolu de raſſembler le » Parlement à Paris. Qu'à ces cauſes, Sa Majeſté » ordonne à tous & chacun des Officiers de ſon » Parlement, de reprendre leurs fonctions accou- » tumées, nonobſtant toutes choſes à ce con- » traires, & de rendre la juſtice à ſes ſujets, ſans » retardement & ſans interruption, ſuivant les » loix & le devoir de leurs charges. Que le Roi » ayant reconnu que le ſilence impoſé depuis » tant d'années ſur des matieres qui ne peuvent » être agitées ſans nuire également au bien de la » Religion & à celui de l'Etat, eſt le moyen le » plus convenable pour aſſurer la paix & la tran- » quillité publique; Sa Majeſté enjoint à ſon Par- » lement de tenir la main à ce que d'aucune part » il ne ſoit rien fait, tenté, entrepris ou innové, » qui puiſſe être contraire à ce ſilence & à la paix » qu'elle veut faire regner dans ſes Etats. Que » conſéquemment elle ordonne de procéder con- » tre les contrevenans, conformément aux loix » & ordonnances. Que néanmoins pour contri- » buer de plus en plus à tranquilliſer les eſprits, à » entretenir l'union, à maintenir le ſilence & à » faire oublier entierement le paſſé, le Roi veut

» & entend que toutes les poursuites & procé-
» dures qui pourront avoir été faites, & les ju-
» gemens définitifs qui pourroient avoir été ren-
» dus par contumace depuis le commencement,
» & à l'occasion des derniers troubles, jusqu'au
» jour des présentes, demeurent sans aucune suite
» & sans aucun effet ; sans préjudice cependant
» des jugemens définitifs rendus contradictoire-
» ment & en dernier ressort, sauf aux parties con-
» tre lesquelles ils auroient été rendus, à se pour-
» voir, s'il y a lieu, par les voyes de droit. »

Ces lettres furent enregistrées le 5, & le Parlement ayant repris le lendemain ses fonctions, la Chambre des Vacations à laquelle le Président le Pelletier de Rozambo préside, a été établie dans la forme ordinaire.

Le 5, les Controlleurs Généraux des Rentes de l'Hôtel de Ville firent célébrer une Messe solemnelle & chanter le *Te Deum* dans l'Eglise des Blancs-Manteaux, en action de graces de la naissance de Monseigneur le Duc de Berri.

Le 7, le Parlement fit une grande députation au Roi, conséquemment à la permission qui en avoit été demandée le 6 à Sa Majesté par les Gens du Roi. M. de Maupeou, premier Président, porta la parole, & prononça un discours éloquent & pathétique. Sa Majesté répondit : » J'ai fait ce que
» j'ai crû convenable pour remettre l'ordre & ré-
» tablir la tranquillité. La justice rendue à mes
» sujets est un des points que j'avois à cœur ; mais
» principalement occupé de les faire jouir de tout
» ce que j'ai fait pour leur bien, j'écarte en ce
» moment tout autre objet. Que mon Parlement
» sente & reconnoisse mes bontés. Qu'il se con-
» forme en tout aux intentions que je lui ai fait
» connoître, & dont le but est de maintenir les

Digitized by Google

» loix du Royaume, sans s'écarter du respect dû à » la Religion. Voilà mes volontés.

Les Chambres assemblées arrêterent le même jour, qu'il seroit fait registre de la réponse de Sa Majesté, ainsi que du discours du premier Président.

La Compagnie des Indes exposa en vente à l'Orient en Bretagne, le 7 Octobre & les jours suivans, les marchandises apportées par les vaisseaux *le Bourbon*, *le Maréchal de Saxe*, *le Rouillé*, *le Lys*, *le Phelippeaux*, *l'Achille*, *le Maurepas*, *le Puizieulx*, *le Duc de Chartres*, *l'Auguste & les Treize Cantons*, venant de Pondichery, de Bengale, de la Chine, & des isles de France & de Bourbon, arrivés au port de l'Orient les 7, 23 & 25 Mai, 4 & 7 Juin, premier, 17 & 18 Juillet de cette année. Cette Compagnie attend de l'isle de France le vaisseau le *Saint-Priest*, chargé de marchandises de la Chine, & les vaisseaux le *Saint-Louis*, venant de Pondichery, le *Silhouette* & le *Duc de Parme*, qui viennent de Bengale. Elle comprendra dans sa vente le chargement de ces quatre vaisseaux, s'ils arrivent à tems, & les listes en seront données au public. La Compagnie attend aussi du Sénégal une partie de gomme : elle aura soin de prévenir le public sur cet article, lorsqu'elle sera elle-même plus instruite. Les adjudicataires ne pourront avoir la livraison de leurs marchandises qu'après avoir payé au Caissier de la Compagnie à l'Orient le montant de leur adjudication en argent ou en lettres de change, bien & dûement acceptées. Le payement comptant des marchandises sera fixé au 10 Novembre prochain ; le payement à usance au 10 Décembre suivant ; & celui à deux usances au 10 Janvier 1755, pour les villes & places du Royaume nommées dans l'avertissement impri-

mé par ordre de la Compagnie. Elle accordera dix pour cent d'eſcompte ſur le payement comptant, neuf pour cent ſur le payement à uſance, & huit pour cent ſur le payement à deux uſances.

Le 8 Septembre, Fête de la Nativité de la Sainte Vierge, leurs Majeſtés entendirent la Meſſe dans la Chapelle du Château. Elles aſſiſterent l'après-midi aux Vêpres chantées par la Muſique, auſquelles l'Abbé Gergoy, Chapelain ordinaire de la Chapelle-Muſique, officia.

Le Roi ſoupa le même jour au grand couvert chez la Reine avec la Famille royale.

Le lendemain, le Roi ſe rendit au Château de Choiſy.

Madame Louiſe qui a été fort incommodée d'une fluxion, ſe porte beaucoup mieux depuis une ſaignée du pied qu'on lui a faite avant-hier.

Le 8, M. Bignon prêta ſerment entre les mains du Roi, pour la charge de Commandeur-Prevôt, Maître des Cérémonies de l'Ordre du Saint Eſprit.

Le Comte de Galiſſet, Brigadier, Meſtre de camp du Régiment de Cavalerie de la Reine, prêta ſerment le même jour entre les mains de Sa Majeſté pour la Lieutenance générale du Mâconnois.

M. de Bombelles, Lieutenant général des armées du Roi, Commandant dans la Lorraine; & le Comte de Moncan, Maréchal de camp, Commandant en Languedoc, ont été nommés Commandeurs de l'Ordre royal de S. Louis.

M. Paſcal Aquaviva d'Arragonna, ci-devant Vice-Légat d'Avignon, a été préſenté par M. Gualterio, Nonce ordinaire du Pape en cette Cour, au Roi, à la Reine, à Monſeigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, Monſeigneur le Duc de

Digitized by Google

Bourgogne, Madame, Madame Adelaïde & à Meſdame Victoires, Sophie & Louiſe. Leurs Majeſtés & la Famille royale lui ont fait un accueil diſtingué.

On publia le 10 un Arrêt du Parlement rendu dans une aſſemblée des Chambres, & portant Réglement pour accélerer pendant le tems des Vacations l'inſtruction des procès & inſtances pendantes en la Cour, tant à la Grand-Chambre qu'aux Chambres des Enquêtes. Par cet Arrêt, le Parlement ordonne que les inſtances & procès, tant de la Grand-Chambre que des cinq Chambres des Enquêtes, continueront d'être inſtruits pendant la Chambre des Vacations, ainſi & en la maniere qu'ils s'inſtruiſent pendant le tems des ſéances de la Cour. A cet effet permet aux Procureurs de préſenter dans leſdites inſtances & procès toutes requêtes néceſſaires pour l'inſtruction, d'y former au nom de leurs parties, telles demandes incidentes qu'ils aviſeront, ſur leſquelles requêtes les Conſeillers, tant de la Grand-Chambre que des Chambres des Enquêtes qui ſeront de ſervice à la Chambre des Vacations, ſeront & demeureront autoriſés, chacun à leur égard, pour les procès de leur Chambre, de répondre ſi faire ſe doit. Pourront les Procureurs faire les productions, tant principales que productions nouvelles, remettre leſdites productions au Greffe de chacune des Chambres où les procès ſeront pendans; ſe préſenter au Greffe des préſentations, & y lever des défauts, ſans néanmoins pouvoir les faire juger, ſi ce n'eſt pour les faire joindre aux inſtances & procès. Les Greffiers, tant des préſentations que des dépôts, & les Greffiers de chaque Chambre, ſeront tenus de ſe trouver à leurs Greffes aux jours & heures ordinaires, pour y recevoir les préſentations qui y ſeront faites, & les pieces & productions qui y ſeront remiſes.

Digitized by Google

Le Duc de Penthievre partit le même jour pour la Provence, dont il visitera les places maritimes. Ce Prince s'embarquera ensuite pour l'Italie, où il voyagera sous le nom de Comte de Dinan. Il est suivi de la plus grande partie de sa maison.

Le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, est arrivé le 12 de Luneville.

Pendant la nuit du 1r au 2 Septembre, le feu a pris à l'Abbaye royale de Saint Pierre d'Avenay, en Champagne. L'Eglise & le Monastere ont été presqu'entierement consumés.

Le 10, les Fermiers Généraux firent chanter dans l'Eglise de Saint Eustache, une Messe solemnelle, & le *Te Deum*, pour remercier Dieu de la nouvelle bénédiction qu'il lui a plû de répandre sur la Famille royale.

Le Roi, qui s'étoit rendu de Choisy à Bellevûe, revint ici le 13 du même mois.

Le même jour, Monseigneur le Duc de Bourgogne, pour célébrer le jour de sa naissance, fit tirer de l'artifice dans le jardin qui tient à son appartement. Ce spectacle a beaucoup amusé ce Prince & Madame.

Quoique la fluxion de Madame Louise soit dissipée, cette Princesse n'a quitté son appartement que le 15, & elle n'est sortie qu'en chaise pour aller chez le Roi & chez la Reine. M. de Saint Yves, Oculiste de grande réputation, a été appellé plusieurs fois pour examiner les yeux de Madame Louise. Le Roi de Pologne, dont la vûe depuis un tems s'est affoiblie, a fait aussi à M. de Saint Yves l'honneur de le consulter.

Le 14, le Duc d'Aiguillon prit congé de Leurs Majestés & de la Famille royale, pour aller tenir les Etats de Bretagne.

M. de Machault, Garde de Sceaux de France,

Digitized by Google

Ministre & Sécrétaire d'Etat, ayant le Département de la Marine, présenta le 16 au Roi l'Evêque de Babylone, Consul de France à Bagdad.

Le Roi a accordé au Duc de Brissac, Lieutenant-Général des Armées de Sa Majesté, le Gouvernement de Salces en Roussillon, vacant par la mort du Comte de Cossé.

Sa Majesté a donné le Gouvernement du Château de Vincennes, qui vaquoit par la mort du Marquis du Châtelet, au Marquis de Voyer, Maréchal de Camp & Inspecteur-Général de la Cavalerie.

Le Comte de Durfort, Cornette de la Compagnie des Chevaux-Legers de la Garde du Roi, a obtenu de Sa Majesté la permission d'aller voir diverses Cours.

Le Marquis de Malespina, envoyé par l'Infant Duc de Parme & par Madame Infante Duchesse de Parme, pour complimenter Leurs Majestés & la Famille royale sur la naissance de Monseigneur le Duc de Berry, s'acquitta le 14 de cette commission.

Le 15, après-midi, le Roi & la Reine entendirent, dans la Chapelle du Château, l'Office célébré par les Missionnaires.

Leurs Majestés soupérent le 13 & le 15 au grand couvert.

Le 17, le Comte de Sartiranne, Ambassadeur ordinaire du Roi de Sardaigne, eut une audience particuliere du Roi, dans laquelle il présenta à Sa Majesté une lettre de compliment du Roi son maître, sur l'heureux accouchement de Madame la Dauphine. Le Comte de Sartiranne fut conduit à cette audience, ainsi qu'à celles de la Reine, de Monseigneur, le Dauphin & de Madame la Dauphine, par M. Dufort, Introducteur des Ambassadeurs.

Digitized by Google

Le même jour, le Roi retourna au Château de Choisy.

Le 20, les Payeurs des Rentes firent chanter, dans l'Eglise des Peres de la Merci, une Messe solemnelle & le *Te Deum*, en action de graces de la naissance de Monseigneur le Duc de Berry.

On mande de Picardie, qu'il y a dans la Baronnie de Mouchy-le-Châtel, appartenante au Comte de Noailles, quatre sœurs qui forment ensemble trois cens quarante-deux ans & deux mois. Selon les Extraits baptistaires qu'on nous a envoyés, la premiere est âgée de quatre-vingt-quatorze ans huit mois; la seconde, de quatre-vingt-cinq ans six mois; la troisiéme, de quatre-vingt-deux ans; & la derniere de quatre-vingt. Elles sont nées du même pere & de la même mere, qui leur a servi à toutes les quatre de nourrice.

Le 20, le Roi revint du Château de Choisy.

Le même jour, M. Pereire, Pensionnaire du Roi, présenta au Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, un des sourds & muets de naissance auxquels il a enseigné à parler. Le jeune éleve répondit en termes distincts & avec justesse à toutes les questions qu'on lui fit pendant près d'une heure qu'il demeura dans le cabinet de Sa Majesté Polonoise. Monseigneur le Dauphin étant venu dans cet intervalle rendre visite au Roi de Pologne, fut témoin pour la seconde fois des effets du talent singulier de M. Pereire, dont il avoit eu déja occasion de voir un éleve à Choisy. Ce Prince témoigna beaucoup de satisfaction au maître & au disciple. Le Roi de Pologne honora l'un & l'autre des plus grandes marques de bonté.

Le 21, la Duchesse de Châtillon, en grand deuil, fit ses révérences au Roi, à la Reine & à la Famille Royale.

Digitized by Google

Ce même jour, la Marquise d'Amezaga & la Marquise de Marbeuf furent présentées.

Le même jour, Sa Majesté soupa au grand couvert chez la Reine.

Le 22, le Roi partit pour Crecy.

Le même jour, le Comte de Stainville, Maréchal des camps & armées du Roi, & son Ambassadeur extraordinaire auprès du Saint Siege, prit congé de Leurs Majestés. Il est parti depuis pour Rome.

Le Comte de Rochechouart-Faudoas, Lieutenant-Général, a pris aussi congé de Leurs Majestés, & il est parti au commencement d'Octobre pour aller résider en qualité de Ministre Plénipotentiaire du Roi auprès de l'Infant Duc de Parme.

Le Marquis de Fougieres, Lieutenant-Général, & Lieutenant des Gardes du Corps, a prêté serment de fidélité entre les mains du Roi, pour la Lieutenance-Générale du Nivernois.

Le Chevalier de la Tour-Dupin, & le Marquis de Guitault, ont été nommés Guidons de Gendarmerie.

Le Roi a gratifié d'une pension de six mille livres M. l'Abbé de Guebriand, son Ministre Plénipotentiaire auprès de l'Electeur de Cologne.

Sa Majesté a accordé une pareille pension à M. d'Aligre, Maître des Requêtes, ci-devant Intendant de Picardie.

Les Chanoines Réguliers de Sainte Geneviéve tinrent ici le 12 Septembre leur Chapitre général, & ils élurent le Pere Chaubert pour Abbé & Supérieur Général de leur Congrégation, à la place du Pere Duchêne, qui a fini son triennat.

M. Pagny, Démonstrateur de l'Université, a eu l'honneur, pendant le dernier voyage du Roi à Crecy, de faire voir à Sa Majesté une *Cham-*

Digitized by Google

bre obſcure portative. Il avoit adapté à cette machine un microſcope ſolaire qu'il a inventé en 1722, & par le moyen duquel Sa Majeſté obſerva la circulation du ſang dans le cœur & juſqu'aux extrémités des pattes des plus petits inſectes.

Les Pages de Madame la Dauphine ont préſenté à cette Princeſſe, ainſi qu'à Monſeigneur le Dauphin, un ouvrage de fortification qu'ils ont exécuté en relief, pour ſe procurer une plus parfaite intelligence des différentes parties dont les fortifications d'une place peuvent être compoſées. Ce Prince & cette Princeſſe ont témoigné beaucoup de ſatisfaction de l'application que cette jeune nobleſſe montre pour les Mathématiques & pour les autres exercices qui peuvent contribuer à former de bons Officiers.

Le Roi revint le 27 de Crecy, & ſoupa le ſoir au grand couvert chez la Reine.

Le 28, le Roi ſe rendit à Choiſy, d'où Sa Majeſté eſt revenue le 30.

Le 28, le Roi de Pologne Duc de Lorraine & de Bar, & Madame Adelaïde, tinrent ſur les Fonts, dans la Chapelle du Château, le fils dont la Marquiſe de Montbarey eſt accouchée le 11 du même mois. L'enfant a été nommé *Adélaïde-Staniſlas-Marie*. Les cérémonies du Baptême lui ont été ſuppléées, en préſence du Curé de la Paroiſſe de Notre-Dame, par l'Abbé de Soulange, Aumônier de Madame Adélaïde.

Le 29, la Reine, accompagnée de la Famille royale, entendit dans la Chapelle du Château la grande Meſſe, célébrée par les Miſſionnaires. Sa Majeſté aſſiſta l'après-midi aux Vêpres & au Salut.

Le Chevalier Mocenigo, Ambaſſadeur ordinaire de la République de Veniſe, fit le même jour ſon entrée publique en cette ville. Le Maré-

Digitized by Google

chal de Balincourt & M. Dufort, Introducteur des Ambaſſadeurs, allerent le prendre dans les Carroſſes du Roi & de la Reine au Couvent de Picpus, d'où la marche ſe fit en cet ordre. Le carroſſe de l'Introducteur; celui du Maréchal de Balincourt; un Suiſſe de l'Ambaſſadeur, à cheval; ſes Coureurs & ſa livrée à pied; ſix de ſes Officiers, ſon Maître d'Hôtel à la tête; un Ecuyer, & ſix Pages à cheval; le carroſſe du Roi, aux côtés duquel marchoient la livrée du Maréchal de Balincourt & celle de M. Dufort; le caroſſe de la Reine, celui de Madame la Dauphine, ceux du Duc d'Orléans, de la Ducheſſe d'Orléans, du Prince de Condé, de la Princeſſe de Condé, du Comte de Charolois, du Comte de Clermont, de la Princeſſe Douairiere de Conty, du Prince de Conty, du Comte de la Marche, du Prince de Dombes, du Comte d'Eu, de la Comteſſe de Toulouſe, du Duc de Penthievre, & celui de M. Rouillé, Miniſtre & Secrétaire d'Etat, ayant le Département des Affaires Etrangeres. A une diſtance de trente à quarante pas marchoient les quatre carroſſes de l'Ambaſſadeur, précédés d'un Suiſſe à cheval; ils étoient ſuivis du carroſſe de M. Farſetti, noble Vénitien. Lorſque le Chevalier Mocenigo fut arrivé à ſon Hôtel, il fut complimenté de la part du Roi, par le Duc d'Aumont, premier Gentilhomme de la Chambre; de la part de la Reine, par le Comte de Teſſé, premier Ecuyer de Sa Majeſté; de la part de Madame la Dauphine, par le Comte de Mailly, premier Ecuyer de cette Princeſſe, & de la part de Madame Adelaïde, par le Marquis de Lhôpital, ſon premier Ecuyer.

Le premier Octobre, le Prince de Pons & M. Dufort, Introducteur des Ambaſſadeurs, étant

allés prendre le Chevalier Mocenigo en son Hôtel dans les carrosses du Roi & de la Reine, le conduisirent à Versailles, où il eut sa premiere audience publique du Roi. L'Ambassadeur trouva à son passage, dans l'avant-cour du Châ eau, les Compagnies des Gardes Francoises & Suisses sous les armes, les Tambours appellant; dans la cour, les Gardes de la Porte & ceux de la Prévôté de l'Hôtel à leurs postes ordinaires; & sur l'escalier les Cent Suisses, la hallebarde à la main. Il fut reçu en dedans de la salle des Gardes, par le Duc de Luxembourg, Capitaine des Gardes du Corps, qui étoient en haie & sous les armes. Après l'audience du Roi, l'Ambassadeur fut conduit à l'audience de la Reine, & à celle de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine, & de Monseigneur le Duc de Bourgogne, par le Prince de Pons & par l'Introducteur des Ambassadeurs. Il fut conduit ensuite à celles de Monseigneur le Duc de Berry, de Madame, de Madame Adelaïde, & de Mesdames Victoire, Sophie & Louise; & après avoir été traité par les Officiers du Roi, il fut reconduit à Paris dans les carrosses de leurs Majestés avec les cérémonies accoutumées.

Sa Majesté Polonoise partit le 30 à dix heures du matin, pour retourner à Luneville.

Pendant le séjour que le Roi de Pologne a fait ici, la Reine a dîné tous les jours avec ce Prince.

Le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, le jour de son départ de Versailles, alla dîner au Château de Saint-Ouen chez le Duc de Gesvres. Sa Majesté y fut reçue au bruit des tambours & d'un grand nombre de boëtes. En descendant de carrosse, elle se promena dans les jardins. Les Dames la suivirent dans des caléches. La beauté du lieu parut faire un grand plaisir au Roi de Po-

Digitized by Google

logne, & ce Prince donna plusieurs éloges au Duc de Gesvres sur son goût, auquel le public a si souvent applaudi. Après la promenade, le Duc de Gesvres conduisit le Roi de Pologne dans le salon, où la table de Sa Majesté étoit préparée. La Princesse de Talmont & plusieurs autres Dames eurent l'honneur de manger avec ce Prince, ainsi que le Duc de Gesvres, le Duc de Fleury, le Duc Ossolinski, le Prince de Beauveau, le Prince de Chimay, le Marquis de Lhôpital, le Primat de Lorraine, le Chevalier de Choiseul, le Comte de Chabot, le Prévôt des Marchands, & M. de la Galaisiere. Vers deux heures après-midi, le Roi de Pologne se mit en route pour la Lorraine, très-satisfait de la magnifique réception que le Duc de Gesvres lui a faite. Dans cette fête tout s'est passé avec le plus grand ordre, malgré le concours prodigieux de peuple qu'avoit attiré de toutes parts le desir de voir Sa Majesté Polonoise.

Le premier Octobre, le Commandeur de la Cerda, Envoyé extraordinaire du Roi de Portugal, eut en long manteau de deuil, une audience particuliere du Roi, dans laquelle il donna part à Sa Majesté de la mort de Marie-Anne d'Autriche, Reine Douairiere de Portugal. Il fut conduit à cette audience par M. Dufort, Introducteur des Ambassadeurs.

Le Roi a déclaré que le 6 il prendroit le deuil.

Leurs Majestés & Mesdames de France partirent le 2 pour Choisy, & se rendirent le 4 à Fontainebleau.

Madame la Dauphine fut relevée le 2 de ses couches, par M. l'Abbé de Murat, Aumônier de cette Princesse, & Vicaire Général de l'Archevêché de Sens.

Digitized by Google

L'intérêt de l'embellissement de cette Capitale faisoit desirer une place devant l'Eglise de Saint Sulpice. Il a plû au Roi d'en agréer le projet, & Sa Majesté ayant daigné accepter d'en être le fondateur, a voulu que la premiere pierre fût posée en son nom. Le Duc de Gesvres, Gouverneur de Paris, a été nommé pour représenter le Roi dans cette cérémonie, qui s'est faite le 2 avec la plus grande solemnité. Après un Salut chanté en musique, & suivi du *Te Deum*, la pierre a été posée. On y a enfermé plusieurs médailles, représentant d'un côté le buste du Roi, & de l'autre le portail de Saint Sulpice, avec cette inscription : *Basilicæ urbi additum decus.* Rien n'a été négligé pour l'appareil d'une fête à laquelle la religion & la reconnoissance devoient également concourir. Vis-à-vis de l'esplanade, où s'est fait la pose de la pierre, on avoit élevé un magnifique arc de triomphe, de soixante-quatre pieds de façade sur quarante-neuf pieds de hauteur, du dessein de M. Servandoni. Le soir on illumina toutes les parties de cette décoration qui en étoient susceptibles. En même tems, la partie supérieure du portail & des tours furent illuminées sous différentes formes d'architecture, & l'on tira un bouquet d'artifice, dont on avoit disposé les préparatifs de façon que le Roi pût l'appercevoir de Choisy.

Le Marquis de Pontchartrain, Lieutenant-Général des armées du Roi, s'est démis de sa place d'Inspecteur Général de la Cavalerie. Sa Majesté lui a donné le Gouvernement des ville & château de Ham, qui vaquoit par la mort de M. Wall ; & elle a disposé de la place vacante d'Inspecteur Général de la Cavalerie, en faveur du Marquis de Poyanne, Maréchal de Camp.

Digitized by Google

On mande de Dauphiné, que le 9, sur les sept heures & demie du soir, on avoit senti à Thein une secousse de tremblement de terre, qu'elle avoit été suivie une heure après d'une seconde secousse, & que le lendemain il y en avoit eu une troisiéme. Cette derniere fut accompagnée d'un bruit semblable à celui d'un coup de tonnerre.

Le 4 Octobre, le Roi, la Reine, & Mesdames de France, arriverent à Fontainebleau du Château de Choisy.

Le 5, Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine vinrent en cette capitale pour rendre à Dieu leurs solemnelles actions de graces. Ce Prince & cette Princesse arriverent sur les quatre heures & un quart à l'Eglise Métropolitaine. L'Archevêque de Paris, à la tête du Chapitre, les reçut à la porte de l'Eglise, les complimenta, & leur présenta l'eau benite. Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine furent conduits dans le Chœur, où ils assisterent au *Te Deum*, auquel l'Archevêque officia. En sortant, ils firent leur priere à la Chapelle de la Vierge. De l'Eglise Métropolitaine, Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine allerent à celle de Sainte Geneviéve; ils furent reçus à la porte par l'Abbé à la tête de sa Communauté. Après que ce Prince & cette Princesse furent entrés dans le chœur, on célébra le Salut, & l'Abbé y officia. La chasse de Sainte Geneviéve étoit découverte; celle de Sainte Clotilde étoit sur l'autel. Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine, en arrivant à l'Eglise Métropolitaine & à celle de Sainte Geneviéve, ont trouvé une Compagnie des Gardes Françoises & une des Gardes Suisses sous les armes. Le soir, ce Prince & cette Princesse retour-

Digitized by Google

nerent à Verſailles. Par-tout, ſur leur paſſage ; le peuple eſt accouru en foule pour jouir de leur préſence.

Leurs Majeſtés, accompagnées de Meſdames, aſſiſterent le 6 dans la Chapelle aux Vêpres & au Salut.

Le Roi ſoupa le ſoir au grand couvert chez la Reine.

Le même jour, le Roi prit le deuil pour trois ſemaines, à l'occaſion de la mort de la Reine Douairiere de Portugal.

Monſeigneur le Dauphin & Madame la Dauphine, qui étoient reſtés à Verſailles, ſe ſont rendus le 7 à Fontainebleau.

Le 10, les actions de la Compagnie des Indes étoient à dix-huit cens vingt livres. Les billets de la premiere lotterie royale ni ceux de la ſeconde n'avoient point de prix fixe.

Charles-Antoine Leclerc de la Bruere, chargé des affaires du Roi à Rome, y eſt mort le 18 Septembre dernier. Sa Majeſté lui avoit accordé en 1744 le privilége du Mercure de France, conjointement avec feu M. Fuzelier. C'eſt M. de Boiſſy, de l'Académie Françoiſe, qui lui ſuccede dans cet emploi littéraire ; & cette diſtinction dont le Roi l'a honoré, eſt auſſi flateuſe pour lui que les arrangemens qui ont été faits à cette occaſion ſont utiles à la littérature. Sa Majeſté a bien voulu accorder ſur le revenu de cet ouvrage périodique quelques penſions à pluſieurs gens de lettres. M. de Boiſſy n'entrera en fonction qu'au mois de Janvier ; l'Abbé Raynal continuera le Mercure le reſte de l'année.

Digitized by Google

Tout le Royaume ſoupiroit depuis long-tems après l'Arrêt qu'on va lire. On peut aſſurer que c'eſt une des plus ſages diſpoſitions qui ayent été faites depuis un ſiécle. Que ne doit-on pas attendre d'un Miniſtre qui commence ſon adminiſtration par une opération de cette importance?

ARREST NOTABLE.

ARREST du Conſeil d'Etat du Roi, du 17 Septembre 1754, qui entr'autres diſpoſitions ordonne que le commerce de toute eſpece de grains ſera libre entierement par terre & par les rivieres, de province à province, dans l'interieur du Royaume.

Sur ce qui a été repréſenté au Roi, que la grande quantité de grains de toute eſpece qui ſe trouvent actuellement dans le Languedoc & dans les Généralités d'Auch & de Pau en avoit fait baiſſer trop conſiderablement le prix, ce qui nuiſoit également aux propriétaires & aux cultivateurs, & formoit une eſpece de diſette au milieu même de l'abondance, Sa Majeſté a bien voulu déférer enfin au vœu de ces provinces, qui demandent depuis long-tems à être autoriſées à faire paſſer partie de ces grains à l'étranger; mais elle a jugé en même tems qu'il étoit néceſſaire de prendre quelques précautions qui, ſans trop gêner cette partie de commerce, prévinſſent néanmoins les abus qui pourroient naître d'une liberté trop indéfinie. A quoi deſirant pourvoir: Oui le rapport du ſieur Moreau de Sechelles, Conſeiller d'Etat, & ordinaire au Conſeil royal, Controlleur général des Finances, le

Digitized by Google

Roi étant en son Conseil, a ordonné & ordonne ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

Le commerce de toute espece de grains sera libre entierement par terre & par les rivieres, de province à province, dans l'intérieur du Royaume, sans qu'il soit besoin d'obtenir pour cet effet de passeports ni de permissions particulieres : n'entend néanmoins Sa Majesté déroger en rien par la présente disposition, aux Arrêts, Réglemens, & usages établis pour l'approvisionnement de sa bonne ville de Paris, qui continueront d'être observés & suivis comme par le passé.

II. Il sera permis à toutes personnes, de quelque état & condition qu'elles soient, nationaux ou étrangers, de faire sortir de la province de Languedoc & des Généralités d'Auch & de Pau, telle quantité de toute espece de grains qu'ils jugeront à propos, pour être transportés à l'étranger, sous la condition néanmoins que la traite n'en pourra être faite que par les ports d'Agde & de Bayonne.

III. Tous les grains qu'on tenteroit de faire sortir de ces provinces par d'autres routes ou ports que ceux indiqués dans l'article précédent, seront sujets à confiscation, de même que les voitures & chevaux qui les conduiront ; & seront en outre le propriétaire desdits grains & le conducteur condamnés ; sçavoir, le propriétaire en trois mille livres d'amende, lesquelles ne pourront sous aucun prétexte être remises ni modérées.

IV. Les droits dûs à la sortie pour les grains qui seront embarqués auxdits ports d'Agde & de Bayonne, seront reduits & fixés à un sol par quintal ; & la perception en sera faite suivant la forme accoutumée, par les Commis & Receveurs des fermes dans chacune desdites villes & ports.

V. Il sera tenu un registre particulier pour cha-

ſon deſdits droits, & il ſera adreſſé tous les huit jours aux ſieurs Intendans de la province de Languedoc & des Généralités d'Auch & de Pau, chacun pour ce qui concernera leur département, un état ſigné & certifié, qui contiendra la date des chargemens, jour par jour, la nature des grains qui auront été embarqués, leur quantité & la quotité des droits qui auront été perçus, deſquels états leſdits ſieurs Intendans enverront pareillement tous les huit jours un relevé au ſieur Controlleur général des Finances. Enjoint Sa Majeſté aux ſieurs Intendans & Commiſſaires départis en la province de Languedoc & dans les Généralités d'Auch & de Pau, de tenir la main à l'exécution du préſent arrêt. Fait au Conſeil d'Etat du Roi, Sa Majeſté y étant, tenu à Verſailles le dix-ſeptiéme jour de Septembre mil ſept cent cinquante-quatre. *Signé*, Phelypeaux.

NAISSANCE.

LE 13 Août, eſt né à Grenoble François-Henri, fils de Louis-François-René, Comte de Virieu, & d'Armande-Urſule de Bouſchet de Sourches. Le parrein de l'enfant a été François, Marquis de Virieu, grand-pere paternel; & la marreine Marguerite-Henriette Deſmarets, fille du Maréchal de Maillebois, épouſe de Louis de Bouſchet, Marquis de Sourches, Comte de Montſoreau, &c. Lieutenant général des armées du Roi, Conſeiller d'Etat, Prévôt de l'Hôtel du Roi, & Grand Prévôt de France, belle grand-mere de l'enfant.

La maiſon de Virieu eſt une des plus anciennes de Dauphiné. Elle tire ſon nom de la terre de Virieu, qu'elle a poſſedé en franc-aleu, avec celles de Faverges & de Montrevel, depuis l'an 1041 juſqu'à l'an 1267. Il paroît que cette terre étoit

Digitized by Google

alors partagée entre les différentes branches de cette maison. Béatrix, fille unique de Martin, Sire de Virieu, qui se rendit caution en 1224 du Comte de Morienne & de Savoye, porta une partie de cette terre dans la maison de Clermont, qui en acquit dans la suite les autres portions. On connoît particulierement deux branches de la maison de Virieu; l'une des Barons de Faverges & de Beauvoir, & l'autre des Seigneurs de Pupetieres. Le chef actuel de la premiere branche est André-Nicolas de Virieu de Beauvoir, appellé le Marquis de Faverges, né en 1697, & marié en 1720 avec Louise-Marie de Boffin, fille de François, Seigneur de Parrans, du Pont-Beauvoisin, &c, & de Catherine Revol.

L'auteur de la branche de Pupetieres est Guillaume de Virieu, qui partagea en 1244 avec ses freres, Amédée & Guigues. Il fut pere de Pierre ou Peret de Virieu, qualifié Conseigneur de Virieu dans son testament du 20 Juillet 1344. Henri, Evêque de Metz, lui avoit fait en 1323 une inféodation de soixante sols viennois de rente, pour les bons services qu'il avoit rendus au Dauphin Guigues VIII, son neveu. Son fils & son petit-fils, appellés tous les deux Goffred, rendirent hommage en 1388 & 1413 de la même rente. Le dernier qui est qualifié Seigneur de Pupetieres & de Clermont, épousa en 1424 Guigonne de Gumin. Il testa le 5 Avril 1430, & fut pere de Hugonin de Virieu, marié en 1462 avec Betanguette Genin. Leur fils Guillaume de Virieu, Seigneur de Pupetieres, épousa le 17 Février 1493 Louise de Luppé; & par son testament du 24 Juillet 1510, il institua héritier son fils aîné Claude de Virieu, Seigneur de Pupetieres, qui épousa en 1531 Jeanne de Virieu, & testa le 21 Mars 1549. Leur fils Claude II, qui fit son testament en 1606,

Digitized by Google

eut de sa femme Marguerite de Bernard, mariée en 1552, François de Virieu, allié le 16 Septembre 1608, avec Gaspарde de Prunier-de Saint André. François testa le 13 Novembre 1644, & fut pere de Charles de Virieu, qui épousa le 11 Octobre 1657 Françoise, fille d'Etienne Roux, & fit son testament le 17 Mars 1681. Son fils Etienne de Virieu a eu de son mariage fait en 1692 avec Catherine de Regnault-de Sollier, François de Virieu II du nom, marié le 14 Avril 1731 avec Magdeleine-Jeanne-Louise-Lucrece, fille d'Antoine-René-de la Tour-du Pin, Marquis de Montauban. François II a pour enfans,

1°. Louis-François-René, Comte de Virieu; qui a épousé le 10 Octobre 1752, Armande-Ursule de Bouschet de Sourches, fille de Louis de Bouschet, Marquis de Sourches, Lieutenant général des armées du Roi, Conseiller d'Etat, Prévôt de l'Hôtel du Roi, & Grand Prévôt de France. Il est pere de celui qui donne lieu à cet article.

2°. Louis-Marie-Ange, Officier au Régiment de la Viefville, Cavalerie, ne le 15 Août 1733.

3°. Claude-François-Mathias, né le 25 Fév. 1746.

4°. Lucrece-Nicole, née le 2 Octobre 1742.

AVIS.

M. Baron, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, souhaite que le public soit averti que la Faculté n'a aucune connoissance du remède du sieur Mollée, n'en a jamais entendu faire l'éloge dans ses écoles, & ne lui a jamais accordé aucune approbation. Le sieur Mollée s'autorise aussi faussement du suffrage de l'Académie royale de Chirurgie, comme nous l'apprenons par une lettre de l'illustre M. Morand, Secrétaire perpétuel de cette Académie.

Digitized by Google

AVIS
De M. de Torrès.

M. DE TORRÈS, Médecin de S. A. S. M. le Duc d'Orléans, ci-devant Médecin de la Famille royale de S. M. C. Membre des Académies royales de Médecine, & de l'Hiſtoire Univerſelle d'Eſpagne, Aſſocié Correſpondant Etranger de la Société royale de Montpellier, & de l'Académie des Sciences de Paris, &c. avertit le Public qu'il ne répondra deſormais que depuis huit heures du matin juſqu'à neuf, aux conſultations des perſonnes attaquées de maux vénériens, rhumatiſmes, dartres, écrouelles, cancers, ou d'autres maladies qu'on regarde comme incurables. M. de TORRÈS demeure rue *Tire-boudin, près la Comédie Italienne, dans la maiſon qu'occupoit ci-devant M.* Debrus, *Banquier.*

AUTRE.

Page 142 du Mercure de Septembre 1754, *entre les lignes* 8 *&* 9, *il faut lire :* par conſéquent nommant P le rapport de la différence des axes à l'un des axes, on aura, (Q)..., P = à la quantité que nous avons aſſigné pour la différence des axes diviſée par l'un des axes (on trouvera cet axe par la même méthode qui a ſervi à trouver la différence D). *Dans les lignes ſuivantes, on lira* P *au lieu de* D, *&* Q *au lieu de l'équation* R.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Mercure de Novembre, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 29 Octobre 1754. GUIROY.

TABLE.

PIECES FUGITIVES en Vers & en Prose.
L'Amour de la Patrie, Poëme, *page* 3
Cause plaidée au Collége de Louis le Grand, 10
Le tombeau de M. Nericault Destouches, Elégie, 25
Séance de l'Académie des Sciences de Rouen, 29
Discours de S. Maxime à un Tyran, 50
Vers de Mlle de Plisson à M. de Bl.... 52
Rêve envoyé à une aimable Angloise, 54
Le Portrait de Najete, Stances, 57
Le petit Chaperon rouge, Conte, 64
Lettre sur la rage, 69
L'Empire de la Mode, Poëme, 74
Mots des Enigmes & du Logogryphe d'Octobre, 78
Enigmes & Logogryphe, *ibid.*
Nouvelles Litteraires, 81
Beaux Arts, 142
Chanson, 156
Spectacles, 157
Nouvelles Etrangeres, 180
France. Nouvelles de la Cour, de Paris, &c. 190
Arrêt notable, 211
Naissance, 213
Avis divers, 215

La Chanson notée doit regarder la page 156.

De l'Imprimerie de Ch. A. JOMBERT.

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
DECEMBRE. 1754.
PREMIER VOLUME.



A PARIS,

Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DE NULLY, au Palais.
PISSOT, Quai de Conty, à la descente du Pont-neuf.
DUCHESNE, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

L'ADRESSE du Mercure eſt à M. LUTTON, Commis au recouvrement du Mercure, rue Ste Anne, Butte S. Roch, vis-à-vis la rue Clos-Georgeot, entre deux Selliers, au ſecond; pour remettre à M. l'Abbé Raynal.

Nous prions très-inſtamment ceux qui nous adreſſeront des Paquets par la Poſte, d'en affranchir le port, pour nous épargner le deplaiſir de les rebuter, & à eux celui de ne pas voir paroître leurs Ouvrages.

Les Libraires des Provinces ou des Pays Etrangers qui ſouhaiteront avoir le Mercure de France de la premiere main & plus promptement, n'auront qu'à écrire à l'adreſſe ci-deſſus indiquée.

On l'envoye auſſi par la Poſte aux perſonnes de Province qui le deſirent, les frais de la Poſte ne ſont pas conſidérables.

On avertit auſſi que ceux qui voudront qu'on le porte chez eux à Paris chaque mois, n'ont qu'à faire ſçavoir leurs intentions, leur nom & leur demeure audit Sr Lutton, Commis au Mercure; on leur portera le Mercure très-exactement, moyennant 21 livres par an, qu'ils payeront; ſçavoir, 10 liv. 10 ſ. en recevant le ſecond volume de Juin, & 10 l. 10 ſ. en recevant le ſecond volume de Décembre. On les ſupplie inſtamment de donner leurs ordres pour que ces payemens ſoient faits dans leur tems.

On prie auſſi les perſonnes de Province à qui on envoye le Mercure par la Poſte, d'être exactes à faire payer au Bureau du Mercure à la fin de chaque ſemeſtre, ſans cela on ſeroit hors d'état de ſoutenir les avances conſidérables qu'exige l'impreſſion de cet Ouvrage.

On adreſſe la même priere aux Libraires de Province.

On trouvera le Sr Lutton les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque ſemaine, l'après-midi.

PRIX XXX SOLS.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
DECEMBRE. 1754.
PREMIER VOLUME.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

ELOGE DE LA PEINTURE;

A M. Soubeyran, très-habile Deſſinateur, & fameux Peintre à Geneve; par un de ſes éleves.

SOubeyran, de tous vos ouvrages
J'admire les traits, la beauté;
Permettez-vous à mon cœur enchanté,
De vous rendre ici les hommages
Que conſacre la vérité?
Peignez-vous ſous un verd ombrage

Digitized by Google

Des oiſeaux enrichis des plus belles couleurs ?
Mon oreille entend leur ramage ;
Et ſi vous nous tracez des fleurs,
J'admire leur éclat, leur port, leur aſſemblage ;
Et je crois ſentir leurs odeurs.
Je vois du papillon les volages ardeurs ;
Et je ris de ſon badinage.
Par quel art, de votre pinceau
Ce vallon éloigné vient-il frapper ma vûe ?
Et malgré ſa vaſte étendue
Se place-t-il dans un tableau ?
Ici l'objet ſort de la toile,
Et ſemble s'offrir à ma main ;
Là ſe dérobant ſous un voile,
Un autre fuit dans le lointain.
A ton art, aimable Peinture,
Tu ſoumets toute la nature,
Tu rapproches de nous, & les lieux & les tems ;
Et par ton adroite impoſture,
De l'hiſtoire la plus obſcure,
Nous voyons les événemens.
Aux fineſſes de l'art ſi je pouvois atteindre,
Que mes vœux ſeroient ſatisfaits !
Muſe, tu me verrois au gré de mes ſouhaits,
Faiſant des vers, ainſi que tu ſçais peindre,
Chanter tes dons & dire tes bienfaits.

Votre art, cher Soubeyran, donne à tout un langage,

Digitized by Google

De la vie & des ſentimens.
Sans prodiguer les ornemens,
Tout plaît & touche en votre ouvrage.
D'un pere, d'un époux exprimez-vous l'image?
Malgré l'éloignement des lieux,
Malgré les rigueurs de l'abſence,
Une parfaite reſſemblance
Les fait reparoître à nos yeux,
Et nous rend encor leur préſence.
Des plus infortunés vous calmez les regrets.
Sous vos doigts la toile reſpire;
D'un ami, que la mort retient dans ſon empire,
Mon œil peut contempler les traits,
Et mon triſte cœur qui ſoupire,
Erre encore avec lui ſous de ſombres cyprès.
Mais, dites-nous, par quels preſtiges
Vous marquez de nos corps & l'âge & les progrès?
Apprenez-nous par quels prodiges
Vous peignez de l'eſprit les mouvemens ſecrets,
Vous nous montrez les replis de notre ame,
Ses craintes, ſes deſirs & l'eſprit qui l'enflamme.
Mais que ne pouvez-vous pénétrer dans mon cœur?
Vous verriez pour votre art le zéle qui m'anime,
Vous y liriez pour vous mon reſpect, mon eſtime,
Et mes vœux pour votre bonheur.
Que je me trouve heureux d'avoir pû vous connoître,
De profiter de vos dons excellens!

Digitized by Google

Moi, disciple d'un si grand maître,
Que ne suis-je digne de l'être,
Par mon goût & par mes talens !

ELOGE HISTORIQUE DE MADAME DU CHASTELET;

PAR M. DE VOLTAIRE.

Cet éloge doit être mis à la tête de la traduction de Newton.

CEtte traduction que les plus sçavans hommes de France devoient faire & que les autres doivent étudier, une Dame l'a entreprise & achevée, à l'étonnement & à la gloire de son pays. Gabrielle-Emilie de Breteuil, épouse du Marquis du Chastelet-Lomont, Lieutenant général des armées du Roi, est l'auteur de cette traduction, devenue nécessaire à tous ceux qui voudront acquerir ces profondes connoissances dont le monde est redevable au grand Newton.

C'eût été beaucoup pour une femme de sçavoir la Géométrie ordinaire, qui n'est pas même une introduction aux vérités sublimes enseignées dans cet ouvrage immortel; on sent assez qu'il falloit que Madame la Marquise du Chastelet fût entrée

Digitized by Google

bien avant dans la carriere que Newton avoit ouverte, & qu'elle poſſedât ce que ce grand homme avoit enſeigné. On a vu deux prodiges ; l'un que Newton ait fait cet ouvrage, l'autre qu'une Dame l'ait traduit & l'ait éclairci.

Ce n'étoit pas ſon coup d'eſſai ; elle avoit auparavant donné au public une explication de la Philoſophie de Leibnits, ſous le titre d'Inſtitutions de Phyſique adreſſées à ſon fils, auquel elle avoit enſeigné elle-même la Géométrie.

Le diſcours préliminaire qui eſt à la tête de ces inſtitutions, eſt un chef-d'œuvre de raiſon & d'éloquence ; elle a répandu dans le reſte du livre une méthode & une clarté que Leibnits n'eut jamais & dont ſes idées ont beſoin, ſoit qu'on veuille ſeulement les entendre, ſoit qu'on veuille les réfuter.

Après avoir rendu les imaginations de Leibnits intelligibles, ſon eſprit qui avoit acquis encore de la force & de la maturité par ce travail même, comprit que cette Métaphyſique ſi hardie, mais ſi peu fondée, ne méritoit pas ſes recherches : ſon ame étoit faite pour le ſublime, mais pour le vrai. Elle ſentit que les monades & l'harmonie préétablie devoient être miſes avec les trois élémens de Deſcartes, & que des ſyſtêmes qui n'étoient qu'ingénieux, n'é-

Digitized by Google

toient pas dignes de l'occuper. Ainſi après avoir eu le courage d'embellir Leibnits, elle eut celui de l'abandonner, courage bien rare dans quiconque a embraſſé une opinion, mais qui ne couta gueres d'efforts à une ame paſſionnée pour la vérité.

Défaite de tout eſpoir de ſyſtême, elle prit pour ſa régle celle de la Société royale de Londres, *nullius in verba*; & c'eſt parce que la bonté de ſon eſprit l'avoit rendue ennemie des partis & des ſyſtêmes, qu'elle ſe donna toute entiere à Newton. En effet Newton ne fit jamais de ſyſtême, ne ſuppoſa jamais rien, n'enſeigna aucune vérité qui ne fût fondée ſur la plus ſublime Géométrie, ou ſur des expériences inconteſtables. Les conjectures qu'il a hazardées à la fin de ſon livre, ſous le nom de recherches, ne ſont que des doutes; il ne les donne que pour tels, & il ſeroit preſqu'impoſſible que celui qui n'avoit jamais affirmé que des vérités évidentes, n'eût pas douté de tout le reſte.

Tout ce qui eſt donné ici pour principe eſt en effet digne de ce nom; ce ſont les premiers reſſorts de la nature, inconnus avant lui, & il n'eſt plus permis de prétendre à être Phyſicien ſans les connoître.

Il faut donc bien ſe garder d'enviſager ce livre comme un ſyſtême, c'eſt-à-dire

Digitized by Google

comme un amas de probabilités qui peuvent servir à expliquer bien ou mal quelques effets de la nature.

S'il y avoit encore quelqu'un assez absurde pour soutenir la matiere subtile & la matiere cannelée, pour dire que la terre est un soleil encroûté, que la lune a été entraînée dans le tourbillon de la terre, que la matiere subtile fait la pesanteur, pour soutenir toutes ces autres opinions romanesques substituées à l'ignorance des anciens, on diroit, cet homme est Cartésien; s'il croyoit aux monades, on diroit, il est Leibnitien; mais on ne dira pas de celui qui sçait les élémens d'Euclide qu'il est Euclidien; ni de celui qui sçait d'après Galilée en quelle proportion les corps tombent, qu'il est Galiléiste: aussi en Angleterre ceux qui ont appris le calcul infinitesimal, qui ont fait les expériences de la lumiere, qui ont appris les loix de la gravitation, ne sont point appellés Newtoniens; c'est le privilege de l'erreur de donner son nom à une secte. Si Platon avoit trouvé des vérités, il n'y auroit point eu de Platoniciens, & tous les hommes auroient appris peu-à-peu ce que Platon auroit enseigné; mais parce que dans l'ignorance qui couvre la terre, les uns s'attachoient à une erreur, les autres à une au-

Digitized by Google

tre, on combattoit sous différens étendarts; il y avoit des Péripateticiens, des Platoniciens, des Epicuriens, des Zénonistes, en attendant qu'il y eût des Sages.

Si on appelle encore en France Newtoniens les Philosophes qui ont joint leurs connoissances à celles dont Newton a gratifié le genre humain, ce n'est que par un reste d'ignorance & de préjugé. Ceux qui sçavent peu & ceux qui sçavent mal, ce qui compose une multitude prodigieuse, s'imaginerent que Newton n'avoit fait autre chose que combattre Descartes, à peu près comme avoit fait Gassendi. Ils entendirent parler de ses découvertes, & ils les prirent pour un système nouveau. C'est ainsi que quand Harvée eut rendu palpable la circulation du sang, on s'éleva en France contre lui; on appella Harvéistes & Circulateurs ceux qui osoient embrasser la vérité nouvelle que le public ne prenoit que pour une opinion. Il le faut avouer, toutes les découvertes nous sont venues d'ailleurs, & toutes ont été combattues. Il n'y a pas jusqu'aux expériences, que Newton avoit faites sur la lumiere, qui n'ayent essuyé parmi nous de violentes contradictions. Il n'est pas surprenant après cela que la gravitation universelle de la matiere ayant été démontrée, ait été aussi combattue.

Digitized by Google

Les ſublimes vérités que nous devons à Newton, ne ſe ſont pleinement établies en France qu'après une génération entiere de ceux qui avoient vieilli dans les erreurs de Deſcartes. Car toute vérité, comme tout mérite, a les contemporains pour ennemis.

Turpe putaverunt parere minoribus, & qua Imberbes didicere, ſenes perdenda fateri.

Madame du Chaſtelet a rendu un double ſervice à la poſterité en traduiſant le livre des Principes & en l'enrichiſſant d'un commentaire. Il eſt vrai que la langue latine dans laquelle il eſt écrit, eſt entendue de tous les Sçavans ; mais il en coûte toujours quelques fatigues à lire des choſes abſtraites dans une langue étrangere. D'ailleurs le Latin n'a pas de termes pour exprimer les vérités mathématiques & phyſiques qui manquoient aux anciens.

Il a fallu que les modernes créaſſent des mots nouveaux pour rendre ces nouvelles idées ; c'eſt un grand inconvénient dans les livres de ſcience, & il faut avouer que ce n'eſt plus gueres la peine d'écrire ces livres dans une langue morte, à laquelle il faut toujours ajouter des expreſſions inconnues à l'antiquité & qui peuvent cauſer de l'embarras. Le François qui eſt la langue cou-

Digitized by Google

rante de l'Europe, & qui s'eſt enrichi de toutes ces expreſſions nouvelles & néceſſaires, eſt beaucoup plus propre que le Latin à répandre dans le monde toutes ces connoiſſances nouvelles.

A l'égard du Commentaire algébrique, c'eſt un ouvrage au-deſſus de la traduction. Madame du Chaſtelet y travailla ſur les idées de M. Clairaut, elle fit tous les calculs elle-même; & quand elle avoit achevé un chapitre, M. Clairaut l'examinoit & le corrigeoit. Ce n'eſt pas tout; il peut dans un travail ſi pénible échapper quelque mépriſe : il eſt très-aiſé de ſubſtituer en écrivant un ſigne à un autre. M. Clairaut faiſoit encore revoir par un tiers les calculs quand ils étoient mis au net, de ſorte qu'il eſt moralement impoſſible qu'il ſe ſoit gliſſé dans cet ouvrage une erreur d'inattention; & ce qui le ſeroit du moins autant, c'eſt qu'un ouvrage où M. Clairaut a mis la main ne fût pas excellent en ſon genre.

Autant qu'on doit s'étonner qu'une femme ait été capable d'une entrepriſe qui demandoit de ſi grandes lumieres & un travail ſi obſtiné, autant doit-on déplorer ſa perte prématurée : elle n'avoit pas encore entierement terminé le commentaire, lorſqu'elle prévit que la mort alloit l'enlever.

Digitized by Google

Elle étoit jalouſe de ſa gloire & n'avoit point cet orgueil de la fauſſe modeſtie, qui conſiſte à paroître mépriſer ce qu'on ſouhaite, & à vouloir paroître ſupérieur à cette gloire véritable, la ſeule récompenſe de ceux qui ſervent le public, la ſeule digne des grandes ames, qu'il eſt beau de rechercher & qu'on n'affecte de dédaigner que quand on eſt incapable d'y atteindre.

C'eſt ce ſoin qu'elle avoit de ſa réputation, qui la détermina quelques jours avant ſa mort à dépoſer à la Bibliothéque du Roi ſon livre tout écrit de ſa main.

Elle joignit à ce goût pour la gloire une ſimplicité qui ne l'accompagne pas toujours, mais qui eſt ſouvent le fruit des études ſérieuſes. Jamais femme ne fut ſi ſçavante qu'elle, & jamais perſonne ne mérita moins qu'on dît d'elle : c'eſt une femme ſçavante. Elle ne parloit jamais de ſcience qu'à ceux avec qui elle croyoit pouvoir s'inſtruire, & jamais n'en parla pour ſe faire remarquer. On ne la vit point raſſembler de ces cercles où il ſe fait une guerre d'eſprit, où l'on établit une eſpece de tribunal où l'on juge ſon ſiécle, par lequel en récompenſe on eſt jugé très-ſévérement. Elle a vécu long-tems dans des ſociétés où l'on ignoroit ce qu'elle étoit, & elle ne prenoit pas garde à cette ignorance.

Digitized by Google

Les Dames qui jouoient avec elle chez la Reine, étoient bien loin de ſe douter qu'elles fuſſent à côté du Commentateur de Newton : on la prenoit pour une perſonne ordinaire, ſeulement on s'étonnoit quelquefois de la rapidité & de la juſteſſe avec laquelle on la voyoit faire les comptes & terminer les différends ; dès qu'il y avoit quelques combinaiſons à faire, la Philoſophe ne pouvoit plus ſe cacher. Je l'ai vûe un jour diviſer juſqu'à neuf chiffres par neuf autres chiffres, de tête & ſans aucun ſecours, en préſence d'un Géometre étonné, qui ne pouvoit la ſuivre.

Née avec une éloquence ſinguliere, cette éloquence ne ſe déployoit que quand elle avoit des objets dignes d'elle ; ces lettres où il ne s'agit que de montrer de l'eſprit, ces petites fineſſes, ces tours délicats que l'on donne à des penſées ordinaires, n'entroient pas dans l'immenſité de ſes talens. Le mot propre, la préciſion, la juſteſſe & la force étoient le caractere de ſon éloquence. Elle eût plutôt écrit comme Paſcal & Nicole que comme Madame de Sévigné. Mais cette fermeté ſévere & cette trempe vigoureuſe de ſon eſprit ne la rendoit pas inacceſſible aux beautés de ſentiment. Les charmes de la poëſie & de l'éloquence la pénétroient, &

Digitized by Google

jamais oreille ne fut plus ſenſible à l'harmonie. Elle ſçavoit par cœur les meilleurs vers, & ne pouvoit ſouffrir les médiocres. C'étoit un avantage qu'elle eut ſur Newton, d'unir à la profondeur de la Philoſophie le goût le plus vif & le plus délicat pour les Belles-Lettres. On ne peut que plaindre un Philoſophe réduit à la ſéchereſſe des vérités, & pour qui les beautés de l'imagination & du ſentiment ſont perdues.

Dès ſa tendre jeuneſſe elle avoit nourri ſon eſprit de la lecture des bons Auteurs en plus d'une langue. Elle avoit commencé une traduction de l'Eneïde, dont j'ai vû pluſieurs morceaux remplis de l'ame de ſon auteur; elle apprit depuis l'Italien & l'Anglois. Le Taſſe & Milton lui étoient familiers comme Virgile. Elle fit moins de progrès dans l'Eſpagnol, parce qu'on lui dit qu'il n'y a gueres dans cette langue qu'un livre célebre, & que ce livre eſt frivole.

L'étude de ſa langue fut une de ſes principales occupations. Il y a d'elle des remarques manuſcrites, dans leſquelles on découvre, au milieu de l'incertitude & de la bizarrerie de la grammaire, cet eſprit philoſophique qui doit dominer par-tout, & qui eſt le fil de tous les labyrinthes.

Digitized by Google

Parmi tant de travaux, que le ſçavant le plus laborieux eût à peine entrepris, qui croiroit qu'elle trouvât du tems, non ſeulement pour remplir tous les devoirs de la ſociété, mais pour en rechercher avec avidité tous les amuſemens? Elle ſe livroit au plus grand nombre comme à l'étude. Tout ce qui occupe la ſociété étoit de ſon reſſort, hors la médiſance. Jamais on ne l'entendit relever un ridicule. Elle n'avoit ni le tems ni la volonté de s'en appercevoir; & quand on lui diſoit que quelques perſonnes ne lui avoient pas rendu juſtice, elle répondoit qu'elle vouloit l'ignorer. On lui montra un jour je ne ſçais quelle miſérable brochure dans laquelle un auteur, qui n'étoit pas à portée de la connoître, avoit oſé mal parler d'elle; elle dit que ſi l'Auteur avoit perdu ſon tems à écrire ces inutilités, elle ne vouloit pas perdre le ſien à les lire; & le lendemain ayant ſçu qu'on avoit renfermé l'auteur de ce libelle, elle écrivit en ſa faveur ſans qu'il l'ait jamais ſçu.

Elle fut regrettée à la Cour de France autant qu'on peut l'être dans un pays où les intérêts perſonnels font ſi aiſément oublier tout le reſte. Sa mémoire a été précieuſe à tous ceux qui l'ont connue particulierement, & qui ont été à portée de

Digitized by Google

voir l'étendue de ſon eſprit & la grandeur de ſon ame.

Il eût été heureux pour ſes amis qu'elle n'eût pas entrepris cet ouvrage dont les Sçavans vont jouir. On peut dire d'elle, en déplorant ſa deſtinée, *periit arte ſuâ.*

Elle ſe crut frappée à mort long-tems avant le coup qui nous l'a enlevée : dès-lors elle ne ſongea plus qu'à employer le peu de tems qu'elle prévoyoit lui reſter à finir ce qu'elle avoit entrepris, & à dérober à la mort ce qu'elle regardoit comme la plus belle partie d'elle-même. L'ardeur & l'opiniâtreté du travail, des veilles continuelles dans un tems où le repos l'auroit ſauvée, amenerent enfin cette mort qu'elle avoit prévûe. Elle ſentit ſa fin approcher, & par un mêlange ſingulier de ſentimens qui ſembloient ſe combattre, on la vit regretter la vie & regarder la mort avec intrépidité. La douleur d'une ſéparation éternelle affligeoit ſenſiblement ſon ame; & la Philoſophie dont cette ame étoit remplie lui laiſſoit tout ſon courage. Un homme qui s'arrache triſtement à ſa famille deſolée, & qui fait tranquillement les préparatifs d'un long voyage, n'eſt que le foible portrait de ſa douleur & de ſa fermeté, de ſorte que ceux qui furent les témoins de ſes derniers momens, ſentoient doublement ſa

Digitized by Google

perte par leur propre affliction & par ſes regrets, & admiroient en même tems la force de ſon eſprit, qui mêloit à des regrets ſi touchans une conſtance ſi inébranlable.

Elle eſt morte au Palais de Luneville, le 10 Août 1749, à l'âge de 43 ans & demi, & a été inhumée dans la Chapelle voiſine.

Cet éloge a paru dans la Bibliothéque impartiale : nous l'avons pris de cet ouvrage périodique, qui s'imprime en Allemagne, & qui, quoique bon, eſt tout-à-fait inconnu en France.

VERS A M. DE RUFFEY,

Préſident à la Chambre des Comptes de Bourgogne, ſur la remiſe qu'il vient de faire au frere du Teſtateur d'une ſucceſſion de cent mille livres que lui avoit laiſſée ſon couſin.

DAns ce ſiécle de fer on ne voit plus paroître
Les nobles ſentimens que tu nous as fait voir :
L'intérêt dans les cœurs regne en ſouverain maître ;
Ce monſtre ſur le tien n'eut jamais de pouvoir.
Digne de l'âge d'or, Ruffey, tu le ramenes ;
Aſtrée en ta faveur va deſcendre des cieux :
Dans les jours vertueux & de Rome & d'Athenes,

Digitized by Google

On t'eût placé parmi les demi-Dieux.
Favori des neuf Sœurs, que faut-il à ta gloire ?
Leurs mains gravent ton nom au temple de Mémoire.
Honneur de ta patrie & de l'humanité,
Ta généreuſe probité
Vivra dans tous les cœurs de la race future :
Je goûte en l'admirant la douceur la plus pure ;
J'oſe la célébrer. Dans ce ſiécle pervers,
Qu'il eſt beau de ſervir d'exemple à l'univers !

CONVERSATION SINGULIERE.

JE paſſois en Allemagne, il n'y a pas long-tems. Mes affaires me retinrent quelques jours dans une ville d'Univerſité, dont le nom n'importe pas à la choſe. Je fus introduit dans la plus fine aſſemblée de la ville : on y parloit François. Le jeune Atys, avec qui j'avois fait une partie de mon voyage, y fut auſſi conduit : il cherchoit à rire, & j'obſervois.

L'objet le plus remarquable de la compagnie étoit le grave & profond Marſonius, Profeſſeur en langues orientales, perſonnage reſpectable, dont la tête accablée ſous le poids de la ſcience & des années, étoit ombragée ſous le vaſte contour d'un feutre large & détrouſſé, qui s'en-

Digitized by Google

fonçoit ſur une perruque vénérable par ſon antiquité. Son menton à triple étage deſcendoit avec grace ſur une fraiſe ample & craſſeuſe, qui contraſtoit peu avec un habit dont le tems avoit rendu la couleur indéciſe entre le blanc & le noir. Sa ſcience étoit ſur-tout reconnoiſſable, par la profonde empreinte qu'avoit laiſſée ſur ſon nez une paire d'énormes lunettes. Il eſt, dit-on, fort érudit. Cela ſe peut; mais là-deſſus il eſt ſi facile d'en impoſer! Du bon ſens vous en jugerez.

Le reſte de la compagnie étoit compoſé d'un aſſez grand nombre de devots admirateurs de M. Marſonius, & de deux ou trois gens d'eſprit qui s'en moquoient.

On eut bientôt épuiſé les annales du beau tems, la chronique du quartier & la littérature des Romans; car on en parle même en Allemagne. On propoſa des queſtions, on diſputa, & le parti de M. Marſonius fut toujours le plus fort, parce que les autres raiſonnoient, & qu'il citoit des autorités d'un ton haut & déciſif, ce qui impoſoit un ſilence de pitié aux gens d'eſprit & d'admiration aux ſots.

Je ne ſçai par quel hazard quelqu'un s'aviſa de parler de la feuille périodique d'Adam, fils d'Adam. On ſe récria ſur la bizarrerie du titre. Que le Spectateur Anglois

Digitized by Google

ſe ſoit intitulé Socrate moderne, cela eſt raiſonnable, Socrate étoit bon obſervateur... Oui ſans doute, interrompit bruſquement Atys, Socrate étoit un habile homme, je l'entends citer tous les jours : mais, Adam ! Adam n'étoit pas Philoſophe. Adam n'étoit pas Philoſophe ! s'écria notre Théologien en fureur, & mettant les poings ſur les côtés : où avez-vous pris cela ? Je vous ſoutiens avec le ſçavant George Hornius, qu'Adam avoit par infuſion toutes les ſciences, tout comme je vous prouverai auſſi que Socrate n'a jamais écrit.

Pour Socrate, répartit vivement Atys, je vous l'abandonne ; mais, Monſieur, faites-moi la grace de me dire ſi Adam étoit Ariſtotelicien, Cartéſien, Sceptique, Académicien, Newtonien, Stoïcien, Pirrhonien, Pithagoricien, Cynique ? ce qu'il penſoit du mouvement de la terre, de la chaleur, du froid, des couleurs, du magnétiſme, des particules organiques, de l'origine des idées, de l'électricité, des longitudes & de toutes ces matieres ſur leſquelles nos Philoſophes modernes diſputent ſans fin.

Notre Sçavant ne ſe poſſédoit pas pendant toute cette tirade ; il l'auroit interrompue pluſieurs fois, ſi l'impétuoſité avec laquelle elle fut prononcée le lui eût per-

Digitized by Google

mis ; mais enfin elle ſe termina d'elle-même, & laiſſa le tems à M. Marſonius de reſpirer. Oh ! prodige d'ignorance, s'écria-t-il, en levant les yeux au ciel, Adam pouvoit-il ſçavoir ce qui n'a été trouvé que long-tems après lui ? Pour mon ignorance, je l'avoue, interrompit le jeune homme ; mais, Monſieur, il ne s'agit pas de la mienne, il s'agit d'Adam ; faites-moi la grace de me dire ce qu'il ſçavoit. Il ſçavoit, répondit le docte Théologien, la Médecine, l'Hiſtoire naturelle, l'Architecture, les Mathématiques, l'Aſtronomie, l'Aſtrologie, l'Agriculture, en un mot toutes les ſciences. Cela eſt fort poſſible & fort vraiſemblable, répliqua d'un ton railleur le jeune étourdi ; mais, Monſieur, toutes ces ſciences ont été inventées & perfectionnées bien long-tems après le déluge. *O pectora cæca !* s'écria M. Marſonius ; cela eſt-il poſſible ! Je vous dis *iterum atque iterum*, que cela eſt certain, d'une certitude morale, phyſique & métaphyſique, & que la Philoſophie antediluvienne étoit beaucoup plus avancée que la nôtre.

Fort bien, répartit Atys, je ne vous avois pas d'abord compris. Voilà ce que c'eſt que d'expliquer tranquillement ſes raiſons, on s'éclaircit toujours. Les Patriar-

Digitized by Google

ches étoient ſans doute de très-ſçavans hommes. Mais, Monſieur, quel ſyſtême ſuivoit-on dans ce tems-là ? car il n'eſt pas poſſible de s'en paſſer. Qu'il y eût un ſyſtême reçu & ſuivi, répondit M. le Profeſſeur, c'eſt de quoi on ne ſçauroit douter. Tout comme auſſi on doit ſe perſuader néceſſairement que le ſyſtême d'Adam triomphoit comme le plus ancien.

Atys. Adam avoit donc un ſyſtême ?

Marſonius. Cela eſt hors de doute ; car il étoit non ſeulement Philoſophe, mais encore Prophete & de plus Théologien : les Juifs lui attribuent le Pſeaume XCII. Le Pape Gelaſe a connu quelques livres que les Gnoſtiques lui ſuppoſoient. Le P. Salian cite là-deſſus Maſius, & enfin il eſt certain que les Arabes parlent de plus de vingt volumes écrits de ſa main. Vous pouvez conſulter là-deſſus, non ſeulement Hottinger, mais encore Reland, *de religione Mahumedanâ.*

Atys. Ah, Monſieur, des livres d'Adam ! en quelle langue les fit-il imprimer ? n'en auriez-vous point ? pourriez-vous me les faire voir ?

Marſ. Voilà, voilà les jeunes gens, ils ſont toujours dans les extrêmes. Je ne vous dis pas que les Juifs, les Gnoſtiques, ni les Arabes en doivent être crus ſur leur

Digitized by Google

parole, je prétens seulement qu'il y a là-dessus une tradition constante qui doit avoir nécessairement quelque fondement réel.

Atys. Oh ! pour votre tradition, Monsieur, je n'y ai pas la foi ; tout cela sont des rêveries.

Marsonius. Des rêveries. Je crois, petit mirmidon, que vous prétendez ici m'insulter ; il vous sied bien à votre âge de vous opposer au sentiment d'un homme qui étudie depuis quarante-cinq ans les langues orientales. Apprenez, jeune présomptueux, que vous devez respecter ma science, mes cheveux gris & ma charge. Souvenez-vous qu'avec ce ton décisif & ce petit orgueil, vous courez droit à l'impieté.

Eh ! de grace, M. le Professeur, reprit Atys, d'un ton hypocrite, ne vous fâchez pas, mon dessein n'étoit pas de vous offenser ; je recevrai, puisqu'il le faut, la tradition, non seulement antediluvienne, mais même préadamique.

Marsonius. Je vois avec plaisir que vous vous rendez à mes raisons, aussi je veux bien vous instruire des véritables argumens sur lesquels nous nous fondons, pour croire qu'Adam étoit philosophe. Vous avez lu la Genese ?

Atys. Oui vraiment.

Mars.

Digitized by Google

Marſ. Vous y avez donc lû que le premier homme ſortit parfait des mains du Créateur ?

Atys. Non, Monſieur.

Marſ. Quelle mémoire ! N'y avez-vous pas lû que le premier homme fut fait à l'image de Dieu ?

Atys. Aſſurément.

Marſ. Eh bien ! ne s'enſuit-il pas de là qu'Adam avoit par infuſion toutes les ſciences ?

Atys. La conſéquence vous paroît-elle juſte ?

Mars. En doutez-vous ?

Atys. Il faut donc bien la recevoir.

Que je ſuis charmé, repartit M. Marſonius, de vous voir ſi docile ! il faut que je vous embraſſe. Là deſſus le grave Profeſſeur s'approche, le ſerre étroitement dans ſes bras, l'étouffe, le dérange & lui donne un baiſer ; mais un baiſer !... Il ſe ſeroit bien paſſé de cette accolade ; il la ſouffrit cependant, afin d'être initié dans tous les myſteres. En effet, quand la gravité de M. Marſonius eut repris ſon équilibre : voici, dit-il, l'argument des argumens, la preuve des preuves, en faveur du ſyſtême de la Philoſophie adamique. Vous ſçavez que Dieu fit paſſer en revûe en préſence d'Adam tous les animaux, &

Digitized by Google

qu'il leur donna à chacun leur nom ?

Atys. Je m'en souviens très-bien. Et cela prouve ?..

Marf. Cela prouve. Attendez donc ? le sçavant Bochart a fait voir dans un de ses sermons, que ces noms des animaux désignent leurs qualités essentielles. Cela ne prouve-t-il pas qu'Adam avoit une connoissance exacte de l'Histoire naturelle & même de la logique, suivant le sentiment d'Eusebe ?

Atys. Eusebe & Bochart ! Cela est clair ; il n'y a rien à dire.

Marf. J'ai cependant oui raisonner des sçavans qui n'étoient pas de ce sentiment, & même j'ai là-dessus depuis dix ans une correspondance fort intéressante avec un Professeur de .. J'en vais publier l'abrégé en deux volumes *in-folio*, sous ce titre : *Adami doctrina adversus reluctantium incursiones vindicata, sive Mularius confutatus, &c.* Il est certain qu'il aura du dessous ; car ses lettres, quoique je les aye mises toutes entieres, ne rempliſſent pas vingt pages. L'ouvrage est tout prêt, & il ne s'agit plus que de trouver un Libraire qui veuille s'en charger.

Atys. Ce n'est pas l'embarras : mais, Monsieur, que peut répondre votre antagoniste à tant de preuves ? Il faut qu'il soit

Digitized by Google

bien opiniâtre & bien peu subtil.

Marf. Il dit qu'il n'est pas certain qu'Adam parlât Hébreu, que cependant Bochart a posé sur ce principe ; peut-être les animaux n'ont pas pris leur nom des qualités qu'ils ont, mais que ces qualités ont été ainsi appellées à cause des animaux qui les avoient. Que tout le systême porte sur la science des étymologies qui est si souvent chimerique ; il ajoute je ne sçai combien d'autres fadaises, qui ne méritent pas qu'on s'y arrête, d'autant mieux qu'elles tendent à soutenir une opinion dangereuse.

Atys. Ensorte, Monsieur, que celui qui attaque la Philosophie d'Adam, attaque Dieu, la religion, & qui plus est les sçavans. Mais jusqu'où, je vous prie, alloit la science de notre premier pere ?

Ce point, répondit Marsonius, en baissant les yeux par orgueil, n'est pas absolument décidé. Il y a dans cette question importante deux principaux écueils à éviter ; l'un où est tombé Henri de Hassia, qui prétend qu'Adam n'étoit pas plus sçavant qu'Aristote ; l'autre vers lequel inclinent les Rabbins, qui mettent Adam au-dessus de Moïse, de Salomon & des Anges même. L'un péche en défaut, comme vous voyez, & l'autre en excès.

Digitized by Google

Atys, qui se trouvoit tout aussi instruit après cette conversation qu'on a coutume de l'être après une dispute publique, prit alors le ton d'un écolier qui vient d'opposer à une these, & faisant une profonde revérence : je vous rends grace, dit-il, sçavantissime, illustrissime, doctissime, vigilantissime Professeur, de ce que vous avez daigné éclaircir mes doutes ; je continue à faire des vœux pour la santé de votre corps, pour celle de votre esprit & pour l'heureuse organisation de votre cerveau.

M. Marsonius étoit si content de lui, que sans s'appercevoir qu'on le railloit, il alloit remercier par le compliment le plus emphatique, lorsqu'il fut déconcerté par un éclat de rire prodigieux qu'Atys entonna, & qui fut repété par quelques-uns même des adorateurs de M. Marsonius. Les autres regardoient le jeune étranger avec des yeux de flamme, & méditoient sans doute une vengeance éclatante, lorsqu'il prit prudemment le parti de la retraite. Je le suivis, & nous vînmes écrire ensemble ce singulier dialogue.

Digitized by Google

Vers de feu M. Foucault, Intendant de Caën, au ſujet d'une jeune Demoiſelle de Normandie très-ſpirituelle, mais extrêmement petite dans ſon enfance, & quelques années après grande, bien faite, & toujours très-ſpirituelle.

PREMIER COUPLET.

POur faire ce petit miracle,
Qu'on écoute comme un oracle,
Sçavez-vous comment on s'y prit ?
La façon en eſt ſinguliere.
On a commencé par l'eſprit,
Et le corps eſt encore à faire.

SECOND COUPLET.

L'eſprit avoit devancé l'âge,
Et ſur le corps pris l'avantage,
Dans les plus tendres de ſes ans ;
Mais la nature juſte & ſage,
A ſçu remettre en peu de tems
L'égalité dans ſon ouvrage.

Digitized by Google

HISTOIRE MORALE.

UN jour en me promenant avec mon air abîtrait & négligé, les yeux égarés & la tête baiſſée, je m'étois écarté plus loin qu'à mon ordinaire ; je m'approchai preſque ſans m'en appercevoir du château de C*** De vaſtes parterres bordés d'orangers, ſemés de mille fleurs brillantes qu'arroſent des ruiſſeaux argentés, & que careſſoit le tendre zéphir, parfumoient l'air de leurs délicieuſes odeurs. Des allées dont les extrêmités échappoient à la vûe, formoient ici des berceaux ſombres & ſolitaires, qui ne laiſſoient pas échapper un ſeul rayon du ſoleil. Là des ombrages moins épais ſe mêlangeoient agréablement avec la foible lumiere du ſoleil ſur ſon déclin. D'un autre côté, des grottes tapiſſées de verdure, ou des caſcades orageuſes précipitoient du haut d'un rocher des ondes de cryſtal. En un mot, l'art & la nature ſemblent s'être diſputés la gloire d'embellir ce ſéjour. Un palais majeſtueux & commode ſitué au ſommet d'un amphithéatre, formé par un côteau riant, acheve de rendre magnifique cette demeure délicieuſe. Je ſortois peu à-peu de ma rêverie,

Digitized by Google

& je commençois à jouir du ſpectacle dont je n'ai tracé qu'une foible peinture, lorſque j'entendis des ſoupirs lugubres, interrompus par des ſanglots fréquens. Je me tournai avec émotion, & j'apperçus un vieillard vénérable courbé ſur ſes genoux, & qui paroiſſoit accablé de douleur. Je m'approchai à la faveur d'une charmille ſans être vû ; & plein d'une agitation d'autant plus grande que la pitié pour laquelle nous ſommes faits, trouva mon cœur tranquille, je le conſiderai quelque tems. Mon trouble augmenta ſenſiblement quand je reconnus ce vieillard pour une perſonne avec qui j'avois eu quelque liaiſon, que j'eſtimois beaucoup ; & que mon âge, ma profeſſion, mes voyages, m'avoient fait perdre de vûe depuis long-tems.

Je l'abordai auſſi-tôt, & le priai de m'apprendre la cauſe de ſes pleurs. Il ne me répondit qu'en verſant de nouvelles larmes. Je pleurai avec lui, je le preſſai de répandre ſon chagrin dans mon cœur : je mérite de l'adoucir, lui dis-je, puiſque ma douleur me le fait partager avec vous. Sa ſurpriſe ſembla calmer ſa douleur. Il me reconnut, il m'embraſſa, & il me répondit ces mots que ſes ſanglots interrompirent mille fois : » vous voyez, me dit-» il en étendant la main, ce palais, ces

Digitized by Google

» jardins ! hélas ! l'unique héritier de ces
» biens n'eſt plus ; la mort vient de l'enle-
» ver à la fleur de ſon âge ; ſa jeuneſſe me
» fut confiée, & mes ſoins n'avoient pas
» été ſuperflus ; il étoit vertueux. Occupé
» depuis deux jours à conſoler les parens
» infortunés de ce jeune homme, je cache
» avec peine le chagrin qui me dévore. Je
» venois un moment dans cette retraite
» donner un libre cours à mes pleurs, &
» chercher dans l'abandon à ma douleur
» le courage néceſſaire pour eſſuyer leurs
» larmes. Si j'en dois juger par l'amertume
» de votre douleur, lui répondis-je, quel-
» le ne doit point être celle des parens qui
» ont perdu un fils chéri, un fils unique,
» vertueux, déja avancé, & qui ſont eux-
» mêmes dans un âge où ils ne peuvent
» plus eſperer d'en avoir ! Cependant,
» ajoutai-je, il faut l'eſperer, le tems &
» vos ſoins adouciront leurs peines. Hé-
» las ! me repliqua-t-il, le tems appaiſe-t-
» il les remords ? Quels remords peuvent-
» ils avoir, lui dis-je, s'ils ont donné
» tous leurs ſoins au fils qu'ils ont perdu ?
» Ce n'eſt pas lui qui les excite, reprit-il,
» mais vous ſçavez la coutume des riches :
» à peine ont-ils un ou deux enfans, qu'ils
» craignent de ne pouvoir pas les élever, les
» doter d'une maniere aſſez diſtinguée ; ils

Digitized by Google

» ſe privent de ce qu'il y a de plus doux dans » le lien conjùgal, afin de ne pas augmen- » ter une famille qui leur paroît d'autant » plus à charge que leurs biens ſont plus » conſidérables. C'eſt là le crime que ſe » reprochent les poſſeſſeurs, d'ailleurs ſi » vertueux, de ce château : ils ſentent à » préſent de quels biens, de quelle conſo- » lation ils ſe ſont privés. Telles ſont les » leçons de l'adverſité ! Faut-il donc que » les hommes apprennent leur devoir d'un » maître ſi rude ? Mais, ajoûta-t-il les lar- » mes aux yeux, je ne ſçaurois les aban- » donner plus long-tems ; il faut aller les » diſtraire, s'il eſt poſſible, ſinon pleurer » avec eux. Adieu.

A ces mots il me laiſſa étourdi comme ſi je fuſſe ſorti d'un profond ſommeil. Les objets les plus ordinaires ont une face ſous laquelle ils ſont en droit de nous ſurpren- dre. Il faudroit n'avoir jamais eſſuyé de diſgraces ou n'être pas hómme, pour être inſenſible au malheur des autres. Je fus vivement frappé du ſort de ce pere infor- tuné, qui venoit de perdre ſon fils. Je me le repréſentois errant çà & là dans ſes vaſ- tes appartemens, cherchant à ſe rappeller un fils dont le ſouvenir déchire ſon cœur. Ici après une longue abſence, il avoit reçu ſes premiers embraſſemens : là il avoit

Digitized by Google

eu avec lui les plus doux entretiens : ailleurs son fils prenoit ses recréations, & les recréations du fils étoient les plaisirs du pere. Par-tout il retrouve l'image d'un fils chéri ; par-tout il lit ces tristes mots, *il n'est plus, il n'est plus !* ... Quel abandon ! quelle désolation ! Il n'y a donc plus de plaisir pour lui, plus de momens heureux, plus de tranquillité, plus de repos ! Il va passer les tristes restes d'une vie malheureuse, sans soutien, sans confiance, sans parens, sans amis : car quels parens & quels amis, que ceux qu'attireront auprès de lui de grandes richesses dont ils esperent la succession !

C'est maintenant qu'il sent de quels biens il s'est privé, en refusant les enfans qu'il ne tenoit qu'à lui d'avoir. Si sa famille eût été nombreuse (j'ose l'assurer, & ceux qui se connoissent en sentiment ne me démentiront pas), ses plaisirs auroient augmenté avec ses enfans ; chacun d'eux l'auroit consolé des chagrins & des allarmes que les autres lui auroient donnés, & maintenant il auroit de la douleur, je l'avoue, mais il ne seroit pas inconsolable ; il seroit du moins sans remords. Un pere seroit sans doute bien injuste & bien cruel, qui laisseroit à l'un de ses enfans des biens immenses, tandis qu'il réduiroit les

Digitized by Google

autres à la mendicité. Mais n'eſt-il pas encore plus injuſte de priver les uns de l'exiſtence avant qu'ils ſoient nés, & de leur refuſer la vie, pour procurer aux autres quelques prétendus avantages ?

****

Feu M. de la Motte avoit fait les deux vers ſuivans.

C'Eſt que déja l'enfant eſt homme,
Et que l'homme eſt encore enfant.

Trouvant difficile de les amener par deux autres auſſi heureux, il invita pluſieurs gens d'eſprit à eſſayer de le faire. Deux Poëtes célebres le firent de la maniere ſuivante..

L'homme pour moins que rien, l'enfant pour une pomme,
Rit, pleure, attaque & ſe défend.
C'eſt que déja l'enfant eſt homme,
Et que l'homme eſt encore enfant.

❀

L'enfant ſur ſes pareils veut emporter la pomme ;
L'homme s'abat pour rien, pour rien eſt triomphant.
C'eſt que déja l'enfant eſt homme,
Et que l'homme eſt encore enfant.

Digitized by Google

FLORENCE ET BLANCHEFLEUR, OU LA COUR D'AMOUR.

Conte tiré d'un manuscrit du treizième siécle, conservé dans l'Abbaye Saint Germain des Prés, cotté N° 1830.

VOus m'avez paru contente, Madame, des différens morceaux que je vous ai fait lire; & vous y avez trouvé, dites-vous, la preuve que je vous avois produite de la naïveté de nos peres. Je me suis encore engagé à vous convaincre qu'ils avoient de l'imagination dans leurs ouvrages. Je crois que le petit extrait de la Cour d'Amour qui contient environ trois cens cinquante vers, vous donnera une idée de celle qu'ils employoient quelquefois; car il ne me seroit pas facile, malgré toute ma bonne volonté, de repéter souvent ces sortes d'exemples: les traits d'esprit & d'imagination se trouvent, il est vrai, dans leurs ouvrages, mais ils sont épars & noyés dans des longueurs insupportables; leur objet même est rarement agréable, ce sont le plus ordinairement des moralités qui ne sont qu'ennuyeuses, ou des contes à la vérité fort jolis, mais si

Digitized by Google

libres que je n'oserois vous les présenter. Au reste vous ne serez point étonnée de la conclusion de ce petit ouvrage, si vous vous rappellez que les Chevaliers sçavoient à peine lire dans les siécles qui piquent aujourd'hui votre curiosité, & que les Prêtres & les Moines étoient les seuls qui sçussent écrire. Il faut cependant convenir que ces Auteurs étoient peu conséquens & peu fixes dans leurs idées. Ils promettent des choses qu'ils ne tiennent pas, ils ne s'embarrassent point de remplir celles qu'ils ont avancées. L'auteur que vous allez lire abandonne, par exemple, l'image de l'Amour comme Dieu, par laquelle il débute, pour en parler ensuite comme d'un Roi, par la seule raison que l'imitation d'une Cour lui étoit plus facile, & se trouvoit plus à sa portée. Il y auroit bien d'autres observations à faire sur les inconséquences de fond & de détail que ces Auteurs présentent à chaque pas. Mais ce n'est point une critique que j'ai l'honneur de vous envoyer ; c'est un exemple : heureux s'il peut vous amuser encore !

Ce qui est en italique est traduit littéralement.

L'Auteur commence par dire qu'il ne faut point entretenir *les poltrons, les pay-*

Digitized by Google

ſans & ceux qui ſe donnent des airs, de tout ce qui peut regarder l'amour ; mais il ajoute que ces propos conviennent *aux gens d'Egliſe & aux Chevaliers*, *& ſur-tout aux filles douces & aimables auſquelles ils ſont fort néceſſaires.*

Florence & Blanchefleur, jeunes filles, de grande naiſſance & douées de tous les agrémens poſſibles, entrerent un jour d'été dans un verger des plus agréables pour ſe divertir enſemble, & jouir des beautés de la nature & de la ſaiſon ; *elles avoient des manteaux chamarrés de fleurs, & principalement de roſes les plus fraiches ; l'étoffe étoit d'amour, & les attaches de chants d'oiſeaux.* Elles trouverent, après avoir fait quelque pas dans le verger, un ruiſſeau, *dans lequel elles regarderent leurs viſages dont l'amour alteroit ſouvent les couleurs ; elles ſe repoſerent enſuite au pied des oliviers dont le bord étoit planté.* Florence prit la parole & dit : *Qui ſeroit ſeule ici avec ſon amant ſans que perſonne en pût être inſtruit ! Si les nôtres arrivoient dans le moment, nous ne pourrions les empêcher de nous embraſſer, de nous careſſer & de jouir du plaiſir d'être avec nous, pourvû que la choſe n'allât pas plus loin, car nous ne le voudrions pas autrement :* nous ne devons jamais donner la moindre priſe ſur nous, & quand un arbre a perdu

Digitized by Google

ſes feuilles il a bien perdu de ſa beauté. *Blanchefleur lui répondit* qu'elle avoit raiſon, & *que l'honneur étoit préférable à toutes les richeſſes.* Elles s'amuſerent tout le jour, elles s'entretinrent ; mais en général, *des ſentimens dont leur cœur étoit occupé.* Cette bonne intelligence ne dura que juſques au ſoir ; elles ſe brouillerent & devinrent furieuſes l'une contre l'autre par la raiſon ſuivante.

Florence demanda doucement à Blanchefleur : *à qui avez-vous donné ce cœur qui me paroît ſi bon & ſi ſincere* ? Blanchefleur rougit & pâlit, & lui répondit : je veux bien vous avouer *que j'ai donné mon cœur & tout ce qui dépend de moi à un jeune homme d'Egliſe, charmant de ſa figure, mais dont le caractere eſt encore préférable à la beauté.* Il me ſeroit impoſſible, ajoûta-t-elle, de louer la bonté de ſon cœur & la politeſſe de ſon eſprit autant qu'elles le méritent. Florence lui répondit avec ſurpriſe, comment avez-vous pû vous déterminer à prendre un homme d'Egliſe pour ami ? Quand le mien va dans un tournoi & qu'il abbat un Chevalier, il vient me préſenter ſon cheval. Les Chevaliers ſont eſtimés de tout le monde, les gens d'Egliſe ſont mépriſés ; il faut aſſurément que votre eſprit ſoit dérangé d'avoir fait choix d'une telle eſpece.

Digitized by Google

Blanchefleur ne put ſoutenir ces propos inſultans, & lui dit avec une colere mêlée d'impatience, *qu'elle avoit tort de dire du mal de ſon ami, qu'elle ne le ſouffriroit point, & qu'il étoit plus ſot à elle d'aimer un Chevalier*; & dans ſa colere elle fit la critique & le portrait de la pauvreté & des beſoins ordinaires des Chevaliers. Elle finit par dire qu'elle prouveroit devant toute la terre que *les gens d'Egliſe étoient les ſeuls que l'on dût aimer, qu'ils étoient plus polis & plus remplis de probité que les Chevaliers.* Florence lui répliqua que tout ce qu'elle diſoit étoit faux, & lui propoſa d'aller faire juger leur différend à la cour du Dieu d'Amour. D'accord ſur ce point, elles ſortirent du verger ſans ſe dire un mot & ſans ſe regarder.

Elles furent exactes à ſe mettre en marche le jour dont elles étoient convenues. Elles partirent en même-tems, & ſe rencontrerent non ſans être piquées de ſe trouver toutes deux ſi belles & ſi bien parées. En effet jamais parures n'eurent autant d'éclat & de véritables agrémens. *Leurs robes étoient faites des roſes les plus fraîches, leurs ceintures de violettes que les amours avoient arrangées pour leur plaiſir, leurs ſouliers étoient couverts de fleurs jaunes, & leurs coëffures étoient d'églantier,*

Digitized by Google

aussi l'odeur en étoit parfaite. Elles montoient deux chevaux plus blancs que la neige, & aussi beaux que magnifiquement parés; car l'yvoire & l'ambre étoient employés avec profusion sur leurs harnois. Ces beaux chevaux avoient le poitrail *orné de sonnettes d'or & d'argent, & par un enchantement de l'amour elles sonnoient des airs nouveaux, plus doux que ne le fut jamais le chant d'aucun oiseau. Quelque malade qu'un homme eût été, cette mélodie l'auroit aussi-tôt guéri.*

Florence & Blanchefleur firent le voyage ensemble, & découvrirent sur le midi la tour & le palais que *le Dieu d'Amour habitoit; il étoit sur un lit tout couvert de roses,* & dont les rideaux étoient galamment attachés avec des clous de girofle parfaitement arrangés.

Les deux Demoiselles mirent pied à terre sous un pin, dans une prairie charmante qui formoit l'avant-cour du château. Deux oiseaux volerent à elles, & les conduisirent au château, d'autres eurent soin de prendre leurs chevaux.

Quand le Dieu d'Amour les apperçut, il se leva de son lit avec empressement, les salua avec toutes les graces dont il est capable, les prit l'une & l'autre par la main, les fit asseoir auprès de lui, & leur

demanda le ſujet de leur voyage. Blanche-fleur lui en rendit compte, & le pria de juger leur différend. Auſſi-tôt le Roi donna ordre qu'on fît aſſembler les oiſeaux, ſes barons, pour décider la queſtion. *Il leur conta la diſpute des deux Belles, & leur dit de lui donner franchement leur avis.*

L'Epervier parla le premier, & dit que les Chevaliers étoient plus polis & plus honnêtes que les gens d'Egliſe.

La Huppe dit que cela n'étoit pas vrai, & que *jamais on ne pouvoit comparer un Chevalier avec un Clerc, par rapport à une maîtreſſe.*

Le Faucon ſe leva en pied, & donna le démenti à la Huppe, en l'aſſurant qu'il n'y avoit ni Clerc ni Prêtre qui pût en ſçavoir autant en amour qu'un Chevalier.

L'Alouette contredit l'avis du Faucon, aſſurant que l'homme d'Egliſe devoit mieux aimer.

Le Geai laiſſa à peine le tems à l'Alouette de donner ſon avis, tant il étoit preſſé de parler en faveur des Chevaliers, aſſurant *qu'ils étoient les plus aimables*, ajoutant *que les gens d'Egliſe ne devoient point aimer, que leur état les engageoit à ſonner les cloches & à prier pour les ames, & que les Chevaliers devoient au contraire aimer les Dames.*

Digitized by Google

Le Roſſignol ſe leva & demanda audience : Les amours, dit-il, m'ont fait leur conſeiller, j'oſe donc déclarer, ſelon ma penſée, que perſonne ne peut ſi bien aimer qu'un homme d'Egliſe, & je m'offre à le prouver par les armes.

Le Perroquet ſe leva, & après avoir dit deux fois, *écoutez*, *écoutez*; il ajoûta, *le Roſſignol ment*, *j'accepte le combat* : en diſant ces mots, *il jetta ſon gant : le Roi le prit; le Roſſignol vint à lui & lui donna le ſien, pour prouver qu'il acceptoit la bataille.*

Auſſi-tôt ils allerent prendre leurs armes; & quoiqu'elles ne fuſſent que de fleurs, le combat fut très-vif & fort diſputé. Cependant aucun des combattans n'y périt; mais le Perroquet fut terraſſé, obligé de rendre ſon épée, & *de convenir que les gens d'Egliſe ſont braves & honnêtes, & plus dignes d'avoir des maîtreſſes que les hommes de tout autre état, & par conſéquent que les Chevaliers.*

Florence au deſeſpoir de ſe voir condamnée, s'arracha les cheveux, tordit ſes poings, & *ne demanda à Dieu que le bonheur de mourir; elle s'évanouit trois fois, & la quatriéme elle mourut.*

Tous les oiſeaux furent convoqués pour lui faire des obſeques magnifiques; ils répandirent une prodigieuſe quantité de

Digitized by Google

fleurs sur son tombeau, sur lequel ils placerent cette épitaphe : *Ci gît Florence qui préféra le Chevalier.*

L'Auteur, après avoir fait parler la Kalande, qui est une espece d'Alouette huppée, fait aussi-tôt après paroître une autre Alouette. J'ai pris la licence de faire intervenir un autre oiseau dans le Conseil. Sans prétendre faire aucune comparaison, *la Fontaine* m'a autorisé *sur le fait de Maître Alaciel*, & j'ai crû pouvoir suivre son exemple sur le compte d'une Alouette.

J'ai l'honneur d'être, Madame.

A MADAME P..

Sur son voyage à Argenteuil.

VEnus, à l'insçu de son fils,
Ayant résolu de réduire
Un nouveau peuple à son empire,
Projetta de quitter Paris.
Elle en vouloit faire un mystere
A ce Dieu jaloux de ses droits,
Qui pense à la nature entiere
Pouvoir lui seul donner des loix.
Pour ne rien faire à l'aventure,
La Déesse crut cette fois
Devoir, en changeant de figure,
Et ne consultant que son choix,

Digitized by Google

En prendre une dont le minois
Répondît à la conjoncture.
Voulant s'assurer du succès,
Et ne point faire de mépriſe,
De P.. elle prend les traits,
Sûre que par ſon entremiſe
Et le ſecours de ſes attraits,
Elle achevera l'entrepriſe.
L'Amour informé du ſecret,
Et piqué de voir que ſa mere
N'empruntoit pas ſon miniſtere,
Jura de rompre le projet.
Animé par ſa jalouſie
Et par un téméraire orgueil,
Ce Dieu, précédé de l'envie,
Part & ſe rend dans Argenteuil.
Dans ces lieux peu faits pour ſes charmes,
Il eſt un peuple de guerriers;
Pour deviſe on lit ſur leurs armes,
Point de myrtes, mais des lauriers.
C'étoit à ce peuple inſenſible
Que Venus deſtinoit des fers,
Afin que tout dans l'univers
Connût ſon pouvoir invincible.
Au mépris de ſes intérêts,
L'Amour balançoit ſa puiſſance;
Il n'écoutoit que la vengeance
Et que ſes ſerments indiſcrets.
Il avoit devancé ſa mere,

Digitized by Google

Et déja par plus d'un propos,
Quoiqu'il fût ſûr de lui déplaire,
Il avoit ſéduit ces héros,
Qui tous attachés à la gloire,
Ne ſuivoient que ſes étendarts;
Et fiers de plus d'une victoire,
Défioient les plus grands hazards.
P.. paroît, tout rend les armes,
Tout céde à ſes attraits vainqueurs;
Et l'hommage de tous les cœurs
Fait le triomphe de ſes charmes.
L'Amour en paroît irrité;
Il fuit ces lieux avec colere,
Et dit en partant pour Cythere;
Tout eſt facile à la beauté.

ESSAI PHILOSOPHIQUE.

L'Hiſtoire de l'eſprit humain eſt l'étude la plus flateuſe & en même tems la plus humiliante pour un ſage. Après bien des réflexions, l'homme n'eſt plus à ſes yeux qu'une eſpece bizarre en qui la miſere & la grandeur ſe tiennent par la main, & dont l'être entier eſt un paradoxe. Si on le conſidere du côté des lumieres de l'eſprit, il n'eſt jamais ſi petit que lorſqu'il paroît monté à ſon plus haut point d'élévation. Les connoiſſances les plus reflé-

Digitized by Google

chies n'ont servi aux esprits bienfaits qu'à leur faire voir de plus près leur ignorance, & n'ont fait qu'égarer les autres. La Philosophie dont le but doit être de nous apprendre nos devoirs, n'a gueres servi qu'à fournir des prétextes pour se dispenser de les remplir. La religion sur tout; cet objet si intéressant pour nous, puisqu'il décide de notre sort dans cette vie & de celui qui nous attend dans l'immensité de la nature; la religion, dis-je, a presque toujours été la victime des fausses lumieres de la raison. Suivons la marche de l'incrédulité, nous la verrons, à la honte de l'esprit humain, s'élever avec l'aurore de la Philosophie, s'accroître avec elle par dégrès, & la suivre dans tous ses développemens.

L'existence d'une divinité, cette vérité si simple que le sentiment démontre à tous les hommes, ne devint un paradoxe que lorsque la raison voulut la soumettre à l'analyse. Presque tous les Philosophes anciens la nierent; *Philosophe* & *Athée* chez les Grecs & les Romains étoient à peu-près synonymes, & on mettoit, dit Cicéron, au nombre des propositions probables celles-ci: *Les meres aiment leurs enfans: les Philosophes ne croyent point de dieux.* Thalés, Démocrite, Epicure, &c. enseignerent l'Athéis-

me ; on ne sçait pas si Aristote a été Athée, parce qu'il ne s'est pas expliqué assez clairement, mais au moins nia-t-il la providence. Pour Straton son disciple, il fit un système de matérialisme des plus décidés. Tous les autres embrassèrent le Scepticisme, qui ne vaut pas mieux que l'Athéisme.

L'impiété ne prit chez les Romains que fort tard, parce qu'ils ne connurent la Philosophie que fort tard. Quelques Sçavans, qui voyagerent en Gréce, y puiserent avec les principes de la Philosophie, ceux de l'irréligion. Lucrece afficha le Matérialisme ; & les écrits de Cicéron, de Pline & Senéque, respirent le Scepticisme.

Si nous passons au Judaïsme, nous verrons la religion de Moïse conservée avec vénération chez les Hébreux, malgré la captivité, la dispersion & les révolutions qu'ils eurent à essuyer, jusqu'à ce que la Philosophie s'étant mêlée parmi eux, on vit naître le Saducéïsme qui rejetta la spiritualité & l'immortalité de l'ame. Cette secte impie fut non seulement tolérée & admise à la communion judaïque ; mais on vit même un de ses plus zélés partisans, le célebre Hircan, assis sur le thrône pontifical.

Dans les premiers siécles du Christianisme,

nisme, où la religion devoit être d'autant plus pure qu'elle étoit plus près de sa source, l'introduction de la Philosophie payenne ouvrit la porte à l'erreur. Le Platonisme étoit pour lors en regne, la conformité de ce système avec quelques dogmes de la religion le firent adopter: de là cette foule d'hérésies, qui ne sont qu'un mêlange monstrueux des principes du Christianisme avec quelques idées des Philosophes payens, & qui ne furent enfantées ni par l'erreur ni par le fanatisme. Leurs Auteurs étoient des ambitieux sans religion, qui se jouant de la crédulité des peuples, en firent l'instrument de leur ambition.

La Philosophie ayant été transplantée chez les Arabes dans le VIII^e siécle, ne manqua pas de répandre ses influences sur la religion de ces peuples. Le célebre Almanzor, ce Calife Astronome & Philosophe, & après lui Abdallah & Almamon, voulant faire fleurir les Arts & les Sciences chez cette nation, jusques-là barbare, y attirerent plusieurs sçavans, & firent traduire en Arabe les meilleurs Auteurs anciens & sur-tout leurs ouvrages philosophiques. Le goût de la Philosophie s'étant répandu, les esprits devinrent plus éclairés, & l'Alcoran perdit en même tems beau-

Digitized by Google

coup de la vénération qu'on lui portoit. On vit naître une secte de Philosophes, Médecins & Chymistes, la plûpart Athées. On ne connoît que trop le fameux Averroës, dont le système de matérialisme trouva des proselites jusqu'en Europe. La dégradation du Mahometisme ne manqua pas d'exciter les murmures des zélés Musulmans. Bayle rapporte que Takiddin, un de leurs Auteurs, s'éleva fort contre Almanzor, qu'il menaça de la colere céleste pour avoir altéré la dévotion des vrais croyans par l'introduction de la Philosophie. Enfin par tout où vous trouverez les traces de la Philosophie, vous trouverez celles de l'irréligion qui la suit toujours.

Lorsque Mahomet II eut pris Constantinople, où l'empire des Lettres avoit été transplanté avec l'Empire Romain, les plus sçavans hommes de la Grece se retirerent en Italie, où ils porterent les semences de l'athéisme, qui s'y développa avec une rapidité prodigieuse. Il est étonnant combien on vit paroître d'athées en Italie dans les 15^e^ & 16^e^ siécles; on n'en a point connu en France avant la restauration des lettres par François I. Mais depuis cette époque, la philosophie y ayant monté au point de perfection où elle est aujourd'hui, l'incrédulité a gagné du terrein, & a suivi les mê-

Digitized by Google

mes proportions dans ſes progrès.

Les abus que les eſprits forts ont fait de tous les ſyſtêmes philophiques prouvent que les principes de la philoſophie ne ſont pas faits pour être adaptés à ceux de la religion. Le pere de la philoſophie moderne, Deſcartes, a malheureuſement moins réuſſi à démontrer l'exiſtence d'un Dieu qu'à prouver que l'univers a pû ſe former & ſe conſerver tel qu'il eſt par les loix générales du mouvement. Quelque éloigné que Deſcartes ait voulu paroître d'appuyer l'athéiſme par ſon ſyſtême, il n'en eſt pas moins vrai que Spinoſa n'a fondé ſon hypothèſe que ſur les principes du Carteſianiſme. Bayle s'eſt ſervi de ces mêmes principes pour établir ſon ſyſtême de pyrroniſme, & pour combattre tous les raiſonnemens que l'on pouvoit faire en faveur de la religion.

L'*optimiſme* du célébre Leibnitz conduit naturellement au fataliſme, & eſt d'autant plus ſéduiſant qu'il juſtifie la providence de l'imputation du mal moral & du mal phyſique ; l'*harmonie préétablie* du même philoſophe exclut toute liberté dans l'homme.

Locke, ce ſage & dangereux métaphyſicien, doit être regardé comme le pere du matérialiſme moderne. Démontrer, comme

Digitized by Google

il prétendoit l'avoir fait, que la matiere peut penſer, c'étoit en bonne logique démontrer qu'elle penſe effectivement; car ſi la matiere eſt ſuſceptible d'intelligence, la création d'une autre ſubſtance ſeroit un hors d'œuvre, & nous ſerions d'autant plus autoriſés à la rejetter qu'il n'y a que la néceſſité de ſon exiſtence pour expliquer la penſée, qui puiſſe faire recourir à un être qu'il nous eſt impoſſible de concevoir.

Le grand Newton, malgré ſon reſpect pour la Divinité, n'a pû empêcher que ſon ſyſtême ne ſoit un des plus favorables à l'irréligion; & les *pſeudo-Newtoniens*, je veux dire ceux qui regardent, comme le ſentiment de Newton, l'attraction comme une qualité eſſentielle à la matiere, font de ce principe la baſe de l'athéiſme le plus décidé.

Mallebranche, qui a été le philoſphe le plus pénétré des ſentimens de la religion, eſt un de ceux dont les opinions ont été les plus dangereuſes; ſes principes l'avoient conduit à nier l'exiſtence des corps, & il ne la croyoit que parce que l'Ecriture Sainte le lui enſeignoit. En ſuivant ſes idées, d'autres ont conclu de la non-exiſtence de la matiere, que les livres de l'écriture n'étoient, ainſi que les corps, qu'une illuſion

Digitized by Google

des ſens. Je regarde Mallebranche comme l'auteur de la ſecte des *idéaliſtes*, plus étendue qu'on ne penſe, & dont l'opinion eſt un pur ſcepticiſme, abſurde au premier coup d'œil, mais qui n'en devient que plus dangereux dès qu'on l'approfondit.

Ce ſont là cependant les oracles de la philoſophie : ſi les lumieres de leur eſprit & la droiture de leur cœur n'ont pû les mettre à l'abri de l'erreur, croyons que notre raiſon eſt un flambeau trop foible pour nous éclairer, & cherchons une lumiere plus ſûre, que nous ne pouvons trouver que dans la religion : notre ame ne ſe connoît pas elle-même, ni le corps qu'elle gouverne, ni les objets avec leſquels elle a des rapports immédiats ; comment connoîtroit-elle les rapports de l'homme avec l'être ſuprême ? elle ne peut parcourir la chaîne immenſe qui les ſépare : qu'elle reſte donc dans ſa ſphere. Reconnoiſſons la foibleſſe & l'impuiſſance de notre raiſon, qui n'eſt pas même capable de me prouver l'exiſtence de mon propre corps, le ſentiment ſeul me le perſuade, & je ne puis en douter : ainſi je ne ſuis pas convaincu, mais je ſens l'exiſtence d'un être ſuprême, & la néceſſité d'un culte ; cela me me ſuffit, je me tais, & j'adore.

Digitized by Google

EPITRE

A Mlle D.... qui m'avoit demandé quelle étoit ma meilleure amie.

OUi, c'eſt encore une friponne,
Qui de moi fait un Céladon.
Vous voulez connoître le nom
Et les charmes de la perſonne :
Mais j'ai le don d'être diſcret,
Ou tout au moins de le paroître.
Cependant je brûle en ſecret
De vous la donner à connoître.
Ecoutez donc : à ce portrait
Vous la reconnoîtrez peut-être.

Au fond d'un antre ou d'un vallon,
En vain la jeune violette,
Nous dérobe ſous le gazon
Sa beauté ſimple, mais parfaite.
Bientôt une douce vapeur
Qu'exhale au loin ſon humble fleur,
Trahit le lieu de ſa retraite ;
Elle a charmé par ſon odeur,
Elle enchante par ſa couleur ;
Telle eſt auſſi cette Brunette
Par qui l'amour eſt mon vainqueur ;

Digitized by Google

Contente d'unir la douceur
Et la bonté du caractere,
A tout ce qu'a de séducteur
Un esprit que le goût éclaire ;
Elle ne cherche point à plaire
Par un dehors faux & trompeur.
Toujours belle, toujours piquante,
Mais modeste dans ses attraits,
Ma bergere ne sçut jamais
Qu'elle est encore plus charmante
Qu'en ce tableau je ne la fais.

Pour me tirer plutôt d'affaire ;
Ainsi que dans tous les portraits,
Vous dirai-je qu'elle a les traits
De la Déesse de Cythere ?
Je le pourrois, je le sçais bien ;
Mais tout Cythere est une fable ;
Maintenant, donc je ne vois rien
Qui soit à D . . . . . comparable.

Digitized by Google

CONTES.

Premier Conte.

TOut un peuple étoit si disposé à la joie & à la gaité qu'il n'étoit plus capable de rien, c'étoient les Tirinthiens. Comme ils ne pouvoient plus reprendre leur sérieux sur quoi que ce soit, tout étoit en desordre parmi eux. S'ils s'assembloient, tous leurs entretiens rouloient sur des folies, au lieu de rouler sur les affaires publiques : s'ils recevoient des Ambassadeurs, ils les tournoient en ridicule : s'ils tenoient le conseil de ville, les avis des plus graves Sénateurs n'étoient que des bouffonneries, & en toutes sortes d'occasions, une parole ou une action raisonnable eût été un prodige chez cette nation. Ils se sentirent enfin fort incommodés de cet esprit de plaisanterie. Ils allerent consulter l'Oracle de Delphes, pour lui demander les moyens de recouvrer un peu de sérieux : l'Oracle répondit que s'ils pouvoient sacrifier un taureau à Neptune sans rire, il seroit désormais en leur pouvoir d'être plus sages. Un sacrifice n'est pas une occasion si plaisante d'elle-même ; cepen-

Digitized by Google

dant pour le faire sérieusement ils y apporterent bien des précautions. Ils résolurent de n'y point recevoir de jeunes gens, mais seulement des vieillards; & non pas encore toutes sortes de vieillards, mais seulement ceux qui avoient ou des infirmités, ou beaucoup de dettes, ou des femmes fâcheuses & incommodes. Quand toutes ces personnes choisies furent sur le bord de la mer pour immoler la victime, il fallut encore, malgré les femmes diablesses, les dettes, les maladies, & l'âge, qu'ils composassent leur air, baissassent les yeux, & se mordissent les lévres. Mais par malheur il se trouva là un enfant qui s'y étoit glissé. On voulut le chasser, & il cria : quoi ! avez-vous peur que je n'avale votre taureau ? Cette sottise déconcerta toutes ces gravités contrefaites : on éclata de rire ; le sacrifice fut troublé, & la raison ne vint point aux Tirinthiens.

SECOND CONTE.

On raconte qu'il y avoit un Cadis, nommé Roufbehani, il étoit dans le Tabaristan ; c'étoit un homme qui possédoit toutes les qualités que demande sa charge. Un jour un homme se présenta devant lui pour intenter procès à un autre à qui il

Digitized by Google

avoit prêté de l'argent : le Cadis dit à l'accuſé, avez vous l'argent de cet homme ? l'accuſé le nia ; le Cadis demanda à l'accuſateur, avez-vous des témoins ? il répondit, je n'en ai point ; le Cadis répondit, il faut le faire jurer. L'accuſateur pleura, & lui dit : ô juge ! prenez garde, ſecourez-moi, je n'ai point de témoins pour lui & il jurera : le juge lui dit, par rapport à vous, je n'irai point contre la loi, il faut que vous ayez des témoins ou que votre adverſaire jure. L'homme pleura & ſe jetta par terre, je ſuis un pauvre homme, dit-il, & ſi vous ne me faites pas faire juſtice, je ſerai trompé ; examinez ma cauſe qui eſt juſte. Alors le juge voulant examiner le juſte procédé de cet homme, le fit approcher, & lui dit : comment avez-vous donné de l'argent à cet homme ? je l'ai prêté, répondit il : à quelle condition le lui avez-vous prêté ?

O juge ! ſoyez toujours heureux. Sçachez que cet homme étoit mon ami : il devint amoureux d'une eſclave ; le prix de cette eſclave étoit de cent ſequins, tout ſon bien ne les vaut point. Cet homme étoit toujours plongé dans le chagrin quelque part qu'il allât. Un jour nous étions enſemble à la promenade, nous nous repoſâmes dans un endroit où il ſe

Digitized by Google

reſſouvint de ſa maîtreſſe ; il pleura tant que j'eus pitié de lui, par rapport à notre ancienne amitié de vingt ans. Vous n'avez point aſſez d'argent, lui dis-je, pour acheter cette eſclave ; perſonne ne vous ſecourt : à peine ai-je cent ſequins que j'ai gagnés depuis que je ſuis né, voulez-vous que je vous les prête ? vous mettrez auſſi de l'argent, & vous acheterez cette eſclave : après en avoir joui pendant un mois vous la revendrez, & vous me rendrez ce qui m'appartient. Auſſi tôt cet homme ſe jetta à mes pieds, & me jura de ne ſe ſervir qu'un mois de cette eſclave, & qu'enſuite il la revendroit, ſoit qu'il y perdît, ſoit qu'il y gagnât, afin de me rendre mon argent. Je me rendis à ſes prieres, & je lui donnai cet argent ; il n'y avoit avec nous perſonne, excepté Dieu. Depuis ce tems-là, quatre mois ſe ſont écoulés ſans que j'aye vû paroître ni mon argent ni l'eſclave. Dans quel lieu avez vous donné cet argent ? l'homme dit à l'ombre d'un arbre : pourquoi dites-vous que vous n'avez point de témoins ? Il dit alors à l'accuſé, reſtez auprès de moi ; & à l'accuſateur, allez à cet arbre, priez-y Dieu, & enſuite dites lui : le juge vous demande, venez & rendez témoignage pour moi. L'accuſé ſourit au diſcours du juge : le juge s'en apper-

çut, & fit ſemblant de ne le point voir ; allez, dit-il, à l'accuſateur, qu'il vienne vîte pour rendre témoignage. L'accuſateur répondit, je crains que cet arbre ne veuille point aquieſcer à ma ſeule parole, donnez-moi quelque marque pour lui faire ſçavoir que c'eſt de votre part que je viens. Le juge lui en donna une, & lui dit, allez & montrez lui cela ; dites-lui, le juge vous demande pour rendre témoignage ſur ce que vous ſçavez. Cet homme ayant pris le ſigne, partit : l'accuſé reſta, le juge cauſa avec toute l'aſſemblée ſans ſonger à l'accuſé. Quelque tems après, il lui demanda, cet homme eſt-il arrivé à l'arbre ? il lui répondit, il n'eſt point encore arrivé : il montra par cette réponſe qu'il étoit coupable. Pour l'accuſateur, étant allé à l'arbre, il eut beau le prier, lui montrer le ſignal du juge, lui dire qu'il le demandoit pour rendre témoignage, & ne pouvant rien obtenir de l'arbre, il retourna, & dit au juge : Seigneur, j'ai montré votre ſigne, je n'ai rien obtenu de l'arbre. Alors le juge répondit, cet arbre eſt venu avant vous, il a rendu témoignage : vîte, donnez les cent ſequins à cet homme. L'accuſé répartit, quand eſt-ce que l'arbre eſt venu ? j'ai toujours été préſent.

Le juge répondit, lorſque je vous ai

Digitized by Google

demandé si cet homme étoit arrivé à l'arbre, pourquoi n'avez-vous point répondu, comment puis-je sçavoir s'il y est arrivé, puisque je ne sçais où est cet arbre ? si vous n'eussiez point connu cet arbre, vous n'eussiez point répondu : il n'y est point encore arrivé. L'accusé convaincu par lui-même, donna ce qu'il avoit à cet homme.

Quoique dans cette occasion le juge n'aye point consulté le livre des loix, cependant il a rendu la justice par son sçavoir.

III^e. CONTE.

Abdoul Dyebbar raconte que Mouhamed, fils de Humeïr, étant un jour sorti pour chasser, il vit un serpent s'avancer vers lui avec beaucoup de vîtesse. Lorsqu'il fut arrivé auprès de lui, il lui dit : sauve-moi, & Dieu te sauvera le jour que personne autre que lui ne peut sauver. Il demanda au serpent de quoi il vouloit qu'il le sauvât ? il lui répondit, d'un ennemi qui veut me couper en piéces. Il lui demanda où il vouloit qu'il le cachât ? il répondit, si tu veux faire une bonne action cache-moi dans ton estomac. Il ouvrit sa bouche, & à peine le serpent étoit-il descendu dans son estomac qu'il vit venir un homme le sabre à la main, qui lui de-

Digitized by Google

manda où étoit le ſerpent ? il lui répondit qu'il ne l'avoit point vû, & l'homme paſſa outre. Sentant un moment après le ſerpent remonter, il ouvrit ſa bouche ; le ſerpent mit la tête dehors, & lui demanda s'il voyoit l'homme qui le cherchoit ? il répondit qu'il avoit paſſé, & qu'il ne le voyoit plus. Le ſerpent lui dit alors de choiſir de deux choſes l'une, ou qu'il lui piquât le cœur, ou qu'il lui fendît le foie. Le fils de Humeïr répondit : j'atteſte Dieu que tu ne me traites pas comme je l'ai mérité. Le ſerpent repliqua : il eſt vrai ; mais tu as fait du bien à un ingrat, & il faut que tu choiſiſſes un des deux partis, il n'y a pas d'autres moyens. Le fils de Humeïr lui dit : puiſqu'il faut que je meure, la ſeule grace que je te demande eſt que tu me donnes le tems d'arriver au pied de cette montagne qui eſt devant nous pour m'y faire un tombeau. Le ſerpent y ayant conſenti, il ſe mit à marcher du côté de la montagne. A peine avoit-il fait quelques pas qu'il rencontra un jeune homme, d'un beau viſage & bien habillé, qui lui dit : bon vieillard, qu'avez-vous ? il ſemble que vous ſoyez deſeſpéré de la vie, & que vous alliez vous préſenter à une mort certaine. Il lui répondit : un ennemi qui eſt dans mon eſtomac & qui veut me faire périr, m'a mis

Digitized by Google

dans cet état. A ces mots le jeune homme tira quelque chose de sa manche & le lui donna, en lui disant de l'avaler : l'ayant avalé, il sentit une douleur violente dans ses entrailles ; il se plaignit au jeune homme, & il lui en donna une autre : dès qu'il l'eut avalé il rendit le serpent en plusieurs morceaux par le bas. Sensible au dernier point au service qu'il lui avoit rendu, il lui donna mille bénédictions, & le pria de lui dire qui il étoit. Il répondit je suis un ange, mon nom est Marouf, & ma place est dans le quatriéme ciel. Tu sçauras que les habitans du ciel voyant le tour indigne que le serpent vouloit te jouer, ils ont été touchés de ton état, & ont prié Dieu de t'aider ; & c'est par son ordre que je suis venu pour te tirer d'embarras. Hadjadje demanda un jour à une personne quelles étoient les choses les plus mal employées ? Il lui répondit, la pluie sur une terre salée, une chandelle allumée devant le soleil, une belle esclave entre les mains de quelqu'un qui n'est pas homme, & un bienfait à un ingrat.

Digitized by Google

MADRIGAL.

QUE je souffre un cruel martyre,
Quand jusqu'au fond des bois Tircis vient me chercher !
Il a cent choses à me dire ;
Et j'en ai cent à lui cacher.

QUATRAIN.

A une femme laide qui avoit des boutons, & qui vouloit en guérir à quelque prix que ce fût.

SI vous pouviez pour argent ou pour or,
A vos boutons trouver quelque remede,
Vous seriez, j'en conviens, moins laide ;
Mais vous seriez bien laide encor.

LETTRE A UN ETRANGER

Sur les Moralistes François.

MAis vous n'êtes donc pas si frivoles, me disoit un jour un Anglois qui, après avoir bien étudié notre littérature, fut étonné de trouver tant de profondeur dans nos bons écrivains, & admira sur-tout nos ouvrages de morale. En effet ce recueillement dans l'esprit & cette force de raison que l'étude de la morale exige, ne vont

Digitized by Google

pas avec le goût de minutie qu'il nous ſoupçonnoit. Ce reproche ſi commun dans la bouche des étrangers, ſe repére tous les jours avec une ſorte de complaiſance dans un tas de brochures, de petites pieces & de préfaces, dont les Auteurs accuſent de bonne foi leur propre nation d'être frivole, parce qu'ils ne la connoiſſent que par le côté frivole; & ſans doute ils réuſſiroient bien mieux à accréditer cette accuſation par leurs ouvrages que par leurs ſatyres.

Je vais, Monſieur, vous donner une idée générale de nos Moraliſtes, en ſuivant la marche de leurs ouvrages & en eſſayant de ſaiſir le caractere propre de leur eſprit.

Le premier en date, & peut-être en mérite, c'eſt le célebre Montagne. Il vivoit dans le XVI^e^ ſiécle. Une étude profonde de l'eſprit humain l'avoit conduit au Scepticiſme le plus décidé : *Que ſçais-je* ? étoit ſa déviſe. Ennemi du ton avantageux des dogmatiſtes, il s'eſt plû à répandre des nuages ſur les vérités les plus généralement reçues. Tout devient paradoxe entre ſes mains; le peu de conſiſtence des principes que nous croyons les mieux fondés, l'inſuffiſance de notre raiſon, l'inconſtance & les variations des opinions humaines ſur les choſes les plus eſſentielles, &c. ce ſont là les argumens dont il accable l'or-

Digitized by Google

gueil des Philoſophes à ſyſtêmes. Il ne faiſoit pas plus de grace à nos vertus qu'à nos connoiſſances. Il remontoit à leur ſource pour apprécier leur mérite, & il évaluoit ce mérite à bien peu de choſe : enfin, ſelon lui, les vérités & les vertus humaines ne tiennent à rien ou preſque à rien. Pour peindre le cœur humain, Montagne n'a fait qu'analyſer ſon cœur. Nous tenons à l'humanité par tant d'endroits, que le premier moyen d'apprendre à connoître le cœur des autres, eſt d'étudier de bonne foi le ſien propre. Montagne expoſe dans ſes Eſſais ſes idées & ſes ſentimens, ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualités avec une franchiſe ſinguliere, & cet ouvrage eſt un tableau où chacun reconnoît quelques-uns de ſes traits. Son livre eſt d'ailleurs mal fait, ſans ordre, ſans méthode ; on y voit une imagination brillante, mais livrée à ſes caprices, irréguliere dans ſa marche, qui ne peut ſuivre aucun objet, s'égare ſans ceſſe & s'accroche à tout : on a dit bien joliment de Montagne, *que perſonne ne ſçait moins ce qu'il va dire, & ne ſçait mieux ce qu'il dit.* Il cite à tout propos des paſſages anciens ou des hiſtoires qui n'ont aucun rapport au ſujet qu'il traite ; ſon ſtyle eſt ſurannné, même pour le tems où il vivoit ; mais

charmant par la naïveté, la vivacité & le pittoresque de ses expressions. Pascal, Mallebranche, Nicole & quelques autres ont été révoltés de l'*Egoïsme* continuel qui regne dans son ouvrage; avec tout cela c'est la lecture la plus délicieuse pour tout homme qui sçait penser.

Montagne eut pour disciple & pour ami Pierre Charron, célebre par son livre de *la Sagesse*, qui fit beaucoup de bruit, & manqua de faire des affaires sérieuses à son auteur, parce qu'on y trouva l'air de liberté, une Philosophie peu commune dans ces tems encore barbares, & qu'on prit pour de l'impiété. Charron étoit Théologien. Bayle trouve singulier que celui des deux amis qui auroit dû instruire l'autre, en fût le disciple. Le livre de *la Sagesse* est estimable & plein de belles choses; mais il y en a peu dont on ne trouve au moins le germe dans celui de Montagne. Il est écrit avec plus de nerf & de méthode que celui-ci, mais aussi avec bien moins d'aménité, de grace & même de profondeur.

Les Ecrivains de Port Royal nous ont fourni dans le milieu du dernier siécle des ouvrages de morale bien estimables. Les *Essais de Morale de M. Nicole* sont un chef-d'œuvre de méthode, d'éloquence

Digitized by Google

& de bonne philoſophie, ſur-tout dans les quatre premiers volumes; l'harmonie de la morale & de la religion y eſt préſentée avec toute la force & la dignité dont eſt ſuſceptible une matiere auſſi reſpectable; mais il regne dans cet ouvrage ce ton d'auſterité, qui eſt le cachet du Janſéniſme, & une monotonie qui à la longue devient inſupportable.

Mallebranche a donné auſſi un excellent traité de Morale chrétienne. Le célebre Paſcal nous a laiſſé des penſées morales, où l'on trouve beaucoup de nerf & de profondeur. A travers les parologiſmes dont ce recueil eſt rempli, on découvre à chaque inſtant des éclairs de génie qui décelent toute la ſublimité du ſien; mais cet homme dont l'imagination étoit naturellement triſte, & affoiblie par les maladies & une dévotion trop auſtere, voyant ſans ceſſe un abîme à ſes côtés, a répandu dans ſes penſées toute la noirceur de ſon imagination: elles ont un air ſombre & effrayant, qui tire ſouvent au fanatiſme.

Je ne puis m'empêcher de placer ici Moliere, dont quelques comédies, indépendamment du mérite dramatique, ſont un traité de morale des plus précieux. Qui a jamais connu le cœur humain mieux que lui? Qui l'a jamais mieux peint, &

Digitized by Google

qui a jamais donné des leçons plus touchantes pour corriger les mœurs ? La morale mise en action, fait à coup sûr une impression bien plus vive & plus sensible qu'un traité didactique. Quel fond de Philosophie ne faut-il pas pour saisir le point fixe des mœurs avec autant de précision que lui, lorsqu'il fait contraster deux caracteres opposés qui marquent les deux extrêmités du vice, pour faire mieux sentir le juste milieu où réside la vertu ? Moliere est peut-être l'homme qui a jamais eu le plus de philosophie dans la tête & dans le cœur : voici un de ses traits que je ne puis me lasser d'admirer, & qui peint bien son génie. Il revenoit un jour de campagne avec Chapelle : un pauvre sur le chemin lui demande l'aumône ; il met sa main dans sa poche, & en tire une piece de monnoye qu'il lui donne. Le pauvre ayant regardé cette piece, courut après lui pour la lui rapporter, en lui disant que c'étoit un louis d'or, & qu'il n'avoit pas eu sans doute dessein de lui donner une si grosse somme. Moliere tira un autre louis de sa poche, le lui donna, & se tourna vers son ami, en lui disant : *Où diable la vertu va-t-elle se nicher ?* L'action est belle, mais c'est la réflexion que j'admire : qu'elle me paroît

profonde ! elle ne pouvoit partir que d'un Philoſophe accoutumé à lire dans le cœur humain, & dont le premier coup d'œil a l'humanité pour objet.

M. le Duc de la Rochefoucault a fait le premier ouvrage de penſées détachées : ſon fameux livre de Maximes eſt un ſyſtême de morale bien neuf & bien ſingulier, & il y fait enviſager l'humanité ſous un point de vûe bien humiliant. M. D. L. R. F. ne croyoit point aux vertus ; nous n'agiſſons, ſelon lui, que par des vûes d'intérêt & d'amour propre ; & les plus belles actions feroient ſouvent rougir leur auteur, ſi l'on en connoiſſoit le principe : voilà la baſe de ſon ſyſtême. Il deſcend dans les profondeurs du cœur humain, pour analyſer les vertus ; il les réduit à leurs principes, & par là même il les réduit à rien : ce ſont des pierres précieuſes qui perdent leur prix & leur brillant dans la décompoſition. L'héroïſme, la grandeur, la philoſophie, ne ſont que de la fauſſe monnoye aux yeux de M. D. L. R. F. & toute la ſageſſe humaine n'eſt que le maſque de l'amour propre. Il faut avoir du courage & une réputation bien ſûre pour afficher un ſemblable ſyſtême ; un autre auroit riſqué de ſe faire envelopper dans cette proſcription générale des vertus, &

Digitized by Google

c'eſt un trait d'équité du public d'avoir rendu juſtice à l'ouvrage de M. D. L. R. ſans ſoupçonner ſon cœur.

Le livre des *Maximes* fit naître peu de tems après celui *de la fauſſeté des Vertus humaines*, qui n'en eſt qu'un commentaire. Il eſt fait par M. Eſprit, qui eſt à M. D. L. R. F. ce que Charron eſt à Montagne.

On vit paroître enfin les *Caracteres de la Bruyere*, ouvrage admirable que l'on devroit ſçavoir par cœur, & qu'on ne peut trop méditer: c'eſt le tableau de la vie humaine peint d'après nature: ſon mérite eſt trop bien établi pour m'y étendre davantage. Beaucoup de gens ſont perſuadés que M. de la Bruyere a peint réellement des perſonnes connues; cela paroît aſſez vraiſemblable: d'ailleurs ſon livre étant, pour ainſi dire, une galerie de portraits d'hommes ridicules, ſots & vicieux, il n'y a rien de ſi aiſé que de trouver des originaux qui y reſſemblent. Les caracteres ſont relevés encore par l'éclat du coloris: on y trouve de la force, de la nobleſſe, de l'imagination dans le ſtyle & très-ſouvent une grande éloquence; mais il eſt beaucoup travaillé, & on le ſent. Il viſe quelquefois trop à l'épigramme, & il me ſemble qu'on y trouve quelques ſemences de ce précieux dans

Digitized by Google

les tours, qui s'eſt développé dans notre ſiécle. Il y a tel auteur de nos jours qui voudroit bien avoir créé telle expreſſion de la Bruyere ; mais on ne s'aviſe pas tout ſeul du mérite des autres.

Notre ſiécle avoit vû naître un de ces hommes rares faits pour éclairer les autres, & que la mort a enlevé au commencement de ſa carriere (*a*) ; c'eſt l'auteur de l'*Introduction à la connoiſſance de l'eſprit humain*, ouvrage plein de principes, qui annonce un Philoſophe qui avoit bien refléchi ſur lui-même, & qui connoiſſoit les hommes, quoiqu'il n'eût fait que les entrevoir. Dans le brillant de la jeuneſſe, au milieu des occupations militaires, accablé de maladies longues & cruelles, M. de Vauvenargues avoit conſervé un eſprit libre & tranquille, une raiſon vigoureuſe, qui devoit, ſans doute, le conduire bien loin. Le livre qu'il nous a laiſſé ne montre pas tout ce qu'il étoit, mais tout ce qu'il devoit être. On y découvre les traces du génie, des idées grandes, des réflexions preſque toujours vraies & quelquefois ſublimes, un ſens droit, & beaucoup d'eſprit, ſans qu'il y prétendît. Son eſſai ſur le bien & le mal moral eſt précieux par les

(*a*) M. le Marquis de Vauvenargues, mort à l'âge de 27 ans.

vûes,

vûes, la netteté & la saine philosophie qu'il y a mis : son style mâle, pathétique, plein de vie, respire par-tout ce ton de sentiment qui a tant de charmes pour les ames sensibles : je laisse à de petits critiques le soin de faire remarquer quelques fautes d'exactitude grammaticale qui lui sont échappées. Il y a, ce me semble, une ressemblance frappante entre Pascal & M. de Vauvenargues, & dans le caractere de leur génie, & dans leurs maladies, & leur mort prématurée.

L'homme considéré en lui-même ou dans ses rapports particuliers avec les autres hommes, voilà l'objet qu'ont envisagé jusqu'ici les moralistes. Il est venu un génie créateur, qui joignant à ces considérations celles des rapports des hommes entr'eux comme membres d'une société politique, a réuni par là toute la science des mœurs ; c'est sous ce point de vûe si étendu que la morale est developpée dans l'*Esprit des loix*, ouvrage unique, fait pour instruire les peuples, les Rois & les Philosophes, & aussi admirable dans la magnificence & l'immensité du plan que dans l'œconomie de l'exécution. On sent bien que la morale doit être la base de la politique. Les mœurs, les loix & les climats se tiennent entr'eux par des rapports délicats & dont

Digitized by Google

les combinaiſons ſont infinies ; ce ſont ces rapports que M. de M. a démêlés avec autant de ſagacité que de profondeur : on eſt étonné de cette variété d'obſervations & de cette multitude de faits, ſouvent contradictoires, qui viennent ſe ranger d'eux-mêmes ſous un principe fécond, & lui ſervir de point d'appui : on admire dans ſon ſtyle cette éloquence rapide & énergique, cette force d'expreſſion qui naît de la force des idées ; cette préciſion ſi ſinguliere, qui fait un tableau fini d'un ſeul coup de pinceau ; cette imagination vive & flexible, qui à côté d'une image légere & gracieuſe, nous préſente une image forte & ſublime qui nous étonne. M. de M. eſt tout ce qu'il veut être, & il eſt toujours grand, toujours créateur ; il ne reſſemble jamais à perſonne, même de loin, & je doute fort que quelqu'un lui reſſemble de long-tems. On connoît un autre ouvrage de lui plein d'eſprit & de vûes fines & profondes ſur les mœurs, que j'admirerois quand il ne renfermeroit que l'hiſtoire des Troglodites, qui me paroît le morceau de morale le plus touchant & du goût le plus neuf & le plus agréable qui ait jamais été fait. Qu'il me ſoit permis d'ajouter que le ſublime des mœurs que M. de M. a peint dans ſes écrits, ſe

Digitized by Google

retrouve dans son ame cette aimable simplicité, le charme de la société, & qu'on a rencontrée quelquefois dans les grands hommes. Il m'en coûte pour ne m'étendre pas davantage sur son éloge; il y a tant de plaisir à louer les hommes vertueux! je ne craindrois pas assurément d'en trop dire, mais je craindrois de ne dire pas ce qu'il faut.

On sera peut-être charmé d'apprendre que M. de M. est un descendant du célébre Montagne; on voit que le génie & la philosophie sont un bien de patrimoine, qui n'a fait qu'augmenter en passant dans les mains de M. de M.

Nous avons encore des gens d'esprit, des Philosophes qui ont bien étudié l'esprit humain, & qui ont porté dans la morale les nouvelles lumieres que notre siécle a acquises; mais je reserve pour une autre lettre la suite de mes observations sur les ouvrages que nous leur devons.

Digitized by Google

LE CREPUSCULE.

ENfin le jour baiſſe ;
L'aſtre qui nous luit,
Après lui ne laiſſe
Qu'un éclat qui fuit.
Auſſi voyageres
Qu'on voit les éclairs,
Des vapeurs légeres
Enflamment les airs,
Le Dieu que je ſers
Fait de nos fougeres,
Sous ces berceaux verds,
Le lit des bergeres.
L'ombre ſe répand ;
L'Amour moins timide,
Livre impunément
A ma main avide
Ces biens précieux,
Ces charmes ſans nombre,
Que la nuit plus ſombre
Dérobe à mes yeux.
Moment favorable !
Couché ſur les fleurs,
Un objet aimable
N'a plus de rigueurs.
Mais déja tout céde

Digitized by Google

Au plus doux repos,
A de longs travaux
Le ſommeil ſuccéde,
Et volage encor,
Dans les bras de Flore,
Attendant l'Aurore,
Zéphire s'endort.
Sommeil favorable,
Ton charme agréable
Diſſipe nos maux.
Autour des pavots
Les ſonges voltigent;
Des ſonges menteurs
Les folles erreurs
Conſolent, affligent,
Raſſurent nos cœurs.
Le Berger ſommeille
Près de ſon troupeau;
Le plaiſir ſeul veille
Près de ce ruiſſeau:
Bientôt le ſilence,
Enfant de la nuit,
Dans ces bois devance
L'Amour qui le ſuit.
Plus loin du myſtere,
Le charme trompeur,
Séduit & fait taire
L'auſtere pudeur.
Voulant ſe défendre

Digitized by Google

Philis va ſe rendre
Au preſſant deſir ;
Déja le Plaiſir
Badinant près d'elle,
Fléchit la cruelle ;
J'entends un ſoupir.
Douce Nuit, acheve,
Pour combler mes vœux,
De me rendre heureux ;
Que le Jour ſe leve
Témoin de nos feux.

ETAT

De la Poëſie Dramatique en Allemagne.

MIchel Sachſe, Hiſtorien Allemand, nous apprend dans la quatrieme partie de ſa Chronique des Empereurs, que la premiere Comédie fut jouée en Allemagne en 1497 ; que Reuchlin en fut l'auteur ; qu'il la compoſa en l'honneur de Jean de Dalberg, Evêque de Worms, & que le peuple la regarda comme un prodige : c'eſt là la premiere trace de l'origine des ſpectacles en Allemagne. L'uſage ne peut gueres en avoir été plus ancien en

Digitized by Google

France, puiſque ſous François I on y jouoit des comédies ſaintes, qui, autant qu'on en peut juger par les titres, devoient être monſtrueuſes. Il eſt vrai que ſi l'on remonte à cet Anſelme Faidet dont parle M. de Fontenelle dans ſon *Hiſtoire du Théatre François*, & qui après avoir promené ſes tragédies & ſes comédies avec un grand ſuccès dans pluſieurs Cours, mourut en 1220, le ſpectacle ſe trouvera au moins de 277 ans plus ancien en France qu'en Allemagne.

La principale cauſe qui a empêché le théatre allemand d'acquerir le dégré de perfection auquel ſont parvenus les théâtres d'Italie, d'Angleterre, & ſur-tout celui de France; c'eſt qu'ayant été en proye à des troupes de bâteleurs errans, qui couroient de foire en foire par toute l'Allemagne, jouant de mauvaiſes farces pour amuſer la populace, les honnêtes gens ſe ſont revoltés contre cette ſorte de ſpectacles, & l'Egliſe les a condamnés comme propres par leur indécence, à corrompre les mœurs. Il ne s'eſt pas trouvé un homme du monde, pas un génie d'un certain ordre qui ait voulu travailler pour de pareils hiſtrions.

Le premier vice du théatre allemand étoit donc de manquer de bonnes pieces;

Digitized by Google

celles qu'on y repréſentoit, devenoient également odieuſes, & par le plan & par l'exécution. On n'y voyoit jamais une époque de la vie, un événement développé; c'étoit toujours des hiſtoires, quelquefois de pluſieurs ſiécles: les régles du dramatique y étoient tout-à-fait inconnues, & les Comédiens donnoient une pleine carriere à leur imagination.

La comédie qu'on jouoit le plus univerſellement, c'étoit *Adam & Eve*, ou *la chute du premier homme*; elle n'eſt pas encore tout-à-fait proſcrite, & il n'y a que quelques années qu'on l'a repréſentée à Strasbourg. On y voit une groſſe Eve, dont le corps eſt couvert d'une ſimple toile couleur de chair, exactement collée ſur la peau avec une petite ceinture de feuilles de figuier, ce qui forme une nudité très-dégoûtante. Adam eſt fagoté de même. Le pere Eternel paroît avec une vieille robe de chambre, affeublé d'une vaſte perruque & d'une grande barbe blanche; les diables ſont les bouffons & les mauvais plaiſans.

Une autre piece que les Comédiens regardoient comme une tragédie ſublime, & qu'ils nommoient dans leurs affiches, une action d'éclat & d'état, c'eſt *Bajazet & Tamerlan*. Après que ces deux rivaux

Digitized by Google

de la tyrannie ſe ſont fait dire par leurs Ambaſſadeurs, les invectives les plus atroces & les ſaletés les plus groſſieres, ils en viennent à la bataille qui ſe donne ſur le théatre. On voit Tamerlan qui terraſſe Bajazet : ces Princes ſe prennent à braſſe-corps, & font des efforts terribles pour s'étrangler mutuellement, en jettant des cris & des hurlemens affreux.

Dans une tragédie, intitulée *Dioclétien*, cet Empereur, grand perſécuteur des Chrétiens, apprend que la belle Dorothée a embraſſé en cachette le Chriſtianiſme : tranſporté de colere il fait venir ſon Général Antonin ; & lui commande de violer publiquement cette Princeſſe. Bien loin d'exécuter cet étrange ordre, Antonin conçoit pour elle un amour reſpectueux & tâche de la ſauver. L'Empereur ſéduit par les mauvais conſeils de ſon Chancelier, fait couper la tête à la Princeſſe, & cette exécution ſe paſſe ſur le théatre à la vûe des ſpectateurs. Dioclétien ne tarde point à ſe repentir de ſon crime ; mais un moment après il eſt englouti par la terre. Le Général Antonin perd la raiſon de deſeſpoir, & fait mille extravagances ; il s'endort à la fin : Arlequin ſurvient, & le réveille avec un jeu de cartes, en lui criant aux oreilles : quatre matadors & ſans prendre.

Digitized by Google

Le bouffon ou plaisant de la véritable comédie allemande est appellé Jean saucisse (Hans-Wurst) ; c'est une espéce de balourd. Pour être parfait en son genre, on veut qu'il ait l'accent Saltzbourgeois ; il a le privilége de dire des saletés : au prix de lui le Polichinel François est très-poli.

Dans une piece intitulée *Charles* XII, Roi de Suede, le Général Fierabras commande dans la forteresse de Friderichshall ; il paroît sur les remparts, provoque Charles XII, lui chante pouille, & l'appelle fanfaron. Charles de son côté le menace qu'il le fera hacher menu comme chair à pâté. Sur quoi le Roi va reconnoître la ville. Jean Sauciſſe qui est en faction, lui crie : Qui va là ? Le Roi répond, Charles XII, & ajoute : Et toi, qui es-tu ? Jean Sauciſſe XIII, lui replique le bouffon, en lui faisant la généalogie des Jean Sauciſſe. A la fin Charles se met de mauvaise humeur & fait commencer la canonnade ; mais il est bientôt étendu sur le carreau. Fierabras suivi de Jean Sauciſſe, sort de la place ; & après avoir chanté victoire sur le cadavre du Roi Suédois, il regagne la ville, & la piece finit.

Ce n'est pas que parmi tant de sottises on ne voye de tems en tems sur l'ancien théatre allemand quelques bluettes d'es-

Digitized by Google

prit, quelques saillies plaisantes. Il y a certainement des traits qui font rire, même les honnêtes gens ; mais ils sont rares & presque toujours défigurés par des polissonneries grossieres, ou par le nœud ridicule de la piece.

Un autre défaut de ces anciennes pieces allemandes, & qui n'est pas des moindres, c'est qu'elles ne sont pas écrites d'un bout à l'autre. Les Comédiens pour l'ordinaire n'en ont que le cannevas, & jouent le reste d'imagination. Jean Saucisse sur-tout y trouve un beau champ pour donner carriere à ses plaisanteries.

Au reste tout étoit maussade dans ce spectacle : une mauvaise cabanne de planches servoit de maison ; les décorations y étoient pitoyables ; les acteurs vêtus de de haillons & coëffés de grandes & vieilles perruques, ressembloient à des fiacres habillés en héros : en un mot, la comédie étoit un divertissement abandonné à la lie du peuple.

Au milieu de cette barbarie une femme aimable osa concevoir le dessein d'épurer le théatre allemand, de lui donner une forme raisonnable, & de le porter, s'il étoit possible, à la perfection ; but que les esprits d'un certain ordre se proposent toujours dans leurs entreprises. Cette femme

Digitized by Google

étoit Madame Neuber, épouse d'un assez mauvais Comédien, mais bonne actrice : outre son talent pour le théatre, elle en a beaucoup pour la Poësie, suite du génie & du goût avec lesquels elle est née. Ses premiers succès furent d'abord très-brillans ; elle commença par s'assurer de plusieurs bons acteurs, & en forma d'autres. Ce ne fut pas une petite acquisition que celle qu'elle fit en Monsieur Koch, Comédien, qui auroit passé même à Paris pour excellent, s'il avoit sçu la langue Françoise aussi bien qu'il possedoit l'Allemande : c'étoit d'ailleurs un homme d'esprit qui avoit de bonnes études, & qui dans la suite a traduit en vers allemands quelques-unes des meilleures pieces Françoises.

Mais ce n'étoit pas le tout d'avoir de bons acteurs ; Madame Neuber crut avec raison qu'il falloit aussi se pourvoir de bonnes pieces, & rien n'étoit plus difficile par les raisons qu'on vient de rapporter. Elle s'avisa du meilleur expédient qu'elle pût prendre, & résolut de commencer par donner au public de bonnes traductions avant que de songer à lui présenter des originaux. Son premier début fut en Saxe, & elle y trouva des secours. M. Gottsched accorda une espece de protection à ce théatre naissant, & le fournit non seulement

Digitized by Google

de quelques bonnes verſions de pieces françoiſes, mais auſſi de pluſieurs Comédies de ſa façon ou de celle de ſes amis, & entr'autres d'une tragédie qui ſeroit belle dans toutes les langues du monde; c'eſt la mort de Caton, imitée en partie de l'Anglois de M. Addiſſon, & en partie de l'invention de M. Gottſched. M. Koch travailla auſſi de ſon côté avec ſuccès à la traduction des meilleures pieces du théatre François, & le public goûta avec avidité ces beautés nouvelles qui parurent ſur la ſcene allemande.

Le théatre de Madame Neuber avoit déja fait de grands progrès, lorqu'elle vint débuter à Hambourg; elle y trouva des perſonnes de goût & des gens de lettres, amateurs des beaux Arts, dont les travaux contribuerent beaucoup aux progrès dramatiques. M. de Stuven dont les talens ont été employés depuis plus utilement par deux grands Princes, fut excité par ſon beau génie à conſacrer ſes momens de loiſir aux ouvrages dramatiques Il traduiſit en peu de tems, avec autant d'élégance que de fidélité, *Phèdre* & *Hippolyte*, *Britannicus*, *le Comte d'Eſſex*, *Brutus* & *Alzire*. Il a été depuis imité par pluſieurs de ſes compatriotes; & peu s'en faut qu'on n'ait aujourd'hui en Allemand les meilleures pie-

Digitized by Google

ces de Corneille, de Racine, de Voltaire, de Crébillon, de Campiſtron, de Moliere, de Regnard, de Deſtouches, en un mot des plus célebres tragiques & comiques François. Les Allemands ſont à cet égard auſſi riches que les Anglois, qui ont approprié à leur théatre des traductions des plus excellentes pieces Françoiſes.

Ceux qui ſont au fait des détails du théatre, ſçavent combien il faut de dépenſes & de goût pour l'habillement des acteurs, pour les décorations & pour mille autres beſoins, dont le ſpectateur s'apperçoit à peine, mais qui ſont ruineux pour les entrepreneurs. Mme Neuber n'eut pour ſubvenir à tous ces frais & pour la réuſſite de toutes ſes entrepriſes, que la généroſité de quelques particuliers & les reſſources de ſon eſprit. Mais le croira-t-on ? Cette femme à laquelle on ne ſçauroit diſputer la gloire d'avoir produit en Allemagne le premier théatre raiſonnable, a été pendant pluſieurs années en bute à la ſatyre la plus noire & la plus amere, & ſe trouve maintenant réduite par les perſécutions de ſes ennemis à un état d'indigence, qui fait honte au ſiécle & à la nation. Au lieu de reconnoiſſance & d'encouragement, elle n'a rencontré que des traverſes & de l'envie. La deſunion s'eſt miſe auſſi dans ſa troupe,

Digitized by Google

& plusieurs autres circonstances ont concouru à la décadence de ce théatre, chacun des principaux acteurs ayant eu l'ambition d'être chef de troupe, & de se former une compagnie séparée. Cette mesintelligence a tout ruiné. Du sein de la troupe de Mme Neuber sont sorties celles de Schonemann, de Koch, de Shuch & d'autres, qui se nuisant réciproquement n'ont pu s'élever chacune en particulier à la perfection qu'elles auroient atteinte si elles fussent demeurées unies. Aujourd'hui chacune de ces troupes est défectueuse par quelque endroit, & sur-tout par les acteurs, qui faisant de leur art une simple profession méchanique, jouent pour l'ordinaire sans esprit & sans ame. Ils sont ou froids à glacer, ou furieux. Ce qui choque d'ailleurs beaucoup sur la scene allemande, c'est la façon maussade & presque indécente dont s'habillent, se chaussent & se coëffent les Comédiens Allemands, sur-tout les femmes : on n'y trouve point ce goût & ces graces si nécessaires pour plaire au public raisonnable.

Tout cet exposé prouve qu'il seroit possible de porter le théatre allemand à un certain dégré de perfection ; mais il fait voir en même-tems que la chose ne se fera jamais à moins que quelque Prince éclairé ne s'en mêle, & n'entretienne à ses dépens

Digitized by Google

une bonne troupe, dirigée par un de ſes courtiſans, qui ſoit au fait du ſpectacle.

Le mot de la premiere Enigme du Mercure de Novembre eſt *Chemin* Celui de la ſeconde eſt *Cartes à jouer.* Le mot du Logogryphe eſt *Caractere*, dans lequel on trouve *carte* géographique, *terre*, *art*, *rare*, *car*, *rat*, *carte* à jouer, *Race*, *artere.*

ENIGME.

MOn pere eſt le blond Apollon;
Ma mere eſt celle d'Ægeon.
J'aime la valeur, le courage;
Je me plais beaucoup au carnage:
Ma vûe imprime la terreur.
Je ſuis l'aſyle de l'honneur.
Sous l'un & ſous l'autre topique
On me chérit & l'on me craint;
Du fond de la Chine au Mexique
J'agite & je mets tout en train.
Depuis la naiſſance du monde,
Je devins en exploits féconde.
Je fais du bien, je fais du mal;
J'ai ſervi le grand Annibal,

Digitized by Google

Céſar, Scipion, Alexandre ;
Tous ces conquerans, ſous mes loix,
Ont forcé le monde à ſe rendre.
Je ſoutiens le thrône des Rois.
A ces traits tu peux reconnoître,
Cher Lecteur, mon nom & mon être.

AUTRE.

J'Ai les femmes pour ennemies,
Si l'on croit certain cronıqueur ;
Vois, ami, quel eſt mon malheur
D'être banni de leurs parties.

Aux hommes moins indifférent,
Par fois ils me rendent hommage ;
Mais c'eſt un honneur de paſſage :
Je ne ſuis Roi que dans certain Couvent.

Combien de fois l'amant timide
Me garde-t-il contre ſon gré ?
De ces Meſſieurs rarement réveré,
Peu voyagent ſous mon Egide.

Il eſt pourtant, ſans vanité,
Des cas où j'ai l'éloquence en partage ;
D'autres, où de ſtupidité
Je ſuis la plus parfaite image.

A bien des divers mouvemens
Je dois mon eſſence & mon être.

Digitized by Google

Je donne des plaiſirs, je cauſe des tourmens.
N'en eſt-ce pas aſſez pour me faire connoître ?

LOGOGRYPHE.

Guidés par la folie & nourris par l'eſpoir,
Jouets ambitieux d'une vaine avarice,
Mille & mille mortels ſoumis à mon pouvoir,
S'expoſent tous les jours aux coups de mon caprice.
Aveugle en mes faveurs, bizarre dans mon choix,
Capricieuſe, injuſte même,
De mes défauts, malgré le nombre extrême,
On veut encore ſubir mes loix.
Si ce tableau ſur moi te laiſſe quelque doute,
Pour me montrer, lecteur, je prens une autre route.
Partage tout mon corps en deux,
J'offre d'abord le don que je deſtine
A ceux que je veux rendre heureux.
Enſuite joins mes ſept pieds, & combine,
Tu trouveras du Créateur
Un œuvre dans lequel éclate ſa puiſſance,
Une riviere de la France,
Remarquable par ſa grandeur,
Un ornement aux Prêtres néceſſaire,
Un cas honteux qu'on ne fait guere à jeun,
Dans un repas un ſervice ordinaire,

Digitized by Google

Un métal autrefois au Pérou fort commun ;
Un instrument avec lequel Orphée
Sçut jadis attendrir Pluton ;
De la jalouse & cruelle Junon
La rivale qui fut la plus persecutée.
Un Prophête fameux, ce qui sert au repos ;
Après le vin ce qui reste aux tonneaux ;
Une chose fort nécessaire,
Que tout le monde doit porter ;
Le nom d'un mortel qu'on revere,
Un Saint connu dans le calendrier.
Un pays de la Gréce, une plante qui pique ;
Un Dieu puissant dont Zéphire est le fils,
Plus une note de Musique :
Enfin un .... Mais, Lecteur, c'est assez, je finis.

NOUVELLES LITTERAIRES.

HISTOIRE ou police du Royaume de Gala. Cette brochure qui se vend chez *Jombert*, rue Dauphine, présente des vûes utiles à la société. Je n'en donnerai point d'extrait; mais je placerai ici quelques réflexions que j'ai faites, & que je desirerois passionnément de voir justifier par le succès.

Pour peu qu'on soit observateur, on remarque dans tous les esprits une fermentation qui n'y avoit pas été peut-être depuis la fondation de la Monarchie. Le bien public est l'objet des conversations, même des gens frivoles, de l'étude des sages, & des écrits des citoyens assez instruits pour éclairer les autres. Il seroit agréable & utile de remonter aux causes qui ont produit une révolution si heureuse; & j'ose inviter quelqu'une de nos Académies à proposer ce sujet pour un de ses prix. Si j'avois à le traiter, je m'arrêterois principalement à l'exemple de nos respectables rivaux les Anglois, à l'esprit philosophique qui fait des progrès si rapides depuis vingt ans, & à *l'Esprit des Loix*, l'ouvrage le plus lumineux qui soit peut-être jamais sorti de la tête d'aucun homme.

Digitized by Google

Les dispositions où est la nation n'ont pas échappé au gouvernement. Il en a profité pour faire des opérations, qui dans des tems moins éclairés n'auroient pas été pratiquables Sa probité & son exactitude à remplir ses engagemens, sont devenues les fondemens d'un crédit public, aujourd hui la base de notre opulence. Nous sommes le peuple de l'Europe qui a la masse d'argent la plus considérable, & le commerce le plus riche.

Il restoit un vice radical dans l'Etat. L'ordre si nombreux & si précieux des cultivateurs étoit gêné dans la vente de la plus nécessaire de ses denrées. Le nouveau Ministre des Finances en rendant libre le commerce du blé dans tout le Royaume, & en ouvrant deux ports pour le porter à l'étranger, s'est assuré pour toujours le cœur de vingt millions d hommes.

Seroit-ce se flater que d'esperer que cette sage innovation sera suivie d'une plus importante encore? Toute la nation soupire depuis long-tems après la taille réelle, la seule imposition capable de prévenir les haines, les injustices, le découragement. Par quelle fatalité n'a-t-on pas écouté la voix de la raison & le cri des peuples? Les obstacles que pouvoient apporter d'un côté le défaut de lumieres & le défaut de con-

Digitized by Google

fiance de l'autre, ſont heureuſement levés. S'il reſte des difficultés, comme il n'eſt pas permis d'en douter, M. le Controlleur Général a dans ſon cœur le courage qu'il faut pour les braver, & il trouvera dans ſon eſprit des moyens pour les ſurmonter. Cette opération répareroit tout le tort qu'on a fait au Royaume, en s'occupant toujours moins de ſon bonheur que de ſa gloire, & placeroit le Miniſtre qui en ſeroit l'auteur, au-deſſus de tous les grands hommes que leurs talens ont fait appeller à l'adminiſtration des affaires.

L'ART de cultiver les muriers blancs, d'élever les vers à ſoye & de tirer la ſoye des cocons, avec figures. *A Paris*, chez la veuve *Lottin*, & J. H. *Butard*, rue S. Jacques, 1754, 1 vol. *in*-8°.

L'ouvrage que nous annonçons, eſt diviſé en trois parties. La premiere regarde les muriers; la ſeconde, les vers; la troiſieme, le tirage de la ſoye. Dans la premiere partie on expoſe en général les propriétés du murier & ſes différentes eſpeces. On donne auſſi divers moyens de le multiplier, & on enſeigne la maniere de le cultiver, ſoit dans les pépinieres, ſoit quand il eſt planté à demeure. La ſeconde partie traite de tout ce qui regarde les vers

Digitized by Google

à soye, du logement qui leur convient, du tems & de la maniere de les faire éclorre, de les nourrir & de les gouverner en santé & en maladie, de les faire filer & d'en recueillir de la graine pour l'année suivante. Enfin dans la troisieme partie, sur le tirage de la soye, on enseigne divers moyens de tuer les papillons dans les coques, pour qu'ils ne les percent pas. On donne la description de plusieurs tours inventés pour le tirage de la soye, avec la maniere de la tirer. Ces trois traités renferment un grand nombre de choses neuves, qu'on chercheroit inutilement dans les autres traités sur cette matiere. L'excellent citoyen auquel nous devons cet ouvrage, n'a rien négligé ni pour le fond ni pour la forme. Tout ce qu'il est important de sçavoir sur la matiere qui y est traitée, s'y trouve, & s'y trouve écrit avec précision, avec ordre & avec clarté.

ABREGÉ de la Philosophie ou dissertation sur la certitude humaine, la Logique, la Métaphysique & la Morale. *A Paris*, chez *Delaguette*, rue S. Jacques, 1754. 2 vol. *in*-12.

Cet ouvrage est de feu M. l'Abbé de la Chambre, fort connu par un grand nombre de livres sur des matieres qu'il seroit

Digitized by Google

à ſouhaiter qu'on agitât peu. Voici le portrait qu'on nous trace de lui.

Il avoit l'eſprit extrêmement juſte, les idées fort nettes, & beaucoup de préciſion; ſçachant faire valoir une objection, ſans négliger de mettre dans tout ſon jour la réponſe. Complaiſant, facile & parlant très-peu, il n'avoit le ton ni impoſant ni déciſif. La douceur dans la ſociété & la tranquillité d'ame formoient le fond de ſon caractere. Si la converſation l'engageoit dans quelque diſpute, il ſoutenoit ſon ſentiment ſans âcreté & ſans amertume. Cette complaiſance de caractere, cette indifférence & pour ainſi dire, cette tiédeur qu'il avoit pour ſes propres ſentimens, étoient même en lui quelquefois portées trop loin, & l'ont engagé dans une occaſion au-delà de ce qu'il penſoit véritablement. Mais quel eſt le Sage & le Philoſophe, l'homme le plus profond & du plus ſolide jugement, qui n'ait pas fait dans ſa vie quelque fauſſe démarche? Heureux celui qui ſent ſes fautes, mais plus heureux ceux qui ont le courage de les réparer!

PUBLII Virgilii Maronis opera ordine perpetuo, interpretationibus Gallicis & dictionariis illuſtrabat Antonius Bourgeois, Parochus Sancti Germani, & in Collegio Creſpiaco

Digitized by Google

Crespiaco Vallensi primarius ; ad usum Scholarum. Sylvanecti, *apud Nicolaum* Desroques ; *&* Parisiis, *apud Carolum* Hochereau *natu-majorem, ripâ de Conti*, 1754, 1 vol. *in*-8°.

Quelque Auteur latin, quelque recueil même, dit M. Bourgeois, que l'on mette entre les mains des commençans, ils y trouveront toujours des difficultés de cinq sortes, & qui consistent, 1°. à faire ou à retenir la construction de chaque phrase. 2°. A trouver de soi-même les mots sous-entendus. 3°. A trouver la signification propre des expressions figurées. 4°. A choisir dans un dictionnaire la signification propre de chaque mot. 5°. Enfin à trouver un tour françois convenable pour traduire les phrases latines, qu'on peut rendre mot à mot. M. Bourgeois s'est appliqué à faire disparoître ces difficultés ; voici comment il s'y est pris.

1°. A côté & vis-à-vis du texte est la construction de chaque phrase. Les mots y sont à peu près rangés comme ils doivent l'être pour former une phrase françoise, quand on les aura traduits les uns après les autres. L'auteur ne s'écarte de ce sentier que par rapport aux mots qu'on ne peut déranger sans pécher contre les régles de la Grammaire, qui apprend elle-

Digitized by Google

même où il faut les placer quand il eſt queſtion de traduire. La même conſtruction offre encore tous les mots ſous-entendus dans le texte.

2°. Avec le ſecours des interprétations placées au bas des pages, il ſera aiſé d'apprendre la ſignification juſte des expreſſions figurées. Elles y ſont toutes expliquées & traduites d'abord à la lettre, & ramenées enſuite au ſens naturel & ſimple.

3°. Des remarques ſur le ſujet, ſur les perſonnages & ſur le texte de chaque égloguе compoſent la troiſieme partie de l'ouvrage de M. Bourgeois. Comme elle eſt inutile aux commençans, l'Auteur l'a écrite en latin. On y trouve de la ſagacité, des idées neuves & des ſyſtêmes vraiſemblables.

4°. La quatrieme difficulté qui conſiſte à trouver dans un dictionnaire la ſignification propre de chaque mot, eſt tout-à-fait inſurmontable pour les commençans, à cauſe du grand nombre des ſignifications diverſes dont le même mot eſt communément ſuivi. Pour remédier à cet inconvénient, M. Bourgeois a compoſé le petit dictionnaire qui termine le volume, & ne laiſſe rien à déſirer à la jeuneſſe. Ce dictionnaire, outre qu'il eſt fort exact, eſt encore fait de façon qu'on ne peut ſe trom-

Digitized by Google

per dans le choix de la ſignification dont on a beſoin.

Nous croyons en avoir aſſez dit pour faire ſentir le mérite du travail de M. Bourgeois. Il y a apparence que l'Auteur qui ne publie aujourd'hui que les Eglogues, ſera encouragé par des ſuffrages importans & déciſifs à nous donner tout le Virgile.

Les livres de Ciceron, de la Vieilleſſe, de l'Amitié, traduction nouvelle; ſur l'édition latine de Grævius, avec le latin à côté. *A Paris*, chez Joſeph *Barbou*, rue S. Jacques, près la Fontaine S. Benoît, aux Cicognes, 1754, *in*-12.

On ne ſçauroit trop multiplier les traductions des bons livres, des livres de morale ſur-tout. Il eſt rare que le bien reſte long-tems dans l'eſprit, ſans tomber, ſi l'on peut parler ainſi, dans le cœur. Combien de fois n'eſt-il pas arrivé qu'une lecture qui n'avoit été entrepriſe que par curioſité, ſoit devenue une leçon de vertu? Nous ſouhaitons cette deſtinée à la traduction que nous annonçons.

Memoires hiſtoriques, militaires & politiques de l'Europe, depuis l'élévation de Charles-Quint au thrône de l'Em-

Digitized by Google

pire, jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748. Par M. l'Abbé Raynal, de la Société royale de Londres, & de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse. *A Amsterdam*, chez *Arstée & Merkus*; & se vend *à Paris*, chez *Durand*, rue S. Jacques, au Griffon, 1754.

J'ai donné dans le Mercure dernier l'extrait du premier volume de mon ouvrage, je vais continuer celui du second qui renferme l'histoire des guerres de Charles-Quint & de François I, depuis 1521 jusqu'en 1544.

» L'Italie, ce théatre continuel & mal-» heureux de tant de guerres, en a peu vu » d'aussi singulieres par les motifs & d'aussi » surprenantes par les événemens que cel-» les qu'on va développer. Le lecteur en » saisira mieux l'esprit, & en suivra plus » agréablement les détails lorsqu'on l'aura » fait remonter jusqu'à leurs causes les plus » éloignées.

Depuis la chute de l'Empire Romain, l'Italie ne s'étoit jamais trouvée dans la situation heureuse & brillante où elle étoit en 1492. Une paix profonde, un commerce étendu & florissant, la culture des sciences & des arts, inconnus ou mépriſés ailleurs, y faisoient regner des mœurs douces, aimables & polies. Tranquille, peuplée,

Digitized by Google

riche & magnifique au-dedans, elle avoit au-dehors une assez grande considération.

Cette situation si rare étoit particulierement l'ouvrage de Laurent de Médicis, qui de simple citoyen de Florence en devint le chef & le bienfaiteur. Sa mort fut l'époque des troubles de l'Italie.

Ludovic Sforce méditoit d'usurper la Souveraineté du Milanès sur Jean Galeas son neveu; mais comme il prévoyoit que le Roi de Naples traverseroit son projet, il engagea la France à faire valoir les droits qu'elle avoit par la Maison d'Anjou sur le Royaume de Naples.

» Charles VIII qui n'avoit ni la pénétration nécessaire pour connoître le bien de l'Etat, ni le sentiment qui le fait deviner, & qui confondoit d'ailleurs, comme presque tous les Souverains, un fond mépriſable d'inquiétude avec une passion très-louable pour la gloire, s'entêta de la conquête de Naples dès qu'on lui en eût fait la premiere ouverture. La nécessité de peupler son Royaume que les guerres contre les Anglois avoient devasté, de réformer le gouvernement dont les troubles civils venoient d'augmenter le desordre, de rétablir les finances épuisées par les bizarreries du dernier régne, ne balança pas une résolution si dange-

Digitized by Google

» reuſe. Tout fut rapporté à une entrepriſe » dont le ſuccès même devoit être un mal- » heur. Le deſir de réuſſir, tout vif qu'il » étoit, peut-être même parce qu'il l'étoit, » n'éclaira pas ſur les moyens.

Charles commença par gagner Ferdinand & Maximilien, en leur abandonnant des pays qui valoient mieux que ce qu'il ſe propoſoit d'acquerir. Il regarda ſon triomphe comme infaillible, lorſqu'il crut s'être aſſuré qu'il n'auroit à combattre que des Italiens. Il eſt vrai que quand les différens Etats de l'Italie n'auroient pas été diviſés entr'eux, ils ne pouvoient oppoſer qu'une foible réſiſtance. » Leurs troupes n'étoient » compoſées que de gens ſans honneur, » ſans talent & ſans aveu, que quelques » Seigneurs qui jouiſſoient d'une eſpece » d'indépendance dans l'Etat eccléſiaſtique » ou dans d'autres états, raſſembloient » pour le ſervice des Puiſſances qui en » avoient beſoin. Ces chefs de bande, maî- » tres abſolus des corps qu'ils avoient for- » més, y diſpoſoient à leur gré de tous les » emplois, & faiſoient avec leurs ſubalter- » nes le marché qu'ils vouloient, ſans que » l'Etat qui les avoit à ſa ſolde, prît con- » noiſſance de ces conventions. La diffi- » culté ou la dépenſe des recrûes déter- » minoit ces aventuriers à n'agir que de

Digitized by Google

» concert ; & quoiqu'ils fussent dans des
» camps ennemis, ils travailloient plutôt
» à se faire valoir les uns les autres qu'à
» tenir les engagemens qu'ils avoient con-
» tractés. Un si vil intérêt avoit réduit la
» guerre à n'être qu'une comédie. On ne la
» faisoit jamais que de jour, & l'artillerie
» même se taisoit pendant la nuit, pour
» que le repos du soldat ne fût pas troublé.
» Dans les occasions même qui sont les
» plus vives, il n'y avoit gueres de sang
» répandu que par inadvertance, & les
» combattans ne cherchoient réciproque-
» ment qu'à faire des prisonniers dont la
» rançon pût les enrichir. Machiavel nous
» a laissé le récit exact & détaillé des deux
» plus mémorables actions de son siécle,
» celle d'Anghiari & celle de Castracaro.
» On y voit des aîles droites & gauches
» renversées & victorieuses, un centre
» enfoncé, le champ de bataille perdu &
» regagné plusieurs fois. Ces descriptions
» annoncent un carnage horrible ; il n'y
» eut cependant ni mort ni blessé dans le
» premier combat, & dans le second il
» ne périt qu'un seul homme d'armes qui
» fut foulé par les chevaux.

Charles ne trouva aucun obstacle dans sa marche ; il se vit maître du Royaume de Naples sans avoir tiré l'épée, & en

Digitized by Google

moins de tems qu'il n'en auroit fallu pour le parcourir. Mais la facilité & l'éclat de cette conquête ne firent qu'aigrir la jalousie des autres Puissances. Le Pape, l'Empereur, le Roi d'Espagne, les Vénitiens & les Milanois s'unirent pour dépouiller Charles qui, effrayé de cette ligue, laissa une partie de ses troupes pour défendre sa conquête, & reprit la route de ses Etats avec le reste.

Cette retraite enhardit le Roi déthrôné, qui vint avec des secours considérables pour chasser les François de ses Etats; les conquerans se défendirent long-tems avec assez de bonheur, mais ils furent enfin obligés de céder & d'abandonner les places dont ils étoient les maîtres, & il ne resta à la France que la honte d'avoir formé une entreprise considérable sans fin déterminée, ou sans moyens pour y parvenir.

Les mauvais succès de Charles VIII ne rebuterent point son successeur. Louis XII fut à peine parvenu au thrône qu'il tourna ses vûes vers le Milanès sur lequel il avoit quelques droits; la conquête en auroit été difficile, s'il n'avoit été secondé par les Vénitiens. Le Milanès ne pouvoit pas résister à ces forces réunies, & il fut subjugué en quinze jours. Louis ne bornoit pas son ambition à cette conquête, il convint

Digitized by Google

avec les Eſpagnols d'attaquer à frais communs le Royaume de Naples & de le partager après la victoire. Fréderic ne fit qu'une très-foible réſiſtance ; mais les vainqueurs n'eurent pas plutôt accablé l'ennemi commun, qu'ils devinrent irréconciliables. Cette diviſion eut des ſuites funeſtes aux François ; les avantages qu'avoient ſur eux les Eſpagnols aſſurerent, après bien des combats & des négociations, Naples à Ferdinand, ſans que Louis, que les événemens n'éclairoient jamais, apprît à connoître les hommes, ni même à ſe défier de ſon rival. Un aveuglement ſi extraordinaire le précipita bientôt dans de nouveaux malheurs à l'occaſion que nous allons rapporter.

» La République de Veniſe jettoit en » 1508 un éclat qu'elle n'avoit pas eu au» paravant, & qu'elle n'a pas eu depuis. » Sa domination s'étendoit ſur les iſles de » Chypre & de Candie, ſur les meilleurs » ports du Royaume de Naples, ſur les pla» ces maritimes de la Romagne & ſur la » partie du Milanès qui ſe trouvoit à ſa » bienſéance. Des poſſeſſions ſi fort éloi» gnées les unes des autres étoient en quel» que maniere réunies par les flottes nom» breuſes & bien équippées de cette Puiſ» ſance, la ſeule qui en eût alors. Les dé-

Digitized by Google

» penſes qu'exigeoient ces armemens con-
» ſidérables ne l'épuiſoient pas ; & ſon
» commerce qui embraſſoit tout le monde
» connu, la mettoit encore en état d'avoir
» beaucoup de troupes de terre & de les
» mieux payer que les autres nations. Ces
» forces n'étoient ni les ſeules ni même
» les plus grandes reſſources de l'Etat : il
» pouvoit compter ſur l'affection des ſujets,
» qui trouvoient un avantage ſenſible à vi-
» vre ſous un gouvernement qui entrete-
» noit l'abondance au-dedans, & qui paſ-
» ſoit au-dehors pour le plus ſage & le plus
» profond de tous les gouvernemens.

» Pour ſe maintenir dans cette poſition
» brillante, Veniſe travailloit ſans relâche
» à mettre les forces de ſes voiſins dans un
» tel équilibre, qu'elle pût rendre toujours
» ſupérieur le parti qu'il lui conviendroit
» d'embraſſer. Le deſir d'établir cette ba-
» lance de pouvoir, la chimere de tant de
» celebres politiques, l'empêchoit d'être fi-
» dele à ſes alliances les plus ſolemnelles,
» & de reſpecter les droits les plus évidens
» des autres Souverains. Ses amis fatigués
» par ſes défiances, & ſes ennemis aigris
» par ſes hauteurs, prirent peu à peu pour
» elle les mêmes ſentimens. Comme cette
» diſpoſition ne pouvoit pas être long-tems
» ſecrette, on ne tarda pas à ſe faire réci-

Digitized by Google

» proquement confidence de ſon averſion,
» & cette confidence aboutit à une conſpi-
» ration générale contre la République.

L'hiſtoire ne fournit gueres que le congrès de Cambrai où pluſieurs Puiſſances ſe ſoient réunies contre une Puiſſance moins conſidérable que chacune d'elles. Cette fameuſe ligue étoit compoſée du Pape, du Roi Catholique, de l'Empereur & de Louis XII. Le Roi de France toujours fidele à ſes engagemens, entra en 1509 ſur le territoire de la République dans le tems dont on étoit convenu, & avec les forces qu'il devoit fournir. Il gagna par l'imprudence du Général Vénitien qu'on lui oppoſa, une bataille complette, qui mit Veniſe à deux doigts de ſa perte.

La diviſion des Princes confédérés ſauva la République. Louis vit tourner contre lui les forces de la ligue, celles des Suiſſes & du Roi d'Angleterre. Malgré les efforts réunis de tant d'ennemis, les François ſe ſoutinrent en Italie par des ſuccès tous les jours plus éclatans, juſqu'à la mort du Duc de Nemours, qui ſe fit tuer en ſoldat à la bataille de Ravenne, qu'il avoit gagnée en Général. Les vainqueurs déconcertés par la mort de leur chef, s'affoiblifſant tous les jours par les diviſions, les maladies & les déſertions, furent obligés

Digitized by Google

d'aller défendre le Milanès ; mais trop foibles pour s'y maintenir, ils en furent chaſſés par les Suiſſes en 1512. Louis ne perdit pas courage, il vint à bout d'amener les Venitiens à ſon alliance, & de recouvrer ce qu'il avoit perdu au-delà des Alpes.

» Cette conquête fut facile. Les Milanois qui juſqu'alors avoient regardé les » François comme des Tyrans, les reçurent comme leurs libérateurs : ce qu'ils » éprouvoient de Sforce & ſur-tout des » Suiſſes depuis la révolution, leur avoit » appris que l'orgueil, l'injuſtice & le mépris des loix & des bienſéances étoient » moins les vices d'une nation en particulier que de la proſpérité en général. Ces » réflexions les avoient conduits au paralelle de leurs anciens & de leurs nouveaux maîtres ; & ils avoient jugé que » ceux qui rachetoient les défauts des conquerans par la bonté de leur cœur & la » facilité de leurs mœurs, devoient être » préférés à ceux qui n'offroient pas les » mêmes compenſations. » Malgré ces diſpoſitions favorables, les François furent encore chaſſés de leur conquête.

François I ſuivit les vûes de ſon prédéceſſeur avec la même vivacité que ſi elles euſſent été ſes propres vûes. Il entra en Italie, dont les Suiſſes gardoient le paſſa-

Digitized by Google

ge, & gagna contr'eux la célebre bataille de Marignan, qui lui ouvrit la conquête du Milanès, où les François furent tranquilles jusqu'en 1521.

La guerre que commencerent alors à se faire Charles-Quint & François I, fut vive, sur-tout en Italie. Le Pape & l'Empereur s'unirent pour chasser les François du Milanès dont ils étoient restés les maîtres. Lautrec qui y commandoit, sçavoit la guerre, mais il n'avoit aucun talent pour le gouvernement. On le trouvoit généralement haut, fier & dédaigneux. Ses vices & la dureté de son administration le rendirent odieux aux Milanois, qui chercherent à sortir de l'oppression. Lautrec qui vit les suites de cette fermentation, demanda des secours à la France, mais il ne fut pas assez fort pour se défendre contre les confédérés qui le chasserent du Milanès. Une bataille que ce Général perdit ensuite, acheva la ruine des François en Italie.

François I ne fut point découragé. Il vit toute l'Europe se liguer contre lui sans que cela changeât rien à ses projets. Il ne réfléchissoit pas assez pour voir le péril, & avoit d'ailleurs trop de courage pour le craindre. Il se disposoit à passer les Alpes avec une armée redoutable, lorsque la conspiration du Connétable de Bourbon

Digitized by Google

l'arrêta dans ſes Etats. Il chargea Bonnivet de la conquête du Milanès.

» Proſper Colonne fut le Général que » la ligue lui oppoſa. Cet Italien qui paſſa » pour un des plus grands Capitaines » de ſon ſiécle, faiſoit la guerre avec » moins d'éclat que de ſageſſe, & avoit » pour maxime de ne rien abandonner à la » fortune, même dans les cas les plus preſ- » ſans. Il combinoit extrêmement toutes » ſes démarches, & dans la crainte de les » déranger, il laiſſoit échapper ſouvent » des occaſions déciſives que la négligence » ou la foibleſſe de l'ennemi lui préſen- » toient. Sa maniere de faire la guerre » étoit bonne en général, mais elle avoit » le défaut d'être toujours la même; il » ignoroit l'art de varier ſes principes ſui- » vant les lieux, les tems, & les circonſ- » tances. Il fut lent ſans être irréſolu, & » s'il manqua de l'activité néceſſaire pour » fatiguer ou pour ſurprendre l'ennemi, » il fut aſſez vigilant pour n'être jamais » ſurpris. Le brillant & la gloire des ba- » tailles ne le tentoient point, même dans » ſa jeuneſſe; ſon ambition dans tous les » âges fut de défendre ou de conquérir » des provinces ſans répandre de ſang. » Exempt de l'inquiétude qu'on remarque » dans la plûpart des Généraux, il atten-

Digitized by Google

» doit ſans impatience le fruit de ſes ma-
» nœuvres, & un ſuccès, pour venir len-
» tement, n'en étoit pas moins un ſuccès
» pour lui. Si la politique qui le porta à
» changer ſi ſouvent de parti le décria du
» côté de la probité, elle lui donna la con-
» noiſſance du génie militaire de pluſieurs
» peuples, une autorité ſuffiſante pour les
» conduire, & l'adreſſe néceſſaire pour les
» accorder.

La moindre partie de ces talens eût ſuf-ſi pour fermer l'entrée de l'Italie à Bonnivet, vif, imprudent, préſomptueux & inappliqué. Ce Général fit preſque autant de fautes que de pas. Les François qui avoient le pays contr'eux, un Général qu'ils n'eſtimoient pas, un ennemi qui devenoit tous les jours plus fort, & à qui on faiſoit faire une guerre lente & à l'Italienne, ſe découragerent. Bonnivet qui avoit formé un blocus devant Milan, fut obligé de ſe retirer. La mort de Colonne ne rétablit pas les affaires des François. L'Amiral voyant ſon armée ruinée par les déſertions, ne ſongea plus qu'à en ramener les débris en France. Le Connétable de Bourbon le pourſuivit dans ſa retraite, & entra en France avec une armée Eſpagnole : il ne réuſſit pas, & il fut forcé de regagner l'Italie. Les François l'y ſuivirent, & vinrent aſſiéger Pavie.

Digitized by Google

» Antoine de Leve qui y commandoit, » avoit autant de génie que de valeur, & » plus d'expérience encore que d'activité. » Né dans un état obscur & d'abord sim- » ple soldat, il étoit parvenu au com- » mandement par d'utiles découvertes, & » une suite d'actions, la plûpart hardies & » toutes heureuses. Un extérieur bas, igno- » ble même, ne lui ôtoit rien de l'auto- » rité qu'il devoit avoir, parce qu'il avoit » le talent de la parole, & une audace » noble à laquelle les hommes ne résis- » tent pas. Ce qu'il y avoit d'inquiet, » d'austere, & d'un peu barbare dans son » caractere, étoit corrigé ou adouci, se- » lon les occasions, par son ambition, qui » étoit vive, forte & éclairée. Il ne con- » noissoit de la religion & de la probité » que les apparences. Sa fortune & la vo- » lonté ou les intérêts du Prince, étoient » pour lui la suprême loi.

Les efforts des François pour prendre cette place étoient inutiles : l'armée diminuoit tous les jours par le feu continuel de la place, les maladies, les désertions, les rigueurs de la saison, & le défaut des vivres. Malgré tant de raisons d'abandonner le siége, François s'y opiniâtra. Il ne pouvoit pas se résoudre à abandonner une entreprise qui lui avoit déja beaucoup cou-

Digitized by Google

té, qui fixoit depuis long-tems l'attention de toute l'Europe, & qu'il croyoit devoir décider de sa réputation. Cette opiniâtreté lui fut funeste. Il fut vaincu à Pavie, & fait prisonnier.

Ce Prince étoit d'un caractere trop vif & trop impatient pour soutenir ses malheurs avec fermeté. Il succomba autant sous le poids de sa foiblesse que sous celui de ses revers, & il fut attaqué d'une maladie dangereuse. Sorti de sa prison après sa guérison, il recommença la guerre.

Il conclut un traité avec le Pape, les Vénitiens & le Duc de Milan; mais cette ligue, dont le but étoit de rendre la liberté aux Enfans de France qui étoient restés en ôtage à Madrid, d'affermir Sforce dans ses Etats, & de remettre l'Italie entiere dans la situation où elle étoit avant la guerre, n'eut qu'une issue funeste. Le Duc d'Urbin qui commandoit les troupes des confédérés, ruina les affaires par ses fautes & ses incertitudes.

» Ce Général étoit lent & irrésolu: » il voyoit toujours tant de raisons d'a- » gir, & de n'agir pas, qu'il passoit à dis- » cuter le tems qu'il auroit dû employer à » combattre. Son imagination qui se frap- » poit aisément, grossissoit toujours à ses » yeux les forces de l'ennemi, & dimi-

Digitized by Google

» nuoit le nombre de ſes propres trou-
» pes. Il avoit le défaut ordinaire aux
» hommes timides, d'ôter le courage à ſes
» ſoldats en ne leur en croyant point, &
» d'enfler celui de l'ennemi en lui en ſup-
» poſant trop. Les avantages qu'il avoit
» pour attaquer, & ceux que lui procu-
» reroit la victoire ne ſe préſentoient ja-
» mais à lui : ſon eſprit ne voyoit que les
» hazards d'une action & les ſuites d'une
» défaite. Tout, juſqu'à la réputation qu'il
» avoit de ſçavoir ſupérieurement la guer-
» re, nuiſit à la cauſe qu'il défendoit : ſes
» maîtres éblouis par l'éclat de ſon nom,
» approuvoient aveuglément toutes ſes dé-
» marches ; & les ſubalternes accablés par
» le poids de ſon autorité, n'oſoient être
» d'un avis différent du ſien, ou crai-
» gnoient de le ſoutenir.

Avec le caractere que nous venons de tracer, il n'étoit pas poſſible de rien faire qui exigeât un peu de hardieſſe ou d'activité. Bourbon s'étant ſoutenu quelque tems avec fort peu de troupes & ſans argent, reçut enfin d'Allemagne des ſecours conſidérables, avec leſquels il alla faire le ſiége de Rome, & y périt ; mais la ville fut priſe & abandonnée pendant pluſieurs mois à la licence & la cruauté du ſoldat.

Digitized by Google

Ce fut l'occaſion d'une nouvelle ligue contre l'Empereur, compoſée des Rois de France & d'Angleterre, des Vénitiens & des Florentins, des Ducs de Milan & de Ferrare, & du Marquis de Mantoue. Lautrec commanda leurs forces réunies : il paſſa les Alpes à la tête d'une belle armée, & s'en ſervit pour réduire la plus grande partie du Milanès ſous les loix de Sforce ; ſes opérations furent vives, ſages & ſçavantes. Il marcha enſuite à Naples pour en faire le ſiége ; il fut long, difficile, meurtrier, & donna occaſion à un événement qui eut des ſuites importantes.

» André Doria, le plus grand homme » de mer de ſon ſiécle, étoit entré au ſer- » vice de François I. & y avoit apporté la » hauteur, le courage & les mœurs d'un » Républicain. Les Miniſtres accoutumés » aux déférences & aux baſſeſſes des cour- » tiſans, conçurent aiſément de la haine » contre un étranger qui ne vouloit rece- » voir des ordres que du Roi. Comme l'ha- » bitude de dépendre d'eux n'étoit pas en- » core bien formée parmi les Grands, ils » craignirent qu'un exemple comme celui- » là ne retardât les progrès de la ſervitude » générale qu'ils introduiſoient avec ſuc- » cès dans le Royaume. Pour prévenir le » péril qui menaçoit leur autorité naiſſan-

Digitized by Google

» te, ils conspirerent la perte d'un hom-
» me dont ils n'étoient devenus ennemis
» que parce qu'il n'avoit pas voulu être
» leur esclave. On ne pouvoit y parvenir
» qu'en dégoûtant le Roi de lui, ou en le
» dégoûtant du Roi. Ces deux moyens se
» prêtant de la force l'un à l'autre, ils ne
» furent pas séparés. Doria se vit insensi-
» blement négligé, oublié, insulté mê-
» me.

D'autres injustices ayant augmenté le mécontentement de Doria, il alla porter aux Impériaux son crédit, ses conseils, sa réputation & son expérience, & parut bientôt devant Naples pour la secourir. Ce contre-tems acheva d'abbattre Lautrec, qui luttoit depuis long-tems contre l'ennemi, la peste, la misere & la famine. Il mourut en détestant les mauvais citoyens dont l'Etat, l'armée & lui étoient les victimes. Le Marquis de Saluces qui remplaça Lautrec, manquoit de vûes, d'audace & d'activité : il se retira de devant Naples, se laissa battre, & fut lui-même prisonnier.

L'armée des confédérés qui étoit en Lombardie, fut détruite peu de tems après par Antoine de Leve. Cet événement avança les négociations pour la paix, qui étoient commencées, mais qui languissoient ; la

Digitized by Google

paix fut faite à Cambray. L'Empereur ne tarda pas à former le plan d'une ligue contre le Roi de France, qui de son côté ne négligeoit rien pour susciter des ennemis à son rival. Un événement singulier prépara le dénoument de ces intrigues.

Un Gentilhomme Milanois, nommé Merveille, qui vivoit ordinairement en France, étoit retourné dans sa patrie sous prétexte de quelques affaires particulieres; mais en effet pour cimenter l'union qui commençoit à se former entre Sforce & François I. Le secret perça; l'Empereur fut instruit de cette intelligence: le Duc de Milan qui redoutoit son ressentiment, chercha tous les moyens imaginables de l'appaiser. Le hazard ou son imprudence lui en fournirent un affreux. Quelques domestiques de Merveille ayant tué dans une querelle un Milanois, l'Agent de France fut arrêté & décapité. Cet attentat, un des plus criants que l'histoire fournisse contre le droit des gens, fit sur l'esprit de François I. toute l'impression qu'il y devoit faire; mais il en différa la vengeance, & il attendit l'instant que Charles Quint allât porter la guerre en Afrique contre le Pirate Barberousse pour satisfaire son ressentiment, réparer sa gloire, humilier Sforce, & recouvrer le Milanès. Il envoya par la

Savoye une armée nombreuſe, qui débuta par les plus brillans ſuccès, & reſta tout-à-coup dans une inaction dont on connoît peu les motifs. Les Impériaux s'étant fortifiés, elle fut obligée de repaſſer en France; l'Empereur l'y ſuivit. Montmorenci, chargé de l'arrêter avec une armée bien inférieure, s'étoit déterminé, malgré les murmures des peuples & les railleries des courtiſans, à ſacrifier la Provence entiere au ſalut du reſte de l'Etat. Il avoit mis ſon armée ſous Avignon, couverte par le Rhône & par la Durance. L'Empereur, après avoir fait quelques tentatives inutiles ſur Arles & ſur Marſeille, eſſaya de faire ſortir Montmorenci de ſes retranchemens, & de l'engager à une bataille; mais ce Général fut ferme dans ſes principes de reſter ſur la défenſive, & les Impériaux quitterent la Provence, conſumés par la faim, par les maladies, par la honte & par le chagrin.

L'yvreſſe où étoit François I. de ſes derniers ſuccès, devoit entraîner néceſſairement l'abus de la victoire, & cela arriva d'une maniere qui me paroît devoir être remarquée.

» Les Comtés de Flandre & d'Artois re-
» levoient de tems immémorial de la Fran-
» ce. Charles-Quint en avoit rendu l'hom-

» mage comme ſes prédéceſſeurs, juſqu'à » ce qu'on lui en eût cédé la ſouveraineté » à Cambray. Ce Prince ayant depuis vio- » lé ce traité en recommençant la guerre, » on prétendit qu'il étoit déchu de tous » les avantages qu'on lui avoit faits, qu'il » étoit redevenu vaſſal de la Couronne, » que cette qualité le rendoit coupable de » félonie, & devoit faire confiſquer ſes » Fiefs. Ce raiſonnement expoſé en plein » Parlement au Roi, aux Princes du Sang, » à tous les Pairs du Royaume, par l'Avo- » cat Général Cappel, dans le mois de » Janvier 1537, fit ordonner que l'Empe- » reur ſeroit cité ſur la frontiere, pour ré- » pondre lui-même, ou du moins par ſes » Députés. Le tems preſcrit pour compa- » roître s'étant écoulé ſans que perſonne » ſe fût préſenté, la Flandre & l'Artois fu- » rent déclarés réunis à la Couronne.

» François étoit ſans doute aſſez éclairé » pour regarder cette procédure comme » une vaine formalité; mais cette con- » viction, loin de le juſtifier, comme le » prétendent ſes panégyriſtes, le rendoit » évidemment plus blâmable. Il ne tiroit » qu'une vengeance inutile de l'Empereur, » qui par des calomnies ſemées adroite- » ment, l'avoient décrié dans toute l'Eu- » rope, & il perdoit la réputation de

Digitized by Google

» générosité qu'il avoit eue jusqu'alors ;
» sans qu'il lui en revînt aucun avantage.
» Cette conduite étoit la preuve que ce
» Prince ne faisoit la guerre qu'à Char-
» les, tandis que Charles la faisoit à la
» France. Qu'on y prenne garde, & on
» trouvera dans cette observation, qui
» pour être nouvelle, n'est pas moins fon-
» dée, la raison des avantages que la
» Maison d'Autriche remporta sur celle de
» France, dès les premiers tems de leur
» concurrence. Le Chef de la premiere n'é-
» toit déterminé à agir que par des inté-
» rêt d'Etat, & celui de la seconde n'a-
» voit en vûe ordinairement que des pas-
» sions particulieres. Il portoit ce motif
» petit & bas qui entraîne toujours l'hu-
» miliation ou la ruine des Empires, jus-
» ques dans des événemens qui paroiſ-
» soient partir d'une politique profonde &
» lumineuse ; tel, par exemple, que l'al-
» liance qu'il contracta avec Soliman.

Dès que ce traité fut conclu, le Grand Seigneur entra en Hongrie à la tête de cent mille hommes, & envoya une flotte sur les côtes de Naples. Ces deux armées eurent quelques avantages, qui auroient pû conduire plus loin si François eût passé les Alpes en même tems avec une nombreuse armée ; la lenteur gâta tout. Le Roi, malgré

Digitized by Google

gré d'assez grands avantages qu'il remporta en Italie où il étoit enfin passé, quitta par légereté les armes qu'il avoit prises par ressentiment, & conclut une treve de dix ans avec l'Empereur.

Une fermentation dangereuse qui commençoit déja à agiter les Pays bas, rendoit cet accomodement très-important pour Charles-Quint. Ce Prince sentoit la nécessité de passer aux Pays-bas pour appaiser les troubles : Montmorenci lui fit accorder ce passage par la France, à des conditions que ce Prince ne tint pas. La chûte du Connétable suivit une infidélité dont il avoit été cause. La disgrace de ce favori tout puissant fut-elle un bonheur ou un malheur pour la France ? le Lecteur en pourra juger.

» Montmorenci, un des hommes les » plus célébres de son siécle, avoit les » mœurs austeres, mais de cette austérité » qui naît plutôt d'un esprit chagrin que » d'un cœur vertueux. Plus ambitieux de » dominer que jaloux de plaire, il ne re» doutoit pas d'être haï, pourvû qu'il fût » craint ; sa fierté & de faux principes » qu'il s'étoit faits, lui faisoient regarder » comme des bassesses des ménagemens rai» sonnables qui lui auroient concilié l'esti» me & l'amour des peuples. L'ordre qu'il

» établiſſoit par tout où il avoit de l'au-
» torité, n'étoit pas préciſément de l'or-
» dre, c'étoit de la gêne : on y démêloit
» une certaine pédanterie qui n'eſt guere
» moins commune à la Cour & à l'armée
» qu'ailleurs, quoiqu'elle y ſoit infini-
» ment plus ridicule. Il n'eſtimoit & n'a-
» vançoit les hommes qu'à raiſon du plus
» ou du moins de reſſemblance qu'ils
» avoient avec lui, & il confondoit les
» citoyens ſans talens avec les citoyens
» qui en avoient d'autres que les ſiens,
» ou qui les avoient autrement que lui.
» Naturellement deſpotique, il puniſſoit
» le crime ſans obſerver les formalités que
» preſcrit ſagement la loi, & il ſe croyoit
» diſpenſé de récompenſer les actions uti-
» les à la patrie, ſous prétexte qu'elles
» étoient d'obligation. Le ſurnom de *Ca-*
» *ton de la Cour* qu'on lui donna, étoit
» plutôt la cenſure de ſes manieres que
» l'éloge de ſon cœur : il l'avoit ſi aigre
» que la religion même n'avoit pû l'a-
» doucir, & qu'il étoit paſſé en proverbe
» de dire : *Dieu nous garde des patenôtres du*
» *Connétable.* Il eut toute ſa vie de fauſſes
» idées ſur la grandeur ; il la faiſoit con-
» ſiſter à gêner ceux qui l'approchoient, à
» faire éclater ſes reſſentimens, à éviter les
» amuſemens publics, à tenir des diſcours

Digitized by Google

» fiers & insultans, à outrer les dépenses
» qui étoient purement de faste. La nature
» lui avoit refusé la connoissance des hom-
» mes, & à plus forte raison le talent de
» les former : il ne voyoit pour les gou-
» verner que la crainte ; maniere basse, qui
» avilit les ames les plus élevées, & qui
» pour un crime qu'elle empêche, étouffe
» le germe de mille vertus. A juger de
» Montmorenci par les places qu'il occu-
» pa, les affaires dont il fut chargé, l'au-
» torité qu'il eut, on croiroit qu'il fut
» très-intrigant ou très-habile ; cependant
» il étoit sans manége, & sa capacité étoit
» médiocre : le hazard & sa naissance con-
» tribuerent beaucoup à son élévation.
» Comme tous les Ministres accrédités, il
» voulut se mêler des finances, & par une
» erreur malheureusement trop commune,
» il crut qu'il suffisoit d'avoir un caractere
» dur pour les bien administrer. On ne le
» soupçonna jamais de rien détourner des
» deniers publics ; mais il abusoit de la
» facilité de ses maîtres pour se faire don-
» ner : sorte de malversation moins crimi-
» nelle peut-être que la premiere, mais
» qui n'est gueres moins odieuse. Toutes
» les négociations dont il fut chargé réus-
» sirent mal : il y portoit de la hauteur,
» de l'entêtement, de l'aigreur, des idées

Digitized by Google

» étroites, un goût trop marqué pour le cé-
» rémonial. Son talent pour la guerre se bor-
» noit presque à une prudence lente, qui est
» le plus souvent la marque d'un esprit froid,
» timide & stérile : il réussit quelquefois
» à se défendre, mais il ne sçut jamais ni
» attaquer ni vaincre. Ce qui distingua le
» plus sa vie des vies ordinaires, c'est la
» maniere dont il soutint les disgraces
» qu'il essuya : sa fermeté auroit frappé
» davantage, si l'ostentation dont elle étoit
» accompagnée n'eût annoncé plus d'or-
» gueil que de vertu.

Cependant on chercha les moyens de tirer une vengeance sûre & éclatante de l'Empereur; la guerre lui fut déclarée en 1542. Les François ouvrirent la campagne par le Roussillon & les Pays-Bas, où ils eurent quelques succès. M. d'Enguien gagna en Piémont la bataille de Cerisoles dont il perdit les fruits, parce qu'on ne pût pas lui envoyer des secours. L'Empereur & le Roi d'Angleterre s'unirent pour entrer en France en même tems avec une armée nombreuse; la jalousie & les divisions de ces deux Princes sauverent le Royaume : l'Empereur même, par le défaut des vivres qui lui manquerent par la sage attention qu'on eut de tout dévaster, se seroit vû réduit à périr ou de se rendre

prisonnier, si les intrigues de la Cour n'avoient avancé la conclusion de la paix qui fut signée à Crépy en 1544, & à laquelle François I. ne survêcut pas long-tems.

» Ce Prince joignoit à un goût décidé » pour tous les exercices du corps, l'adresse » nécessaire pour y exceller, & assez de » santé pour s'y livrer sans risque. Il n'a- » voit pas cet air imposant qui a fait le » plus grand mérite de quelques Souve- » rains; mais il régnoit dans toutes ses ma- » nieres une franchise qui préparoit à l'a- » mour & qui inspiroit la confiance. Pour » trouver accès auprès de lui, il n'étoit pas » nécessaire d'avoir des places, de la ré- » putation ou de la naissance; il suffisoit » d'être François ou même homme. Sa con- » versation réunissoit les agrémens que » doivent donner la gaieté, le naturel, la » vivacité & les connoissances. Il parloit » beaucoup; & quand il auroit été un par- » ticulier, on n'auroit pas trouvé qu'il » parlât trop. Le desir de la louange qui » rend quelquefois grands les Rois qui » l'ont, mais qui ne fait le plus souvent » qu'avilir ceux qui les entourent, fut une » de ses passions: son caractere autorise à » penser qu'il s'en seroit rendu digne, si » les flateurs ne l'avoient perdu.

» Contre l'ordinaire des hommes nés

» pour gouverner, qui ne forment presque
» jamais de projets dont le défaut même
» de succès ne soit suivi de quelque avan-
» tage, il ne s'occupoit que de ce que les
» événemens avoient d'éclatant : on ne l'a-
» mena jamais à sentir que dans des coups
» d'état la gloire & l'utilité sont le plus
» souvent inséparables. Les partis violens
» qui ne sont permis que dans des situa-
» tions desespérées, ou quand on se sent
» assez de force & de génie pour les soute-
» nir, ne lui coutoient rien à prendre : l'es-
» prit romanesque de son siécle & son im-
» prudence particuliere l'empêchoient de
» voir les difficultés attachées aux affaires
» & celles que son caractere y ajoûteroit.

» Quoiqu'il s'occupât beaucoup du soin
» d'étendre son autorité, il ne gouverna
» jamais lui-même. L'Etat fut successive-
» ment abandonné aux caprices de la Du-
» chesse d'Angoulême, aux passions des
» Ministres, à l'avidité des favoris. Il eut
» une probité d'ostentation qui ne lui per-
» mettoit pas de manquer de parole à ses
» ennemis : des principes vrais & réels se
» seroient étendus jusqu'à ses sujets, &
» l'auroient empêché de les dépouiller de
» droits essentiels fondés sur les conven-
» tions & sur la nature. La jalousie qui est
» aussi ordinaire & plus dangereuse sur le

Digitized by Google

» thrône que dans les conditions privées,
» n'effleura pas seulement son ame : il étoit
» soldat, il se croyoit Général, & il louoit
» sans effort, avec plaisir même, tous ceux
» qui avoient fait à la guerre une action
» de valeur ou d'habileté. Le feu qu'il met-
» toit d'abord dans ses entreprises, s'étei-
» gnoit tout-à-coup sans pouvoir être nour-
» ri par le succès, ni rallumé par les dis-
» graces. Il n'étoit donné à ce Prince, si
» l'on peut parler ainsi, que d'avoir des
» demi-sentimens & de faire des demi-ac-
» tions. Comme il avoit beaucoup d'éléva-
» tion & qu'il réfléchissoit peu, il dédai-
» gnoit l'intrigue & négligeoit trop les ap-
» parences : son rival moins délicat & plus
» appliqué, profita de cette imprudente
» hauteur, pour lui ôter dans l'Europe en-
» tiere une réputation de probité qui lui
» auroit donné des alliés fideles & parmi
» les François même, une réputation d'ha-
» bileté qui auroit affermi leur courage.
» La franchise, la sensibilité, la généro-
» té, qui ont été dans tous les siécles la base
» des réputations les plus pures, furent la
» ruine de la sienne : la premiere de ces
» vertus lui fit trahir ses secrets ; la seconde
» ne lui inspira qu'une compassion stérile
» pour des peuples surchargés qu'il devoit
» soulager ; la derniere lui fit prodiguer à

Digitized by Google

» des Courtisans ce qui étoit dû à ceux qui
» servoient l'Etat. Son administration fut
» accompagnée de tous les desordres qui
» deshonorent le regne des Souverains cré-
» dules, vains, inconstans, sans principes,
» sans expérience, sans connoissance des
» hommes & sans fermeté.

EXPÉRIENCES Physico-méchaniques sur différens sujets, & principalement sur l'Electricité, produites par le frottement des corps, traduites de l'Anglois de M. Hauksbée; par feu M. de Bremond, de l'Académie royale des Sciences; revûes, mises au jour, avec un discours préliminaire, des remarques & des notes par M. Desmarest, avec des figures; 2 vol. *in*-12. *A Paris*, chez la veuve *Cavelier* & fils, rue S. Jacques, au Lys d'or, 1754.

La réputation dont jouissent en Angleterre les expériences de M. Hauksbée, le dégré d'authenticité qu'elles y ont acquis d'abord & que le tems n'a point affoibli, sont des titres qui assurent à la traduction un accueil favorable de tous ceux qui aiment à puiser dans des sources sûres. Feu M. de Bremond qui connoissoit les bons ouvrages de Physique Anglois, & qui étoit si zélé pour les faire connoître par ses traductions, s'attacha dans ses premiers essais

Digitized by Google

aux expériences que nous annonçons; mais des travaux plus importans dont le public a recueilli les fruits, ne lui ont pas permis de les revoir & de les publier. M. Desmarest qui s'en est chargé, a revû & retouché exactement la traduction, & l'a accompagnée de notes & de remarques. A mesure qu'il travailloit sur cet ouvrage, ses réflexions se sont multipliées, & il les a développées dans un discours préliminaire, qu'il a placé à la tête du recueil. Dans la premiere section à laquelle nous nous bornerons dans cet extrait, M. D. établit les raisons des principes qui ont guidé M. Hauksbée dans un grand nombre de ses expériences, & il mêle à cette discussion quelques détails historiques qui concernent le Physicien Anglois. Nous allons commencer par exposer ces faits en abrégé, & nous suivrons ensuite M. Desmarest dans l'exposition des principes.

M. Hauksbée s'annonça vers 1704 comme un Physicien d'une dexterité très-grande dans le manuel des opérations, & d'une exactitude scrupuleuse dans la discussion des phénomenes. Il peut être regardé comme le premier qui à Londres ait exposé les phénomenes de la Physique expérimentale aux yeux d'une nation sérieuse & capable de saisir les objets susceptibles de précision.

Digitized by Google

Ce Physicien ne se borna pas à présenter au public d'anciennes observations un peu rajeunies, ou par le procédé ou par les machines ; il se fit à lui-même un fonds d'expériences nouvelles & très-curieuses, qui forment le recueil que nous annonçons. C'étoit aussi le Physicien de la Société royale. Cette illustre compagnie le chargea de répéter dans plusieurs occasions importantes des expériences délicates, & il a toujours justifié cette distinction, en ne faisant pas moins admirer un coup d'œil sûr & la finesse de son tact, que sa pénétration & sa sagacité, qualités dont la réunion forme le physicien.

Il avoit un grand talent pour toutes les machines propres aux expériences de Physique, & il en fournissoit à la Société royale & aux Sçavans d'Angleterre ; mais il n'abusoit pas de cette confiance pour faire de ces machines un objet de commerce dont il auroit abandonné la direction à des ignorans. Il veilloit à tout, & tout ce qui portoit son nom portoit aussi l'exactitude & l'empreinte de son génie. Il réforma la machine pneumatique ; il inventa une machine de rotation très-commode pour communiquer du mouvement aux corps placés dans le vuide ; il construisit un thermometre que la Societé royale adopta.

Digitized by Google

Ce mérite n'échappa pas à M. Newton. M. Hauksbée fut lié étroitement avec ce grand homme. Un commerce auſſi intime mit notre Phyſicien à portée de s'inſtruire des vûes qu'avoit Newton, en introduiſant *l'attraction de cohéſion* dans la Phyſique expérimentale ; il lui fournit auſſi une occaſion favorable de préſenter à cet illuſtre Géometre des expériences délicates très-propres à établir ſolidement la marche de l'agent qu'on ſubſtituoit à la matiere ſubtile, &c. Témoin de la révolution que la phyſique expérimentale éprouva pour lors en Angleterre, par rapport à *l'attraction de cohéſion*, M. Hauksbée ne parut pas pour lors comme un ſpectateur oiſif, qui attend le ſuccès pour ſe décider, ou comme un adverſaire incommode, qui ne ſçait qu'obſcurcir les queſtions par une métaphyſique contentieuſe : il y prit part, il fit des expériences. Il ſçavoit que les phénomenes pouvoient ſeuls lui découvrir les loix auſquelles les attractions étoient ſoumiſes ; il varia les obſervations pour en ſaiſir la marche, & ce fut dans ces vûes qu'il ſuivit avec zéle les expériences ſur l'aſcenſion des liqueurs dans les eſpaces capillaires ; expériences qui ſe trouvent toutes dans ce recueil, & dont Newton adopta les plus curieuſes dans ſon Traité d'Optique.

Digitized by Google

M. Hauksbée ne s'attacha pas témérairement au parti naissant, sans y être entraîné par des raisons solides. Il considéra d'abord, comme l'observe M. Desmarest, que la physique expérimentale ne consiste pas dans la connoissance sterile des choses possibles, mais qu'elle s'occupe de la discussion des effets réels, & qui peuvent servir à notre instruction ou à nos besoins. Il eut soin de la distinguer de la physique systématique qui en retarde les progrès, parce qu'elle confond le plus souvent des assemblages d'idées abstraites avec des vérités de fait. Il se convainquit facilement que faire des systêmes, c'étoit combiner le plus souvent ce que la nature nous daigne montrer, avec ce que notre imagination croit devoir y suppléer, sans doute pour se dédommager de l'ignorance du vrai, en se forgeant une brillante chimere qui lui en tienne lieu.

Il n'avoit garde au reste de taxer d'inutilité tous les systêmes que l'on a formés sur différens points de la physique expérimentale; mais il distingua avec soin l'esprit systématique qui s'occupe à saisir les rapports mutuels; les analogies des principaux faits qui se présentent à ses recherches, d'avec l'esprit de systême qui malheureusement s'étoit emparé de toute la

Digitized by Google

physique, & qui présuma tout voir, tout éclaircir, parce qu'il croyoit tout deviner.

M. Hauksbée crut devoir éviter des inconvéniens qui regardoient les progrès de la Physique; les vûes éclairées qui le guiderent dans ses demarches, lui firent sentir qu'un Physicien devoit consulter plutôt la nature que son imagination, être plus porté à discuter qu'à décider: aussi s'occupa-t-il à rechercher les loix constantes & uniformes auxquelles les phénomenes étoient assujettis, à évaluer l'étendue des effets, persuadé que rien n'est bien connu en physique que ce qui est réduit à des mesures précises, & que l'art de mesurer est d'autant plus ingénieux qu'on l'applique à des objets qui en paroissent moins susceptibles. A la lecture des expériences de M. Hauksbée on reconnoît qu'il fut guidé par ces principes: il se contente de développer ce qu'il a observé, d'en indiquer la liaison avec d'autres faits avérés qu'il rapproche, & il ne se livre à l'analogie que lorsque l'ensemble des circonstances parle en sa faveur. S'il hazarde des conjectures il ne les porte pas au-delà des détails principaux de ses observations; il s'en sert comme d'échaffaudage pour bâtir quelque chose de plus solide, ou comme de *doutes méthodiques* pour sonder la nature; mais

Digitized by Google

il ſe ſouvient que ſes conjectures ne ſont pas plus de la phyſique qu'un échaffaudage n'eſt un bâtiment, ou que le doute méthodique n'eſt un principe de conduite.

Dans les queſtions de phyſique où les cauſes ne ſe décelent par aucun endroit, M. Hauksbée, diſciple éclairé de Newton, ſe borne aux effets, dont il ſçait varier les circonſtances pour démêler les loix des agens inconnus qui concourent à leur production. Il étoit perſuadé que dans ces matieres les faits doivent ſeuls attirer notre attention, & qu'un Phyſicien judicieux ne s'aventure pas au-delà. Cette prudence, cette réſerve, ſi oppoſées à la confiance téméraire & au charlataniſme de quelques Phyſiciens, M. Hauksbée l'avoit puiſée dans les ouvrages & le commerce de M. Newton. Un eſprit auſſi conſéquent que ce grand Géométre, comprit en examinant une infinité de phénomenes, qu'il falloit s'en tenir aux faits, & ce fut dans ces vûes qu'il admit l'*attraction de cohéſion* dont nous avons parlé plus haut.

On obſerve dans les petites particules des corps une tendance à ſe réunir. Cette tendance réciproque qu'elles ont les unes vers les autres, preſque inſenſible lorſque la diſtance eſt appréciable, devient d'autant plus conſidérable que le contact eſt

Digitized by Google

plus immédiat & plus étendu. Comme la cauſe de ces mouvemens eſt cachée à ceux qui ſont de bonne foi, le mot *attraction* marque le fait de la tendance. Outre cette conſidération qui détermina Newton à introduire cette expreſſion, il y fut porté encore lorſqu'il eut été convaincu que les liquides ne s'attachoient pas aux ſolides, que les gouttes d'eau ne ſe réuniſſoient pas par un effet de la preſſion d'un fluide ambiant, dont on les ſuppoſoit gratuitement enveloppées. Il prouva que deux gouttes d'eau ne pouvoient jamais ſe réunir dans cette hypothèſe, parce que la figure d'une portion de fluide ſoumiſe à la preſſion uniforme d'un autre fluide ne pouvoit être altérée par cette preſſion. Newton reconnut d'ailleurs que ces petites maſſes s'arrondiſſoient par une tendance fort approchante de celle qui arrondit la ſurface immenſe de la mer autour de notre globe. Enfin ce qui achevoit de convaincre Newton, c'eſt que la force néceſſaire pour un tel arrondiſſement eſt de beaucoup ſupérieure à celle de la peſanteur, puiſqu'une goutte de mercure poſée ſur une table s'applatit à peine par le point de contact.

Suivant ces principes, les faits que l'on rangea pour lors ſous les loix de l'attrac-

Digitized by Google

tion de cohéſion purent être la matiere des recherches phyſiques ; mais les Carteſiens de ce tems là qui ſoutenoient l'impulſion excluſivement à tout autre agent, s'oppoſerent à l'introduction de cette force ; cependant, ſi nous en croyons M. Deſmareſt, ce ne fut qu'avec de foibles armes qu'une métaphyſique brillante qui les ſéduiſoit, leur mit en main. En vain nous repréſentent-ils le méchaniſme de la nature dépendant de la ſeule impulſion, il ſe plaint que l'expérience refléchie n'a pas préſidé à la conſtruction d'un auſſi beau plan ; & il avance même que bien loin qu'il ait été formé d'après ces précautions, c'eſt en les employant qu'on découvre combien il eſt imaginaire & hazardé.

Newton ne peut diſſimuler ſes allarmes en voyant les Phyſiciens de ſon tems ſe tourmenter inutilement pour réduire tous les effets à des agens méchaniques. Selon lui, la fonction des Phyſiciens eſt de raiſonner ſur les faits, d'en ſuivre les loix conſtantes, & non d'admettre des cauſes, parce qu'ils en peuvent imaginer. Les défenſeurs de l'impulſion excluſive tomberent dans ces inconvéniens : ils ſoumettoient les opérations les plus cachées de la nature à des agens inviſibles, mais qu'ils décorerent de propriétés copiées ſur des

Digitized by Google

agens palpables. Fiers de ces reſſources, ils ſe vanterent d'être ſeuls en poſſeſſion d'un méchaniſme intelligible, & publierent même que les Newtoniens ne tendoient à rien moins qu'à le détruire : c'étoit l'imagination qui rendoit témoignage à la beauté de ſes productions.

M. Deſmareſt ſoutient au contraire que tout bien apprécié, les partiſans de l'impulſion excluſive détruiſoient le méchaniſme de la nature, & il appuye cette prétention en faiſant obſerver, 1°. que les impulſionnaires ſe trouvent viſiblement en défaut, lorſqu'ils entreprennent d'expliquer avec une certaine étendue & une certaine préciſion quelque fait de l'ordre de ceux que les Newtoniens attribuent à l'*attraction*. Il renvoye ceux qui voudront s'en convaincre, à une hiſtoire critique des ſyſtêmes ſur la cauſe de l'aſcenſion des liqueurs dans les tubes capillaires, qu'il a placée dans le ſecond volume du recueil. » Tout impulſionnaire, ajoute-t-il, fait » voir par ſon peu de ſuccès, ou qu'il n'y » a pas de méchaniſme dans la nature, ce » qui eſt abſurde, ou qu'il ne le ſçait pas » ſaiſir, ce qui eſt palpable. Les attraction- » naires au contraire ſont heureux dans les » détails; ils nous aſſignent des loix, des » proportions, des analogies, & tout ceci

Digitized by Google

» bien développé nous présente pour les » effets dont nous venons de parler, le vrai » méchanisme de la nature : ainsi, nous di- » sent-ils, les hauteurs d'une même li- » queur en divers tubes capillaires sont en » raison inverse des diametres de ces tubes. » Les impulsionnaires eussent-ils trouvés » cette analogie par le secours de leurs » principes compliqués ? elle explique plus » de choses, elle présente plus de lumiere » que tout le long tissu des imaginations » cartésiennes sur les mêmes effets. Ainsi » lorsqu'on sera parvenu (& on le peut » sans le secours d'agens méchaniques) à » découvrir les proportions qui peuvent se » rencontrer entre les différens phénome- » nes, à fixer les limites & l'étendue des » effets, à suivre les loix générales qui les » maîtrisent, à en déterminer la marche, » ne les aura-t-on pas expliqués ? Peut-on » regarder ceux qui sont en état de faire » valoir de tels succès, & qui les doivent » à la maniere dont ils envisagent les phé- » nomenes, comme ayant un plan de phy- » sique barbare & copié sur le péripate- » tisme ? Peut-on se persuader que l'inf- » trument de leurs découvertes, l'attrac- » tion, soit une chimere en physique & » une qualité occulte ?

M. D. appuye cette considération en re-

Digitized by Google

marquant que Dieu eſt libre de pouvoir établir plus d'un principe primitif, & que tout ce qu'il nous plaît de décorer du nom de cauſe, ſe réduit en derniere analyſe à une maniere d'agir de la part de Dieu, par laquelle il s'eſt aſſujetti très-librement à donner de l'activité à quelque loi conſtante : c'eſt, ajoute-t-il, la découverte de cette loi qui doit faire l'objet de nos recherches & la gloire de nos ſuccès.

En 3^e^ lieu, notre Editeur conſidere qu'on n'a pu refuſer d'admettre l'exiſtence de la peſanteur comme une force particuliere, quoiqu'on n'ait pu trouver juſqu'à préſent un méchaniſme d'impulſion ſatisfaiſant, qui donnât le dénouement des différens phénomenes de la peſanteur. Galilée lui-même n'a découvert les loix de l'accélération qu'en ſouſtrayant tout fluide, toute impulſion ; & quelques impulſionnaires rigides qui ont tenté d'introduire dans cette queſtion leur machine favorite, ont contredit les loix découvertes par Galilée. Voilà un abus & en même tems une impuiſſance de l'impulſion bien avérées.

De toutes ces raiſons M. D. conclut que les attractionnaires, en ſuivant les phenomenes & s'y bornant, s'en tiennent à des évaluations préciſes qui aſtreignent les effets à des loix exactes. Il ne diſſimule pas

Digitized by Google

qu'elles laiſſent quelque obſcurité dont l'imagination peut s'allarmer : » mais ne » vaut-il pas mieux, dit-il, préférer des » traits lumineux & vifs accompagnés de » certains nuages qui les enveloppent, à des » opinions qui ſaiſiſſent par un air de clar- » té, mais certainement fauſſes, à un ſyſ- » tême brillant & intelligible, mais qui » n'eſt qu'une illuſion ? Des faits ſinguliers » ſe préſentent à nous, nous en étudions » les rapports, nous n'allons pas d'abord » au-delà, ayant lieu de reconnoître par » expérience que la nature nous montre » inſenſiblement ſes ſecrets & ne ſe décou- » vre à nous que ſous de très-petites faces. » Une affinité, une attraction ſera pour » moi un effet dont je chercherai à varier » les circonſtances & à établir les loix en » les ramenant à des préciſions ſolides & » inſtructives ; tandis que pour ceux qui » veulent rapporter à des agens ſubordon- » nés d'un méchaniſme intelligible, ce ſera » un paradoxe, une ſource de contradic- » tions & d'erreurs.

Les Cartéſiens qui ne ſaiſirent pas les vûes de Newton & de ſes diſciples, crurent qu'ils vouloient ramener les *qualités occultes* du péripatetiſme ; mais il eſt aiſé de ſe convaincre que l'attraction de cohéſion, dont M. Hauksbée a obſervé les loix dans

Digitized by Google

plusieurs expériences délicates, étoient aussi manifestes que les qualités des péripatéticiens étoient cachées. Ces discoureurs oisifs abandonnoient la considération des effets qu'ils auroient dû discuter, pour imaginer & supposer des causes dont ils n'avoient nulle idée; bien différens en cela des Newtoniens, qui se bornent aux phénomenes & qui en examinent scrupuleusement les différentes circonstances. Les Cartésiens au contraire n'étoient-ils pas plus dans le cas du péripatetisme, puisqu'on ne peut dissimuler que dans beaucoup de questions ils ne supposent des agens très-occultes, & dans leur nature & dans leurs fonctions? M.D. cite pour exemple la Physique de Regis, où la plûpart des phénomenes sont expliqués d'une maniere ennuyeuse & monotone, par l'entremise de la matiere subtile, &c.

Par rapport à l'obscurité qui environne la maniere d'agir de l'attraction, on peut répondre que l'impulsion n'est pas sans difficulté, & dès lors ces deux forces se trouveront à peu près au même niveau, si on les considere d'une vûe métaphysique: cependant M. Desmarest voudroit qu'on fût réservé dans l'application de l'attraction aux phénomenes. Il ne suffit pas, selon lui, d'annoncer cette force comme

Digitized by Google

cauſe d'un effet, pour avoir ſatisfait à ce que les progrès de la phyſique demandent de nous; on ne peut y avoir recours qu'en indiquant les loix qu'elle ſuit dans les effets qu'on lui ſoumet; & en général il faut plus s'appliquer à approfondir les loix de cet agent qu'à étendre ſon empire ſans ſpécifier ſes droits. Nous parlerons du corps de l'ouvrage dans le Mercure prochain.

On trouvera dans le diſcours que nous venons d'extraire, un ſtyle net & concis, de grandes recherches, des principes lumineux, une Logique exacte. L'Auteur, homme appliqué, modeſte, vertueux, a des connoiſſances qui devroient le faire rechercher par les gens en place.

LA pratique univerſelle pour la renovation des terriers & des droits ſeigneuriaux, contenant les queſtions les plus importantes ſur cette matiere, & leurs déciſions, tant pour les pays coutumiers que ceux régis par le Droit écrit; Ouvrage utile à tous les Seigneurs, tant laïques qu'eccléſiaſtiques, à leurs Intendans, Gens d'affaires, Receveurs & Régiſſeurs, de même qu'aux Notaires & Commiſſaires à terriers & autres Officiers: dans lequel on trouvera tout ce qui eſt néceſſaire de ſçavoir concer-

Digitized by Google

nant les péages & leur établiſſement; les foires & marchés, & leur origine; les chemins, les fleuves & rivieres; la pêche, tant des rivieres navigables que des étangs; la chaſſe & ſon origine; les garennes, les colombiers, & tout ce qui doit être pratiqué ſur ces objets par les Apanagiſtes, Engagiſtes, Douairiers, Uſufruitiers, Bénéficiers, Commandeurs de Malthe, Communautés eccléſiaſtiques & laïques, & tous gens de main-morte, Seigneurs particuliers; le tout accompagné de modeles & ſtyles des procès verbaux de délits, ſaiſies & reconnoiſſances à terriers. Par M. Edme de la Poix de Frémenville, Bailli des ville & Marquiſat de la Paliſſe, Commiſſaire aux droits ſeigneuriaux; *in*-4°. *A Paris*, chez *Giſſey*, rue de la Vieille Bouclerie, à l'Arbre de Jeſſé.

Cet ouvrage eſt ſi connu & ſi néceſſaire, qu'il ſuffit de l'annoncer pour le faire rechercher.

DICTIONNAIRE portatif des Théâtres, contenant l'origine des différens théatres de Paris; le nom de toutes les pieces qui y ont été repréſentées depuis leur établiſſement, & des pieces jouées en province, ou qui ont ſimplement paru par la voie de l'impreſſion depuis plus de trois ſiécles;

Digitized by Google

avec des anecdotes & des remarques sur la plûpart. Le nom & les particularités intéressantes de la vie des Auteurs, Musiciens, & Acteurs ; avec le catalogue de leurs ouvrages, & l'exposé de leurs talens. Une chronologie des Auteurs, des Musiciens & des Opéra ; avec une chronologie des pieces qui ont paru depuis vingt-cinq ans. *A Paris*, chez *Jombert*, rue Dauphine, à l'image Notre-Dame, 1754, *in*-8°. 1 vol. petit caractere, prix cinq livres.

Quelques corrections & des additions qu'on vient de joindre à ce Dictionnaire, le rendent encore plus intéressant, & nous engagent à l'annoncer de nouveau. On peut voir ce que nous en avons déja dit dans le Mercure du mois de Septembre de cette année.

Toute la France connoit le plan d'une Maison d'association. Il a rendu respectable M. de Chamousset aux yeux même de ceux qui ont trouvé ses idées chimeriques. Cet excellent citoyen vient de répondre à une critique qui a été faite de son projet. Sa lettre qui est de seize pages *in*-4°, est écrite avec cette force de raisonnement que pouvoit lui donner la bonté de sa cause, & avec cette chaleur de sentiment dont il a déja donné tant de preuves.

Digitized by Google

Mémoires du Marquis de Benavidès, dédiés à S. A. S. Madame la Ducheſſe d'Orléans; par M. le Chevalier de Mouhy, de l'Académie des Belles-Lettres de Dijon; troiſieme & quatrieme parties. *A Paris*, chez *Jorry*, quai des Auguſtins; & chez *Ducheſne*, rue S. Jacques, 1754.

On trouvera dans ce Roman de grands ſentimens, & un ſtyle convenable au ſujet.

Duchesne, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût, vient de réimprimer l'Architecture des voûtes, ou l'art des traits & coupes des voûtes. Par le Pere Derand, Jéſuite. Cet ouvrage qui jouit d'une grande réputation, & dont on a retouché les planches, eſt très-néceſſaire à tous les Architectes, Maîtres Maçons, Appareilleurs, Tailleurs de pierre, & à tous ceux qui ſe mêlent de l'Architecture militaire.

Le même Libraire diſtribue pour l'année 1755, les Almanachs ſuivans.

Les Spectacles de Paris, ou Calendrier hiſtorique & chronologique de tous les théatres: quatrieme partie, 1755. Chaque partie ſe vend ſéparément.

La France littéraire, ou Almanach des beaux Arts, contenant les noms & ouvrages de tous les Auteurs François qui vivent actuellement.

Digitized by Google

Almanach des Corps des Marchands, arts, métiers & communautés du royaume.

Almanach eccléſiaſtique & hiſtorique.

Almanach de perte & gain, avec une table alphabétique de tous les Jeux qui ſe jouent en Europe.

Almanach danſant, chantant.

Almanach chantant du beau ſexe, ou nouvelle Ethomancie des Dames.

Almanach chantant, ou nouvelles allégories & autres chanſons ſur tout ce qui appartient au Calendrier.

Nouvelle Lotterie d'Etrennes magiques.

Deux Almanachs de Fables en Vaudevilles.

Le Noſtradamus moderne, en Vaudevilles.

Nouveau Calendrier du deſtin, précédé de tous les amuſemens de Paris.

Nouvelles tablettes de Thalie, ou les promenades de Paris.

L'Oracle de Cythere, ou l'Almanach du Berger.

Etrennes des Amans.

Almanach des Francs-Maçons.

La Bagatelle ou Etrennes à tout le monde.

GISSEY, rue de la vieille Bouclerie, à l'arbre de Jeſſé, donne pour l'année 1755, les deux Almanachs ſuivans.

Digitized by Google

Etrennes hiſtoriques, ou mêlange curieux pour l'année 1755, contenant pluſieurs remarques de chronologie & d'hiſtoire; enſemble les naiſſances & morts des Rois, Reines, Princes & Princeſſes de l'Europe, accompagnées d'époques & de remarques que l'on ne trouve point dans les autres calendriers; avec un recueil de diverſes matieres variées, utiles, curieuſes & amuſantes.

Almanach des curieux pour la même année, où les curieux trouveront la réponſe agréable des demandes les plus divertiſſantes, pour ſe réjouir dans les compagnies.

LETTRE écrite à M. le Chevalier de Mouhy, de l'Académie des Belles-Lettres de Dijon; par M. le Marquis d'Argens, Chambellan de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe.

J'Ai été vivement mortifié, Monſieur, en apprenant le juſte ſujet que vous avez de vous plaindre de ce qui ſe trouve encore dans la nouvelle édition des Lettres Juives dont vous me parlez. Je vous jure, Monſieur, que je n'ai eu aucune connoiſſance de cette édition; & elle

Digitized by Google

me ſurprend d'autant plus, que j'étois à la veille d'en faire faire une par un Libraire d'Amſterdam, qui a acheté le droit de copie de cet ouvrage, & à qui cet accident ne peut être que très-deſavantageux. J'avois réſolu de mettre à la tête de mon ouvrage une préface que j'ai déja envoyée en Hollande, dans laquelle je rends à votre mérite perſonnel, à vos talens & à votre politeſſe la juſtice que leur doit tout homme équitable & éclairé. Mais comme il pourroit arriver aujourd'hui que l'édition d'Amſterdam fût retardée, & que je ſuis intéreſſé encore plus que vous ne l'êtes, que ma façon de penſer ſoit connue du public, & qu'il ſçache que la réflexion, un jugement plus mûr & la lecture de pluſieurs ouvrages très-ingénieux que vous avez compoſés depuis quinze ans, m'ont évidemment convaincu de la précipitation & du peu de juſteſſe de mon jugement; je vous prie, Monſieur, de vouloir communiquer la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, à M. l'Abbé Raynal, qui me fait la grace de m'accorder ſon amitié, & qui aura la bonté de vouloir la faire inſérer dans le premier Mercure.

Je ne ſçaurois vous exprimer, Monſieur, quel eſt mon chagrin. Je me rappelle ſans ceſſe que bien éloigné de ſuivre la maxime

Digitized by Google

des Auteurs qui cherchent à accabler d'injures ceux qui ont osé blâmer leurs ouvrages, j'ai toujours trouvé en vous, Monsieur, un défenseur; & dans le tems que vous aviez à vous plaindre de moi, vous ne vous en vengiez qu'en me rendant service. Votre conduite, Monsieur, m'a plus puni de mon impolitesse que les réponses les plus piquantes, & elle m'a convaincu que je ne pouvois trop dans toutes les occasions vous donner des marques de mon sincere attachement. Jugez donc de ma douleur, lorsque j'ai vû que l'imprudence de certains Libraires, en imprimant un livre sans consulter l'Auteur, renouvelloit une chose que je voudrois mettre, s'il étoit possible, dans un éternel oubli.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Marquis d'Argens.

A Postdam, ce 5 Octobre 1754.

M. Morand, de l'Académie des Sciences, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de Chirurgie, qui a autant de zéle pour le bien de l'humanité que de talent pour le procurer, nous a communiqué une ordonnance rendue par l'Impératrice de Russie, qui porte que » toutes les Sages femmes, tant à Moscou qu'à Petersbourg,

Digitized by Google

» devront être examinées par des Médecins
» & Chirurgiens experts, ainſi que par
» des Sages femmes jurées, après quoi on
» leur fera prêter ſerment ſuivant le for-
» mulaire joint à la même ordonnance. Le
» nombre de ces Sages femmes eſt fixé à
» quinze pour Moſcou, & à dix pour Pé-
» tersbourg. A meſure qu'il y en aura de
» ſurnuméraires, on en fera paſſer une
» dans chaque ville du Gouvernement, &
» ſucceſſivement dans les villes provincia-
» les, afin qu'avec le tems tout l'Empire
» ſoit pourvû de Sages femmes. Leur ſalai-
» re eſt reglé par une liſte annexée à ladite
» Ordonnance, & chacun ſera tenu de le
» payer ſans contradiction. Outre les Sages
» femmes ordinaires, il y en aura deux à
» Moſcou & deux à Pétersbourg pour tou-
» tes ſortes de cas extraordinaires, leſquel-
» les ſeront aux gages de la Couronne.
» Celles de Moſcou auront, la premiere
» deux cens roubles, & la ſeconde cent
» cinquante; celles de Pétersbourg, la pre-
» miere trois cens, & la ſeconde deux
» cens roubles par année. Chaque Sage
» femme jurée tiendra deux apprentives.
» Pour l'inſtruction fondamentale & la
» confirmation réguliere des Sages fem-
» mes, on établira tant à Moſcou qu'à Pé-
» tersbourg, dans chacune de ces deux vil-

Digitized by Google

» les, une école ſous l'inſpection d'un Mé-
» decin & d'un Chirurgien, leſquels Méde-
» cins & Chirurgiens ſeront nommés *Pro-*
» *feſſeurs en l'art d'accoucher*, & les Chirur-
» giens, Accoucheurs; ils ſeront auſſi aux
» gages de la Couronne. Les premiers au-
» ront depuis trois cens juſqu'à ſix cens
» roubles, & les derniers entre deux cens
» & quatre cens roubles par année. Le Col-
» lége de Médecine ne demande pour tous
» ces frais & autres qu'une ſimple ſomme
» annuelle de trois mille roubles; laquelle
» ſomme devant être, comme de raiſon,
» ſupportée par le public, l'on a formé
» une taxe, dont la liſte eſt de même join-
» te à l'Ordonnance, & en conſéquence de
» laquelle chacun ſera obligé de payer ſui-
» vant le rang du mari de l'accouchée, ſans
» exception de qui que ce ſoit, ſous peine
» d'exécution. Cette ſomme ſera avancée
» en trois termes annuellement par le tré-
» ſor de la Couronne, au Collége de Mé-
» decine, qui en fera enſuite la reſtitution
» du produit de la taxe. Tout cet établiſ-
» ſement eſt ſoumis à la direction du même
» Collége, qui eſt chargé auſſi de la per-
» ception des deniers affectés à ſon uſage.

Digitized by Google

BEAUX ARTS.

MEDAILLE pour la Place que l'on doit faire devant l'Eglise de S. Sulpice.

D'Un côté, la tête du Roi, avec cette inscription :

LUDOVICUS PIUS MUNIFICUS.

Revers. L'Eglise de S. Sulpice, avec la nouvelle place qu'on doit faire devant cette Eglise.

Legende. *Basilica & urbi additum decus.*
Exg. *S. Sulpitii area.*
M. D. LCCIV.

DÉCOUVERTE IMPORTANTE.

M. le Comte de Caylus, qui aime, qui pratique les Arts depuis long-tems, & qui leur a été utile de toutes les manieres possibles, a fait part au public dans l'Assemblée publique de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, tenue le 12 Novembre dernier, d'une des plus belles découvertes qui ayent été faites depuis plusieurs siécles : il a retrouvé une des manieres de peindre des anciens. C'est le fruit de ses immenses recherches, & en-

Digitized by Google

core plus de ſes profondes réflexions. Dès l'an 1745 il avoit donné une diſſertation ſur quelques paſſages de Pline qui concernoient les arts dépendans du deſſein. Un de ces paſſages roule ſur la facon de peindre pratiquée dans l'antiquité, mais inconnue de nos jours, que Pline nomme *peinture encauſtique* *, & dont il diſtingue juſques à trois eſpéces.

Ces trois eſpéces, dans leſquelles le feu étoit néceſſaire, n'ont aucun rapport avec l'émail, quoiqu'en diſent les interpretes de Pline, plus ſçavans que connoiſſeurs. M. de Caylus, après les avoir combattus dans ſa diſſertation de 1745, propoſoit des conjectures vagues ſur chacune des eſpéces de

* Le paſſage ſuivant eſt un de ceux qui ont mis M. de Caylus ſur les voies qui l'ont mené à ſa belle découverte.

Ceris pingere, ac picturam inurere qui primus excogitaverit, non conſtat. Quidam Ariſtidis inventum putant, poſtea conſummatum à Praxitele. Sed aliquanto vetuſtiores encauſtica pictura extitere, ut Polygnoti, & Nicanoris, & Arceſilai Pariorum. Lyſippus quoque Ægina pictura ſua incripſit, ἐνέκαυσεν, quod profectò non feciſſet, niſi encauſtica inventa.

Pamphilus quoque Apellis præceptor non pinxiſſe tantum encauſta, ſed etiam docuiſſe traditur. Pauſian Sicyonium primum in hoc genere nobilem. Briæis filius hic fuit, ejuſdemque primo diſcipulus. Plinius, lib. 35. cap. XI.

Digitized by Google

peinture encauſtique. Il entrevoyoit pourtant qu'il pourroit retrouver un jour la maniere de les pratiquer. Les expériences qu'il a faites depuis, & une lecture très-refléchie de Pline, lui ont fait découvrir la premiere des trois eſpéces. Nous en parlons avec d'autant plus d'aſſurance que nous avons vû, & que tout Paris a vû à l'Académie la démonſtration de ce que nous avançons. M. de Caylus y a expoſé un tableau qui a été deſſiné d'après un buſte antique de Minerve qui lui appartient, & colorié d'après nature. M. Vien, jeune Peintre, de grande réputation, n'y a employé que des cires chargées de couleurs : elles l'ont mis en état d'opérer avec autant de facilité que le mêlange de l'huile en peut procurer.

Quelque vif qu'ait été le deſir que le public a montré pour connoître les détails d'une opération ſi curieuſe, M. de Caylus a été forcé de les renvoyer, à cauſe de leur longueur, à un autre tems. Il s'eſt contenté d'avertir que cette façon de peindre oubliée depuis tant de ſiécles, fournit plus de ſecours que la maniere ordinaire pour la vérité de l'imitation, qu'elle donne plus d'éclat & de ſolidité aux couleurs où l'air ni les années ne doivent cauſer aucune altération, & qu'enfin on pourra retoucher

Digitized by Google

les ouvrages de ce genre long tems après qu'ils auront paru, & même auſſi ſouvent qu'on le voudra, ſans craindre de faire jamais appercevoir la retouche, ni de fatiguer, moins encore de tourmenter la couleur.

De tels avantages paroiſſent à M. de Caylus confirmer ce que les auteurs ont écrit ſur les effets de cette ancienne peinture. Il a obſervé que ces mêmes avantages pourront être mieux ſentis par une plus longue ſuite de pratique. Dans tous les arts, les premiers eſſais ont des difficultés que levent enfin le genie des artiſtes. Cependant, les préparations une fois trouvées, M. Vien a réuſſi ſans peine & promptement.

Les amateurs des arts & de l'antiquité doivent voir reparoître avec plaiſir les moyens que pluſieurs grands peintres de la Grece ont employés pour charmer & pour inſtruire les Grecs, c'eſt-à-dire les hommes dont le goût a été le plus délicat, le plus juſte & le plus épuré.

On pourroit regarder, ce me ſemble, la gravûre comme une langue que tout le monde parle, mais dont peu de perſonnes connoiſſent les fineſſes. Comme on voit beaucoup de gens conſerver des mots

Digitized by Google

d'habitude, ne ſçavoir pas ſuſpendre leur ton, s'exprimer avec monotonie, &c. on voit beaucoup de Graveurs qui prennent un trait ſans conſiderer l'eſprit de l'auteur, copient le trait ſervilement, mettent enſuite des ombres & des clairs à-peu-près dans les endroits indiqués par l'original, & croyent avoir fait une eſtampe; on ne pourra même en douter, car le nom du Peintre ſera écrit au bas de la planche.

Les maîtres dont le talent eſt facile & l'ordonnance agréable, ſont d'autant plus expoſés au malheur de ces mauvaiſes traductions, que leurs compoſitions ſont plus deſirées, & que ces artiſtes étant aimés, on veut avoir tout ce qu'ils ont produit. J'ai vû plus d'une fois des hommes, même aſſez éclairés, rougir des mauvaiſes choſes qu'ils avoient raſſemblées, & dire pour excuſe : *il faut bien tout avoir.* On me dira que cette néceſſité pouſſée par-delà les bornes dans les recueils d'eſtampes, eſt un avantage pour ſoutenir & élever de jeunes Graveurs; mais le plus ſouvent ils en abuſent; ils travaillent ſans attention, & diſent, pour ſe conſoler de leur peu d'application ou de leur ignorance, le maître eſt aimé, on a déja beaucoup de ſes morceaux, il faudra que celui-ci entre dans la ſuite; & l'ignorant ou le pareſſeux ſe

Digitized by Google

trouve en effet récompensé d'un travail dont il auroit mérité d'être puni, du moins du côté de l'argent. Ces raisons font que M. Boucher se trouve plus exposé qu'un autre à de pareils inconvéniens, & je le crois trop amateur de son talent pour n'être pas persuadé qu'il seroit charmé d'avoir toujours été aussi bien rendu qu'il vient de l'être par M. Daullé dans les deux ovales qui me restent à décrire. Ils représentent la *Musique Pastorale* & *les Amusemens de la campagne*; ce sont leurs titres.

Le jeune homme qui tient, dans le dernier, la corde d'un filet tendu pour prendre des oiseaux, n'allarme point le spectateur pour leur liberté; il n'est occupé avec raison, que de la jeune personne auprès de laquelle il est assis; elle paroît à son égard dans la même situation, & sur-tout ne point aimer cette chasse, à laquelle elle tourne absolument le dos. Le brillant des chairs, la dégradation du payſage, le travail des terrasses, & celui d'une fabrique placée au-dessus du filet, ne peuvent être mieux traités. Cependant il faut convenir que les mêmes beautés se trouvent non-seulement dans le morceau de la musique pastorale, mais que le grouppe des deux jeunes gens de sexe différent, dont il est composé, est plus riche de lumiere

qu'elle eſt répandue avec plus d'art & moins d'interruption. Ces deux pendans, traités en ovale dans le quarré, feront l'ornement de plus d'un cabinet, aujourd'hui que le nombre des eſtampes montées fait une riante décoration pour un très-grand nombre de perſonnes qui ne ſont point en état de ſatisfaire leur goût ſur une curioſité plus conſidérable.

On trouvera ces deux eſtampes chez *Daullé*, rue du Plâtre S. Jacques, & chez *Buldet*, rue de Geſvres.

BULDET, rue de Geſvres, au Grand cœur, vient de mettre en vente trois eſtampes gravées par Pelletier. La premiere d'après M. Natoire, repréſente *Jupiter & Caliſto*; la ſeconde & la troiſiéme d'après M. Pierre, repréſentent le *Marché de Tivoli*, & *l'Inconſtance punie*.

DANS le grand nombre d'amateurs qui ne poſſedent des chef-d'œuvres que pour eux, il s'en trouve quelques-uns qui cherchent à répandre le goût des arts, & qui communiquent volontiers au public tout ce qui peut l'éclairer. Un des plus ardens à répandre la lumiere, c'eſt M. le Comte de Vence. Son cabinet eſt ouvert à tous les Graveurs qui ont du talent & de la

Digitized by Google

probité. Il ne leur donne pas indifféremment ſes tableaux ; mais il diſtribue à chacun ce qu'il peut bien rendre. Quoique ſes choix ayent été fort heureux juſqu'ici, il en a peu fait qui ayent été auſſi généralement approuvés que celui de M. Wille, Allemand, pour rendre un des plus beaux tableaux de Netſcher.

Ce Peintre Allemand, établi dans les Pays-bas, n'a gueres fait que des portraits ; il jouit pourtant d'une très-grande réputation : c'eſt qu'il a réuſſi ſi parfaitement dans la maniere de traiter les étoffes, les ſatins ſur-tout, que ſes portraits ont mérité d'être mêlés avec les ouvrages des plus grands maîtres dans les principaux cabinets de l'Europe.

Quelque talent qu'eût Netſcher pour le portrait, il ne s'y eſt pas tout-à-fait fixé, & il s'eſt quelquefois élevé juſqu'à l'hiſtoire. La mort de Cléopatre eſt celui de ſes tableaux qui eſt le plus connu. Outre le mérite qu'il a dans ſes autres ouvrages, il y a jetté une expreſſion & une nobleſſe qu'on cherchoit vainement dans les autres Peintres de ſon école.

M. Wille, déja très-connu par la beauté de ſon burin, a rendu ce beau tableau avec toute la force & les graces poſſibles. Cet habile Graveur demeure *quai*

Digitized by Google

des Auguſtins, à côté de l'Hôtel d'Auvergne.

Nos Graveurs auroient encore plus de réputation qu'ils n'en ont en Europe, s'ils s'attachoient plus ſouvent à rendre les tableaux des grands maîtres. On voit donc avec plaiſir que P. B. Audran, qui porte un nom ſi recommandable dans l'art qu'il profeſſe, s'eſt appliqué à nous donner deux planches, l'une d'après le Titien, qui repréſente *l'Apparition de Jeſus-Chriſt aux Pelerins d'Emaüs*, & l'autre une *Deſcente de Croix*, dans laquelle le Pouſſin a fait ſentir tout le mérite de ſon expreſſion. Ces deux eſtampes ſont dédiées à M. le Comte de Brulh. Ce Miniſtre & le Roi ſon maître, poſſedent les tréſors de l'Italie; ils l'augmentent tous les jours, & bientôt on ſera contraint de faire le voyage de Dreſde pour acquerir les plus fûres connoiſſances dans la maniere des grands maîtres. Le jugement & les yeux ne ſont formés que par la comparaiſon.

Audran demeure rue S. Jacques, à la ville de Paris, entre les rues de la Parcheminerie & du Foin.

Digitized by Google

LETTRE sur la ſtatue de S. Auguſtin, par M. Pigalle.

MOn amour pour les Arts exige de moi, Monſieur, que j'annonce au Public les productions des grands hommes lorſque je les découvre : celle de M. Pigalle mérite les éloges de tous les connoiſſeurs. Il fit placer le 23 Août, dans l'Egliſe des Petits Peres, une figure en marbre repréſentant S. Auguſtin en rochet, étole & chappe, avec ſa mitre & ſa croſſe. Ce célébre Pere de l'Egliſe tient ſur la main gauche un livre ouvert, où on lit ces deux mots, *Auguſtini opera*; & de la main droite il les offre au Seigneur dans ſon Temple. Cette ſtatue a huit pieds de hauteur, & paroît cependant de grandeur naturelle : elle eſt d'un marbre de Gênes blanc, d'autant plus précieux qu'il n'y a pas une ſeule tache. Tout ce que la ſageſſe & la ſagacité du plus habile artiſte étoient capables d'exécuter, s'y trouve rendu avec la plus parfaite préciſion. On ſent dans le caractere de la tête cet eſprit divin qui animoit S. Auguſtin, & cette force avec laquelle il terraſſoit les Hérétiques de ſon tems. Il n'étoit pas poſſible de mieux dé-

Digitized by Google

velopper cette figure. La correction du deſſein & la hardieſſe de l'exécution ne pouvoient pas être portées plus loin.

Quelques perſonnes avec leſquelles je me rencontrai aux Petits Peres, lorſque j'y vis cette admirable figure, trouverent mauvais que M. Pigalle ne l'eût point polie. Je leur repréſentai que c'étoit au contraire l'effet d'une ſupériorité de génie & de réflexion, en ce que le poli général d'une figure ôte les graces de l'expreſſion ; qu'il ſeroit, par exemple, totalement contraire au bon goût de polir le linge, comme le rochet qui devoit être mat de couleur, & qu'il n'y avoit de ſuſceptible du luiſant du poli, que de certaines parties d'étoffes, telle que les paremens d'une chappe, ſans quoi on remarqueroit une deſagréable confuſion entre le linge & les étoffes.

Cet ornement conſidérable de l'Egliſe des Petits Peres eſt dû à la pieuſe généroſité de pluſieurs perſonnes de très-grande conſidération : généroſité ſollicitée & obtenue par le Reverend Pere Felix, ancien Prieur de la Maiſon.

J'ai l'honneur d'être, &c.

VOISIN, Avocat en la Cour, rue du Four S. Euſtache.

Digitized by Google

Méthode du Bureau typographique pour la Muſique. Par M. Dumas.

CETTE invention qui date de l'année derniere, a eu des cenſeurs & des partiſans. Nous allons diſcuter avec impartialité les raiſons des uns & des autres. Il réſultera de cet examen une lumiere ſuffiſante pour mettre nos lecteurs en état de prononcer.

On impute à la méthode que nous annonçons, 1°. un ordre brouillé dans ſa diſtribution. 2°. On prétend qu'elle exige dix années d'étude. 3°. On croit trouver la cauſe de cette perte de tems dans les opérations de double emploi dans les leçons. 4°. On dit la dépenſe du bureau indiſpenſable à toute perſonne pour apprendre la Muſique. Voici la réponſe à ces objections.

Le Bureau typographique eſt diviſé en trois parties. La premiere contient les élémens de la Muſique renfermés dans trois colonnes. La ſeconde parcourt dix-huit colonnes, qui contiennent les cartes ſervant à l'uſage convenable pour tracer les leçons notées dans la méthode. La troiſieme remplit les neuf dernieres colonnes, qui font voir la preuve du progrès que l'on doit

Digitized by Google

avoir fait lorſqu'on y eſt parvenu ; & enfin la méthode de chanter dans la partition.

On a vû juſqu'à préſent au commencement du livre de M. Dumas, une grande carte qui préſentoit le plan général de ſon entrepriſe : elle ſera ſupprimée à l'avenir, pour ôter le prétexte qu'on a pris de faire entendre au public la néceſſité de la comprendre pour apprendre la Muſique.

Dans la premiere diviſion, on trouve à la premiere colonne les inſtructions concernant l'uſage des deux tables qui renferment les monoſyllabes ainſi rangées en forme d'échelle, la, ſi, ut, re, mi, fa, ſol, la, qui donnent à entendre par les plans ſuivans, qu'il s'agit dans la Muſique de dégrès & d'intervalles pour diſtinguer les ſons, & pour enſeigner le premier langage qui les caracteriſe.

La ſeconde colonne contient les inſtructions du détail de la portée muſicale. L'on y voit l'application des mêmes monoſyllabes pour enſeigner à un éleve le nom de chacun de ſes dégrès & du ſon qu'il indique. On y voit ſucceſſivement les huit poſitions des trois clefs de la Muſique, le tout en ordre dans chaque caſe, qui forme le plan général de cette colonne. L'Auteur a la ſatisfaction de voir que par ces ſimples monoſyllabes ſes éleves forment

Digitized by Google

aiſément toute eſpece de ſons, tant naturels que tranſpoſés, ſoit en montant ou en deſcendant, par les échelles des deux tons naturels d'a-mi-la & de c-ſol-ut, avantage qui eſt de la derniere conſéquence.

La troiſieme colonne ſubſtitue les notes de la Muſique aux monoſyllabes que l'on vient de pratiquer ſur la portée. On y fait connoître leur valeur par leurs différentes figures & par un détail très bien circonſtancié.

L'Auteur n'a pas négligé de ſimplifier le moyen important de rendre ſenſible l'application du mouvement convenable à chaque note de différente figure. Dans cette vûe il a eu recours aux monoſyllabes dont nous avons parlé. Il ſuffit de les lire dans l'ordre qu'il preſcrit, pour remporter en peu de tems tout ce qu'il y a de plus difficile à apprendre dans les commencemens de la Muſique par toute autre voie.

Voilà qui ne s'accorde pas avec l'imputation d'une méthode brouillée dans ſa diſtribution, non plus qu'avec les dix années d'étude, puiſqu'on apprend dans cette méthode à pratiquer par de ſimples monoſyllabes, 1°. la nomination hardie des notes. 2°. La formation des ſons, tant naturels que tranſpoſés. 3°. Enfin les mouvemens précis & convenables à toutes les

Digitized by Google

différentes valeurs de notes. Ces difficultés levées, le reste de la méthode devient un amusement.

La seconde division compriſe dans dix-huit colonnes, renferme le moyen de pratiquer un premier cours de leçons dans les tons naturels & tranſpoſés, ainſi que dans leur mode, pour perfectionner un éleve dans tout ce qu'il vient d'apprendre par les monoſyllabes, je veux dire, la plus parfaite exécution, tant du chant que des mouvemens qu'il puiſſe acquerir ſelon les ſignes de meſures, tant ſimples que compoſés.

L'accuſation du double emploi qu'on prétend être dans les leçons de M. Dumas, nous paroît hazardée par des perſonnes qui n'ont pas ſenti que la leçon naturelle que l'Auteur place au-deſſous d'une autre leçon tranſpoſée, doit ſervir à un éleve de modele dans la progreſſion de ſon échelle. D'ailleurs, il a prétendu favoriſer les perſonnes qui ne ſont pas dans l'uſage ou l'habitude de chanter ſans tranſpoſer.

Les nouvelles tables que M. Dumas préſente ici touchant les tranſpoſitions & leur origine, nous paroiſſent d'un très-bon uſage, ſur-tout celles par leſquelles il enſeigne la Muſique à toutes perſonnes, quelle voix qu'elles ayent, par le moyen d'une ſeule clef.

Digitized by Google

L'Auteur donne des regles distribuées par leçons dans l'ordre de demandes & de réponses, qui traitent non seulement des transpositions, mais encore des principes fondamentaux de la Musique, que tout habile concertant ne doit pas ignorer, ce qui n'a jamais été donné au public. Il fait précéder les deux tables qui présentent l'origine des transpositions, dans les exemplaires qu'il délivre à présent, par des instructions qui démontrent certains défauts où l'on est tombé pour n'avoir pas encore fait attention au principe qui les établit. Il donne ensuite la maniere de remédier à ces défauts.

Il termine enfin cette seconde partie par les régles, qui font connoître les tons naturels & transposés à l'aspect de la clef & des transpositions, lorsqu'elles lui sont appliquées, & non par la derniere note d'une leçon. Ce qui lui a donné lieu de représenter un plan des douze demi-tons, qui porte la preuve des instructions qu'il y a établi; comme aussi celle des vingt-quatre tons que la Musique renferme.

Par les deux tables suivantes il donne la derniere conviction de la véritable quantité de dièzes & de bémols qui convient aux tons; la relation tonique qu'elles font voir, en est la preuve. Elles sont établies

Digitized by Google

avec tant de solidité & de lumiere qu'elles donnent le moyen de baisser ou d'élever une piece de Musique un demi-ton plus haut ou plus bas qu'elle n'a été composée.

Enfin la troisieme division qui parcourt les neuf dernieres colonnes du Bureau, contient un second cours de leçons de Musique, qui servent de preuve au progrès qu'on doit avoir fait lorsqu'on y est parvenu. Ici on apprend à chanter, comme on appelle improprement, sans transposer. Nous disons improprement, parce qu'il paroît avec évidence que la transposition est inséparable du chant, & qu'il n'y a que la lecture qui puisse être naturelle. Le progrès en question consiste à sçavoir appliquer la clef & la transposition convenable à ces leçons, comme aussi les signes de mesures. Il y a encore deux tables à la fin du livre, par lesquelles on peut élever ou baisser toutes les leçons de ce second cours, dans tous les tons de la Musique.

Il ne reste donc plus qu'à refuter la prétendue nécessité de faire la dépense du Bureau, pour apprendre la Musique. Voici comment s'exprime l'Auteur dans le feuillet de sa méthode qui précéde la grande carte. *L'usage du Bureau ayant été imaginé en faveur de la jeunesse, les personnes plus avancées en âge peuvent parfaitement apprendre la*

la Muſique par le ſeul ſecours de la méthode, &c.

Nous croyons ce que nous venons de dire ſuffiſant pour déterminer les parens qui veulent que leurs enfans apprennent la Muſique, à ſe ſervir de la méthode ingénieuſe & raiſonnable de M. Dumas. Elle ſe vend vingt livres : on ne la trouve que chez l'Auteur, rue Montmartre, vis-à-vis les Charniers, la porte cochere entre la Communauté des Prêtres, & les Sœurs griſes de S. Euſtache.

L'IMPARTIALITÉ ſur la muſique. Epître à M. Jean-Jacques Rouſſeau de Genêve ; par M. D. B. 1754. *in*-4°. pp. 36.

» Deux objets partagent cet ouvrage, » dit-on dans l'avertiſſement. On y répond » aux principaux reproches que M. Rouſ- » ſeau fait à la muſique Françoiſe, & l'on » y prouve que nos compoſiteurs ont tous » les talens qui caractériſent les grands » maîtres. Les reproches qu'on fait à no- » tre muſique ſont, 1°. qu'elle eſt aſſo- » ciée avec une langue qui ne lui eſt point » favorable ; 2°. qu'elle eſt trop monotone ; » 3°. qu'elle eſt peu naturelle ; 4°. que » les étrangers ne la goûtent point ; 5°. » qu'elle eſt bien moins parfaite que celle » des Italiens ; 6°. qu'elle n'exiſte point,

Digitized by Google

» ni ne peut exister. Voilà le plan de la » premiere partie. On démontre dans la » seconde, que les compositeurs François » 1°. ont approfondi les principes de la » musique ; 2°. qu'ils ont saisi le goût de » la nation ; 3°. qu'ils sont doués du génie » musical ; 4°. qu'ils possedent dans le plus » haut dégré le talent de l'expression.

Voici comment finit ce Poëme, dans lequel il y a beaucoup de morceaux heureux.

Non, Jean-Jacque, à ton cœur je rends trop de justice ;
De tes préventions fais donc le sacrifice,
Et conviens que dans l'art des sons harmonieux ;
Le François dès long-tems inspiré par les Dieux ;
Partage avec succès les dons de Polymnie ;
Que le goût, le talent, le sçavoir, le génie
Sont l'appanage heureux dont il fut enrichi :
Que des vains préjugés sagement affranchi,
Il saisit le vrai beau par tout où la nature
En offre à ses regards la frappante peinture ;
Qu'il chérit les talens, même dans ses rivaux ;
Et que des plus grands traits décorant ses travaux,
En tout genre il créa de sublimes merveilles.
Ces chefs-d'œuvres brillans, fruits de ses doctes veilles,
Par l'ordre d'Apollon, dans d'immortels concerts,
A nos derniers neveux seront encore offerts.
Telle, malgré l'effort de la jalouse envie,

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google


THE NEW YORK
PUBLIC

Digitized by Google

Aux piéges de l'erreur la vérité ravie,
Par la vivacité de ſes feux éclatans,
Répandra ſa ſplendeur même au-delà des tems.

CHANSON.

Dialogue entre deux Bergeres.

JE crains que Tircis ne m'engage;
Je ne réponds plus de mon cœur.
En vain l'amoureux eſclavage
Me fait peur:
Je le ſens trop, ah! je partage
Son ardeur.

Réponſe.

Tircis vous aime, il faut ſe rendre;
Calmez d'un regard ſes ſoupirs.
Mais pour augmenter d'un cœur tendre
Les deſirs;
Faites-lui quelque tems attendre
Les plaiſirs.

Digitized by Google

SPECTACLES.

L'Académie royale de Musique continue *les Fêtes de Thalie*. Ce spectacle, depuis le brillant début de Mlle Cohendet, attire plus de monde qu'il n'en attiroit d'abord. Le goût du Public pour la voix & le talent de la nouvelle Actrice est toujours très-vif. On retirera le 3 Décembre *les Fêtes de Thalie*, pour mettre *Thésée*.

Les Comédiens François sont tous réunis depuis le 18 de Novembre. Tandis qu'une partie faisoit les délices de la Cour à Fontainebleau, ceux qui étoient restés à Paris, soutenoient le théatre avec succès; & ils avoient de très-fortes représentations, quoiqu'ils ne donnassent que des pieces de répertoire. Mlle Clairon a beaucoup joué, & toujours supérieurement. Les rolles qu'elle a représentés pendant l'absence, sont *Agrippine* dans *Britannicus*, *Zaire*, *Roxane* dans *Bajazet*, *Cléopatre* dans *Rodogune*, *Ariane*, *Pauline* dans *Polieucte*, *Phédre*, *la Reine* dans *Gustave*, *Alzire*, *Penelope* & *Médée*. Ces deux dernieres tragédies sont très-médiocres; on les donne moins fréquemment que celles des bons Auteurs. Penelope eut une chute marquée dans la nouveauté, à peine put-elle supporter six représentations, & elle a eu bien de la peine à se relever. Il y a apparence que cette tragédie auroit été abandonnée, si Baron, à sa rentrée au théatre, n'avoit voulu jouer les trois reconnoissances qui se trouvent dans le rolle d'Ulysse. Les deux premiers actes de Penelope sont extrêmement froids, la versification de toute la

Digitized by Google

piece eſt dure, proſaïque & preſque toujours platte, les rolles épiſodiques ſont inſupportables; il y a un perſonnage d'Yphiſe qu'on devroit ſupprimer, il eſt abſolument inutile; & l'amour de Telemaque pour cette Princeſſe eſt ridicule. Il y a des endroits touchans dans les trois derniers actes; la reconnoiſſance du cinquiéme fait ſur-tout un grand effet. Cette piece eſt difficile à bien rendre; elle exige le plus grand ſoin de la part des Acteurs, & principalement de la part de Penelope. Mlle Clairon y ravit tous les ſpectateurs. M. Lapoue qui eſt chargé du rolle d'Ulyſſe, s'en acquitte auſſi très-bien. Le dénouement de Penelope devroit être en action au lieu d'être en récit. Il y a un autre défaut dans ce dénouement, c'eſt qu'Ulyſſe n'y paroît pas: on ſeroit bien aiſe de le revoir triomphant de ſes ennemis, & paiſible poſſeſſeur de ſes Etats.

Il nous paroît que les connoiſſeurs eſtiment plus Médée que Penelope; les deux grands reſſorts de la tragédie, la terreur & la pitié, s'y ſont ſentir plus vivement. Il n'y a point de perſonnage épiſodique; l'action en eſt ſimple & grande, & le ſujet bien traité. Il y a des beautés dans tous les actes. Le quatrieme eſt frappant. Médée prête à poignarder ſes enfans, & retenue par l'amour maternel, remplit tous les ſpectateurs d'effroi. Il ſeroit à ſouhaiter que le rolle de Jaſon fût moins foible & moins odieux. Les prétextes dont il ſe ſert pour abandonner Médée, ſont miſérables; ils excitent une indignation générale. Les rolles de Créon & de Créuſe ne ſont gueres mieux faits. Longepierre a tout ſacrifié à celui de Médée. Il y a quelquefois de l'élévation dans les vers de cette piece, il y a même des tours naturels & heureux, mais le ſtyle n'eſt pas ſoutenu. On voit que

Digitized by Google

l'Auteur s'eſt fatigué quand il a voulu mettre de la force & de la nobleſſe dans l'expreſſion ; ſon imagination s'épuiſe promptement. La tragédie de Médée fut reçue froidement lorſqu'elle fut miſe au théatre en 1694, & cet ouvrage étoit preſque oublié, lorſque les Comédiens en riſquerent une repriſe au mois de Septembre 1728. Mlle Balicour y rempliſſoit le principal rolle, & le ſuccès en fut prodigieux, quoiqu'on ne le repréſentât que les Mardis & Vendredis, les deux jours de la ſemaine où la Comédie eſt le moins fréquentée. Depuis la retraite de Mlle Balicour, la tragédie de Médée s'eſt ſoutenue par les talens de Mlles Dumeſnil & Clairon ; & tant qu'il y aura de grandes Actrices au théatre, elle s'y maintiendra.

M. Molé a continué ſon début par les rolles d'Horace dans l'Ecole des femmes, de Seleucus dans Rodogune, de Fréderic dans Guſtave, du Chevalier dans le Diſtrait, & de Charmant dans l'Oracle,

On a donné le Samedi 16, à la ſuite du *Mahomet* de M. de Voltaire, la petite Comédie de *la Pupille*. Mlle Guéant y a débuté pour la troiſieme fois par le rolle de la Pupille ; elle a joué le lendemain Mélite dans *le Philoſophe marié*. On a trouvé qu'elle avoit la figure plus agréable & plus noble que jamais, & qu'elle avoit beaucoup acquis du côté du ſentiment & de l'expreſſion. Le public paroît deſirer qu'elle ſoit reçue pour les rolles de ſeconde amoureuſe.

Les Comédiens Italiens ont fait l'ouverture de leur théatre le Mercredi 13 Novembre par *l'Heureux ſtratagême*, très-ingénieuſe Comédie Françoiſe, en trois actes, de M. de Marivaux ; elle a été ſuivie de *Baſtien & de Baſtienne*. Le Jeudi 14

Digitized by Google

ils ont repris, toujours avec succès, la *Servante Maitresse*, dont voici l'extrait.

ACTEURS.

Pandolfe, vieillard,	*M. Rochard.*
Zerbine, sa servante,	*Mlle Favart.*
Scapin, son valet,	*Personnage muet.*

Pandolfe ouvre la scene par le monologue suivant; il est assis devant une petite table.

AIR.

Long-tems attendre
Sans voir venir;
Au lit s'étendre,
Ne point dormir;
Grand'peine prendre
Sans parvenir;
Sont trois sujets d'aller se pendre.
C'est aussi se mocquer des gens;
Voilà trois heures que j'attends
Que ma servante enfin m'apporte
Mon chocolat; elle n'a pas le tems.
Cependant il faut que je sorte:
Elle me dira, que m'importe?
Oh! c'en est trop; je suis trop bon;
Mais je vais prendre un autre ton.

Le vieillard appelle Zerbine de toutes ses forces. En se retournant il apperçoit Scapin, qui est entré sans dire mot, & qui se tient tranquillement derriere lui. Comme malgré les cris de son

Digitized by Google

maître, il ne s'empresse pas d'aller chercher Zerbine, Pandolphe est obligé de le pousser dehors par les épaules. Il continue ensuite de se plaindre de sa servante.

Récitatif accompagné.

Voilà pourtant, voilà comment
On fait soi-même son tourment.
Je trouve cette enfant qui me paroît gentille;
Je la demande à sa famille;
On! me la donne, & depuis ce moment
Je l'éleve comme ma fille.
Que m'en revient-il à présent?
Mes bontés l'ont rendue à tel point insolente,
Capricieuse, impertinente,
Qu'il faut avant qu'il soit long-tems,
S'attendre enfin que la servante
Sera la maîtresse céans.
Oh! tout ceci m'impatiente.

Zerbine entre en disputant avec Scapin, & lui dit :

AIR.

Eh bien, finiras-tu, deux fois, trois fois;
Je n'en ai pas le tems, cela te doit suffire.

Pandolfe, à part.

Fort bien.

Zerbine.

Combien de fois faut-il te le redire?

Digitized by Google

Si ton maître eſt preſſé faut-il que je le ſois ?

Pandolfe, à part.

A merveille.

Zerbine.

Finis, Scapin, ſi tu m'en crois,
Ma patience enfin ſe laſſe;
Si tu la réduis aux abois,
Je vais faire pleuvoir vingt ſoufflets ſur ta face.

Elle ſe met en devoir de ſouffleter Scapin : Pandolfe l'arrête, & lui demande ce qui peut la mettre ſi fort en courroux ; elle lui répond qu'elle ne veut pas ſouffrir que Scapin lui donne des leçons. Pandolfe a beau lui dire que c'eſt de ſa part, & qu'il veut avoir ſon chocolat. Ce chocolat n'eſt point fait, & Zerbine n'a pas le tems d'en faire. Pandolfe impatienté, & hors de lui-même, fait beaucoup rire Scapin ; Zerbine s'en offenſe, & Pandolfe avoue qu'on a raiſon de ſe mocquer de lui, mais il aſſure que tout ceci finira.

AIR.

Sans fin, ſans ceſſe,
Nouveaux procès ;
Et ſi, & mais,
Et oui, & non,
Tout ſur ce ton ;
Jamais, jamais, au grand jamais,
On n'eſt en paix.

Digitized by Google

à Scapin.

Mais que t'en ſemble à toi ?
Dois-je en crever, moi ?
Non, par ma foi.
Un jour viendra,
Qu'on ſe plaindra ;
Qu'on gémira,
Quand on ſera
Dans la détreſſe ;
On maudira
Son triſte ſort,
On ſentira
Qu'on avoit tort.

à Scapin.

Qu'en penſes-tu ? n'eſt-il pas vrai ?
Hai,
Dis, toi,
Quoi !
Oui, oui ſur ma foi.
Sans fin, ſans ceſſe, &c.

Pandolfe demande à Scapin ſa canne & ſon épée pour ſortir. Zerbine s'y oppoſe ; il faut encore que le vieillard en paſſe par là. L'inſolence de ſa ſervante lui fait prendre la réſolution de ſe marier, fût-ce à une guenon. Zerbine le raille ſur ce prétendu mariage, & lui dit que s'il ſe marie, il n'aura pas d'autre femme qu'elle. Cette imprudence redouble la colère de Pandolfe ; Zerbine inſiſte ſur ſon projet. . . . . .

Digitized by Google

Duo en Dialogue.

Zerbine.

Je devine
A ces yeux, à cette mine
Fine,
Lutine,
Aſſaſſine;
Vous avez beau dire non;
Bon, bon;
Vos yeux me diſent que ſi,
Et je veux le croire ainſi.

Pandolfe.

Ma divine,
Vous vous trompez à ma mine
Très-fort;
Prenez un peu moins l'eſſor,
Mes yeux avec moi d'accord,
Vous diront vous avez tort.

Zerbine.

Mais comment! mais pourquoi?
Je ſuis jolie,
Mais très-jolie,
Douce, polie:
Voulez-vous de l'agrément, de la fineſſe;
Des bons airs de toute eſpéce,
Gentilleſſe,
Nobleſſe?
Regardez-moi.

Pandolfe, à part.

Sur mon ame, elle me tente;
Elle eſt charmante.

Zerbine, à part.

Pour le coup il devient tendre.

à Pandolfe.

Il faut ſe rendre.

Pandolfe.

Ah! laiſſes-moi.

Zerbine.

Il faut me prendre.

Pandolfe.

Tu rêves, je crois.

Zerbine.

Tu veux en vain t'en défendre:
Il faut que tu ſois à moi.

Zerbine.

Je t'aime,
Je ſuis à toi;
Sois donc à moi.

Pandolfe.

O peine extrême!
Je ſuis, ma foi,
Tout hors de moi.

Le ſecond acte commence par un air que Zerbine chante ſeule, & dont les paroles conviennent à toutes les filles qui pourront ſe trouver dans le cas où elle eſt.

Digitized by Google

AIR.

Vous gentilles,
Jeunes filles,
Aux vieillards qui tendez vos filets,
Qui cherchez des maris, beaux ou laids,
Apprenez, retenez bien mes secrets;
Vous allez voir comme je fais.
Tour à tour avec adresse,
Je menace, je caresse;
Quelque tems
Je me défends,
Mais enfin je me rends.

Elle a mis Scapin dans ses intérêts; il consent à faire le personnage d'un Capitaine déguisé qui la demande en mariage. Zerbine appercevant Pandolfe, fait semblant de se repentir de ses insolences & de sa témérité, & elle lui dit qu'elle est recherchée par le Capitaine Tempête, auquel elle a promis sa foi. Elle chante ensuite les paroles qui suivent.

Récitatif accompagné.

Jouissez cependant du destin le plus doux;
Soyez long-tems l'heureux époux
De celle que le Ciel aujourd'hui vous destine.
Souvenez-vous quelquefois de Zerbine,
Qui tant qu'elle vivra se souviendra de vous.

AIR, tendrement.

A Zerbine laissez, par grace,

Digitized by Google

Quelque place
En votre ſouvenir;
L'en bannir;
Quelle diſgrace!
Eh comment la ſoutenir?

Pandolfe s'attendrit par dégrés, & veut cacher ſon attendriſſement.

Zerbine à part, gaiement.

Il eſt, ma foi, dupe de ma grimace,
Je le vois déja s'attendrir.

à Pandolfe, tendrement.

De Zerbine gardez, par grace,
Quelque trace;
L'oublier, quelle diſgrace!
Eh, comment le ſoutenir?

à part, gaiement

Il y va venir.

Pandolfe s'attendrit de plus en plus.

Il ne peut long-tems tenir.

à Pandolfe, tendrement.

Si je fus impertinente,
Contrariante,
Vous m'en voyez repentante;
Pardonnez-moi.

Elle ſe jette aux genoux de Pandolfe, qui lui prend la main comme en cachette.

à part, gaiement.

Mais.... il me prend la main.

Ma foi l'affaire eſt en bon train.

Zerbine demande enſuite à Pandolfe la permiſſion de lui préſenter ſon prétendu ; Pandolfe y conſent. Cet homme lui fait peur par ſon air bourru & par ſes grimaces. Le vieillard commence à plaindre Zerbine de tomber en de pareilles mains. Le Capitaine garde un ſilence obſtiné en préſence de Pandolfe, qui s'en étonne. Zerbine promet en le tirant à l'écart de le faire parler ; la réponſe qu'elle rapporte eſt que le Capitaine demande à Pandolfe la dot de ſa future, puiſqu'il lui a tenu lieu de pere : Pandolfe, plus ſurpris que jamais, dit qu'il aille ſe promener. Le faux Capitaine fait ſemblant d'entrer en fureur, & menace Pandolfe en grinçant les dents. Pandolfe appelle Scapin à ſon ſecours : Scapin qui ne ſonge plus au perſonnage de Capitaine qu'il étoit obligé de faire, veut accourir, & Zerbine le retient. Pandolfe qui a perdu tout à fait la tête, ſe propoſe pour époux à Zerbine ſi elle veut congédier le Capitaine.

Zerbine, en le regardant tendrement.

Vous, Monſieur !

Pandolfe, vivement.

Oui, ma chere, il n'eſt plus tems de feindre ;
A cet aveu tu ſçais à la fin me contraindre.
Je t'aime, je t'adore, & je ſuis comme un fou :
Prends ma main, prends mon cœur, prends mon bien, & renvoie
Ce maudit ſpadaſſin, ce franc oiſeau de proie,
A qui Satan puiſſe tordre le cou.

Digitized by Google

Zerbine.

Ah ! mon cher maître, en conſcience,
Vous méritez la préférence ;
Je vous la donne, & c'eſt de très-grand cœur :
Voilà ma main, vous êtes le vainqueur.

Pandolfe.

Il ne faut pas non plus braver le Capitaine ;
Attends qu'il ſoit ſorti de ma maiſon.

Zerbine.

Oh ! ne vous mettez pas en peine ;
Je vais d'un mot le mettre à la raiſon.

à Scapin.

Scapin, tu peux quitter cet attirail fantaſque ;
Nous n'avons plus beſoin de maſque.

Scapin ſe découvre en riant aux éclats.

Pandolfe.

Comment, coquin, c'eſt toi !

Zerbine.

De quoi vous plaignez-vous ;
Quand vous devez ma main à ſon adreſſe ?

Pandolfe.

Il eſt vrai, je ne puis me fâcher d'une piece
Qui met le comble à mes vœux les plus doux.

Digitized by Google

Zerbine.

Elle remplit auſſi les miens, mon cher époux.

à part.

J'étois ſervante, & je deviens maîtreſſe.

La piece finit par un duo en dialogue de Pandolfe & de Zerbine.

Tous les amateurs ont été ſi contens de la traduction de la *Serva padrona*, qu'ils invitent M. Borans à vouloir bien traduire les autres intermedes Italiens qui ont réuſſi.

CONCERT SPIRITUEL.

LE Concert Spirituel qui fut exécuté le premier Novembre, fête de tous les Saints, commença par une ſymphonie de M. Labbé fils; enſuite *Cantate Domino*, motet à grand chœur de Lalande, dans lequel Mlle Cohendet chanta le récit *Viderunt*. Mlle Lepri chanta un air Italien. M. Palanca joua un concerto de la compoſition del Signor Beſſozzi. Mlle Lepri chanta un ſecond air Italien. Le Concert finit par *De profundis*, motet à grand chœur de M. Mondonville.

Digitized by Google

NOUVELLES ETRANGERES.

DU LEVANT.

De Constantinople, *le 19 Septembre.*

Les diverſes ſecouſſes de tremblement de terre qu'on a eſſuyées ici pendant quatorze jours, ont fait de grands ravages dans cette ville. Il y a des rues dans leſquelles il ne ſubſiſte plus aucune maiſon. Preſque tous les bâtimens du Serail ont conſidérablement ſouffert, & deux pavillons, ſitués à l'extrêmité des jardins, ſont totalement renverſés. Par la ſecouſſe du 3, pluſieurs Moſquées, entre autres celle de Sainte Sophie, ont été fort endommagées, ainſi qu'un grand nombre d'autres édifices publics. Le tremblement du 14 a ruiné la moitié du quartier des Janiſſaires. En quelques endroits la terre s'eſt entr'ouverte, & des Palais entiers ont été abîmés. On compte que par ces différens accidens il a péri deux mille perſonnes. La crainte d'un ſemblable ſort a fait fuir la plupart des habitans, & le Grand Seigneur ſuivi du grand Viſir & des principaux Officiers de la Porte, partit le 16, pour ſe retirer dans une de ſes maiſons ſur le bord du grand canal.

DU NORD.

De Petersbourg, *le 3 Octobre.*

Avant-hier ſur le midi, la Grande Ducheſſe ſentit quelques douleurs. Une demi-heure après elle

Digitized by Google

accoucha d'un Prince, dont la naissance fut annoncée au peuple par les salves réitérées du canon de la citadelle & de l'Amirauté. La Grande Duchesse se porte aussi bien qu'on puisse le desirer, de même que le jeune Prince, qui a été ondoyé, & nommé *Paul*.

De Coppenhague, *le 27 Octobre.*

Le 23 de ce mois, le Roi fit l'honneur au Président Ogier, Ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne, de dîner chez lui dans une maison de plaisance, que ce Ministre a fait orner avec beaucoup de goût. La table étoit de quinze couverts. Sa Majesté fit placer l'Ambassadrice à sa droite, & l'Ambassadeur à sa gauche. Les autres places furent remplies par les Ministres d'Etat, & par quelques-uns des principaux Seigneurs de la Cour. Une magnifique illumination & un très-beau feu d'artifice terminerent la fête. La décoration du feu représentoit un arc de triomphe, sur le fronton duquel étoit le chiffre du Roi, avec cette inscription : *Friderico V. Pio, Felici, P. P. Optimo Principi.* De chaque côté de cette décoration s'élevoient cinq grandes pyramides. Elles étoient liées ensemble par des guirlandes, & chargées chacune d'un cartouche contenant quelque enblême relatif aux vertus de Sa Majesté, ou le tableau allégorique de quelqu'un des établissemens qu'elle a faits pour l'augmentation du commerce, & pour le progrès des arts. Des vases à l'antique étoient placés dans les entre-deux des pyramides. L'artifice occupoit toute la longueur de la décoration ; & du milieu, ainsi que des extrêmités, on voyoit sortir sans interruption des gerbes de feu. On découvroit à travers les arcades de l'arc de triomphe une perspec-

Digitized by Google

tive de pots à feu, de trois cens pas de longueur. Le Roi, en se retirant, témoigna à l'Ambassadeur & à l'Ambassadrice combien il étoit satisfait de la réception qu'ils lui avoient faite.

ALLEMAGNE.

DE SCHLOSHOFF, *le 27 Septembre.*

Les fêtes que le Prince de Saxe Hildburghausen a données à leurs Majestés Impériales, ont été si éclatantes, que le public en verra sans doute avec plaisir la relation. L'Empereur & l'Impératrice étant arrivés le 23 de ce mois vers une heure après midi au Château de Hoff, dînerent à une table de quarante-deux couverts. Après le repas, le Prince de Saxe-Hildburghausen conduisit l'Empereur & l'Impératrice dans le parc. Leurs Majestés Impériales s'étant promenées pendant quelque temps dans des allées pratiquées en forme de labyrinthes, furent agréablement surprises de voir paroître tout à coup un théâtre de verdure. Une symphonie se fit entendre, & elle fut suivie d'une pastorale italienne, intitulée *Il vero Omaggio*. Des cors de chasse, des trompettes, des hautbois, & des flutes, répétoient par intervalles, dans les bosquets voisins, les airs que deux Actrices avoient chantés. Sur le soir l'Empereur & l'Impératrice retournerent au Château, où leurs Majestés Impériales virent représenter un Opera, qui avoit pour titre *l'Isola disabitata*. Le lendemain après-midi, elles se rendirent en carrosse sur les bords de la riviere de Mark; elles y trouverent une barque construite sur le modele du *Bucentaure* de Venise, dans laquelle elles entrerent. L'appartement qu'on y avoit préparé pour leurs Majestés,

Digitized by Google

avoit trente-deux croisées, ornées de rideaux de moire d'argent, garnis de franges & de houppes d'or. La peinture, la sculpture & la dorure concouroient à l'embellissement de toutes les parties, tant intérieures qu'extérieures, de cet appartement. De chaque côté de la barque pendoit un riche tapis avec des franges d'argent, flottant sur la surface des eaux. Quarante bateaux sculptés & dorés, dont chacun étoit conduit par un pilote & quatre rameurs habillés en matelots Vénitiens, suivoient cette barque. Toute cette petite flotte étoit précédée d'une autre barque, représentant le Jardin des *Hespérides*, sur laquelle quatre Nymphes, accompagnées d'un harmonieux orchestre, chantoient des vers à la louange de leurs Majestés. Lorsqu'on eut navigé une demi-heure, on apperçut à droite sur le rivage une salle de verdure, qu'entouroit une galerie soutenue par une colonade. L'Empereur & l'Impératrice ayant mis pied à terre, découvrirent de l'autre côté de la riviere, au bas d'une haute montagne, trois arcs de triomphe, composés chacun de trois arcades. Sur celui du milieu on voyoit la statue de *Diane*, qui sembloit donner ses ordres pour la chasse. Plusieurs trompettes, cors & autres instrumens, placés sur diverses collines, firent retentir les airs de leurs fanfares. Aussi-tôt il partit du haut de la montagne six cens cinquante cerfs, qui, chassés par une armée de paysans vêtus uniformément, se précipiterent au travers des arcades des arcs de triomphe dans la riviere, la traverserent à la nage, & se réfugierent dans la prairie, où étoit la salle dont nous venons de parler. Leurs Majestés pendant une heure s'amuserent de ce spectacle. Comme elles ne voulurent tuer aucun de ces animaux, on baissa les toiles qui formoient l'en-

Digitized by Google

ceinte, & ils se sauverent dans les bois des environs. Quelques momens après on vit sortir d'un palais élevé dans le fond de la prairie, un nombre prodigieux de loups, de renards & de marcassins, dont une partie fut tuée par leurs Majestés & par les Archiducs. La chasse étant finie, l'Empereur & l'Impératrice retournerent au Château, pour assister à un nouvel Opera, intitulé *I Cinesi*. Les décorations qui formoient un cabinet chinois, étoient toutes de crystal; l'art avec lequel elles étoient éclairées excita l'admiration de toute la Cour. L'Opera fut suivi d'un souper splendide & d'un grand bal. Le 15 le Prince de Saxe Hildburghausen après le dîner, donna à leurs Majestés Impériales le divertissement d'une joûte sur un étang, dont la situation étoit des plus favorables par les collines qui l'environnent. De part & d'autre l'étang étoit bordé d'arcades de verdure, soutenues par deux rangs de colonnes, & surmontées par des pyramides. Au milieu de la chaussée on avoit construit des loges pour leurs Majestés & pour leur suite. Vis-à-vis, à la queue de l'étang, une perspective peinte trompoit tellement les yeux, qu'on croyoit voir des jardins d'une immense étendue. Vers le centre de l'étang s'élevoient neuf arcades. On avoit placé sur celle du milieu un orchestre rempli de toutes sortes d'instrumens. Plus loin étoient six rochers, sur lesquels on voyoit divers animaux déguisés en arlequins, en polichinelles & en pantalons. Dès que les timballes & les trompettes eurent donné le signal, huit bateaux chargés de masques de différens caracteres, se mirent en mouvement. La joûte commença, & l'adresse avec laquelle les Joûteurs exécuterent leurs manœuvres charma tous les spectateurs. Après ce divertissement la

Digitized by Google

perſpective de jardins feints diſparut. Elle fit place à une iſle flottante, qui s'étant détachée du rivage & traverſant tout l'étang, alla ſe réunir à la loge de leurs Majeſtés Impériales. Dans le fond de cette iſle, ſur le ſommet d'une petite colline, paroiſſoient les ſtatues de la *Clémence* & de la *Juſtice*, aux pieds deſquelles une abondance étonnante d'eau tomboit par pluſieurs caſcades dans un grand baſſin, d'où divers jets s'élançoient dans les airs. Un vaſte parterre de fleurs, orné de vaſes & de ſtatues, occupoit le milieu de l'iſle. Le reſte du terrein étoit couvert d'une infinité d'orangers, de limoniers & de cedras, dont les fruits glacés imitoient parfaitement les fruits naturels. Quatre Jardiniers ſuperbement vêtus, inviterent l'Empereur & l'Impératrice à deſcendre dans cette habitation enchantée. Deux Pêcheurs & deux Pêcheuſes préſenterent des filets d'argent aux Archiducs & aux Archiducheſſes, qui pêcherent dans le baſſin, & qui prirent pluſieurs poiſſons. Leurs Majeſtés ſe promenerent dans l'iſle, dont la ſtructure ſurprenoit d'autant plus, qu'on n'avoit vu faire aucune manœuvre pour lui faire traverſer l'étang. Le ſoir la Cour tira au blanc près du Château dans une plaine, où des milliers de lampions & de pots à feu diſtribués dans la verdure, avoient ramené la clarté du plus beau jour. L'Archiduc Joſeph fut le premier qui toucha le centre. Une fuſée qu'il fit partir alluma un ſoleil, au milieu duquel on liſoit en gros caracteres, *vivat Franciſcus*. D'un autre coup ce Prince alluma un autre ſoleil, dont le centre portoit en lettres de feu cette inſcription, *vivat Maria-Thereſia*. Le troiſiéme ſoleil fut allumé par un coup de l'Archiducheſſe Marie-Anne, & fit voir ces mots *vivat Joſephus*. A ces ſoleils ſuccéda un très-beau feu

d'artifice. Hier toute la matinée fut remplie par une espece de bacchanale. Cette derniere fête commença par l'arrivée de deux chars de triomphe dans la cour du Chateau. Ils étoient traînés chacun par huit bœufs blancs, chargés de rubans & de fleurs, & dont les cornes étoient dorées.. Ces chars étoient précédés de douze Sylvains à cheval, & suivis d'une foule de Bacchantes. Les Sylvains coururent la bague, & les Bacchantes danserent plusieurs ballets figurés. Il parut ensuite un troisiéme char, sur lequel il y avoit une multitude prodigieuse d'animaux de toute espece, soit en venaison, soit en volaille & en gibier, apprêtés de diverses façons. Tous ces vivres furent abandonnés au peuple, & douze fontaines de vin coulerent des deux chars qui étoient arrivés les premiers. A une heure après-midi l'Empereur & l'Impératrice dînerent; & après avoir témoigné au Prince de Saxe-Hildburghausen combien ils étoient satisfaits de la réception qu'il leur avoit faite, ils partirent pour retourner à Schonbrun.

ESPAGNE.

DE LISBONNE, *le* 10 *Octobre.*

Par un décret publié depuis peu le Roi a ordonné aux Corrégidors de prendre, chacun dans leur département, une note exacte des biens-fonds dont jouissent les Communautés Religieuses, & de se faire apporter les titres en vertu desquels elles les possedent.

DE MADRID, *le* 15 *Octobre.*

Le 9 de ce mois leurs Majestés partirent pour le Château de l'Escurial. L'Académie Espagnole, ayant

ayant à sa tête le Duc de Hueſcar, leur préſenta le 8 un éloge funebre de la feue Reine Douairiere de Portugal, & un nouveau Traité de l'Ortographe Caſtillane.

Il eſt arrivé de Cadix un courier, par lequel on a appris l'arrivée du vaiſſeau *le Jeſus-Marie & Joſeph*, qui revient de Callao, de Lima. Ce bâtiment étoit chargé de la valeur de ſeize cens cinquante-trois mille neuf cens vingt-huit piaſtres, tant en or qu'en argent monnoyé ou non monnoyé, & il avoit à bord beaucoup de cacao, de cuirs, de caſcarille, d'étain & de laine de Vigogne.

ITALIE.

De Rome, *le 8 Octobre.*

Un courier extraordinaire dépêché de Madrid, a apporté la démiſſion que l'Infant Dom Louis fait du Cardinalat & des Archevêchés de Tolede & de Seville.

La réponſe du Saint Pere au ſujet des penſions que l'Infant Dom Louis demande de conſerver ſur les Archevêchés de Tolede & de Seville, eſt partie pour Madrid.

La petite vérole a fait des ravages affreux dans cette capitale, & l'on compte qu'elle y a enlevé plus de ſix mille perſonnes.

Dans une maiſon de gens du commun, la mere & ſix enfans ſont morts de cette maladie, & le pere, de douleur, a perdu l'eſprit.

De Turin, *le 12 Octobre.*

Le Prince dont Madame Infante, Ducheſſe de Savoye eſt accouchée le 5 de ce mois, a été bap-

Digitized by Google

tisé le même jour. Il a eu le Roi pour parrein, & la Princesse Félicité pour marreine, & il a été nommé *Amédée Alexandre-Marie.* Ce Prince portera le titre de Duc de Montferrat.

GRANDE-BRETAGNE.

De Londres, *le* 17 *Octobre.*

Quelques vaisseaux de guerre ont ordre de se tenir prêts à faire voile de Spithead le 20 du mois prochain, pour escorter en Asie les navires de la Compagnie des Indes Orientales.

Le bruit court que le Roi a dessein d'instituer en Irlande un Ordre de chevalerie, qui portera le nom de Saint Patrice. Cet Ordre, à ce qu'on prétend, sera composé de trente & un Chevaliers. Ils porteront une étoile en broderie d'or sur leurs habits, & leur cordon sera orangé. L'Evêque de Kildare, Doyen de l'Eglise de Christ, sera Grand Aumônier de cet Ordre dans lequel on ne pourra être admis si l'on n'est Pair, ou du moins si l'on n'a été membre du Parlement d'Irlande.

On a reçu de Stebbing, dans le Comté d'Essex; la nouvelle de la mort du sieur Jacques Powel. Sa grosseur monstrueuse l'avoit rendu célébre; il avoit environ seize pieds d'Angleterre de circonférence, & il pesoit six cens cinquante livres.

On a inoculé la petite vérole aux Princes Henri, Guillaume & Frederic; & cette opération a eu tout le succès qu'on en attendoit.

Digitized by Google

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

LE 13 Octobre le Commandeur de la Cerda, Envoyé extraordinaire du Roi de Portugal, eut une audience particuliere du Roi, dans laquelle il préſenta à Sa Majeſté une lettre de compliment du Roi ſon Maître, ſur l'heureux accouchement de Madame la Dauphine, & ſur la naiſſance de Monſeigneur le Duc de Berry. Le Commandeur de la Cerda fut conduit à cette audience par M. Dufort, Introducteur des Ambaſſadeurs.

Le même jour leurs Majeſtés accompagnées de la Famille Royale, aſſiſterent aux Vêpres & au Salut dans la Chapelle du Château.

Le Roi a érigé la Terre de Marigny en Marquiſat, en faveur de M. de Vandiere, Directeur & Ordonnateur Général des Bâtimens. Il a eu l'honneur d'être préſenté le 9 à leurs Majeſtés & à la Famille royale, & d'entrer deux jours après dans les carroſſes du Roi.

L'ouverture de l'aſſemblée des Etats de Bretagne s'eſt faite à Rennes le 14.

Le 15, fête de Sainte Thereſe, la Reine entendit la Meſſe dans l'Egliſe du Couvent des Carmes réclus des Loges.

Monſeigneur le Dauphin & Meſdames de France aſſiſterent l'après-midi au Salut dans la même Egliſe.

Le Comte de Sartiranne, Ambaſſadeur ordinaire du Roi de Sardaigne, eut le même jour une audience particuliere du Roi, dans laquelle il

Digitized by Google

donna part à Sa Majesté, au nom du Roi son Maître, de l'heureux accouchement de Madame la Duchesse de Savoye, & de la naissance d'un Prince. Cet Ambassadeur fut conduit à cette audience, ainsi qu'à celles de la Reine, de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine, de Madame Adelaïde, & de Mesdames Victoire, Sophie & Louise, par le même Introducteur.

Suivant les lettres de Toulon, le Duc de Penthievre visita le 29 de Septembre la galere *la Brave*. Ce Prince alla le jour suivant à l'arsenal, pour voir les Gardes de la Marine faire l'exercice. A son passage sur le port, il fut salué par le vaisseau amiral & par les galeres. L'exercice des Gardes de la Marine étant fini, le Duc de Penthievre se rendit à bord du vaisseau *le Foudroyant*. Le premier Octobre ce Prince vit le parc d'artillerie, & fit le tour des remparts du côté de la rade; il alla le 3 visiter la grande tour. Après le dîner il visita le Fort de la Malgue, d'où il passa à celui d'Artigues. Le 4 vers les trois heures après-midi, le Duc de Penthievre s'embarqua sur un canot, & fut suivi par tous les canots, ainsi que par toutes les barques & les chaloupes qui étoient dans le port. Dès que le Prince parut dans la rade, les quatre galeres destinées à le conduire en Italie, & qui étoient prêtes à partir pour aller l'attendre à Antibes, le saluerent à son passage, ce que fit aussi la Frégate *la Thetis*. Toute cette flotille s'avança à deux lieues en mer, & l'on donna au Duc de Penthievre le divertissement de la pêche du thon. Au retour, les galeres qui avoient déja tiré deux coups de canon pour annoncer leur départ, vinrent l'une après l'autre à force de rames passer devant le canot du Prince, & firent une nouvelle salve de toute leur artillerie. Le tems étoit si fa-

Digitized by Google

vorable pour la navigation, qu'une demi-heure après on les perdit de vûe. Lorsque le soleil fut sous l'horizon, trois galiotes à bombes placées dans la petite rade, tirerent chacune six bombes. Le 5 le Prince fit le tour des remparts en dedans de la ville. Sur les sept heures du soir les galiotes tirerent encore vingt-quatre bombes, & le Duc de Penthievre vit ce spectacle de son appartement. Ce Prince partit le 7 de Toulon, & alla coucher au Luc : il s'est rendu le lendemain à Fréjus, & le 9 à Antibes ; le 12 il est parti d'Antibes pour Gênes.

Les nouvelles de Marseille du 17 portent qu'il y étoit arrivé à bord du vaisseau Anglois le *Deptford*, vingt-sept esclaves François qui ont été embarqués sur ce bâtiment à Gibraltar, & qui avoient été rachetés peu de tems auparavant dans le Royaume de Maroc par les Religieux des Ordres de la Sainte Trinité & de Notre-Dame de la Mercy. Ces esclaves ayant fait leur quarantaine à Carthagene, ont eu l'entrée le 13, & ont été reçus par les Peres François Baurans & Paulin Gobin, Commissaires des deux Ordres.

Le 19 & le 20 d'Octobre, leurs Majestés accompagnées de la Famille Royale, assisterent aux Vêpres & au Salut dans la Chapelle du Château.

Le Roi soupa le 20 au grand couvert chez la Reine.

Le même jour la Marquise de Fontange fit ses révérences au Roi, à la Reine & à la Famille Royale.

Leurs Majestés signerent le même jour le contrat de mariage du Comte de Salvert & de la Demoiselle de Sabrevois, fille de M. de Sabrevois, Maréchal des camps & armées du Roi, Lieutenant général d'artillerie, & Commandant

Digitized by Google

en chef au département général d'Alsace, de Bourgogne & de Franche Comté.

Le 20 l'Evêque de Gap nommé à l'Evêché d'Auxerre, fit dans l'Eglise des Missions étrangeres la cérémonie de bénir le nouvel Abbé de l'Abbaye réguliere de Saint Amand.

Le Roi a nommé Chevalier de l'Ordre de Saint Michel M. Pitot, Pensionnaire vétéran de l'Académie Royale des Sciences, Membre de la Société Royale de Londres, Directeur du canal & des travaux publics de la Province de Languedoc.

Le 22 M. Gualterio, Archevêque de Mira, Nonce ordinaire du Pape, eut une audience particuliere du Roi, dans laquelle il présenta à Sa Majesté M. Molinari, Archevêque de Damas, qui passe par la France pour se rendre à sa Nonciature de Bruxelles. M. Gualterio fut conduit à cette audience, ainsi qu'à celles de la Reine, de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine, de Madame Adelaïde, & de Mesdames Victoire, Sophie & Louise, par M. Dufort, Introducteur des Ambassadeurs.

Le Comte Turpin, Brigadier de cavalerie, & Colonel d'un Régiment de Hussards, a présenté au Roi un ouvrage de sa composition sur *l'Art militaire*.

La place d'Aumônier du Roi, vacante par la mort de M. l'Abbé de Caulincourt, a été donnée à M. l'Abbé de Scey-Montbeillard, Abbé de l'Abbaye de Saint André, Ordre de Prémontré, Diocese de Clermont.

Le Roi a envoyé au Parlement de Bretagne une Déclaration datée du 8 Octobre, qui fut enregistrée le 17 du même mois.

Un Juif de Metz, âgé de trente-cinq ans, reçut le 10 Octobre à Saintes, par les mains de l'E-

Digitized by Google

vêque, les Sacremens de Baptême & de la Confirmation. Il a eu pour parrein M. de Blair de Boismon, Intendant de la Rochelle, nommé à l'Intendance de Valenciennes; & pour marreine la Dame de Parabere, Abbesse de l'Abbaye de Notre-Dame de Saintes, qui lui ont donné les noms de *Louis-Marie*.

Depuis le 15 Octobre on a commencé à allumer toutes les nuits à Calais, deux heures avant & deux heures après la pleine mer, un fanal au bout de la grande jettée du côté de l'oüest. Cela s'observera pendant tout le tems de la pêche du hareng, c'est-à-dire jusqu'au mois prochain, afin de faciliter aux Pêcheurs l'entrée du port de Calais. On en usera de même desormais chaque année dans cette saison.

Selon les lettres de Provence, la maison des Pensionnaires établie à Aix le premier Octobre 1753, au College Royal-Bourbon des Jesuites, en vertu d'un brevet du Roi, vient d'être achevée. Elle peut contenir jusqu'à cent jeunes gens. Moyennant une nouvelle fondation, il y a actuellement deux Professeurs de Rhétorique dans ce College.

Le 24 l'Archevêque de Sens conféra le Sacrement de la Confirmation à onze cens enfans dans l'Eglise de la Communauté des Filles Bleues.

Le 26 le Roi quitta le deuil que Sa Majesté avoit pris le 6 pour la Reine Douairiere de Portugal.

Le Roi soupa le 27 au grand couvert chez la Reine avec la Famille Royale.

Il a été fait par le Lord Powerscourt une gageure, qu'il viendroit à cheval en deux heures de la derniere maison de Fontainebleau à la premiere barriere des Gobelins. M. Baillon, Horloger de la Reine, a été chargé d'envoyer deux

Digitized by Google

pendules à Fontainebleau, & d'en tenir deux à la barriere des Gobelins sur la même heure, afin de mesurer le tems que ce Seigneur Anglois employeroit à sa course. Le 29 du mois dernier le Lord Powerscourt est parti de Fontainebleau à sept heures neuf minutes quarante-cinq secondes du matin, & il est arrivé à huit heures quarante-sept minutes vingt-sept secondes à la barriere indiquée. Il avoit deux relais sur la route. Une des conditions de la gageure étoit qu'il ne monteroit pas plus de trois chevaux, & il n'en a monté que deux.

Selon les lettres de Gênes, le Duc de Penthievre y est arrivé le 19 Octobre, à trois heures après-midi. Une députation de la République est allée le recevoir à sa galere, & l'a conduit au Palais Brignolé, qui avoit été préparé pour le logement de ce Prince. Les Députés doivent l'accompagner par-tout pendant son séjour à Gênes.

Le 31, veille de la Fête de Tous les Saints, le Roi & la Reine, accompagnés de la Famille royale, assisterent au premieres Vêpres dans la Chapelle du Château. Elles furent chantées par la Musique, & l'Evêque de Chartres y officia.

Le premier Novembre, jour de la Fête, leurs Majestés accompagnées comme le jour précédent, entendirent la grande Messe célébrée pontificament par le même Prélat. Le Roi, la Reine & la Famille royale assisterent l'après-midi aux Vêpres du jour chantées par la Musique, ausquelles l'Evêque de Chartres officia, & ensuite aux Vêpres des Morts. Avant les Vêpres, leurs Majestés entendirent la Prédication du Pere de Neufville, de la Compagnie de Jesus.

A l'occasion de la Fête, la Reine a communié par les mains de l'Evêque de Chartres, son pre-

Digitized by Google

mier Aumônier ; Monſeigneur le Dauphin, par celles de M. l'Abbé de Chabannes, Aumônier du Roi ; Madame la Dauphine, par celles de M. l'Abbé de Murat, ſon Aumônier en quartier ; Madame Adelaïde, par celles de l'Evêque de Meaux, ſon premier Aumônier ; & Meſd. Victoire, Sophie & Louiſe, par celles de M. l'Abbé Barc, Chapelain du Roi.

Le premier & le 3, le Roi ſoupa au grand couvert chez la Reine avec la Famille royale.

M. Pitrou, Ingénieur des ponts & chauſſées, ayant fait anciennement par ordre du Roi la viſite de la riviere de Marne depuis Châlons juſqu'à Charenton, a eſtimé à treize millions les dépenſes néceſſaires pour faciliter la navigation de cette riviere. Un autre Ingénieur commis auſſi par Sa Majeſté, a viſité la riviere d'Yonne : il a jugé qu'il falloit dépenſer dix millions pour la rendre navigable juſqu'à ſon embouchure dans la Seine. M. Macary, privilegié du Roi pour la ſûreté de la navigation, a ſoumis à la déciſion du Conſeil un projet différent, pour que le tiers au moins des denrées deſtinées à la conſommation de Paris, y ſoient amenées dans tous les tems de l'année, hors les cas extraordinaires des glaces & des débordemens & pour que les frais de tranſport ſoient toujours les mêmes. Selon le devis, la dépenſe ne montera qu'à quatre millions trois cens vingt-neuf mille ſix cens ſoixante-ſix livres. Une Compagnie fournira les fonds, & il n'en coutera rien au Roi ni au public. L'auteur du projet, s'il eſt autoriſé, demande ſeulement pour l'exécuter avec ſa Compagnie, & pour entretenir les ouvrages, un droit médiocre de navigation, qui ſera à la charge des Maîtres de barques.

Le mémoire de M. Macary a été renvoyé par le Conſeil à Mr de Bernage, Conſeiller d'Etat or-

Digitized by Google

dinaire, Prévôt des Marchands, pour que le Bureau de la ville donne son avis sur les propositions qui y sont continues.

Le 9 Novembre, le Roi déclara la nomination au chapeau de Cardinal que Madame la Dauphine a obtenu pour l'Archevêque de Sens, son premier Aumônier.

Le 12, l'ouverture du Parlement se fit avec les cérémonies accoutumées, par une Messe solemnelle, que M. l'Abbé de Sailly, Chantre de la Sainte Chapelle, célébra dans la Chapelle de la grande Salle du Palais, & à laquelle M. de Maupeou, premier Président, & les Chambres assistèrent.

Le 13, le Marquis de Malespina qui est venu pour complimenter leurs Majestés de la part de l'Infant Duc & de Madame Infante Duchesse de Parme, sur la naissance de Monseigneur le Duc de Berry, prit congé du Roi, de la Reine & de la Famille royale.

Le Roi a fixé au 18 son départ de Fontainebleau.

Des six places de Docteurs Aggrégés qui étoient vacantes dans la Faculté de Droit de Paris, les trois premieres ont été adjugées par cette Faculté à MM. Sauvage, Boyer & Lalourcey, Docteurs de Paris. Le concours pour les trois autres places doit s'ouvrir le 19 de Décembre.

On mande de Strasbourg que le Margrave & la Margrave de Brandebourg-Bareith y ont passé en allant à Montpellier.

Les mêmes lettres marquent qu'on a essuyé pendant le mois dernier plusieurs facheux orages dans une partie de l'Alsace.

Le 14 de ce mois, les Actions de la Compagnie des Indes étoient à dix-huit cens trente livres; les Billets de la premiere lotterie royale, à sept cens soixante-dix livres; & ceux de la seconde, à six cens soixante-dix.

Digitized by Google

MARIAGES ET MORTS.

LE 24 du mois d'Avril, fut célébré dans la Chapelle du Château de Preſſac en Angoumois, par le Curé du lieu, le mariage de Thomas d'Alogny, Marquis d'Alogny, de Puy-Saint-Aſtier, Baron de Saint-Pardou-la Riviere & de Château-Gaillard, Seigneur de Villars, la Rolphy, fils de feu Claude d'Alogny, Marquis de Puy Saint-Aſtier, & de Françoiſe-Renée d'Abzac de la Douze, avec Marie-Gabrielle d'Abzac de Preſſac, fille de Jacques d'Abzac, Marquis de Preſſac, & de Marie Vautier. Ces maiſons ſont aſſez connues pour ne pas en donner ici le détail. Voyez l'Hiſtoire des grands Officiers de la Couronne, à l'article du Maréchal d'Alogny-Rochefort, pag. 615. tom. VII; & l'Armorial général, à l'article d'Abzac de la Douze.

Charles-Antoine de Guerin, Marquis de Lugeac, Brigadier d'Infanterie, & Colonel du Régiment de Beauvoiſis, fils de feu Gilbert-Agatange, Comte de Lugeac, & d'Antoinette de Clugni de Teniſſei; & Charles-Théophile de Beziade, Marquis d'Avarey, fils de feu Charles de Beziade, Marquis d'Avarey, Maréchal des camps & armées du Roi, épouſerent le premier Juillet à Verſailles, dans l'Egliſe de la Paroiſſe du Château, Jeanne-Charlotte-Victoire-Eliſabeth de Baſchi, & Eliſabeth-Guillelmine de Baſchi de Thoard, filles de François des Comtes de Baſchi, Comte de Baſchi, Ambaſſadeur de France à la Cour de Portugal; & de Dame Charlotte-Victoire le Normant, & nieces de Charles des Comtes de Baſchi, Marquis d'Aubaïs. Les deux contrats de mariage avoient été ſignés le 29 du mois dernier

Digitized by Google

par le Roi & par la Famille royale.

Le 18 du même mois fut célébré dans l'Eglise de S. Sulpice le mariage de Messire François-Léon Dreux, Comte de Nancré, fils de Jacques-Joseph Dreux de Nancré, & de Dame Bonne de Lajeard, avec Dlle Susanne-Charlotte-Pauline de Saint-Hyacinthe, fille de Messire Paul de Saint-Hyacinthe, Chevalier, Seigneur de Saint Joris, & de Dlle Susanne de Marconnai de Châteauneuf.

Le Comte de Nancré est petit-fils de Messire Claude Dreux, Chevalier, Comte de Nancré, Colonel de deux Régimens François de son nom, Gouverneur d'Arras, Lieutenant général des armées du Roi & de la Province d'Artois; & d'Emée-Thérese de Montgommeri, dont il eut quatre fils. L'aîné appellé le Marquis de Nancré, mourut sans alliance, après avoir été Ambassadeur en Espagne, & Capitaine des Cent Suisses de feu M. le Duc d'Orléans Régent. Le second épousa la fille du Comte de Montmorenci-Lognies, dont il n'eut point d'enfant mâle. Le troisieme, Capitaine des Carabiniers, mourut sans avoir été marié. Le quatrieme qui fut nommé par le Roi à l'Abbaye de Saint Cybar en 1701, épousa quelques années après Dlle Bonne de Lajeard, d'où est issu le Marquis de Nancré qui donne lieu à cet article.

La famille de Dreux, originaire de Poitou, fut partagée en deux branches par deux freres, Claude & Thomas Dreux. De celui-ci qui fut reçu Secrétaire du Roi le 5 Juin 1594, est sorti la branche de Brezé, illustrée par deux Lieutenans généraux des armées du Roi, un Commandeur des Ordres, & trois Grands Maîtres des Cérémonies de France, place qu'occupe actuellement M. le Chevalier de Brezé le dernier de cette branche.

Claude Dreux, frere aîné de Thomas, fut

Digitized by Google

pere d'Antoine Dreux, Seigneur de Chenelaye-l'Hermitage, allié en 1620 à Jeanne de Ruellé, mort Chanoine de l'Eglise de Paris en Septembre 1662, & bisayeul du Comte de Nancré, seul rejetton de cette branche.

Les armes de cette famille sont *d'azur au chevron d'or, accompagné de deux roses d'argent en chef, & d'une comette d'or en pointe.*

Messire Jean-Joseph-Aimé-Marie, Marquis de Houchin, fils de Messire Louis-Albert-François-Joseph, Comte de Houchin, Marquis de Longastre; & de feue Dame Marie-Andrée-Josephe de Berghes-Rache, fut marié le 20 à Dlle Marie-Jeanne-Georgette-Toussaint de Querouart, fille de Messire Sebastien-Louis, Marquis de Querouart, & de Dame Jeanne-Françoise de Quergroadés. La bénédiction nuptiale leur a été donnée par M. l'Abbé de Marbeuf, Aumônier ordinaire de la Reine en survivance, & Conseiller d'Etat ordinaire. Leur contrat de mariage avoit été signé le 30 Juin par leurs Majestés.

Le Lord Louis Gordon, fils du feu Duc de Gordon, Pair d'Ecosse, est mort à Montréal en Bugey, au commencement du mois d'Août, âgé d'environ 36 ans; il étoit Colonel réformé à la suite du Régiment royal Ecossois.

Demoiselle Catherine-Louise Chasot, fille de Messire Louis-Benigne Chasot, Président à Mortier au Parlement de Metz, est morte à Paris le 2 Août 1754.

Messire Louis Dupré de la Grange, Conseiller au Parlement, est mort le même jour, âgé de soixante-six ans.

Messire Jean-Baptiste Surian, Evêque de Vence, Abbé de l'Abbaye de S. Vincent du Luc, Or-

Digitized by Google

dre de S. Benoît, Diocèse d'Oleron, & l'un des quarante de l'Académie Françoise, est mort le 3 en son Diocèse, âgé de quatre-vingt-six ans.

Jean Bertin de Bourdeil, Maître des Requêtes honoraire, est mort le 4, âgé de 75 ans.

Messire Charles-Hyacinthe de Galeans de Castellane, Marquis des Issarts & de Salerne, Chevalier de l'Ordre de l'Aigle blanc, Conseiller d'Etat d'Epée, ci-devant Ambassadeur de Sa Majesté auprès du Roi & de la République de Pologne, & ensuite à la Cour de Turin, est mort le 17 à Avignon, âgé de trente-sept ans.

Messire Louis-François de Bouville, fils de Messire Louis-Nicolas, Comte de Bouville, Brigadier des Armées du Roi, est mort le même jour.

Dame Louise-Léon-Gabrielle le Clerc de Juigné, épouse de Messire Antoine Gui, Marquis de Pertuy, est morte le 19.

Hugues-René-Timoléon de Cossé-Brissac, Comte de Cossé, Lieutenant général des armées du Roi, Commandeur de l'Ordre royal & militaire de S. Louis, Gouverneur de Salces en Roussillon, & Menin de Monseigneur le Dauphin, mourut à Paris le 21, dans sa 54e année.

Messire Louis-Henri-Félix du Plessis-Châtillon, Comte de Château Meillien, Sous-Lieutenant de la Compagnie des Chevaux-Legers d'Orléans, mourut le 25 à Paris, dans la vingt-huitieme année de son âge.

Antoinette Potier de Novion, épouse de Gaspard, Marquis de Clermont-Tonnerre, Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi, Gouverneur des ville, château de Betfort, ci-devant Mestre de camp général de la Cavalerie légere, mourut à Champlâtreux le 29 Août, âgée de soixante-neuf ans.

Digitized by Google

François-Bernardin, Marquis du Châtelet, Maréchal des camps & armées du Roi, Gouverneur du château de Vincennes, eſt mort en cette ville le 3 Septembre, dans la ſoixante-huitieme année de ſon âge.

Meſſire Gaſpard de Fontenu, ancien Commiſſaire général de la Marine, & ci-devant chargé des affaires du Roi à la Porte, eſt mort le 5, âgé de quatre-vingt-onze ans.

Meſſire Antoine-Pierre de Grammont, Archevêque de Beſançon, eſt mort en ſon Diocèſe le 7 Septembre, âgé de ſoixante-neuf ans.

Le 8, eſt décédé au château de Mauny Louis Roger d'Eſtampes, Marquis d'Eſtampes, Baron de Mauny, âgé de près de quarante-trois ans, étant né le 2 Novembre 1711. Il étoit fils de Roger d'Eſtampes, Marquis d'Eſtampes, Baron de Mauny, Capitaine-Lieutenant des Gendarmes d'Orléans, & de Marguerite Dirſchſe Dangres. Il avoit été marié deux fois. La premiere, le 8 Avril 1728, avec Angélique-Eliſabeth d'Eſtampes, Dame de Valençai, ſa couſine, fille de François-Henri d'Eſtampes, Comte de Valençai, & d'Angelique-Françoiſe-Raimond, décédée le 28 Nov. 1728. La ſeconde, le 4 Mars 1734, avec Marguerite-Lidye de Becdelievre-Cany, ſœur conſanguine du Marquis de Cany d'aujourd'hui & de la Marquiſe de Rannes; & fille de Louiſe de Becdelievre, Marquis de Cany, & de Marie-Anne Coſté de S. Sulpix ſa ſeconde femme. De cette Dame, dont le Marquis d'Eſtampes étoit reſté veuf le 3 Avril 1742, il laiſſe deux fils, le Marquis & le Vicomte d'Eſtampes, nés le 4 Décembre 1734, & le 5 Septembre 1736, Officiers dans le Régiment du Roi Infanterie.

La généalogie de la maiſon d'Eſtampes, une

Digitized by Google

des plus illuſtres, eſt rapportée dans les grands Officiers, tome VII, pag. 542 & ſuiv.

AVIS.

LE ſieur Vacoſſain, Marchand Epicier Droguiſte, rue & vis-à-vis S. André des Arts, continue de vendre avec beaucoup de ſuccès ſon eau pour les dents : cette eau a la propriété de les conſerver & blanchir & de diſſoudre l'humeur glaireuſe qui peut contribuer à les gâter. Elle a auſſi la vertu d'arêter dans l'inſtant le mal que l'on nomme communément rage de dents. L'uſage de quinze jours fera voir, par la beauté & la fermeté des dents, que l'on pourra, hors dans les grand beſoins, ſe diſpenſer de tous ferremens. Ledit Sieur donne un imprimé de la maniere d'en faire uſage, & vend la bouteille douze ſols.

Ledit ſieur Vacoſſain continue auſſi de vendre avec le même ſuccès ſa poudre purgative, qu'il compoſe de différens ſimples : cette poudre fond les humeurs groſſieres & peccantes, purifie la maſſe du ſang, détruit les glaires, & diſſipe les réplétions. Elle prévient les maladies, particulierement l'apoplexie ; guérit les maux de tête, la jauniſſe de l'un & de l'autre ſexe, les fievres tierces, quartes & intermittentes. Elle eſt ſi bienfaiſante qu'elle ne cauſe ni tranchée ni colique. Les femmes enceintes de cinq à ſix mois peuvent en uſer en toute ſureté, elle les diſpoſera à un heureux accouchement. Ses vertus & ſes propriétés ſont expliquées plus au long dans un mémoire particulier, ainſi que la maniere de s'en ſervir. Cette poudre ſe vend vingt ſols le paquet, qui eſt

Digitized by Google

cacheté & signé de la main dudit Sieur, afin que le Public ne puisse pas être trompé. Ledit sieur Vacossain est autorisé & approuvé pour la vente de ses remédes.

Ledit Vacossain avertit qu'il a aussi le bureau du vrai sel Polychreste, composé par M. de Seignette, de la Rochelle, lequel sel est paraphé en dedans de chaque paquet, & cacheté de la main dudit sieur de Seignette, pour éviter toute surprise & falsification ordinaire.

AUTRE.

LE sieur Messier donne avis qu'il tient manufacture de cierges à ressorts qu'il a poussé à la derniere perfection, lesquels offrent de grands avantages pour ménager la cire de deux tiers; de n'être point exposé à couler comme les autres cierges, ce qui périt tous les ornemens d'Autel; de conserver toujours la même hauteur, ce qui est impossible avec les autres cierges; d'y brûler toute sorte de cire, la couleur de ladite cire n'étant point exposée à la vûe, se trouvant renfermée dans un canon, qui ne laisse voir que la lumiere, le tout s'y consumme sans aucun déchet, la bougie brulant jusqu'à la fin. Les avantages de les peindre & revernir n'étant point sujets à s'écailler, & se pouvant laver, met toutes les Eglises à portée de jouir des avantages que procurent ces cierges, laquelle peinture imite parfaitement la cire. Comme il se trouve dans les provinces des ouvriers qui veulent imiter ces cierges, qui outre leur mauvaise façon deviennent très-sujets & très-incommodes, plusieurs personnes en ayant vû dudit sieur Messier dans différens endroits, pour éviter les frais des ports &

Digitized by Google

emballages, en ont acheté à ces ouvriers, & se trouvant trompés, ont été obligés de les abandonner, & d'en faire venir de la manufacture dudit sieur Messier.

Pour que toutes les Eglises des Provinces puissent profiter de cet avantage, qui est déja connu dans tout le royaume & dans beaucoup d'autres pays étrangers où il en a fait des envois considérables, ledit Sieur donne avis aux marchands ou autres personnes de provinces, qu'en se faisant connoître il leur en enverra des assortimens de différentes grandeurs pour débiter pour son compte dans les Eglises de leurs provinces, en leur abandonnant un bénéfice sur chaque cierge pour la commission de la vente, comme il fait dans plusieurs villes où il a des personnes qui lui en débitent. Les personnes qui lui écriront sont priées d'affranchir les lettres, à moins que ce ne soit pour commander de l'ouvrage. Sa manufacture est rue de Charonne, Faubourg S. Antoine, à Paris.

Les corps des cierges se vendent au pied, & les canons & ressorts qui entrent dans ces sortes de cierges, se vendent à la piéce.

Pour les cierges, depuis trois pieds jusqu'à sept, 10 sols par pied.

Pour les canons & ressorts desdits cierges, 4 liv. piéce.

Pour les cierges, depuis huit jusqu'à dix, 12 sols par pied.

Pour le canon & ressort desdits cierges, 5 liv. piece.

Les bougies d'un pied avec leurs canons & ressorts pour le S. Sacrement, bras de cheminée ou lustres, 2 liv. 15 sols piece.

Pour celles d'un pied & demi, 3 liv. piece.

Pour les flambeaux d'élévation pour couvrir en cire, 12 sols par pied.

Digitized by Google

Pour les flambeaux pour peindre, dont la ſouche doit être cannelée, 1 liv. 4 ſols par pied.

Pour les canons deſdits flambeaux, 4 liv. piece.

Pour les cierges paſchals, depuis ſix pieds juſqu'à neuf, 12 ſols par pied.

Pour les canons & reſſorts deſdits cierges paſchals, 5 liv. piece.

Pour les cierges paſchals de dix pieds & au-deſſus, 1 liv. par pied.

Pour les canons deſdits cierges paſchals, depuis 8 juſqu'à 24 liv. piece.

Pour couvrir les cierges & flambeaux, la cire coute 3 liv. à cauſe de ſa façon.

Les cierges & flambeaux ſe peignent en couleur de cire, excepté les cierges paſchals.

Pour peindre & vernir les bougies & cierges juſqu'à ſept pieds, 5 ſols par pied.

Pour ceux de huit pieds & au-deſſus, 7 ſols par pied.

Pour les flambeaux, 10 ſols par pied.

Une bougie d'un pied en couleur de cire revient à 3 trois liv. une d'un pied & demi 3 liv. 7 ſols 6 deniers, avec leurs canons & reſſorts; un cierge de trois pieds en couleur de cire, 6 livres 5 ſols; un de quatre pieds, 7 liv. un de cinq pieds, 7 liv. 15 ſols; un de 6 pieds, 8 liv. 10 ſols; un de ſept pieds, 9 liv. 5 ſols; un de huit pieds, 12 liv. 12 ſols; un flambeau de quatre pieds, 10 liv. 16 ſols; un de cinq pieds, 12 liv. 10 ſols; un de ſix pieds 14 liv. 4 ſols.

Il a auſſi des moules pour faire les bougies qui entrent dans ces ſortes de cierges, pour la commodité des perſonnes de province qui ne ſont pas à portée d'avoir des Ciriers qui puiſſent leur faire des bougies bien égales; avec leſdits moules les bougies ſe trouvent mieux faites, & toutes per-

Digitized by Google

ſonnes peuvent les faire eux-mêmes. Leſdits moules coutent 3 livres piece.

AUTRE.

M. DE TORRÈS, Médecin de S. A. S. M. le Duc d'Orléans, ci-devant Médecin de la Famille royale de S. M. C. Membre des Académies royales de Médecine, & de l'Hiſtoire Univerſelle d'Eſpagne, Aſſocié Correſpondant Etranger de la Société royale de Montpellier, & de l'Académie des Sciences de Paris, &c. avertit le Publie qu'il ne répondra deſormais que depuis huit heures du matin juſqu'à neuf, aux conſultations des perſonnes attaquées de maux vénériens, rhumatiſmes, dartres, écrouelles, cancers, ou d'autres maladies qu'on regarde comme incurables. M. de TORRÈS demeure rue *Tire-boudin, près la Comédie Italienne, dans la maiſon qu'occupoit ci-devant M.* Debrus, *Banquier.*

AUTRE.

GODEAU, Marchand Diſtillateur, tenant le Caffé Militaire, rue & vis-à-vis le Cloitre Saint-Honoré, fait & vend toutes ſortes de liqueurs fines, tant françoiſes qu'étrangeres. Il fait auſſi du chocolat de ſanté à la façon d'Eſpagne, & autre chocolat à la vanille. L'on trouve auſſi chez lui de l'ancienne huile de Venus, vrai ſigogne, Maraſquin, Ratafia de Bologne, huile royale, crême des barbades, crême de fleur d'orange, crême de framboiſe, crême d'angelique, liqueur vanille, les délices de la ſanté, liqueurs très-agréables, kis waſer, & généralement toutes ſortes de liqueurs fines.

Digitized by Google

AUTRE.

MRS Bianchetti & Manar, Suiſſes Italiens, viennent d'établir une fabrique de chocolat à la façon de Milan & de Turin, dont ils ont apporté d'Italie tous les uſtenſiles néceſſaires à cette fabrique. Tout le monde ſçait que la bonté du chocolat conſiſte dans une parfaite coction; c'eſt cette qualité qui fait ſi eſtimer le chocolat de Milan & de Turin, & qui va être deſormais fabriqué à Paris, par les ſieurs Bianchetti & Manar.

Ils le vendront en gros & en détail, & ils en ont à pluſieurs prix de la ſuſdite façon; ils le vont faire en ville quand on les y demande. Leur adreſſe eſt dans les Quinze-vingt, la boutique à côté de la cuiſine des Prêtres.

AUTRE.

LA veuve Mouton, Marchande Apothicaire de Paris, donne avis qu'elle continue avec ſuccès le débit de ſon bechique ſouverain, ou ſyrop pectoral approuvé pour les maladies de poitrine, comme rhume, toux invétérées, oppreſſion, foibleſſe de poitrine, & aſthme humide. Ce ſirop béchique ayant la propriété de fondre & d'atténuer les humeurs engorgées dans le poulmon, d'adoucir l'acrimonie de la limphe, comme balſamique, & rétablir les forces abattues, en tant que parfait reſtaurant, produit des effets ſi rapides dans les maladies énoncées ci-deſſus, que ſix jours ſuffiſent pour s'appercevoir d'un changement notable; en un mot, une bouteille ſuffit pour en éprouver toute l'efficacité avec ſuccès, en tant qu'il rétablit les forces abbattues en rappellant

Digitized by Google

peu à peu l'appétit & le ſommeil, comme parfait reſtaurant, par conſéquent très-ſalutaire à la ſuite des longues maladies où les forces ſont épuiſées. L'odeur & le goût en ſont agréables, le régime aiſé à obſerver; en outre il convient à toutes ſortes de perſonnes, aux enfans même & aux femmes enceintes, qui peuvent en uſer avec ſuccès, preuve de ſa benignité. Nombre de perſonnes de tous les états & de tous pays en ont fait une heureuſe expérience, & en particulier quelques Anglois. Si l'on en faiſoit un plus grand uſage en Angleterre, & qu'on le prenne à propos, l'on ne verroit pas périr tant de milliers d'Anglois de maladie de conſomption, non pas qu'il puiſſe les réchapper, une fois la maladie invétérée, mais lorſque les ſymptômes l'annoncent prochaine. Il peut non-ſeulement en éloigner les effets; mais encore en détruire la cauſe; bien plus en empêcher les progrès dans ſon principe. La preuve de ce, c'eſt qu'en occaſionnant une plus prompte circulation, il empêche le ſang de croupir, & reſter en ſtagnation dans le poulmon, & en tant que balſamique, conſolide les petits ulcères qui peuvent s'y rencontrer, ce qui ſuffit pour en arrêter les progrès.

La bouteille ſcellée & étiquetée à l'ordinaire, taxée à ſix livres, eſt ſuffiſante pour en éprouver toute l'efficacité avec ſuccès.

Il ne ſe débite que chez la Dame veuve Mouton, Marchande Apothicaire de Paris, *rue S. Denis, entre la rue Thevenot & la rue des Filles-Dieu, vis-à-vis le Roi François, à Paris.*

Les perſonnes qui écriront ſont priées d'affranchir les lettres.

Digitized by Google

AUTRE.

LE sieur Maille, Vinaigrier, Distillateur ordinaire de leurs Majestés Impériales, & le seul pour la composition des vinaigres de propriété, donne avis aux personnes de distinction qu'il vend des corbeilles galantes de neuf flacons & de quinze, remplis de différens vinaigres nouveaux; il continue avec succès la vente du vinaigre romain pour la conservation de la bouche. Ce vinaigre raffermit les gencives, blanchit les dents, & arrête le progès de la carie; comme aussi le vinaigre de turbie, pour la guérison parfaite du mal de dents, & différens vinaigres servant à blanchir la peau, ôter les boutons, dartres farineuses & taches du visage; & le véritable vinaigre des Quatre voleurs, qui est un préservatif de toutes sortes d'airs contagieux, & généralement toutes sortes de vinaigres, au nombre de cent cinquante-six sortes, tant pour la table que pour les bains & toilettes. Il continue le débit de la nouvelle moutarde des six graines de sa composition, & la moutarde aux capres & aux anchois par extraits d'herbes fines, & différens fruits confits au vinaigre. Les moindres bouteilles, tant pour les dents que pour le visage, sont de trois livres. Les personnes de province qui desireront se les procurer, en écrivant une lettre d'avis audit sieur Maille, & remettant l'argent par la poste, le tout affranchi de port, on le leur enverra très-exactement. *Il demeure à Paris, rue de l'Hyrondelle, aux Armes Impériales.*

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le premier volume du Mercure de Décembre, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 28 Novembre 1754. GUIROY.

Digitized by Google

TABLE.

PIECES FUGITIVES en Vers & en Proſe.
Eloge de la Peinture, page 3
Eloge hiſtorique de Madame du Chaſtelet, par M. de Voltaire, 6
Vers à M. de Ruffey, 18
Converſation ſinguliere, 19
Vers de feu M. de Foucault, 29
Hiſtoire morale, 30
Vers de feu M. de la Motte, 35
Florence & Blanchefleur, Conte, 36
A Madame P.. ſur ſon voyage à Argenteuil, 44
Eſſai philoſophique, 46
Epitre à Mlle D.... 54
Contes, 56
Madrigal, 64
Quatrain, à une femme laide qui avoit des boutons, ibid.
Lettre à un étranger, ſur les Moraliſtes François, ibid.
Le Crépuſcule, 76
Etat de la Poëſie dramatique en Allemagne, 78
Mots des Enigmes & du Logogryphe du Mercure de Novembre, 88
Enigmes & Logogryphe, ibid.
Nouvelles Litteraires, 92
Beaux Arts, 152
Chanſon, 171
Spectacles, 172
Nouvelles Etrangeres, 186
France. Nouvelles de la Cour, de Paris, &c. 195
Mariages & Morts, 203
Avis divers, 208

La Chanſon notée doit regarder la page 171.

De l'Imprimerie de Ch. A. JOMBERT.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

DECEMBRE. 1754.

SECOND VOLUME.



A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DE NULLY, au Palais.
PISSOT, Quai de Conty, à la descente du Pont-neuf.
DUCHESNE, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

L'ADRESSE du Mercure eſt à M. LUTTON, Commis au recouvrement du Mercure, rue Ste Anne, Butte S. Roch, vis-à-vis la rue Clos-Georgeot, entre deux Selliers, au ſecond, pour remettre à M. de Boiſſy, de l'Académie Françoiſe.

Nous prions très-inſtamment ceux qui nous adreſſeront des Paquets par la Poſte, d'en affranchir le port, pour nous épargner le déplaiſir de les rebuter, & à eux celui de ne pas voir paroître leurs Ouvrages.

Les Libraires des Provinces ou des Pays Etrangers qui ſouhaiteront avoir le Mercure de France de la premiere main & plus promptement, n'auront qu'à écrire à l'adreſſe ci-deſſus indiquée.

On l'envoye auſſi par la Poſte aux perſonnes de Province qui le deſirent, les frais de la Poſte ne ſont pas conſidérables.

On avertit auſſi que ceux qui voudront qu'on le porte chez eux à Paris chaque mois, n'ont qu'à faire ſçavoir leurs intentions, leur nom & leur demeure audit Sr Lutton, Commis au Mercure; on leur portera le Mercure très-exactement, moyennant 21 livres par an, qu'ils payeront; ſçavoir, 10 liv. 10 ſ. en recevant le ſecond volume de Juin, & 10 l. 10 ſ. en recevant le ſecond volume de Décembre. On les ſupplie inſtamment de donner leurs ordres pour que ces payemens ſoient faits dans leur tems.

On prie auſſi les perſonnes de Province à qui on envoye le Mercure par la Poſte, d'être exactes à faire payer au Bureau du Mercure à la fin de chaque ſemeſtre, ſans cela on ſeroit hors d'état de ſoutenir les avances conſidérables qu'exige l'impreſſion de cet Ouvrage.

On adreſſe la même priere aux Libraires de Province.

On trouvera le Sr Lutton les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque ſemaine, l'après-midi.

PRIX XXX SOLS.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI.

DECEMBRE. 1754.

SECOND VOLUME.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

EPITRE

*A M. ****

A Vous l'apôtre du plaiſir,
A vous l'enfant de la pareſſe,
Damon, dont le premier ſoupir
Fut en naiſſant pour la ſageſſe ;
Je vous écris, moi pareſſeux,
Moi, comme vous, voluptueux ;
Mais qui dans la fleur de mon âge

Digitized by Google

N'ayant pas l'honneur d'être un ſage,
En ſuis peut-être plus heureux.
A mes Lares je ſacrifie ;
Venez, le front orné de fleurs ;
Ami, célébrer cette orgie.
Bacchus, Thémire & la Folie
En doivent faire les honneurs.
Cette Thémire ſi brillante,
Aimable & chere à tous les deux ;
Mene la troupe ſémillante
Des ris, des graces & des jeux ;
Et pour aſſurer la victoire
Que lui promettent ſes beaux yeux ;
Elle prétend d'un bon vin vieux
Chez moi demain verſer à boire.
Que de voluptés, que de feux
Naîtront de la mouſſe légere
Du Frontignan, du Condrieux
Et des regards de la Bergere !
Le vieux Seneque, par humeur ;
Médit du vin, de la tendreſſe
Et des plaiſirs de toute eſpéce ;
Je ſuis ſon humble ſerviteur.
Moi je ne trouve mon bonheur
Que dans le changement d'yvreſſe.
Soyons bien fous, bien amoureux :
Que loin de nous le Diable emporte
Ces gens de bien ſi vertueux :
Quand nous boirons demain, je veux

Digitized by Google

Que la raiſon reſte à la porte
Pour écarter tous les fâcheux . . . :
Traiter ainſi votre Déeſſe,
Ah ! je vous demande pardon :
Dans les beaux ſiécles de la Grece
Le Goût naquit de la Raiſon :
Il étudia ſous Platon,
Et vint ſe polir chez Pétrone.
Maintenant dans votre maiſon
Il va fonder une Sorbonne
Pour profeſſer cette leçon :
» Donnez à l'aimable ſageſſe
» Chez les Amours un libre accès ;
» En baniſſant la folle yvreſſe,
» Mere du trouble & des excès,
» Elle ménage à la tendreſſe
» De nouveaux feux & des deſirs,
» Et dans le ſein de la moleſſe
» Fait naître la délicateſſe
» Pour embellir tous nos plaiſirs.

Digitized by Google

VERS

Pour mettre ſur le collier d'un petit chien.

D'Iris je ſuis le chien fidele ;
Elle eſt mon plaiſir, moi le ſien :
A me voler vous ne gagneriez rien ;
Car je ne vivrois pas ſans elle.

Autres ſur la même ſujet.

JE ne dis point, *cent écus à gagner* ;
Si tu me portes chez Hortenſe :
Un plus grand prix je te veux aſſigner ;
Tu la verras, voilà ta récompenſe.

Digitized by Google

IDÉE DES PROGRÈS

De la Philoſophie en France.

LA Philoſophie eſt de toutes les ſciences celle qui a fait les progrès les plus rapides de nos jours ; les autres connoiſſances n'ont pas été portées à un dégré de perfection plus haut que dans les beaux ſiécles de la Grece & de Rome. Les reſſources de l'art ſont bornées ; l'eſprit humain ne faiſant que ſe replier ſur lui-même, a bientôt parcouru la petite ſphere de ſes idées, & trouvé les limites que la main éternelle a preſcrites à ſon activité. Au lieu que la nature eſt un abyſme où l'œil du Philoſophe ſe perd ſans en trouver jamais le fond ; c'eſt une carriere immenſe & dont l'immenſité ſemble augmenter à meſure qu'on y pénétre plus avant. Les Philoſophes modernes, qui ſemblent avoir marché à pas de géans dans cette carriere, & qui ont laiſſé les anciens ſi loin derriere eux, n'ont fait que nous montrer le but ; les nouvelles lumieres qu'ils ont portées dans la nuit de la nature n'ont pas été aſſez vives pour nous conduire à la vérité, & n'ont guere ſervi qu'à

Digitized by Google

nous éclairer sur l'intervalle énorme qui nous en séparoit encore. Mais si le méchanisme de l'univers est toujours un secret pour nous, du moins pouvons-nous nous flatter d'être sur la bonne route pour le découvrir ou pour sentir l'impossibilité d'y réussir. Les François ne sont pas ceux qui ont eu le moins de part aux progrès de la philosophie ; le grand Descartes qui a si bien mérité d'en être appellé le pere, a ouvert le premier la carriere, & a servi de guide aux philosophes qui l'ont suivi.

On sçait assez le despotisme avec lequel la philosophie d'Aristote regnoit sur les bancs de l'école ; le fanatisme pour ses décisions étoit monté au plus haut point de l'extravagance ; on ne cherchoit plus à concilier ses principes avec les phénomenes de la nature qui les contrediſoient, c'étoit les phénomenes que l'on vouloit adapter à ces principes. Quelques bons esprits avoient connu les absurdités du péripatetisme, & avoient fait de vains efforts pour en réformer les abus : cette philosophie qu'on avoit eu raison d'admirer dans des siécles d'engourdissement & de barbarie de l'esprit humain, avoit été consacrée par le tems, l'ignorance & le pédantisme. Bacon parut ; ce grand homme vit les entraves que cette superſti-

Digitized by Google

tion ridicule mettoit à la raiſon ; il oſa propoſer de refondre le ſyſtême des connoiſſances humaines, & démontra la néceſſité d'une nouvelle méthode pour étudier la nature. Ce que l'illuſtre Anglois n'avoit fait qu'entrevoir, Deſcartes l'exécuta : il détruiſit de fond en comble le péripatétiſme, & chercha à élever un nouveau ſyſtême ſur d'autres fondemens.

Il n'y avoit alors que l'aſtronomie & les mathématiques qui fuſſent cultivées avec ſuccès, les autres parties de la philoſophie étoient preſque abandonnées ; d'ailleurs elles étoient entierement détachées les unes des autres, & traitées ſéparément : un aſtronome n'étoit qu'aſtronome, un géometre n'étoit que géometre, un médecin n'étoit que médecin, un métaphyſicien n'étoit rien. Deſcartes apperçut les rapports qui lioient ces différentes connoiſſances, & les ſecours qu'elles devoient ſe prêter l'une à l'autre ; il rapprocha ces membres épars, & n'en fit qu'un ſeul corps de ſcience.

Il appliqua l'algebre à la géométrie, & la géométrie à la phyſique : c'eſt à cette idée ſublime, à ce coup de génie qu'il faut rapporter les progrès étonnans qu'on a fait dans les ſciences phyſico-mathématiques. On peut dire qu'il a créé la métaphyſique,

Digitized by Google

par la distinction aussi simple que lumineuse des deux substances ; distinction qui anéantit les disputes frivoles & ridicules des métaphysiciens scholastiques sur la nature de l'ame, & par son admirable méthode, à laquelle nous devons peut-être cet esprit philosophique qui s'est développé dans son siécle, & a fait des progrès si sensibles dans le nôtre. Il a pris la géométrie où les anciens l'avoient laissée, & en a reculé bien loin les limites. Enfin il a répandu une nouvelle lumiere par-tout ; mais elle n'a guere servi qu'à ceux qui sont venus après lui, & ne l'a pas empêché de s'égarer. Il auroit deviné la nature si elle avoit pû se deviner ; mais il falloit l'observer, & il n'en a pas eu le tems : ses erreurs appartiennent à la foiblesse de l'humanité & à l'ignorance de son siécle ; mais ses découvertes ne sont qu'à lui : ainsi en abandonnant ses idées fausses, respectons toujours son génie, admirable même lorsqu'il s'est trompé. L'hypothese brillante des tourbillons, si célébre, si combattue, & si bien détruite par les nouvelles observations, ne seroit sûrement pas entrée dans la tête d'un homme médiocre ; son systême sur l'ame des bêtes, regardé communément comme une plaisanterie, & ridicule aux yeux de bien des

Digitized by Google

gens, eſt à mon avis une idée plus ſérieuſe, & qui s'étend plus loin qu'on ne penſe, lorſqu'on la conſidere dans tous ſes rapports : demandez-le à Bayle, & au médecin Lami.

Je me ſuis beaucoup étendu ſur Deſcartes, parce qu'on commence à oublier tout ce qu'on lui doit. Comme la plupart de ſes ouvrages ne ſont plus d'une grande utilité, parce qu'on a été plus loin que lui, on ne ſe ſouvient plus que ſans lui, peut-être on ſeroit encore dans les ténébres. Lorſqu'il a paru, la philoſophie étoit une terre en friche : elle n'a pas produit beaucoup de fruits ſous ſes mains ; mais il en a arraché les ronces, il l'a préparée, & a appris à la rendre féconde : en eſt-ce trop peu pour mériter notre reconnoiſſance ? Je ne peux m'empêcher de le regarder comme un homme rare, qui ſubjugué par l'impulſion du génie, étoit né pour faire une révolution, & dont les découvertes ſeront une des plus brillantes époques de l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Gaſſendi, contemporain de Deſcartes, mérite auſſi une place honorable dans l'hiſtoire de la philoſophie, quoiqu'il n'ait pas travaillé avec beaucoup de ſuccès pour elle. Né avec un génie extrêmement méthodique & une ſagacité peu commune, il fut

Digitized by Google

révolté, comme Descartes, des absurdités de la scholastique : il la combattit avec vivacité, & voulut relever le système d'Epicure, pour l'établir sur les débris de celui d'Aristote. Il employa beaucoup d'adresse & de subtilité pour expliquer la formation & la conservation de l'univers par le mouvement direct & la déclinaison des atômes. Il donna à cette hypothese un vernis d'orthodoxie, & toute la probabilité dont elle étoit susceptible ; mais cette secte des *atomistes* modernes ne fut pas nombreuse ; chimere pour chimere, on garda celle qui étoit déja établie, quoique plus absurde encore.

Le cartésianisme n'eut pas le même sort, parce qu'il étoit mieux fondé ; il fit une fortune étonnante dans toute l'Europe, il eut les adversaires & les sectateurs les plus distingués ; il fut proscrit en France, rétabli ensuite, & adopté avec empressement dès qu'il fut mieux connu.

Mrs Rohault & Regis furent les premiers qui le professerent en France, & ils le firent avec un succès & des applaudissemens singuliers. Mais le plus illustre partisan de Descartes fut sans doute le P. Malebranche, de l'Oratoire, physicien, géometre, & plus grand métaphysicien encore ; il ne prit que les principes de son

maître, & s'en servit en homme de génie. Il adopta son système des tourbillons, après y avoir reformé beaucoup de choses, & le défendit avec vigueur. Dans la métaphysique il alla beaucoup plus loin que Descartes; ses principes le conduisirent à nier l'existence des corps, & s'il l'admit, ce fut parce que l'Ecriture Sainte le lui enseignoit : quelque singuliere que soit cette conclusion, on ne peut presque pas douter qu'il n'ait été de la meilleure foi du monde. Il prétendit démontrer que nous ne pouvions pas voir les objets hors de nous, encore moins dans nous, & que nous ne pouvions les appercevoir que dans Dieu. Il étaya ces idées abstraites de la métaphysique la plus subtile, d'une élocution pleine de force & de noblesse, & de l'imagination la plus brillante : mais malgré ces avantages, la profondeur & l'obscurité de ses idées garantirent de la séduction. Il faut une grande contention d'esprit & un grand goût de métaphysique pour le suivre dans ses spéculations; *ce sont des espéces de points indivisibles*, dit M. de Fontenelle : *si on ne les attrappe pas tout-à-fait juste, on les manque tout-à-fait.* Aussi le P. Mallebranche se plaignit-il beaucoup de n'être pas compris par ceux qui le critiquoient. On sçait que M. Arnaud attaqua son système avec un acharnement des

Digitized by Google

moins philoſophiques. M. Arnaud ne m'entend pas, diſoit Mallebranche : *eh qui voulez-vous donc qui vous entende ?* lui répondit-on.

Le mallebranchiſme a fait naître la ſecte des *immatérialiſtes*, fort peu reçue en France, mais qui a fait plus de progrès en Angleterre ; ces philoſophes nient l'exiſtence de la matiere, telle que nous la concevons, & même ſa poſſibilité ; les illuſions des ſens ſont leur grand argument : ils prouvent très-bien que les qualités que nous regardons comme inhérentes aux corps, telles que la couleur, l'étendue, &c. ne ſont que de pures idées de notre ame, qui n'exiſtent point hors d'elle, & qui n'ont aucune analogie avec la nature des objets qui les excitent en nous. Les dialogues de Berkeley, ouvrage ſingulier, où l'on trouve une logique ſubtile avec beaucoup de ſimplicité, font voir combien ce ſyſtême eſt ſéduiſant, quelque abſurde qu'il paroiſſe au premier coup d'œil, & combien ſont preſſans les argumens ſur leſquels il eſt établi. Quelques-uns pouſſent encore ces idées plus loin, & prétendent que chaque individu n'eſt ſûr que de ſa propre exiſtence, & qu'il pourroit avoir toutes les idées & les ſenſations dont il eſt affecté, ſans qu'il y eût aucun autre être

Digitized by Google

hors de lui ; c'eſt la ſecte des *Egoïſtes* : quelque inacceſſible qu'elle ſoit aux traits de la métaphyſique, elle révolte trop les notions les plus ſimples pour trouver beaucoup de ſectateurs.

M. de Fontenelle a peut-être mieux mérité de la philoſophie que beaucoup de ceux qui l'ont enrichie de découvertes. *On ne voit que des dévots qui dégoûtent de la dévotion*, dit un de nos moraliſtes. Avant M. de Fontenelle on voyoit des philoſophes qui dégoûtoient de la philoſophie ; il fit voir que ce n'étoit pas la faute de la philoſophie : il la dépouilla de cet air ſauvage qui la rendoit ſi peu traitable ; il l'embellit des graces de ſon imagination, & il fit naître des fleurs où l'on ne ſoupçonnoit que des épines : ſon livre *de la pluralité des mondes* eſt un monument qui lui fera autant d'honneur qu'à l'eſprit de la nation.

Qu'on me permette une digreſſion à laquelle je ne peux me refuſer, & que l'eſprit de patriotiſme m'arrache. Il y a long-tems qu'on accuſe les François d'être legers & ſuperficiels, & de ne faire qu'effleurer les ſciences : les Anglois, dit-on, ſont bien plus philoſophes que nous : pourquoi ? parce qu'ils traitent la philoſophie d'un air grave & ſerieux. Et moi je crois

que nous le ſommes pour le moins autant qu'eux, préciſément parce que nous la traitons légerement ; il faut poſſéder bien nettement une matiere philoſophique, pour la dégager des termes barbares, des idées abſtruſes, & des épines du calcul ſous leſquels d'autres ſont obligés de l'envelopper, & pour la réduire à un raiſonnement ſimple, à des images ſenſibles, & aux expreſſions les plus communes, pour lui prêter même des ornemens : c'eſt ce que M. de Fontenelle, & d'autres après lui ont fait avec ſuccès. Il y a des gens qui croyent que la ſéchereſſe eſt eſſentielle aux ouvrages ſcientifiques, comme il y en a eu jadis qui ne croyoient pas qu'on pût être philoſophe ſans avoir une barbe ſale & un manteau déchiré. Cet eſprit de ſuperficie qu'on nous reproche, n'eſt que le vernis de nos ouvrages qui ne nuit point à leur ſolidité. La raiſon toute nue a ſouvent l'air rebutant ; nos écrivains la rendent aimable en la parant de fleurs : c'eſt le vaſe dont on frotte les bords de miel, pour faire avaler à un enfant un reméde ſalutaire : aux yeux du philoſophe, les hommes ordinaires ſont-ils autre choſe que des enfans ?

Le carteſianiſme commençoit à être reçu aſſez généralement, ſur tout en France, lorſque le newtonianiſme parut, & vint

Digitized by Google

partager les esprits. Comme les ouvrages de Newton paroissoient inaccessibles sans le secours de la plus sublime géométrie, son système ne fut pas répandu d'abord, & resta quelque tems entre les mains de quelques adeptes. M. de Maupertuis a été le premier qui en a donné quelques essais dans notre langue; mais il étoit réservé à un homme qui ne s'étoit fait qu'un jeu de la physique & de la géométrie, de le produire au grand jour : c'est M. de Voltaire. Il donna ses *Elémens de la philosophie de Newton*, ouvrage écrit avec la précision, l'élégance & la netteté qui lui sont propres. Ce livre fit une sensation prodigieuse, & par le nom de l'Auteur, & par les nouveautés philosophiques qu'il mettoit sous les yeux du public. D'abord les géometres que M. de V. humilioit, & les beaux esprits qu'il avoit humiliés dès long-tems, se déchaînerent à l'unisson contre lui; il paroissoit inconcevable qu'un homme qui avoit fait de beaux vers pût être géometre & physicien : on ne peut pas mieux parler, disoit-on, de ce qu'on n'entend pas; comme si l'esprit, en philosophie, pouvoit suppléer aux lumieres. Pour apprécier le mérite de cet ouvrage & la prévention ridicule de certaines gens qui ne sont pas même en état de le lire, il faut

Digitized by Google

jetter les yeux sur les critiques qu'on en fit dans le tems. Cette multitude de fautes énormes qu'on devoit mettre au grand jour, se réduisirent à des erreurs légeres, à quelques mauvaises épigrammes, à des objections vagues, & dont la plûpart tomboient sur Newton, & non pas sur M. de Voltaire. D'ailleurs quand il n'auroit pas bien saisi Newton dans quelques détails, quel est le physicien qui puisse se flatter de ne l'avoir jamais manqué ? Le reproche le mieux fondé qu'on ait fait à M. de Voltaire, c'est peut-être sur la maniere peu avantageuse dont il a parlé de Descartes : je ne peux pas mieux faire que de rapporter ici quelques reflexions du P. Castel à ce sujet (Mem. de Trev. Octob. 1739.).

» M. de Voltaire a si fort honoré notre » nation par ses propres talens, qu'elle » peut bien lui pardonner le peu d'hon» neur qu'elle lui enleve en rabaissant » Descartes. En faveur de M. de Voltaire » poëte, on devroit juger moins rigoureu» sement M. de Voltaire philosophe; & » en prenant les choses du bon côté, en» core est-ce une louable entreprise d'avoir » osé s'enfoncer si avant dans des matie» res si épineuses, au mépris de toutes ces » fleurs qu'il pouvoit s'amuser à cueillir si » agréablement, & toujours prêtes à éclore

» ſous ſa main ; & n'eſt-ce rien que la cé-
» lébrité qu'il a donnée à la philoſophie ,
» & par conſéquent aux philoſophes ; l'oc-
» caſion même qu'il donne aux cartéſiens
» de triompher du grand Newton ?

Le Newtonianiſme une fois mis au grand jour, fit ſur les eſprits des impreſſions bien différentes ; il fut adopté des uns & attaqué par d'autres avec une égale vivacité. Comme il battoit en ruine le cartéſianiſme, les Carréſiens ſe mirent ſur la défenſive. M. Privat de Molieres, bon géometre & aſſez ſubtil phyſicien, fut celui qui défendit les tourbillons avec le plus de ſuccès : il ſentit bien qu'ils étoient en défaut dans beaucoup de phénomenes, & il les réforma en habile homme ; il les adapta aux nouvelles expériences avec adreſſe, & il ſit ſervir à confirmer ſon ſyſtême les mêmes obſervations que les Newtoniens apportoient pour le détruire. Malgré tous ſes efforts cependant, les tourbillons tomberent dans un diſcrédit total, & on peut dire qu'ils ont pouſſé les derniers ſoupirs entre les mains de M. de Fontenelle, dont *la Théorie des tourbillons* ſera vraiſemblablement le dernier ouvrage qu'on fera en leur faveur.

Quelque abſurdités métaphyſiques que le Newtonianiſme entraîne après lui, on

Digitized by Google

ne peut nier que ce syſtême ne ſoit bien ſéduiſant ; il ſemble n'être fondé que ſur des faits & des démonſtrations. La facilité admirable avec laquelle il explique les mouvemens des corps céleſtes & beaucoup de phénomenes juſques-là inacceſſibles, la fineſſe & la mutitude des obſervations qui en font la baſe, & un grand étalage de calcul, en ont impoſé ; on n'a pas voulu voir l'illuſion de quelques expériences, & le peu de liaiſon de certains faits avec les inductions que Newton en tire pour établir ſes principes ; enfin la ruine des tourbillons & la néceſſité d'un ſyſtême pour le vulgaire des philoſophes, tout cela a beaucoup favoriſé l'établiſſement de la nouvelle phyſique.

Peu de tems après, Madame la Marquiſe du Chaſtelet vint auſſi ſe mettre ſur les rangs, & oppoſer Leibnitz à Newton. Leibnitz, commenté par M. Wolf, avoit fait beaucoup de fortune en Allemagne ; quelques idées métaphyſiques, de ſimples projections éparſes dans ſes ouvrages, ſe ſont étendues ſous la main de M. Wolf, & ont donné matiere à beaucoup de gros volumes, dans leſquels il a remis en honneur le goût des définitions, & les termes barbares de l'école combinés avec une méthode ſéchement géométrique. Leibnitz

Digitized by Google

n'a pas été si heureux en France, quoique Madame du Chastelet lui eût donné un air plus François dans ses *Institutions de physique*. Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de méthode, de noblesse & de précision; mais il ne fit pas beaucoup de prosélites, & on ne jugea pas à propos de croire aux *Monades* sur la parole de Madame du Chastelet. Cette femme illustre a laissé entre les mains de M. de Clairault une traduction Françoise du grand ouvrage de Newton, avec des commentaires très-profonds sur ce que les mathématiques ont de plus sublime : ce livre est prêt à paroître. Madame du Chastelet & cette célébre Mlle *Agnesi*, qui professe les mathématiques à Boulogne, & qui a donné il y quelques années un excellent ouvrage d'analyse, sont des phénomenes qui feront honneur au beau sexe, à la géométrie & notre siécle.

Quoique Newton l'ait emporté sur Descartes & Leibnitz, il s'en faut cependant bien qu'il ait subjugué tous les esprits; il a encore en France des adversaires bien redoutables. Il y a trop de choses dans son système qui font de la peine à la raison, pour ne pas révolter tous ceux qui croyent encore que la méthode de Descartes est la seule qui puisse nous conduire à la vérité,

Digitized by Google

s'il nous est donné d'y atteindre.

Toutes ces disputes philosophiques ont éclairé les esprits, le goût des systêmes s'est perdu, & a fait place à un scepticisme raisonné & modéré, fort généralement répandu, & d'autant mieux établi qu'il n'est ni l'effet de l'ignorance, ni une affectation de singularité; c'est peut-être aussi ce qui nuira le plus aux progrès de la philosophie. Il faut donner l'essor à l'imagination pour aller loin: les plus grandes découvertes de spéculation ne sont gueres que des heureuses témérités du génie, & les plus habiles philosophes ont été des gens à systêmes: ce n'est qu'à force de s'égarer en essayant différentes routes, que l'on rencontrera la bonne.

Il est vrai que la voye des expériences, quoique la plus lente, est bien plus sûre & plus commode; c'est aussi celle qu'a prise l'Académie des Sciences: elle a déclaré qu'elle n'adoptoit aucun systême. Le tems d'en faire un n'est pas encore arrivé, il faut attendre que l'on ait assez de matériaux pour bâtir un systême général de l'univers; ce n'est qu'en amassant des observations & en établissant des faits, que l'on pourra y parvenir. On s'est donc jetté principalement du côté de la physique expérimentale, comme la partie de la philo-

Digitized by Google

sophie dont l'utilité est plus sensible.

Bacon, Galilée & Torricelli ont jetté les fondemens de la physique expérimentale; le premier par des vûes neuves & sublimes; Galilée par sa théorie de l'accélération du mouvement dans la chûte des corps; & Torricelli par ses expériences sur la pesanteur de l'air. Ces découvertes importantes ont porté dans la physique une nouvelle lumiere, que les Boyle, les Pascal, les Newton, &c. ont encore étendue bien au-delà : ce sont des veines heureuses qui ont conduit à des mines fécondes.

Le goût des expériences s'est répandu chez toutes les nations sçavantes, & il est cultivé aujourd'hui avec beaucoup de soin & de succès. Parmi ceux qui peuvent être cités dans ce genre, on s'attend bien à voir le nom de M. de Reaumur, qui a fait des recherches approfondies sur plusieurs parties de la physique, & principalement sur l'histoire naturelle. Observateur exact & infatigable, les plus petits détails n'échapperent pas à la finesse & à la sagacité qu'il porte dans tous ses procédés : son *Histoire des insectes*, avec beaucoup de longueurs, est remplie de choses neuves, utiles & délicates. Zélé pour le bien public, il n'a pas dédaigné de consacrer ses talens à des objets, petits en apparence, mais qui tendent

Digitized by Google

à perfectionner les arts méchaniques, ou à prévenir quelques besoins de la société. Les moyens de faire une nouvelle teinture, d'augmenter la fécondité des terres, de garantir les étoffes des teignes, de conserver des œufs frais pendant trois à quatre mois, voilà les objets de sa curiosité & de son travail. Des vûes aussi sages & aussi estimables devroient servir d'exemple à beaucoup de sçavans, qui croiroient s'avilir par de semblables détails, & qui sacrifient à des recherches brillantes des recherches plus utiles, mais obscures. M. de Reaumur ne trouve pas dans tous ses concitoyens les mêmes dispositions à rendre justice à ses travaux, mais il les trouvera dans sa nation; & sa réputation ne peut être blessée par les petites épigrammes & le mépris affecté de quelques personnes qui, ce me semble, n'ont pas pris conseil de leurs lumieres & de leur philosophie.

C'est bien ici le lieu de rendre à un philosophe citoyen l'hommage que méritent ses talens & l'emploi respectable qu'il en fait; je parle de M. Duhamel, de l'Académie des Sciences, à qui nous devons l'excellent *Traité de la culture des terres*, dont les principes sont si peu connus & mériteroient tant de l'être. Il a réuni ses lumieres & ses observations aux découvertes

des

Digitized by Google

des Anglois, qui dans cette partie eſſentielle ſont bien faits pour être nos maîtres & nos modeles. Il a cherché les moyens de conſerver les grains dans les greniers; il a imaginé une charrue d'une conſtruction neuve & fort commode, qui abrege beaucoup les travaux des laboureurs, cette portion du peuple la plus néceſſaire & la plus miſérable. Les principes de M. Duhamel ſont ſimples & évidens; on lui a rendu juſtice: mais c'eſt peu d'être loué, il veut être utile; & ce ne ſeroit pas la premiere fois qu'un philoſophe auroit parlé, qu'on auroit trouvé qu'il a raiſon, & que ſes avis n'auroient pas été ſuivis. Quoiqu'il en ſoit, on ne doit pas ſe laſſer de travailler à la perfection de l'agriculture, qui en ouvrant dans l'Etat une nouvelle ſource de richeſſes réelles & permanentes, donneroit à notre commerce le plus grand avantage, & preſque le ſeul qui lui manque ſur celui de nos voiſins.

Si quelqu'un a eu l'eſprit de ſyſtême dans notre ſiécle, je crois que c'eſt M. de Buffon: une tête philoſophe, des vûes grandes, une imagination forte & lumineuſe, & l'art de ſaiſir les analogies; voilà ce qu'il m'a ſemblé appercevoir dans l'*Hiſtoire naturelle*, & ce qui forme, ſi je ne me trompe, l'eſprit de ſyſtême. M. de Buf-

Digitized by Google

ſon, qui par un ſtyle riche, élégant, harmonieux, plein de nobleſſe & de poëſie, efface Platon & Mallebranche, & donne à la philoſophie un éclat qu'elle n'avoit pas encore eu, n'a pas été plus heureux que Deſcartes dans ſes conjectures ſur l'origine du monde & la génération des animaux. Mais ſi l'hiſtoire de notre globe par M. de Buffon eſt un roman, c'eſt celui d'un habile phyſicien : ſon hypotheſe ſur la génération marque les bornes de nos lumieres dans cette matiere ténébreuſe, le deſeſpoir de la phyſique : ſes obſervations microſcopiques ſi délicates & ſi ſingulieres, ſeront peut-être plus utiles, parce qu'il eſt toujours utile de détruire des erreurs. Les anciens avoient cru, ſur de ſimples apparences peu approfondies, que la corruption pouvoit engendrer des animaux. Lorſque le microſcope, qui a élargi l'univers aux yeux des philoſophes, eut découvert à Hartzoeker & à Lewenhoek les animalcules qui ſe meuvent dans les liqueurs, on ſe moqua beaucoup des anciens, & il ne parut plus douteux que tous les êtres vivans ſont déja organiſés dans la ſemence, & qu'ils ne font que ſe développer & augmenter de volume. Mais ce principe reçu ſans conteſtation & avancé avec ce ton de confiance que donne trop ſouvent

la chaleur des premieres découvertes, s'eſt trouvé en défaut dans la reproduction merveilleuſe des polypes, & il eſt anéanti aujourd'hui par les expériences de MM. de Buffon & de Needham; la production des petites anguilles qu'ils ont vû ſe former dans le bled niellé & dans d'autres infuſions, remet en honneur l'opinion des anciens; nous avons cru voir une étincelle de lumiere, & nous rentrons dans une nuit plus ſombre. Les animalcules ſpermatiques ne ſont plus que de petites machines organiſées & ſans vie; il eſt vrai que les obſervations microſcopiques ſont trop ſuſceptibles d'illuſion pour qu'on ne s'en défie pas: celles de Lewenhoek ont été détruites par celles de M. de Buffon, celles-ci peuvent être détruites par d'autres; dans cette matiere obſcure on finit, comme dans preſque toutes les autres, par douter.

Les ſectateurs de la philoſophie corpuſculaire ne pardonneront pas aiſément à M. de Buffon d'avoir établi la poſſibilité de ſes *moules intérieurs* ſur la ruine du méchaniſme univerſel, & d'avoir mieux aimé expliquer la circulation du ſang, le jeu des muſcles, en général toute l'économie animale par des qualités occultes ſemblables aux cauſes de la peſanteur, des attractions magnétiques, &c. que par des principes

purement méchaniques ; cela pourroit faire craindre, disent-ils, le retour du siécle d'Aristote. Epicure créa la physique corpusculaire ; ne voyant dans la nature que de la matiere & du mouvement, il ne chercha pas d'autres causes pour expliquer tous les phénomenes ; mais n'ayant pas encore assez de faits & d'observations, ce principe lui manqua dans l'application ; on crut pour lors que ce qu'on ne pouvoit pas expliquer par les loix du méchanisme ne s'opéroit pas par ces loix ; de là l'*horreur du vuide*, de-là l'*attraction*, *&c.*

L'attraction, *ce monstre métaphysique*, dont on ne peut plus se passer dans la physique céleste, s'est introduite aussi dans la chymie. Les affinités de M. Geoffroi ne sont que le même terme déguisé ; elles paroissent présenter une idée plus simple, & n'en sont pas moins inintelligibles. Nous devons aux Anglois cet abus de l'attraction, aussi bien que celui du calcul : ils réduisent tout en problêmes algébriques ; l'antique superstition sur la science mystérieuse des nombres semble renaître. Jean Craig a osé calculer les dégrés de probabilité des principes du christianisme, & le décroissement de cette probabilité : selon ses calculs, la religion ne peut plus durer que 1400 ans. L'estimable auteur de l'*Histoire*

critique de la philoſophie a calculé auſſi les dégrés de force de la certitude morale. Le Chevalier Petty, créateur de l'arithmétique politique, a cru pouvoir ſoumettre à l'algebre l'art même de gouverner les hommes. Le réſultat de quelques-uns de ſes calculs peut faire juger de leur ſolidité ; il croit avoir démontré que le grand nombre des impôts ne ſçauroit être nuiſible à la ſociété & au bien d'un Etat. Il a calculé ce que valoit un homme en Angleterre, & il l'a évalué à 1300 livres environ de notre monnoie. Un Philoſophe ſublime qui connoît bien le prix des hommes, ajoute qu'il y a des pays où un homme ne vaut rien, & d'autres où il vaut moins que rien (*a*). La médecine n'a pas été à l'abri des excurſions de la géométrie : aux aphoriſmes d'Hypocrate & de Boerhaave on a ſubſtitué des formules algébriques ; on a voulu évaluer le mouvement des fluides dans le corps humain, la force des nerfs & des muſcles conſidérés comme des cordes, des leviers d'un certain genre, des piſtons, &c. Mais qu'avons nous gagné à ces abus de la géométrie ? on l'a détournée de ſon véritable objet, & elle a eu le ſort de l'eſprit de notre nation : elle

(*a*) Eſprit des loix, liv. XXIII. chap. XVII.

Digitized by Google

a perdu en profondeur ce qu'elle a gagné en ſuperficie, & je ne doute pas qu'elle ne touche au moment de ſa décadence, qui vient d'être prédite par un homme de beaucoup d'eſprit. Cette ſcience qui n'étoit qu'un inſtrument entre les mains de Deſcartes & de Newton, & qui n'eſt faite que pour en ſervir, étoit devenue une ſcience orgueilleuſe qui s'étoit élevée ſur les débris des autres, ſur ceux de la métaphyſique ſur tout, parce qu'il eſt bien plus facile d'apprendre à calculer qu'à raiſonner. Il eſt bien à ſouhaiter que le goût abuſif du calcul ne faſſe plus d'obſtacle au retour de la métaphyſique, dont le flambeau peut ſeul nous éclairer ſur les nouvelles erreurs que de fauſſes lumieres ont introduites, & qui retardent ſenſiblement les progrès de la philoſophie.

MADRIGAL.

J'Avois briſé mes fers, & juré hautement
De n'aimer plus Climene ;
Mais en la revoyant j'ai renoué ma chaîne ;
Et rompu mon ſerment.
Ce n'étoit donc qu'un jeu que mon reſſentiment :
Climene a ſur mon cœur conſervé ſa victoire,

Digitized by Google

Et je n'avois fait un ſerment
Que pour ſa gloire.

L'Auteur de l'Eſprit des loix nous a permis d'imprimer le morceau ſuivant qu'il a fait pour l'Académie de Nancy : cette fiction eſt ſi intéreſſante & ſi noble qu'il n'eſt pas poſſible de la lire ſans aimer & ſans admirer le grand Prince qui en eſt l'objet.

LISIMAQUE.

LOrſqu'Alexandre eut détruit l'Empire des Perſes, il voulut que l'on crût qu'il étoit fils de Jupiter. Les Macédoniens étoient indignés de voir ce Prince rougir d'avoir Philippe pour pere : leur mécontentement s'accrut lorſqu'ils le virent prendre les mœurs, les habits & les manieres des Perſes, & ils ſe reprochoient tous d'avoir tant fait pour un homme qui commençoit à les mépriſer ; mais on murmuroit dans l'armée, & l'on ne parloit pas.

Un Philoſophe nommé Caliſthene, avoit ſuivi le Roi dans ſon expédition : un jour qu'il le ſalua à la maniere des Grecs ; d'où vient, lui dit Alexandre, que tu ne

Digitized by Google

m'adores pas ? Seigneur, lui dit Caliſthene, vous êtes le maître de deux nations ; l'une eſclave avant que vous l'euſſiez ſoumiſe, ne l'eſt pas moins depuis que vous l'avez vaincue ; l'autre libre avant qu'elle vous ſervît à remporter tant de victoires, l'eſt encore depuis que vous les avez remportées. Je ſuis Grec, Seigneur, & ce nom vous l'avez élevé ſi haut que ſans vous faire tort, il ne vous eſt plus permis de l'avilir.

Les vices d'Alexandre étoient extrêmes comme ſes vertus ; il étoit terrible dans ſa colere, elle le rendoit cruel : il fit couper les pieds, le nez & les oreilles à Caliſthene, ordonna qu'on le mît dans une cage de fer, & le fit porter ainſi à la ſuite de l'armée.

J'aimois Caliſthene, & de tous tems lorſque mes occupations me laiſſoient quelques heures de loiſir, je les avois employées à l'écouter ; & ſi j'ai de l'amour pour la vertu, je le dois aux impreſſions que ſes diſcours faiſoient ſur mon cœur. J'allai le voir : je vous ſalue, lui dis-je, illuſtre malheureux, que je vois dans une cage de fer, comme on enferme les bêtes féroces, pour avoir été le ſeul homme de l'armée.

Liſimaque, me dit-il, quand je ſuis

Digitized by Google

dans une ſituation qui demande de la force & du courage, je me crois en quelque maniere à ma place ; en vérité ſi les Dieux ne m'avoient mis ſur la terre que pour y mener une vie molle & voluptueuſe, je croirois qu'ils m'auroient donné en vain une ame grande & immortelle : jouir des plaiſis des ſens eſt une choſe dont tous les hommes ſont aiſément capables ; & ſi les Dieux ne nous ont fait que pour cela, ils ont fait un ouvrage plus parfait qu'ils n'ont voulu, & ils ont plus exécuté qu'entrepris. Ce n'eſt pas, ajouta-t-il, que je ſois inſenſible ; vous ne me faites que trop voir que je ne le ſuis pas : quand vous êtes venu à moi, j'ai trouvé d'abord quelque plaiſir à vous voir faire une action de courage ; mais au nom des Dieux, que ce ſoit pour la derniere fois, laiſſez-moi ſoutenir mes malheurs, & n'ayez pas la cruauté d'y joindre encore les vôtres.

Caliſthene, lui dis-je, je vous verrai tous les jours : ſi le Roi vous voyoit abandonné des gens vertueux il n'auroit plus de remords, & commenceroit à vous croire coupable. Ah ! j'eſpere qu'il ne jouira pas du plaiſir de voir que la crainte de ſes châtimens me fait abandonner un ami.

Un jour Caliſthene me dit : les Dieux immortels m'ont conſolé, & depuis ce

Digitized by Google

sems je sens en moi quelque chose de divin qui m'a ôté le sentiment de mes peines ; j'ai vû en songe le grand Jupiter, vous étiez auprès de lui, vous aviez un sceptre à la main & un bandeau royal sur le front ; il vous a montré à moi, & m'a dit : il te rendra heureux. L'émotion où j'étois m'a réveillé ; je me suis trouvé les mains au Ciel, & faisant des efforts pour dire : grand Jupiter, si Lisimaque doit regner, fais qu'il regne avec justice. Lisimaque, vous regnerez, croyez un homme qui doit être agréable aux Dieux, puisqu'il souffre pour la vertu.

Cependant Alexandre ayant appris que je respectois la misere de Calisthene, que j'allois le voir, & que j'osois le plaindre, entra dans une nouvelle fureur : va, dit-il, combattre contre les lions, malheureux qui te plais tant à vivre avec les bêtes féroces. On différa mon supplice pour le faire servir de spectacle à plus de gens.

Le jour qui le précéda j'écrivois ces mots à Calisthene : je vais mourir, toutes les idées que vous m'aviez données de ma future grandeur se sont évanouies de mon esprit ; j'aurois souhaité d'adoucir les malheurs d'un homme tel que vous... Prexaque, à qui je m'étois confié, m'apporta cette réponse.

Digitized by Google

Liſimaque, ſi les Dieux ont réſolu que vous regniez, Alexandre ne peut pas vous ôter la vie; car les hommes ne reſiſtent pas à la volonté des Dieux.

Cette lettre m'encouragea, & faiſant réflexion que les hommes les plus heureux & les plus malheureux ſont également environnés de la main divine, je réſolus de me conduire, non pas par mes eſpérances, mais par mon courage, & de défendre juſqu'à la fin une vie ſur laquelle il y avoit de ſi grandes promeſſes.

On me mena dans la carriere; un peuple immenſe étoit accouru pour être témoin de mon courage ou de ma frayeur: on me lâcha un lion furieux. J'avois plié mon manteau autour de mon bras; je lui préſentai ce bras, il voulut le dévorer; je lui ſaiſis la langue, la lui arrachai, & le jettai à mes pieds.

Alexandre aimoit naturellement les actions courageuſes, il admira ma réſolution, & ce moment fut celui du retour de ſa grande ame. Il me fit appeller, & me tendant la main: Liſimaque, me dit-il, je te rends mon amitié, rends-moi la tienne; ma colere n'a ſervi qu'à te faire faire une action qui manque à la vie d'Alexandre. Je reçus les graces du Roi, j'adorai les décrets des Dieux, & j'attendis

Digitized by Google

leurs promeſſes ſans les chercher ni les fuir.

Alexandre mourut, & toutes les nations furent ſans maître. Les fils du Roi étoient dans l'enfance, & ſon frere Aridée n'en étoit pas encore ſorti. Olimpias n'avoit que la hardieſſe des ames foibles, & tout ce qui étoit cruauté étoit pour elle du courage. Roxane, Euricide, Statire étoient perdues dans la douleur ; tout le monde dans le Palais ſçavoit gémir, & perſonne ne ſçavoit regner. Les Capitaines d'Alexandre leverent donc les yeux ſur ſon trône ; mais l'ambition de chacun fut contenue par l'ambition de tous. Nous partageâmes l'Empire, & chacun de nous crut avoir partagé le prix de ſes fatigues. Le ſort me fit Roi d'Aſie, & à préſent que je puis tout, j'ai plus beſoin que jamais des leçons de Caliſthene. Sa joie m'annonce que j'ai fait quelque bonne action, & ſes ſoupirs me diſent que j'ai quelque mal à réparer. Je le trouve entre moi & les Dieux, je le retrouve entre mon peuple & moi. Je ſuis le Roi d'un peuple qui m'aime ; les peres de famille eſperent la longueur de ma vie, comme celle de leurs enfans ; les enfans craignent de me perdre, comme ils craignent de perdre leur pere ; mes ſujets ſont heureux, & je le ſuis.

Digitized by Google

MADRIGAL.

DE votre sort, Iris, soyez charmée;
Vos yeux brillent de mille appas :
Vous les avez trop beaux pour n'être point aimée,
Et trop tendres pour n'aimer pas.

COMPLIMENT

Fait à Mademoiselle de Richelieu, par les Dames Religieuses de l'Abbaye du Trésor, dont elle avoit été quelques mois absente.

LOrsque nous avons quitté le monde il n'y en a pas une de nous qui n'ait crû s'être sauvée de toutes les agitations, de tous les attachemens, de toutes les inquiétudes qu'on y contracte, de toutes les sortes d'intérêts qui viennent y surprendre : la paix de l'ame, disions nous, est la récompense de celles qui habitent notre sainte retraite ; nous n'y appartenons plus qu'à nos tranquilles & religieux exercices ; tout le reste est étranger pour nous. Cependant nous nous trompions, Mademoiselle ; vous

Digitized by Google

nous avez appris qu'il n'y a point d'asyle contre la nécessité de s'attacher à vous, quand on a le bonheur de vous connoître; point d'asyle contre l'affliction de ne vous plus voir quand on vous a vûe; point d'abri contre la douce impression que laissent les qualités de votre belle ame, les graces de votre esprit, & le charme de votre caractere. Enfin, Mademoiselle, vous nous avez appris qu'il falloit encore être plus chrétienne pour souffrir d'être privée de vous, qu'il n'est besoin de l'être pour oublier toute la terre : il est vrai qu'en nous affligeant de votre absence, notre excuse auprès de Dieu étoit de regretter ce qu'il a fait de plus aimable & de plus digne d'être aimé, & ce qu'en toutes façons on peut appeller son plus bel ouvrage ; & sans doute que nos pleurs ne l'ont point offensé, puisqu'il vous rend à nos vœux. Sans doute il nous pardonnera l'excès de la joie où nous sommes, comme il nous a pardonné l'excès de la douleur où votre départ nous avoit plongées, & que justifioit aussi la tristesse de notre chere & respectable Abbesse, dont la satisfaction redouble encore la nôtre.

Digitized by Google

MADRIGAL.

VOus vous plaignez, Tircis, de ma rigueur :
Hélas, n'en dois-je pas l'apparence à ma gloire !
Cependant j'ai beau faire ; on vous croit mon vainqueur :
Serez-vous donc, Tircis, le dernier à le croire ?

L'EDUCATION D'UN PRINCE.

CEs dialogues qu'on donne au public, ſont très-anciens. Un Seigneur qui hérita, il y a quelque tems, d'un de ſes parens, les trouva dans ſe château où ce parent étoit mort ; ils étoient confondus avec d'autres papiers extrêmement anciens auſſi ; on n'en a changé que le langage gaulois, par lequel il paroît, au jugement de quelques ſçavans, qu'il y a pour le moins quatre ſiécles qu'ils ſont écrits. On ne ſçait point non plus quel en eſt l'auteur ; tout ce qu'on en peut croire, c'eſt qu'ils ont ſervi à l'éducation de quelqu'un de nos Rois, ou de quelques Princes deſtinés à regner. Quoiqu'il en ſoit, en voici le premier, dont les détails ſont aſſez ſimples. C'eſt un

Digitized by Google

Gouverneur & un jeune Prince qui s'entretiennent enſemble, tous deux apparemment ſous des noms ſuppoſés, puiſque le Prince a celui de *Théodoſe*, & le Gouverneur celui de *Théophile*.

PREMIER DIALOGUE.

Théophile.

Voici un lieu fort champêtre, Prince; voulez-vous que nous nous y arrêtions ?

Théodoſe.

Comme il vous plaira.

Théophile.

Vous me paroiſſez aujourd'hui bien ſérieux; la promenade vous ennuie-t-elle ? Auriez-vous mieux aimé reſter avec ces jeunes gens que nous venons de quitter ?

Théodoſe.

Mais je vous avoue qu'ils m'amuſoient.

Théophile.

Vous me ſçavez donc bien mauvais gré de vous avoir amené ici : n'eſt-il pas vrai que vous me trouvez dans mille momens un homme bien incommode ? je penſe que

Digitized by Google

vous ne m'aimerez gueres quand vous ſerez débarraſſé de moi.

Théodoſe.

Pourquoi me dites-vous cela ? vous vous trompez.

Théophile.

Combien de fois me ſuis-je apperçu que je vous fatiguois, que je vous étois deſagréable ?

Théodoſe.

Ah ! deſagréable, c'eſt trop dire : vous m'avez quelquefois gêné, contrarié, quelquefois fait faire des choſes qui n'étoient pas de mon goût ; mais votre intention étoit bonne, & je ne ſuis pas aſſez injuſte pour en être fâché contre vous.

Théophile.

C'eſt-à-dire que mes ſoins & mes attentions ne m'ont point encore brouillé avec vous ; que vous me pardonnez tout le zele & même toute la tendreſſe avec laquelle j'ai travaillé à votre éducation : voilà préciſément ce que vous voulez bien oublier en ma faveur.

Théodoſe.

Ce n'eſt point là ma penſée, & vous

me faites une vraie chicanne ; je viens d'avouer que vous m'avez quelquefois chagriné, mais que je compte cela pour rien, que je n'y ſonge plus, que je n'en ai point de rancune ; que puis-je dire de plus ?

Théophile.

Jugez-en vous-même. Si quelqu'un vous voyoit dans un grand péril, qu'il ne pût vous en tirer, vous ſauver la vie qu'en vous faiſant une légere douleur, ſeroit-il juſte lorſque vous ſeriez hors de danger, de vous en tenir à lui dire, vous m'avez fait un petit mal, vous m'avez un peu trop preſſé le bras, mais je n'en ai point de rancune, & je vous le pardonne ?

Théodoſe.

Ah ! vous avez raiſon, il y auroit une ingratitude effroyable à ce que vous me dites là ; mais c'eſt de quoi il n'eſt pas queſtion ici : je ne ſçache pas que vous m'ayez jamais ſauvé la vie.

Théophile.

Non, le ſervice que j'ai tâché de vous rendre eſt encore plus grand ; j'ai voulu vous ſauver du malheur de vivre ſans gloire. Je vous ai vû expoſé à des défauts qui auroient fait périr les qualités de votre

Digitized by Google

ame, & c'eſt à la plus noble partie de vous-même que j'ai, pour ainſi dire, tâché de conſerver la vie. Je n'ai pû y réuſſir qu'en vous contrariant, qu'en vous gênant quelquefois : il vous en a coûté de petits chagrins ; c'eſt là cette légere douleur dont je parlois tout-à-l'heure : vous contentez-vous encore de dire, je n'y ſonge plus.

Théodoſe.

Non, Théophile, je me trompois, & je me dédis de tout mon cœur ; je vous ai en effet les plus grandes obligations.

Théophile.

Point du tout, je n'ai fait que mon devoir, mais il y a eu du courage à le faire : vous m'aimeriez bien davantage ſi je l'avois voulu ; il n'a tenu qu'à moi de vous être extrêmement agréable, & de gagner pour jamais vos bonnes graces ; ce n'eût été qu'à vos dépens, à la vérité.

Théodoſe.

A mes dépens, dites-vous ?

Théophile.

Oui, je n'avois qu'à vous trahir pour vous plaire, qu'à négliger votre inſtruction, qu'à laiſſer votre cœur & votre eſ-

Digitized by Google

prit devenir ce qu'ils autoient pû, qu'à vous abandonner à vos humeurs, à vos impatiences, à vos volontés impétueuſes, à votre dégoût pour tout ce qui n'étoit pas diſſipation & plaiſir. Convenez-en, la moindre petite contradiction vous irritoit, vous étoit inſupportable; & ce qui eſt encore pis, j'ai vû le tems où ceux qui vous entouroient, n'étoient préciſément pour vous que des figures qui amuſoient vos yeux; vous ne ſçaviez pas que c'étoit des hommes qui penſoient, qui vous examinoient, qui vous jugeoient, qui ne demandoient qu'à vous aimer, qu'à pouvoir vous regarder comme l'objet de leur amour & de leur eſpérance. On peut vous dire cela aujourd'hui que vous n'êtes plus de même, & que vous vous montrez aimable; auſſi vous aime-t-on, auſſi ne voyez-vous autour de vous que des viſages contens & charmés, que des reſpects mêlés d'applaudiſſement & de joie; mais je n'en ſuis pas mieux avec vous, moi, pour vous avoir appris à être bien avec tout le monde.

Théodoſe.

Laiſſons là ce que je vous ai répondu d'abord; je le deſavoue; mais quand vous dites qu'il n'y avoit qu'à m'abandonner à mes défauts pour me plaire, que ſçavez-

vous ſi je ne vous les aurois pas reprochés quelque jour ?

Théophile.

Non, Prince, non, il n'y avoit rien à craindre, vous ne les auriez jamais ſçus ; il faut avoir des vertus pour s'appercevoir qu'on en manque, ou du moins pour être fâché de n'en point avoir ; & des vertus, vous n'en auriez point eu : la maniere dont je vous aurois élevé y auroit mis bon ordre ; & ce lâche Gouverneur qui vous auroit épargné la peine de devenir vertueux & raiſonnable, qui vous auroit laiſſé la miſérable douceur de vous gâter tout à votre aiſe, vous ſeroit toujours reſté dans l'eſprit comme l'homme du monde le plus accommodant & du meilleur commerce, & non pas comme un homme à qui vous pardonnez tout au plus le bien qu'il vous a fait.

Théodoſe.

Vous en revenez toujours à un mot que j'ai dit ſans réflexion.

Théophile.

Oui, Prince, je ſoupçonne quelquefois que vous ne m'aimez gueres, mais en revanche on vous aimera, & je ſuis content ; voilà ce que je vous devois à vous ;

& ce que je devois à tout le monde. Vous ſouvenez-vous d'un trait de l'hiſtoire romaine que nous liſions ce matin ? *Qu'il me tue, pourvû qu'il regne*, diſoit Agrippine en parlant de Neron : & moi, j'ai dit ſans comparaiſon, qu'il me haïſſe pourvû qu'on l'aime, qu'il ait tort avec moi pourvû qu'il ne manque jamais à ſa gloire, & qu'il n'ait tort ni avec la raiſon ni avec les vertus qu'il doit avoir.

Théodoſe.

Qu'il me haïſſe, dites-vous ; vous n'y ſongez pas, Théophile ; en vérité, m'en ſoupçonnez-vous capable ?

Théophile.

La maniere dont vous vous récriez ſemble promettre qu'il n'en ſera rien.

Théodoſe.

Je vous en convaincrai encore mieux dans les ſuites, ſoyez-en perſuadé.

Théophile.

Je crois vous entendre, Prince, & je ſuis extrêmement touché de ce témoignage de votre bon cœur ; mais de grace, ne vous y trompez point ; je ne vous rappelle pas mes ſoins pour les vanter. Si je tâche

Digitized by Google

de vous y rendre ſenſible, c'eſt afin que vous les récompenſiez de votre confiance & non pas de vos bienfaits. Nous allons bientôt nous quitter, & j'ai beſoin aujourd'hui que vous m'aimiez un peu; mais c'eſt pour vous que j'en ai beſoin, & non pas pour moi; c'eſt que vous m'en écouterez plus volontiers ſur ce qui me reſte à vous dire pour achever votre éducation.

Théodoſe.

Ah! parlez, Théophile, me voici, je vous aſſure, dans la diſpoſition où vous me ſouhaitez; je ſçai d'ailleurs que le tems preſſe, & que nous n'avons pas long-tems à demeurer enſemble.

Théophile.

Et vous attendez que je n'y ſois plus; n'eſt-il vrai? vous n'aurez plus de Gouverneur, vous ſerez plus libre, & cela vous réjouit, convenez-en.

Théodoſe.

Franchement il pourroit bien y avoir quelque choſe de ce que vous dites là, & le tout ſans que je m'impatiente d'être avec vous; mais on aime à être le maître de ſes actions.

Digitized by Google

Théophile.

Raisonnons. Si jusqu'ici vous aviez été le maître absolu des vôtres, vous n'en auriez peut-être pas fait une qui vous eût fait honneur; vous auriez gardé tous vos défauts, par exemple.

Théodose.

J'en serois bien fâché.

Théophile.

C'est donc un bonheur pour vous de n'avoir pas été votre maître. N'y a-t-il pas de danger que vous le soyez aujourd'hui? ne vous défiez-vous pas de l'extrême envie que vous avez de l'être? Votre raison a fait du progrès sans doute; mais prenez garde: quand on est si impatient d'être défait de son Gouverneur, ne seroit-ce pas signe qu'on a encore besoin de lui, qu'on n'est pas encore aussi raisonnable qu'on devroit l'être? car si on l'étoit, ce Gouverneur ne seroit plus si incommode, il ne gêneroit plus; on seroit toujours d'accord avec lui, il ne feroit plus que tenir compagnie: qu'en pensez-vous?

Théodose.

Je rêve à votre réflexion.

Théophile.

Digitized by Google

Théophile.

Il n'en eſt pas de vous comme d'un particulier de votre âge, votre liberté tire à bien d'autres conſéquences; on ſçaura bien empêcher ce particulier d'abuſer long-tems & à un certain point de la ſienne; mais qui eſt-ce qui vous empêchera d'abuſer de la vôtre? qui eſt-ce qui la réduira à de juſtes bornes? quels ſecours aura-t-on contre vous que vos vertus, votre raiſon, vos lumieres? & quoiqu'aujourd'hui vous ayez de tout cela, êtes-vous ſûr d'en avoir aſſez pour ne pas appréhender d'être parfaitement libre? Songez à ce que c'eſt qu'une liberté que votre âge & que l'impunité de l'abus que vous en pouvez faire, rendront ſi dangereuſe. Si vous n'étiez pas naturellement bon & généreux, ſi vous n'aviez pas le meilleur fond du monde, Prince, je ne vous tiendrois pas ce diſcours-là; mais c'eſt qu'avec vous il y a bien des reſſources, je vous connois, il n'y a que des réflexions à vous faire faire.

Théodoſe.

A la bonne heure, mais vous me faites trembler; je commence à craindre très-ſérieuſement de vous perdre.

Digitized by Google

Théophile.

Voilà une crainte qui me charme, elle part d'un ſentiment qui vaut mieux que tous les Gouverneurs du monde : ah ! que je ſuis content, & qu'elle nous annonce une belle ame !

Théodoſe.

Il ne tiendra pas à moi que vous ne diſiez vrai ; courage, mettons à profit le tems que nous avons à penſer enſemble ; nous en reſte-t-il beaucoup ?

Théophile.

Encore quelque mois.

Théodoſe.

Cela eſt bien court.

Théophile.

Je vous garantis que c'en ſera plus qu'il n'en faut pour un Prince capable de cette réponſe là, ſur-tout avec un homme qui ne vous épargnera pas la vérité, d'autant plus que vous n'avez que ce petit eſpace de tems-ci pour l'entendre, & qu'après moi perſonne ne vous la dira peut-être ; vous allez tomber entre les mains de gens qui vous aimeront bien moins qu'ils n'au-

Digitized by Google

ront envie que vous les aimiez, qui ne voudront que vous plaire & non pas vous instruire, qui feront tout pour le plaisir de votre amour propre, & rien pour le le profit de votre raison.

Théodose.

Mais n'y a-t-il pas d'honnêtes gens qui sont d'un caractere sûr, & d'un honneur à toute épreuve ?

Théophile.

Oui, il y en a par-tout, quoique toujours en petit nombre.

Théodose.

Eh bien, j'aurai soin de me les attacher ; de les encourager à me parler ; je les préviendrai.

Théophile.

Vous le croyez que vous les préviendrez ; mais si vous n'y prenez garde, je vous avertis que ce seront ceux qui auront le moins d'attrait pour vous, ceux pour qui vous aurez le moins d'inclination & que vous traiterez le plus froidement.

Théodose.

Froidement ! moi qui me sens tant de disposition à les aimer, à les distinguer ?

Digitized by Google

Théophile.

Eh ! vous ne la garderez pas cette disposition là, leur caractere vous l'ôtera. Et à propos de cela voulez-vous bien me dire ce que vous pensez de Soſtene ? C'eſt un des hommes de la Cour que vous voyez le plus ſouvent.

Théodoſe.

Et un fort aimable homme, qui a toujours quelque choſe d'obligeant à vous dire, & qui vous le dit avec grace, quoique d'un air ſimple & naturel. C'eſt un homme que j'aime à voir, malgré la différence de ſon âge au mien, & je ſuis perſuadé qu'il m'aime un peu auſſi. Je le ſens à la maniere dont il m'aborde, dont il me parle, dont il écoute ce que je dis ; je n'ai point encore trouvé d'eſprit plus liant, plus d'accord avec le mien.

Théophile.

Il eſt vrai.

Théodoſe.

Je ne penſe pas de même de Philante,

Théophile.

Je vous crois.

Digitized by Google

Théodoſe.

Quelle différence ! celui-ci a un eſprit roide & ſérieux, je penſe qu'il n'eſtime que lui, car il n'approuve jamais rien ; ou s'il approuve, c'eſt avec tant de réſerve & d'un air ſi contraint, qu'on diroit qu'il a toujours peur de vous donner trop de vanité ; il eſt toujours de votre avis le moins qu'il peut, & il vaudroit autant qu'il n'en fût point du tout. Il y a quelques jours que pendant que vous étiez ſur la terraſſe il m'arriva de dire quelque choſe dont tout le monde ſe mit à rire, comme d'une ſaillie aſſez plaiſante ; lui ſeul baiſſa les yeux, en ſouriant à la vérité, mais d'un ſouris qui ſignifioit qu'on ne devoit pas rire.

Théophile.

Peut-être avoit-il raiſon.

Théodoſe.

Quoi ! raiſon contre tout le monde ? eſt-ce que jamais tout le monde a tort ? avoit-il plus d'eſprit que trente perſonnes ?

Théophile.

Trente flateries font-elles une approbation ? décident-elles de quelque choſe ?

Digitized by Google

Théodoſe.

Comme vous voudrez ; mais Philante n'eſt pas mon homme.

Théophile.

Vous avez cependant tant de diſpoſition à aimer les gens d'un caractere ſûr & d'un honneur à toute epreuve ?

Théodoſe.

Aſſûrément, & je le dis encore.

Théophile.

Eh bien ! Philante eſt un de ces hommes que vous avez deſſein de prévenir & de vous attacher.

Théodoſe.

Vous me ſurprenez, cet honnêteté-là a donc bien mauvaiſe grace à l'être.

Théophile.

Tous les honnêtes gens lui reſſemblent, les graces de l'adulation & de la fauſſeté leur manquent à tous ; ils aiment mieux, quand il faut opter, être vertueux qu'agréables. Vous l'avez vû par Philante : il n'a pu dans l'occaſion & avec ſa probité louer en vous que ce qu'il y a vû de loua-

Digitized by Google

ble, & a pris le parti de garder le silence sur ce qui ne l'étoit pas ; la vérité ne lui a pas permis de donner à votre amour propre toutes les douceurs qu'il demandoit, & que Sostene lui a données sans scrupule : voilà ce qui vous a rebuté de Philante, ce qui vous l'a fait trouver si froid, si peu affectueux, si difficile à contenter ; voilà ce caractere qui dans ses pareils vous paroîtra si sec, si austere, & si critique en comparaison de la souplesse des Sostene, avec qui vous contracterez un si grand besoin d'être applaudi, d'être encensé, je dirois presque d'être adoré.

Théodose.

Oh ! vous en dites trop ; me prendrai-je pour une divinité ? me feront-ils accroire que j'en suis une.

Théophile.

Non, on ne va pas si loin, on ne sçauroit, & je pense que l'exemple de l'Empereur Caïus, dont nous lisions l'histoire ces jours passés, ne gâtera à présent personne.

Théodose.

Vous me parlez d'un extravagant, d'une tête naturellement folle.

Digitized by Google

Théophile.

Il eſt vrai ; mais malgré la foibleſſe de ſa tête, s'il n'avoit jamais été qu'un particulier, il ne ſeroit point tombé dans la folie qu'il eut, & ce fut la hauteur de ſa place qui lui donna ce vertige. Aujourd'hui les conditions comme la ſienne ne peuvent plus être ſi funeſtes à la raiſon, elles ne ſçauroient faire des effets ſi terribles ; la religion, nos principes, nos lumieres ont rendu un pareil oubli de ſoi-même impoſſible, il n'y a plus moyen de s'égarer juſques-là, mais tout le danger n'eſt pas ôté, & ſi l'on n'y prend garde, il y a encore des étourdiſſemens où l'on peut tomber, & qui empêchent qu'on ne ſe connoiſſe : on ne ſe croit pas une divinité, mais on ne ſçait pas trop ce qu'on eſt ni pour qui l'on ſe prend, on ne ſe définit point. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'on ſe croit bien différent des autres hommes : on ne ſe dit pas, je ſuis d'une autre nature qu'eux ; mais de la maniere dont on l'entend, on ſe dit à peu près la la valeur de cela.

Theodoſe.

Attendez donc ; me tromperois-je quand je me croirai plus que les autres hommes ?

Digitized by Google

Théophile.

Non dans un ſens, vous êtes infiniment plus qu'eux ; dans un autre vous êtes préciſément ce qu'ils ſont.

Théodoſe.

Préciſement ce qu'ils ſont ! quoi ! le ſang dont je ſors....

Théophile.

Eſt conſacré à nos reſpects, & devenu le plus noble ſang du monde ; les hommes ſe ſont fait & ont dû ſe faire une loi inviolable de le reſpecter ; voilà ce qui vous met au-deſſus de nous. Mais dans la nature, votre ſang, le mien, celui de tous les hommes, c'eſt la même choſe ; nous le tirons tous d'une ſource commune ; voilà par où vous êtes ce que nous ſommes.

Théodoſe.

A la rigueur, ce que vous dites là eſt vrai ; mais il me ſemble qu'à préſent tout cela n'eſt plus de même, & qu'il faut raiſonner autrement ; car enfin penſez-vous de bonne foi qu'un valet de pied, qu'un homme du peuple eſt un homme comme moi, & que je ne ſuis qu'un homme comme lui ?

Digitized by Google

Théophile.

Oui, dans la nature.

Théodoſe.

Mais cette nature; eſt-il encore ici queſtion d'elle? comment l'entendez-vous?

Théophile.

Tout ſimplement; il ne s'agit pas d'une penſée hardie, je ne hazarde rien, je ne fais point le Philoſophe, & vous ne me ſoupçonnez pas de vouloir diminuer de vos prérogatives?

Théodoſe.

Ce n'eſt pas là ce que j'imagine.

Théophile.

Elles me ſont cheres, parce que c'eſt vous qui les avez; elles me ſont ſacrées, parce que vous les tenez, non ſeulement des hommes, mais de Dieu même; ſans compter que de toutes les façons de penſer, la plus ridicule, la plus impertinente & la plus injuſte ſeroit de vouloir déprimer la grandeur de certaines conditions abſolument néceſſaires. Mais à l'égard de ce que nous diſions tout-à-l'heure, je parle en homme qui ſuit les lumieres du bon ſens

Digitized by Google

le plus ordinaire, & la peine que vous avez à m'entendre, vient de ce que je vous disois tout à-l'heure, qui est que dans le rang où vous êtes on ne sçait pas trop pour qui l'on se prend; ce n'est pas que vous ayez eu encore à faire aux flateurs, j'ai tâché de vous en garantir, vous êtes né d'ailleurs avec beaucoup d'esprit; cependant l'orgueil de ce rang vous a déja gagné; vous ne vous connoissez déja plus, & cela à cause de cet empressement qu'on a pour vous voir de ces respects que vous trouvez sur votre passage; il n'en a pas fallu davantage pour vous jetter dans une illusion, dont je suis sûr que vous allez rire vous-même.

Théodose.

Oh! je n'y manquerai pas, je vous promets d'en rire bien franchement si j'ai autant de tort que vous le dites: voyons, comment vous tirerez-vous de la comparaison du valet de pied?

Théophile.

Au lieu de lui, mettons un esclave.

Théodose.

C'est encore pis.

Digitized by Google

Théophile.

C'eſt que j'ai un fait amuſant à vous rapporter là-deſſus. J'ai lû, je ne ſçais plus dans quel endroit, qu'un Roi de l'Aſie encore plus grand par ſa ſageſſe que par ſa puiſſance, avoit un fils unique, que par un article d'un traité de paix il avoit été obligé de marier fort jeune. Ce fils avoit mille vertus ; c'étoit le Prince de la plus grande eſpérance, mais il avoit un défaut qui déparoit tout ; c'eſt qu'il ne daignoit s'humaniſer avec perſonne ; c'eſt qu'il avoit une ſi ſuperbe idée de ſa condition, qu'il auroit cru ſe deshonorer par le commerce des autres hommes, & qu'il les regardoit comme de viles créatures, qu'il traitoit doucement, parce qu'il étoit bon, mais qui n'exiſtoient que pour le ſervir, que pour lui obéir, & à qui il ne pouvoit décemment parler que pour leur apprendre ſes volontés, ſans y ſouffrir de replique ; car la moindre diſcuſſion lui paroiſſoit familiere & hardie, & il ſçavoit l'arrêter par un regard, ou par un mot qui faiſoit rentrer dans le néant dont on oſoit ſortir devant lui.

Théodoſe.

Ah ! la triſte & ridicule façon de vivre ;

Digitized by Google

je prévois la fin de l'hiſtoire, ce Prince là mourut d'ennui ?

Théophile.

Non, ſon orgueil le ſoutenoit ; il lui tenoit compagnie. Son pere qui gémiſſoit de le voir de cette humeur là, & qui en ſçavoit les conſéquences, avoit beau lui dire tout ce qu'il imaginoit de mieux pour le rendre plus raiſonnable là-deſſus. Pour le guérir de cette petiteſſe d'eſprit, il avoit beau ſe propoſer pour exemple, lui qui étoit Roi, lui qui regnoit & qui étoit cependant ſi acceſſible, lui qui parloit à tout le monde, qui donnoit à tout le monde le droit de lui parler, & qui avoit autant d'amis qu'il avoit de ſujets qui l'entouroient : rien ne touchoit le fils. Il écoutoit ſon pere ; il le laiſſoit dire, mais comme un vieillard dont l'eſprit avoit baiſſé par les années, & à l'âge duquel il falloit pardonner le peu de dignité qu'il y avoit dans ſes remontrances.

Théodoſe.

Ce jeune Prince avoit donc été bien mal élevé ?

Théophile.

Peut-être ſon gouverneur l'avoit-il épar-

Digitized by Google

gné de peur d'en être haï. Quoiqu'il en ſoit, le Roi ne ſçavoit plus comment s'y prendre, & deſeſpéra d'avoir jamais la conſolation de le corriger. Il le corrigea pourtant, ſa tendreſſe ingénieuſe lui en ſuggera un moyen qui lui réuſſit. Je vous ai dit que le Prince étoit marié; ajoutez à cela que la jeune Princeſſe touchoit à l'inſtant de lui donner un fils; du moins ſe flattoit-on que c'en ſeroit un. Oh! vous remarquerez qu'une de ſes eſclaves ſe trouvoit alors dans le même cas qu'elle, & n'attendoit auſſi que le moment de mettre un enfant au monde. Le Roi qui avoit ſes vûes, s'arrangea là-deſſus, & prit des meſures que le hazard favoriſa. Les deux meres eurent chacun un fils; & qui plus eſt, l'enfant royal & l'enfant eſclave naquirent dans le même quart d'heure.

Théodoſe.

A quoi cela aboutira-t-il?

Théophile.

Le dernier (je parle de l'eſclave) fut auſſi-tôt porté dans l'appartement de la Princeſſe, & mis ſubtilement à côté du petit Prince; ils étoient tous deux accommodés l'un comme l'autre; on avoit ſeulement eu la précaution de diſtinguer le

Digitized by Google

petit Prince par une marque qui n'étoit ſçûe que du Roi & de ſes confidens. Deux enfans au lieu d'un, s'écria-t-on avec ſurpriſe dans l'appartement, & qu'eſt-ce que cela ſignifie ? qu'eſt-ce qui a oſé apporter l'autre ? comment ſe trouve-t-il là ? & puis à préſent comment démêler le Prince ? jugez du bruit & de la rumeur.

Théodoſe.

L'aventure étoit embarraſſante.

Théophile.

Sur ces entrefaites, le Prince impatient de voir ſon fils, arrive & demande qu'on le lui montre. Hélas ! Seigneur, on ne ſçauroit, lui dit-on d'un air conſterné ; il ne vous eſt né qu'un Prince, & nous venons de trouver deux enfans l'un auprès de l'autre ; les voilà, & de vous dire lequel des deux eſt votre fils, c'eſt ce qui nous eſt abſolument impoſſible. Le Prince, en pâliſſant, regarde ces deux enfans, & ſoupire de ne ſçavoir à laquelle de ces petites maſſes de chair encore informes, il doit ou ſon amour ou ſon mépris. Eh ! quel eſt donc l'inſolent qui a oſé faire cet outrage au ſang de ſes maîtres, s'écria-t-il ? A peine achevoit-il cette exclamation, que tout-à-coup le Roi parut, ſuivi de trois

Digitized by Google

ou quatre des plus vénérables Seigneurs de l'Empire. Vous me paroiſſez bien agité, mon fils, lui dit le Roi : il me ſemble même avoir entendu que vous vous plaignez d'un outrage ; de quoi eſt-il queſtion ? Ah ! Seigneur, lui répondit le Prince, en lui montrant ſes deux enfans, vous me voyez au deſeſpoir : il n'y a point de ſupplice digne du crime dont il s'agit. J'ai perdu mon fils, on l'a confondu avec je ne ſçais quelle vile créature qui m'empêche de le reconnoître. Sauvez-moi de l'affront de m'y tromper ; l'auteur de cet attentat n'eſt pas loin, qu'on le cherche, qu'on me venge, & que ſon ſupplice effraye toute la terre.

Théodoſe.

Ceci m'intéreſſe.

Théophile.

Il n'eſt pas néceſſaire de le chercher : le voici, Prince ; c'eſt moi, dit alors froidement un de ces vénérables Seigneurs, & dans cette action que vous appellez un crime, je n'ai eu en vûe que votre gloire. Le Roi ſe plaint de ce que vous êtes trop fier, il gémit tous les jours de votre mépris pour le reſte des hommes ; & moi, pour vous aider à le convaincre que vous avez

Digitized by Google

raiſon de les mépriſer, & de les croire d'une nature bien au-deſſous de la vôtre, j'ai fait enlever un enfant qui vient de naître, je l'ai fait mettre à côté de votre fils, afin de vous donner une occaſion de prouver que tout confondus qu'ils ſont, vous ne vous y tromperez pas, & que vous n'en verrez pas moins les caracteres de grandeur qui doivent diſtinguer votre auguſte ſang d'avec le vil ſang des autres. Au ſurplus, je n'ai pas rendu la diſtinction bien difficile à faire; ce n'eſt pas même un enfant noble, c'eſt le fils d'un miſérable eſclave que vous voyez à côté du vôtre: ainſi la différence eſt ſi énorme entr'eux, que votre pénétration va ſe jouer de cette foible épreuve où je la mets.

Théodoſe.

Ah le malin vieillard!

Théophile.

Au reſte, Seigneur, ajouta-t-il, je me ſuis menagé un moyen ſûr de reconnoître votre fils, il n'eſt point confondu pour moi; mais s'il l'eſt pour vous, je vous avertis que rien ne m'engagera à vous le montrer, à moins que le Roi ne me l'ordonne. Seigneur, dit alors le Prince à ſon pere, d'un air un peu confus, & preſque

Digitized by Google

la larme à l'œil, ordonnez-lui donc qu'il me le rende. Moi, Prince, lui répartit le Roi : faites-vous reflexion à ce que vous me demandez ? eſt-ce que la nature n'a point marqué votre fils ? ſi rien ne vous l'indique ici, ſi vous ne pouvez le retrouver ſans que je m'en mêle, eh ! que deviendra l'opinion ſuperbe que vous avez de votre ſang ? il faudra donc renoncer à croire qu'il eſt d'une autre ſorte que celui des autres, & convenir que la nature à cet égard n'a rien fait de particulier pour nous.

Théodoſe.

Il avoit plus d'eſprit que moi, s'il répondit à cela.

Théophile.

L'hiſtoire nous rapporte qu'il parut rêver un inſtant, & qu'enſuite il s'écria tout d'un coup, je me rends, Seigneur, c'en eſt fait : vous avez trouvé le ſecret de m'éclairer ; la nature ne fait que des hommes & point de Princes : je conçois maintenant d'où mes droits tirent leur origine, je les faiſois venir de trop loin, & je rougis de ma fierté paſſée. Auſſi-tôt le vieux Seigneur alla prendre le petit Prince qu'il préſenta à ſon pere, après avoir tiré de deſſous les linges qui l'enveloppoient un

Digitized by Google

billet que le Roi lui-même y avoit mis pour le reconnoître. Le Prince, en pleurant de joie, embrassa son fils, remercia mille fois le vieux Seigneur qui avoit aidé le Roi dans cet innocent artifice, & voulut tout de suite qu'on lui apportât l'enfant esclave dont on s'étoit servi pour l'instruire, & qu'il embrassa à son tour, comme en reconnoissance du trait de lumiere qui venoit de le frapper. Je t'affranchis, lui dit-il, en le pressant entre ses bras; on t'élevera avec mon fils, je lui apprendrai ce que je te dois, tu lui serviras de leçon comme à moi, & tu me seras toujours cher, puisque c'est par toi que je suis devenu raisonnable.

Théodose.

Votre Prince me fait pleurer.

Théophile.

Ah! mon fils, s'écria alors le Roi, pénétré d'attendrissement, que vous êtes bien digne aujourd'hui d'être l'héritier d'un Empire! que tant de raison & que tant de grandeur vous vengent bien de l'erreur où vous étiez tombé!

Théodose.

Ah! que je suis content de votre his-

Digitized by Google

toire ; me voilà bien raccommodé avec la comparaiſon du valet-de-pied ; je lui ai autant d'obligation que le Prince en avoit au petit eſclave. Mais dites moi, Théophile, ce que vous venez de dire, & qui eſt ſi vrai, tout le monde le ſçait-il comme il faut le ſçavoir ? Je cherche un peu à m'excuſer. La plupart de nos jeunes gens ne s'y trompent-ils pas auſſi ? je vois bien qu'ils me mettent au-deſſus d'eux, mais il me ſemble qu'ils ne croyent pas que tout homme, dans la nature, eſt leur ſemblable ; ils s'imaginent qu'elle a auſſi un ſang à part pour eux ; il n'eſt ni ſi beau ni ſi diſtingué que le mien, mais il n'eſt pas de l'eſpéce de celui des autres ; qu'en dites-vous ?

Théophile.

Que non-ſeulement ces jeunes gens ne ſçavent pas que tout eſt égal à cet égard, mais que des perſonnages très-graves & très-ſenſés l'oublient : je dis qu'ils l'oublient, car il eſt impoſſible qu'ils l'ignorent ; & ſi vous leur parlez de cette égalité, ils ne la nieront pas, mais ils ne la ſçavent que pour en diſcourir, & non pas pour la croire ; ce n'eſt pour eux qu'un trait d'érudition, qu'une morale de converſation, & non pas une vérité d'uſage.

Théodose.

J'ai encore une question à vous faire : ne dit-on pas souvent, en parlant d'un homme qu'on estime, c'est un homme qui se ressent de la noblesse de son sang.

Théophile.

Oui, il y a des gens qui s'imaginent qu'un sang transmis par un grand nombre d'ayeux nobles, qui ont été élevés dans la fierté de leur rang ; ils s'imaginent, dis-je, que ce sang, tout venu qu'il est d'une source commune, a acquis en passant, de certaines impressions qui le distinguent d'un sang reçu de beaucoup d'ayeux d'une petite condition ; & il se pourroit bien effectivement que cela fît des différences : mais ces différences sont-elles avantageuses ? produisent-elles des vertus ? contribuent-elles à rendre l'ame plus belle & plus raisonnable ? & la nature là-dessus suit-elle la vanité de notre opinion ? il y auroit bien de la vision à le croire, d'autant plus qu'on a tant de preuves du contraire : ne voit-on pas des hommes du plus bas étage qui sont des hommes admirables ?

Digitized by Google

Théodose.

Et l'hiſtoire ne nous montre-t-elle pas de grands Seigneurs par la naiſſance qui avoient une ame indigne ? Allons, tout eſt dit ſur cet article : la nature ne connoît pas les nobles, elle ne les exempte de rien, ils naiſſent ſouvent auſſi infirmes de corps, auſſi courts d'eſprit.

Théodose.

Ils meurent de même, ſans compter que la fortune ſe joue de leurs biens, de leurs honneurs, que leur famille s'éteint ou s'éclipſe ; n'y a-t-il pas une infinité de races, & des plus illuſtres, qu'on a perdu de vûe, que la nature a continuées, mais que la fortune a quittées, & dont les deſcendans méconnus rampent apparemment dans la foule, labourent ou mendient, pendant que de nouvelles races ſorties de la pouſſiere, font aujourd'hui les fieres & les ſuperbes, & s'éclipſeront auſſi, pour faire à leur tour place à d'autres, un peu plus tôt ou un peu plus tard ? c'eſt un cercle de viciſſitudes qui enveloppe tout le monde, c'eſt par tout miſeres communes.

Théodose.

Changeons de matiere ; je me ſens trop

humilié de m'être trompé là-dessus, je n'étois gueres Prince alors.

Théophile.

En revanche vous l'êtes aujourd'hui beaucoup. Mais il se fait tard ; rentrons, Prince, & demain, si vous voulez, nous reprendrons la même conversation.

Le Dialogue qu'on vient de lire est de M. de Marivaux. Il n'y a personne qui ne sente que des développemens de cette nature sont très-propres à rendre plus raisonnables & meilleurs ceux que leur naissance appelle au trône. Nous prévoyons avec joie que l'Auteur ne pourra pas se refuser au desir que le public lui marquera de voir l'exécution entiere d'un des plus beaux projets qu'on puisse former pour le bien de la société.

CHANSON.

TU te plains à tort, Lycidas ;
La rigueur de Philis t'abuse.
Ce qu'elle ne t'accorde pas,
Sois sûr qu'elle se le refuse.

Digitized by Google

AUTRE.

AH ! que j'ai de regret
D'avoir dit mon ſecret
A l'inhumaine que j'adore !
Mon ſort en eſt plus rigoureux ;
Si j'avois pû cacher mes feux,
L'eſpoir me reſteroit encore.

THELANIRE ET ISMENE.

UN Satyre pour célébrer ſon arrivée dans un bois, donnoit aux hôtes voiſins une fête : l'habitant des forêts y invita auſſi le jeune Thelanire & la charmante Iſmene. Thelanire, quoique citadin, ne dédaigna pas l'offre du Sylvain ; ſon refus eût pû l'affliger, c'étoit aſſez pour déterminer Thelanire à s'y rendre. Le ciel connoiſſoit ſon intention, & pour l'en récompenſer il y envoya Iſmene. La Nymphe ſe préſenta dans une noble ſimplicité, elle donnoit de l'éclat à ſa parure : elle n'étoit qu'Iſmene, mais elle étoit Iſmene. Thelanire la vit, il l'aima. Un tendre embarras s'empara de ſon ame, tout lui

lui sembloit instruit de son amour : il croyoit voir l'univers occupé de sa tendresse, & rire de sa timidité.

Grands Dieux ! disoit-il, de quoi me punissez vous ? n'ai je pas affermi votre culte en travaillant à étouffer la superstition ? ne vous ai-je pas rendu de continuels hommages ? mon cœur n'a écouté que le cri de l'humanité, & ma premiere crainte a été d'affliger le foible & le malheureux. Je ne vous demande pas de m'ôter mon amour, mais de me rendre la parole.

Un grand bruit se fit entendre (les Satyres prennent le tumulte pour la gaité), & on annonça à Thelanire que l'heure du répas étoit arrivée.

Les Satyres croyent que rien n'est comparable à un Satyre ; cependant Ismene étoit si belle qu'ils la jugerent dignes d'eux. Ils eurent la gloire de servir la Nymphe, & Thelanire le chagrin de les voir au comble du bonheur. Il aimoit, il falloit le faire entendre : Thelanire étoit épris pour la premiere fois ; Thelanire pour la premiere fois étoit timide.

Votre bonheur s'accroît de jour en jour, disoit-il au Satyre voisin d'Ismene ; hier Cidalyse vous adoroit, & maintenant vous baisez les pieds d'Ismene.

Digitized by Google

Que vous êtes heureux ! disoit-il à un autre, vous obligez Ismene, laissez-moi partager vos légeres peines & vos immenses plaisirs.

Cependant on voyoit la délicatesse prendre la place de la profusion : on entendoit les échos répeter les plus tendres sons ; Thelanire seul ne voyoit & n'entendoit qu'Ismene.

La Nymphe étoit sensible, & Thelanire lui plaisoit : elle croyoit n'aimer que son esprit.

Tout s'efforçoit de contenter Ismene ; les Satyres épuisoient leur champêtre galanterie. Cruels, disoit Thelanire, pourquoi prenez-vous tant de peines ? pourquoi m'ôtez-vous mes plaisirs ? La joie & les flacons disparurent enfin, & le bonheur de Thelanire commença. Assis aux pieds d'Ismene, Thelanire admira & se tût. Ismene, dit Thelanire en soupirant : Thelanire, reprit Ismene en tremblant. Ismene.... eh bien : il baisoit ses mains, il les arrosoit de ses larmes. Que faites-vous, lui dit Ismene ? avez-vous perdu l'usage de la raison ? hélas ! peu s'en faut, s'écria Thelanire, je suis amoureux. Thelanire trembla. Ismene baissa les yeux, & le silence succéda aux plus tendres embrassemens. Ismene n'osoit jetter les yeux

Digitized by Google

sur Thelanire, & Thelanire craignoit de rencontrer les regards d'Ismene. Araminte est sans doute celle dont vous êtes épris, lui dit Ismene en souriant; elle n'est pas, il est vrai, dans la premiere jeunesse, mais elle est raisonnable.

Hélas! reprit Thelanire, puisse le ciel pour punir les lâches adorateurs d'Araminte, les condamner à n'aimer jamais que des cœurs comme le sien.

Orphise & ses immenses appas sont donc l'objet de vos ardeurs?

Hélas! s'écria Thelanire, si mon cœur étoit assez bas pour soupirer après Orphise, je supplierois les Dieux de m'ôter le plus précieux de leurs dons, je les prierois de me rendre insensible. De la beauté qui m'enflamme, ajouta Thelanire, je vais vous ébaucher le portrait; je la peindrai charmante, digne du plus grand des Dieux ou d'un mortel sensible & vertueux; l'univers à ces traits va la reconnoître, Ismene seule la méconnoîtra.

Elle n'est point fille des Graces, elle n'est pas même leur rivale, car les Graces ne le lui disputent pas.

Talens, appas, la nature lui prodigua tous les dons, jusqu'à celui d'ignorer qu'elle est aimable.

Qui la voit, soupire; qui cesse de la voir,

gémit, pour l'adorer quand il la reverra.

Grands Dieux ! dit Iſmene, en ſoupirant, quelle erreur étoit la mienne ! je me croyois aimée, le cruel vient de me deſabuſer. Iſmene ! ma chere Iſmene, c'eſt vous, ce ſont vos traits que je viens de tracer : je vous adore ; & vous ſeriez ſenſible ? Non, reprit Iſmene, d'un air embarraſſé, je n'ai point d'amour pour vous : ſi vous parlez, il eſt vrai, vous m'occupez ; vous taiſez-vous ? vous m'occupez encore ; mais je n'ai point d'amour pour vous. Sommes-nous ſeuls ? je vous écoute ; quelqu'un ſurvient, il me paroît importun ; mais je n'ai point d'amour pour vous. *L'amitié, ce ſentiment qui fait honneur à l'humanité, ce ſentiment incapable d'affadir mon cœur*, eſt le ſeul lien qui m'attache à mon cher Thelanire. Cruelle amitié ! s'écria Thelanire ; barbare Iſmene, le ciel vous a faite pour l'amour ; laiſſez au tems le ſoin de vous faire pour l'amitié. Des jours viendront où la charmante Iſmene ne ſera plus que la reſpectable Iſmene, c'eſt alors que les douceurs de l'amitié vous tiendront lieu des voluptés de l'amour.

Iſmene n'eût pas été difficile à perſuader ; déja elle craignoit Thelanire, lorſqu'elle diſparut.

Déja depuis long-tems Thelanire ne

pouvoit plus appercevoir Ismene, que son amoureuse imagination la lui faisoit voir encore. Inquiet, affligé, mille raisons le portoient à interpréter en sa faveur cette fuite précipitée; une seule lui disoit le contraire, c'étoit assez pour le rendre malheureux. Cependant Thelanire considéroit le séjour qu'Ismene venoit d'abandonner, tout lui paroissoit un motif de consolation pour son ame abattue; le gazon, une fleur, tout étoit intéressant pour Thelanire. Ici, disoit-il, Ismene me tendit une main, que d'un air embarrassé elle retira à l'instant. Là je la vis arracher une fleur qu'elle s'amusoit à déchirer, pour me cacher son innocente timidité. C'étoit près de ce feuillage qu'Ismene, en soupirant, me regarda, pour baisser ses yeux si-tôt qu'elle rencontra les miens. Ismene, ajoûtoit-il, Ismene, vous me fuyez parce que j'ai dit: je vous aime; mais où pourrez-vous aller sans en entendre autant? L'humble habitant de ces deserts glacés, où le pere du jour semble porter à regret sa lumiere, vous admirera parce qu'il n'aura jamais vû de beauté. Le superbe Américain s'empressera à vos genoux, parce que mille beautés qu'il aura vûes lui feront sentir le mérite d'Ismene.

Cependant Thelanire incertain résolut

d'aller consulter l'Oracle de Venus sur le succès de son amour. Il vole à Paphos : là sur les bords d'une onde tranquille dont le murmure se marie agréablement aux gazouillement des oiseaux, est un temple commencé par la nature & embelli par le tems. L'espoir & le plaisir en sont les soutiens inébranlables : l'amour y peignit de sa main ses victoires les plus signalées. Ici la timide Aricie enchaîne avec des fleurs Hyppolite, qui n'ose lui résister. Surprise & fiere de sa victoire, elle le regarde, & s'en applaudit.

Là Pénelope, au milieu de ses amans empressés, soupire pour Ulysse son époux.

Un jour avantageux, digne effet de la puissance de l'amour, prête des graces aux mortels qui habitent ce palais ; tout y paroît charmant. La Déesse n'y tient pas la foudre à la main. Ses regards n'annoncent pas la fierté ; le badinage & l'enjouement ne sont pas bannis de ces lieux. C'est aux pieds de Venus que Thelanire prononça ces mots : Déesse des Amours, je ne viens pas vous demander si j'aime, mon cœur me le dit assez ; daignez m'apprendre seulement que je suis aimé d'Ismene.

Ismene avoit été conduite au temple par le même desir que son amant. La supercherie ne déplaît pas à Venus. Ismene

Digitized by Google

réſolut de profiter de l'occaſion pour s'aſſurer du cœur de Thelanire. Elle court ſe cacher derriere l'autel de la Déeſſe, & elle rend cette réponſe à ſon amant. De quel front oſes-tu, mortel impoſteur, apporter le menſonge juſques dans mon ſanctuaire? Iſmene te plaît, mais tu n'as pas d'amour pour elle. Hélas! dit Thelanire, puiſſe le ciel pour me punir, ſi je n'ai pas dit la vérité, abandonner ma main au crime, & mon cœur aux remords dévorans: puiſſent les Dieux m'ôter toutes mes conſolations, & me priver du plaiſir de défendre le foible opprimé par le puiſſant. Tu n'aimes point Iſmene, reprit la voix: Iſmene t'écoute, tu n'oſes lui parler: Iſmene fuit, & tu la laiſſes échapper; vas, tu n'aimes point Iſmene.

Thelanire effrayé des premieres paroles d'Iſmene, n'avoit pas reconnu ſa voix. Iſmene, c'eſt vous qui me parlez, dit-il, en élevant ſes yeux qui n'apperçurent que l'image de Venus. Iſmene!... mais hélas! je m'abuſe, tout me rappelle Iſmene, tout la retrace à mon ame attendrie. Iſmene, que vous me cauſez de peines! Quand je ſuis avec vous, je tremble de voir arriver l'inſtant qui doit nous ſéparer. Me quittez-vous? je crains de ne vous revoir jamais. Amour, je ne te demande pas d'a-

Digitized by Google

bandonner mon cœur, mais de dompter le ſien. Cependant Iſmene, qui croyoit avoir été reconnue, avoit pris la fuite. Thelanire, ennuyé d'interroger en vain l'oracle qui ne répondoit plus, erroit à l'aventure dans le temple, lorſqu'Iſmene s'offrit à ſa vûe.

Iſmene, s'écria-t-il, Iſmene, non les Dieux ne connoiſſent pas le cœur des mortels, les cruels m'ont dit ce que vous ne croirez pas, ce que je ne crois pas moi-même; ils m'ont dit que je ſuis un parjure, que le bonheur n'eſt pas fait pour moi, ils ont oſé me dire, tu n'as pas d'amour pour Iſmene, & pour comble d'horreur les barbares m'ont laiſſé la vie.

Iſmene jouiſſoit du trouble de ſon amant ſans oſer proférer une parole. Injuſte Iſmene, lui dit Thelanire, quoi! vous ne les accuſez pas, ces Dieux! ils ſont moins injuſtes que vous; ils n'ont point vu Thelanire interdit à leurs pieds. Thelanire n'a pas pleuré lorſqu'il les a vûs, Thelanire n'a pas pleuré lorſqu'il a ceſſé de les voir. Ingrate Iſmene, vous doutez de mon cœur, parce que vous êtes ſûr du vôtre; & vous jugez Thelanire impoſteur, parce qu'Iſmene eſt inſenſible. Iſmene eût voulu garder plus long-tems le ſilence; les reproches de Thelanire développoient les ſen-

Digitized by Google

timens de son cœur : cependant elle l'interrompit ainsi. Qui de nous a droit d'être en courroux ? les Dieux ont dit que vous ne m'aimez pas, mais ont-ils prononcé qu'Ismene n'a point d'amour pour vous ? De quoi pouvez-vous m'accuser ? qu'exigez-vous d'Ismene ? Hélas ! reprit Thelanire, je desire qu'elle soit plus juste que les Dieux, qu'elle en croye mon cœur & non pas un oracle mensonger. Ismene, dites-moi, je vous aime, je n'irai pas interroger les Dieux. Thelanire vous jure qu'il vous adore, croyez-le, il en est plus sûr qu'un oracle insensible. Venez, je veux vous montrer aux Dieux, ils sentiront si l'on peut voir Ismene sans en être épris.

La langueur de Thelanire passoit dans le cœur d'Ismene. Attendrie & confuse, elle opposoit de foibles raisons aux transports de son amant qu'elle ne vouloit pas convaincre.

Notre amour finira, disoit-elle à Thelanire ; qui peut répondre de la durée de son ardeur ? personne. Je ne le sens que trop ; car je n'oserois jurer à mon cher Thelanire que je l'aimerai éternellement.

Encore si nos ardeurs s'éteignoient en même tems : mais non, Ismene fidele verra du sein des douleurs les plaisirs assiéger en foule Thelanire inconstant ; car The-

lanire changera le premier. Moi changer, chere Iſmene ! eh, le puis-je ! vos yeux ſont de ſûrs garans de mon amour ; votre cœur vous répond de mon amitié ; elle pourra s'accroître aux dépens de l'amour, mais jamais l'amour n'altérera notre amitié.

Thelanire cependant ſerroit Iſmene entre ſes bras ; *il eut voulu la contenir toute entiere dans ſes mains.* Vous m'aimez donc, lui dit Iſmene en ſoupirant ? Si je vous aime ? reprit Thelanire, vous ſeule m'avez fait voir que je n'avois jamais aimé ; Philis me plaiſoit, j'avois du goût pour Cidaliſe ; mais je n'ai jamais aimé qu'Iſmene. Baiſer ſes mains eſt pour moi la ſource d'une volupté que je n'ai pas même trouvée dans les dernieres faveurs des autres. Mais vous, Iſmene, eſt-il poſſible que Thelanire ait ſçu vous plaire ? Hélas ! dit Iſmene ; Almanzor m'amuſoit ; Daphnis me faiſoit rire ; je n'ai ſoupiré que pour Thelanire, que j'ai évité. Iſmene, ma chere Iſmene, ce jour eſt le plus beau de ma vie ; mais qu'il ſoit pour moi le dernier, s'il doit coûter des pleurs à ma chere Iſmene .... Ah ! Thelanire, ſans doute, ce jour coûtera des larmes à Iſmene ; car Iſmene t'aimera toujours ; mais, Thelanire ! .. Thelanire comptera les jours de ſon exiſtence par ceux qu'il aura employés à faire le bon-

Digitized by Google

heur d'Iſmene. Un Roi, dira-t-il, pere de ſon peuple, plus amoureux du bien de ſes ſujets que d'une gloire qui ira toujours au-devant de lui, leur procura les douceurs de la paix le jour que Thelanire préféra aux richeſſes d'Eliſe la poſſeſſion tranquille d'Iſmene. Le ciel donna à un peuple de freres l'eſpoir d'un maître & d'un appui le jour que Thelanire aida Iſmene à ſecourir un infortuné. Iſmene, nos amours ſeront éternels; car vous ne changerez pas. Iſmene s'efforçoit en vain de répondre: ſa voix mourante ſur ſes levres s'éteignoit dans les embraſſemens de Thelanire. La langueur avoit paſſé dans ſon ſein, elle gagna bientôt ſon amant. Je vis la tendreſſe, l'amour, le plaiſir & le bonheur, mais je ne vis plus Thelanire ni Iſmene: ils avoient ceſſé d'exiſter, ou plutôt ils commençoient à ſentir le bonheur d'être.

Depuis ce jour Thelanire ſoupire pour Iſmene, qui l'adore; Iſmene eſt ſans ceſſe occupée de Thelanire, qui ne penſe qu'à Iſmene.

Iſmene obligée de préſider aux Fêtes de Bacchus, a quitté pour un tems ſon cher Thelanire. Iſmene pleure, Thelanire gémit, & ils trouvent du plaiſir dans leurs larmes.

Par M. d'Igeon.

EPITRE

A un ami qui partoit pour l'Amérique.

REndez-vous dans l'appartement
D'un petit héros de finance,
Qui, grace aux Dieux, déja commence
De cultiver l'heureux talent
Qui tire un homme du néant
Et le fait vivre avec aiſance.
En attendant ce jour brillant,
Qui me verra dans l'opulence,
Accourez avec confiance
Au déjeuner que ſans apprêts
Vous prépare mon indigence.
Là vous verrez tous les regrets
Que va me cauſer votre abſence:
Là vous recevrez mes adieux.....
Vous partez. Ah! dans cette plage
Où vous allez porter vos Dieux;
Fuyez ce ſoin trop ennuyeux,
De devenir un perſonnage;
Ne deſirez d'autre avantage
Que celui d'être... & d'être heureux;
On l'eſt toujours quand on eſt ſage.
Mais n'allez pas être un Caton,
Je vous preſcris cette raiſon

Dont Ariſtipe fit uſage ;
Une raiſon ſans étalage,
Qui ſe prêtant à nos deſirs,
Nous éclaire ſur les plaiſirs.
Si les ſoucis ſont du voyage,
Que j'ai pour vous à craindre encor !
Hélas ! dans ce pays ſauvage
Vous ne trouverez que de l'or.
L'or ſeul fait-il notre partage ?
Des plaiſirs la troupe volage,
L'urbanité, l'eſprit, le goût,
L'agréable libertinage,
Enfin tous les Dieux du bel âge
N'ont point de temples au Pérou.
On n'y rit point ; là l'homme eſt fou ;
Sans agrément, ſans badinage.
» Mais Amour, Amour eſt par-tout ;
» Ce Dieu par-tout a des hommages.
L'Amour eſt donc ſur ces rivages.
Adieu, partez, vous aurez tout.

Digitized by Google

Réflexions de M. le Marquis de Lasse, mort en 1738.

ON entend dire sans cesse qu'on devroit permettre à la Noblesse de trafiquer comme en Angleterre.

Qu'on est moins heureux sous le Gouvernement présent & dans le siécle où nous vivons, que l'on n'étoit autrefois.

Que le bien est préférable aux dignités.

Qu'il faudroit retrancher le luxe.

Et que la condition des gens d'Eglise est plus heureuse que celle des hommes qui suivent la profession des armes.

Pour moi je pense fort différemment sur tous ces articles.

I.

La Noblesse fournit un nombre infini d'Officiers, en quoi consiste la plus grande force de nos armées ; car les soldats des autres nations sont du moins aussi bons que les nôtres, & plus endurcis au travail ; & c'est cette Noblesse qui nous a tant de fois donné la supériorité sur nos ennemis, & qui a sauvé la France dans les tems les plus malheureux. Il n'y a qu'à lire notre histoire pour en être instruit.

Digitized by Google

Les Gentilshommes animés par l'exemple de leurs peres, & élevés dès leur enfance à n'esperer ni bien ni considération que par la guerre & les périls, y portent toutes leurs pensées; on ne leur parle d'autre chose, & ils se forment presqu'en naissant à cette valeur dont ils doivent tout attendre.

Si on leur ouvre une autre porte, & si le commerce leur est permis, ils suivront aisément une route bien plus facile & moins périlleuse, qui les tirera de la pauvreté où ils sont, & leur donnera des richesses aisées à acquerir, qui leur fourniront toutes les commodités & tous les plaisirs que les hommes recherchent avec tant de soin. Que n'avoit pas déja fait sur eux le tems du système du papier, quelque court qu'il ait été ? C'est un exemple qu'on ne doit jamais oublier.

Les peres qui auront commencé ce genre de vie, y éleveront leurs enfans, & en peu de tems on verra disparoître cet esprit guerrier qui a toujours distingué la Noblesse Françoise, & on n'aura plus que des négocians à la place de ces braves soldats, tant vantés dans tous les tems.

Si ce malheur arrivoit, les conséquences sont aisées à tirer; & il n'est pas difficile de juger ce qu'il en coûteroit à la France,

Digitized by Google

qui eſt un Royaume établi par les armes ; & qui eſt ſitué de façon qu'il ne ſe peut ſoutenir que par ces mêmes armes qui l'ont fondé.

II.

On ſe plaint ſans ceſſe & du Gouvernement & du ſiécle dans lequel nous vivons : il n'y a qu'à lire notre hiſtoire & les autres pour connoître qu'il n'y en a jamais eu où l'on ait été ſi heureux, où le Gouvernement ait été plus doux, où les hommes ayent été moins méchans, & où il ſe ſoit commis moins de crimes.

Songeons aux tems où les particuliers ſe faiſoient la guerre les uns aux autres, où l'on n'étoit en ſûreté ni dans les grands chemins ni même dans ſa maiſon, où il falloit marcher armé & s'enfermer dans des grilles & dans des foſſés. Rappellons-nous les guerres des Anglois, le malheureux regne de Charles VI, les troubles des Huguenots, la Saint Barthelemi, deux Rois aſſaſſinés, & tous les chefs de l'un & de l'autre parti égorgés, le poiſon, les meurtres, les duels, les aſſaſſinats ſi communs ; les Seigneurs érigés en tyrans dans les provinces, & nos dernieres guerres civiles ; & comparons ces tems-là avec celui-ci, toutes ces horreurs avec la tranquillité

dont nous jouiſſons & dont nous avons joui depuis le regne de Louis XIV, qui a rétabli l'ordre & la ſûreté par-tout; & jugeons après ſi nous avons lieu de nous plaindre; ſi les maux qui nous font crier peuvent être mis en comparaiſon avec des malheurs ſi effroyables.

Les mœurs s'adouciſſent même par-tout; les Turcs ne ſont plus ſi cruels, ni les Moſcovites ſi barbares. Les Grands Seigneurs ne font plus mourir leurs freres, & les arts & la politeſſe s'établiſſent parmi les Moſcovites.

Le feu Roi d'Angleterre *, le Prince d'Orange & Tekeli ſont morts dans leur lit; & cependant quel intérêt n'avoit-on pas à s'en défaire?

III.

On entend dire tous les jours que le bien eſt préférable à tout, & qu'il n'eſt queſtion que d'en avoir. Je ſuis perſuadé que cela n'eſt pas vrai; je ne dis pas qu'on ne tire de grands avantages des richeſſes, mais on en tire de bien plus grands d'une illuſtre naiſſance & des dignités.

Dès qu'on a aſſez de bien pour avoir toutes les commodités de la vie, le ſurplus

* Jacques II.

Digitized by Google

n'eſt néceſſaire que pour nous donner de la conſidération, & on ne ſçauroit nier que celle qu'on a pour un homme diſtingué par ſa nobleſſe & par ſes dignités, ne ſoit bien plus grande que celle qu'on a pour un homme riche. De plus, il n'y a rien où le premier ne puiſſe prétendre s'il a du mérite, tous les chemins lui ſont ouverts; au lieu qu'ils ſont fermés à celui qui n'a que des richeſſes ſans naiſſance : il eſt arrêté par tout, quoiqu'il ait du mérite, il eſſuye des dégoûts en cent occaſions, & il ſemble même à un homme de qualité qu'il lui fait trop d'honneur d'aller chez lui, & de manger ſon bien; il lui paroît qu'il y a un droit, & qu'il n'en doit avoir que pour lui prêter; s'il ne le fait pas, il s'en plaint hautement, & parle de lui avec mépris.

Bien loin qu'on ne faſſe pas aſſez de cas de la naiſſance en France, comme on le dit à tous momens, il eſt certain qu'on en fait plus qu'on ne devroit, & qu'elle donne de trop grands avantages ſur le mérite perſonnel.

Autre diſcours fort ordinaire & très-faux. On dit que lorſqu'on ſe trouve à portée d'obtenir des graces, il ne faut ſonger qu'à avoir du bien; c'eſt un abus: il faut ſans balancer préferer les dignités

Digitized by Google

au bien, car il est certain que les dignités l'attireront dans la suite. La Cour y est quasi engagée, & ne peut plus vous donner que des choses considérables, au lieu que le bien sans dignité vous éléve fort peu, & se dissipe promptement.

IV.

Personne ne disconvient qu'il n'y a rien de plus nécessaire à un Etat que la circulation de l'argent, qui sans cette circulation demeureroit dans le fond des coffres, aussi inutile que s'il étoit encore dans le centre de la terre; & le luxe est le moyen le plus simple & le plus aisé pour faire repasser l'argent des riches aux pauvres, puisque ce moyen est volontaire, & même agréable.

Les maisons magnifiques que les Seigneurs & encore plus les gens d'affaires font bâtir, ornent le Royaume, & font retourner l'argent à toutes sortes d'ouvriers qui y sont employés. Les meubles, les carrosses, les étoffes, les dentelles, & mille autres ajustemens inventés par les Marchands, font vivre une infinité de gens; & les Dames qui donnent avec plaisir cent pistoles pour une garniture de dentelles qui sont faites par de pauvres

Digitized by Google

femmes & par de pauvres filles, ne leur donneroient certainement pas cet argent par charité. Il eſt même plus utile que ce ſoit le prix de leur travail que ſi on les laiſſoit dans l'oiſiveté.

Il y a encore une raiſon particuliere pour la France : comme ſes peuples ſont les plus induſtrieux de l'Europe, toutes les nations y viennent chercher leurs modes, & quantité de choſes qui y ſont mieux travaillées qu'ailleurs, & par là y apportent une très-grande quantité d'argent.

Et ſi on m'objecte que le luxe ruine les Seigneurs & les gens riches ; eh tant mieux : ſans qu'on leur faſſe violence, il fait retourner leur argent aux pauvres qui en ont plus de beſoin qu'eux.

V.

On ne ſçauroit vivre heureux ſans conſidération, & on ne ſçauroit avoir de véritable conſidération qu'en rempliſſant les devoirs de ſon état. Ces principes établis, que je ne crois pas qu'on puiſſe conteſter, voici les conſéquences que j'en tire.

Il faut qu'un homme d'Egliſe s'aſſujettiſſe à toutes les bienſéances & à tous les devoirs de ſa profeſſion, qui ſont fort contraignans & très-ennuyeux, ſans quoi il

Digitized by Google

ne ſçauroit avoir de conſidération.

Il n'y a perſonne qui ne ſente qu'un Abbé qu'on voit aux ſpectacles, dans les jeux & aux aſſemblées, n'eſt pas à ſa place; & les hommes les plus débauchés ont une ſorte de mépris pour un Eccléſiaſtique qui les imite.

Ce que je dis des Abbés ſeroit encore beaucoup plus ſcandaleux dans un Evêque: j'avoue que les enfans deſtinés à l'Egliſe par les familles, & qui embraſſent cette profeſſion, font des fortunes bien plus promptes & plus aiſées que leurs freres; ils recueillent le fruit des ſervices de leurs parens. Il y a tant de biens d'Egliſe en France, qu'ils ont ordinairement des Abbayes preſqu'en naiſſant, & ſans avoir rien fait pour les mériter. Il eſt même rare qu'un homme de qualité ne devienne pas Evêque: mais à quoi ſervent les dignités, ſi ce n'eſt à rendre la vie heureuſe?

Suivons celle d'un Abbé de condition, à commencer dès ſon enfance. On le met au Collége, où l'on tâche de le faire étudier avec plus de ſoin que ſes freres, ce qui ne plaît guere à un enfant; & au ſortir du Collége, il les voit aller à l'Académie avec des épées & de beaux habits; pour lui on lui donne un habit noir & un petit collet, & on l'envoye d'ordinaire loger avec un

Digitized by Google

Docteur, proche la Sorbonne, où il faut qu'il aille tous les jours pendant trois ans entendre des leçons : enſuite il eſt Bachelier, il parvient à être ſur les bancs où il diſpute de Théologie. Il entre en licence, il ſoutient des Theſes, enfin il eſt Docteur à vingt-cinq ans. Qu'on faſſe réflexion à la triſteſſe du chemin par lequel il a marché juſqu'à cet âge ; & c'eſt pourtant une partie conſidérable de la vie.

Il n'en n'eſt pas quitte pour cela ; il faut encore qu'il ſoit dans un Séminaire pendant je ne ſçais combien de tems : enſuite il entre dans le monde, où il doit ſe priver de la plûpart des plaiſirs pour leſquels on a beaucoup de goût quand on eſt jeune : il doit prendre garde aux compagnies qu'il voit, & ſur-tout faire enſorte qu'on ne parle pas de lui, la réputation d'une femme n'étant pas plus délicate que la ſienne.

Malgré cette contrainte, la vie qu'il mene alors peut être ſupportable, mais elle n'a qu'un tems. Un vieux Abbé qui traîne dans les rues n'a pas bonne grace, il reſſemble à une vieille fille, & on eſt honteux de n'être pas Evêque à un certain âge.

Je ſuppoſe qu'il y parvient, ce qui véritablement ne lui peut gueres manquer ;

Digitized by Google

ayant eu une bonne conduite; en eſt-il plus heureux? Il a une grande dignité, il eſt riche; mais quel uſage peut-il faire de ſes richeſſes? Il faut qu'il réſide dans ſon Evêché, qui eſt ſouvent un ſéjour fort triſte, & une ville où il y a bien mauvaiſe compagnie: & quand il attrapperoit une grande ville où la compagnie ſeroit meilleure, il n'en ſçauroit faire un certain uſage. Le commerce familier des femmes, les ſoupers agréables, les propos libres, tout ce qui peut avoir l'air de galanterie ou de débauche, ſont choſes qui lui ſont interdites; la chaſſe même ne lui eſt pas permiſe, & il faut qu'il ſoit preſque toujours avec des Moines, des Prêtres, des Curés, des Grands Vicaires, à regler ſon Dioceſe. Et ſi par hazard il avoit quelque commerce avec une femme, elle deviendroit ſon tyran, & il auroit tout à craindre de ſon indiſcrétion & de ſa méchanceté. Il ſeroit dans le même cas à l'égard de ſes domeſtiques. Enfin il n'y a qu'une véritable piété qui puiſſe le rendre heureux. Il eſt vrai qu'il peut venir de tems en tems à Paris, par de certaines raiſons, ou ſous quelques prétextes; mais ces voyages ne doivent être ni longs ni fréquens, & il doit compter que ſa demeure eſt ſon Dioceſe, où il paſſera ſa vie; &

Digitized by Google

encore de quelle façon eſt-il à Paris quand il y vient ? hors qu'il ait une famille qui le puiſſe loger, il demeure dans un hôtel garni : les ſpectacles, les promenades, les jeux, les aſſemblées, enfin tout ce qu'on appelle les plaiſirs, lui ſont interdits ; & s'il veut avoir l'eſtime du public, il n'y doit voir que de certaines compagnies, & il faut que ſa conduite ſoit bien ſage & bien meſurée. Je conclus de tout cela, qu'un Eccléſiaſtique qui d'un petit état devient Evêque, fait une fortune brillante & agréable, mais que c'eſt un exil ennuyeux pour les Abbés qui ont un nom, & c'eſt eux que j'ai eu en vûe dans tout ce que je viens de dire.

Voilà quelle eſt la condition des Abbés : il faut préſentement examiner celle des gens de qualité deſtinés à la profeſſion des armes.

Ils commencent preſqu'au ſortir de l'enfance à mener une vie agréable. On les met à l'Académie, où on leur apprend toutes ſortes d'exercices qui ſont fort du goût de la jeuneſſe. Ils jouent à la paume, ils vont aux ſpectacles, aux promenades publiques, & ils jouiſſent d'un commencement de liberté. Au ſortir de l'Académie, ils l'ont entiere : on les mene à la Cour, on les préſente au Roi & à tout ce qu'il y a

de

Digitized by Google

de plus grand ; on leur donne un équipage, de beaux habits ; aucuns plaisirs ne leur sont défendus, le jeu, la chasse, la bonne chere : on leur recommande seulement de les prendre avec les jeunes gens de leur âge, que leur naissance & l'air dont ils sont dans le monde distingue des autres, & sur tout d'éviter la mauvaise compagnie. L'amour, passion bien naturelle dans cet âge, leur sied à merveille ; on leur passe tout, hors ce qui attaque l'honnête homme. Il est bon même qu'on parle d'eux, & l'obscurité est ce qu'ils ont le plus à craindre : ils sont des fêtes, des plaisirs, des voyages du Roi, & c'est par un chemin si agréable à la jeunesse qu'ils acquierent sa familiarité, & qu'ils commencent leur fortune.

Pendant ce tems, leur famille travaille à leur faire avoir un emploi convenable à leur condition & à la profession qu'ils ont embrassée, & c'est encore un nouveau plaisir pour un jeune homme bien né, de commander à des gens de guerre, ce détail d'armes & de chevaux est une occupation qui lui plaît beaucoup. Cependant les années viennent, & lui apportent plus de raison : la carriere qu'il doit courre est ouverte ; il déploye les talens que Dieu lui a donnés ; il songe plus sérieusement à ac-

Digitized by Google

querir de la réputation & à faire sa fortune, & il cherche les occasions de se distinguer. S'il entre dans le monde dans un tems de paix, il est ravi qu'il se présente quelque occasion d'aller chercher la guerre dans les pays étrangers; & si la guerre est dans son pays, il songe à y acquerir par son courage la gloire la plus flateuse de toutes, & des connoissances qui le rendent capable des premiers emplois, qui peuvent le conduire aux plus grands honneurs: il les voit en perspective; il n'y arrivera peut-être pas, mais il a le plaisir de les espérer en marchant par le chemin qui y mene, & ce chemin est plus rempli de roses que d'épines. Il y a des fatigues & des périls, mais ils ne sont ni si grands ni si fréquens qu'ils le disent; presque tout le monde veut en imposer, & cherche à se faire valoir. Une fatigue qu'il faut que toute une armée fasse, ne peut jamais être extrême, sur-tout pour un homme de condition, qui a d'ordinaire beaucoup d'équipages & beaucoup de commodités; & il est bien rare & comme impossible qu'il manque des choses nécessaires à la vie, même dans les jours les plus fâcheux, & ces jours de peine n'arrivent pas souvent pendant le cours d'une campagne.

Digitized by Google

Le reſte du tems on joue, on fait bonne chere, & on mene une vie libre & pareſſeuſe, & débarraſſée de toutes ſortes de ſoins & de toute contrainte; & puis on attrape le tems où l'on retourne à Paris jouir de tous les plaiſirs.

A l'égard du péril, il eſt certain qu'il y a des occaſions où l'on en court beaucoup, & il eſt difficile qu'un homme parvienne aux premieres dignités de la guerre, & mérite les honneurs qui les doivent ſuivre, ſans y avoir été expoſé pluſieurs fois: cependant ce n'eſt pas auſſi ſouvent comme on ſe l'imagine, & il ſe trouve quelquefois employé pendant toute une campagne dans des lieux où il n'y a nul danger. De plus, pendant le cours de la vie d'un homme, la guerre n'eſt pas toujours dans ſon pays, & il s'en manque ſouvent la plus grande partie.

Il faut cependant convenir que la vie de ceux qui ſuivent la profeſſion des armes eſt plus expoſée que celle des autres hommes; les périls de la guerre, les voyages, les climats différens où ils ſe trouvent, le mauvais air où ils ſont quelquefois expoſés, les fatigues, & encore plus les débauches, les querelles particulieres & les duels (coutume barbare, inconnue aux Grecs & aux Romains, contraire à la rai-

Digitized by Google

ſon, au bien de l'Etat, & au repos des particuliers), ſont autant de chemins qui les conduiſent à la mort. Cependant l'expérience fait voir qu'il y en a beaucoup qui attrapent l'extrême vieilleſſe.

De plus, il y a un grand nombre de gens de condition qui ne pouſſent pas la choſe ſi loin, & qui quittent la guerre à cauſe de leur ſanté, ou pour quelqu'autre raiſon, après l'avoir faite autant qu'il convient à leur honneur; & ils jouiſſent tous également de cette vie libre, dans laquelle rien ne leur eſt défendu que les choſes qu'un honnête homme ſe défend à lui-même, & que les plus mal nés ne font point ſans ſe les reppocher, & ſans tâcher à les cacher.

Avant que de finir, il faut que je faſſe encore une réflexion. Si on propoſoit à un homme de qualité de lui donner le gouvernement d'une ville, même conſidérable, d'un revenu égal à celui de l'Evêché de cette ville, à charge d'y faire une réſidence auſſi longue que celle que l'Evêque y doit faire pour être eſtimé, ce qui eſt proprement à charge d'y paſſer ſa vie, en faiſant de tems en tems quelques voyages à Paris & à la Cour; je crois qu'il s'en trouveroit fort peu qui le vouluſſent accepter à cette condition. Cependant ce

Digitized by Google

Gouverneur peut aller à la chaſſe, s'il l'aime; faire bonne chere avec les compagnies les plus agréables, voir les Dames, les aſſembler tous les ſoirs chez lui, avoir des maîtreſſes, & enfin contenter tous ſes goûts, ſans que cela faſſe le moindre tort à ſa réputation & à ſa fortune; & l'Evêque devant ſe priver de tous ces plaiſirs, on ne peut pas diſconvenir que la vie du Gouverneur ne ſoit bien différente de celle de l'Evêque: cependant, je le repete encore, je crois qu'il y a fort peu de gens de qualité d'un commerce aimable qui vouluſſent accepter le Gouvernement.

MADRIGAL.

PAr tout où n'eſt pas ma Thémire
Je la ſouhaite & je ſoupire.
Entraîné pour la voir dans ces jardins charmans,
Parmi tant de beautés que la mode y raſſemble,
Je crois y voir ſon air, ſes traits, ſes agrémens;
Mais tout me la rappelle, & rien ne lui reſſemble.

Digitized by Google

Le mot de la premiere Enigme du premier volume du Mercure de Décembre eſt *Epée*. Celui de la ſeconde eſt *le Silence*. Le mot du Logogryphe eſt *Loterie*, dans lequel on trouve *lot*, *étoile*, *Loire*, *étole*, *rot*, *rôti*, *or*, *lire*, *Io*, *Elie*, *lit*, *lie*, *toile*, *Roi*, *Eloi*, *Etolie*, *ortie*, *Eole*, *re*.

ENIGME.

Je ſuis de toutes les couleurs,
Et ma famille eſt innombrable;
L'art me fait imiter le coloris des fleurs,
Mais mon éclat eſt plus durable.
Je ſuis ſouvent ami des jeux & des plaiſirs:
Lorſque je ſuis mis à la gêne
Je fais briller le teint de la jeune Climene,
Et je pare le ſein de la charmante Iris.
J'inſpire quelquefois une humeur ſombre & noire;
J'accompagne en tous lieux la triſteſſe & la mort.
Je fais encore plus, Lecteur, peux-tu le croire?
(Juge à ce trait de mon bizarre ſort.)
Quoique inventé pour embellir les Graces,
De Bellone je ſuis les dangereuſes traces;
Et dans ces jours affreux déteſtés des humains,
Intrépide guerrier, on me voit dans tes mains.

Par M. de Sainte-Croix.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

De peur de me trop désigner,
Je te dirai, pour tout prélude,
Cher Lecteur, qu'avec peu d'étude
Tu peux aisément me trouver.
Je renferme en mon nom une ville fameuse,
Jadis de l'univers maîtresse impérieuse,
Aujourd'hui sous les loix d'un Pontife adoré . . .
De Romulus le frere, une ancienne cité
Qui d'Achille & d'Hector illustra la mémoire;
Un brave Général, célébre dans l'histoire,
Mais qui, ne respirant que triomphes nouveaux,
Produisit moins de bien qu'il ne causa de maux.....
Ce guerrier dont on vit la valeur intrépide,
Des succès d'Attila borner le cours rapide;
Une ville de France, & d'où Charles Martel
Emporta ce surnom qui le rend immortel.
Deux nombres, une fleur, une arme que je porte;
Cherche-la bien, Lecteur, c'est la clef de ma porte.

Par M. de Laneveze, ancien Mousquetaire du Roi, à Dax.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE EN CHANSON.

Sur l'air : *De tous les Capucins du monde.*

Iris, à cet habit de toile,
Qui de mille appas eſt le voile
Que tu proſcris, que tu reprends,
Par une vertu ſinguliere,
Source de netteté, je rends
Son éclat, ſa beauté premiere.
Sept membres compoſent mon être ;
La tête tranchée, il faut mettre
Mon pénultiéme le dernier ;
J'aſſujettis deux ſœurs jumelles
A ſuivre au gré du voiturier
Deux lignes toujours paralleles.
Le nouveau mot changé de face ;
La queue en la premiere place ;
Sans autre tranſpoſition,
Je deviens une peau livide ;
Zéphir en fait l'extenſion ;
Captif, il en remplit le vuide.
En cet état, qu'on me diviſe
En deux parts, & qu'on me réduiſe
A la ſeconde uniquement ;
Je ſuis outil de méchanique,
Et ma dent fait en ce moment
Rage dans plus d'une boutique.

Par M. R.... à Doulens, en Picardie.

Digitized by Google

NOUVELLES LITTERAIRES.

LA Philoſophie applicable à tous les objets de l'eſprit & de la raiſon ; ouvrage en réflexions détachées. Par feu M. l'Abbé Terraſſon, de l'Académie Françoiſe, & Aſſocié à celles des Sciences de Paris & de Berlin, 1754. *A Paris*, chez *Prault* fils, quai de Conti, à la deſcente du Pont neuf, deux petits volumes *in*-12.

Il y a dans ce recueil que tout Paris a lû, pluſieurs penſées communes & beaucoup de choſes ſenſées, fines & philoſophiques : en voici quelques-unes.

L'homme qui n'a point de philoſophie, n'a point d'eſprit à lui, il n'a que celui des autres ; il parle comme ceux qui l'ont précédé, au lieu que le Philoſophe fera parler comme lui ceux qui le ſuivront.

Une infinité de gens ne recevront la Philoſophie, qui n'eſt pas encore généralement établie, que lorſqu'elle aura pour elle la pluralité des voix ; alors elle n'entrera dans leur eſprit que ſous la forme de prévention.

Les Grecs ſçavoient parler, les Latins ſçavoient penſer, & les François ſçavent raiſonner. Le progrès des tems a fait le ſe-

Digitized by Google

cond dégré ; le progrès des tems & Descartes ont fait le troiſiéme.

L'oppoſition à tout ce qui ſe préſente de nouveau, a cela d'utile, qu'elle eſt cauſe qu'il ne s'établit rien que de bon.

Chacun doit prendre ſon exterieur dans le monde, & ſon interieur dans la religion & dans la ſageſſe.

Ceux qui mépriſent le monde ſans l'avoir connu, en parlent mal, mais en penſent juſte.

Les paſſions ſont les vents qui font aller notre vaiſſeau, & la raiſon eſt le pilote qui le conduit : le vaiſſeau n'iroit point ſans les vents, & ſe perdroit ſans le pilote.

L'ambition qui eſt prévoyante, ſacrifie le préſent à l'avenir : la volupté qui eſt aveugle, ſacrifie l'avenir au préſent ; mais l'envie, l'avarice & les autres paſſions lâches empoiſonnent le préſent & l'avenir.

La grande poltronnerie ſuſpend chez pluſieurs hommes les effets de la grande méchanceté.

La proſpérité qui rend plus fiers & plus durs les hommes médiocres, humaniſe les grands hommes.

Les particuliers ſont fiers dans une République ; mais la nation l'eſt bien davantage dans une Monarchie.

Un frondeur eſt un homme qui paſſe ſa vie

Digitized by Google

à être fâché de ce que la Seine va du côté de Rouen, au lieu d'aller du côté de Melun.

Le Juge ordinaire doit comparer la punition avec le crime : l'homme d'Etat ne doit comparer la punition qu'avec le fruit de la punition.

On reproche aux Auteurs Italiens la subtilité des penſées, aux Eſpagnols la rodomontade, aux Anglois un air de férocité : il me ſemble qu'on ne reproche aux Auteurs François aucun vice de terroir. Si la choſe eſt ainſi, c'eſt à eux à cultiver cet avantage, & à tâcher de prendre ou de conſerver toujours le ton de la nature & de la raiſon.

J'ai entendu remarquer par d'habiles gens, que les habitans des pays chauds étoient plus adonnés aux femmes, & que ceux des pays froids avoient plus d'enfans.

L'eſprit doit être regardé comme un inſtrument, & non comme un objet : ainſi il ne faut point parler ou écrire pour montrer de l'eſprit ; mais il faut ſe ſervir de ſon eſprit pour dire ou pour écrire des choſes bonnes & utiles.

Une des plus grandes preuves d'équité d'eſprit, c'eſt de n'avoir aucun égard dans le jugement que nous portons des autres à celui qu'ils portent de nous.

Parler beaucoup & bien, c'eſt le talent

Digitized by Google

du bel esprit ; parler peu & bien, c'est le caractere du sage ; parler beaucoup & mal, c'est le vice du fat ; parler peu & mal, c'est le défaut du sot.

Un jeune homme n'ira jamais des mauvais discours aux bons qu'en passant par le silence.

Le trivial consiste à dire ce que tout le monde dit, & le naturel consiste à dire ce que tout le monde sent. Voilà par où le trivial ne sçauroit être neuf, au lieu que le naturel peut l'être beaucoup.

Vérité dans la chose, finesse dans l'observation, hardiesse dans l'énoncé : voilà ce qui fait les expressions du génie.

Le style le plus parfait est celui qui n'attire aucune attention comme style, & qui ne laisse que l'impression de la chose qu'on a voulu dire.

Il ne faut point d'esprit pour suivre l'opinion qui est actuellement la plus commune ; mais il en faut beaucoup pour être dès aujourd'hui d'un sentiment dont tout le monde ne sera que dans trente ans.

La Jurisprudence demande un esprit droit, la politique un esprit étendu, & la guerre un esprit présent.

On a mis à la tête du Recueil que nous venons de parcourir, deux morceaux très-piquans & très-philosophiques ; le premier,

Digitized by Google

de M. Dalembert ; & le ſecond, de M. de Moncrif. Le but de ces deux Ecrivains célebres, eſt de développer le caractere vrai, naïf & tout-à-fait ſingulier de M. l'Abbé Terraſſon.

S. Auguſtin contre l'incrédulité, ou diſcours & penſées recueillies des divers écrits de ce Pere, les plus propres à prémunir les fideles contre l'incrédulité de nos jours. *A Paris*, chez *Lottin*, rue S. Jacques, au Coq ; 1754, 1 vol. *in*-12.

Les défenſeurs de la religion font ſagement de puiſer leurs preuves dans les ouvrages des Peres, de S. Auguſtin ſur-tout. Ce grand homme avoit dans l'eſprit de l'étendue, de l'élévation, de la force &, ce qu'il faut ſingulierement de nos jours, beaucoup de métaphyſique.

MEMOIRE pour ſervir à la culture des mûriers & à l'éducation des vers à ſoye. *A Poitiers*, chez Jean *Faulcon* ; 1754, *in*-12, pag. 86. On le trouve *à Paris*, chez *Martin*.

Il n'y a pas un mot à perdre de cet important mémoire. Un extrait tel que nous le pourrions donner ne ſeroit pas ſuffiſant ; & nous exhortons l'Auteur du Journal économique à l'inſerer tout entier dans ſon recueil. Le Gouvernement a de-

Digitized by Google

puis quelques années l'attention de rendre communs les ouvrages dont l'objet intéresse le bien public.

M. l'Abbé Coyer vient de publier chez *Ducheſne*, Libraire, rue S. Jacques, trois Diſſertations. La premiere, ſur la différence de deux anciennes religions, la Grecque & la Romaine; c'eſt un morceau bien fait, mais de pure curioſité. La ſeconde & la troiſieme, ſur le vieux mot de patrie, & ſur la nature du peuple, ont un but ſérieux. Cet Ecrivain après nous avoir raillé agréablement, vivement & plaiſamment ſur nos ridicules, commence à attaquer nos vices. Nous lui ſouhaitons plus de ſuccès dans la carriere qu'il commence que dans celle qu'il vient de finir. Si je ne me trompe, nous ſommes à peu près tels que nous étions avant l'Année merveilleuſe, la Pierre philoſophale, &c.

ENTRETIENS ſur les Romans. Ouvrage moral & critique, dans lequel on traite de l'origine des Romans & de leurs différentes eſpeces, tant par rapport à l'eſprit que par rapport au cœur. Par M. l'Abbé Jacquin; 1754, 1 vol. *in*-12. *A Paris*, chez *Ducheſne*, rue S. Jacques.

M. l'Abbé Ladvocat dit dans l'appro-

Digitized by Google

bation qu'il a donnée à ce livre, que l'Auteur y donne une juste idée de l'origine & des différentes especes de Romans, tant anciens que modernes, & qu'il y prouve très-bien qu'en général la lecture de ces sortes de livres est au moins frivole, qu'elle ne sert le plus souvent qu'à gâter le goût, & qu'elle est très-dangereuse pour les mœurs.

OBSERVATIONS & découvertes faites sur des chevaux, avec une nouvelle pratique sur la ferrure. Par le sieur Lafosse, Maréchal des petites Ecuries du Roi, avec des figures en taille-douce. *A Paris*, chez *Hochereau* le jeune, quai des Augustins, au coin de la rue Gist-le-Cœur; 1754, 1 v. *in*-8°. Cet ouvrage passe pour fort bon.

MEMOIRES historiques, militaires & politiques de l'Europe, depuis l'élévation de Charles-Quint au thrône de l'Empire, jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748. Par M. l'Abbé Raynal, de la Société royale de Londres, & de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse. Se vend chez *Durand*, au Griffon, rue Saint Jacques; 1754, 3 vol. *in*-8°.

J'ai déja rendu compte des deux premiers volumes de mon ouvrage, je vais donner l'extrait du troisieme; il renferme trois morceaux.

Digitized by Google

Hiſtoire des révolutions arrivées en Suede depuis 1515 juſqu'en 1544.

La Suede qui avoit jetté un ſi grand éclat, lorſque ſes habitans, connus ſous le nom de Goths, renverſerent l'Empire romain & changerent la face de l'Europe, étoit retombée peu-à-peu dans l'obſcurité. Des diſſenſions domeſtiques & les vices du gouvernement, avoient formé une eſpece d'anarchie, qui auroit cent fois perdu le Royaume ſi les peuples voiſins avoient eu des loix plus ſages. Toutes les nations du Nord languiſſoient dans la même barbarie, & l'aſcendant que les unes pouvoient prendre ſur les autres, ne devoit point venir de la ſupériorité de politique, mais du bonheur des circonſtances; elles furent pour le Dannemarc.

» Marguerite qui y regnoit, joignoit à » l'ambition ordinaire à ſon ſexe, une ſui- » te de vûes qu'il n'a pas ſi communément. » Elle parloit avec grace, & ſçavoit em- » ployer au beſoin ce ton de ſentiment, qui » tient ſouvent lieu de raiſon & qui la rend » toujours plus forte. Contre l'uſage des » Souverains, elle abandonnoit les appa- » rences de l'autorité pour l'autorité même; » & elle retenoit le Clergé dans ſes inté- » rêts, en lui faiſant prendre des déférences

» pour du crédit. Ce qu'elle faiſoit éclater » de magnificence, n'avoit jamais pour ob- » jet ſes goûts, mais ſa place; & ſoit qu'el- » le donnât, ſoit qu'elle récompenſât, c'é- » toit toujours en Reine & au profit de la » Royauté. Lorſque ſes projets n'étoient » pas traverſés par la loi, elle la faiſoit » obſerver avec une fermeté louable; & » l'ordre public étoit ce qu'elle aimoit le » mieux après ſes intérêts particuliers. On » n'a gueres pouſſé plus loin qu'elle le fai- » ſoit le talent de paroître redoutable ſans » l'être: elle intimidoit ſes ennemis par » d'autres ennemis qu'elle avoit l'art de » faire croire ſes partiſans. Ce que ſes » mœurs avoient d'irrégulier étoit réparé » dans l'eſprit des peuples par les dons » qu'elle faiſoit aux Egliſes. Ces ſacrifices » coûtoient à ſon caractere; mais ſa poli- » tique les faiſoit à ſa réputation.

Cette Princeſſe entreprit de réunir la Suede à ſes autres Etats, & elle y réuſſit: mais les Danois ayant abuſé de leur ſupériorité, les Suédois trouverent bientôt l'occaſion de ſecouer un joug qu'ils déteſtoient, & ils ſe donnerent un maître qui prit le titre d'Adminiſtrateur. Les Rois de Dannemarc n'abandonnerent pas les droits qu'ils prétendoient avoir ſur la Suede, & ce fut une ſource de guerres longues &

Digitized by Google

ſanglantes entre ces deux Etats.

Chriſtiern étoit monté ſur le thrône de Dannemarc ; c'étoit un monſtre, qui preſque au ſortir de l'enfance avoit pouſſé aux derniers excès tous les vices, & n'avoit pas même le maſque d'une vertu. Il ne chercha point à rapprocher les Suedois du traité d'union des deux Royaumes, il ne chercha qu'à les ſoumettre. Le mécontentement du Clergé de Suede étoit une diſpoſition favorable pour ce Prince. Les Evêques avoient joui d'une autorité ſi étendue ſous les Rois Danois, qu'ils croyoient ne devoir rien oublier pour ramener les mêmes circonſtances. L'Adminiſtrateur étant mort, ils voulurent mettre à ſa place Elric Trolle, vieillard timide, indolent, irréſolu, & qu'ils auroient fait ſervir à leurs vûes ; mais ce projet échoua. Stenon, fils du dernier Adminiſtrateur, fut élu, & il fit conférer l'Archevêché d'Upſal au fils de Trolle ; démarche qu'il crut propre, ſans doute, à conſoler ſon rival de ſon excluſion. Ce bienfait politique n'eut pas le ſuccès qu'il en attendoit. Trolle plus humilié que touché du tendre & généreux intérêt que ce Prince avoit pris à lui, fit éclater un reſſentiment qui allarma également pour Stenon & pour la patrie. Le jeune Prélat ne pouvoit pas ſe conſoler de

Digitized by Google

n'être que le second dans un état qu'il avoit compté gouverner d'abord sous le nom de son pere, & dans la suite sous le sien. Son mécontentement éclata bientôt. Il se mit à la tête du Clergé, s'unit avec les Danois, & corrompit le Gouverneur de quelques places fortes. Stenon instruit de tout ce qui se tramoit contre l'Etat, convoqua le Sénat, & Trolle fut reconnu pour l'auteur & le chef de la conspiration. L'Archevêque déterminé à la ruine de son pays, par un ressentiment que les contretems rendoient plus vif, ne daigna ni justifier sa conduite, ni se plaindre de ses complices: il se retira dans le château de Steke, en attendant du secours de Christiern. A peine l'Administrateur eut-il commencé le siége de cette place, que les Danois vinrent faire une descente près de Stockolm; Stenon y marcha avec une partie de son armée, & il se livra un combat aussi sanglant qu'il devoit l'être au commencement d'une campagne entre deux nations rivales, dans une occasion décisive & pour de grands intérêts. La victoire se déclara pour la Suede, les Danois regagnerent leurs vaisseaux, & l'Archevêque fut obligé de se rendre. Les Etats le déclarerent ennemi de la patrie, l'obligerent de renoncer à sa dignité, & le condamnerent à finir ses jours dans un cloître.

Digitized by Google

» Quand le Pape n'auroit pas été solli-
» cité par le Prélat dépoſé & par Chriſtiern
» de s'élever contre ce jugement, il l'au-
» roit fait. La Cour de Rome dont les droits
» n'avoient pas été auſſi bien éclaircis
» qu'ils l'ont été depuis, appuyoit indiffé-
» remment le Clergé dans toutes les affai-
» res, avec une vivacité & une fierté qui
» ne ſe démentirent pas en cette occaſion.
» Elle fit menacer les Etats & l'Adminiſ-
» trateur des cenſures de l'Egliſe, s'il ne
» rétabliſſoient ſans tarder l'Archevêque
» ſur ſon ſiége, & dans tous les avantages
» dont on l'avoit privé.

» Il eſt glorieux pour l'humanité que
» dans un ſiécle où la Philoſophie avoit fait
» ſi peu de progrès, un peuple entier ait
» diſtingué l'autorité légitime du chef de
» la religion, de l'abus qu'il en peut faire.
» Les Suédois en marquant beaucoup de
» reſpect au Souverain Pontife, parurent
» aſſez tranquilles ſur les foudres qu'il pré-
» paroit contr'eux. Ils témoignerent de la
» répugnance à lui deſobéir; mais enfin ils
» lui deſobéirent, & ils aimerent mieux
» l'avoir pour ennemi que de riſquer de
» rallumer dans leur patrie le feu des
» guerres civiles qu'ils avoient eu tant de
» peine à éteindre. Si cette généreuſe ré-
» ſolution avoit été accompagnée d'un ex-

Digitized by Google

» cès d'emportement, Rome se seroit trou-
» vée heureuse : dans la résolution où elle
» étoit de pousser les choses à l'extrêmité,
» elle auroit voulu paroître forcée à des
» violences par des outrages qui les justi-
» fiassent. L'impossibilité de mettre les ap-
» parences de son côté, ne lui fit pas aban-
» donner ses vûes : elle mit en interdit la
» Suede, excommunia l'Administrateur &
» le Sénat, ordonna le rétablissement de
» Trolle, & pour comble d'injustice, char-
» gea le Roi de Dannemarc de procurer
» par la voie des armes l'exécution d'une
» Bulle si odieuse.

Christiern étoit & se montra digne d'une telle commission. Il entra en Suede, & mit tout à feu & à sang ; après bien des ravages & bien des cruautés, les Suédois furent défaits dans une bataille où Stenon fut tué ; cet événement fit la destinée de la Suede ; tout tomba dans une confusion horrible. Trolle qui avoit profité des malheurs publics pour remonter sur son siége, convoqua les Etats. La crainte ou la séduction y firent reconnoître sans obstacle l'autorité de Christiern, qui commença par immoler à son ressentiment & à son ambition tout ce qui auroit pu lui faire quelque ombrage. Il fit massacrer les Seigneurs les plus distingués de Suede & tout ce qui

restoit d'hommes puissans affectionnés à leur patrie, ou aimés des peuples. Avec ces victimes expira l'espérance & presque le desir de la liberté. Les loix anciennes furent abrogées, le despotisme porté au dernier période, & il ne se fit aucun mouvement. Rien ne causoit & ne pouvoit causer d'inquiétude à Christiern que la personne de Gustave Vasa.

Ce jeune Seigneur descendoit des anciens Rois de Suede, & s'étoit signalé dans plusieurs occasions; c'étoit un homme supérieur, né pour l'honneur de sa nation & de son siécle, qui n'eut point de vices, peu de défauts, de grandes vertus & encore plus de grands talens.

Retenu en Dannemarc par une perfidie, il avoit trouvé l'occasion de s'échapper des mains de Christiern, & s'étoit caché dans les montagnes de la Dalecarlie. Après avoir erré long-tems, forcé par le besoin de travailler aux mines, il trouva enfin chez un Curé un asyle, qui devint le berceau de la liberté, de la gloire & du bonheur de la Suede. De concert avec cet Ecclésiastique, homme sage, desintéressé, instruit, accrédité, zélé pour sa patrie, Gustave commença par échauffer les esprits, & il profita du premier feu de l'enthousiasme qu'il fit naître pour se faire un parti. A la tête de

Digitized by Google

quatre cens hommes il emporta d'assaut une place commandée par le Gouverneur de la province; ses premiers succès donnerent de l'audace; sa petite armée s'accrut à vûe d'œil, & il n'eût qu'à se montrer dans les provinces voisines de la Dalecarlie pour les soulever. La timidité & l'indolence du Viceroi que Christiern avoit laissé en Suede, donna à Gustave le tems de faire des progrès plus considérables, de grossir & de discipliner ses troupes. Trolle saisit le tems où les Dalecarliens s'étoient retirés dans leurs pays pour faire la moisson; il se mit à la tête de quatre mille hommes, & alla attaquer brusquement Gustave, qui n'étoit pas assez fort pour l'attendre. Ce léger échec fut bientôt réparé par Gustave, qui l'attaqua à son tour si vivement, que l'Archevêque échappa à peine avec la dixieme partie de ses troupes.

Les vainqueurs marcherent droit à Stockholm; le Viceroi & l'Archevêque, dans la crainte que quelque malheureux hazard ne les fit tomber entre les mains de leurs ennemis, s'enfuirent en Dannemarc. Leur retraite fut un événement décisif pour les mécontens. L'indépendance du Royaume parut assez assurée, pour qu'on crût pouvoir convoquer sans risque les Etats Généraux, & donner quelque forme à un

Digitized by Google

Gouvernement qui n'en avoit point.

» L'assemblée ne fut pas nombreuse ; il » ne s'y trouva de Députés que ceux que » l'amour de la patrie & la haine des tyrans » élevoient au-dessus de tous les périls. » Les résolutions des hommes de ce caractère ne pouvoient manquer d'être hardies & leurs démarches vigoureuses. Ils » renoncerent solemnellement à l'obéissance qu'ils avoient promise à Christiern, » éleverent leur Général, qui n'avoit dû » jusqu'alors son autorité qu'à son courage, à la dignité d'Administrateur, & arrêterent qu'on continueroit à faire une » guerre vive & sanglante.

Tandis que Gustave reprenoit sur les Danois les places qui leur restoient en Suede & qu'il formoit le siége de Stockholm, la révolution qui se fit en Dannemarc assûra l'indépendance de la Suede. La tyrannie & les excès de Christiern révolterent ses sujets, & leur inspirerent une résolution violente. Ils déthrônerent ce Prince, qui se retira auprès de Charles-Quint son beau-frere, & ils placerent sur le thrône Frideric, Duc de Holstein.

Cet événement ôta aux Danois, qui étoient encore en Suede, le courage, l'espérance & la force de s'y maintenir. Ceux qui défendoient Stockholm offrirent de capituler;

capituler ; mais l'Administrateur laissa traîner le siége, sous prétexte de le finir d'une maniere plus honorable, mais en effet pour obliger par ce fantôme de péril les Etats Généraux de lui déférer la couronne. Cette politique étoit plus artificieuse que nécessaire. Gustave fut proclamé Roi avec une unanimité & un enthousiasme qui étoient sûrement les suites de la plus vive admiration & d'une espece d'idolâtrie. L'union que fit ce Prince avec Frideric, acheva d'établir la tranquillité, la gloire & l'indépendance de la Suede. Gustave ne songea plus qu'à réformer l'intérieur du Royaume, en substituant de bonnes loix à la barbarie ancienne, & une police sage aux abus introduits par les troubles civils. Il fut éclairé, soutenu & dirigé dans ses vûes par un homme célebre, qu'il est important de connoître à fond.

Ce confident habile se nommoit Larz-Anderson, né de parens obscurs & sans fortune. Il avoit commencé à se distinguer dans l'Eglise ; mais dégoûté d'une carriere où l'on n'avançoit que par les suffrages de la multitude, il s'attacha à la Cour. » Gus-» tave démêla bientôt dans la foule des » courtisans empressés à lui plaire, un hom-» me propre à le servir ; & dédaignant » toutes ces petites expériences si néces-

» res aux Princes médiocres, & qui ne leur » suffisent même pas, il l'éleva tout de » suite au premier poste du Royaume, & » le fit son Chancelier.

» Anderson justifia cette hardiesse. C'é- » toit un génie que la nature avoit fait pro- » fond, & que les réflexions avoient éten- » du. Quoiqu'il eut l'ambition des grandes » places, il avoit encore plus l'ambition » des grandes choses, & il aimoit mieux » voir croître sa réputation que son crédit. » Il n'étoit pas citoyen dans ce sens qu'il se » fût sacrifié pour sa patrie; mais il méri- » toit ce beau nom, si on veut l'accorder » aux Ministres qui ont des idées assez jus- » tes pour croire que leur gloire est inse- » parable de celle de leur Roi & de leur na- » tion. L'exemple de ceux qui l'avoient pré- » cédé ni le jugement de ceux qui le devoient » suivre, n'étoient pas la régle de sa con- » duite; ses projets n'étoient cités qu'à son » tribunal & à celui de son maître. Cette » indépendance qui ne peut être sentie que » par ceux qui l'ont, étoit accompagnée » d'une sagacité qui saisissoit tout, depuis » les premiers principes jusqu'aux dernie- » res conséquences, & d'une lumiere qui » fournissoit des vûes sublimes & les expé- » diens propres à les faire réussir. Le talent » de hâter les événemens sans les précipi- » ter lui étoit comme naturel; & en pa-

Digitized by Google

» roiſſant céder quelquefois aux difficultés,
» il venoit toujours à bout de les ſurmon-
» ter. L'étude de l'hiſtoire & ſes réflexions
» l'avoient affermi contre les murmures,
» les tumultes, les révoltes même ; & il
» étoit convaincu qu'avec du courage, du
» ſang froid & de la politique on vient
» tôt ou tard à bout de ſubjuguer les hom-
» mes & de les ramener à leurs intérêts. Il
» ſçavoit le détail des loix comme un Ma-
» giſtrat, & en poſſédoit l'eſprit en Légiſ-
» lateur. On réſiſtoit d'autant moins à ſon
» éloquence, qu'elle partoit d'une raiſon
» forte. Ce Miniſtre appartenoit plus à un
» autre âge qu'à celui où il vivoit ; & ſes
» contemporains qui n'étoient pas à beau-
» coup près auſſi avancés que lui, n'apper-
» çurent pas toute l'élévation de ſon ca-
» ractere, ni l'influence qu'il eut ſur les
» révolutions qu'éprouva la Suede.

Ce Royaume étoit la proye des Eccléſiaſtiques : leur autorité pouvoit exciter de nouveaux troubles, & ils poſſédoient tout l'argent, toutes les richeſſes de la Suede. Il falloit trouver un prétexte pour les dépouiller. Anderſon en imagina un ; c'étoit d'introduire le Luthéraniſme, qui faiſoit des progrès rapides en Allemagne, & qu'il avoit adopté par cet eſprit d'inquiétude ſi ordinaire à ceux qui ſont nés plus grands

Digitized by Google

que leur condition. Guſtave adopta les vûes de ſon Chancelier ; mais cette révolution ne pouvoit ſe faire que par dégrés : on laiſſa le tems au Luthéraniſme de s'établir dans le Royaume. Des Docteurs de réputation qu'on fit venir d'Allemagne, lui donnerent de l'éclat ; la faveur qu'ils parurent avoir, leurs déclamations, le goût de la nouveauté entraînerent bientôt une partie de la nation. A meſure que le Luthéraniſme faiſoit des conquêtes ſur le Royaume, Guſtave en faiſoit ſur le Clergé. Il commença par abolir une eſpece d'impôt que les Curés avoient mis ſur certains péchés. Il ôta aux Evêques le droit qu'ils avoient uſurpé d'hériter de tous les Eccléſiaſtiques du ſecond ordre. Les troupes furent miſes en quartier d'hiver ſur les terres du Clergé, ce qui étoit ſans exemple : enfin il propoſa de prendre les deux tiers des dîmes pour l'entretien des troupes, & une partie de l'argenterie & des cloches des Egliſes riches pour abolir, en payant les étrangers, les privileges odieux dont ils jouiſſoient. Ces expédiens furent généralement approuvés ; & s'il y eut quelque mécontentement, il n'éclata pas.

Guſtave mit la derniere main à ſes grands deſſeins, en convoquant les Etats Généraux à Veſteras en 1527. Les innovations qu'il

Digitized by Google

propoſa pour achever d'écraſer la puiſſance du Clergé, parurent trop hardies, & le ton de deſpotiſme qu'il prit étoit trop nouveau pour ne pas exciter quelques mouvemens; mais ils n'eurent point de ſuites. Les troubles furent bientôt appaiſés, & ce que les Etats avoient arrêté fut établi ſans obſtacle. » Le mépris pour la Communion » Romaine ſuivit la ruine & l'aviliſſement » du Clergé, qui avoient été le but de tou» tes les innovations qu'on venoit d'intro» duire. Guſtave ſe déclara enfin Luthe» rien, & toute la nation voulut être de » la religion du Prince. Rien ne prouve » les progrès de l'eſprit de ſervitude dans » un Etat, comme l'influence du Souve» rain ſur la croyance des peuples. Le ſa» crifice de ſes opinions qui coûte ſi peu à » la Cour, où on n'a proprement que des » préjugés, eſt ſi grand à la ville & dans » les provinces où on a des principes, » qu'il prépare à tous les autres ſacrifices, » & même les aſſure. Auſſi lorſque Guſ» tave demanda aux Etats en 1544, que » la Couronne qui avoit toujours été élec» tive fût déclarée héréditaire, il n'éprou» va point de contradictions.

» Tel fut le dernier acte d'un des regnes » les plus éclatans que le Nord ai vû; » nous ajouterions d'un des plus heureux,

Digitized by Google

» ſi Guſtave avoit été auſſi juſte qu'il étoit
» grand, & ſi en faiſant par ſon caractere
» le bonheur de la génération qu'il gou-
» vernoit, il n'avoit pas préparé le mal-
» heur de celles qui devoient la ſuivre,
» en établiſſant un deſpotiſme dont ſes ſuc-
» ceſſeurs ne pouvoient manquer d'abuſer.

Hiſtoire du divorce de Henri VIII. Roi d'Angleterre, & de Catherine d'Arragon, depuis 1527 juſqu'en 1534.

Henri VII, ſurnommé dans l'hiſtoire le Salomon de l'Angleterre, voulut rendre à ſa couronne, par une alliance avantageuſe, l'éclat que les guerres civiles lui avoient fait perdre, & il obtint pour le Prince de Galles ſon fils, Catherine d'Arragon. Ce mariage ne fut pas heureux; le jeune Prince mourut un an après, à l'âge de quinze ou de ſeize ans. Cet événement pouvoit rompre les liens qui uniſſoient l'Eſpagne & l'Angleterre, & qui les rendoient redoutables à tous leurs voiſins. Pour calmer les inquiétudes des deux Puiſſances, il fut arrêté que le nouveau Prince de Galles épouſeroit la veuve de ſon frere. Pour former ces nouveaux nœuds, on eut beſoin d'une diſpenſe, & le Pape Jules ſecond l'accorda.

Digitized by Google

Henri & sa belle-sœur furent fiancés solemnellement en 1503, & le Prince qui n'avoit alors que douze ans, n'eut pas plutôt atteint sa quatorziéme année qu'il fit en présence de plusieurs témoins une protestation en forme contre le consentement qu'il avoit donné. Cette protestation fut tenue secrette jusqu'à la mort de Henri VII en 1509, & le mariage fut célébré la même année. » Catherine avoit » des vertus, mais les agrémens de son » sexe lui manquerent. Elle n'avoit ni grace » ni dignité, ni desir de plaire; sa tristesse » & son indolence augmenterent avec l'âge » & les infirmités. Le dégoût de Henri qui » ne l'avoit jamais aimée, devint insen- » siblement extrême, & ouvrit le cœur de » ce Prince à une passion fort vive pour » Anne de Boulen.

» Anne étoit plus que belle, elle étoit » piquante. Ses traits manquoient de ré- » gularité; il en résultoit cependant un » ensemble qui surpassoit la beauté même. » Une taille parfaite, le goût de la danse, » une voix touchante, & le talent de » jouer avec grace de plusieurs instru- » mens, relevoient en elle l'éclat de la » premiere jeunesse. Quoique la France » ne fût pas alors autant qu'elle l'a été » depuis en possession de servir de modele

Digitized by Google

» aux autres peuples, Anne y avoit pris
» des manieres, un ton, des modes, qui
» fixerent sur elle les yeux & presque l'ad-
» miration de la Cour de Londres. Cette
» premiere impression fut soutenue par une
» conversation vive & légere, par un en-
» jouement ingénieux & de tous les inf-
» tans. Les soupçons que pouvoit faire naî-
» tre son air libre & trop carressant, étoient
» détruits par son âge & par sa dissipa-
» tion. Elle ne montroit de l'empressement
» que pour les plaisirs & pour les fêtes ; &
» il paroissoit si peu d'art dans sa conduite
» qu'il étoit presque impossible de lui sup-
» poser des projets. Sa coquetterie ne fit
» pas & ne devoit pas faire des impres-
» sions fâcheuses : on la regarda comme
» une suite de l'éducation frivole qu'elle
» avoit reçue, & non comme un vice du
» cœur, ou le fruit de la réflexion. Les
» événemens prouverent que son caractere
» avoit échappé aux courtisans les plus dé-
» liés : elle se trouva dissimulée, profon-
» de, ambitieuse, & fut tout cela à un
» haut dégré & avant vingt ans.

Percy parut le premier sensible aux charmes d'Anne, ou fut, si l'on veut, le premier séduit par son adresse. Ses soins furent acceptés, & leur union alloit être consommée si l'amour du Roi n'y avoit mis

Digitized by Google

obſtacle. Percy fut forcé de renoncer à ſa maîtreſſe : Henri déclara lui-même à Anne les ſentimens qu'il avoit pour elle, mais il la trouva plus fiere qu'il ne l'avoit cru. Eclairée ſur la violence de la paſſion qu'elle avoit inſpirée, elle parut plus offenſée que flattée des propoſitions du Prince, & lui ſignifia qu'elle ſeroit ſa femme ou ne lui ſeroit rien. C'eſt à cette époque que les écrivains Catholiques fixent la premiere idée qu'eut Henri de faire divorce avec Catherine ; les Proteſtans la font remonter plus haut. On n'eſt pas moins embarraſſé ſur la date préciſe de la réſolution qu'il en prit ; on auroit évité de longues & ameres conteſtations, ſi on avoit été aſſez deſintéreſſé de part & d'autre, pour voir que le Cardinal Wolſey étoit l'unique, ou du moins la principale cauſe de ce grand événement.

Cet homme célébre, rapidement paſſé de la condition la plus baſſe au miniſtere & à la pourpre, avoit d'abord embraſſé le parti de l'Empereur, & il l'abandonna enſuite, parce qu'il vit que ce Prince l'avoit trompé par les fauſſes eſpérances qu'il lui avoit données de le placer ſur le trône de l'Egliſe. Wolſey voulut humilier Charles-Quint, en faiſant répudier Catherine d'Arragon ſa tante. Ce Cardinal porta

Digitized by Google

dans cet odieux procès plus d'adresse que la passion n'en permet ordinairement, & plus de circonspection qu'on ne l'auroit dû espérer de la hauteur & de l'emportement de son caractere. Il commença par persuader le Confesseur du Roi, dont les remontrances firent naître des doutes dans l'esprit de Henri, & ces scrupules joints à la décision de quelques Théologiens, le décidérent entierement pour le divorce. Sa résolution ne tarda pas d'éclater. Trois Ambassadeurs François étant arrivés en Angleterre, conclurent sans beaucoup de difficultés, un traité de paix perpétuelle entre les deux nations, & ils arrêterent que Marie, fille de Henri, épouseroit François I. ou son second fils le Duc d'Orléans.

» L'Evêque de Tarbes, celui des Ambassadeurs qui avoit le plus le talent des » affaires, & le seul qui eut le secret de » celle-là, parut environ huit jours après » la signature du traité, mécontent d'une » négociation dont le succès étoit regardé » comme complet. Son chagrin fut remarqué comme il le devoit être, & on chercha à en deviner la cause. Le public s'épuisa à l'ordinaire en conjectures, & les » gens en place en questions. Lorsque le » Prélat crut avoir assez long-tems tenu

» les esprits en suspens, il se laissa arra-
» cher son secret : il dit avec un certain
» embarras assez ordinaire à ceux qui ont
» des vérités fâcheuses à annoncer aux
» Princes, qu'il craignoit beaucoup qu'u-
» ne partie des liens que venoient de for-
» mer les deux nations, ne fussent bien-
» tôt rompus, & qu'en particulier le ma-
» riage projetté ne pût pas s'exécuter. Pressé
» de s'expliquer sur le mystere que renfer-
» moient ces dernieres paroles, il avoua
» qu'il croyoit nulle l'union de Henri &
» de Catherine, & qu'il étoit instruit que
» les Théologiens les plus habiles ne pen-
» soient pas autrement que lui.

» Le Roi parut frappé de ce discours
» comme il l'eût été d'un coup de foudre ;
» son but étoit de persuader par cet éton-
» nement à l'Europe que le premier doute
» sur son mariage lui étoit venu à cette oc-
» casion.

Les scrupules de l'Evêque de Tarbes furent regardés comme des vérités incontestables, & il partit sur le champ pour l'Italie un Ministre, chargé de solliciter auprès du Saint Siége la dissolution du mariage avec Catherine.

Clement VII. qui gouvernoit alors, étoit encore prisonnier au Château Saint-Ange. Le secours prompt & assuré qu'on lui pro-

Digitized by Google

mit, l'auroit infailliblement déterminé à faire ce qu'on exigeoit de lui, s'il n'eût été arrêté par la crainte de Charles-Quint. Lorsque le Pape fut libre, les négociateurs Anglois devinrent plus pressans, mais leur adresse & leur activité ne purent vaincre ses irrésolutions. Il vint à bout de faire naître des obstacles & des incidens fort naturels, qui reculoient la décision de cette affaire. Après bien des détours & des lenteurs, pressé par les instances de l'Angleterre, Clement établit enfin Wolsey juge de l'affaire du divorce, & on lui donna pour adjoint le Cardinal de Campege, qui s'étoit trouvé du goût des deux Cours.

Il n'y avoit qu'à suivre la négociation de Campege, pour être convaincu que le Pape ne donneroit jamais les mains à un projet contraire aux intérêts de son Siége & à ceux de sa maison, & qu'il vouloit seulement obtenir par ce moyen un traitement plus avantageux de Charles-Quint. L'affaire se rempliſſoit tous les jours de nouvelles difficultés. Henri que sa passion mettoit dans un état violent, fatigué de tant d'indécisions, envoya de nouveau à Clément deux Ministres pour presser l'exécution de son projet; mais leurs insinuations n'ayant pas eu le succès qu'ils s'étoient promis, ils eurent recours à des

Digitized by Google

moyens odieux. Ils joignirent aux reproches les plus humilians, des menaces effrayantes. On faiſoit craindre au Pape d'être dépoſé, ſous prétexte que ſon élection avoit été irréguliere ; que l'Angleterre ne ſecouât un joug qui devenoit tous les jours plus dur & plus injuſte, & que l'Europe entiere éclairée & enhardie par un exemple ſi frappant, ne renonçât à l'ancien préjugé qui la tenoit ſous la domination du S. Siége. Ces moyens ne réuſſirent pas, & l'affaire du divorce fut ramenée au tribunal de Wolſey & de Campege. Les Légats, après l'examen de cette cauſe ſinguliere, citerent le Roi & la Reine pour le 18 Juin 1529. La Reine comparut devant eux, mais les recuſa pour juges, & ne voulut jamais ſe déſiſter de ſa récuſation. » On l'auroit peut-» être crue occupée de ſa vengeance, ſi » en ſe précipitant devant toute l'aſſemblée » aux pieds du Roi, elle n'avoit fait voir » qu'il n'y avoit dans ſon cœur que le déſir » & peut-être l'eſpérance de regagner un » cœur qu'elle avoit malheureuſement per-» du. Cette poſture, ſon amour & ſes in-» fortunes lui inſpirerent tout ce qu'on » peut imaginer de plus modeſte, de plus » tendre & de plus touchant. Dès qu'elle » eut fini de parler, elle ſe retira, & alla » attendre dans l'obſcurité, dans les lar-

» mes & dans l'incertitude les effets d'une » ſcene auſſi attendriſſante que celle qui » venoit de ſe paſſer.

» Le denouement de ce coup de théatre » ne fut pas tel qu'on avoit cru pouvoir » l'eſpérer. Tout l'attendriſſement qu'on » avoit remarqué dans le Prince ſe réduiſoit à une compaſſion ſtérile, & à des » éloges vagues. Henri rendit juſtice à la » conduite exemplaire, à l'humeur douce, » à la ſoumiſſion ſans bornes de Catherine ; & il parut fâché que la religion & » la conſcience ne lui permiſſent pas de » finir ſes jours avec une Reine malheureuſe, qui n'avoit jamais rien dit ni rien » fait que de louable.

Tandis que Campege éloignoit tant qu'il pouvoit la déciſion de cette affaire, l'Empereur fit un traité à Barcelone, dans lequel il traitoit favorablement le S. Siége, dans la vûe de ſe venger, ſur tout du Roi d'Angleterre, qui l'inſultoit cruellement dans la perſonne de ſa tante. Le Pape immédiatement après ſon raccommodement avec l'Empereur, évoqua l'affaire du divorce, & ſe rendit par cette démarche foible & imprudente, l'inſtrument d'une haine, d'un orgueil, d'une politique qu'il auroit dû traverſer, & dont il pouvoit très-aiſément devenir la victime.

Digitized by Google

Campege s'en retourna à Rome, & Wolsey fut immolé au reſſentiment du Roi ; il ſe vit accablé d'une ſuite d'accuſations, d'opprobres & de malheurs qui le conduiſirent au tombeau.

Henri dont les contretems ne faiſoient qu'irriter la paſſion, fut obligé de chercher d'autres moyens : on lui conſeilla de conſulter toutes les Univerſités de l'Europe. Celle d'Oxford & de Cambridge étoient vendues à la Cour, & déclarerent le mariage nul. Celles de France furent aſſez partagées, & la Sorbonne, diviſée en pluſieurs factions, ne céda qu'à des vûes d'intérêt & de politique à la volonté du Roi & à l'argent d'Angleterre. Le dernier de ces moyens fut ſeul aſſez puiſſant pour gagner les Univerſités d'Italie. La fureur de ſe vendre étoit montée à tel point qu'on avoit un Théologien pour un écu ; quelquefois pour deux une Communauté entiere, & qu'un Couvent de Cordeliers paſſa pour cher parce qu'il en coûtoit dix. Mais les Théologiens Allemans ne cederent ni à la ſéduction ni aux ſollicitations, & refuſerent de ſe déclarer pour le divorce.

La Cour de Rome vit ces manœuvres avec une indifférence mépriſante : c'étoit un étrange aveuglement de penſer qu'on

Digitized by Google

la subjugueroit par les décisions de quelques Théologiens. Cette Cour trop intéressée depuis long-tems, & trop politique pour se conduire par les maximes foibles, bornées & incertaines des casuistes, regardoit malheureusement moins la religion comme sa fin, que comme un moyen d'y arriver.

Henri qui voyoit avec douleur le peu de fruit qu'il tiroit de toutes ses démarches, forma, pour se venger de Clement, le dessein de lui enlever l'Angleterre. Il commença par défendre, sous des peines capitales, de recevoir aucune expédition de Rome qui ne fût appuyée de son autorité. Il attaqua les privileges du Clergé, & dépouilla le Pape de ses droits les plus essentiels. Dans le même tems, Catherine pressée de nouveau de consentir au divorce, & toujours ferme dans son refus, fut obligée de s'éloigner de la Cour, où elle ne retourna jamais.

Le Roi d'Angleterre voulut enfin terminer ses irrésolutions, en suivant le conseil que lui donna François I. de se passer de la dispense du Pape, & d'épouser sans délai une femme aimable, qui étoit devenue nécessaire à son bonheur. Le mariage se fit, & demeura secret jusqu'à la grossesse d'Anne de Boulen, qui força de

Digitized by Google

le rendre public avant même qu'on eût pû déclarer nul celui de Catherine. Cette derniere opération fut l'ouvrage de Cranmer, Archevêque de Cantorbery, qui engagea le Clergé d'Angleterre à prononcer sur l'affaire du divorce; & malgré la précaution qu'avoit prise le Pape de se reserver la connoissance de ce grand procès, le mariage fut cassé solemnellement. Anne entra en triomphe dans Londres, & y fut reçue avec un éclat & une magnificence singuliere.

Clément apprit avec un dépit sensible ce qui venoit de se passer : il fit une Bulle qui excommunioit Henri & Anne de Boulen, s'ils ne se quittoient dans quelques mois; & après de nouvelles négociations pour terminer cette affaire, le Pape assembla son Consistoire, & le résultat fut une sentence qui obligeoit le Prince à reprendre Catherine, sous peine d'excommunication pour lui, & d'interdit pour son Royaume. Le Parlement avoit prévenu ce jugement par une loi qu'il avoit faite quelques jours aparavant, & qui défendoit de reconnoître l'autorité du Pape. Henri recueillit le fruit d'une politique profonde & suivie; & sans faire d'autres changemens dans la religion, il défendit tout commerce avec le S. Siége, & voulut être lui-même

Digitized by Google

chef de l'Eglise dans son Royaume. La nation adopta les idées schismatiques qu'on lui présentoit ; elle suivit depuis les opinion de Zuingle sous Edouard, retourna à la communion de Rome sous Marie, & se forma sous Elizabeth un culte qu'elle professe encore aujourd'hui, sous le nom de Religion Anglicane.

Histoire de la conjuration de Fiesque en 1546 & 1547.

André Doria délivra en 1528 la République de Gênes du joug de la France, & y établit l'ordre qui subsiste encore aujourd'hui.

» Ce plan de Gouvernement, le seul » peut-être qui pût convenir au caractere » des Génois, & à la situation où ils se » trouvoient, les devoit rassurer naturelle- » ment contre les entreprises de Doria. Si » ce grand Capitaine eût eu réellement » les vûes que lui ont supposées la plûpart » des historiens, ou il auroit laissé son » pays dans l'anarchie, ou il y auroit éta- » bli des loix mauvaises, ou il se seroit » emparé de la dignité de Doge ; trois » voies qu'il lui étoit aisé de prendre, & » dont chacune devoit presque nécessaire- » ment le rendre maître de la République.

Digitized by Google

» Avec un peu d'attention, on démêle » qu'il ne cherchoit ni à être tyran ni à » être citoyen, & qu'il vouloit se venger » seulement de la France, qu'il avoit bien » servie, & dont il étoit mal traité. Ce » projet qui étoit connu de tout le mon- » de, & celui de maintenir la révolution, » l'autorisoit, sans qu'on en prît ombrage, » à se charger, comme il fit, du comman- » dement des galeres de Charles Quint. Il » est vrai que ce moyen avoit quelque » chose d'équivoque, & qu'il pouvoit ser- » vir à opprimer la liberté publique aussi » bien qu'à la défendre : mais l'ordre que » Doria avoit d'abord établi dans l'Etat, » étoit une preuve de modération, que ce » qu'il avoit laissé voir d'ambition ne de- » voit gueres affoiblir, & que sa conduite » fortifioit extrêmement. Content de l'em- » pire que lui donnoient sur les esprits & » sur les cœurs les grandes choses qu'il » avoit faites, il paroissoit préférer de » bonne foi la tranquillité de la vie privée » à l'embarras des grandes places, & se » livrer aux affaires plutôt par zéle que » par goût. Il y a apparence que des de- » hors aussi imposans auroient trouvé une » confiance entiere, sans la présomption » & les hauteurs d'un parent éloigné qu'il » avoit adopté pour fils.

Digitized by Google

Ce jeune homme ſe nommoit Jeannetin Doria : condamné dès ſes premieres années à des travaux obſcurs, l'yvreſſe où le jetta le changement de ſa fortune lui donna un orgueil & des manieres qui révolterent tout ce qui avoit de l'élévation dans l'ame, & ſingulierement Jean-Louis de Fieſque, Comte de Lavagna. Ce jeune Seigneur, l'homme le plus riche de la République, étoit magnifique, aimable & ſéduiſant : avec un grand nombre de qualités brillantes, il avoit l'apparence de pluſieurs vertus. » L'inquiétude qui le pouſſoit aux grandes places, venoit du deſir qu'il avoit de » faire de grandes choſes ; l'ambition ne » lui étoit inſpirée que par la gloire. Une » erreur, qui étoit plutôt un malheur de » ſon âge qu'un défaut de ſon eſprit, lui » fit confondre la célébrité avec une réputation fondée : il alla juſqu'à croire qu'il » lui ſuffiroit d'occuper de lui ſes contemporains, pour laiſſer un grand nom à la » poſtérité. Tous ceux qui l'avoient étudié & qui ſe connoiſſoient en hommes, » lui trouvoient à vingt-deux ans une politique très-raffinée & une diſſimulation » impénétrable : il leur paroiſſoit né pour » aſſervir ſa patrie ou pour l'illuſtrer.

Fieſque ne pouvoit manquer d'être mécontent de la ſituation où ſe trouvoit la

Digitized by Google

République. Il lui parut également indigne de lui de vivre dans l'obscurité, ou d'en sortir par la faveur d'un homme qu'il méprisoit. » Entre plusieurs moyens que lui » présenta une imagination forte & impétueuse, celui de faire périr les Doria fut » le seul qui lui parût infaillible, & il s'y » arrêta avec beaucoup de sang-froid & de » fermeté. La nécessité de changer la forme du Gouvernement pour soutenir » une démarche aussi hardie, ne l'effraya » pas, & fut peut-être sans qu'il s'en doutât un motif de plus : il devoit paroître » doux à un homme de son caractere d'abattre d'un même coup ses ennemis, & » de se placer à la tête d'un Etat assez puissant. La révolution devoit être l'ouvrage » du génie seul : pour la maintenir, la » force étoit nécessaire, & Fiesque qui le » vit, pensa à se ménager l'appui de la » France.

Cette Cour entra aisément dans les vûes de Fiesque ; & dans l'espérance de se venger de Doria & de reprendre le Milanès sur l'Empereur, elle accorda des secours considérables. Fiesque instruit que les mêmes passions qui lui avoient rendu la Cour de France favorable, regnoient à celle du Pape, s'occuppa du soin de les mettre en jeu. Il alla lui-même à Rome pour négo-

Digitized by Google

cier cette affaire, & il écarta les soupçons que ce voyage pouvoit faire naître, par l'attention qu'il eut au milieu de ses projets de ne paroître occupé que de ses plaisirs, & par l'art de cacher des desseins profonds sous un air frivole. Il trouva Paul III. aussi bien disposé qu'il le souhaitoit, & ce Pontife approuva la révolution avec de grands éloges.

Fiesque ne s'occupa plus que du soin de mettre la derniere main à son entreprise, & il ne put en être détourné par les remontrances d'un de ses plus zélés partisans : c'étoit Vincent Calcagno, homme d'un certain âge, & qui avoit une espéce de passion pour le jeune Comte. » Comme » il avoit le sens droit, les grandes entre» prises commencoient par lui être toujours » suspectes. Il étoit d'ailleurs né timide, » & les réflexions ou l'expérience qui chan» gent quelquefois les caracteres, l'avoient » affermi dans le sien. Tout ce qui avoit » l'air trop élevé lui paroissoit chimérique, » & il regardoit comme imprudent tout » ce qu'on abandonnoit au hazard. Son » imagination étoit plus aisément étonnée » que son cœur ; & il étoit ferme jusques » dans les périls qu'il avoit prévûs & qu'il » avoit craints.

Le chef de la conjuration forma d'a-

Digitized by Google

bord son attention à ne pas se laisser pénétrer, & il se rendit en effet impénétrable. Sa conduite avoit quelque chose de si naturel & de si aisé, qu'il n'étoit pas possible d'y soupçonner le moindre mystere. André Doria, malgré la profonde connoissance qu'il avoit des hommes, se laissa imposer par ces apparences, & Jeannetin fut séduit par les témoignages d'estime & d'attachement que Fiesque lui prodigua.

Le Comte sçut se concilier les négocians, cette précieuse portion de citoyens si honorée dans le gouvernement populaire, si opprimée dans le despotique, si négligée dans le monarchique, & si méprisée dans l'aristocratique, en leur exagérant le tyrannique orgueil des nobles, & en leur laissant entrevoir la possibilité de s'en délivrer. Par là il s'assuroit du peuple, qui suit aveuglément le mouvement qui lui est communiqué par ceux qui le font travailler ou qui le font vivre : un extérieur brillant, des manieres ouvertes & polies, des bienfaits répandus adroitement, achevererent de lui gagner la multitude.

Il ne manquoit à Fiesque que des soldats. Il eut une occasion favorable, & qui se présentoit naturellement, d'en lever dans ses terres. Il prit des arrangemens secrets avec Pierre-Louis Farnese, Duc de Parme

& de Plaiſance, qui lui promit un ſecours de deux mille hommes. Il fit venir une galere qui lui appartenoit, dans le port de Gênes : ſes amis débaucherent quelques ſoldats de la garniſon, & s'aſſurerent de dix mille habitans déterminés : avec ces forces réunies, les conjurés crurent qu'il étoit tems de prendre une derniere réſolution.

La nuit du premier au ſecond Janvier fut l'inſtant arrêté pour l'exécution de leur projet. L'époque étoit adroitement fixée. Comme le Doge qui ſortoit de place le premier du mois, ne pouvoit être remplacé que le quatre, la République devoit ſe trouver dans une eſpéce d'anarchie, dont il étoit poſſible de tirer parti.

Un des chefs de la conjuration, & un de ceux ſur qui Fieſque comptoit le plus, étoit Jean-Baptiſte Verrina, » homme bra-» ve, impétueux, éloquent : il avoit l'eſ-» prit vaſte, mais déréglé ; le cœur élevé, » mais corrompu. Son penchant l'entraî-» noit au crime, & le mauvais état de » ſes affaires le lui rendoit preſque in-» diſpenſable. Une imagination vive & » forte lui préſentoit ſans ceſſe des projets » ſinguliers & hardis, dont il n'examinoit » jamais ni la juſtice ni les reſſorts, & » dont il prévoyoit rarement les ſuites. Il » étoit ennemi de tout repos, du ſien par inquiétude,

» inquiétude, de celui des autres par am-
» bition. Le Gouvernement établi dans ſa
» patrie lui déplaiſoit, préciſément parce
» qu'il y étoit établi ; & tous ceux qui
» entreprendroient de le changer étoient
» ſûrs de trouver en lui des conſeils dan-
» gereux & des ſervices utiles. Ce caractere
» l'avoit rendu cher à Fieſque, dont il ré-
» gloit les plaiſirs, partageoit la fortune,
» & dirigeoit en quelque maniere les paſ-
» ſions.

Le jour arrêté pour la révolution commençoit à luire, que les conjurés firent les dernieres diſpoſitions. Verrina ſe rendit à l'entrée de la nuit ſur la galere de Fieſque qui étoit ſon poſte ; il donna par un coup de canon le ſignal de l'attaque, & l'action fut auſſi-tôt engagée dans l'ordre qui avoit été projetté. On commença par attaquer ceux qui défendoient les portes de la ville les plus eſſentielles, & dont on ſe rendit bientôt maître. Jeannetin s'étant éveillé au bruit, & étant accouru, fut reconnu & maſſacré ſur le champ. André Doria eut le tems de ſe ſauver dans un château à quinze mille de Gênes. Cette lâcheté dans un vieillard célébre par ſa valeur, ne doit ſurprendre que ceux qui ne connoiſſent pas les hommes.

Les avantages que remporterent les con-

Digitized by Google

jurés, redoubla leur activité & leur courage : après s'être fortifiés à la hâte dans les postes dont ils s'étoient emparés, ils se répandirent dans les rues en criant, *Fiesque & liberté.* Ces deux mots, dont l'un rappelloit à un grand nombre d'ouvriers le nom de leur bienfaiteur, & l'autre réveilloit dans tous les esprits l'idée du plus grand des biens, séduisirent la populace, qui prit aussi-tôt les armes.

Les tentatives que fit le Sénat pour opposer la force aux conjurés ayant été funestes, il tourna ses vûes vers la négociation. Ansaldo Justiniani, un des Sénateurs députés, s'avança dans le lieu du tumulte, & demanda froidement à parler au nom de la République, au Comte de Fiesque. Cet homme dangereux n'étoit plus ; en voulant passer sur une galere, il étoit tombé dans la mer, & s'y étoit noyé. » Le » secret pouvoit être facilement gardé jus- » qu'à la fin de l'action, sans la vanité » puérile de Jerôme, qui répondit à Jus- » tiniani qu'il n'y avoit plus d'autre Com- » te de Fiesque que lui, & qu'il n'écou- » teroit les propositions qu'on avoit à lui » faire, que lorsqu'on lui auroit livré le » Palais. Une réponse aussi imprudente » eut les suites qu'elle devoit avoir. Le Sé- » nat rassuré par le seul événement qui pût

Digitized by Google

» changer sur le champ & d'une maniere » stable la situation des choses, montra de » la fermeté ; & les conjurés, par une rai- » son contraire, perdirent toute leur au- » dace. A mesure que la mort de leur » chef se répandoit, & elle se répandit fort » vîte, on voyoit les esprits se refroidir, » le courage expirer dans tous les cœurs, » & les armes tomber des mains. Ceux » même que des haines plus vives, de » plus grands intérêts, ou un caractere plus » emporté avoient rendus jusqu'alors plus » redoutables que les autres, se laissoient » abbattre par la terreur commune. La ré- » volution fut si générale, qu'au point du » jour il n'y avoit pas un seul factieux dans » les rues de Gênes : ils étoient tous reti- » rés dans leurs maisons, dispersés dans » la campagne, ou retranchés dans quel- » que poste.

Ainsi finit cette conspiration, qui par l'événement établit sur des fondemens pres- que inébranlables l'autorité qu'on avoit voulu détruire.

EXPERIENCES Physico-méchaniques de M. Hauksbée, traduites par feu M. de Brémond, revûes & mises au jour, avec des remarques ; par M. Desmarest. *A Paris*, chez la veuve *Cavelier* & fils, rue

Digitized by Google

Saint Jacques, au Lys d'or.

Nous nous occuperons dans cet extrait de la maniere dont les deux volumes de ces expériences ſont exécutés. M. Deſmareſt a porté ſon attention ſur deux objets importans : la diſtribution méthodique des matieres, & les remarques.

1°. Comme M. Hauksbée, en compoſant ſon recueil, ne s'étoit point aſtreint à un certain arrangement dépendant des matieres, on s'eſt appliqué à donner aux détails des faits une forme plus méthodique.

Dans ces vûes on a raſſemblé ſous différentes claſſes générales, qui forment autant de chapitres, les expériences qui concernent un même ſujet, comme la peſanteur, l'air, l'électricité, les tubes capillaires, &c. & l'on a diſtingué par articles chaque expérience particuliere. Par cette diſpoſition, des détails, auparavant iſolés, ſont rapprochés heureuſement & ſe placent en bon ordre dans l'eſprit du lecteur.

2°. L'Editeur n'a pas borné ſon attention à ce ſeul objet. Les expériences de M. Hauksbée ont été faites il y a près de quarante ans. Depuis ce tems la Phyſique expérimentale a acquis des connoiſſances, ou plus ſûres ou plus étendues. M. Deſmareſt a rapproché les faits poſtérieurs du récit de M. Hauksbée, ſoit qu'ils ſerviſſent

Digitized by Google

à le confirmer (ce qui arrive le plus souvent), soit qu'ils tendissent à le détruire. Il a même recueilli dans certaines remarques l'histoire de ce qui a été écrit sur un même sujet; & ces sortes d'histoires, outre qu'elles plaisent naturellement, parce qu'elles présentent les différens efforts de l'esprit humain, instruisent aussi par les vûes qu'elles fournissent.

» On ne sçauroit trop, dit M. Desmarest, » engager ceux qui veulent faire » quelque progrès dans la Physique, à comparer les connoissances transmises par les » sçavans qui nous ont précédé, avec les » recherches des Physiciens de notre tems, » on apprécie par là le mérite des uns & » des autres. C'est aussi un moyen pour s'avancer à de nouvelles découvertes, que » de considerer comme le premier pas que » nous ayons à faire, celui où les grands » hommes qui nous ont précédé, ont terminé leur course & leurs travaux. La » continuité de nos efforts joints avec les » leurs, forme cette union & cet accord » qui doit regner entre les sçavans de tous » les siécles & de tous les pays, pour étendre les limites de nos connoissances.

Telles sont les raisons qui ont déterminé M. Desmarest à donner des remarques, où il combine les efforts des anciens avec ceux

des obſervateurs de notre tems. Il a ſuivi auſſi ce plan dans les deux dernieres ſections de ſon diſcours préliminaire, qui comprend un extrait raiſonné des deux volumes. Nous l'allons ſuivre dans le compte que nous nous propoſons de rendre du recueil.

On voit à la tête de l'ouvrage, des éclairciſſemens de l'Editeur ſur les thermométres de M. Hauksbée; & la deſcription de la machine pneumatique du Phyſicien Anglois. On y a joint un précis hiſtorique des différentes réformes que cette machine a éprouvées depuis Otto de Guericke juſqu'à préſent.

Le chapitre premier a pour objet la peſanteur des corps. M. Hauksbée examine d'abord par quelle force les molecules des corps ſolides, quoique d'une peſanteur ſpécifiquement plus conſidérable que les liqueurs qui les décompoſent, y ſont ſoutenues & y nâgent. Il combat les Phyſiciens qui avoient cru trouver le dénouement de cette ſuſpenſion dans l'augmentation des ſurfaces qu'acquierent les corpuſcules diſſous. M. Deſmareſt diſcute les vûes que différens Phyſiciens ont propoſées ſur cette ſingularité hydroſtatique, & rapporte ce phénomene à la même cauſe qui éleve les liqueurs dans les tubes capillaires. Le ſe-

Digitized by Google

cond article de ce chapitre préſente les procédés & les réſultats des expériences faites pour déterminer les peſanteurs ſpécifiques de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb & du fer, & leur proportion, avec un égal volume d'eau : l'Editeur expoſe les principes d'hydroſtatique ſur leſquels ſont fondées ces déterminations. Les deux articles ſuivans offrent des obſervations, par leſquelles M. Hauksbée évalue la quantité de la réſiſtance que l'air oppoſe aux corps qui s'y meuvent, ſoit dans leur chute, ſoit dans leur réflexion. On trouve dans les remarques quelques principes de la théorie de la réſiſtance des fluides, & des méthodes pour l'évaluer à chaque inſtant de la chûte.

Dans le chapitre ſuivant, on a renfermé les obſervations ſur l'air. Il eſt queſtion d'abord d'une expérience, par laquelle on s'aſſure de la quantité d'air produite par une certaine doſe de poudre à canon ; enſuite on voit un procédé très-ſimple pour déterminer le rapport du poids de l'eau avec celui d'un pareil volume d'air, que l'on dit être celui d'un à huit cens. M. Hauksbée, en examinant & rappellant à des réſultats précis les phénomenes des hémiſpheres de Magdebourg, aſſure tous ces effets à la preſſion de l'atmoſphe-

Digitized by Google

re. Il combat autant les partisans actuels de la matiere subtile que les raisonnemens antiques de ceux qui de son tems soutenoient encore le *lien funiculaire des parties crochues* de l'air. C'étoit de ces imaginations futiles, enfantées plutôt par le besoin d'expliquer que par la conviction de l'expérience.

L'article quatrieme contient le détail curieux d'une expérience intéressante sur la dilatation & la condensation de l'air comparées avec celles de l'esprit de vin. Par ce procédé, M. H. a reconnu que l'expansion de l'air, depuis le terme de la glace jusqu'au plus grand dégré de la chaleur de l'été dans le climat d'Angleterre, est dans le rapport de six à sept, & depuis le plus grand froid jusqu'au plus grand chaud du même climat, dans le rapport de sept à huit. M. D. rapproche de cet essai curieux les expériences relatives de MM. Amontons, Bernoulli, Musschenbroeck, & les autres observations de ce chapitre, concernent le ressort de l'air, la maniere dont certaines vapeurs rendent ce fluide funeste & peu propre à la respiration, le méchanisme par lequel les courans rapides, l'air dans les ouragans, ébranlent le mercure des barometres & affectent l'économie animale. Toutes ces expériences sont appré-

Digitized by Google

siées dans les notes & dans le discours préliminaire. Le dernier article contient le détail d'une expérience importante sur la réfraction des rayons de lumiere, en passant obliquement de l'air ordinaire dans le vuide de la machine pneumatique. M. Desmarest a recueilli toutes les circonstances qui ont rendu cette expérience fameuse, & les conséquences intéressantes qu'on en a tirées par rapport aux réfractions astronomiques.

Le troisieme chapitre renferme en XVIII articles les expériences de M. H. sur la lumiere électrique. Il est le premier qui ait examiné avec attention, & d'une maniere suivie, ces phénomenes. Dans tout ce travail, qui prouve un Physicien aussi infatigable que plein de sagacité, il développe les effets de la lumiere électrique par rapport aux différens corps qui en sont susceptibles, tels que la laine, l'ambre, les matieres grasses & résineuses, & enfin *le verre*. Je dis *le verre*, car c'est à M. Hauksbée que nous sommes redevables de la premiere application des globes, des cylindres & des tubes de verre aux expériences électriques. Avant lui le verre étoit relégué parmi les corps dont la vertu électrique étoit peu considérable. Il faut voir dans l'ouvrage même la maniere dont M.

Digitized by Google

Hauksbée diversifie les appareils des expériences afin de varier les phénomenes. La lumiere électrique entre les mains du Physicien Anglois, produit des ramifications, des jets variés ; elle augmente même au point de devenir un feu réel, & de s'annoncer par des pétillemens marqués, des étincelles brûlantes & phosphoriques.

Nous passons au chapitre suivant, où l'on trouve les expériences qui concernent particulierement l'électricité. On voit en parcourant les articles de ce chapitre, que M. Hauksbée a apperçu les attractions & les répulsions des *effluvia*, leur plus grande force dans certains tems favorables, & lorsque le tube étoit plein d'air ou échauffé : il a remarqué quels étoient les corps qui admettoient les émanations électriques & ceux qui les interceptoient ; que deux corps imbibés du même fluide, se fuyoient ; que les corps qui flottoient dans l'atmosphere du tube échauffé, en abandonnoient le tourbillon pour s'attacher alternativement aux corps extérieurs & y rentrer ; qu'enfin les couches de l'atmosphere que les corps flottans occupoient, étoient d'autant plus éloignées du corps électrique qui en étoit le centre, que ce corps avoit un dégré de l'électricité plus marqué. Il s'est assuré par des fils, que les émanations électriques formoient des

Digitized by Google

rayons divergens en sortant des globes & des cylindres, & des rayons convergens dans leur affluence ; enfin il a vu que les corps résineux, par la chaleur de la fusion, contractoient une vertu attractive très-considérable : il a observé les variétés que le vuide apportoit aux effets des globes & des tubes ; la permanence de l'électricité dans les corps frottés, le bruissement, les piquures sensibles, la fluctuation des effluvia, &c. Toutes ces vérités établies solidement, & tant d'autres choses qu'il a entrevûes, doivent être considérées comme lui étant propres, & comme des *découvertes* qui sont par rapport à lui des vûes neuves & non des répétitions monotones d'observations faites avant lui, ou des imitations serviles de procédés mis en usage. Il suffit de jetter un coup d'œil sur l'état où étoit alors cette partie de la Physique, pour sentir jusqu'où la sagacité angloise a conduit notre Physicien, & le peu de secours qu'il a tiré des Physiciens qui l'ont précédé dans la carriere.

M. Dufay, dans son travail sur l'électricité, s'étoit attaché à répéter les expériences de M. Hauksbée, pour se *mettre*, comme il le déclare, *sur la voye*. Tous les éclaircissemens que l'Editeur a pu trouver dans les mémoires de l'Académicien Fran-

Digitized by Google

çois, font partie des Commentaires qu'il a joints au texte, & ces éclairciſſemens ont un nouveau mérite d'être rapprochés des détails de M. Hauksbée. M. Deſmareſt n'a pas négligé de faire uſage des lumieres que les Phyſiciens Anglois, Allemands & François ont répandues de nos jours ſur les queſtions qu'il s'eſt propoſé de traiter.

Le dernier chapitre du premier volume renferme différentes expériences ſur les variétés de la lumiere des phoſphores dans le plein & dans le vuide. Nous ne nous arrêterons pas ſur ces queſtions, quelque intéreſſantes qu'elles ſoient.

Nous obſerverons ſeulement avec M. Deſmareſt, que les ſyſtêmes de certains Cartéſiens, qui pour expliquer la lumiere des barometres faiſoient choquer le ſecond élément de Deſcartes contre le premier dans les vibrations du mercure, n'ont que trop d'analogie avec le choc de deux courans, qui fait la baſe de quelques hypothèſes que des modernes ont voulu accréditer. Ce ſont d'autres termes, mais le méchaniſme eſt le même. Tant il eſt vrai que l'eſprit de ſyſtême n'a rien enfanté de nouveau, & que les idées hypothétiques ſe ſont préſentées avec autant de développement aux anciens qu'aux modernes. En cela donc nous n'avons rien, nous n'aurons

Digitized by Google

rien qu'ils n'ayent eu : nos avantages sur eux sont dans les faits & dans la maniere de les combiner.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que du premier volume. Le chapitre premier du second contient des expériences sur l'ascension des liqueurs dans des espaces capillaires, & sur les loix de cette singularité hydrostatique. Nous y voyons l'eau s'élever dans des tubes capillaires de différens calibres dans le vuide, comme à l'air libre, en raison inverse des diametres : donc l'air ne contribue en rien à cet effet. M. D. discute dans une note quelques difficultés spécieuses de certains Physiciens modernes qui prétendoient que l'air y avoit part ; & fait disparoître toute influence de l'air. La pression supérieure des colonnes collatérales est détruite de même. Les syphons capillaires sont assujettis aux mêmes loix que les tubes, comme on le fait voir dans une remarque.

Les Physiciens n'ont employé communément dans leurs expériences que des tubes capillaires cylindriques : mais comme la nature, malgré sa simplicité, varie presque à l'infini ses opérations & la forme des agens qui y concourent, & qu'elle présente des cavités capillaires de différentes moulures, pour ainsi dire, il étoit impor-

Digitized by Google

tant qu'on eût des observations qui pussent offrir des caracteres d'analogie & de comparaison. C'est dans ces vûes que M. Hauksbée s'est attaché à comparer les phénomenes des tubes ou cavités cylindriques avec ceux des espaces prismatiques, & il a reconnu les mêmes loix. Nous voyons différentes especes de liqueurs s'élever entre deux lames de verre & de cuivre, entre deux plans de marbre polis, à une hauteur qui est toujours en raison inverse des distances des plans. M. H. a employé non seulement des plans paralleles, mais des plans qui s'écartant sous un angle quelconque, présentoient à chaque point de nouvelles distances. Les liqueurs dans lesquelles il les plongeoit, s'élevoient différemment, c'est-à-dire que la hauteur de chaque colonne de liqueur étoit à chaque point en raison réciproque à la distance des plans. Toutes les colonnes réunies formoient par leurs parties supérieures une courbe hyperbolique, une des asymptotes étant la surface du liquide, & l'autre la ligne de la réunion des deux plans. M. H. varia encore l'appareil sur une lame de verre placée horizontalement; il laissa tomber une goutte d'huile, ensuite il y appliqua une autre lame obliquement par une de ses extrémités, la baissant insensiblement par l'autre

Digitized by Google

jusqu'à ce qu'elle touchât la goutte d'huile; cette goutte pour lors se porta vers le point de réunion des plans avec un mouvement qui s'accélera toujours. Newton a donné ce phénomene comme une preuve de l'attraction, c'est-à-dire d'une cause dont on a besoin de faire encore l'apologie auprès de certains Physiciens intolérans. M. D. développe dans des remarques les vûes de Newton, & fait voir de plus par le secours de la Géométrie, qu'en réunissant les *momens* qui agissent dans deux directions, leur somme, ou la diagonale qui les représente, est d'autant plus considérable que l'angle des directions de ces forces est plus petit; par là il explique l'accélération du mouvement de la goutte d'huile. Il montre aussi par contraste l'inutilité & le peu de succès de l'impulsion appliquée à ces phénomenes.

A la suite de tous ces articles viennent les réflexions de M. H. sur la cause de l'élévation des liqueurs dans les tubes; c'est une hypothèse où l'attraction figure comme l'agent principal. M. Desmarest ajoute à ces réflexions une histoire critique des principales hypothèses que l'on a formées pour rendre raison de ces phénomenes. Cette histoire est divisée en trois parties, qui comprennent autant de classes de sys-

Digitized by Google

tèmes discutés avec étendue. M. D. expose à la fin de cette discussion le système de M. Veitbrecht, qui occupe le quart du volume. En développant par propositions ce système, M. D. n'a pas prétendu s'exposer au reproche que l'on fait à certains disciples de Newton, qui mettant l'attraction partout se croyent dispensés d'exposer comment elle agit.

Le second chapitre comprend les expériences de M. H. sur le son & sur ses différentes modifications, par rapport aux divers milieux dans lesquels il se propage : il en évalue les augmentations & les diminutions, suivant la densité de l'air & l'étendue de sa sphere de propagation. L'Editeur examine dans des remarques quel est le concours du ressort de l'air & de sa densité par rapport à la force du son. Il a placé à la fin du chapitre quatre éclaircissemens étendus ; le premier, sur les erreurs auxquelles peut conduire la supposition du mouvement d'ondulation dans l'air pour expliquer les phénomenes du son, & sur la nécessité d'admettre le seul mouvement de ressort dans ce fluide. Dans le second, on examine quelle variation peut éprouver la propagation du son par le froid & le chaud. Un troisieme éclaircissement donne une idée succinte des *systêmes harmoniques des*

Digitized by Google

spheres. On s'instruit de ces sçavantes chimeres pour avoir le droit de les apprécier. Tel est le ton avec lequel M. Desmarest en fait envisager l'utilité que nous en pouvons retirer. » Ces systêmes prétendus harmo-» niques, dit-il, que nous regardons avec » raison comme des chimeres, & qui oc-» cupoient les meilleures têtes du tems de » leur fortune, doivent nous faire regarder » presque du même œil, ou au moins avec » défiance, ces hypothèses séduisantes qui » ne prouvent que la témérité de leurs au-» teurs. Sommes-nous plus sages que les » anciens ? l'histoire de leurs fautes de-» vroit naturellement produire cet effet.

Nous ne nous étendrons pas sur les deux chapitres suivans. Dans le premier, on trouve des expériences sur l'eau, sur son poids, sur les phénomenes de sa congélation, sur celle des liqueurs spiritueuses, sur l'état des poissons dans l'eau, & sur la maniere dont l'air y est parsemé, &c. Toutes ces questions sont éclaircies dans des notes. Le dernier chapitre comprend des observations sur la réfraction des rayons de lumiere, en traversant différens fluides gras. On ajoute dans les remarques vingt-deux autres fluides examinés par Newton, & l'on y développe la théorie de ce grand Géometre sur la réfraction. La seconde ob-

Digitized by Google

ſervation concerne le mêlange de deux liqueurs, dont les volumes ſe confondent en partie par la pénétration. L'Editeur y a joint le détail raiſonné des expériences de M. de Reaumur, ſur un ſemblable phénomene. La maniere d'évaluer la force de l'aimant à différentes diſtances, eſt expliquée dans le troiſieme article. On a dans les remarques un recueil de toutes les expériences des Phyſiciens Anglois & autres ſur cette queſtion délicate; enſorte que les efforts des ſçavans s'y trouvent rapprochés, ainſi que leurs contradictions. M. Deſmareſt a ajouté deux articles qu'il a traduits. Le premier, ſur la réſiſtance qu'oppoſe l'air à la pouſſiere de malt, qui y flotte; & l'autre ſur l'arrangement des différentes couches d'une mine de charbon. Ce dernier article donne lieu à des notes ſur les eſpeces de charbons dont il eſt parlé, & à l'examen de la maniere dont les empreintes des végétaux ſe ſont formées ſur les pierres des miniéres. On y trouve auſſi des réflexions ſur la diſpoſition relative des différentes ſubſtances, & enfin ſur leur paralléliſme. M. Deſmareſt s'attache ſur ces points à des obſervations générales, aux faits réguliers & conſtans. » Sans nous » hazarder, dit-il, à former des hypothè» ſes, où l'imagination, en ſuppléant au

» vrai, le défigure toujours, nous nous » bornons à ces obſervations générales, qui » ſont peut-être les ſeuls ſyſtêmes permis.

TRAITÉ de la Diction, par M. Eſteve, de la Société royale des Sciences de Montpellier, vol. *in*-12. 1755. *A Paris*, chez *Ducheſne*, Libraire, rue S. Jacques, &c.

Il ne faut rien moins qu'un eſprit exercé dans les ſciences abſtraites pour faire de nouvelles découvertes ſur la diction. Ariſtote, Cicéron, Quintilien ont également écrit ſur cette matiere. Au jugement de M. de Fenelon, nous ne pouvons mieux faire que de copier ce que ces Auteurs en ont dit; mais ce que nos écrivains modernes n'avoient pas ſeulement vû, M. Eſteve vient de l'exécuter. Son ouvrage eſt diviſé en deux livres; le premier traite des principes eſſentiels de la diction, & le ſecond des différens ſtyles. Il recherche quelles ſont les vraies perfections des élémens de la phraſe; enſuite il examine la phraſe en elle-même. Ce ſont là les matériaux dont il fait uſage pour conſtruire le ſyſtême général des diverſes manieres de s'énoncer. Ce n'eſt pas ici un ouvrage de grammaire, mais plutôt un traité philoſophique ſur l'art de bien parler & de bien écrire dans toutes ſortes de langues. On

Digitized by Google

trouve dans cette production autant de méthode que dans un ouvrage de Géométrie, & autant de clarté que dans un ouvrage de pur agrément : pour l'invention on ne sçauroit la disputer à l'auteur, car il n'y a aucun modele en ce genre.

Nous avons dit qu'il falloit distinguer cette production philosophique de tout ce qu'on nous a donné jusqu'à présent sur la grammaire : nous allons rapporter ce qu'en dit l'Auteur. » Ce ne sont point ici les » principes raisonnés de la grammaire ni » l'art de parler correctement : ces con- » noissances préliminaires, je les suppose » dans mes lecteurs. La déclinaison des » verbes & des noms, les irrégularités, en » un mot tout ce qui appartient à la gram- » maire doit être connu. Dans un traité de » la peinture il n'est point nécessaire de re- » chercher la nature des diverses couleurs, » il faut les supposer déja broyées & ar- » rangées sur la palette : nous en usons de » même dans le traité de l'art de la dic- » tion. Aussi tout ce que nous y disons » peut également convenir à la Langue La- » tine, Françoise ou Allemande, ou plus » généralement à toutes les langues ancien- » nes & modernes.

Le peu d'étendue que nous donnons à nos extraits ne nous permet pas de suivre

l'Auteur dans toutes les réflexions qui naissent sous sa plume ; nous nous contenterons de citer quelques morceaux, qui feront connoître le style & la maniere dont cet ouvrage est exécuté.

En parlant de l'harmonie du discours, l'Auteur compare une période à un air de musique. » Ne faut-il point dans une période distribuer certains repos pour la » voix, exprimer un sentiment, n'introduire aucune disparate entre les sons qui » doivent se suivre, faire annoncer les » dénominations les unes par les autres, » ne présenter les plus grands effets qu'après ceux qui doivent les préparer, enfin répandre un accord & une unité d'expression ? &c. « Cette comparaison ainsi détaillée, est neuve, & retrace au juste la plus grande partie des regles que l'écrivain doit se prescrire. Dans le premier livre l'Auteur parle des images, de la chaleur qu'on doit leur donner, des termes figurés, de la métaphore, de l'allégorie, de la périphrase, des termes négatifs, des épithetes, des adjectifs, comme aussi des inversions & des tours de phrase, de l'harmonie du discours, & de la variété dans le style. Le second Livre, ainsi que nous l'avons déja dit, traite de toutes les différentes espéces de style qui ont du ca-

Digitized by Google

ractere. Le premier dont il eſt queſtion, eſt le ſtyle ſimple. Voici comme l'Auteur entre en matiere.

» Les anciens ont fait des éloges étonnans du ſtyle ſimple, qu'ils appelloient » Attique : ils lui donnerent ce nom, parce que c'étoit le ſeul territoire d'Athènes » qui le produiſoit. Lorſque les Athéniens » repréſentoient les Graces, ils les laiſſoient toutes nûes, ſans aucune ſorte de » vêtement; voilà le modele de leur ſtyle .... Le ſtyle ſimple pourroit être appellé le langage de la pure raiſon. Rempli de ſentimens nobles & vrais, il ne » ſe permet ni les antithèſes froides & étudiées, ni les comparaiſons fauſſes & déplacées, ni l'enchantement puerile des » figures brillantes d'une fauſſe Rhétorique : la peinture exacte des objets, la » nobleſſe & l'élégance de la diction, la » force du raiſonnement, la beauté eſſentielle du ſujet; voilà la diſtinction entiere du langage que devroient parler les » hommes.

Ce ſtyle ſimple eſt diviſé par l'Auteur en ſtyle ſublime & ſtyle naïf; chacun de ces ſtyles eſt traité dans un chapitre en particulier. Dans celui qui traite du ſtyle ſublime, l'Auteur compare la maniere d'écrire de Racine avec celle de Corneille. Après

Digitized by Google

avoir cité plusieurs exemples de l'un & de l'autre écrivain, M. Esteve dit : » voilà » encore une peinture (il est question de » quelques vers de Racine), mais faite » dans un autre goût que celle de Cor- » neille. Ce dernier est un torrent qui ra- » vage tout, & précipite sa course, la for- » ce de son éloquence l'entraîne sans cesse » malgré lui même, on diroit que les mots » ne font que le suivre de loin ; mais Ra- » cine développe ses couleurs, il les étend, » il colorie, il représente au vrai tout ce » qu'il peint, il fait par les seuls mots des » représentations plus parfaites que ce » qu'on croiroit pouvoir jamais attendre » de l'art de la diction.

» Rien n'est au-dessus des sentimens » élevés que Corneille donne à ses héros ; » c'est la nature dans sa plus grande force » & dans sa plus belle simplicité ; car je » ne parle ici que des grands traits de gé- » nie, qui lui assurent l'admiration de tous » les siécles ; il est vrai que la vive lumiere » de son éloquence s'est quelquefois éclip- » sée. Ces hommes qu'il fait parler & dont » l'ame paroît dans certains intervalles si » grande, si éclairée, & si sublime, ne » se soutiennent pas toujours dans cette » région élevée & lumineuse : on les ap- » perçoit assez souvent descendre parmi le

Digitized by Google

» vulgaire ; alors ils ne ſont plus une ſour-
» ce de vive lumiere qui éclaire tout ce
» qui les approche, on diroit plutôt qu'ils
» ne ſe conduiſent que par une lueur foi-
» ble & empruntée.

Nous ne pouvons qu'annoncer les idées de l'Auteur. Il parcourt tous les ſtyles, il en montre les beautés & les défauts. Le ſtyle ingénieux, le ſtyle brillant, le ſtyle fleuri, le ſtyle qui peint, le ſtyle qui ne peint point, le ſtyle oriental, le ſtyle découſu, tout eſt traité par ordre & avec préciſion. Nous nous contenterons de citer un des traits qui terminent l'ouvrage, & dont le lecteur pourra faire aiſément l'application.

» S'il y avoit une nation qui, peu ca-
» pable de raiſonnemens ſuivis, ne recher-
» chât jamais la juſteſſe dans la ſucceſſion
» des idées ; ſi une ſeule phraſe bien tour-
» née ſuffiſoit à la capacité de cette na-
» tion, le ſtyle découſu y paroîtroit avan-
» tageuſement. Un écrivain, pour con-
» tenter le lecteur, négligeroit le plan &
» la ſuite de l'ouvrage, pour ne s'occuper
» que du tour brillant d'une penſée. A
» cette premiere penſée, il feroit ſuccéder
» celle qui ſe préſenteroit d'abord à ſon
» imagination, quoiqu'elle n'eût ſouvent
» aucun rapport avec celle qui doit la pré-
céder

Digitized by Google

» céder ; ce seroit là le grand art d'amuser » des esprits frivoles. Car une imagination » légere préferera toujours l'éclat d'une » phrase isolée à un discours suivi, dont » toutes les parties sont faites les unes pour » les autres, & qui par-tout également vif » & pressant, ne montre pas mal à propos » des ombres qui servent à relever une » fausse lumiere.

HISTOIRE & commerce des Colonies Angloises dans l'Amérique septentrionale. *A Londres* ; & se trouve *à Paris*, chez *Lebreton*, *Desaint*, *Pissot*, *Lambert*. 1754. *in*-12. 1 vol.

Il nous paroît qu'on n'a pas saisi jusqu'ici la vraie maniere d'écrire l'histoire des colonies : on n'a presque parlé que des guerres qui avoient été entreprises pour s'y établir, ou qu'on a été forcé de soutenir pour s'y maintenir. Comme le but de ces établissemens est moins la gloire que l'utilité, il auroit fallu passer rapidement sur les événemens militaires, & s'arrêter à la situation, aux productions, aux mœurs, au gouvernement, à tous les avantages qu'on retire & qu'on pourroit retirer des pays éloignés dont on parle. L'Auteur de l'histoire des Colonies Angloises a parfaitement rempli l'idée que nous proposons. Il dit

Digitized by Google

tout ce que les négocians & les politiques peuvent desirer de sçavoir sur le sujet qu'il traite, & il le dit d'une maniere convenable à la matiere qu'il traite. Nous connoissons assez les sources où il a puisé, pour assurer quelles sont très-bonnes. Cet Ecrivain, ou quelqu'autre aussi instruit, devroit bien nous donner dans le même goût l'histoire de nos Isles sous le vent, les plus belles colonies de l'univers, sans en excepter le Pérou & le Mexique.

NOUVEAU Commentaire sur les ordonnances des mois d'Août 1669, & Mars 1673, ensemble sur l'édit du mois de Mars 1673, touchant les épices. Par M. ***. Conseiller au Présidial d'Orléans. *A Paris*, chez *Debure* l'aîné, quai des Augustins. 1754. *in*-12. 1 vol. Ce livre se vend 3 liv. 12 sols.

L'Ordonnance de 1669 traite des évocations, des réglemens de Juges en matiere civile & criminelle, des *Committimus*, des Lettres d'Etat & de répit. L'Ordonnance de 1673 a pour objet le commerce. Elle traite des apprentifs négocians & marchands, des agens de banque, & courtiers, des livres & registres des négocians, marchands & banquiers, des sociétés, des lettres & billets de change & pro-

Digitized by Google

meſſes d'en fournir, des intérêts de change & de rechange, des contraintes par corps, des ſéparations de biens, des défenſes & lettres de répi, des ceſſions de biens, des faillies & banqueroutes, de la juriſdiction des Conſuls. Le même auteur nous a donné il y a deux ans des commentaires courts, clairs, & très-inſtructifs ſur les ordonnances civiles & criminelles.

Ces quatre ordonnances ſeront toujours regardées comme un des plus beaux monumens du regne de Louis XIV. L'Europe entiere en a ſenti le prix, & en a retiré les plus grands avantages. Il faut eſpérer que l'étude de nos loix ne tardera pas à nous paroître un objet digne de nous occuper. Notre nation a pouſſé ſi loin depuis vingt ans la théorie & la pratique des finances, du commerce, de la guerre, de la politique, de toutes les connoiſſances qui peuvent intéreſſer ſa gloire, ſon bonheur ou ſon opulence, qu'elle eſt devenue dans les choſes importantes, comme elle l'a toujours été dans les agréables, un objet d'émulation pour les peuples qui ſe conduiſent avec le plus de circonſpection & de ſageſſe. On nous reproche cependant encore avec raiſon l'ignorance de notre droit public & de notre juriſprudence. Les ſecours ſûrs & faciles qu'on nous préſente, nous détermineront

Digitized by Google

ſans doute à acquerir des lumieres qu'il eſt honteux & très-dangereux de ne pas avoir.

Le bon Jardinier, Almanach pour l'année 1755, contenant une idée générale des quatre ſortes de jardins, les regles pour les cultiver, & la maniere d'élever les plus belles fleurs. *A Paris*, chez *Guillin*, quai des Auguſtins, au Lys d'or. 1755.

Cet Almanach qui n'étoit preſque l'an dernier qu'un catalogue, eſt devenu un ouvrage plein de recherches & de détails agréables ſur la matiere qui y eſt traitée. On y trouvera de l'inſtruction & de l'amuſement.

Le College des Jéſuites de Toulouſe, où les études ſont excellentes, a ſaiſi l'occaſion de la diſtribution des prix pour faire repréſenter une paſtorale héroïque à la louange du Roi. Le P. Badon qui, à ce qu'il nous paroît, eſt chargé ordinairement de ces actions d'éclat, & qui juſtifie le choix qu'on fait de lui, fait célébrer par les bergers qu'il introduit ſur la ſcene, la juſtice des armes du Roi, ſa douceur, ſa modération dans la victoire, ſes conquêtes, la journée de Fontenoy, la paix d'Aix-la-Chapelle, la nobleſſe accordée aux Of-

Digitized by Google

ficiers, l'établissement de l'Ecole Militaire, &c. Les éloges de la Reine, de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine, de Mesdames suivent naturellement. La pastorale est terminée par la joie générale que la naissance de Monseigneur le Duc de Berri a répandu parmi les François, & par des vœux pour la gloire de ce jeune Prince.

DESCRIPTION PHYSIQUE DU CERVEAU;

Fragment d'un Poëme Latin sur l'imagination.

Quà cerebrum exigui vallatur fornice tecti,
Innumeræ celantur opes; hìc spissa frequentes
Densat sylva fibras & inextricabile textum;
Hic vaga spirituum rapidoque exercita cursu
Turba per angustos refluitque fluitque canales,
Quæ simul ac variis hùc illuc flexibus errans
Trita redorditur vestigia, plurima mentem
Occupat effigies simulachraque dædala rerum.
Sed neque spiritibus natura est una creandis,
Namque olli crasso male pingues corpore cæcos
Ægrè aditus penetrant obnixi & mollia surdo
Impete flexilium quassant ramenta fibrarum.
Tenuior est aliis exutaque pondus & omnes
Carpere prompta vias agilisque in verbera moles.

Digitized by Google

Præcipitant alii & rapido se turbine torquent.
Ignea gens; pars lenta gradu se motat inerti
Cunctatrix, passimque ignavo frigore torpet.
Pars fluit uberior fœcundoque amne tumentes
Distentat nervos; pars circumcursat inanes
Rara canaliculos & inania regna pererrat.
Est quoque quod vario discriminet ordine fibras.
Pars riget indocilis crebro incurvescere pulsu
Spirituum & certis inscribi ex ordine sulcis.
Pars quoque fœmineo plerumque innata cerebro
Flexuræ patiens inflexa repentè resultat;
Aut refugo properat subsidere lubrica lapsu
Et declinatos frustratur molliter ictus.
Pars male laxa jacet fluitantibus obsita guttis
Quæ nimio bibulas opplent humore lacunas;
Naufragus alveolis vix denique spiritus arctis
Enatat; implicitis coëunt vestigia ramis.
Sunt etiam veterum rugarum apprima tenaces;
Namque usu longo senioque retorrida pellis
Aruit, inque novos motuit lentescere flexus.
Sunt graciles quas pauca vago corpuscula fluxu
Undatim pulsant, quà pulsant cumque sequaces;
Ut Zephyrus tremulas hinc inde supinat aristas
Et flabris vibrat ludentibus, aurea messis
Fluctuat & dubios alternat flexilis æstus.
Flexilis ah nimiùm ne sit mihi sylva fibrarum
Neu nimium gracilis! neque enim penetrabilis intus,

Digitized by Google

Admittit grandes exili cortice ſulcos
Et morſu crebro paulatim exeſa fatiſcit.
Denſior eſt aliis textura & ſuſtinet ictum
Dùm fidis impreſſa notis veſtigia rerum
Altiùs inſideant, nec quaſſam verbere multo
Tenuia ſcindit agens in ſegmina ſpirituum vis, &c.

On ne croira pas aiſément que les vers pleins d'énergie & de préciſion qu'on vient de lire, ſoient l'ouvrage d'un homme du monde.

BEAUX ARTS.

LA gravure en général eſt un talent ſoumis, c'eſt-à-dire l'imitation d'un autre Art. Il ne faut pas entendre par ce mot, une copie ſéche & ſervile; car l'Artiſte Graveur ne réuſſit que par les équivalens qu'il ſçait préſenter. L'intelligence & le talent lui ſont donc néceſſaires pour arriver par des voies différentes au même but que le Peintre. Cette définition générale renferme l'idée d'un travail particulier, & le travail exige des variétés ſans nombre. Un Graveur eſt néceſſairement obligé de les obſerver, ſelon les circonſtances; mais ſon premier devoir eſt d'être toujours ſoumis à l'imitation du trait, & à la maniere du Maître.

Digitized by Google

L'hiſtoire & le portrait ne ſont pas traités de la même façon par les Peintres ; des paſſions, des maſſes de lumiere très-étendues, des grouppes, des payſages, des ciels, de l'air, de la vagueſſe, &c. Toutes ces choſes ſont fort oppoſées à une compoſition ſimple, à une lumiere répandue ſur un ſeul point, à des ornemens ſoumis & faits pour concourir à un ſeul objet ; voilà les idées générales de ces deux genres. Un Graveur doit faire ſentir leurs différens effets, ſans avoir d'autres ſecours que le blanc & le noir, & les oppoſitions qu'il peut tirer de la variété de ſon travail.

Ces difficultés doivent augmenter par la réflexion, le mérite que l'on reconnoît à ceux dont le burin a ſçu rendre des effets ſi flatteurs à la vûe ; on doit même ſouvent excuſer les Artiſtes, & ne reprocher qu'aux Peintres pluſieurs choſes moins heureuſes qu'on remarque quelquefois dans leurs planches ; car tous les Peintres n'ont pas l'intelligence ou la patience néceſſaires pour retoucher les épreuves, & conduire un Graveur à l'avantage de ſon Art. Rubens ſera toujours le mieux gravé des Peintres. Plein de goût & d'intelligence, il a formé ſes Graveurs, il retouchoit les épreuves, & les accordoit pour le blanc & le noir, & donnoit, pour ainſi dire, une nouvelle

Digitized by Google

harmonie différente de son tableau, mais toujours conséquente & plus convenable. M. Rigaud a eu les mêmes attentions & la même conduite pour la belle collection de ses portraits qu'il a laissés à la postérité. L'un & l'autre de ces grands Artistes sçavoient que dans quelques siécles leurs Ouvrages ne seroient plus connus que par la gravure, & cette idée vraie & humiliante en quelque façon pour des hommes qui ont excellé, n'avoit point encore frappé les Maîtres célébres qui ont paru dans le premier siécle du renouvellement des Arts; ils faisoient peu de cas de la gravure, ils la regardoient comme une copie privée de plusieurs secours, & s'embarrassoient peu de la façon dont elle les traduisoit. Ces réflexions sont occasionnées par un portrait qui représente un homme tranquille, & dont le loisir ne prend rien sur l'esprit, car sa tête est vive & animée; il est peint par M. Nonnote, & gravé par M. Daulé.

La composition en est belle & aisée, & l'exécution du Graveur est sçavante & d'un beau détail. Le travail de la tête & des mains est juste & caressé; le fond & les accompagnemens sont bien traités, ils sont à leur ton, & présentent les variétés de

Digitized by Google

burin, si nécessaires dans la gravure. Il seroit peut-être à desirer que la robe de chambre & la veste eussent été un peu teintées pour donner plus de repos au reste du tableau.

Malgré cette legere critique, pour laquelle même il faudroit que l'on pût comparer l'original à l'estampe, nous pouvons assurer que c'est un très-bel ouvrage de gravure, & qui doit faire honneur à son Auteur.

On lit ces Vers au bas de l'estampe :

Latus in præsens animus, quod ultrà est
Oderit curare, & amara lento
Temperet risu..... Hor.

Daulé demeure rue du Plâtre S. Jacques.

❀

La plaisanterie tout-à-fait instructive qu'on va lire est d'un Artiste du premier mérite & de la plus grande réputation. Puisse-t-elle pour l'honneur & le progrès de nos Arts, produire tout l'effet qu'il est en droit d'en attendre.

SUPPLICATION aux Orfévres, Ciseleurs, Sculpteurs en bois pour les appartemens & autres, par une société d'Artistes.

Soit très-humblement représenté à ces Messieurs, que quelques efforts que la Nation Françoise ait fait depuis plusieurs an-

Digitized by Google

nées pour accoutumer sa raison à se plier aux écarts de leur imagination, elle n'a pû y parvenir entierement : ces Messieurs sont donc suppliés de vouloir bien dorénavant observer certaines régles simples, qui sont dictées par le bon sens, & dont nous ne pouvons arracher les principes de notre esprit. Ce seroit un acte bien méritoire à ces Messieurs, que de vouloir bien se prêter à notre foiblesse, & nous pardonner l'impossibilité réelle où nous sommes de détruire, par complaisance pour eux, toutes les lumieres de notre raison.

Exemple. Sont priés les Orfévres, lorsque sur le couvercle d'un pot à ouille ou sur quelqu'autre piéce d'orfévrerie, ils exécutent un artichaut ou un pied de céleri de grandeur naturelle, de vouloir bien ne pas mettre à côté un lievre grand comme le doigt, une allouette grande comme le naturel, & un faisan du quart ou du cinquiéme de sa grandeur ; des enfans de la même grandeur qu'une feuille de vigne ; des figures supposées de grandeur naturelle, portées sur une feuille d'ornement, qui pourroit à peine soutenir sans plier un petit oiseau ; des arbres dont le tronc n'est pas si gros qu'une de leurs feuilles, & quantité d'autres choses également bien raisonnées.

Digitized by Google

Nous leur ſerions encore infiniment obligés s'ils vouloient bien ne pas changer la deſtination des choſes, & ſe ſouvenir, par exemple, qu'un chandelier doit être droit & perpendiculaire pour porter la lumiere, & non pas tortué, comme ſi quelqu'un l'avoit forcé; qu'une bobeche doit être concave pour recevoir la cire qui coule, & non pas convexe pour la faire tomber en nape ſur le chandelier, & quantité d'autres agrémens non moins déraiſonnables qu'il ſeroit trop long de citer.

Pareillement, ſont priés Meſſieurs les Sculpteurs d'appartemens d'avoir agréable dans les trophées qu'ils exécutent, de ne pas faire une faux plus petite qu'une horloge de ſable, un chapeau ou un tambour de baſque plus grand qu'une baſſe de viole, une tête d'homme plus petite qu'une roſe, une ſerpe auſſi grande qu'un rateau, &c. C'eſt avec bien du regret que nous nous voyons obligés de les prier de reſtreindre leur génie à ces loix de proportion, quelque ſimples qu'elles ſoient. Nous ne ſentons que trop qu'en s'aſſujettiſſant au bon ſens, quantité de perſonnes qui paſſent maintenant pour de beaux génies ſe trouveront n'en avoir plus du tout; mais enfin il ne nous eſt plus poſſible de nous y prêter. Avant que de jetter les hauts cris,

Digitized by Google

nous avons enduré avec toute la patience poſſible, & nous avons fait des efforts incroyables pour admirer ces inventions ſi merveilleuſes qu'elles ne ſont plus du reſſort de la raiſon; mais notre ſens commun groſſier nous excite toujours à les trouver ridicules. Nous nous garderons bien cependant de trouver à redire au goût régnant dans la décoration intérieure de nos édifices; nous ſommes trop bons citoyens pour vouloir tout d'un coup mettre à la mendicité tant d'honnêtes gens qui ne ſçavent que cela. Nous ne voulons pas même leur demander un peu de retenue dans l'uſage des palmiers qu'ils font croître ſi abondamment dans nos appartemens, ſur les cheminées, autour des miroirs, contre les murs, enfin par-tout; ce ſeroit leur ôter leur derniere reſſource. Mais du moins pourrions-nous eſperer d'obtenir que lorſque les choſes pourront être quarrées, ils veuillent bien ne les pas tortuer; que lorſque les couronnemens pourront être en plein ceintre, ils veuillent ne les pas corrompre par ces contours en *S*, qu'ils ſemblent avoir appris des Maîtres Ecrivains, & qui ſont ſi fort à la mode, qu'on s'en ſert même pour faire des plans de bâtimens. On appelle cela des *formes*, mais on oublie d'y ajouter l'épithete de *mauvaiſes*

Digitized by Google

qui en eſt inſéparable. Nous conſentons cependant qu'ils ſervent de cette marchandiſe tortue à tous Provinciaux ou Etrangers qui ſeront aſſez mauvais connoiſſeurs pour préférer notre goût moderne à celui du ſiécle paſſé. Plus on répandra de ces inventions chez les Etrangers, & plus on pourra eſpérer de maintenir la ſupériorité de la France. Nous les ſupplions de conſiderer que nous leur fourniſſons de beaux bois bien droits, & qu'ils nous ruinent en frais en les faiſant travailler avec toutes ces formes ſinueuſes; qu'en faiſant courber nos portes pour les aſſujettir aux arrondiſſemens qu'il plaît au bon goût de nos Architectes modernes de donner à toutes nos chambres, il nous les font couter beaucoup plus qu'en les faiſant droites, & que nous n'y trouvons aucun avantage, puiſque nous paſſons également par une porte droite comme par une porte arrondie. Quant aux courbures des murailles de nos appartemens, nous n'y trouvons d'autre commodité que de ne ſçavoir plus où placer ni comment y arranger nos chaiſes ou autres meubles. Les Sculpteurs ſont donc priés de vouloir bien ajouter foi aux aſſurances que nous leur donnons, nous qui n'avons aucun intérêt à les tromper, que les formes droites, quarrées, rondes

Digitized by Google

& ovales régulieres, décorent auſſi richement que toutes leurs inventions; que comme leur exécution exacte eſt plus difficile que celle de tous ces herbages, aîles de chauve-ſouris, & autres miſeres qui ſont en uſage, elle fera plus d'honneur à leur talent. Qu'enfin les yeux de nombre de bonnes gens dont nous ſommes, leur auront une obligation inexprimable de n'être plus moleſtés par des diſproportions déraiſonnables, & par cette abondance d'ornemens tortueux & extravagans.

Que ſi nous demandons trop de choſes à la fois, qu'ils nous accordent du moins une grace, que dorénavant la moulure principale qu'ils tourmentent ordinairement, ſera & demeurera droite, conformément aux principes de la bonne architecture; alors nous conſentirons qu'ils faſſent tortiller leurs ornemens autour & par deſſus tant que bon leur ſemblera, nous nous eſtimerons moins malheureux, parce qu'un homme de bon goût, à qui un tel appartement échoira, pourra avec un ciſeau abattre toutes ces drogues, & retrouver la moulure ſimple qui lui fera une décoration ſage, & dont ſa raiſon ne ſouffrira pas.

On ſent bien qu'une bonne partie des plaintes que nous adreſſons aux Sculpteurs

Digitized by Google

pourroient avec raiſon s'adreſſer aux Architectes : mais la vérité eſt, que nous n'oſons pas ; ces Meſſieurs ne ſe gouvernent pas ſi facilement, il n'en eſt preſque aucun qui doute de ſes talens, & qui ne les vante avec une confiance entiere ; nous ne préſumons pas aſſez de notre crédit auprès d'eux, pour nous flatter qu'avec les meilleures raiſons du monde nous puiſſions opérer leur converſion. Si nous nous étions ſentis aſſez de hardieſſe, nous les aurions reſpectueuſement invités à vouloir bien examiner quelquefois le vieux Louvre, les Tuileries, & pluſieurs autres bâtimens royaux du ſiécle paſſé, qui ſont univerſellement reconnus pour de belles choſes, & à ne nous pas donner ſi ſouvent lieu de croire qu'ils n'ont jamais vû ces bâtimens qui ſont ſi près d'eux. Nous les aurions priés de nous faire grace de ces mauvaiſes formes à pans qu'il ſemble qu'ils ſoient convenus de donner à tous les avant-corps, & nous les aurions aſſurés, dans la ſincérité de nos conſciences, que tous les angles obtus & aigus (à moins qu'ils ne ſoient donnés néceſſairement, comme dans la fortification) ſont deſagréables en architecture, & qu'il n'y a que l'angle droit qui puiſſe faire un bon effet ; ils y perdroient leurs ſallons octogones : mais pour-

Digitized by Google

quoi un ſallon quarré ne ſeroit-il pas auſſi beau ? On ne ſeroit pas obligé de ſupprimer les corniches dans les dedans, pour ſauver la difficulté d'y bien diſtribuer les ornemens qui y ſont propres : ils n'auroient pas été réduits à ſubſtituer des herbages, & autres gentilleſſes meſquines, aux modillons, aux denticules, & autres ornemens inventés par des gens qui en ſçavoient plus qu'eux, & reçus de toutes les Nations, après un mur examen. Nous les aurions priés d'admirer la beauté des pierres qu'ils tirent de la carriere, qui ſont naturellement droites & à angle droit, & de vouloir bien ne les pas gâter pour leur faire prendre des formes qui nous en font perdre la moitié, & donnent des marques publiques du dérangement de nos cervelles. Nous les aurions priés de nous délivrer de l'ennui de voir à toutes les maiſons des croiſées ceintrées, depuis le rez-de-chauſſée juſqu'à la manſarde, tellement qu'il ſemble qu'il y ait un pacte fait de n'en plus exécuter d'autres. Il n'y a pas juſqu'au bois des chaſſis de croiſées qui veulent auſſi ſe faire de fête, & qui ſe tortuent le plus joliment du monde, ſans autre avantage que de donner beaucoup de peine au Menuiſier, & de l'embarras au Vitrier, lorſqu'il lui faut couper des

Digitized by Google

verres dans ces formes barroques.

Nous aurions bien eu encore quelques petites repréſentations à leur faire ſur ce moule général, où il ſemble qu'ils jettent toutes les portes cocheres, en faiſant toujours retourner les moulures de la corniche en ceintre, ſans que celles de l'architrave les ſuivent, tellement que cette corniche porte à faux, & que s'ils mettent leur chere conſole, toute inutile qu'elle y eſt, ils ne ſçavent où la placer. Hors du milieu du pilaſtre elle eſt ridicule; au milieu elle ne reçoit point la retombée de cet arc. N'aurions nous pas pû en leur accordant que la manſarde eſt une invention merveilleuſe, admirable, digne de paſſer à la poſtérité la plus reculée, ſi on pouvoit la conſtruire de marbre, les prier néanmoins de vouloir bien en être plus chiches, & nous faire voir quelquefois à ſa place un Attique; qui étant perpendiculaire & de pierre, ſembleroit plus régulier & plus analogue au reſte du bâtiment? car enfin on ſe laſſe de voir toujours une maiſon bleue ſur une maiſon blanche.

Combien de graces n'aurions nous pas eu à leur demander! mais nous eſpererions vainement qu'ils vouluſſent nous en accorder aucune. Il ne nous reſte à leur égard que de ſoupirer en ſecret, & d'attendre

Digitized by Google

que leur invention étant épuisée, ils s'en lassent eux-mêmes. Il paroît que ce tems est proche, car ils ne font plus que se répéter, & nous avons lieu d'espérer que l'envie de faire du nouveau, ramenera l'architecture ancienne.

SPECTACLES.

L'Académie royale de Musique a donné le Dimanche premier Décembre, la derniere représentation des *Fêtes de Thalie*. M. Vallée avoit débuté dans ce ballet, le 19 Novembre, par un air qu'on avoit ajouté dans le troisiéme acte, & il a depuis chanté dans le prologue. Le nouvel acteur peut, avec beaucoup de travail & le secours des bons maîtres, devenir une jolie haute-contre.

Le public commençoit à trouver un peu lents les progrès de Mlle Davaux, dont la figure, la voix & le talent avoient d'abord donné de si grandes espérances. Cette actrice a fait de ses censeurs autant de partisans, le 19 Novembre. Elle a ce jour-là, & les représentations suivantes, si bien chanté & joué avec tant de finesse & d'intelligence le rolle de *Caliste* dans le troisieme acte des *Fêtes de Thalie*, qu'elle a réuni tous les

Digitized by Google

ſuffrages. Nous eſperons que Mlle Davaux ne regardera pas ce ſuccès comme une preuve qu'elle ait atteint le point de perfection qu'on deſiroit d'elle, mais comme une certitude qu'elle y arrivera, ſi elle continue à travailler opiniâtrément, & à ſe livrer avec docilité aux ſoins de l'excellent maître qui la dirige.

Les Comédiens François ont repris le Mercredi 20 Novembre, *les Troyennes*, Tragédie de M. de Châteaubrun, miſe pour la premiere fois au théatre avec un ſuccès éclatant, le Lundi 11 Mars de cette année. On ne l'a jouée que cinq fois à cette repriſe. Le Samedi 30, jour de la derniere repréſentation, il s'eſt préſenté au ſpectacle trois fois plus de monde que la ſalle n'en pouvoit contenir. Tout eſt naturel dans cette Tragédie; il n'y a ni de ces coups imprévus ni de ces ſituations forcées qui éblouiſſent d'abord & qui révoltent enſuite. La vérité, qui doit être l'eſſence de tout poëme dramatique, eſt peinte dans tous les actes, avec une ſimplicité noble & touchante. On s'attendrit par dégrés. Les malheurs dont la famille de Priam eſt accablée, ſe ſuccédent ſans effort les uns aux autres, & les Spectateurs croyent être tranſportés devant Troye brûlée & ſaccagée.

Digitized by Google

Nous avons remarqué une choſe qui doit paroître extraordinaire, & qui prouve que les acteurs de la Comédie Françoiſe font tous leurs efforts pour varier les amuſemens du public. Ils ont repréſenté vingt-ſept tragédies depuis le 22 Avril, jour de l'ouverture du théatre, juſques & compris le 2 Décembre; ſçavoir, le Cid, les Horaces, Rodogune, & Polieucte, de Pierre Corneille; Andromaque, Britannicus, Bajazet, Mithridate, Phédre, & Athalie, de Racine; Ariane, de Thomas Corneille; Pénelope, de l'Abbé Geneſt; Manlius, de la Foſſe; Médée, de Longepierre; Inès de Caſtro, de Lamotte; Radamiſte & Zénobie, de M. de Crébillon; Œdipe, Herode & Mariamne, Brutus, Zaïre, Alzire, Mérope, & Mahomet, de M. de Voltaire; Guſtave, de M. Piron; Didon, de M. Lefranc; les Troyennes, de M. de Châteaubrun; & Amalazonte, de M. le Marquis de Ximenès.

Les Comédiens Italiens continuent avec un ſuccès toujours ſoutenu, *la Servante maîtreſſe*. Cet ouvrage eſt à ſa quarantieme repréſentation.

Digitized by Google

SPECTACLES DE FONTAINEBLEAU, *pendant le ſejour de leurs Majeſtés en* 1754.

LE goût, la magnificence & le zéle ſe ſont réunis cette année pour rendre les différens ſpectacles qu'on a donnés à Fontainebleau, auſſi agréables à la Cour qu'honorables pour les lettres, les talens & les arts. Les ſuccès qu'ils ont mérité, ont déja éclaté aux yeux du public ; il doit être avide d'en connoître les détails, nous nous hâtons de le ſatisfaire.

Le 8 Octobre, les Comédiens François repréſenterent le *Curieux impertinent*, Comédie en vers de M. *Deſtouches*, qui fut ſuivie de *l'Etourderie*, Comédie en proſe de M. Fagan.

Le 9, les Comédiens Italiens repréſenterent le *Joueur*, Comédie italienne en trois actes.

Le 10, le *Duc de Foix*, Tragédie de M. *de Voltaire*, de l'Académie Françoiſe ; & le *Rendez-vous*, petite piece de M. Fagan, furent repréſentés par les acteurs de la Comédie Françoiſe.

Ce ne fut que le Samedi 12 que l'Opéra commença ſes premieres repréſentations. Le théatre de Fontainebleau n'a été

Digitized by Google

fait que pour y jouer la Comédie, & l'espace qu'il occupe est resserré par de gros murs, dont l'extérieur tient à la décoration générale du Château : mais les recherches & les efforts de l'art ont surmonté les obstacles qui naissoient de la petitesse forcée du local ; & le théatre, tout resserré qu'il est, a été mis en état de fournir au jeu des différentes machines que l'exécution de l'Opéra François exige.

L'ouverture de ce spectacle fut faite par une premiere représentation de *la Naissance d'Osiris*, ballet allégorique nouveau, en un acte ; de l'acte *des Incas*, un de ceux *des Indes galantes*, & de *Pigmalion*.

Ces deux derniers ouvrages sont déja fort connus & dans une possession constante de plaire : il suffit de dire à leur égard qu'ils furent parfaitement rendus par M. de Chassé, qui étoit chargé du rolle de l'Inca ; par Mlle Chevalier, qui représentoit celui de Phanny ; & par M. Jeliote, qui jouoit le rolle de Pigmalion.

Mais nous croyons devoir entrer dans le détail du premier, dont M. de Cahusac, de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse, & M. Rameau sont les auteurs.

Digitized by Google

Extrait de la Naissance d'Osiris, *ou* la Fête Pamilie.

La naissance de Monseigneur le Duc de Berry, les différens spectacles qu'on préparoit pour leurs Majestés, les cris de joie d'un peuple heureux du bonheur de ses maîtres, voilà ce que l'auteur de ce ballet nouveau paroît s'être proposé de peindre par une allégorie. On n'a point la ressource des louanges directes auprès d'un Roi aussi modeste que bienfaisant.

Une femme de Thebes, nommée Pamilie, en sortant du temple de Jupiter, entendit une voix qui lui annonçoit la naissance d'un héros qui devoit faire un jour la félicité de l'Egypte. C'étoit Osiris, qu'elle éleva, & qui fut dans les suites un des plus illustres bienfacteurs de l'humanité. Pour conserver la mémoire de cet événement, les Egyptiens instituerent la *Fête Pamilie*, dans laquelle on avoit le soin de le retracer, & c'est sur cette ancienne fable que M. de Cahusac a bâti la sienne.

Le théatre représente le devant du temple de Jupiter. Une troupe de bergers célebre par leurs danses & leurs chants la paix dont ils jouissent. Pour être parfaitement heureux, il ne leur manque qu'un seul bien : mais, disent-ils,

Chaque

Digitized by Google

Chaque instant vole & nous l'amene.

C'est dans ce premier divertissement que Mlle Fel, qui représentoit le rolle de Pamilie, chantoit cette Ariette, dont le chant simple exprime d'une maniere si neuve la naïveté des paroles.

Non, non, une flamme volage
Ne peut me ravir mon berger;
Ce n'est point un goût passager
Qui nous enchaîne & nous engage.
Qui pourroit l'aimer davantage?
Que gagneroit-il à changer?

Tout-à-coup un bruit éclatant de tonnerre trouble la fête. Les bergers s'écrient du ton dont M. Rameau sçait peindre les grands mouvemens.

Jupiter s'arme de la foudre;
Son char brulant s'élance & roule dans les airs.
Quels coups redoublés! quels éclairs!
O Dieux! le feu du ciel va nous réduire en poudre.

Pendant ce chœur, la danse (qu'il ne doit pas être permis à M. de Cahusac de laisser oisive ou inutile dans ses ballets), formoit des tableaux rapides d'effroi, qui donnoient une force nouvelle à cette situation.

Cependant les bergers effrayés & prêts à partir, sont retenus par le Grand Prêtre du Dieu dont ils redoutoient la colere. Rassurés par sa présence & par ses discours, une nouvelle harmonie les frappe & les ar-

Digitized by Google

rête. Ce ſont des éclats de tonnerre mêlés de traits de ſymphonie les plus mélodieux. Le ciel s'ouvre ; Jupiter paroît dans tout l'éclat de ſa gloire, ayant à ſes pieds les graces & l'amour, & il dit :

Qu'il eſt doux de regner dans une paix profonde !
Que le ſort aux mortels prépare de beaux jours !
Rien ne peut plus troubler le ciel, la terre & l'onde,
L'amour qui me ſeconde,
De leur félicité vient d'aſſûrer le cours.
Il eſt né, ce héros que vos vœux me demandent
&c.

Les bergers lui répondent par un chœur d'allégreſſe ; les Prêtres lui rendent hommage par leurs danſes, & Pamilie & ſon berger lui adreſſent les vers ſuivans.

Enſemble.

Paroiſſez, doux tranſports, éclatez en ce jour
Aux regards d'un Dieu qui nous aime.

Pamilie.

L'éclat de la grandeur ſuprême
Le flate moins que notre amour.

Enſemble.

Il bannit loin de nous la diſcorde & la guerre :
Offrons lui tous les jeux que raſſemble la paix.

Pamilie.

Qu'il jouiſſe de ſes bienfaits,
En voyant le bonheur qu'il répand ſur la terre !

Digitized by Google

Jupiter alors s'exprime ainſi :

Mortels, le ſoin de ma grandeur
Au ſéjour des Dieux me rappelle ;
Mais la terre eſt l'objet le plus cher à mon cœur :
Je lui laiſſe l'Amour. Il en fait le bonheur ;
Que ſans ceſſe il régne ſur elle.

Au moment qu'il remonte dans les cieux, l'Amour & les Graces deſcendent ſur la terre. Les Bergers les environnent ; mais l'Amour qui veut lancer ſes fléches ſur eux, les effraye. Une jeune Bergere affronte le danger, & lui réſiſte : il la pourſuit ; il eſt ſur le point de l'atteindre, lorſqu'elle a l'adreſſe de lui ravir la fléche dont il vouloit la bleſſer. Déja la Bergere triomphe ; mais l'Amour ſaiſit un nouveau trait. Ils levent tous deux le bras, & ſont prêts à ſe frapper, lorſque Pamilie les ſépare, en diſant :

Régne, Amour, ſans nous alarmer ;
Quitte tes armes : tout ſoupire.
Tu n'as beſoin pour nous charmer,
Que de folâtrer & de rire, &c.

Ce premier tableau de danſe, exécuté par Mlle Puvigné, repréſentant la Bergere, & Mlle Catinon, repréſentant l'Amour, ne pouvoit pas manquer de produire un effet agréable, & il en amenoit naturellement un ſecond, qui termine fort heureuſement cette fête.

L'Amour ſe laiſſe déſarmer : les Graces

Digitized by Google

lui préſentent des guirlandes de fleurs. Il leur ordonne d'en faire des chaînes pour les Bergers, & il en prend une qu'il offre à la jeune Bergere : elle la reçoit avec ingénuité, & dans le moment que l'Amour y ſonge le moins, elle en forme une chaîne pour lui-même. Tous les Bergers alors les entourent & les reconduiſent, comme en triomphe, hors du théâtre.

Tel eſt ce ballet allégorique, dont la ſimplicité de l'action, l'analogie du fait antique avec les circonſtances du moment, le choix des perſonnages, concourent pour en rendre la compoſition heureuſe, & l'application facile.

Le 14 du même mois d'Octobre, les Comédiens François repréſenterent le *Muet*, de Brueys, avec *Criſpin Medecin*, de Hauteroche.

L'Opera donna le 15 une ſeconde repréſentation de *la Naiſſance d'Oſiris*, de l'*Acte des Incas*, & de *Pigmalion*.

Le 16 *Herode & Mariamne*, tragédie de M. de Voltaire, & le *Legs*, petite comédie de M. de Marivaux, un des quarante de l'Académie Françoiſe, furent repréſentées par les Comédiens François.

Le Vendredi 18, on repréſenta *Théſée*, célébre Opéra de Quinault & de Lulli, avec la plus grande magnificence, & avec

Digitized by Google

toute la dignité dont cet excellent ouvrage eſt ſuſceptible. On avoit pris le ſoin de l'embellir encore par quelques morceaux de chant, & pluſieurs ſymphonies du choix de MM. Rebel & Francœur, dont le public a ſi ſouvent applaudi le goût, l'intelligence, & les talens. Les principaux rolles en furent remplis avec tout le pathétique, la nobleſſe, & l'énergie qu'on eſt en droit d'attendre des talens ſupérieurs; ſçavoir, *Médée*, par Mlle Chevalier; *Eglé*, par Mlle Fel; *Théſée*, par M. Jeliote; *Egée*, par M. de Chaſſé.

Le Lundi ſuivant 21, on exécuta le même ſpectacle avec autant de zéle & de ſuccès.

Le 23 l'Opéra repréſenta *Anacréon*, ballet héroïque nouveau en un acte, précédé du *Mari garçon*, Comédie de M. de Boiſſy, de l'Académie Françoiſe, qui fut repréſentée par les Comédiens Italiens.

*Extrait d'*Anacréon, *nouveau Ballet en un Acte, de MM. de Cahuſac & Rameau.*

On s'eſt propoſé dans ce ballet de peindre un caractere; & celui d'Anacréon, le Poëte des graces & de l'enjouement, n'étoit pas aiſé à développer ſur le théâtre lyrique. Le nom d'Anacréon nous repréſente l'idée d'un vieillard, fort aimable à la vé-

Digitized by Google

rité, mais c'eſt toujours l'idée d'un vieillard ; & un pareil perſonnage amoureux, ou comme le dit M. de C., jouant ſans ceſſe *avec les Amours*, touche de bien près au comique, peut-être même au ridicule. Il falloit éviter ce premier écueil. On a mis en ſcène, à côté même d'Anacréon, Batyle, ce perſonnage ſi connu dans les chroniques du Parnaſſe. Il étoit indiſpenſable d'imaginer des prétextes honnêtes qui puſſent autoriſer une pareille entrepriſe, & c'eſt ce qu'on a eu l'art de faire ici, par un plan théatral, qui a tout le mérite de la difficulté adroitement vaincue.

On ſuppoſe qu'Anacréon a élevé Batyle & Chloé, avec tous les ſoins & la tendreſſe de l'amitié. Ces jeunes enfans inſtruits par cet aimable Maître, faits l'un pour l'autre, ne ſe quittant jamais, s'aiment, ſe le diſent, & croyent leur liaiſon tout-à-fait ignorée. Anacréon a facilement apperçu leur intelligence, il en eſt flaté, & il s'en amuſe. Voici comme il en parle dans le monologue qui ouvre la ſcène.

Myrtes fleuris, naiſſant feuillage,
Où Flore & les Amours ont fixé les zéphirs ;
Berceaux charmans, que votre ombrage
Me promet encor de plaiſirs !
Deux cœurs que j'ai formés, qu'un doux penchant engage,
Penſent qu'Anacréon ignore leurs ſoupirs.

Digitized by Google

D'ici je vois leur trouble, & j'entens leur langage;
J'alarme tour à tour & flate leurs désirs;
J'aime à jouir de mon ouvrage;
Et cet innocent badinage
De l'hyver de mes ans embellit les loisirs.

Une grande fête se prépare, Chloé & & Batyle doivent y chanter des vers nouveaux d'Anacréon; mais on ignore quel est l'objet secret de tous ces préparatifs: Chloé arrive pour s'en informer.

Anacréon, qui dans son monologue a déja annoncé une partie de son projet, ne lui répond que d'une maniere détournée, & par des galanteries legeres. Il lui dit enfin qu'elle est appellée par l'hymen pour former une chaîne digne d'elle, & bientôt après:

En vain le poids des ans me presse,
Mon cœur n'est jamais sans desirs;
Au charme de vos yeux, au feu de ma tendresse
Je dois ma vie & mes plaisirs.
C'est Hébé, sous vos traits, qui me rend la jeunesse.

Chloé, qui connoît Anacréon, craint avec raison que cet hymen ne le regarde: le vieillard jouit de son trouble, & pour l'augmenter, il lui adresse ce discours équivoque en la quittant:

Auprès de cent beautés que j'aimai tour à tour,
L'amour a comblé mon attente;

Digitized by Google

Mais ce jour eſt mon plus beau jour,
Chloé, j'y veux former une chaîne conſtante,
Qui de tous ſes bienfaits m'acquitte envers l'amour.

Au moment qu'Anacréon ſort, Batyle paroît : dans l'enchantement que lui cauſent les vers dont Anacréon l'a chargé pour la fête qu'on prépare, il apperçoit Chloé, & dans ſon enthouſiaſme, il lui dit :

Ah ! ma Chloé, daignez entendre
Ce que je chante dans nos jeux.

Et tout de ſuite il chante :

» Des zéphirs que Flore rappelle
» Je voulois chanter le retour.
» Je vis Chloé : qu'elle étoit belle !
» Je ne pus chanter que l'amour.
» Je lui conſacrai dès ce jour
» Tous mes vœux, mes vers, & ma lyre.
» C'eſt pour Chloé que je reſpire,
» Je ne chante qu'elle & l'amour.

Batyle alors tourne ſes regards ſur elle : il la voit fondante en larmes ; il frémit. Elle lui déclare le deſſein d'Anacréon. Les vers que Batyle vient de chanter, le lui confirment ; ceux qu'elle doit chanter elle-même en ſont une preuve nouvelle. Ils ſont en effet, les uns & les autres, tournés de façon qu'ils peuvent convenir & à la poſition qu'ils craignent, & au but ſecret d'Anacréon. Cette ſcène vive & touchante eſt

Digitized by Google

interrompue par la fête. La jeuneſſe de Théos environne Anacréon qui joue de ſa lyre, le couronne de roſes, & le pare de fleurs nouvelles. C'eſt là qu'on a placé quelques traits de la philoſophie aimable d'Anacréon. Il dit au milieu de cette jeuneſſe, que le plaiſir anime :

Mettre à profit tous les inſtans
Eſt l'unique ſoin du vrai ſage.
Il naît des fleurs dans tous les tems ;
Il eſt des plaiſirs à tout âge.

Et plus bas,

Des caprices du ſort je crains peu les retours ;
Je jouis du préſent, j'en connois l'avantage.
Je retrouve au déclin de l'âge
Les jeux rians de mes beaux jours.
Livrons au doux plaiſir chaque inſtant qui nous reſte,
Et courons au terme funeſte,
En jouant avec les Amours.

Cependant Anacréon ne perd point de vûe Batyle & Chloé : ils ſont l'un & l'autre dans un trouble dont il ſe plaît à jouir. Tous ces préparatifs, ces fleurs dont on le pare, les vers qu'ils ſont chargés de chanter, leur inſpirent des alarmes qu'il redouble en preſſant Chloé de commencer.

Il y a dans cet endroit une ſcène de très-peu de vers, tendre & badine de la part d'Anacréon, théatrale & naïve de la part

Digitized by Google

des deux jeunes amans, qui conduit enfin à l'explication suivante.

Anacréon.

J'ai voulu quelque tems jouir de vos soupirs.
Rendre heureux ce qu'on aime est l'amour de mon âge.
Qu'à former vos deux cœurs j'ai goûté de plaisirs !
Mais c'est en comblant vos desirs
Que je couronne mon ouvrage.

En chantant les derniers vers, il les unit ; & ce dénouement heureux est suivi d'un divertissement aussi neuf que saillant.

La Ferme du fond s'ouvre. Une terrasse qui forme un second théâtre est remplie de jeunes Danseurs qui suivent les mouvemens du ballet qu'on voit sur le devant du théatre. Cette fête est formée par une troupe de jeunes Théoniens, qui représentent une orgie galante. Le ballet, dans lequel on a vû successivement des pas de 2, de 3, de 4, & de 7, fort ingénieux, & très-gais, sans cesser d'être nobles, est pour la musique & la danse, de la plus forte & de la plus agréable composition, & il est terminé par un chœur de bacchanales, digne de la réputation de M. Rameau. Ce sont MM. de Chassé & Jeliote qui ont rempli les rolles d'Anacréon & de Batyle. Mlle Fel étoit chargée de celui de Chloé.

Le 26, Anacréon fut donné pour la se-

Digitized by Google

conde fois avec *Cenie*, comédie de Mad. de Graffigni ; & le 29 l'Opéra, sans avoir besoin d'une plus longue préparation, représenta pour la premiere fois *Daphnis & Alcimadure*, pastorale Languedocienne, en trois actes, précédée d'un prologue.

Extrait de Daphnis & Alcimadure.

Cet opéra nouveau nous rappelle le premier âge en France des lettres & des arts. M. *Mondonville*, poëte tout à la fois & musicien, est l'auteur des paroles & de la musique : tels étoient autrefois nos fameux Troubadours.

La pastorale est écrite en langage Toulousain, le prologue l'est en notre langue.

L'institution des Jeux Floraux, que nous devons à Clémence Isaure, est le sujet du prologue, & ce personnage est le seul chantant qui y paroisse. Isaure est entourée de peuples, de jardiniers & de jardinieres, & elle dit :

Dans ce séjour riant & fortuné
Phébus, Flore & l'Amour ont fixé leur empire ;
On y voit de leurs mains le printems couronné,
Les cœurs sont adoucis par l'air qu'on y respire.
On n'y craint point la rigueur des hyvers,
On n'y craint point l'inconstance des belles ;
Nos arbres y sont toujours verds,
Et nos amans toujours fideles.

Ces chants d'Isaure très-bien rendus par

Digitized by Google

Mlle Chevalier, & coupés de danſes & de chœurs, amenent le développement du projet qu'elle a formé ; elle dit :

Peuples, il faut dans ce beau jour,
D'un ſiécle ſi chéri tranſmettre la mémoire,
Et je veux que des prix couronnent la victoire
De ceux qui ſçauront mieux chanter le tendre amour.

On voit paroître en effet les nobles, formant une entrée, & portant les différens prix que la célébre Académie de Toulouſe diſtribue tous les ans. Iſaure enſuite propoſe de retracer en langage du pays, les amours de Daphnis & d'Alcimadure ; elle dit :

....Traçons par quel bonheur
Daphnis ſçut attendrir la fiere Alcimadure :
De leur ſimplicité la naïve peinture
Eſt l'image de notre cœur.

Les peuples lui répondent par des chants de triomphe & d'allégreſſe, & c'eſt ainſi que finit d'une maniere fort noble ce joli prologue.

La Paſtorale roule ſur trois acteurs : *Daphnis*, qui aime *Alcimadure* ; celle-ci qui n'aime encore rien, & qui s'eſt décidée pour fuir toujours l'amour ; & *Jeannet* ſon frere, perſonnage toujours gai, qui prend vivement les intérêts de ſa ſœur, & qui cherche en s'amuſant à lui ménager un

Digitized by Google

établiſſement qu'il croit fort convenable.

Daphnis en ſe montrant, développe la ſituation de ſon ame par un monologue, dont le chant peint fort bien la tendreſſe naïve des paroles.

Hélas ! pauret que farey jou !
Tant m'a blaſſat l'ou Dieu d'amou.

Deſpey que l'el d'Alcimadouro
A dedins mon cor amourous
Allucat milo fougairous,
Souffri la peno la pu duro.
Hélas ! &c.

Alcimadure paroît, & il s'éloigne pour découvrir ce qui l'amene. Voici la maniere vive dont elle s'anonce.

Gazouillats, auzelets, à l'umbro del feuillatgé;
Quant bous fiulats moun cor es encantat.
Entendi bé qué din boſtré lengatgé.
Bous célébrats la libertat.

El' es lou plazé de ma bido,
Car y ou la canti coumo bous.
Tabé ſan ceſſo èlo mé crido
Qu'elo ſoulo pot rend' huroux.

Après cette ariette d'un chant léger & très-agréable, Daphnis paroît, & ces deux perſonnages ſoutiennent dans la ſcene, l'un le ton de la tendreſſe, l'autre le ton de gaieté que leurs monologues avoient annoncé. Daphnis y déclare ſon amour; Alcimadure l'écoute ſans le croire, elle le

Digitized by Google

rebute même, & paroît resolue à le fuir ; mais il l'arrête en lui proposant une petite fête où l'on doit danser pour elle, & court chercher les bergers du village pour la lui donner. Jeannet, frere d'Alcimadure, arrive alors ; elle lui fait confidence d'un amour dont *elle se seroit bien passée*. Il combat cette répugnance, & trouve Daphnis un parti sortable ; mais Alcimadure n'entend point raison sur ce point ; elle dit :

L'ou plazé de la bido
A cos la gayetat ;
E quand on se marido
On perd sa libertat.

Et plus bas.

Nou boli pas douna moun cor
A qui pot de reni boulatgé.
Qui se contento de son sor
Nou desiro res dabantagé.

Jeannet insiste, & il se propose s'il rencontre Daphnis dont il n'est pas connu, de l'éprouver si bien, qu'il ne lui sera pas possible de le tromper. Alors le divertissement annoncé dans la scene précédente, arrive. Il est composé de bergers & de bergeres, & les chants qui coupent la danse sont tous adroitement placés dans la bouche de Daphnis, & relatifs à la situation de son cœur.

Digitized by Google

Qui bey la bello Alcimaduro
Bey l'aſtré lou pu bel ;
Per charma touto la naturo
Nou li cal qu'un cop d'el.
Per aquelo Benus noubelo
On bey lous amours enfantets
Boultija ſan ceſſo après elo
Coumo une troupo d'auzelets.

Cette jolie chanſon eſt bientôt ſuivie d'une autre, qui peint une image tout auſſi agréable.

Bezets l'ourmel per las flouretos,
Boulega ſous jouinés ramels.
Eſcoutats des pichots auzels
Las amouroufos canfounetos.
Per tout charma lou Diu neneu
Tiro ſan ceſſo de l'arquet.
N'oublido res dins la naturo,
Hormis lou cor d'Alcimaduro.

Daphnis ne ſe laſſe point de chanter l'amour. Ce refrein paroît déplaire à Alcimadure ; elle interrompt bruſquement la fête, & prend pour prétexte qu'elle eſt obligée d'aller joindre ſon frere, ce qui termine le premier acte.

Le ſecond débute par une troupe de villageois conduits par Jeannet, armés pour une chaſſe au loup. Ils s'animent par un chœur brillant à la chaſſe qu'ils doivent faire, & Jeannet les renvoye après, en leur diſant fierement de l'avertir lorſqu'il

Digitized by Google

faudra commencer d'*entrer en danſe*. Avec les armes qu'il porte, il ſe flate d'en impoſer aſſez à Daphnis pour éprouver ſon amour, & il ſe propoſe de le ſervir auprès de ſa ſœur, s'il le trouve fidéle. Daphnis paroît; l'explication ſe fait par des diſcours naïfs de la part de l'un, & par des bravades de la part de l'autre. M. M. pour varier, a voulu jetter du comique dans ce perſonnage fort bien chanté par M. Delatour. Sur ce que Daphnis lui dit des rigueurs qu'il éprouve, il lui répond :

On pot, quand on es malhuroux,
Se diſpenſa d'eſtré fidelo.

'Anats, benets, paſſejats bous,
Arpentats coulinos, montagnos;
Per eſtr' encaro pus hurous
Fazets tres ou quatré campagnos.

Daphnis lui réplique :

A qué tout aquo ſerbira,
Per-tout l'amour me ſeguira.

Jeannet fait alors l'étonné. Quoi! lui dit-il, vous n'avez jamais vû de batailles, de canons, de bombes, &c ?

Daphnis.

Ni lous clarins, ni las troumpetos
Nou troublon pas noſtrés hamels.
L'écho n'es rébeillat que per noſtros muzetos
E lou ramatgé des auzels :

Digitized by Google

Lous els souls de las pastouretos
Blassoun lou cor des pastourels.

L'éclaircissement arrive ensuite. Jeannet feint d'être sur le point de se marier avec Alcimadure ; on juge de l'effet d'une pareille confidence sur Daphnis. Il déclare avec fermeté qu'il aime cette cruelle. Jeannet veut le forcer à n'y plus penser ; il leve le bras & son épieu pour l'y contraindre : mais le berger fidele aime mieux mourir .... Dans ce moment on entend crier au secours : c'est Alcimadure poursuivie par un loup prêt à la dévorer. Daphnis arrache des mains de Jeannet, qui s'enfuit, l'épieu dont il étoit armé, combat le loup, le tue, revient, & trouve Alcimadure évanouie. Il lui parle, lui dit que le loup est mort, & s'efforce de l'attendrir. Elle n'est que reconnoissante & point tendre. Jeannet survient pour faire une nouvelle fanfaronade : tout le village le suit, & il se forme alors un divertissement qui a pour objet de célébrer la valeur de Daphnis. Alcimadure & Jeannet, par ce moyen, se trouvent chargés de toutes les chansons que M. M. y a placées. L'acte finit par le projet d'aller présenter Daphnis en triomphe au Seigneur du village.

Alcimadure ouvre le troisiéme acte par un monologue, dans lequel son cœur dis-

Digitized by Google

pute encore contre l'amour. Jeannet qui arrive, lui apprend qu'il a éprouvé son amant, tâche de vaincre son indifférence, n'y réussit pas, & se retire appercevant Daphnis. Celui ci fait de nouveaux efforts, il parle de mourir : Alcimadure se trouble, & se plaint d'avoir été quittée par Jeannet. A ce nom, que Daphnis croit être celui de son rival, il sort au desespoir, bien résolu de ne plus vivre. C'est alors qu'Alcimadure ne suit plus que les mouvemens de son cœur ; son amour se déclare par ses craintes. Jeannet revient, & lui assure que Daphnis est mort. Elle ne se possede plus à cette nouvelle ; elle part pour aller percer son sein du même couteau qui a percé le cœur de son amant.

Daphnis paroît alors. Le desespoir d'Alcimadure se change en une joie aussi vive que tendre. Un duo charmant couronne le plaisir que cause tout cet acte, & un divertissement formé par les compagnons de Daphnis & les compagnes d'Alcimadure, termine fort heureusement cet ouvrage, qui joint le piquant de la singularité aux graces naïves d'un genre tout-à-fait inconnu. Nous avons déja dit la maniere dont Mr Delatour s'est acquitté du rolle de Jeannet ; ceux d'Alcimadure & de Daphnis ont été rendus par Mlle Fel & Mr

Digitized by Google

Jeliote. Ils ſont ſi ſupérieurs l'un & l'autre, lorſqu'ils chantent le François, qu'il eſt aiſé de juger du charme de leur voix, de la fineſſe de leur expreſſion, de la perfection de leurs traits, en rendant le langage du pays riant auquel nous devons leur naiſſance.

Le lendemain 30 Octobre, la Comédie Françoiſe repréſenta *Cinna*, de P. Corneille; & le *Fat puni*, petite piece, en un acte & en proſe de M ****

Les Fêtes de la Touſſaint ſuſpendirent pour peu de jours le cours de tous ces brillans ſpectacles. On le reprit le 4 Novembre, par une ſeconde repréſentation d'*Alcimadure*, dans laquelle on chanta deux fois le duo du dernier acte, ainſi que la Cour avoit paru le deſirer.

Le 7, c'eſt-à-dire après deux jours d'intervalle ſeulement, on repréſenta *Alceſte* ou *le Triomphe d'Alcide*, un des plus beaux Opéra de Quinault & de Lulli.

Cet ouvrage a un mérite qui lui eſt propre, & qui lui avoit toujours été contraire. On ne l'avoit gueres enviſagé que du côté du tendre intérêt dont il eſt rempli, ſans s'appercevoir que Quinault avoit eu le deſſein d'en faire un chef-d'œuvre de grand ſpectacle. Ainſi, ſoit défaut de goût, ſoit économie mal raiſonnée, les différens

Digitized by Google

objets que ce bel Opéra raſſemble n'avoient point encore été ſoignés avec l'habileté qu'ils exigent, on en avoit toujours négligé certaines parties; celles qui dans l'exécution avoient paru trop difficiles, avoient été mutilées; quelques autres qui demandent de la dépenſe, avoient été ſupprimées; d'autres enfin, telles que le Siége de Scyros, n'avoient été rendues que d'une maniere ou peu noble ou ridicule.

Les fautes paſſées ont été réparées cette année, & ce bel Opéra a été enfin exécuté, comme Quinault auroit mérité de le voir & de l'entendre.

L'orage ſuſcité par Thétis & calmé par Eole, traité en grand; le ſiége de Scyros formé de pluſieurs belles manœuvres de guerre des anciens, conduit avec art, exécuté avec chaleur; les fleuves des enfers & la barque à Caron préſentés ſous des couleurs impoſantes, qui ennobliſſoient par un chef-d'œuvre de l'art cette ſituation hazardée; le paſſage rapide du rivage ſombre au palais éclatant de Pluton; les rideaux du fond prolongeant toujours les perſpectives; une derniere décoration de génie, les ballets animés de tout ce que la danſe peut fournir de plus pittoreſque & de plus brillant, la magnificence & la variété des habits, le jeu exact des machines, l'accord ſur-

Digitized by Google

prenant d'une foule d'exécutans en sous-ordre, l'expression, les talens marqués & le feu des premiers acteurs, tout s'est réuni pour faire d'Alceste le spectacle le mieux ordonné & le plus étonnant qui eût encore paru sur les théatres de la nation.

Mlle Chevalier & Mlle Fel représentoient les rolles d'Alceste & de Céphise. Mr de Chassé, celui d'Alcide; & Mr Jéliote, celui d'Admete.

Le lendemain de cette représentation brillante, les Comédiens François donnerent *le Complaisant*, Comédie en cinq actes en prose, du même auteur que celle du Fat puni; & l'*Impromptu de campagne*, de Poisson.

Le 9, l'Opéra représenta une seconde fois Alceste, avec cet ensemble admirable dont on avoit été frappé à la premiere représentation; aussi le succès fut-il égal. Il auroit été plus grand, s'il avoit pu croître.

On préparoit cependant l'Opéra de *Thétis*, qui avoit été demandé quelques jours auparavant. Rien n'est impossible au vrai zéle; car après que le 12, la Comédie Françoise eut représenté *Amalazonte*, Tragédie de M. le Marquis de *Ximenès*, & le *Préjugé vaincu*, petite Comédie de Mr de Marivaux, on prit deux jours pour l'ar-

Digitized by Google

rangement du théatre ; & le 14 *Thétis & Pélée*, Opéra de M. de Fontenelle & de Colaſſe, fut repréſenté avec tout ſon ſpectacle, comme ſi on avoit eu beaucoup de tems pour le préparer. La ſcene du ſecond acte dans laquelle le tonnerre, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, joue un ſi beau rolle, n'a jamais peut-être été rendue avec tant de feu, de préciſion & de tendreſſe, qu'elle le fut par Mlle Chevalier & Mr Jéliote. Les principaux rolles de cet Opéra furent exécutés ; ſçavoir, Thétis par Mlle Chevalier, Doris par Mlle Fel, Jupiter par Mr Gelin, Neptune par Mr de Chaſſé, & Pélée par Mr Jéliote.

Le 15, la Comédie Françoiſe repréſenta *les Dehors trompeurs*, Comédie en vers, en cinq actes, de Mr de Boiſſy ; & le *Mariage fait & rompu*, Comédie en vers, en trois actes, de Dufreſni ; & le 16 l'Opéra fit la clôture du théatre par une ſeconde repréſentation de *Thétis & Pélée*, dont l'exécution fut auſſi agréable que la premiere.

MM. Slodtz, de l'Académie royale de Peinture & de Sculpture, Décorateurs des théatres de S. M, ont été les Décorateurs de tous ces ſpectacles.

Mr Arnoult, Machiniſte du Roi, a

construit & fait jouer les belles machines qu'on y a vûes.

Mr de Laval, Compositeur des ballets de S. M, a fait les ballets des cinq premiers Opéras; & Mr de Laval son fils est entré pour moitié dans la composition de ceux de Thétis.

MM. Rebel & Francœur, Surintendans de la Musique du Roi, qui ont fait le choix des differens morceaux de chant ou de symphonies dont on a embelli les ouvrages anciens, étoient chargés de l'exécution.

Tous ces différens spectacles ont été ordonnés par M. le Duc d'Aumont, premier Gentilhomme de la Chambre de S. M, en exercice; & conduits par les soins de M. Blondel de Gagny, Intendant des menus plaisirs du Roi, en exercice.

Avertissement de M. l'Abbé Raynal.

LEs infirmités de feu M. Fuzelier & l'absence de feu M. de Labruere ont fait que j'ai été chargé seul, durant quatre ans & demi, du Mercure. Cet Ouvrage périodique passe par brevet à M. de Boissy, dont l'esprit & le goût sont généralement connus. Personne ne paroît plus propre que cet Académicien à porter le Mercure au degré de perfection dont il est susceptible.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le second volume du Mercure de Décembre, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 16 Décembre 1754.

GUIKOY.

TABLE.

PIECES FUGITIVES en Vers & en Prose.

Epître à M. ***. *page* 3

Idée des progrès de la philosophie en France, 7

Madrigal, 30

Lisimaque, par l'auteur de l'*Esprit des loix*, 31

Madrigal, 37

Compliment à Mlle de Richelieu, *ibid.*

Madrigal, 39

L'éducation d'un Prince, par M. de Marivaux, *ibid.*

Chanson; 71

Thelanire & Ismene, 72

Epître à un ami qui partoit pour l'Amerique, 84

Réflexions de M. le Marquis de Lassé, 86

Madrigal, 101

Mots des Enigmes & du Logogryphe du premier volume de Décembre, 102

Enigme & Logogryphes, *ibid.*

Nouvelles Littéraires, 105

Beaux-Arts, 175

Spectacles, 187

Spectacles de Fontainebleau, 190

Avertissement de M. l'Abbé Raynal, 215

De l'Imprimerie de Ch. A. JOMBERT.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

OCT 25 1932

4

Presented by

to the

New York Public Library

Digitized by Google